

Feijoo et l'Esprit Européen

ESSAI SUR LES IDÉES-MAITRESSES
DANS LE " THÉÂTRE CRITIQUE "
ET LES " LETTRES ÉRUDITES "
(1725-1760)

THÈSE
POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

PAR

G. DELPY

Ancien Élève de l'École Normale Supérieure
Ancien Membre de l'École des Hautes Études Hispaniques de Madrid
Professeur agrégé au Lycée Carnot

LIBRAIRIE HACHETTE
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

479

Feijoo
et l'Esprit Européen

Feijoo et l'Esprit Européen

ESSAI SUR LES IDÉES-MAITRESSES
DANS LE " THÉÂTRE CRITIQUE "
ET LES " LETTRES ÉRUDITES "
(1725-1760)

THÈSE
POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

PAR

G. DELPY

Ancien Élève de l'École Normale Supérieure
Ancien Membre de l'École des Hautes Études Hispaniques de Madrid
Professeur agrégé au Lycée Carnot.

LIBRAIRIE HACHETTE

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

*
39067

A LA MÊME LIBRAIRIE :

Bibliographie des Sources françaises de Feijoo.



Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright by Librairie Hachette, 1936.

A MON MAITRE

MONSIEUR ERNEST MARTINENCHE

*En hommage de profonde gratitude
et de respectueuse affection.*

La dédicace de ce volume va, de droit et de cœur, à M. Ernest Martinenche, Professeur à la Sorbonne, Directeur de l'Institut d'Études Hispaniques. J'ai été guidé par ses conseils, encouragé par sa bonté.

* * *

Ce n'est pas sans émotion que j'évoque la mémoire de M. Pierre Paris. Sous sa direction, si bienveillante, j'ai vécu à l'École des Hautes Études Hispaniques de Madrid, en 1922-1923, une année de travail joyeux, auprès d'excellents camarades.

* * *

MM. les Doyens Georges Radet et Georges Cirot, de la Faculté des Lettres de Bordeaux, m'ont depuis longtemps donné des marques de leur indulgente estime. J'en ai été très touché; je leur en suis très sincèrement reconnaissant.

* * *

Une part de mes recherches a été facilitée par l'appui cordial que m'a prêté M. Aurelio Viñas, toujours empressé à servir la collaboration intellectuelle entre la France et l'Espagne.

* * *

L'accueil parfait que j'ai trouvé en Espagne, tout particulièrement à la Bibliothèque Nationale de Madrid, au Monastère Bénédictin de San Julian de Samos, à la Bibliothèque Provinciale de Lugo, m'a été d'un précieux secours.

* * *

Mon collègue et ami M. Serge Denis a bien voulu m'aider dans la tâche de correction des épreuves.

AVANT-PROPOS

La genèse du « Théâtre Critique » témoigne que dès la fin du XVII^e siècle, — au plus profond, peut-être, de la décadence espagnole, — des esprits libéraux reprennent contact avec la pensée européenne. A l'âge de quarante-neuf ans, après plus de trente ans de lectures nourries, Feijoo, tout à coup impatient, se décide à écrire pour le grand public, à divulguer les idées qui, hors d'Espagne, ont occupé les esprits et parfois agité les âmes.

Grâce à des études critiques particulièrement nombreuses, — quelques-unes d'une importance capitale, — le panorama de la pensée européenne entre 1680 et 1760 se déroule et se précise de mieux en mieux. La perspective, pourtant, risque d'en être quelque peu faussée, par l'effacement excessif de l'Espagne et la méconnaissance trop prolongée du rôle de Feijoo. L'intérêt se porte plus volontiers sur les œuvres espagnoles de la deuxième moitié du XVIII^e siècle. Ce n'est pas sans raison ; mais ce n'est pas, non plus, sans imprudence et sans injustice. Les « Cartas Marruecas » de Cadalso, par exemple, sont incontestablement une œuvre maîtresse, et même le testament d'une époque ; mais beaucoup d'idées dont on fait honneur à Cadalso, se trouvent déjà chez Feijoo, et elles font surtout honneur à Feijoo. Si Cadalso, grand voyageur, a pu se former par un contact direct avec l'Europe, n'est-il pas admirable que le Bénédictin qui n'a presque jamais quitté sa Galice et ses Asturies, qui n'a point franchi une seule fois les Pyrénées, qui n'a fait que trois voyages rapides à Madrid, ait eu, autant que Cadalso, mais une cinquantaine d'années avant lui, un esprit nettement européen ?

D'ailleurs, les idées que Feijoo a accueillies ne sont pas restées murées dans une tour d'ivoire. Le premier tome du « Théâtre Critique » connaît un succès immédiat. Jusqu'en 1760 Feijoo ne cesse d'écrire ; les éditions et les rééditions se multiplient ; les contradictions pullulent. De son vivant, on

peut déjà dénombrer par centaines de mille les volumes de Feijoo, pour Feijoo, contre Feijoo. Toute étude sur les idées européennes en Espagne, entreprise au mépris de son influence, est vouée à la fragilité. Bien des idées que l'on croit importées après 1760 sont déjà là, et non par hasard. Qui donc les a propagées et défendues? Qui donc a déclaré qu'« il ne saurait s'incliner devant le consentement des nations, ni devant celui des siècles? » et qu'« aucune idée reçue n'a un droit de possession contre la vérité? » Qui donc a mené contre les faux miracles une terrible et victorieuse campagne? Est-ce un athée, un libertin, ou un « philosophe? » Non, c'est un religieux, — dans la patrie même de l'Inquisition, — un croyant que n'a mordu aucun doute, mais qui a tenté l'une des plus émouvantes identifications de la Religion et de la Science, et dont la hardiesse, à force de sincérité fervente, peut encore étonner au XX^e siècle.

Tel est le sens profond de son œuvre. Et si l'on ajoute à cela que, ne fréquentant pas le monde, il avait cependant une vue très précise des travers des hommes et des imperfections de la société, nous ne serons pas enclins, ainsi qu'Alberto Lista l'a proposé dans une boutade malencontreuse, à dresser une statue au Bénédictin qui a bien mérité de la civilisation, pour brûler incontinent au pied de sa statue ses œuvres périmées. Loin de les brûler, il importe de les conserver et surtout de les relire. Ce qui est passé nous éclaire sur le passé, — et l'intérêt n'en est point négligeable; — ce qui est audacieux demeure et reste, parfois, en avance sur notre propre temps. Quelques-uns des vigoureux tableaux qu'il a brossés servent encore de décor à la société humaine. Tous les types burlesques ou dangereux qu'il a su camper n'ont point disparu. Raison de plus pour ne pas brûler le « Théâtre Critique », tant que tous les acteurs n'ont pas le droit d'en quitter la scène.

* * *

Nos premières recherches remontent aux premiers mois de 1914. Nous avons à plusieurs reprises laissé reposer ce travail; nous y sommes revenus plusieurs fois, sans jamais, à vrai dire, l'avoir déserté. Que l'on ne se hâte pas de nous reprocher nos lenteurs et nos hésitations! Feijoo a fait des incursions dans toutes sortes de domaines : dans ce qui s'appela, ou ce que nous appel-

lerions aujourd'hui, la métaphysique, la psychologie, la logique ou la morale; l'histoire ou la géographie, l'astronomie ou les mathématiques; la physique, la chimie, les sciences naturelles; la médecine ou la biologie; la législation, la sociologie, l'économie politique; sans omettre, bien entendu, les Arts et la Littérature, non plus que sa spécialité professionnelle, la Théologie. Certes, les frontières des Sciences n'étaient pas exclusives et la vulgarisation se plaisait à mélanger les techniques; mais une matière si touffue, si variée, n'en était pas moins déconcertante et redoutable.

En 1934, un médecin, de renom mondial, le Dr Marañon, prouvait qu'en médecine et en biologie, Feijoo, véritable précurseur, avait apporté des divinations étonnantes. Cette démonstration, qu'il appartenait à un savant de faire, nous encourageait et nous décidait. Ainsi, en attribuant à Feijoo une intelligence peu commune, et, en dépit de tant de vulgarisations, une originalité, créatrice, nous n'étions pas dupe d'une illusion! Au surplus, à force de nous pencher sur les pages du « Théâtre Critique » et des « Lettres Érudites », il nous semblait, — puissions-nous ne pas nous être abusé! — que la pensée de l'auteur nous devenait familière.

Montrer que Feijoo est beaucoup mieux qu'un polygraphe, qu'à travers son œuvre multiforme l'unité de l'esprit éclate et commande, tel est le but essentiel de cette étude, à laquelle nous voudrions pleinement donner le titre d'Essai.

Œuvres de Feijoo. — Voir Appendices II et III (pages 320-336).

Bibliographie. Voir Notes et Références (pages 343-387).

PRINCIPAUX OUVRAGES A CONSULTER

Gregorio MARAÑON : *Las Ideas Biológicas del Padre Feijóo*. (Espasa-Calpe), Madrid, 1934.

MILLARES CARLO : *Clásicos Castellanos. Feijóo. Introducción*. (La Lectura), Madrid, 1923.

MENENDEZ Y PELAYO : *Ideas Estéticas*, t. V (Hernando), Madrid.

— : *Heterodoxos*, t. VI (Victoriano Suarez), Madrid.

— : *Ciencia española*, t. I et II (Victoriano Suarez), Madrid.

Miguel MORAYTA : *El Padre Feyjóo y sus Obras*. (Sempere), Valencia, s. d.

Errata. — P. 63, l. 31, lire *pêcheurs*, au lieu de *pêcheurs*. — P. 116, l. 1, lire *tempora*, au lieu de *temporas*. — P. 122, l. 30, lire *interdisent*, au lieu de *interdisent*. — P. 150, l. 22 et 24, lire lettres *XXIII* et *XXIV*, au lieu de *XXIV* et *XXV*. — P. 150, l. 30, lire *Le Spectacle*, au lieu de *Les Spectacles*. — P. 159, l. 12, lire *cétacés*, au lieu de *poissons*. — P. 161, l. 4, lire *XVII^e siècle*, au lieu de *XVI^e*. — P. 206, l. 14, lire *ont* au lieu de *on*. — P. 206, l. 18, lire *qu'il y avait eu*, au lieu de *y avait eu*. — P. 243, l. 23, lire *Luis de Flandes*, au lieu de *Luis, de Flandes*. — P. 271, l. 27, lire *on pêche*, au lieu de *on pêche*. — P. 279, l. 49, lire *dessein*, au lieu de *dessin*. — P. 305, l. 26, lire *langue*, au lieu de *fangue*. — P. 305, l. 35, lire *familier*, au lieu de *la milier*. — P. 309, l. 16, lire *Diamante en 1625*, au lieu de *1725*. — P. 313, l. 13, lire *für* au lieu de *zür*.

Dans notre BIBLIOGRAPHIE DES SOURCES FRANÇAISES : tableau chronologique de la p. 95, l. 2, lire T. C. I. *Juin 1726, Août 1726* au lieu de T. C. I. *Juillet 1726, Février 1727*. — P. 81, l. 11, supprimer *Lic. 5 février 1727*; ajouter : *Apr. 27 juin 1726*.

LA GENÈSE ET L'ÉPANOUISSEMENT DE L'OEUVRE

Benito Jerónimo Feijoo naquit à Casdemiro, près d'Orense, le 8 octobre 1676. Quand le *Théâtre Critique* l'eut rendu célèbre, ses admirateurs se mirent en quête d'une éclatante généalogie, et, compulsant les nobiliaires de Galice, l'apparentèrent au comte Tibalte Giraldez, sous le roi Bermude II. Son grand ami Martin Sarmiento remontait jusqu'à la conquête romaine. L'étymologie « phaseolus » semblait confirmée par les signes héraldiques de la famille; et elle plaçait Feijoo en excellente compagnie, puisque les Fabius, les Lentulus et les Cicéron avaient déjà illustré les légumes. A tous, pourtant, l'auteur du *Théâtre Critique* donnait une leçon de bon sens : « La descendance de tels ou tels ancêtres glorieux n'est jamais certaine; il est impossible d'affirmer que sur trente lits dénombrés dans une série généalogique aucun n'a subi l'insulte d'une trahison féconde; en revanche, la noblesse que l'on tire de soi-même a toute l'évidence du mérite personnel. »

Ainsi que l'atteste un document de la chancellerie de Valladolid, don Antonio Feijoo Montenegro prit part aux campagnes de 1663 et 1665, avec armes et cheval, en qualité d'hidalgo. Doña Maria de Puga y Novos, son épouse, lui donna sept enfants : Benito, Teresa, Aldonza, Anselmo, Plácido, Escolástica, Jerónima. Elle mourut peu après la naissance de Jerónima. Don Antonio ne lui survécut guère. Par testament en date du 10 décembre 1690, il désigne Benito comme tuteur et curateur, eu égard aux satisfactions que ce bon fils lui a toujours données. Un mois auparavant, en octobre, Benito, à peine âgé de quatorze ans, venait d'entrer dans la vie religieuse. Son esprit médi-

tatif, sa santé quelque peu fragile l'inclinaient vers l'étude et la retraite monastique; il avait renoncé à toute profession que comportait normalement sa qualité de premier né, pour obéir à un appel précoce, à une vocation spontanée.

5 Benito aima la nature; on prétend même qu'elle inspira ses premières poésies. Il ne prit jamais goût à la grande ville; il ne se serait point acclimaté à Madrid. Accablé par les fâcheux, lors des trois séjours, — dont deux bien furtifs, — qu'il fit dans la capitale, il s'explique sa géhenne, en songeant au pays natal : « Je suis né, j'ai été élevé dans
10 un humble village. » Casdemiro, qui fut le cadre bucolique de son enfance, est situé un peu au-dessous du confluent du Sil et du Miño : là, les nuages lourds de la Galice alternent avec la lumière ardente du Portugal. Non loin de Casdemiro, entre Orense et Monforte, toujours à proximité du Miño, dans un paysage paré d'une fière beauté, Benito
15 fit, au collège de San Esteban de Rosas de Sil, ce que l'on appelait alors les études de philosophie. A l'âge de quatorze ans, il quittait le pays d'Orense, pour celui de Lugo et entrait au monastère de San Julian de Samos. Quand on connaît le monastère de Samos, le long duquel coulent les eaux limpides et murmurantes de la rivière Sarria, quand
20 on a embrassé du regard le cirque harmonieux des collines montagneuses, visité la vieille chapelle, — l'antique berceau, — toute menue au pied d'un cyprès gigantesque, côtoyé les grasses terres de labour, foulé l'herbe des prairies verdoyantes, on comprend que, pour accéder à cette retraite, le chemin suivi par le jeune Benito ait été champêtre, tout uni. De Samos, il alla étudier les Arts au collège de San
25 Salvador de Lerez, près de Pontevedra. C'était là un autre paysage de Galice : la Galice maritime avec ses estuaires, ses « rías », merveilleux fiords méridionaux.

Dans l'âme frémissante de Benito, la Galice marquera d'ineffaçables
30 empreintes; les souvenirs d'enfance renaîtront à tout propos. Le jour où, débattant une question de théologie pratique, il se demandera si le seigle peut remplacer le blé dans le pain de la communion, il se remémorera que sa terre de Galice s'empare du blé trop négligé pour en faire du seigle. S'il veut rendre sensible une idée, à l'aide d'un
35 exemple, il dira, avec les paysans de Galice : « Hum bom exempriño

acrara muyto a vista » (un bon petit exemple éclaircit la vue). A maintes reprises, il protestera contre les préjugés que l'on perpétue à l'égard des Galiciens, ces Auvergnats de l'Espagne. Il ira même, en faisant les louanges de la langue galicienne, jusqu'à soutenir qu'elle est une langue, dont le portugais n'est qu'un dialecte. Et cependant il a une sincère estime pour le Portugal. Le Miño est un fleuve frontière, qui peut aussi bien rapprocher que désunir : « J'aime et je vénère cette très noble nation pour toutes les raisons qui la rendent glorieuse dans le monde entier. La naissance m'a fait voisin du Portugal; la connaissance, admirateur. » En dédiant le quatrième tome des *Lettres Érudites* à la reine d'Espagne, Doña Maria Barbara de Portugal, il redira son attachement, fortifié par la gratitude.

Les souvenirs les plus fervents sont ceux du monastère de San Julian de Samos, car c'est là que sa vocation s'est définitivement forgée; et non seulement sa vocation religieuse, mais encore sa vocation intellectuelle. La dédicace du troisième tome du *Théâtre Critique*, à l'abbé et au monastère de Samos, est vraiment touchante : « Ce que je dois à ce très illustre monastère, je le sais bien, mais je ne sais l'exprimer, et je ne sais l'écrire. Depuis l'âge de quatorze ans, non encore accomplis, où un puissant appel me fit franchir son seuil sacré, jusqu'à l'heure présente, j'en ai reçu d'innombrables bienfaits, mais je compterai toujours comme le plus grand de tous l'enseignement que je dus à cette illustre École de vertu. » Sur un ton lyrique, il rappelle sa fondation insigne et son histoire exemplaire; et, comme si le lyrisme se haussait jusqu'à l'épopée, il grandit la stature des montagnes environnantes, dans une sorte de mirage de nostalgie.

En 1690, il y recevait l'habit monastique, des mains de l'abbé Anselmo de la Peña. Dans ce second baptême, il conserva le nom de Benito. On fut frappé de sa dévotion, de son humilité, et de l'amabilité de son cœur. Bien vite, on remarqua une vivacité sans précipitation, une acuité sans orgueil, une facilité qui n'était point de la légèreté, une perspicacité réfléchie, qui ne s'embrouillait pas aux sophismes, qui ne trébuchait pas aux raisonnements spécieux, une espèce d'instinct supérieur, qui, dans la recherche de la vérité, tenait autant de l'âme que de l'esprit.

Il était impossible que dans sa tendre enfance Benito échappât aux préjugés communs. Ainsi que tous les enfants de Galice, il croyait à ces fameux manuscrits, où sont notés les emplacements de mirifiques trésors. Il ne refusait pas créance, étant donné le nombre des témoignages, à l'enfantement d'une femme par une vache. Née à la Rioja, « la fille de la vache », comme on l'appelait, avait une figure et un corps en tous points humains, mais une partie du dos était couverte de poils de vache. Soit par conviction, soit par amour-propre, il racontait ses songes, quand il les estimait significatifs. Pas plus qu'il n'était élevé à l'abri des préjugés, il n'enfreignait les prohibitions rigoureuses. Il évitait de boire de l'eau froide, à telles ou telles heures, dans telle ou telle circonstance. Plus tard, après avoir constaté que l'eau froide ne lui faisait jamais de mal, il sourira de cette stricte sujétion ; quand le sommeil sera trop lent à venir, il prendra le « botijo » resté au serein sur sa fenêtre, boira quelques gorgées bien fraîches, puis s'endormira paisiblement.

Mais déjà certaines choses le frappaient et son cœur puéril palpitait de doutes. S'il prit en grippe la médecine, telle qu'elle était pratiquée, c'est peut-être parce que, tout enfant, il avait été martyrisé par les médecins, au cours d'une fièvre épidémique. Son père eut confiance dans les guérisseurs et les rebouteurs ; lui, se méfia des médecins eux-mêmes. « Bien qu'intelligent, mon père garda chez lui, près de deux mois, un charlatan qui lui coûta bien cher et dont il attendait la guérison d'une paralysie, laquelle ne céda point la place. » Avait-il découvert les trucs de ceux qui marchent sur des barres de fer incandescentes ? On nous l'affirme, sans preuves indubitables ; mais il est certain qu'il consacre de longues pages, dans son œuvre, à de semblables stratagèmes, bons pour duper les nigauds.

Durant son noviciat, toutes les fois que l'obéissance n'est pas en jeu, il s'interroge, il discute. Un jour d'été, par une chaleur torride, son Maître, le voyant légèrement vêtu, lui rappelle un dicton : pour se bien porter, il faut conserver en été son vêtement d'hiver. Benito rétorque qu'il applique l'adage, suivant son sens profond, car le vêtement d'hiver, l'été venu, est déjà usé, beaucoup moins laineux, beaucoup moins chaud. Rappelant ce souvenir d'enfance, Feijoo ajoute : « Gén-

ralement les adeptes d'une méthode inaltérable, sans distinction de temps et de circonstances, ont une complexion de bronze, et, partant, des maximes de fer. » Plus qu'une boutade, n'est-ce point là la formule même de sa psychologie? Chez les gens fragiles ou maladifs, l'inquiétude physique, inconsciente, est un levain de recherche intellectuelle.

Benito observera, ne voulant pas recevoir sans examen ce qui est admis. Tout le monde est persuadé à la campagne que les phénomènes atmosphériques, survenus au terme de chacun des quatre temps, durent pendant la période suivante; or l'expérience lui prouve qu'il n'en est pas ainsi, et la raison vient ensuite au secours de cette expérience, en ce sens qu'elle ne peut fournir aucun lien de cause à effet. Sur le bord de la mer, il ne manquera pas de vérifier si oui ou non la dixième vague est la plus forte, ainsi qu'on l'affirme communément; et il s'apercevra qu'il n'y a pas de fixité. Plus tard, il finira par conclure que l'illusion ou le caprice d'un seul homme peut s'imposer à l'humanité moutonnaire, sans que personne s'avise de vérifier, alors que le contrôle est à la portée d'un chacun. Tant pis, si la poésie se flétrit dans cette quête de la vraie science! L'héliotrope, ce fameux symbole des amours et des sympathies, dont la face s'aimante, en quelque sorte, sur celle du soleil, pourquoi tourne-t-il ainsi sur sa tige, de l'orient à l'occident? Une attraction, naturelle et physique, du soleil n'expliquerait-elle pas le mystère? Mais, d'abord, le mystérieux phénomène est-il bien sûr, bien constant? Se promenant dans un jardin, Feijoo observera des tournesols, au soleil couchant; et il ne sera qu'à moitié surpris d'en voir quelques-uns immobilisés au Midi, et d'autres la face obstinément fixée vers le Nord.

L'instinct de la critique, encouragé par de telles expériences, le poussera parfois à des récusations prématurées. Il remarque que certaines personnes couvrent leur chapeau d'une grande feuille de papier, afin d'atténuer l'ardeur du soleil. Un préjugé de plus, sans aucun doute! Et Benito se moque. Par la suite, il ne se moquera plus, car il aura compris le rôle d'une surface blanche, qui réfléchit les rayons du soleil. Où donc s'arrêtent les préjugés? Jusqu'où peut aller la critique et s'exercer le doute? Le problème est complexe, et les pièges nombreux. A l'inverse de la méprise du papier blanc, il advient que le jeune

Feijoo a des manières de divination, repoussées plus tard, quand il se croit mieux éclairé. Il a songé de très bonne heure aux services que pourrait rendre la transfusion du sang; il accueille cette promesse dès son jeune âge, mais il lui marchandé son adhésion, le jour où
5 il s'estime en droit de conclure que chaque sang, comme chaque tempérament, est essentiellement individuel.

Cette nature frêle, sincère, émotive, et en même temps très vite mûrie, connaîtra des combats qui ne seront pas toujours puérils, mais au contraire atteindront à la vertu des grands drames. « Quand
10 j'étais enfant, tout le monde disait qu'il était très dangereux de prendre un aliment quelconque, peu après le chocolat. Mon esprit, pour des raisons que je n'aurais pu, certainement, expliquer avec clarté, me dissuadait si fortement de cette appréhension générale que je décidais de tenter l'expérience. Peut-être qu'une gourmandise enfantine eut en
15 cela autant de part que la curiosité. Immédiatement après le chocolat, je mangeai une bonne quantité de jambon frit, et je m'en trouvai à merveille, autant le jour même que les jours suivants. Dès lors, je ne pouvais, à part moi, m'empêcher de rire de ceux qui éprouvaient une telle crainte ».

Quoi de plus effrayant que les fantômes et les revenants dans cette Galice, où il semble que leurs terreurs soient immémoriales, puisque la littérature en a toujours reflété les pathétiques angoisses? Une nuit, alors qu'il se promenait dans sa cellule, Feijoo vit en face, dans la fenêtre ouverte, s'agiter un spectre formidable. Il aurait pu fuir, raconter ce
20 qu'il avait vu, l'affirmer sous serment. Ceux qui auraient entendu son récit, n'en auraient point douté; ils auraient narré à leur tour, en affirmant. Qui sait jusqu'où peut se répandre une relation tenue pour véridique? Mais Feijoo, bien qu'il en éprouvât de la terreur, tint bon, résolu à examiner en quoi consistait cette apparition, à expé-
25 rimer. Certes, la lumière se trouvait derrière son dos, mais la fenêtre était grande ouverte sur le vide. Dominant sa panique, il fit quelques mouvements, pour observer s'ils se reproduisaient. Dès lors, il eut la certitude que le fantôme mimait chacun de ses gestes. Tant mieux! C'était bien l'ombre du corps. Mais pourquoi donc cette ombre dans le vide?
30 L'esprit étant libre, le mystère sera vite dissipé: une brume très dense

fait l'office d'un mur. Que penser de cette attitude, sinon que nous sommes loin d'un héroïque enfantillage, et bien proches d'un sentiment très noble : ne pas être lâche, par devoir social. Celui qui fut capable de maîtriser sa nature timide aura l'audace de défier tous les fantômes des préjugés, toutes les attaques de leurs partisans aveugles.

40

Une autre nuit — cette fois, au collège de Salamanque — Feijoo est dans son lit, brûlé de fièvre. Un de ses condisciples vient de lui apporter, en cachette, du lait, dans un flacon de verre. Le flacon est posé sur une table, près du chevet; l'ami secourable est reparti. Feijoo jette sur le flacon transparent des regards avides. Il voit du vin rouge. Plus il fixe, plus il distingue la rougeur du vin. Son esprit reste lucide : il est impossible qu'il y ait eu, de la part de son ami, méprise ou plaisanterie. Il applique le flacon à ses lèvres, et la saveur du lait lui témoigne des égarements de la vue. Ainsi, pour affirmer ce que l'on a aperçu, il ne suffit pas d'être de bonne foi; on peut très bien voir de ses propres yeux ce qui n'est pas; et les erreurs collectives sont encore plus dangereuses que les erreurs individuelles. La fièvre était plus forte que le corps; mais la raison était plus forte que la fièvre. Un homme de cette trempe, n'était-il pas, entre tous, qualifié pour mener campagne contre les hallucinations qui s'emparent d'un individu, d'une bourgade, d'une ville, d'une région, d'un royaume entier, et que n'arrête l'obstacle d'aucune frontière?

45

50

55

*
* *

Les premiers centres monastiques de la Galice défrichèrent les terres et fixèrent la population. Puis, pendant de longs siècles, la sainteté de Compostelle jetant sur les routes d'Europe, vers l'Espagne, des multitudes de pèlerins, couvrit les chemins d'abbayes et de chapelles, fut même une source vive d'épopée. Rien d'étonnant à ce que ce pèlerinage ait suscité, dans la Galice même, où Compostelle était la Mecque de la Chrétienté, une fervente culture religieuse. Le déclin de Saint-Jacques était accompli; mais la Galice n'était point déchue; Feijoo nous le

5

rappellera lui-même : « Ma Religion a, en Galice, deux collèges d'Arts et un de Théologie. Les Jésuites y ont six collèges. Les Dominicains, les Franciscains, les Religieux de la Merci y comptent aussi de nombreux collèges. Ajoutez à cela l'Université de Santiago que fréquentent
5 d'innombrables étudiants et qui régent les fameux collèges de Fonseca et de Saint-Clément, d'où sortent chaque jour d'excellents sujets pour l'Église. »

La carrière de Feijoo, dans la religion et le professorat, est un modèle de labeur, d'autorité, de succès. Elle est si bien remplie, et à
10 tel point exemplaire, qu'il faut la parcourir d'un bout à l'autre, sans la morceler. Commencée en Galice, elle se poursuit pendant de longues années en Asturies, à Oviedo. En 1733, dans sa cellule du collège Saint-Vincent d'Oviedo, Feijoo écrit lui-même, d'une façon simple et frappante, son « curriculum vitæ », pleinement confirmé par tous les
15 documents que nous possédons par ailleurs : « J'ai reçu le Saint-Habit au mois d'octobre de l'année 1690, au moment où s'accomplissaient mes quatorze ans; je restai deux ans dans le noviciat, parce que je ne pouvais professer jusqu'à seize ans; le moment de professer venu, on m'envoya étudier les Arts au collège de San Salvador de Lerez, dans
20 le royaume de Galice, archevêché de Saint-Jacques de Compostelle. Les trois cours terminés, j'en suivis trois autres de théologie dans notre collège de Saint-Vincent à Salamanque; trois autres cours suivirent dans la *pasantía* [sorte de répétitorat] de San Pedro de Eslonza, à côté de Léon. A ce moment-là, le général me désigna pour soutenir
25 un acte pro-religieux dans les écoles de Salamanque; après quoi on me chargea de la *pasantía* des Arts au collège même où je les avais étudiés; j'y passai trois ans, suivis de trois ans comme Lecteur d'Arts. L'année d'après, je fus nommé Maître d'Étudiants au collège de Théologie de Poyo, dans le même archevêché de Saint-Jacques. On me transféra,
30 ensuite, à ce collège d'Oviedo (Saint-Vincent), également comme Maître d'Étudiants, tandis que notre Congrégation me nommait candidat aux chaires d'Arts et de Théologie de cette Université. Dès mon arrivée ici, je pris ma licence et mon doctorat en Théologie. A ce moment-là, la chaire de Saint-Thomas, qui est la moins importante
35 des quatre chaires de Théologie se trouvait vacante; je fus candidat,

et j'obtins cette chaire, bien que j'eusse des concurrents plus anciens et qui avaient déjà exercé dans les chaires d'Arts. J'avais alors trente-trois ans; c'était en 1709. En 1721, la chaire d'Écriture fut vacante; je me portai candidat, et je l'obtins. En 1725, je montai à la chaire supérieure, celle des Vêpres de Théologie, où je professe en ce moment. En même temps, je poursuivis la carrière dans la Religion. Je fus d'abord Maître d'Étudiants, ensuite Lecteur de Vêpres de Théologie, ensuite Lecteur de Tierce et finalement Régent des Études de ce collège. La Congrégation m'élut abbé en 1721. Ces fonctions d'abbé durent quatre ans; j'y renonçai avant la fin de la deuxième année. On me les offrit à nouveau au Chapitre qui se tint en 1725; mais on les donna sur mes instances à un autre sujet. Au Chapitre de 1729 on me réélut abbé; et pour des motifs particuliers, du moment, j'acceptais. J'ai donc eu l'honneur d'être abbé de ce collège deux fois; j'ai le droit de vote perpétuel dans les Chapitres Généraux de la Congrégation; je jouis de tous les honneurs, de tous les privilèges de Maître Général. » Ajoutons qu'en 1736, déjà professeur honoraire de la chaire de Vêpres, Feijoo sollicite et obtient le droit de se porter candidat à la plus haute chaire, celle de Prime; il la conquiert; on lui accorde l'honorariat, deux ans plus tard, pour raisons de santé.

Cette carrière, si bien remplie soit-elle, n'explique pas la multitude d'informations parsemées à travers le *Théâtre Critique* et les *Lettres Érudites*. L'un des premiers censeurs l'a noté : « Qui ne sera pas surpris, admirativement, par le fait qu'un homme entraîné à régenter des chaires, rompu aux délicates spéculations de l'école, portât dans son esprit tant de connaissances, abondantes et spécialisées? » C'est qu'avant d'écrire pour le public, jusqu'à l'âge de cinquante ans, Feijoo avait lu avidement. Ses lectures sont l'essentiel de sa formation d'écrivain. Une telle préparation comportera les défauts des autodidactes, dont le jugement est enclin à la précipitation, dont la logique verse dans une rigueur abstraite ou trop personnelle; mais elle sauvegardera des qualités d'une rare valeur : la curiosité intellectuelle, la personnalité, l'audace de la pensée.

Ses lectures l'instruisaient; elles l'émouvaient peut-être plus encore.

Nous avons eu la bonne fortune de parcourir, au monastère de Samos, un volume, où Feijoo a enregistré les déclenchements de son esprit et de son âme. C'est un livre italien, la seconde partie « Delle historie del Mondo di Giovanni Tarcagnota », imprimée à Venise chez Francesco de Franceschi Senesi, contenant tous les événements depuis le début du Monde, jusqu'en l'année 1513, événements tirés des plus purs, dignes et graves auteurs qui ont écrit en langue grecque ou latine. Ce gros volume porte très nettement la signature de Benito Feijoo; toutes les indications manuscrites sont irréfutablement de sa main. Nous surprenons Feijoo dans l'intimité de sa lecture. Rien de plus facile et rien de plus émouvant à la fois. Nul travail d'exégèse artificiel ou compliqué : un homme sincère et frémissant ressuscite. Des pages entières, à la suite, sont couvertes de notes et rayées de soulignés; puis, comme si Feijoo avait voulu se donner le temps de respirer, ou parce que le texte était moins significatif, les remarques s'espacent. Soudain, c'est à nouveau un fourmillement d'indications marginales. Ce qui le frappe, il le souligne et l'énergie du trait de plume en vient à révéler la force de ce choc. Dans la marge, il résume très brièvement, à sa façon, ou bien écrit, — avec une application ou avec un emportement caractéristiques —, *Att.* (*Attencion* : attention!) Dès lors nous savons tout ce qui l'intéresse, tout ce qui le frappe, tout ce qui le bouleverse. Ce sont les prétendus miracles : une comète, une mule qui enfanta, les prodiges de Vespasien (nous lisons presque à chaque page, *miracle, grand miracle*). Les coutumes, toutes les fois qu'elles sont inattendues. Les étymologies : *Calligula, Caracalla, Andalousie*. Les vols et les brigandages. Les qualités des femmes; surtout les qualités que les hommes se complaisent à croire essentiellement masculines. Les libéralités et les magnificences. L'inconstance de la fortune, si souvent invoquée, et qui n'est que le fruit des erreurs humaines ou le signe de la volonté de Dieu. L'Espagne : Silius Italicus, la délicieuse Soria, Sénèque, Trajan, les colonnes d'Hercule (dans la marge il inscrit tantôt *Att.*, et tantôt *Españoles*). Les nombres du texte, il les fixe en chiffres, car les chiffres lui parlent avec véhémence. Tremblement de terre : 60 000 victimes; pour le bain de lait de Poppée : 20 ânesses; un banquet : 2 000 poissons choisis, 7 000 oiseaux; un pont : 3 200 pas; en une seule année : 25 consuls; siège

de Jérusalem : 1 100 000 morts. Les chocs sont violents, les arrêts révélateurs : des personnages agonisent interminablement; des maladies sont horribles; on mange de la chair humaine; pis encore, une femme sans excuse dévore son propre enfant. Tous les effrois de Rome, les orgies, les dépravations sont stigmatisés dans les marges : 5
atrocités, saletés, méchanceté, lasciveté, turpitude, bestialité, lupanars, oh! crudelitas! Plus tard, lorsque Feijoo fera une charge à fond contre Rome, on s'imaginera, peut-être, qu'il a accueilli, par un caprice de la pensée, et qu'il a outré à plaisir, un paradoxe. Mais non! Nous en avons la certitude; ce sera le ressouvenir d'une sorte de cau- 10
 chemar. Ici, vingt ou trente ans avant que Feijoo n'en fasse un argument contre la noblesse, nous pouvons suivre à la trace l'histoire de la famille Antonia, où alternent les monstres et les délices du genre humain. Ici, plus de quinze ans avant la parution du premier tome du *Théâtre Critique*, un simple mot apparaît en marge : *Variété*. Mais ce mot est 15
 écrit avec tant de résolution! Lisons donc le texte qu'il signale : « les uns disent trois ans seulement, d'autres sensiblement moins, Platina dit onze ans. » *Variété*, mot insignifiant, mais révélateur d'une attitude d'esprit, qui nous est devenue bien familière : les détails fournis par les historiens sont identiques ou semblables, quand ils proviennent d'une 20
 seule et même source (et parce qu'ils se ressemblent ils emportent la conviction); mais si, d'aventure, ces détails sont puisés à des sources différentes, ils ne manquent pas de se contredire effrontément.

N'imaginons pas que Feijoo se spécialise dans les histoires hallucinantes de Giovanni Tarcagnota. Le champ de ses lectures sera immense, 25
 étonnamment varié. Il dévore les livres pour s'instruire; et il s'instruit encore, quand il lit pour le pur plaisir de lire; « je suis persuadé qu'il y a très peu de livres, desquels, en plus de l'utilité, du délassement, on ne puisse retirer le fruit de quelque enseignement. » Il voit dans le travail intellectuel l'activité la plus naturelle de l'existence humaine; 30
 elle ne peut pas abrégé la vie ou précipiter la sénilité. On le croit, mais c'est un préjugé; et il s'attachera à le détruire. L'imprimerie, en laquelle il célèbre l'une des plus rayonnantes inventions de l'âge moderne, le console d'être sédentaire, et même l'y encourage. Les anciens ne pouvaient être instruits que par de longs voyages, « mais 35

aujourd'hui on obtient un bien meilleur résultat, et avec beaucoup moins de fatigue, en possédant dans sa bibliothèque, non seulement les savants de beaucoup de nations, mais encore les savants de beaucoup de siècles ». Aussi Feijoo faisait-il de magnifiques voyages autour de sa bibliothèque.

Ame vraiment bénédictine, que cette âme, inquiète d'enseignements et de recherches, dans la quiétude de la piété ! La grande renaissance de l'abbaye parisienne de Saint-Germain avait été un encouragement. Mabillon, l'un des plus illustres érudits, pour qui l'esprit critique venait de Dieu, n'était rien moins qu'un saint. Montfaucon avait étonné le public par ses monuments de la Monarchie française. Entre Rancé et Mabillon, Feijoo ne balançait pas. Mabillon restait dans la pure tradition bénédictine ; Rancé, par sa détresse sentimentale, n'en représentait qu'une déviation personnelle. Cette conviction, cette certitude qui commandait toute sa vie, Feijoo la jettera à la face d'un téméraire soutenant à l'Académie de Dijon que la science s'oppose à la pratique de la vertu. S'instruire, loin d'être une œuvre satanique est une œuvre pie ; la science est une nécessité ; la lecture est le plus sain et le plus utile des repos de notre âme.

Dans la science, d'ailleurs, les Bénédictins ont joué un rôle marquant. Feijoo le rappellera, et même s'il exagère, en déclarant que depuis Basile Valentin, la philosophie chimique resta cachée dans les Monastères bénédictins, (jusqu'à ce que Thrithème la communiquât à un grand charlatan, Paracelse), ou en attribuant le premier vol humain à Olivier de Malmesbury et l'invention du langage pour sourds-muets à Pedro Ponce, il n'en reste pas moins que la recherche de la vérité est devenue inséparable de la tradition bénédictine. Inlassablement, Feijoo répétera que la vérité est sainte ; qu'il n'est point de vérité dont la perception ne soit utile à l'entendement, car toutes contribuent à satisfaire notre appétit naturel de savoir ; qu'admettre la vanité d'un tel appétit serait une injure à Dieu, qui en a pourvu notre âme. Connaître la foi qui anime Feijoo, c'est comprendre comment il s'est formé lui-même. Pour lui, nulle différence entre le mensonge et le manque de vérité. « La vérité est si belle, le mensonge est si laid, que quiconque a une vue intellectuelle assez perspicace pour percevoir en toute clarté la

beauté de l'une et la difformité de l'autre ne pourra tourner le dos à la vérité, pour embrasser le mensonge. » Et, sûr de sa pitié, il ouvre toute grande, aux souffles de l'esprit européen, la fenêtre de son étroite cellule.

L'Europe est bouleversée, mais plus les temps sont troubles, plus il se réfugie dans le royaume des idées, afin de mieux espérer. L'importance des événements historiques ne lui échappe pas. Plus tard, exprimant ses doutes sur le miracle de la cloche de Velilla, il brossera un saisissant tableau : « Depuis que l'Espagne a secoué le joug mahométan, on ne trouvera pas un égal intervalle de temps où elle ait subi de plus sanglantes guerres, de plus graves révolutions que dans les derniers soixante-treize ans. Comment se fait-il qu'au cours d'événements si importants la cloche fatidique soit restée muette, sans annoncer aucun d'eux ? Nous vîmes, de nos jours, cette insigne révolution que fut l'extinction de la dynastie autrichienne en Espagne et l'avènement de la maison des Bourbons. Nous vîmes plusieurs contrées de la péninsule baignées de sang par une guerre très cruelle, qui tenait beaucoup de la guerre civile. Nous vîmes cette couronne démembrée de grands États : les Flandres, Milan, Naples, la Sicile, la Sardaigne. Et si nous devons faire entrer en ligne de compte les vicissitudes de l'Église (car c'est elles surtout qui importent, selon les apologistes de la cloche), on vit une profonde révolution : la famille royale des catholiques Stuarts, à qui revenait en toute justice la couronne d'Angleterre, en fut dépouillé au profit d'une maison protestante... ».

Jusqu'à la cinquantaine, Feijoo ne cesse de lire et de s'instruire. Il ne publie rien, il n'aventure rien. Tout à coup, à l'âge même où Don Quichotte enfourche Rossinante, cédant à un noble et impérieux devoir, il va répandre, à pleines mains, toutes les vérités qu'il a la persuasion d'avoir acquises. Inconnu du public, il n'est point, toutefois, un obscur religieux, à ce stade de sa carrière. A la date de 1723, nous lisons, dans un rapport adressé au Père Général Antonio Sarmiento, un éloge de ses mérites exceptionnels, de ses qualités éminentes. En 1725, Philippe V lui offre un évêché en Amérique ; il décline cette offre. En cette même année, où il va à Madrid, pour la première fois, afin d'arrêter et de mettre au point l'impression du premier tome du *Théâtre Critique*, nous le voyons figurer dans une Assemblée de quelque importance réunie au

monastère bénédictin de Saint-Martin. On avait même formé le projet de le fixer à Madrid; il aurait dirigé une traduction et une refonte du Grand Dictionnaire Historique de Moreri.

5 Ceux qui l'approchaient ne pouvaient ignorer sa flamme ardente, sa passion pour les idées, ses ressources d'esprit peu communes; et il était impossible que son enseignement n'en reçût pas une éloquence, une clarté particulières, dont la source n'était point dans la scolastique. Mais il contenait de son mieux la nouveauté et l'audace qui éclatèrent, aussitôt qu'il entra en campagne. Il prêchait à peu près
10 comme tout le monde prêchait : « Je me suis accommodé à la pratique courante, tout le temps que j'ai exercé la prédication. » Il enseignait à peu près comme tout le monde enseignait : « Dans la pratique de l'enseignement, j'ai suivi tous les autres Maîtres et Docteurs d'Espagne, tout le temps que je me suis exercé dans les tâches de l'École, afin
15 d'éviter quelques inconvénients qu'il y avait à se singulariser. » Ne récusons pas cette confession. Nous avons des preuves formelles qu'il évitait de se singulariser. En 1723 un furieux orage éclate sur Oviedo; à la demande des chanoines de la cathédrale, Feijoo écrit une relation des dégâts. Et sa relation est tellement semblable à d'autres relations,
20 elle est tellement banale et moralisatrice, tellement dénuée de physique profane, que si l'attribution n'en était pas certaine, on se refuserait à l'attribuer à Feijoo. En frappant le sommet de la cathédrale, la foudre a, symboliquement, frappé la superbe des hommes. En pénétrant dans la chapelle de Sainte-Barbe — alors que de cette Sainte, précisément,
25 on espère le secours contre la foudre, — elle a démontré que les criminels peuvent être atteints dans les asiles les plus sacrés; qu'une seule immunité compte, à l'égard de la justice divine, celle de l'innocence. La tour de la cathédrale a été frappée le 13 décembre, jour de sainte Lucie; un siècle et demi auparavant, le même jour, elle avait
30 été décapitée, au cours d'un orage. Or sainte Lucie est la patronne tutélaire de la vue. Il en découle un enseignement du ciel : en dépit de tout l'éclat du soleil, les pauvres humains ne voient pas ce qu'il importe le plus de voir; mais la foudre vient les éclairer. Et, s'adressant aux Asturiens, en guise de péroraison : « Très nobles Asturiens, si,
35 comme il est probable, vos yeux ne sont pas fermés aux splendeurs

intelligibles, votre noble tour, avec le sommet réduit en cendres, est plus lumineuse qu'un phare; car la tour de Pharos dirigeait les voyageurs vers un port terrestre, et celle-ci guide les pèlerins vers le ciel. » Le vrai Feijoo n'est point celui qui écrit ces lignes, car en 1723 les idées qui sont le fond essentiel du *Théâtre Critique* étaient assises et organisées dans son esprit. Le vrai Feijoo n'admet aucune adhésion aux prodiges, tant que l'on n'a pas épuisé les ressources des explications physiques; il expérimente contre le miracle des Fleurs de saint Louis; conseille de ne pas sonner les cloches en temps d'orage; prescrit de ne pas mélanger les craintes superstitieuses avec l'exercice des lois de la Nature. Il serait injuste de voir là de la duplicité ou de la poltronnerie. Personne, au XVIII^e siècle, n'a été plus intrépide que lui. Cette apparente antinomie nous témoigne, au contraire, de sa délicatesse, de sa patiente réserve, de la valeur de ses audaces, du mérite que revêt son originalité; il échappe à son temps, pour devenir lui-même.

Ce n'est pas, non plus, rabaisser son entreprise que de reconnaître qu'elle fut aidée et encouragée. Feijoo n'est pas un isolé, entre les Bénédictins. Depuis longtemps, semble-t-il, Samos cultivait, en marge des études religieuses, les sciences de la Nature : un volume d'éphémérides astronomiques porte des observations manuscrites, effectuées à l'équinoxe et au solstice de 1666, sur les hauteurs minima et maxima du soleil, par rapport à l'horizon de Samos. La Bibliothèque était riche, variée. Les religieux issus de Samos conservaient le goût de la lecture. Plusieurs réunirent eux-mêmes d'importantes bibliothèques; et, selon la règle, à leur mort, ces volumes allaient enrichir le Monastère.

Pour les Bénédictins, l'irruption soudaine de Feijoo dans les discussions publiques ne fut pas une surprise; et d'autant moins, qu'ils y avaient contribué. « Il y a des années que beaucoup de sujets de ma Religion, quelques-uns de première grandeur, ont lutté contre ma paresse ou contre ma pusillanimité, m'incitant à travailler pour le public. Vaincu, enfin, par leurs instances et déterminé à écrire pour l'impression, je leur communiquai différents projets que j'avais imaginés, parmi lesquels ils choisirent, comme étant le plus utile et le plus honorable, celui que j'ai entrepris. » Ici, le ton de modestie est forcé, comme il advient dans les prologues; mais il reste incontestablement une part de

vérité. Feijoo dédie le premier tome du *Théâtre Critique* à Joseph de Barnuevo, Général des Bénédictins, qui fut son Maître à Salamanque. La dédicace du deuxième tome va, de droit, à Antonio Sarmiento de Sotomayor, évêque de Jaca, ancien abbé de Samos, ami dévoué entre
5 tous. Antonio Sarmiento, dans l'une des Approbations au premier tome, avait déjà dit toute son estime affectueuse : « Depuis mon jeune âge, l'auteur a été l'objet de mon admiration, et avec les années cette admiration augmenta encore. Je pourrais me défier de la haute idée que j'eus toujours de ses extraordinaires qualités, en l'attribuant à
10 l'influence secrète de mon affection, mais chez tous ceux qui sont entrés en rapports avec Feijoo cette haute idée est la même. » Antonio Sarmiento joua, à coup sûr, un rôle de premier plan dans les débuts de Feijoo ; il suffit de voir, à la Bibliothèque Provinciale de Lugo, des volumes portant la signature d'Antonio Sarmiento, puis sous cette signature,
15 rayée, celle de Feijoo, pour ne point douter d'une influence encourageante, et d'une aide efficace. Un autre Sarmiento, Martin Sarmiento — dont le vrai nom profane était Pedro José Garcia y Balboa — Bénédictin du monastère de Saint-Martin, de Madrid, originaire, comme Feijoo, de Galice, accueillit avec enthousiasme son dessein, et devint,
20 avec une abnégation sans bornes, son plus précieux auxiliaire.

La *Médecine Sceptique* du docteur Martin Martinez paraît quelques années avant le *Théâtre Critique*. Ce livre inégal, où bien des pages n'étaient ni profondes, ni nouvelles, ni scientifiques, apporte, cependant, des idées nettement modernes pour l'époque, un esprit de
25 rébellion contre l'enseignement officiel. L'attitude du docteur Martinez, médecin connu à Madrid, et lui-même officiel, est méritoire et inattendue. Elle épaula le mouvement moderniste de l'Académie de Médecine de Séville, la plus ancienne des Académies espagnoles. Feijoo fut en rapports avec le docteur Martinez, ainsi qu'avec l'Académie de
30 Séville. Il ne leur devait certainement pas ses idées essentielles, car elles avaient été longuement mûries, mais il se sentait, avec eux, en communauté de pensée. Les partisans d'Aristote désapprouvant violemment la *Médecine Sceptique*, Feijoo sort de sa réserve, quelques mois avant de publier le premier tome du *Théâtre Critique*, et entre avec résolution
35 dans la polémique.

Féru d'aristotélisme, le docteur Araujo a traité Martinez d'hérétique, et, invoquant saint Thomas et un Bref de la Papauté, il a voulu enfermer, dans la prison d'un syllogisme rigoureux, celui qui avait eu l'impiété de déclarer que la Dialectique et la Physique d'Aristote étaient
40
inutiles aux médecins. Feijoo a trop d'estime à l'égard du docteur Martinez pour juger qu'il n'est pas capable de se défendre lui-même; mais le secours qu'il peut lui apporter n'est nullement négligeable. Les syllogismes les plus rigoureux, ne sont pas de nature à l'emprisonner; car il est rompu à la dialectique. La théologie, il l'a professée, il l'enseigne
45
encore; il allait même écrire des ouvrages de théologie. Les arguments les plus orthodoxes ne lui manqueront pas. Il ne veut, à aucun prix, que la religion soit utilisée au profit du fanatisme aristotélicien. Il répond au docteur Araujo, et il nous livre, ainsi, le sens du combat qu'il va mener, pendant une quarantaine d'années, jusqu'à sa mort. L'Espagne n'a pas besoin d'ouvrages de théologie; elle a connu une moisson
50
divine de théologiens. On ne peut pas mieux faire qu'eux; on risque de faire beaucoup plus mal. L'unité religieuse de l'Espagne est incomparable; en vain chercherait-on, ailleurs, en Europe, une telle unanimité. L'Espagne n'a à craindre aucune hérésie, aucun schisme dans son propre sein. En revanche, la religion et la patrie ont besoin d'un
55
missionnaire qui prêche le progrès et la science. Accueillir la science, repousser les autorités mal comprises, ce n'est point du tout s'abandonner à la pensée superbe et impie. La science et le progrès, non seulement sont conciliables avec la religion, mais ils en sont inséparables. Le progrès scientifique s'épanouit à travers l'Europe; il assure
60
le renom et la prospérité des états; il fleurit, surtout, dans les pays hérétiques, et l'Espagne y voit une raison de plus pour se murer dans le passé. Erreur funeste! On ne saurait mieux trahir sa patrie qu'en l'isolant et en l'appauvrissant.

*
* *

« Théâtre Critique Universel, ou Discours variés en toutes sortes de matières, pour détromper des Erreurs communes » : tel fut le titre choisi par Feijoo. Les Erreurs communes, précise-t-il, ne sont pas for-

cément imputables à tous les hommes; il suffit qu'elles soient admises par le commun du vulgaire ou qu'elles trouvent auprès des hommes cultivés une certaine audience. Rien de surprenant à ce que Feijoo, dont la pensée, pourtant, savait se condenser, n'ait pas assigné un titre plus
5 net et plus strict à une œuvre de longue haleine, souple et multiforme, à l'image de ses lectures infiniment variées. Ce titre, le succès se chargea de le rendre bref et significatif. Bien vite, le *Théâtre Critique* devint célèbre.

Obéissant à son vrai tempérament d'auteur, Feijoo ne force point
10 son naturel. Il répugne à la discipline d'un genre trop strict. Il discourt, plutôt qu'il ne compose ses discours. Il écrit au fil de la plume et de la pensée : « Je confesse que quand j'ai commencé à écrire ce Discours, je ne songeais qu'à donner un très faible assentiment à l'opinion de Gas-
sendi et du marquis de Maffei; mais à mesure que mon attention s'est
15 fixée, et à mesure que j'écrivais, j'inclinai de plus en plus à approuver leur opinion, de sorte qu'elle m'apparaît maintenant plus probable. » Ailleurs : « Mon dessein n'était pas aussi ambitieux, quand j'ai com-
mencé à écrire ce chapitre, mais ma plume a pris son vol, à mon insu. » On le blâme de s'attaquer, en cours de route, à des erreurs incidentes;
20 il riposte qu'il ne prend personne au dépourvu, car, dès le prologue du premier tome, il s'est réservé ce droit. Il utilise les digressions; il n'en rougit pas, il ne s'en excuse pas. Il reconnaît que certains auteurs, très scrupuleux, poursuivent leur chemin, le regard attaché au but, sans jeter un coup d'œil à droite ou à gauche; mais il se recommande
25 d'autres auteurs, moins sévères, lesquels ne s'estiment point déshonorés, s'ils s'écartent parfois du sentier, pour cueillir une fleur, pour boire à une source.

Il ne s'en tient pas à une croisade négative; pour détromper, il est souvent nécessaire d'instruire. Il ouvre, donc, une école d'ensei-
30 gnement. Un de ses Censeurs en fera, très justement, la remarque : « Mettez les erreurs combattues dans le *Théâtre Critique* en balance avec la multitude de connaissances répandues en une apparente négligence, ou qui se tirent des désillusions mêmes, et vous vous rendrez compte qu'en quantité et en qualité l'instruction l'emporte sur la désil-
35 lusion. »

Il aspire, ardemment, à être utile en toutes circonstances, et sans se préoccuper de la hiérarchie des utilités. Tantôt, il apporte sa contribution aux progrès de l'industrie ou de l'agriculture; tantôt, il prodigue les conseils pour la santé du foyer, fournit des instructions pour ramener à la vie les noyés, offre un remède contre le venin des vipères; tantôt, il livre un procédé contre l'immodestie, détaille la méthode psychologique la plus efficace contre la passion amoureuse; tantôt, sans crainte de déchoir, il indique comment on peut préserver les vins de la corruption, empêcher le tabac ou le chocolat de se moisir, libérer notre vestiaire des mites dont l'ingéniosité maternelle le voue au pillage.

Il publie les documents pittoresques, ceux que ses lecteurs ne peuvent atteindre aisément, et s'efforce d'en réaliser une image claire, parlante. A un livre du Père Zahn, il emprunte un curieux tableau des traits typiques des Allemands, des Espagnols, des Italiens, des Français et des Anglais — tableau tellement expressif que le futur roi Charles III fait savoir à Feijoo qu'il trouve la caricature des Espagnols un peu trop corsée. Il reproduit les tables de Niquet sur les caractéristiques des divers tempéraments; il réimprime les fameuses prophéties de Malachie. De même qu'il dessine une machine pneumatique, pour en rendre sensibles la conception et le maniement, il veille à ce que la présentation typographique d'un exemple de stéganographie en offre la clef, palpable à l'œil. Il va sans dire que les récréations physiques trouvent place dans une œuvre qui ne sépare pas l'instruction de l'intérêt : les lecteurs peuvent s'amuser à des expériences de réfraction ou composer un mélange détonnant et mimer innocemment la foudre.

Il importe de détendre l'esprit, de reposer l'attention, par la grâce du sourire. Ici, c'est une abracadabrante recette de sympathie; là, une farce du duc de Mantoue se payant la tête des astrologues; ou bien, en son langage orientalement imagé, une bulle d'anathème lancée par les Turcs contre les Persans. Les récits personnels de Feijoo ne sont pas les moins cocasses, et plus d'un lecteur se gaussa d'un médecin qui comptant sur la diète pour guérir une Religieuse fut terrorisé à lui voir tirer une langue toute noire. La Religieuse venait, en cachette, de manger du chocolat.

Loin de se contenter de la plaisanterie occasionnelle, il consacre

des pages entières à des sujets de plaisanterie. Suivant à la piste les bons mots, d'une région à une autre, d'une nation à une autre, il montre comment le même esprit renaît sous les diverses variantes. Est-il vrai qu'un correspondant, — un Religieux — lui demande un choix de plaisanteries tirées de *la Menagiana*? C'est probable; mais Feijoo était bien capable d'en prendre l'initiative. Il ne se borne pas, d'ailleurs, à une traduction passive : « Que votre Paternité n'attende pas de moi une simple traduction. Non seulement je ne suivrai pas les récits à la lettre, mais j'habillerai à l'espagnole; je raccourcirai ou j'allongerai, à ma fantaisie; j'ajouterai ici ou là de mon propre cru. »

Évidemment, il ne pouvait se complaire à des sujets scabreux; mais il ne verse pas dans la pudibonderie. Il ne s'interdit pas tel ou tel mot, un peu vert, quand il s'agit de provoquer un rire très sain. Contre ceux qui l'accusent de réalisme, voire de grivoiserie, il dresse une liste d'auteurs vénérables, qui ont parfaitement admis le badinage. Les jeux de l'esprit n'ont rien de commun avec les propos pervers et les conversations impures. Quand une expression est directe, il ne faut pas être trop pointilleux; gâter par des circonlocutions une franche plaisanterie. Et Feijoo renvoie les critiques effarouchés à un Père de l'Église, à un Saint hors de tout soupçon, à saint Basile, chez lequel ils en trouveront bien d'autres.

L'ironie n'a pas toujours sa source dans une vaine subtilité de l'esprit; forgée de ferme bon sens, elle est une arme excellente contre les préjugés. Les astrologues, dans leurs horoscopes, insistent sur l'importance capitale d'une conjonction d'astres essentiellement fugitive. Mais puisque le moment qui détermine les destinées n'est pas encore réalisé, l'instant d'avant, et est déjà périmé, l'instant d'après, peut-on nous dire le moment précis d'une naissance? Est-ce lorsque sort la plante des pieds, ou le tronc, ou le cou, ou la tête? Les physiognomonistes ne sont pas moins ridicules. D'après Aristote, un nez rond ou obtus, de petits yeux concaves sont des signes de magnanimité; les cheveux relevés en arrière, de mansuétude; les yeux larmoyants, de miséricorde. D'après le Père Niquet, une petite taille, décèle l'intelligence; des épaules voûtées, la méditation; un teint blafard, une âme énergique; de grandes oreilles, une bonne mémoire. Et Feijoo de conclure : à ce

compte-là, un homme voûté, chassieux, blafard, muni de vastes oreilles, cheveux retroussés, yeux concaves, nez obtus, sera ingénieux, magnanime, miséricordieux, doux, énergique, doué d'une mémoire fidèle, d'un esprit méditatif; mais est-ce bien sûr, et n'est-il pas plus certain, qu'il ne sera point un modèle de beauté? Passons aux latinistes 5
impénitents; ils préfèrent les médecins qui savent le latin aux médecins qui savent le français, même si ces derniers connaissent très bien l'anatomie humaine, et si les premiers ignorent les rouages de la machine qu'on leur confie, pour la réparer. « Est-ce que, par hasard, Dieu a concédé à la langue latine ou à aucune langue au monde, une vertu 10
curative des plaies, des contusions ou des fistules? »

Le succès d'un auteur si peu guindé, si varié, si instructif, écrivant des livres qui tiennent plus de la revue que du livre, ayant, sans être journaliste, un instinct profond du journalisme, fut un succès soudain et durable. Feijoo a plu par ce qu'il gardait encore de traditionnel, de 15
conforme aux défauts de son époque : déclamations, visions, sermons, plaidoieries, portraits, parallèles, raisonnements présentés en termes scolastiques; et ces travers de son temps qu'il n'avait pas voulu, ou qu'il n'avait pas pu dépouiller, lui ont permis d'agir sur de nombreux 20
lecteurs, moins désorientés par la nouveauté de son œuvre. Mais la nouveauté n'en est pas moins réelle, prépondérante. Au traditionalisme s'oppose son aversion pour les lieux communs : « Écrire au moyen de lieux communs est extrêmement facile. Le *Théâtre de la Vie Humaine* et les *Polyanthées*, ainsi que beaucoup d'autres livres, où l'érudition se 25
trouve entassée et disposée sous un ordre alphabétique, ou notée avec de copieuses tables des matières, sont des fontaines publiques, où peuvent boire, non seulement les hommes, mais aussi les animaux. Quel que soit le sujet que l'on traite, on peut le ramener, de vive force, à tous moments, à un lieu commun de Politique, ou de Morale, ou d'Humanités, ou d'Histoire. On emboîte là tout le fatras de textes et de cita- 30
tions amoncelés dans le livre *Pour Tous*, où l'on a fait la récolte. » Expliquant ce qu'est un homme de bien, et soucieux d'éviter la banalité, il déclare : « Je manquerais, sans nul doute, au dessein général de cette œuvre, si je m'arrêtais à des lieux communs. » Ce qui le retient, au contraire, c'est l'étrange, le nouveau ou le paradoxal. 35

L'érudition apportera beaucoup d'imprévu, soit qu'elle anticipe sur l'avenir, soit qu'elle rajeunisse le passé. L'exposé d'une découverte de Newton voisinera avec la démonstration qu'une chose tenue pour neuve remonte parfois à la plus haute antiquité. Ainsi qu'il s'efforce de satisfaire sa propre curiosité, en lisant sans trêve, ainsi il s'efforcera de satisfaire inlassablement la curiosité de ses lecteurs, après l'avoir éveillée. Toute occasion sera bonne : « Ayant oublié de placer à l'endroit voulu une opinion singulière, nous la placerons ici, pour ne pas priver le lecteur de renseignements curieux, et qui ne sont point vulgarisés. » Il présente, d'une façon analogue, sa dissertation sur le *Saut de Leucade* : « bien qu'elle ne puisse être d'aucune utilité, pour guérir les amoureux, elle servira à satisfaire la curiosité et l'érudition des lecteurs. » On s'explique, dès lors, que la suite des neuf volumes du *Théâtre Critique* soit intitulée *Lettres Érudites et Curieuses*.

On se l'explique d'autant mieux qu'il entretient des rapports étroits avec son public. Son œuvre, véritable Revue, dont les numéros sont impatiemment attendus, finit par devenir une Correspondance. Les critiques passionnés ne désarment pas ; mais les éditions se succèdent ; il y voit un encouragement, en éprouve une douce satisfaction et s'applique à ne pas décevoir ses lecteurs. Quand il écrit à un correspondant, il écrit une lettre pour tous : « En écrivant à votre Seigneurie, il me semble que j'ai tout le monde présent devant moi, que je parle à tout le monde. » Le nombre de lettres reçues augmente chaque jour. Il en est à la fois heureux et accablé. « Il est certain que si je voulais répondre à tous, je n'aurais pas assez d'argent pour payer le port, je n'aurais pas assez de temps pour écrire les réponses. » Le risque d'être entraîné dans des mises au point interminables ne lui échappe pas, car les disciples, plus ou moins improvisés, reviennent à la charge par une seconde, une troisième, une quatrième lettre ; il invite ses correspondants à plus de modération ; il se plaint même de leur esprit égoïste et chicanier. Mais il constate avec joie que la curiosité s'éveille en Espagne : « Tous désirent savoir quelque chose, et beaucoup d'entre eux éprouvent ce désir avec inquiétude, avec anxiété, avec je ne sais quelle impatience. »

Ses adversaires s'obstinent à mettre en doute son originalité, et le

blesent ainsi au plus vif de lui-même. Ils lui reprochent d'avoir plagié Brown, Jacques Primerose, Spicion Mercurio, le Père Buffier. Que leur répond-il en substance? *Essais sur les erreurs populaires ou Examen de beaucoup d'opinions reçues comme véritables et qui sont fausses ou douteuses* : En 1740, alors que j'avais déjà terminé les huit tomes du Théâtre Critique, Martin Sarmiento m'a envoyé les deux tomes de la traduction française publiée à Paris en 1733. Je m'en suis servi, dans mon neuvième tome pour quelques points de détails, et j'ai cité loyalement. L'impression de mon œuvre a commencé en 1726; la première traduction française de Brown est de 1733; j'ignore l'anglais; le texte original m'est resté inconnu et n'aurait pu exercer sur moi aucune influence. Tant que Brown n'avait pas été traduit en français, il n'était pas sorti de sa coquille. Mon dessein n'est, d'ailleurs, pas identique. Les sujets traités, sauf deux, sont différents. Brown ne semble pas entendre par Erreurs Populaires ce que j'entends par Erreurs communes. *De Erroribus vulgi in ordine ad Medicinam* : J'ai vu ce volume du médecin français Jacques Primerose dans la bibliothèque du docteur Martinez, à Madrid; j'avais déjà écrit le premier tome du Théâtre Critique; j'ai noté deux ou trois renseignements qui me parurent utilisables, et en les produisant, dans ma Réponse au docteur Martinez, j'ai cité Primerose. *Degli errori popolari d'Italia* : J'ignorais cet ouvrage du médecin romain Spicion Mercurio; mais je ne perdais rien à l'ignorer; il n'a pas de valeur appréciable; il est vieux, puisque l'édition que j'ai eue, par la suite, est de 1663; il n'y est question que des erreurs commises en Italie dans la pratique de la médecine. *Examen des Préjugés Vulgaires* : Ce livre du Père Buffier n'est pas dénué de valeur, et il est possible qu'il y ait quelque analogie avec mon entreprise; mais ce n'est qu'un petit volume, que je ne connaissais pas avant d'écrire pour le public; là sont étudiées 9 propositions. L'édition que je possède est de 1704, et anonyme; je n'y trouve qu'une réelle coïncidence : la capacité des femmes pour les Sciences. Dans mon neuvième tome j'ai parlé de ce volume du Père Buffier, sans lui avoir rien emprunté, afin d'ajouter à ma défense des femmes une autorité de plus.

Ce plaidoyer de Feijoo n'a pas convaincu ses ennemis. Mais est-il

nécessaire de rouvrir un débat inépuisable. Le dessein de détromper les hommes n'est pas nouveau. A quel degré y a-t-il une réelle nouveauté? Quiconque n'est pas prévenu contre Feijoo doit reconnaître que son originalité ne réside ni dans le titre, ni dans le projet d'éclairer le public, ni dans telle ou telle matière, mais dans le fait que pendant
5 trente-cinq ans, avec une curiosité d'esprit étonnamment variée, avec un courage et une opiniâtreté inégalées, il a poursuivi, sans trêve, sa campagne. Il suffit de comparer les neufs volumes du *Théâtre Critique* et les cinq volumes des *Lettres Érudites*, si copieux, si denses —, sans
10 compter les ouvrages de polémique —, aux ouvrages de Brown, Prime-rose, Priolo, ou Buffier, pour rendre à Feijoo la justice qui lui est due. Attaqué passionnément, il réclamait passionnément sa part d'originalité; et son indignation sincère prenait, alors, toutes les apparences d'une vanité hautaine : « J'écris sur tout; il n'y a aucun sujet étranger au
15 dessein de mon œuvre.... Lecteur, dis ce que tu voudras, tu ne pourras pas nier mon originalité. Le projet de combattre les Erreurs communes, sans restriction de matières, est non seulement nouveau, mais grand. »

On l'a chargé d'un péché très grave, celui de reproduire des pages entières des Mémoires de Trévoux. Il s'en défend avec ardeur, proclame
20 que les citations sont toujours chez lui en italique, lance un défi public, — sur lequel nous reviendrons —, et qui ne manque pas de piquant. Il offre les moyens de comparer, de confronter, de juger. Il élargit, d'ailleurs, le débat. Il n'est pas de ceux qui se bornent à consulter : « Être auteur, est une chose, être copiste en est une autre. L'auteur, avec ce
25 qu'il a lu dans plusieurs autres auteurs sur telle ou telle matière, forme une sorte de pâte mentale que son propre raisonnement étire, ordonne, assaisonne. Le copiste, sans aucune étude préalable, sans raisonnement personnel, les livres sous les yeux, découpe ici ou là, et s'il lui arrive de coudre, il ne lui arrive jamais de tisser. » Quant à la documentation,
30 est-il donc infamant de se documenter? Qui pourrait être entièrement original? Le cerveau de quiconque peut-il fabriquer, par exemple, les renseignements historiques, géographiques, ou d'autres renseignements de fait? Est-il obligatoire de parcourir toute l'Asie pour vérifier les affirmations de Thévenot ou de Tavernier; l'Amérique et l'Afrique pour
35 contrôler les Lettres édifiantes? Est-il obligatoire de travailler avec la

charrue ou la bêche par monts ou par vaux, ou par les jardins, pour s'assurer des expériences de l'abbé Vallemont, de Monsieur de la Quintinie ou du Père Vannière? Et puisque nous en sommes à l'horticulture, ajoutons cette image de l'un de ses partisans : « Personne n'a demandé à un habile jardinier de fabriquer ses fleurs. Qu'il cultive ses semences, qu'il les multiplie, qu'il embellisse, en formant d'éclatantes et ravissantes corbeilles! »

La manière d'exposer des idées, dont on ne revendique pas la création, a une valeur propre, et participe d'une création nouvelle. Repenser ce que d'autres auteurs ont pensé, — mais pensé trop jalousement, sans le mettre à la portée du public — est un effort et un don méritoires, surtout quand on est le premier à écrire pour le public. L'originalité capitale de Feijoo, dans une Espagne où le latin était encore exclusif, fut de traiter toutes les questions en espagnol, au mépris des traditions, des scandales et des risques : l'Inquisition était plus rigoureuse pour les opinions exprimées en langue vulgaire.

S'il n'évite pas toujours la grandiloquence et l'excès de rhétorique, il réussit souvent à être simple et précis; on remarquait, avec étonnement, qu'il avait des expressions pour tout, que son style, en toutes matières, était devenu naturel. Il donne la chasse aux expressions métaphoriques, qu'il déclare inutiles pour l'examen des effets naturels. Il emploie, autant que faire se peut, le sens commun des mots : « Quand je parle avec tout le monde, il faut que j'écarte mes préférences particulières, que je me serve de la langue usuelle, que je prenne les mots ainsi que tout le monde les entend. » A propos de la *fleur de la matière* de Gassendi, il fait cette remarque : « A quoi sert cette métaphore dans un sujet purement philosophique, où l'on ne recherche pas l'ornement de la rhétorique, mais la vérité? »

Il faut reconnaître qu'il retire du terrain des spécialités, — et dès lors n'explique plus en spécialiste —, certaines questions, certains thèmes de pensée. Ici, sur un sujet généralement réservé aux théologiens, il déclare s'expliquer en philosophe; là, il expose en économiste et non en moraliste. Il fuit ce qui est abstrus : « Voici une preuve métaphysique, que mon explication rendra physique et sensible. » S'il lui advient de trop simplifier en clarifiant, il a, par contre, à son actif,

des réussites. Son exposé du mécanisme de la passion amoureuse n'est pas indigne d'une bonne étude contemporaine de psycho-physiologie.

Il est le vulgarisateur par excellence, par vocation ; sa plus grande joie est d'être compris du grand public. Il voudrait, sans trop abaisser
 40 la matière exposée, rendre tout intelligible. Il écrit à un de ses correspondants : « J'ai donné à votre argumentation une forme différente de celle qu'elle a dans votre lettre ; certes, vous exposez avec une bonne méthode, mais vous n'êtes pas intelligible pour ceux qui ont l'intelligence courte, et je pense que vous ne vous plaindrez pas que mon expli-
 45 cation affaiblisse votre pensée. » Il sait être clair, il sait être persuasif. Lui-même nous a raconté, d'une façon très savoureuse, par quel procédé de raisonnement, d'auto-suggestion, il ramena à la raison une Religieuse dont l'esprit battait la campagne. Convaincre, éduquer le public, modifier les idées reçues, surtout quand le public n'est pas particulière-
 50 ment instruit et s'obstine dans ses préjugés, n'est-ce pas procéder un peu de la même manière ? « Il convient de varier les expressions, de montrer la vérité sous différentes lumières. C'est en somme, faire le tour du rempart, jusqu'à ce que l'on trouve la brèche par où l'on peut pénétrer. »

*
* *

Feijoo s'était fixé à Oviedo, à l'âge de trente-deux ans ; il y passa le reste de son existence : presque cinquante-six ans. Il s'attacha profondément aux Asturies, sans que la force de cet attachement diminuât l'affection filiale qu'il portait à son pays natal de Galice. Il reconnaissait
 5 que, malgré la diversité du caractère de leurs habitants, ces deux régions peuvent, presque au même titre, s'appeler la « patrie des nuages ». La Galice et les Asturies constituèrent son Espagne, dans l'Espagne : « Je n'ai examiné, je n'ai pu examiner, de mes propres yeux, qu'une petite portion de l'Espagne, c'est-à-dire la Galice, les Asturies et quel-
 10 ques morceaux très modestes des deux Castilles. » En relations avec des personnes de toutes sortes, à travers tout le territoire, il essaiera d'imaginer, de comprendre ce qu'il n'a pas vu. Sous le ciel nuageux,

qui est le sien, il évoque, à propos d'une expérience, les splendeurs solaires de l'Andalousie. Il saisit pourquoi le docteur Ortiz et lui diffèrent d'avis sur la tolérance ou les dangers de l'eau froide : « Moi, à l'exception de trois ans que j'ai passés à Salamanque, j'ai vécu dans les pays très tempérés de Galice et des Asturies, tandis que le docteur Ortiz réside à Séville, lieu très ardent, comme l'est tout ce pays. » 5

La profession ingrate de critique lui suscita des inimitiés à Oviedo, mais son caractère et sa remarquable intelligence lui valurent de solides et fidèles amitiés. Il conquist très vite le collège Saint-Vincent; il s'imposa à l'Université. Les approbations de ses volumes nous permettraient de reconstituer la phalange de ses amis les plus résolus; nous y retrouvons même, parfois, les étapes de leur carrière. Par exemple, le Père José Perez est Régent des Études et Lecteur de Prime, quand il approuve le premier tome du *Théâtre Critique*; abbé de Saint-Vincent, au tome six; professeur de Vêpres de théologie, au moment où paraît le second tome des *Lettres Érudites*. Les évêques d'Oviedo subissaient son ascendant : tel l'évêque Avello, grâce auquel il put triompher dans la rude bataille des fleurs de Saint-Louis. Des laïques fréquentaient sa cellule, comme Casal, médecin de grande valeur, le docteur Sullivan, d'origine irlandaise, le chirurgien Francisco de Solis, le chirurgien Jean d'Elgar, de Bayonne. 10 15 20

Son désir d'action ne s'exerçait pas seulement sur l'immense public de ses lecteurs. Il s'était d'abord manifesté, et il continuait à se manifester, directement, tout autour de lui. Cet homme de lecture et de méditation est un homme agissant. Sa campagne contre les énergumènes, avant d'être une campagne de livre, de presse, se marqua par des interventions personnelles. Dans un couvent d'Oviedo, il éventa les roueries d'une énergumène. Bien que sa démonstration fût claire, frappante, il ne put ouvrir les yeux des Religieuses, femmes saintes, mais d'une crédulité à toute épreuve. L'insuccès, loin de le décourager, le persuadait, au contraire, de la facile toute-puissance des tromperies, et de la nécessité impérieuse de les combattre. 25 30

Sur le terrain pathologique et médical, ses interventions sont fréquentes. Le couvent de Saint-Vincent est terrifié par le spectacle d'un Père dont le sang non seulement s'épanche par la bouche, le nez, les 35

oreilles, les voies digestives, mais encore perle sur toute la peau. Feijoo, seul, demeure calme; il fait frotter de neige le malade, ce qui conjure les épanchements. Un patient est mis à mal par les médecins qui l'accablent de remèdes, le tiennent à la diète, le laissent dépérir de diarrhée. Feijoo s'interpose, supprime les remèdes, alimente le malade. D'après ses propres paroles, « cette guérison fit assez de bruit dans la ville ».

Sa charité chrétienne ne lui permet pas toujours de ménager les mauvais médecins. Une jeune malade est dans une faiblesse extrême, le médecin décrète une saignée; prostration de la patiente, aggravation des symptômes; une deuxième et une troisième saignées sont ordonnées, malgré l'opposition de Feijoo; le médecin s'est tant démené qu'il s'est fait obéir; la malade est presque un cadavre, plus d'usage de la parole, pas le moindre mouvement. En désespoir de cause, Feijoo réussit à faire appeler un autre médecin, qui arrête les saignées, s'applique à restaurer les forces épuisées et, fort heureusement, y parvient. Tout indigné encore, Feijoo trouve sur son chemin le médecin-saigneur, et le gourmande vertement.

En dépit de ses immenses lectures, il n'a rien de livresque. Il cherche à agir dans tous les domaines où il lui apparaît que ce qu'il a appris est de nature à servir le bien public. « Peu de temps après mon arrivée dans ce pays des Asturies, je remarquais que les cultivateurs commettaient une erreur pernicieuse. Le principal grain dont on fait le pain du pays s'appelle *escanda* : sorte de blé, qui se distingue, par plusieurs particularités, du blé commun dans le reste de l'Espagne et dans les autres nations. Ce grain a besoin d'être nettoyé, secoué à l'air chaque cinq ou six semaines, pour le débarrasser d'une petite poussière, dont il se couvre peu à peu. Si l'on ne fait pas cela, il a mauvais goût et il est indigeste. Mais les habitants du pays pratiquent une règle, qui est de ne faire cette opération qu'au dernier quartier de la lune, s'imaginant qu'au premier quartier le grain s'abîmerait. Une telle erreur a causé la perte de millions de fanègues : en effet, il arrive qu'au premier quartier se présentent des jours favorables, des jours screins, qui, parfois, ne se retrouvent plus au dernier quartier. Ayant donc remarqué cela, je ne laissai point échapper l'occasion de détromper de cette erreur; ceux

qui me crurent firent l'expérience avec succès et m'en furent très reconnaissants. »

Avec une telle attitude agissante, nous serions étonnés que la cellule de Feijoo, au Collège de Saint-Vincent, fût uniquement meublée de livres, à côté d'objets de piété, et qu'il y régnât un calme claustral. A de certaines heures, cette cellule est un confessionnal, — qui n'est point celui de l'église —, un théâtre d'expériences, un lieu de conversations graves ou enjouées. A Oviedo, un pauvre hère raconte un voyage miraculeux qu'il aurait accompli par les airs à la manière du fameux évêque de Jaen. Feijoo le fait appeler dans sa cellule, feint d'ajouter foi à son récit, et de s'y intéresser au point d'en juger tous les détails curieux à connaître. Le pauvre hère raconte, répond, précise; et ses contradictions font éclater sa mauvaise foi. Dans cette même cellule, un étudiant, apprenti poète, reçoit une leçon un peu sévère. Il apporte une comédie sur Pyrame et Thisbé. Quand il revient pour connaître l'opinion du maître, Feijoo ne lui mâche pas son avis : trois énormités dès le début, d'où condamnation formelle, sans nécessité de pousser plus avant; il suffit de lire le nom du premier personnage : le comte Don Pedro. L'étudiant s'étonne. « Eh bien ! mon cher monsieur, — tranche Feijoo —, au temps de Pyrame et de Thisbé, il n'y avait ni Comtes, ni Dons, ni Pedros. Comte est une sottise; Don en est une seconde, et Pedro une troisième. »

A bien des moments, elle était très vivante cette cellule. Qui croirait qu'elle servit de cadre à des tours d'illusionisme ! Feijoo n'en éprouve aucune honte, il nous l'apprend lui-même : « Un Italien très habile dans la prestidigitation faisant ses tours dans ma cellule, nous eûmes beaucoup de peine à ôter de la tête d'un lecteur de théologie, qui était présent, que seul un pacte avec le diable pouvait expliquer quelques-uns de ces tours. » En jetant un regard indiscret, nous n'aurions pas toujours trouvé Feijoo penché sur ses livres, mais, soit seul, soit en présence d'amis, de disciples ou de contradicteurs, expérimentant sur l'incombustibilité de l'amiante, prouvant, non sans peine, à des philosophes de l'école que la buée qui se dépose sur un récipient de verre ne provient pas de l'intérieur du récipient et n'a pas traversé le verre, ou faisant tonner, — non sans provoquer quelque émoi, — la poudre fulminante. L'originalité ne faisait pas défaut à cette cellule : « Il y a

cinq ans, j'y fis construire une cheminée avec quelques particularités (peu coûteuses, à la vérité), d'une nouvelle invention, afin de mieux distribuer la chaleur à divers endroits. » Qui prétendra que Feijoo n'était pas un novateur, puisqu'il s'intéressait au chauffage central?

5 Il y a là un petit musée d'objets curieux et disparates; on y voit une lettre autographe d'un exorciste; des échantillons de coton teints de pourpre américaine, accompagnés d'une peinture du coquillage qui fournit la pourpre, ainsi que d'une dissertation latine de M. Jussieu sur ce sujet; un dessin d'aigle bicéphale d'Amérique, montrant bien la
10 différence avec les aigles impériales; des pierres figurées, de Teruel (ces pierres, les médecins Casal et Sullivan les examineront soigneusement et y reconnaîtront des ossements humains et des dents de chevaux); un microscope, qui dut être fameux, car il servit, sans doute, à expertiser les fleurs de Saint-Louis; de beaux volumes sur Herculaneum, présent
15 du futur roi d'Espagne Charles III. Là, le chirurgien français Jean d'Elgar, par ses démonstrations d'anatomie avait émerveillé les religieux. Ceux-ci étaient secoués d'une admiration sans pareille à l'égard de Dieu, et la leçon de science s'achevait en un débordement de piété. Là, venaient, de temps à autre, de grands personnages. Tel d'entre eux
20 avait fait un long détour pour rendre visite au célèbre Bénédictin.

Tous ceux qui ont approché Feijoo ont loué le charme de sa parole. Il plaisantait volontiers, affirmant que la plaisanterie opportune est le plus beau condiment de la conversation. A un âge très avancé, il se défendra encore d'une gravité excessive; il écrira une lettre significative
25 sur le caractère des vieux; et il saura vieillir, sans devenir un vieillard. Il n'était pas morose; il n'avait rien de compassé; son œuvre est à son image.

Il veut un portrait sans artifice et qui le peigne tel qu'il est. Il signale à un ami que Bustamante a changé son vêtement, et n'a donné à
30 son regard ni vivacité, ni agrément. Ses portraits par Vasquez et Granda sont très estimables. Celui de Vasquez est le plus connu; mais celui de Granda est moins hiératique, plus original. Assis de profil à sa table de travail, Feijoo tourne légèrement la tête vers le peintre. Son regard, qui n'est point de face, a toute la franchise d'un
35 regard direct. On dirait qu'il accueille un ami; mais, — la plume levée

sur la page à moitié écrite — il n'a pas encore pris congé des idées qui s'exprimaient. Deux plis parallèles, l'un partant de l'aile du nez, l'autre de l'angle des lèvres, barrent la partie inférieure de la joue droite, mais ces plis sont sans amertume et sans sécheresse. La bonhomie et la décision se balancent; elles se partagent même l'expression du visage.

40

Il eût refusé l'accueil de sa maison natale à Casdemiro : là, peu de livres, peu de souvenirs; un masque mortuaire moulé sur des traits de quatre-vingt-huit ans. Pourquoi donc avoir été infidèle aux idées de celui qui a si finement et si fortement analysé la vie d'une physionomie humaine? Selon Feijoo, les traits appartiennent à notre corps; il ne sont plus à nous, quand notre corps est inhabité; ils ne sont nous qu'animés par notre âme, si bien que capter un simple jeu de physionomie, c'est capter de l'âme. Créateur d'une œuvre agissante, dont le succès n'eut pas d'égal au XVIII^e siècle, il n'est pas douteux que Feijoo, à survivre, souhaitait de survivre, non point figé dans la mort, mais bien vivant.

45

50

L'ESPRIT CRITIQUE

Le respect de la vérité et le bon sens sont choses rares en ce monde. Les menteurs, d'espèces très variées, trouvent, presque toujours, un public crédule, enclin à gober, à propager, à défendre les fables les plus absurdes, les plus flagrantes contre-vérités. La niaiserie et la délectation à croire n'ont d'égales que l'astuce et la délectation à mentir.

5

Les voyageurs de l'Antiquité, au retour des pays lointains, savaient si bien colorer et dramatiser leurs récits que l'on a cru, pendant des siècles, à une humanité monstrueuse; pygmées, cynocéphales, arimaspes, et astomes. Les voyageurs aujourd'hui sont plus fidèles, plus précis; enregistrons ce progrès. Mais on ne peut dénier à l'homme un travers permanent, toujours actuel : celui de déformer la vérité. Quoi de plus innocent que de rapporter une anecdote, et, afin d'être mieux écouté, de lui donner une caution et un parrainage! En dupant celui qui vous écoute, vous estimez, consciemment ou inconsciemment, que vous êtes intelligent, supérieur à celui qui ne vous refuse pas son assentiment. En suscitant l'admiration d'autrui, vous vous flattez qu'elle se porte sur vous-même. Pour faire un récit vrai, il faut être doué d'une véracité héroïque. Or, de très braves gens, qui n'assumeraient jamais un mensonge malhonnête, sont dépourvus d'un tel héroïsme.

10

15

Accueillir des fictions, puis les répandre, les fixer par l'imprimerie, est une volupté encore plus raffinée. Une fable prend naissance chez le vulgaire; elle passe dans les livres; ayant acquis une autorité, elle retourne au vulgaire, qui s'y tient d'autant plus fermement. Ainsi un mensonge apparaît, grandit, triomphe en étendue et en puissance. Tandis que les démentis s'attardent ou se perdent sur des chemins difficiles, le men-

20

25

songe emplit tout un royaume, gagne les nations voisines, force l'assentiment des critiques, devient de l'Histoire.

On éprouverait quelque consolation, si l'on avait la certitude que toute fable recèle, même minime, une part d'histoire. Hélas ! l'imagination de l'homme est douée d'une telle vertu qu'elle peut créer « le tout du mensonge avec le néant de la vérité ». Rien ne vous garantit qu'il n'y ait pas à l'origine une méprise, une hallucination, voire une mystification.

Le docte Fernel compare le feu à une pierre précieuse dont les ténèbres de la nuit aviveraient l'éclat. Le médecin Pépin, afin de se gausser de la crédulité du compilateur Mizalde lui représente comme une pierre véritable ce qui dans la pensée de Fernel n'a jamais été qu'un symbole. Une copie de la lettre de Pépin parvient au fameux historien Auguste de Thou. L'admirable pierre s'enchâsse dans les additions à la première édition de Paris de l'« Histoire Universelle ». De Thou ne tarde pas à éventer la mystification ; mais son histoire a connu un rapide et immense succès à travers l'Europe ; les libraires de Francfort se sont empressés d'imprimer une deuxième édition, en incorporant les additions au texte lui-même. Auguste de Thou a apporté de la sorte une confirmation décisive aux récits des voyageurs, revenus d'Orient, qui narraient cette pierre étonnante, douée de propriétés lumineuses : l'Escarboucle.

On imprime à Séville une relation d'un miracle dont le théâtre est le couvent de Saint-François à Oviedo. Une dame, sans nouvelles de son mari parti aux Amériques, à bout de ressources, invoque la protection de saint Antoine de Padoue et s'agenouille avec ferveur devant sa statue. Soudain elle aperçoit une lettre dans la main du Saint. Cette lettre apporte des nouvelles et annonce l'envoi de cent écus. Les cent écus sont trouvés dans la manche de saint Antoine. La relation précise les noms et prénoms du mari et de la femme ; elle est imprimée non seulement à Séville, mais encore à Barcelone, et probablement dans d'autres villes. Le miracle se répand si bien que la ville d'Oviedo reçoit une lettre d'un magistrat de Strasbourg réclamant les témoignages authentiques, afin de confondre les hérétiques. Or la seule réponse que l'on peut faire de l'endroit même où le miracle est situé, c'est que c'est un miracle imaginaire ; qu'au surplus nul ne connaît ou n'a connu d'homme ni de femme, portant de tels noms.

Le Père Regnault, auteur d'un ouvrage célèbre et très méritoire : *Entretiens physiques*, citant la *Bibliothèque Naturelle*, rappelle qu'à Orense, en Galice, une partie de la ville jouit toute l'année des délices du printemps et des productions de l'automne, à cause de ses eaux bouillantes dont les vapeurs chauffent l'air; par contre, une autre partie de la ville, placée au pied d'une montagne très froide qui lui cache le soleil, subit les rigueurs d'un hiver exceptionnellement prolongé. Feijoo connaît bien Orense; son village natal, Casdemiro, est à quelques kilomètres, à peine. Bien placé pour savoir, il ignore pourtant quelle peut être cette montagne très froide. Quant aux sources d'eau chaude, déjà célèbres au temps des Romains, elles se trouvent hors de la ville, n'ont jamais modifié la température, et à plus forte raison le climat, à une distance de plus de trente pas. Ce qui est sensible, ce dont il conserve nettement le souvenir, c'est qu'elles exhalent une odeur nauséabonde.

De même que la renommée n'est que l'écho multiplié d'une seule voix, de même pour le chercheur, il advient que beaucoup d'auteurs se résolvent, en définitive, en un seul auteur. On a longtemps discuté pour savoir si le phénix existait ou non. A ceux qui en doutaient, on jetait à la face une multitude d'auteurs, sans remarquer qu'ils s'étaient copiés successivement et qu'en remontant soigneusement cette série, on aboutissait à un auteur unique : Hérodote; et qu'Hérodote ne déclare pas avoir vu le Phénix lui-même; mais une représentation de cet oiseau.

Pour fomentier une fiction, il ne manque jamais des auteurs, et, ce qui est plus grave, d'estimables érudits. Érudit et crédule ne sont pas contradictoires. L'Abulense accueille la légende de la tête miraculeuse du grand Albert; il admet même que c'est saint Thomas d'Aquin qui brisa ce merveilleux artifice. Comme s'il redoutait de ne pas nous convaincre, il ajoute que Tabara, ville de la province de Zamora, eut aussi sa tête de métal. Un Juif pénétrait-il dans la ville? La tête en donnait avis, et elle clamait son indignation jusqu'à ce que l'impie eût été chassé de la cité.

Les érudits emboîtent le pas à l'imagination populaire. Que ce soit l'Atlantide, la Panchaïe, le Cathay, l'île de Saint-Borodon ou le lieu du Paradis terrestre, ils apporteront de l'eau au moulin. La fable des

Batuecas, cette vallée hermétique, presque au cœur de l'Espagne est imprimée, dans le Grand Atlas, chez Thomas Corneille, chez Moreri et chez beaucoup d'autres encore. Qu'en pense-t-on dans le pays même? Lisez la Chronique du Père Alonso de la Madre de Dios et vous le saurez : cette fable ne tient pas debout ; il y a toutes sortes de raisons convaincantes pour ne pas y croire. Et retenez la conclusion de ces rudes montagnards, notée par le père Alonso : « Tous ceux qui sont dans les villes ne sont pas des savants. »

Voulez-vous des squelettes de géants?... Voici Pline avec un cadavre de seize coudées, trouvé en Crète. Solin double cette taille avec un autre cadavre, de trente-trois coudées, déterré dans la même île. Sigebert vous offre, en Angleterre, un squelette de cinquante pieds ; Plutarque, la dépouille d'Antée mesurant soixante coudées ; Boccace, un géant découvert par des paysans siciliens et qui tient encore dans sa main une lance plus haute que le mât d'un navire. Préférez-vous des ossements épars ? Pausanias vous présente un os du pied d'Ajax, os qui servait de lance ; Louis Vives la dent de saint Christophe, plus grande qu'un poing ; un auteur moderne cité par Calmet dans son *Dictionnaire Biblique*, une série de dents trouvées dans le Dauphiné, en l'année 1667, pesant en moyenne dix livres chacune ; l'une d'entre elles atteignait le poids de dix-sept livres. Peut-être exigez-vous des géants vivants ? Eh bien ! Melchior Nuñez vous remplira d'aise avec les géants de quinze pieds, gardiens de la cité de Pékin ; et Odéric, avec un géant de vingt pieds qu'il vit à la Cour du Grand Khan.

De nos jours, les gazettes se chargent de propager les fausses nouvelles. Ouvrons la gazette de Saragosse ou celle de Barcelone, nous y retrouverons, certifiée par une lettre d'Oran comme une réalité vue, la fable de l'Escarboucle. Il est des gazettes très répandues à travers le monde ; le mensonge peut gagner des millions d'hommes. En admettant même que la vie d'une gazette soit éphémère, le mal est fait ; et les fables ont conquis dans les livres un asile durable.

On est en droit de se défier des documents authentiques, des attestations en bonne forme, légalisées. Admettons que la bonne foi de la personne qui témoigne ne soit pas douteuse. Mais a-t-elle vu, entendu, ce qu'elle est sincèrement persuadée qu'elle a vu ou entendu ? Le pouvoir

de l'imaginative, sous le choc d'une impression véhémence, sous l'emprise d'une terreur, est incalculable.

Ce que *Tout le Monde* admet, nous ne sommes nullement forcés de l'admettre. La voix du Peuple n'est pas la voix de Dieu. La voix de Dieu ne peut s'exprimer par la voix du nombre. « Je lis dans l'Écriture Sacrée que le nombre des sots est infini; et dans aucune Écriture, aussi bien Profane que Sacrée, je ne lis que le nombre des gens sages, avisés, sensés soit infini. »

Le vulgaire est crédule, mais le vulgaire ce n'est pas le peuple uniquement. Le vulgaire comprend « beaucoup de perruques brillantes, beaucoup de bonnets vénérables, beaucoup de révérends capuchons ». La campagne n'a pas le privilège du vulgaire; les grandes villes en sont peuplées. Pour semer des mensonges, avec la certitude d'une ample moisson, le terrain de la Cour passe celui des champs.

* * *

Alors que tant de gens sont avidement disposés à croire et qu'au secours des mensonges volent tant d'auxiliaires bénévoles, — quelques-uns même exceptionnellement qualifiés, — il n'y a pas lieu de s'étonner de l'audace de ceux qui, par intérêt, par orgueil, ou par profession, dupent le bon public. Devins, nécromants, adeptes de la magie noire, sourciers et sorciers, jeteurs de sorts et possédés ont fleuri à travers les âges et n'appartiennent pas encore au passé.

Pour peu que s'exerce l'esprit critique, les prétendues réussites des astrologues sont à rejeter. Seule une réussite continue serait probante, car le plus clair de leur art consiste à annoncer les événements, tels que dans le cours normal des existences il ne manque guère de s'en produire : épidémies, naufrages, maladies de princes, guerres. Loin de préciser, de localiser, ils laissent divaguer leurs prédictions. La belle affaire que des annonces de malheurs, générales et ambiguës, aient pu apparaître comme exactes! Le hasard et la bonne volonté des gens crédules se prêtent un mutuel secours. Il serait étonnant que sur des milliers de prédictions,

quelques-unes n'eussent pas coïncidé avec les événements. Ajoutez que certains astrologues n'étaient dépourvus ni d'intelligence, ni de perspicacité. Parfois même l'appréhension d'un événement, créant une fatalité à rebours, déclenche l'événement que l'on redoutait, que l'on fuyait.

5 L'astrologie est indéfendable. Les astrologues ont commis de notoires erreurs. Leur construction du ciel est ridicule, leurs règles indéterminées, leur expérience trop courte. Il leur faudrait des millénaires d'expérimentation, une parfaite connaissance du ciel. Quand donc posséderont-ils cette connaissance complète? Ils n'ont pas attendu le télescope. Or, le
10 télescope a multiplié les astres et, à mesure qu'il se perfectionne, nous en dévoile de nouveaux. Pourquoi l'influence des astres s'exercerait-elle au seul instant de la naissance? Et quel est d'ailleurs cet instant? Est-ce au moment précis où le nouveau-né sort la tête, le cou, la poitrine, le corps, ou la plante des pieds? Tous les combattants, tués dans une bataille,
15 tous les naufragés d'un bateau naquirent-ils sous la même conjonction?

Pic de la Mirandole nous conte que les astrologues ayant, d'un commun accord, établi l'horoscope du pape Alexandre VI, pronostiquèrent sa mort pour l'année 1495. Le pape franchit cette année-là. Les astrologues lui accordèrent un délai d'un an, puis un an encore, et ainsi de
20 suite jusqu'en l'année 1502. Découragés, ils revisèrent les données de leur pronostic et affirmèrent que le pape vivrait de longues années. Rectification fâcheuse, car Alexandre VI mourut en 1503. Le duc de Mantoue consulte les astrologues sur le destin d'un nouveau-né et leur prodigue les renseignements sur l'instant de sa naissance. Il précise
25 que c'est un bâtard de sa maison. Les astrologues, judicieusement, lui prédisent des dignités ecclésiastiques; car c'était l'habitude en Italie, pour les fils naturels et les bâtards des princes, d'entrer dans la carrière ecclésiastique. Mais le duc de Mantoue était un farceur, et le bâtard un mulot né dans les écuries princières. Voilà ce que méritent les astrologues : être moqués et bafoués.
30

La chiromancie est une proche parente de l'astrologie. N'a-t-on pas relevé dans notre main un mont de Jupiter? un de Mars? un de Vénus? un de Saturne? Chaque planète y est représentée par une influence qui lui est propre. Mais n'allez pas vous émouvoir pour si peu! Les chiromanciens ne s'entendent pas entre eux. Le mont que les uns mettent sous
35

la juridiction de Vénus, d'autres l'attribuent à Mars. Le triangle que tracent au milieu de la main les lignes du cœur, du cerveau, et du foie, les uns y font régner Mars, les autres, Mercure. Les niais, seuls, sont une proie facile pour les gitanes, spécialistes de la bonne aventure.

En fait d'arts divinatoires, jusqu'où l'extravagance n'est-elle pas allée? oniromancie, catoptromancie, onomancie, arithmomancie, ichthyomancie, dactylomancie, etc..., ou, — si vous préférez, — prédictions par les songes, les miroirs, les noms, les nombres, les poissons, les anneaux. Il est à peine exagéré de dire que toute chose fut motif à prédiction. On augurait, non seulement par le feu, l'eau, l'air ou la terre, mais encore — l'auriez-vous cru? — par la tête d'un âne, par le fromage, par les figues, voire par les oignons. Une telle science divinaire portait le nom de chrommyomancie : la jeune fille qui désirait connaître quel serait son futur époux écrivait sur différents oignons les noms de tous ceux qui pouvaient prétendre à sa main. Ici, Feijoo s'arrête soudain, et, ironique : « Je ne veux pas en dire plus long sur cette condamnable pratique, parce que je crains que dans une matière comme celle-ci, où la curiosité de quelques jeunes filles est si impatiente, elles ne veuillent, une fois renseignées, faire l'expérience, au mépris des lois divines et humaines. »

Feijoo soumet à une critique très minutieuse les livres des Sibylles, les oracles, les prophéties protestantes, celles de Malachie, Nostradamus ou Morin. Une simple constatation en dira plus long que bien des prophéties : Malachie meurt en 1148; ses prophéties des papes ne paraissent qu'en 1595; celles des rois sont postérieures encore. Or, en tenant compte des dates, on s'aperçoit que les prophéties du passé sont exactes et précises; il n'en va pas de même pour les prophéties du futur. Quant à Nostradamus, les Français spirituels en ont dit, en latin, ce qu'il convenait le mieux d'en dire :

*Nostra damus, cum falsa damus, nam fallere nostrum est,
Et cum falsa damus, nihil nisi Nostra-Damus.*

Ne perdez pas votre temps à chercher la pierre philosophale. Les traités des alchimistes sont obscurs — et pour cause; ils sont contra-

dictoires — et pour le meilleur motif. Par-dessus tout, dites-vous bien qu'aucun alchimiste ne serait mort dans la misère, s'il eût possédé un tel secret. En examinant de près les assertions et les textes, on fera justice de la légendaire réussite de Bernard le Trévisan, Raymond Lulle, Nicolas Flamel, Arnaud de Villeneuve, Paracelse. D'inimaginables mensonges ont couru sur la vertu de la pierre philosophale. Le secret de l'or? Passe encore! Mais que penser de l'alchimie conférant une interminable vieillesse, plusieurs siècles supplémentaires d'existence?

En ce qui concerne la magie, l'Espagne a joui d'une exceptionnelle réputation. La caverne de Salamanque était la florissante école des Arts diaboliques, Tolède avait son rocher creux, ses grottes souterraines, son palais enchanté; le marquis de Villena était un magicien fameux entre tous les magiciens. Réputation usurpée, car les textes produits ne supportent pas la critique. Détrônons de même Apollonius et ses miracles, Merlin, l'archimage Corneille Agrippa. Admirons la naïveté de Martin Delrio citant les livres apocryphes de saint Clément et sou- rions des exploits de Simon le magicien, animant des statues, traversant les corps, se rendant invisible, sortant indemne du feu, se montrant avec deux visages, prenant l'aspect d'animaux divers, faisant apparaître sa concubine en même temps à toutes les fenêtres d'une tour. Rendons justice à ceux que l'on a accusés de magie, soit parce qu'on voulait les perdre, soit parce que leur science, méconnue, dépassait leur époque : Michel Scot, Roger Bacon, le pape Sylvestre II, Faust, le mathématicien Viète, le jésuite Adam Tanner, le bénédictin Jean Trithème.

Feijoo ne repousse pas, dans l'absolu, les mouvements d'une baguette de coudrier; mais il n'est satisfait par aucune des expériences invoquées. Les Français, qui ne sont pas un peuple barbare, ont cru, ébaubis, aux prodigieuses réussites de la baguette de Jacques Aymar. Un jour cependant, grâce à Louis de Bourbon, prince de Condé, lequel n'avait aucune déférence pour les rumeurs populaires, Aymar fut soigneusement mis à l'épreuve. Le fiasco fut complet, et le prince compatissant, dut lui sauver la vie. A l'étranger, l'Espagne a la réputation de posséder une espèce de sorciers portant le nom de *Zahories*. La perspicacité de leur vue leur permettrait de voir à travers les corps opaques, de se rendre compte de tout ce qui est caché à plusieurs brasses sous la terre, de décou-

vrir ainsi les trésors ou les métaux précieux. Feijoo ne trouve aucun exemple probant d'un tel privilège hispanique.

La médecine la plus saugrenue vit encore. Croirait-on que l'on puisse imprimer, au XVIII^e siècle, la *Médecine transplantatoire*, du médecin portugais Curvo? Pour vous débarrasser d'une maladie, passez-la à des animaux. Deux panaris furent guéris, parce que les malades introduisirent le doigt dans l'oreille d'un chat, qui poussa des cris épouvantables, ressentant le mal que les malades ne ressentaient plus. Méfiez-vous des miroirs; le mal d'une personne peut se communiquer à vous en se réfléchissant. Le réalisme, la vulgarité, l'inimaginable absurdité des remèdes n'arrêtent point l'auteur et ne décourageront peut-être pas des malades particulièrement crédules. Curvo prétend tenir d'une personne de bonne foi, après expériences victorieuses, la recette suivante : Si vous êtes impuissant, prenez un petit bateau, jetez vos filets, tâchez d'attraper un poisson appelé « Cabra », ouvrez-lui la bouche, urinez dans sa bouche, remettez le poisson vivant dans la mer; et vous ne manquerez pas d'être frais, dispos, gaillard.

Une catégorie de guérisseurs semble très particulière à l'Espagne, ce sont les *Saludadores* qui guérissent la rage en soufflant. Il paraît que le vin augmente leurs vertus curatives. Feijoo se demande avec ironie quel rapport peut exister entre leur pouvoir, leur nationalité et leur qualité de buveurs de vin. Ces imposteurs s'attribuent des signes particuliers : image d'un crucifix sous la langue, roue de sainte Catherine sur le palais. Pour mieux en faire accroire au peuple, ils marchent sur une barre de fer chauffée au rouge, sans parler d'autres tours qu'ils ont dans leur sac. Mais point n'est besoin d'être prestidigitateur ou illusionniste, dans les Asturies, pour guérir les écrouelles; il suffit (si l'on peut dire) d'être le septième enfant mâle, après une série ininterrompue d'enfants mâles. Depuis longtemps, et partout dans le monde, superstition et médecine vont la main dans la main. Le Père Joseph Gumilla, dans l'*Orinoque Illustré* nous révèle les procédés des médecins indiens, les *Piaches*, en communication avec le diable. Ils passent toute la nuit à crier, agitent des calebasses garnies de petits cailloux, empêchent tout le monde de dormir, interrogent le diable; et ils s'entendent si bien à changer de voix que le diable ne manque jamais de leur répondre.

Il n'est point de pays où l'on ne conte des histoires de sorciers et de sorcières. Leurs sabbats mobilisent, parfois, de véritables armées. Qui ne se souvient en Basse-Normandie, d'un procès fameux? Quatre mille sorciers et sorcières s'étaient rassemblés pour des bals et des festins horribles, où l'on faisait cuire, dans une chaudière immense, une multitude de tendres enfants. Les dépositions abondèrent. Pourtant l'herbe n'était point foulée à l'endroit désigné; aucune mère ne se plaignit de la disparition de son bébé. Un correspondant consulte Feijoo à propos d'un cas de sorcellerie en Autriche. Sans ambages, Feijoo lui répond :
10 « J'y crois comme aux aventures d'Amadis de Gaule ou de Belianis de Grèce. »

A un contradicteur, qui le taxe d'exagérer la crédulité publique, il riposte : « Qui donc ignore la peur que répandent chez les villageois, en plusieurs contrées, ceux qui se disent assembleurs de nuages; et celle
15 qu'inspirent ceux ou celles qui prétendent tenir les loups sous leur obéissance? D'innombrables exemples prouvent que ce n'est qu'un mensonge dont ils se prévalent pour soutirer aux paysans un peu d'argent ou des vivres, en les menaçant de faire crever l'orage sur leurs moissons ou de jeter sur leurs troupeaux quelques bandes de loups. »

Tout ce qui épouvante a la vie dure. Si nous ne sommes pas superstitieux, lisons pour nous distraire les effroyables histoires d'apparitions d'Alessandro Alessandri, ou déridons-nous en apprenant comment le diable, sous les espèces du fantôme Hudequin, rendit compte de la mission qu'un chevalier saxon lui avait confiée : « Je préférerais me charger
25 de garder tous les pourceaux de Saxe, que de me charger à nouveau de garder ta femme. »

Tout récemment une rumeur courut à travers la Galice. L'Espagne était en guerre avec les puissances du Nord; celles-ci cherchaient à entraîner le Portugal dans leur coalition. Des Galiciens virent venir du
30 Nord un nuage qui s'arrêta au-dessus d'une auberge. Trois hommes sortirent du nuage, déjeunèrent dans l'auberge, puis remontèrent dans le nuage et poursuivirent leur vol vers le Sud. C'étaient des postillons aériens qu'une puissance du Septentrion mandait au Portugal, porteurs d'un message.

35 La jactance des narrateurs qui désirent jouer les rôles héroïques,

de femmes ou de galants trompant leur mari, la nécessité de justifier une naissance inattendue (en pareil cas il est usuel de recourir aux démons incubes), le plaisir d'effrayer son prochain, la peur qui fait tout voir et tout entendre, l'habileté et la dextérité des farceurs, ne laisseront jamais chômer la chronique des revenants. Le meilleur remède contre eux, c'est une bonne arme à feu, — chargée si l'on veut d'une poudre qui fasse plus de bruit que de mal. La bonne méthode est celle du duc de Luxembourg, levant la pointe de son épée, et disant : « Monsieur le Diable, si vous faites un pas de plus en avant, je vous transperce de part en part. »

Des anomalies anatomiques ou médicales passent volontiers pour un indice de possession démoniaque. Aujourd'hui on ne tient plus pour un prodige qu'une aiguille sorte du corps humain. Une étude très attentive des cas permettrait d'expliquer certains rejets d'objets inanimés ou expulsions d'animaux. Toutefois, la plupart des malades de cette espèce sont des simulateurs. On signale à Feijoo que dans la bourgade d'Arellano, une fillette rejette fréquemment de monstrueux calculs, à la suite de grandes douleurs. La dimension et la fréquence de ces calculs rendent Feijoo très sceptique; il recommande à l'un de ses correspondants de recourir à une analyse. Le calcul ne supporte pas l'épreuve du marteau; l'analyse chimique confirme que ce n'est qu'un morceau de plâtre. La fillette était une simulatrice.

La torture, l'épouvante, ont fait souvent avouer à des personnes qu'elles avaient le diable au corps. D'autres se complaisent à passer pour endiablées. C'est par intérêt que le père de Marthe Brossier, tisserand à Romorantin, exploita la possession de sa fille. Jusqu'au moment où le stratagème fut découvert, Marthe joua admirablement son rôle de possédée. Les aberrations sont d'autant plus troublantes, et plus explicables à la fois, qu'elles sont collectives. Feijoo consacre de très longues pages, à plusieurs reprises, à narrer dans tous les détails l'étonnante histoire de Granger et des possédées de Loudun. Les femmes sont, beaucoup plus que les hommes, prédisposées à être des énergumènes. Question de tempérament, de nerfs, d'utérus.

Les Espagnols pratiquent avec prédilection l'exorcisme par les parfums, ou par les odeurs désagréables. Le diable ne doit pas manquer d'en être incommodé. Feijoo n'a jamais utilisé un tel exorcisme; peut-être parce

qu'il n'a jamais été effrayé par les contorsions et les accès des possédés qu'il a vus; il a remarqué qu'ils ne se blessaient point, qu'ils ne se cassaient rien, même dans leurs fureurs les plus inquiétantes. Instruit par l'affaire de Marthe Brossier, il ne s'est pas privé d'exorciser à sa manière; et le succès ne l'a point trahi. Il persuade à une possédée que grâce à ses
 40 longues études et aux livres rares dont il dispose, il connaît des conjurations beaucoup plus efficaces que celles de tous les autres prêtres. Puis il se met à déclamer, avec véhémence, au rythme de grands gestes, des vers de Virgile, d'Ovide, de Claudien, de Lucain. La palme revint à
 45 Lucain, car la pompeuse introduction de la Pharsale : *Bella per Emathios plusquam civilia campos* se révéla d'une étonnante efficacité.

Un autre cas n'est pas moins curieux. Un pauvre homme auquel on confiait d'humbles travaux domestiques dans le Collège même où vivait Feijoo, était sujet de loin en loin à des crises d'épilepsie. Il n'en fallait
 50 pas davantage pour qu'il passât pour possédé. C'est en vain que les exorcismes plurent sur lui, fort comme grêle. Un jour, cependant, l'exorcisé parut s'émouvoir. C'est que l'exorciseur avait beaucoup de souffle, une voix de Stentor. Intrigué par les paroles latines que ponctuait un geste véhément, Feijoo s'approcha du livre d'exorcismes. Il aperçut
 55 ce titre : *Exorcismus ad pellendos mures*. L'exorcisme faisait partie d'une série destinée à préserver de l'invasion des rats.

*
* *

Feijoo est trop sincèrement croyant, trop expert en matière de religion, trop avisé dans ses hardiesses, pour refuser au démon toute intervention ici-bas. Mais, le démon sert de prétexte à tant de charlatans et de simulateurs; et la peur du diable favorise si bien la crédulité, que Feijoo ne cède
 5 le terrain que pied à pied, produit des textes, discute d'autres textes, avec le souci d'abandonner le moins possible dans une question capitale.

La Bulle de Sixte Quint est un document très précieux contre les astrologues. Elle ordonne aux Inquisiteurs et aux Ordinaires de procéder contre les astrologues qui pronostiquent les événements futurs,

en leur appliquant les peines canoniques, même s'ils confessent l'incertitude et la faillibilité de leurs prédictions. Il leur est permis uniquement de pronostiquer ces effets naturels qui sont du domaine de la navigation de l'agriculture et de la médecine. S'ils vont au delà de cette limite, les Supérieurs procéderont contre eux, alors même qu'au début de leurs livres et de leurs almanachs ils protesteraient de l'incertitude de leur art et qu'à la fin ils mettraient : « Dieu par-dessus tout », en guise d'amende honorable.

On a prétendu que saint Thomas avouait que la production artificielle de l'or était possible et même réelle. Dans les œuvres de saint Thomas, Feijoo n'a rien trouvé de semblable. Au contraire, il signale un passage où saint Thomas repousse la Chrysopée, bien que la raison invoquée par le saint ne supporte pas la critique scientifique. Quant à la phrase : « toutefois s'il arrivait à l'alchimiste de produire de l'or véritable, il ne serait pas illicite de le vendre pour du vrai » saint Thomas ne parle là que conditionnellement : *Si autem fieret*.

La magie guérissante est dénoncée par le troisième concile de Tours, réuni à la demande de Charlemagne : les incantations et les arts magiques ne peuvent pas servir à la guérison des maladies des hommes et des animaux; les applications d'herbes et d'os sont inopérantes.

Les stratagèmes des oracles sont connus, le procès est jugé. Mais le démon n'a-t-il pas parlé quelquefois dans les temples des païens et par leurs statues? Les Pères de l'Église l'affirment; plusieurs passages de l'Écriture parlent d'hommes et de femmes ayant un esprit Python. Combien de fois, cependant, n'a-t-on pas affaire à un artifice des prêtres destiné à leur assurer la vénération du peuple?

En bonne religion, on ne peut pas nier l'influence du démon sur la terre; mais ce serait offenser Dieu que d'accorder au démon un pouvoir illimité. Il serait impie de le supposer capable de bouleverser l'économie de l'Univers, de confondre les Éléments, de jouer avec la Sphère Terrestre comme avec une pelote, et d'éteindre, d'un souffle impétueux, les lumières du Ciel. Il ne peut pas ressusciter un mort, mais, simplement, donner à un cadavre les apparences de la vie, ou l'illusion qu'il vit. Il peut simuler la présence, dans le lit d'une femme, d'un corps mâle vivant, et, en ce sens, Feijoo ne repousse pas les démons incubes; mais il

serait absurde que Dieu lui eût permis de procréer, de créer. Avec saint Augustin, refusons-lui la possibilité de transmuier le corps d'un homme en un corps d'autre espèce, ainsi que les compagnons d'Ulysse furent transformés en animaux et ceux de Diomède en oiseaux. Dès lors, les sorcières ne sauraient devenir des chats, des loups ou des crapauds. C'est dans les yeux de ceux qui regardent que se produit l'illusion. Qu'il s'effectue des vols nocturnes de sorcières, chevauchant des animaux ou des objets inanimés, ce n'est pas impossible; nous ne pouvons retirer le mouvement du domaine échu à Satan. Cependant, où sont-ils, donc, les vols de sorcières dûment prouvés? Le nombre de ceux que l'on rapporte ne va-t-il pas diminuant, à mesure que diminue la crédulité?

Les conciles fulminent des anathèmes contre les sorciers. Les Pères de l'Église les mentionnent. Le droit civil et le droit canonique assignent des peines à de tels délits. L'inquisition a procédé à des châtiments. Cano déclare que quelques grands hommes, affectant de s'écarter de la vaine crédulité du peuple, versent dans l'excès de la négation; mais cela ne doit pas nous empêcher d'affirmer que le sorcier est un oiseau très rare sur la terre, que sa puissance a de strictes bornes. Quant aux châtiments infligés aux sorciers, ils ne sont pas tous immérités. Ceux qui se persuadent qu'ils agissent sous l'empire du démon, même si le démon n'a pas agi réellement, sont coupables de l'avoir invoqué. Ils sont dangereux, car ils font école de crédulité.

Dans l'esprit du peuple, et chez les auteurs, une certaine confusion règne entre les revenants et les ressuscités. La lecture de deux dissertations du Père Calmet sur les apparitions et les vampires est intéressante et instructive. Avec les vampires ou broucolagues, en Hongrie, Moravie, Silésie, Pologne, Grèce et Iles de l'Archipel, le rideau se lève sur une nouvelle scène inconnue à l'antiquité. Assoiffés de sévices et suceurs de sang, les défunts reviennent parmi nous, en corps et en âme. Le Père Calmet repousse avec raison une superstition aussi effrénée. L'opinion de Feijoo est très ferme. « La plupart des vampires ont dû être des coquins ou des coquines, utilisant la terreur inspirée pour donner libre cours à leur malice. Leur origine est la même que celle d'une multitude de fantômes. Vampires? Non; mais des rats et des chats dans leurs espiègleries nocturnes; d'autres bêtes inquiétées par je ne sais quoi; un

souffle de vent faisant battre une porte ou une fenêtre mal fermée; mille autres choses encore, toutes de ce monde où nous vivons, mais que les gens timides ou niais prennent pour des choses de l'autre monde. »

On peut débattre la question des possédés de l'Évangile; mais il s'agit d'une époque où Dieu avait des motifs de laisser le démon se manifester. Remarquons que l'Évangile parle surtout de possédés au masculin, tandis que, de nos jours, abondent les possédées; et, constatons, une fois encore que, la femme, pour des motifs de tempérament est plus sujette à l'hystérie. Les énérgumènes sont beaucoup moins nombreux qu'on ne le prétend. Ils ne sont pas chimériques, puisque la religion catholique utilise des exorcismes pour chasser le démon de leur corps. Mais beaucoup de prêtres exagèrent; leur attitude est dangereuse et condamnable. Ce sont, pour la plupart, des prêtres ignorants, dont la bibliothèque se compose uniquement de Larraga et de deux ou trois livres d'exorcismes. Leur zèle est mal éclairé; leur zèle est indiscret. Vous verrez rarement qu'un de ces religieux ou de ces prêtres, vénérés pour leur vertu ou leur doctrine, abuse des exorcismes. L'abus, vous le trouverez chez les prêtres ignorants. Rien ne les arrêtera; ils appliqueront les exorcismes aux calamités agricoles, aux déprédations des animaux, aux maladies. « J'ai appris, — nous dit Feijoo — que le prêtre d'un village d'Andalousie prétend guérir la goutte à l'aide d'exorcismes et que les hommes de bon sens se moquent de son extravagance. Je conviens qu'il y a motif à rire. Mais en définitive, ce prêtre exagère-t-il plus que beaucoup d'autres prêtres?... Si l'on exorcise une fièvre, pourquoi pas la goutte? Est-il plus difficile de prononcer *Impero tibi Podagra* que *Impero tibi Febris?* »

Feijoo n'ignore pas — et comment l'ignorerait-il, étant donné les attaques véhémentes dirigées contre lui? — qu'on le traite de dangereux novateur, qu'on lui reproche, avec véhémence, de limiter le pouvoir de l'Église. Il ne désarmera pas pour cela. Il repoussera les déclamations puériles. Il n'est pas vrai que l'Église pratique légalement les exorcismes contre les maladies ou les animaux. Il existe bien des livres d'exorcismes contre les vers, les rats, les loups; pourquoi pas les punaises? Mais admettre qu'ils ont l'autorité de l'Église, parce qu'un évêque a donné son approbation à l'impression du livre, est une grossière erreur.

A ce compte là, l'inquisition ne pourrait jamais mettre à l'index un passage de livre, après qu'un évêque en a admis l'impression. Le fameux *Exorcismus domus a daemónio vexatae*, ne figure même pas dans le premier corps du rituel romain, mais en appendice et tiré du rituel de Tolède. Examinons la question de très près et nous prouverons que les seuls textes faisant indiscutablement autorité sont ceux du rituel romain publié sur l'ordre de Paul V.

Le rituel romain exige comme preuve de possession : « Parler abondamment une langue qu'on ne connaissait pas jusque-là, ou comprendre quelqu'un qui la parlerait couramment; manifester des choses cachées et lointaines; faire montre de forces supérieures aux forces naturelles ou autre chose semblable ». Feijoo insiste sur l'intérêt qu'il y a à appliquer très consciencieusement et très strictement ces prescriptions : il ne s'agit pas de prononcer quelques vagues mots latins, de débiter quelques citations latines, de redire quelques membres de phrases, appris dans les coulisses, au préalable. Il ne s'agit point de découvrir des trésors cachés sur lesquels, clandestinement, on a déjà été renseigné. Il ne s'agit pas de forces, même peu communes; mais de sauter par exemple, d'un bond, de la rue sur le toit d'un édifice, ou pour une femme menue, de porter un poids de plusieurs centaines de kilos. Encore faut-il s'assurer qu'il n'y a pas de stratagème, d'illusion ou de compères. Feijoo veut bien admettre un cas d'énergumène sur lequel on lui a fourni des renseignements qualifiés. Il n'admettrait jamais que la Possession fut une chose courante et banale.

Le Père Calmet, dans sa dissertation sur les apparitions, écrit : « Mon lecteur dira que je le laisse perplexe et qu'au lieu de lui fournir de la lumière sur les apparitions des esprits, je ne répands que des doutes et des incertitudes sur cette matière. J'en conviens, mais je préfère douter qu'affirmer ce que je ne sais pas. Si je m'en tiens à ce que ma religion m'enseigne sur la nature des âmes, des anges et des démons, je dirai qu'étant purement spirituels, il est impossible qu'ils apparaissent revêtus d'un corps, quel qu'il soit, si ce n'est pas l'effet d'un miracle; sous une réserve cependant, c'est que Dieu ne les aurait pas créés capables de ces opérations, sous le contrôle de sa volonté toute puissante, de telle sorte qu'il leur serait permis, — très rarement — de mettre à exécution cette faculté

d'apparaître corporellement aux mortels. » Et voici les réflexions de Feijoo sur ce passage : « Il est très curieux de remarquer qu'en si peu de lignes, le Père Calmet change de route trois fois. Dans les premières lignes, il ne dit ni oui, ni non. Dans les lignes qui suivent et qu'amorce *Si je m'en tiens*, il prend le parti de ceux qui repoussent toutes les apparitions, où les anges, les âmes ou les démons, se montrent revêtus d'un corps, *quel qu'il soit*, parce que c'est *ce que lui enseigne sa religion*. Et dans les dernières lignes, à partir des mots : *sous la réserve cependant*, il se replonge dans le doute. » 40

Catholique convaincu, et paladin de la vérité non moins convaincu, 45 Feijoo ne saurait trancher le problème du démon ou du miracle dans ce monde terrestre par un oui ou par un non. Il va plus loin, plus net que le Père Calmet. Sa citation du Père Calmet et le commentaire qu'il nous en donne nous sont très précieux; ils nous éclairent sur son propre état d'esprit, et sur son état d'âme. 50

* * *

Le démon ne peut agir que si Dieu ne l'en empêche pas. Le pouvoir de Dieu est, en définitive, le seul. C'est peut-être pour ce motif que le peuple a trop volontiers mélangé les interventions de Dieu et celles du démon sur la terre. Feijoo s'est efforcé de réduire à la portion congrue l'action visible et la présence du démon. Mais la multiplicité des miracles de Dieu par dieu lui-même, la vierge, les saints, de saints hommes, des hommes tout court, des animaux, a ses racines dans la superstition. Il importe de séparer superstition et religion, ainsi que le bon grain de l'ivraie. 5

Chasser le diable est déjà malaisé; marchander à Dieu ses interventions miraculeuses, c'est faire figure d'hostilité à l'esprit de Dieu. Dès le début, Feijoo sait que des obstacles se dresseront, que des hostilités et des calomnies le guettent. Il est résolu. Tout au long de ses écrits, il poursuivra cette méritoire entreprise. Tantôt il dissertera, — et ce ne sera pas pour lui le plus difficile; tantôt il plaisantera, contera des anec- 10 15

dotes ou des faits personnels — et ce ne sera pas le moins utile; tantôt il attaquera telle ou telle croyance en un miracle qui a ses fidèles et ses zélateurs, discutera, produira des documents; combattu, il combattra de plus belle — et ce sera l'œuvre militante. Il ne va pas toujours jusqu'au bout de sa pensée, de sa logique. Ne l'exigeons pas de lui; il est des ménagements, des délicatesses, que nous ne pouvons pas lui refuser. Parfois, il redoutera que son ardeur et sa pensée ne trahissent sa Foi sincère. Mais, dans l'ensemble, nous admirerons sa persévérance, son intrépidité.

Lorsqu'il reprend la critique — à peu près définitivement jugée — de faux miracles, dans des pays éloignés, il sait et il dit qu'il ne court pas grand risque. Il ne l'estime pas inutile cependant; et il éprouve un véritable plaisir intellectuel à le faire. Il documente ses lecteurs sur la fausseté de la lettre envoyée par le Christ au roi Abgare, lettre accompagnée de l'effigie miraculeusement reproduite. Apocryphe aussi la lettre de la sainte Vierge aux habitants de Messine. Le purgatoire de saint Patrice, où le miracle confine à la magie, est une fable que l'étude des textes permet, à la fois, de repousser et de comprendre. Introduite par erreur dans le bréviaire romain, cette tradition, dont l'Irlande était le théâtre, fut désavouée par Rome. La France était pour l'Espagne, un pays moins lointain que l'Irlande; non seulement à cause de sa proximité géographique, mais encore parce que la dynastie des Bourbons régnait en Espagne. Feijoo accueille, cependant, très rarement les miracles français. Il est vrai que ce sont les Français, les premiers, qui les ont dénoncés, et il a toujours la ressource de se disculper, en citant les sources françaises. De puissants arguments inclinent à douter de la vertu curative attribuée aux rois de France. Quand Feijoo nous a convaincus de la fausseté du miracle, il veut bien déclarer qu'il l'admet comme tout le monde; mais nous ne sommes pas dupes. Il ajoute, d'ailleurs, une réflexion ironique : les rois d'Espagne auraient plus de vertu encore, ils seraient capables de chasser les démons qui hantent les énergumènes, au dire de Gaspar de los Reyes, lequel cite une douzaine d'auteurs; ils ont la modestie de ne pas user de ce privilège. Mais ne va-t-il admettre le miracle de la sainte Ampoule? L'Ampoule contenant l'huile sacrée destinée à l'onction des Rois-très-Chrétiens est confiée aux

Bénédictins et déposée dans leur monastère de Reims. Non ! la sainte Ampoule ne trouvera pas grâce auprès du bénédictin Feijoo.

Velilla est une toute petite bourgade d'Aragon, proche de Saragosse ; toute petite, mais célèbre par une cloche aux tintements miraculeux. La comtesse d'Atarès, dont les domaines s'étendent sur toute la région, envoie à Feijoo un manuscrit très copieux, très documenté, muni de tout un appareil bibliographique. Feijoo publie avec soin ce long manuscrit. La cloche de Velilla est devenue fameuse, même à l'étranger. Prototype des cloches similaires, elle aurait droit au double privilège d'être la première et de réunir en sa faveur les témoignages les plus authentiques et les plus qualifiés. Le manuscrit mentionne qu'elle sonna longtemps en 714, quelques années après le début de l'invasion arabe ; mais le dénombrement exact de ses tintements miraculeux n'est tenu à jour qu'à partir de 1435. De 1435 à 1667, elle sonna, à maintes reprises, de son propre mouvement. Les tintements se caractérisèrent, tantôt par leur continuité (jusqu'à trois jours) ou leur réitération (pendant une quinzaine de jours), tantôt par leur violence (on pouvait entendre la cloche de plus d'un quart de lieue ; la longue corde attachée au battant, et qui servait à l'actionner, empêchait par son mouvement furieux les spectateurs d'approcher), tantôt par leur timbre (son triste et douloureux), tantôt par leur étrangeté (le battant s'allongeait ; le battant s'agitait circulairement, puis frappait des coups en forme de croix). Feijoo fait suivre cette relation circonstanciée de réflexions critiques. Malgré la multiplicité des références, la source de l'information paraît, à la fois unique et discutable. Zurita, le plus grand et le plus digne de foi des chroniqueurs d'Aragon, admet le miracle sans l'admettre ; il emploie une formule ambiguë : « Quant à moi, dit-il, je puis affirmer que, si je le voyais, comme beaucoup de personnes dignes de crédit l'ont vu, je penserais que c'est une illusion ». Une remarque incidente, faite par Feijoo sur cette expression *illusion*, nous livre sa pensée : « Sans doute l'auteur a entendu ici par *illusion* quelque tour de prestidigitation, quelque truc, quelque artifice caché ». L'abondance, la précision, la qualité même des preuves testimoniales forcent l'attention, mais à les examiner de très près, il conviendrait de réduire de beaucoup le nombre de celles qui mériteraient d'être retenues. Raconter le fait sans citer de

témoins ne compte pas; une simple narration déclarant qu'un Tel et un Tel virent le prodige, ne compte guère. On devrait s'en tenir aux preuves qui ont été réellement apportées par acte notarié. Il y en a quelques-unes. Il est regrettable qu'un ou deux témoins seulement
5 aient déposé sous serment. Pour les tintements postérieurs au Concile de Trente, il aurait fallu appliquer la prudente doctrine prescrite par le Concile. La Cloche s'est parfois agitée et même avec la plus grande violence, à la veille d'événements dont quelques-uns ne sont pas revêtus d'une importance religieuse ou politique suffisante. Elle a surtout pronostiqué des adversités; parfois quelques événements heureux : mélange
10 discutable. Depuis 1667, c'est-à-dire, au cours de soixante-treize ans, la Cloche est restée muette, de son propre mouvement. Or, des calamités religieuses et politiques de premier plan, qui resteront dans l'Histoire, se sont abattues sur l'Espagne et sur le Monde. Certes, nous ne sommes
15 pas dans le secret de Dieu, mais il semble bien que le sentiment de la hiérarchie des événements fait défaut à la Cloche de Velilla. L'Église Catholique a saigné — et de quelles blessures! — quand se produisirent les deux funestes révolutions religieuses d'Angleterre sous Henri VIII et Élisabeth, l'apostasie de Luther qui fut si funeste à l'Église, l'extinction
20 de la religion catholique dans les vastes royaumes de Suède et de Danemark. Cependant, la Cloche resta muette. Brièvement, avant de conclure, Feijoo tempère sa condamnation; mais on sent bien — et seuls les lecteurs qui ne liraient pas attentivement les lignes, et ne sauraient pas lire entre les lignes, pourraient se méprendre — qu'il s'efforce d'être courtois
25 à l'égard de la comtesse d'Atarès.

Un peu de gaîté n'est pas superflue, pour préparer la conviction des lecteurs. Feijoo emprunte une amusante anecdote aux « Mémoires de Trévoux ». Un tendre enfant, pendant que son père était à la chasse, est attaqué par un gros serpent. Le bon chien de la maison, Ganelon,
30 s'interpose, lutte contre la hideuse bête, jusqu'à la mort. Quand les femmes arrivent, elles trouvent Ganelon et le serpent inanimés. Le maître, reconnaissant, fait enterrer le chien près d'une fontaine, dans un magnifique sépulcre. Voilà ce que découvrit un évêque savant et zélé, quand il rechercha quel saint pouvait être enseveli là, près de la fontaine
35 dont les eaux passaient pour avoir une vertu miraculeuse.

Elle ne manque pas de saveur, non plus, l'historiette de l'Évêque de Jaen, qui s'en fut à Rome un soir, à cheval sur le dos d'un diable mercenaire. Ils survolaient la mer, quand le diable voulut lui faire prononcer le nom de Jésus, afin d'avoir un motif avouable de le laisser choir dans les vagues. Flairant la mauvaise plaisanterie, l'Évêque s'écria : « En avant, Diable ! » Un correspondant écrira à Feijoo qu'il a trouvé à peu près la même anecdote dans la chronique du roi Alphonse le Savant. Piqué à la recherche, Feijoo découvre une autre version dans le *Miroir de l'Histoire* ; puis, aidé par son ami Martin Sarmiento, il remonte de plus en plus vers la source. Par delà le *Miroir de l'Histoire* et la *Chronique du roi Alphonse*, il faut atteindre Sigebert. La fable a fait un pèlerinage d'Évêché en Évêché, comme qui va à La Mecque. Née à Turin, elle passa à Besançon, fit un petit tour par un pays imaginaire avant d'atteindre Jaen. La migration n'est pas terminée : elle a inspiré à un miséreux d'Oviedo, appelé Pedro Moreno, un récit fort répandu dans le peuple : chargé de porter des lettres à Madrid, et ne cheminant qu'avec peine, il avait, par bonheur, trouvé à peu de distance d'Oviedo un Père secourable. Ce Père lui remit un bâton, grâce auquel il arpenta allégrement les quarante lieues d'Oviedo à Valladolid, et brûla rapidement les étapes entre Valladolid et Madrid. Feijoo fit mander, dans sa cellule, le pauvre diable Moreno, et lui posa habilement, tant de questions embarrassantes que Moreno se contredit et avoua. Le mot de la fin, Feijoo nous le donne : « Si cet écrit n'y met pas obstacle, il est possible que le voyage du besogneux Pedro Moreno devienne aussi célèbre que celui de l'Évêque de Jaen. »

Les précisions personnelles que Feijoo prodiguait, ironiquement, avaient le don d'amuser ; et une vertu encore : celle de prouver. Un gentilhomme des Asturies, non dénué d'intelligence, et poussé par d'excellents sentiments affirme à Feijoo que lorsqu'une araignée marche le long d'un mur, il suffit de prononcer très distinctement le nom de saint Benoît, pour que l'araignée s'immobilise un instant. Ainsi fait-il avec succès. Quand l'araignée s'est remise en marche, Feijoo, sans forcer la voix, prononce le nom de saint Benoît. L'araignée poursuit son chemin. Alors Feijoo d'une voix très forte dit un mot profane (qu'il ne nous dévoile pas). Sur-le-champ, l'araignée s'arrête.

Les gens les moins disposés à réfléchir ne pouvaient lire sans indifférence les précisions suivantes : « Dans cette ville d'Oviedo, j'ai connu, et tout le monde a connu, une pauvre femme qui se traînait par les rues, avec des mouvements infiniment pénibles, jusqu'au jour où, priant
5 ou faisant semblant de prier devant une statue de Notre-Dame, elle se dressa, disant que grâce à l'intercession de la Vierge elle ne ressentait plus d'infirmités. Toute la ville crut au miracle. Rien d'étonnant à cela : était-il vraisemblable qu'une femme, volontairement, se donnât la peine inouïe, pendant tant de temps, de se traîner ainsi? On découvrit
10 cependant que ce n'était qu'une supercherie. »

Le rite du Taureau de saint Marc a eu sa vogue et ses vicissitudes. Au temps de Feijoo, il était encore observé dans quelques villages d'Espagne, d'Estremadure en particulier. La veille de la Saint-Marc, les majordomes d'une confrérie instituée en l'honneur du saint vont à la montagne, où se trouve le troupeau, choisissent à vue d'œil un taureau, lui
15 donnent le nom de Marc, l'appellent; le taureau se détache du troupeau et, dépouillant sa férocité naturelle, les suit pacifiquement à l'Église. Il assiste, paisible, aux Vêpres solennelles, puis, le jour suivant, à la Messe et à la procession. Quand les offices sont terminés, redevenu farouche, le taureau regagne, comme une flèche, la montagne. Les personnes
20 qui le caressaient à l'Église, les femmes qui mettaient à ses cornes des guirlandes de fleurs et des couronnes de pains se garderaient bien de rester sur son passage. Feijoo s'élève contre une superstition aussi attentatoire à la Majesté du Divin. Les théologiens, divisés, ont produit des arguments en faveur et à l'encontre de cette tradition. Feijoo passe en
25 revue ces arguments. Après avoir insisté sur la possibilité d'un stratagème, ou la nécessité de trouver des raisons naturelles à la mansuétude du taureau, il reproduit le texte du rescrit de Clément VIII, où, en réponse à la consultation d'un évêque espagnol, le rite se trouve condamné.
30 Malgré ce rescrit, l'abus est toléré; mais un abus toléré ne peut avoir force de loi, ni d'usage. Le Père Casnedi, dans un volume imprimé à Lisbonne en 1719, déclare qu'à Lisbonne il n'est pas rare que l'on implore l'aide de saint Corneille en lui faisant l'offrande de petites cornes. Quel esprit sensé et quelle âme sincèrement croyante admettront une pratique aussi ridicule et indéfendable?
35

Tout en sauvegardant des cas, insignes par leur rareté, comme celui de la liquéfaction du sang de saint Janvier à Naples, Feijoo exige que l'on soit d'une extrême prudence avant d'admettre que Dieu *continue* des miracles dans un Sanctuaire : « J'ai été dans trois Sanctuaires, auxquels on attribuait une continuité de miracles; et il n'est pas douteux 5 que le fait sur lequel se fondait cette renommée était un fait naturel ». Le privilège accordé par Dieu, sur l'intercession de la Vierge, au territoire de Nieva, où jamais homme ou bête n'est frappé de la foudre et où se réfugient les troupeaux, quand un violent orage les menace, s'expliquerait par des particularités atmosphériques et par le merveilleux 10 instinct des animaux. Quant à la protection contre la foudre qu'assurerait, en d'autres lieux, une image de Notre-Dame de Nieva, Feijoo la repousse, ainsi qu'il repousse d'habitude la protection par des images. Les Dominicains intervinrent sans doute, ou tout au moins Feijoo apprit qu'ils étaient caution du miracle de Nieva. Il ne se rétracta pas, à vrai 15 dire. Il apporta, cependant, avec délicatesse, quelques réserves à sa condamnation. C'est qu'il menait, par ailleurs, un très rude combat contre le miracle des fleurs de saint Louis, et qu'il avait soulevé, contre lui, les colères des Franciscains.

En résumé très bref, voici comment il expose lui-même le miracle 20 des Fleurs de saint Louis, son intervention et la bataille ardente livrée pour le triomphe de la Vérité. En Asturies, à trois lieues de Cangas, se trouve un ermitage consacré à saint Louis, Évêque, illustre fils de la Religion Séraphique. La Fête est célébrée le 19 août et attire une foule de pèlerins venus des villages de la contrée. De temps immémorial, il est 25 admis que ce jour-là se produit le miracle de l'Apparition de Fleurs sur les murs de la chapelle. Deux historiens fameux de la Religion Séraphique, Wading et Corneille ont laissé une relation du prodige. D'Estremadure, un curieux, par l'intermédiaire d'un ami commun, consulte Feijoo sur l'Apparition des Fleurs. Feijoo se documente, répond par écrit, puis 30 fait imprimer sa réponse dans le tome I des *Lettres Érudites*. (Ne nous étonnons pas, si les Fleurs apparaissent le 19 août; on n'ouvre guère la chapelle que ce jour-là. On trouve peu de fleurs dans la chapelle, et on les trouve aussi bien avant qu'après la messe. On en découvre également dans une autre église, et même dans la campagne voisine. Au 35

demeurant, ce ne sont pas des fleurs, mais des œufs d'insectes dont l'éclosion se précipite.) Les Franciscains s'émeuvent, protestent, demandent une nouvelle confirmation du Miracle, tandis que se déchaîne contre l'impie une violente campagne de calomnies. L'information a lieu; le miracle est confirmé. Feijoo réussit, non sans peine, à obtenir communication des documents. Il récuse une information menée par ceux qui étaient à la fois juge et partie, entachée d'illégalité flagrante, aboutissant au surplus à des constatations qui ne cadrent pas avec les relations authentiques du Miracle. Tenace, intrépide — car les Franciscains sont très nombreux et très puissants — il finit par provoquer une nouvelle information, contrôlée et garantie. Avant le 19 août, — le 16 et le 17, — des fleurs ont été trouvées et prélevées dans la Chapelle, dans les granges du pays, dans une autre chapelle. Le 19 août, un « alferez » et six soldats sont placés à la porte de l'ermitage, de façon à éviter la cohue et la fraude. Toute fleur aperçue dans l'Ermitage doit être respectée et signalée, et dès lors il n'est pas permis de bouger de place. La messe chantée se déroule. Mesdames Doña Eulalia de Campomanes et Doña Maria de Omana croient distinguer une fleur à l'extrémité du capuchon du Père Franciscain Partierra. Sans troubler l'ordre, on procède à un examen : c'est une particule de chaux détachée du mur récemment blanchi. D'autres fleurs signalées ne sont aussi que des particules de chaux. Aucune fleur, ce jour-là, ni avant, ni pendant, ni après la Grand'Messe. A la première messe, toutefois, une fleur avait été aperçue à une poutre du toit de la Chapelle. La fleur fut examinée à distance par le Vicaire Général de l'Évêché, les huissiers et les personnes qualifiées qui procédaient à l'enquête. A la fin de la première messe, elle fut détachée. Or cette fleur était identique à celles qui avaient été recueillies le 16 et le 17 et qui avaient été conservées dans deux boîtes.

Feijoo ne s'est donc pas contenté d'écrire au sujet des Miracles. Il a combattu, il a agi. Nul ne saurait lui reprocher de ne pas avoir dit tout ce qu'en définitive il pensait sur tel ou tel Miracle qu'il n'admettait pas. Il a gardé le silence, parfois; et il sait qu'il n'a pas à en rougir. Dans la Représentation qu'il adresse à l'Évêque, aux fins d'ouvrir la nouvelle enquête sur les Fleurs de saint Louis, il écrit : « Je n'étais pas intéressé comme partie; je ne m'attribuais d'autres facultés que celles qu'a tout

enfant de la Sainte-Église Catholique Romaine de manifester au Prélat les abus opposés à la Religion (ce qui est le cas de tout culte superstitieux), pour en solliciter la correction. Je me suis tu au sujet d'autres Miracles que j'ai vu publiés comme véritables, alors que j'avais la certitude morale de leur fausseté. (Je rappelle à Votre Grandeur que, dans une conversation, nous convînmes de la fausseté d'un Miracle qui fit grand bruit dans cette ville). Sur le Miracle des Fleurs de saint Louis je garderais aussi le silence, s'il n'offrait pas le pernicieux inconvénient d'un culte superstitieux permanent ».

Le rôle qu'il s'est assigné, Feijoo en mesure bien les obstacles, mais aussi la valeur. La difficulté et la nécessité vont de pair. La campagne contre les Miracles est une campagne pleine d'épines, où l'on doit laisser beaucoup de sang : « Quel village, quelle église, voient d'un œil serein un écrivain leur disputer les honneurs les plus mal fondés! On s'y fait, au contraire, un nouvel honneur de les défendre à feu et à sang. Au premier signal de l'invasion, on sonne le tocsin; alors partent en guerre toutes les plumes qui sont capables, non seulement de batailler avec des arguments, mais de blesser avec des injures... Oh! sacro-sainte Vérité! Tous prétendent qu'ils t'aiment; mais bien peu sont ceux qui acceptent de te nourrir à leurs dépens! »

Ceux qui laissent faire, tout en étant qualifiés par leur intelligence, leur culture et leur autorité, sont grandement coupables. Ames pusillanimes qui, par une indigne timidité, ne veulent pas déplaire à la foule ignorante et qui la privent d'un bienfait : « Tout ce que font quelques-uns — et encore sont-ils bien rares — c'est d'expliquer leur sentiment dans telle ou telle conversation particulière, avec telle ou telle personne sûre, en y apportant cette réserve qui accompagne une doctrine douteuse. Et Dieu se déclarera satisfait qu'ils fassent un usage aussi limité de la lumière dont Il les a dotés! » « Avec quelle douleur n'ai-je pas constaté, bien des fois, qu'ils sont peu, rarissimes, ceux qui, animés d'un amour généreux pour la Beauté de la Sainte Religion que nous professons, s'appliquent à écarter le peuple grossier des abus indignes qui la défigurent! »

C'est une impiété que d'appeler le mensonge de la *Bonne Foi*. A cette prétendue Bonne Foi, se mélange une forte dose de mauvaise foi.

Si ceux qui croient aux Miracles avec une innocente simplicité sont de bonne foi, il n'en est pas de même des inventeurs du Miracle; de ceux qui, n'ignorant pas la tromperie, sont les promoteurs d'une fausseté; de ceux, enfin, qui tolèrent en connaissance de cause. La culpabilité augmentera
 5 avec la bassesse de l'intérêt ou la Sainteté d'un Ministère. Les uns, sottement pieux, veulent donner de l'autorité à leur Saint, leur Chapelle, leur petite Patrie; d'autres, idolâtres de leurs convenances temporelles, y voient un moyen de transformer leur Chapelle en Sanctuaire, d'accroître la richesse, d'augmenter les loyers, de vendre plus facilement
 10 les produits, de hausser les prix. La cupidité n'est pas chose nouvelle et étrangère à la question des Miracles. Elle est dénoncée, en 1528, au concile de Sens.

Dans l'ardeur de la lutte pour une cause sacrée, Feijoo ne craint pas d'aller jusqu'à des précisions. La plus grande partie des Fleurs de saint
 15 Louis qu'envoient dans diverses parties de l'Espagne les habitants du canton de Cangas, ne sont pas cueillies dans l'Ermitage. Les curés et les prêtres sont intéressés à la confirmation du prodige des Fleurs, parce qu'on leur enverra, des autres régions de l'Espagne, des messes dont le prix ira croissant. Et, effectivement, il est venu cette année des
 20 Messes, des pays lointains, qui ont été payées à quelques prêtres quinze et vingt réaux. Le peuple sera sauvé plus facilement que les mauvais pasteurs. Dénouçons les plus intéressés aux abus; suivons la maxime du Jurisconsulte : *Is, cui prodest scelus, fecisse praesumitur*. Le risque est grave, l'épithète *Sacré* se profanerait. Le sens normal de *sacer* serait son
 25 sens péjoratif : celui d'exécration.

Dieu veut une religion pure, vraie. « Quel délire que de penser que la fausseté puisse être un hommage à la Majesté Souveraine, qui est la Vérité par essence! » La Piété s'alarme : on soumet les miracles à un examen; on dénonce les faux Miracles! Mais celui que l'on veut marquer
 30 d'Impiété est beaucoup plus pieux que ceux qui sonnent le tocsin. Il est dans la lettre et dans l'esprit du Concile de Trente. La piété exigée par l'Église, celle qui caractérise les véritables Chrétiens, unit, comme deux sœurs, la Religion et la Vérité. Le ton de Feijoo se hausse : « Même si la fin est bonne, l'action n'en est pas moins mauvaise, quand elle
 35 s'appuie sur une erreur. Aucun théologien ne niera que, même s'il y

avait une entière certitude qu'un faux miracle dût convertir le monde entier à la religion catholique, on ne le pourrait feindre sans pécher, et non pas véniellement, mais gravement. »

*
* * *

La religion, telle que la conçoit Feijoo, telle qu'il voudrait la voir comprise et pratiquée, est une religion noble et pure. Le peuple célèbre les fêtes religieuses d'une façon rustre et profane. En termes indignés Feijoo nous décrit le spectacle honteux des *Romerías*. Il s'inspire des relations que lui en firent plusieurs ecclésiastiques, car — nous déclare-t-il — : « Je n'ai fait, je n'ai pu faire, aucune observation personnelle. » Dialogues très libres entre les deux sexes, querelles, ivrognerie, sont le commencement, le milieu et le terme des *Romerías*. « Ces fêtes ressemblent à ce que la fable nous décrit dans les noces de Pirithoüs et d'Hippodamie, où, au lieu des luminaires, brûlèrent trois flammes funestes. La flamme du vin alluma chez les Centaures conviés celle de la concupiscence; la flamme de la concupiscence alluma celle de la colère entre les Centaures et les Lapithes. Ainsi, se terminent les *Romerías*. Elles nous font songer, d'une part, à des comédies où les galanteries arrivent à leur fin, d'autre part, à des *Entremeses* où les plaisanteries s'achèvent en coups de bâton. » Feijoo voudrait, à tout prix, ramener le peuple à plus de réserve, sans jeter sur les jours de fête un voile de tristesse. La joie et la vertu peuvent faire bon ménage.

Les fêtes religieuses se sont beaucoup trop multipliées; les occasions de se pervertir et de pécher se sont, d'autant, multipliées. Réduire le nombre des jours de fête, serait agir très religieusement. On serait dans la tradition du concile de Trêves, en 1549 : « Nous voyons que le nombre des jours de fête a augmenté excessivement et que, parallèlement, la dévotion des fidèles se refroidit de plus en plus; » du Concile de Cambrai, en 1565 : « La majeure partie du peuple mène, les jours de fêtes, une vie plus licencieuse que les autres jours; » du Concile de Bordeaux, en 1583, qui après s'être élevé contre la profanation des jours de fête, recom-

mande aux Évêques d'en réduire le nombre autant que possible. Plus récente, et non moins significative, est en 1642, la Bulle du Pape Urbain VIII : *Universa per orbem*....

Les pèlerinages ont reçu, ce n'est point douteux, l'approbation de l'Église. Il est des cas, cependant, où l'on peut, sans impiété, les déconseiller. Saint Grégoire et saint Jérôme, pour des motifs de circonstances, dissuadent d'accomplir des pèlerinages en Palestine. Quelle est l'opinion de Feijoo sur le pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle, qui fut fameux entre tous? Avec amertume, il constate qu'aujourd'hui ce pèlerinage attire une invasion d'étrangers, pour la plupart peu recommandables par la piété. Les Espagnols allant en pèlerinage à l'étranger sont rares, « mais ceux des autres nations, venant en Espagne, à ce titre, sont si nombreux qu'on les prendrait, parfois, pour de véritables essaims et que leurs troupes emplissent les chemins, à peu près autant que celles des Galiciens qui vont faire la moisson en Castille ». Loin d'enrichir l'Espagne, une telle invasion est ruineuse. Il n'y aurait pas à regretter les sommes énormes dépensées par l'Espagne en aumônes pour sustenter tant de pèlerins, si ceux-ci étaient animés d'un véritable esprit de dévotion, mais en échange de quarante ou cinquante dévots, la piété espagnole nourrit des milliers de parasites. Il est des étrangers, qui sous le prétexte d'aller à Saint-Jacques ou d'en revenir, déambulent à travers l'Espagne, presque toute leur vie. Feijoo a des exemples personnels à nous apporter sur ce point. Un petit Flamand de quatorze ou quinze ans, natif de Lille, passe par Oviedo; Feijoo est frappé par la vivacité et la culture de son esprit; il connaît le latin, il « philosophe » passablement, il parle raisonnablement la langue française, il connaît assez d'italien et d'espagnol pour se faire comprendre. Il va à Santiago par suite d'un vœu fait au cours d'une grave maladie. Il est pauvre. Mû par la piété, conquis par tant d'intelligence, Feijoo lui offre, à Oviedo, une aide matérielle, et même des études à l'Université. Le jeune homme accepte pour son retour. Mais il n'a jamais reparu à Oviedo, et sans doute n'est-il pas retourné dans son pays, car, trois ans après, Feijoo l'a rencontré, par hasard, vagabondant dans une autre ville.

La sévérité, qui va de pair avec la majesté, est indispensable aux

offices religieux. La musique profane est entrée dans l'Église. Va-t-elle régner par ses séductions? Le mal serait d'autant plus grave que la musique profane se complique, s'enjolive, s'affadit, s'italianise : notes de plus en plus brèves, changements de tons multipliés à l'envi; thème haché, décousu, démarche échevelée. Méfions-nous! le temple exige de la musique sévère et non pas des airs de canaris. Si l'orgue vous fait entendre le menuet même que vous avez entendu en soirée, n'allez-vous pas songer à la dame avec laquelle vous avez dansé? Où est-elle cette musique qui ravissait saint Augustin quand il hésitait encore entre le monde et Dieu? Les « Confessions », nous dépeignent les mouvements passionnés de son âme. Il écoute les hymnes et les cantiques de l'Église, et les larmes baignent ses yeux. Les Lamentations elles-mêmes ont subi la contagion : « Est-il possible que dans ces plaintes sacrées, où chaque lettre est un gémissément; où avec des nuances variées, on se lamente, tantôt sur Jérusalem ruinée par les Chaldéens, tantôt sur le Monde ravagé par les péchés, tantôt sur l'affliction de l'Église militante au milieu des persécutions, tantôt enfin, sur l'angoisse de notre Rédempteur martyrisé, nous devions entendre des *ariosos* et des *récitatifs*? » Le plain-chant est incomparable. « Qui donc dans la majesté sonore de l'Hymne *Vexilla Regis*, dans la gravité solennelle du *Pange Lingua*, dans la tendresse funéraire de l'*Invitatoire aux Morts*, ne sent un profond émoi de vénération, de dévotion ou de compassion? » De tels chants, on peut les entendre indéfiniment sans éprouver cette satiété que donnent très vite les compositions modernes.

Une extrême prudence s'impose pour le choix des instruments admis à l'Église. Feijoo condamne les violons, non pas uniquement à cause de la nature propre du violon, mais parce que le violon est l'instrument privilégié des compositions poussées vers l'aigu. Il s'en tiendrait à des instruments plus respectueux et plus graves comme la harpe, le violoncelle, l'épinette. Mais l'instrument admirable, par excellence, celui qui comprend en lui tant d'instruments divers, c'est l'orgue. Il est vrai que le meilleur remède est moins dans le choix des instruments que dans le redressement des habitudes. Les organistes, quand ils veulent, font de l'orgue une musette ou un tambourin; et c'est trop souvent qu'ils le veulent.

Le peuple attribue aux Saints, et, en particulier, à la Sainte Vierge, une puissance telle que Dieu s'en trouve, pour ainsi dire, dépossédé. Par glissements successifs, on s'éloigne de la vraie religion et l'on verse dans la superstition. Observer quel temps il fait le jour de Saint-Vincent, de Saint-Urbain ou de la Conversion de Saint-Paul; cueillir telles ou telles herbes la nuit ou le jour de Saint-Jean, en s'imaginant que leur vertu sera plus efficace, et brûler ces herbes-là, quand il tonne, pour dissiper l'orage; greffer des arbres, le jour de l'Annonciation; saigner les chevaux le jour de Saint-Étienne; se couper les ongles, le vendredi ou le samedi; inférer en somme qu'il existe un rapport entre la sainteté d'un Saint et une opération aussi mécanique et grossière que de saigner des chevaux, n'est-ce pas, pour tout esprit de bon sens, une vile superstition?

On exagère la protection des Saintes Images. Dans la majeure part des cas que l'on rapporte, l'image, la médaille portées sur soi ont-elles réellement une action? On dit sans examen, on croit sans réflexion, qu'elles ont sauvé la vie. Est-il possible d'apporter des témoignages indubitables? Au reste une confiance aveugle peut créer en nous une fausse sécurité, nous déconseiller la prudence, cacher l'approche de la mort, empêcher la contrition au seuil de l'au-delà, compromettre le Salut éternel.

Le culte de la Vierge, tel que le peuple incline à le pratiquer, est répréhensible. Ne semble-t-il pas que la Vierge s'est multipliée, fragmentée et incorporée, pour ainsi dire à ses images? Les expressions : « Par Notre-Dame de Guadeloupe! » « Notre-Dame du Pilar vous le rendra! » « Que la Mère de Dieu de Montserrat l'entende! » incitent à penser que la vénération se porte sur une représentation de la Vierge et non sur la Vierge elle-même. Il est hors de doute que lorsque, par exemple, on dit, à Oviedo : « Notre-Dame du Secours » on voit une statue de Notre-Dame, vénérée dans une chapelle de la ville. Les docteurs catholiques sont divisés sur le point de savoir dans quelle mesure il y a une manière d'individualisation de la Vierge par le moyen et l'organe d'une statue déterminée. Mais aucun d'eux ne saurait admettre que la statue soit, par elle-même, une divinité. S'il est possible de recourir à la Vierge au moyen d'une de ses images de prédilection, on n'a pas le droit

d'oublier que le secours, la puissance sont, en définitive, dans la Vierge, l'unique Vierge. En aucun cas, la Vierge ou les Saints ne doivent prendre le pas sur Dieu. Au mépris d'expériences qui témoignent du contraire, le peuple s'en tient ferme à son dicton : « Il n'y a pas de samedi sans soleil. » C'est sans nul doute une pieuse confiance en la Vierge, à laquelle le samedi est plus particulièrement consacré. Pieuse, cependant, n'est qu'une façon de parler. Cette confiance, en tout honneur, ne serait-elle pas due au dimanche, dédié plus expressément au culte de la Suprême Majesté?

La vraie pratique de la religion est le contraire de la bigoterie. Ah! ces bigotes qui mettent le bonheur suprême dans le fait de marmonner des prières, qui passent à l'Église une bonne partie des jours de fête! « Elles s'exclameront : Jésus! Diminuer les jours de fête! Dépouiller les Saints de leur culte! Et cela c'est un religieux qui le propose? Oui! C'est un religieux. Et, en le proposant, il a l'entière certitude que Dieu ne condamne pas le zèle qui l'anime. » Avec des apparences mécaniques de Religion, ne comptez pas gagner le Ciel. Il ne suffit pas d'avoir un chapelet, une croix, ou une médaille de Montserrat, de réciter chaque jour le Rosaire ou la Couronne de Notre-Dame, d'entendre une messe en demandant au Très-Haut la prospérité des Princes Chrétiens et la tranquillité de leurs états. Il ne suffit pas de se livrer à des calculs de simple arithmétique, indignes de Dieu. L'Indulgence n'est efficiente que lorsque la Foi est active, la Pénitence digne des péchés. A qui reste en proie au vice, il ne peut être d'aucun secours de marmotter une collection de Pater ou d'Oraisons. Un vrai Chrétien ne peut réprouver qu'un mourant laisse sa fortune à des œuvres de bienfaisance, plutôt qu'à des suffrages en faveur de son âme. La pratique sincère de la Religion exige une logique et une action chrétiennes. La confession ne peut être à fleur de lèvres. « J'ai connu quelques usuriers et pas mal d'usurpateurs du bien d'autrui, beaucoup de gens dont les impostures et les fraudes causèrent de graves préjudices au prochain; ces pécheurs sont dans l'autre monde, mais ils quittèrent ce monde sans faire le moindre geste de restitution, bien qu'ils en eussent amplement les moyens. Ne se confessèrent-ils pas? Ne frappèrent-ils pas leur poitrine? Oui, beaucoup le firent. Était-ce une bonne confession? Cela c'est une autre affaire. » Dieu ne châ-

40 tierra pas seulement le voleur qui entre clandestinement dans la maison d'autrui pour lui dérober argent et bijoux; il châtierait aussi le marchand qui exagère le prix ou trompe sur la marchandise, ceux qui se font payer d'injustes salaires pour leur travail; d'autres encore, et par-dessus tout le juge qui se laisserait suborner. S'ils récitent beaucoup de Rosaires, s'ils entendent la messe tous les jours, s'ils ont l'insolence de fréquenter les Sacrements, s'ils ont l'imprudence de se présenter à nous comme de glorieux exemples de vertu, nous les récuserons doublement. De toute manière, ils ne sauraient trouver grâce auprès de Dieu.

45 La peur de Dieu est une chose sainte, mais il ne faut pas en abuser. Trop de prédicateurs fulminent, peignent des tableaux terrifiants et, à l'instar de saint Vincent Ferrer — sans avoir l'excuse de sa sainteté et de son affliction — prophétisent les plus horribles châtiments, les pires catastrophes, une fin du Monde toujours imminente. La peur ex-
50 gérée est une source de découragement, une nourrice de libertinage. Les prophètes qui étaient les prédicateurs de la loi antique fulminaient, car les péchés submergeaient le monde. Vint le Christ. Dieu n'est plus le Dieu fort et terrible, le Dieu des vengeances, le Dieu guerrier. Saint François de Sales a raison. L'amour de Dieu est plus fécond que la
55 peur de Dieu.

* * *

Avec les traditions religieuses que Feijoo a déjà rejetées, rangeons dans l'arsenal des vieilles légendes l'Arche de Noé sur le Mont Ararat, les Sept Dormeurs d'Ephèse, l'Église de Chartres érigée par les Druides ou la taille géante de saint Christophe qu'aucun texte ne justifie. « Les
5 Vérités Divines n'ont pas besoin du secours des inventions humaines. » Dans le but de fortifier la croyance, les écrivains des annales ecclésiastiques ont accueilli trop libéralement les traditions. Mais des hommes dignes de tous éloges, des hommes saints et doctes, ont entrepris la tâche de distinguer, à l'aide d'une critique très minutieuse, le vrai du faux, d'écarter
10 ce qui n'est point l'œuvre ou l'inspiration de Dieu. La religion chrétienne aurait tout à perdre, rien à gagner, si elle luttait de superstition

avec les Romains, les Juifs ou les Turcs. Tite-Live fut un prodigieux entasseur de prodiges. Quand Annibal, du haut de l'Apennin, menaçait Rome, le Ciel multiplia les miracles : sang sué par les boucliers ou ruisselant des fontaines; armes s'enflammant spontanément et converties en cendres; apparition de deux lunes; animaux changeant de sexe.... Les Juifs n'ont connu aucune mesure; les livres de leurs Rabbins regorgent de sornettes. A chaque sacrifice, il s'accomplissait dix miracles. Quant à Mahomet, bien qu'il ait déclaré, en plusieurs endroits du Coran, et spécialement dans la septième et la treizième Surate, que Dieu lui avait refusé le pouvoir de faire des miracles, certains docteurs Mahométans vont jusqu'à lui en attribuer trois mille, et non point de petite taille. Un jour, sortant de la Mecque, il ne trouva point sur son chemin de montagne ou de rocher qui ne le saluât de ces mots : « Salut ! Oh ! Prophète de Dieu ».

D'où qu'elles viennent, et quelles qu'elles soient, le public accueille avidement toutes les fariboles. Il voit avec les yeux de l'imagination, et il ne voit pas mesquin, mais gigantesque, surhumain. Dans le canton de Lucerne, vêtu en juge un Pilate démesuré surgit sur une montagne. Dans le canton d'Uri, un Bœuf lutte contre le Diable, triomphe et boit tant d'eau à la rivière pour se désaltérer, qu'il en crève. Voyez, sur la roche, la trace de ses pieds; la rivière depuis lors s'appelle la Rivière du Bœuf. En Espagne, dans le pays de Valdeorras, un rocher porte les traces du cheval de Roland, qui bondit du haut d'une montagne; l'endroit s'appelle le Saut de Roland. Nos premiers ancêtres, Adam et Eve, ont donné le branle. A Ceylan, où certains situent le Paradis Terrestre, on montre la trace d'un pied d'Adam, et un lac d'eau salée, larmes amères qu'Eve pleura sur la mort d'Abel.

Une tradition généralisée n'est guère plus respectable qu'une tradition localisée. D'aucuns ont prétendu que la tradition d'une province ne devait pas être rejetée à la légère; bien moins encore, celle d'un Royaume. Jugement superficiel : la Tradition d'un lieu passe à la Province, gagne le Royaume, franchit les frontières. Elle tend à devenir universelle, — à moins que deux pays n'opposent leur tradition. Le corps de saint Benoit est tout entier à Fleury : tradition française; il est tout entier au Mont Cassin, tradition italienne.

Ce que nous appelons l'Histoire n'est peut-être, à tout prendre, qu'une trame de légendes et de traditions. Suivre les migrations et les transformations des fables est une quête très intéressante, très curieuse, et où l'on fait des trouvailles imprévues. Feijoo insiste sur le talent et
 5 l'ingéniosité du Père Tournemine et du Père Huet, sur l'effort de systématization du savant italien Bianchini. Il n'est pas douteux que certaines fables du paganisme ont leur origine dans l'Histoire Sainte; cependant, M. Rollin et M. Bonnamy voient dans le mythe de Saturne un mythe carthaginois, et non plus un décalque du véritable Abraham
 10 de l'Écriture. Sur Prométhée, le Père Tournemine et le Père Huet présentent des explications et des applications différentes. Le Styx, Charon, le fleuve Léthé, Dédale, Pasiphaé, Jason, les Centaures, les Harpies, offrent des thèmes de discussions curieuses et érudites. Mais gardons-nous d'ériger un système rigoureux, une manière de science grâce à laquelle l'histoire
 15 primitive serait restaurée. Au lieu de servir l'histoire, l'érudition lui causerait un préjudice irrémédiable : elle réhabiliterait la Fable, en la dotant d'une vertu historique.

D'un bout à l'autre de son œuvre, Feijoo s'efforce de débarrasser le terrain de l'Histoire de la broussaille des Traditions. Sur ce terrain,
 20 tout a poussé pêle-mêle; et les mauvaises herbes plus encore que les bonnes. Dans ses *Réflexions sur l'Histoire*, il va nous montrer à l'œuvre la critique contemporaine. Brouillant à plaisir les fables légendaires et les traditions historiques, il va faire défiler sur la scène de son théâtre une revue disparate, mais d'autant plus significative : La Belle Hélène;
 25 Didon; le Labyrinthe de Crète; Enée et sa venue en Italie; Romulus et la fondation de Rome; le cruel Busiris; les deux Artémises; Denys le Tyran; Apelle et Campaspe; Tarquin et Lucrèce; les Miroirs d'Archimède et de Proclus; la communication entre la Mer Rouge et la Méditerranée; Pharamond, la loi Salique et les douze Pairs; l'Ampoule de Reims et
 30 les Lys de France; l'origine de la salutation dans les éternuements; la Reine Brunehilde; Mahomet; les Rois de France de la ligne Mérovingienne; la tragédie de Bélisaire; la Pucelle d'Orléans; Preste Juan; la découverte de l'Amérique; Alexandre VI Borgia; Henri VIII et Anne de Boleyn; le Maréchal d'Ancre; Urbain Grandier et les Énergumènes de
 35 Loudun.

L'Apologie de quelques personnages fameux dans l'Histoire est un copieux discours de soixante-quatorze pages, qui tend au même but, qui sert le même dessein. Nous voyons défiler successivement : Empédocle, Démocrite, Épicure, Pline l'Ancien, Apulée, Brunehilde, Frédégonde, Marie d'Aragon, Enrique de Villena, Guillaume de Croy, Tamerlan, Charles-Quint. La diffamation a toujours trouvé des oreilles accueillantes, des plumes faciles. On a odieusement souillé la mémoire de l'Impératrice Marie d'Aragon et on l'a chargée de multiples infidélités, dont l'une particulièrement romanesque semble bien avoir été inspirée par l'épisode de Frédégonde et de Landri. A Charles-Quint on a prêté une conversion secrète au Luthéranisme. On a fait au démoniaque une part abusive. « L'Ane d'Or » d'Apulée n'a pas été lu comme une fiction, mais comme l'œuvre d'un adepte de la Magie. Le savant Enrique de Villena est devenu l'un des grands maîtres de la Sorcellerie. En dépit de ses déclarations probantes, Pline a été annexé aux Secrétistes.

L'Histoire traditionnelle, adoptée par le grand nombre, a simplifié, puérilisé. Il s'est créé des types. Brunehilde et Frédégonde ont été chargées de tous les crimes possibles et imaginables; et bien à tort, semble-t-il. Guillaume de Croy, loin d'être un grand seigneur, un utile et loyal serviteur de Charles-Quint, se transforme en aventurier flamand, de basse origine, et finit en misérable grippe-sou. Tamerlan n'est qu'usurpation, colère, férocité; on a des preuves, cependant, de son humanité; et Bajazet, — sur lequel on s'attendrit, — n'est en comparaison qu'une triste figure. Empédocle ne fut certainement pas le fat, vêtu de pourpre et couronné d'or, ni le fol se jetant dans le cratère de l'Etna, où il se volatilisa, à l'exception de ses chaussures rejetées intactes par le volcan, bien qu'elles ne fussent pas en amiante. Démocrite a été caricaturé, transformé en un toqué, en un bouffon extravagant au rire inextinguible. Epicure est simplifié en jouisseur facile et superficiel, lui, qui fut l'un des plus profonds philosophes païens, le plus proche de l'Esprit Chrétien.

Les auteurs recueillent toute espèce de racontars, d'infamies, d'absurdités; et les lecteurs ont une foi presque aveugle en ce qu'impriment les auteurs. « On n'examine pas les sources d'où sont dérivées les nouvelles. On n'use pas de la critique pour discerner le possible de l'impossible, le vraisemblable de l'invraisemblable, et très peu possèdent les prin-

cipes nécessaires pour une semblable discrimination. On ne remarque pas que la plupart des auteurs classiques utilisèrent des informations étrangères. »

5 « Un critique moderne a dit, avec raison, que la vérité historique est bien des fois aussi impénétrable que la vérité philosophique. » Ceux qui furent contemporains des hommes ou des événements sont les mieux qualifiés, et en même temps les moins qualifiés, pour les écrire. Leur esprit ne saurait être impartial, dès lors que leur âme est agitée de sentiments inhérents à l'humanité : la peur, l'espérance, l'amour ou la haine.

10 L'amour-propre national agit invinciblement. Les événements qui intéressent l'Espagne et la France, sont très différents, lus dans un auteur français et lus dans un auteur espagnol. S'il advient qu'un historien accomplisse un exemplaire effort de partialité, il est unanimement récusé. Les Espagnols traitent Mariana de calomniateur; les Français brûlent
15 un de ses livres en place publique.

Le parti pris religieux est un mauvais conseiller. L'imposture érigée en action sainte ne connaîtra aucune limite. Les protestants chargeront des crimes les plus abjects le vénérable Grégoire VII. Un libelle (sait-on le chemin que peut faire un libelle?) attribuera au docte et pieux cardinal
20 Bellarmin le meurtre clandestin de nouveau-nés, afin de cacher ses commerces impudiques. A leur tour, des historiens catholiques confondront avec la religion véritable un zèle indiscret contre les ennemis de leur religion; et la naissance de Luther sera due à un démon incubé.

Combien d'auteurs complètent ou transforment les faits, consciemment ou inconsciemment, pour rendre leur histoire plus agréable, plus
25 captivante! Feijoo emprunte à l'Histoire de France de Cordemoi une remarque critique au sujet de la mémorable bataille de Poitiers, entre Charles-Martel et les Sarrasins. Aucun des anciens annalistes n'a donné les détails de cette action éclatante; mais voici que des auteurs modernes
30 décrivent le combat, comme s'ils avaient assisté à tous les conseils de guerre, à tous les déploiements des armées. Les armes, les mouvements des troupes, les stratagèmes, les harangues, rien n'y manque, même pas les différentes postures des cadavres, les plaintes des moribonds et les congratulations qu'après la victoire se firent les deux triomphateurs :
35 Charles-Martel et le duc d'Aquitaine.

Les historiens abondent, alors que la profession d'historien est exceptionnellement malaisée et exigeante. Pour écrire l'Histoire, telle qu'elle fut vraiment, — et non point telle que les intéressés ou les dupes l'ont racontée, ou bien, à l'instar de Métaphraste, telle qu'elle aurait dû être, — il faut un ensemble de qualités bien rares : une lecture à la fois immense et choisie, une mémoire exceptionnellement fidèle; par-dessus tout, une critique très lucide et très aigüe. 5

Voilà ce que Feijoo met en pleine lumière, non pas pour nous pousser au doute irrémédiable : « Je n'aspire pas au pyrrhonisme », mais pour ouvrir nos yeux sur de redoutables dangers. Ou l'on est trop près des événements, ou l'on dispose du recul nécessaire dans le temps, l'espace, le sentiment. Dans le premier cas on est trop touché par les événements pour les relater avec autorité et impartialité; dans le second cas on est contraint de recourir au témoignage de ceux qui furent tout proches. Nul, mieux que Feijoo, n'a compris, n'a précisé l'émouvant dilemme de l'Histoire. 10 15

L'ESPRIT SCIENTIFIQUE

« Ils font le plus grand tort, non seulement à la Philosophie, mais encore à l'Église, ces hommes qui s'efforcent témérairement d'intéresser la Doctrine révélée à leurs décisions philosophiques particulières. Les Hérétiques se saisissent de l'occasion pour prétendre indûment que les opinions de la Philosophie sont, pour nous, des articles de Foi; et ce stratagème, auprès des leurs, donne la conviction que notre croyance est revêche et odieuse. Sur ce fondement, quelques étrangers disent qu'ici la Religion patronne le crétinisme. Récemment, un étranger a écrit que les opinions en Espagne sont moins libres que les corps en Turquie. Pour préserver le respect dû à ce qui est sacré, il est essentiel de ne pas confondre le Sacré et le Profane. Si quelqu'un bâtissait toutes nos maisons dans des Temples, il s'ensuivrait qu'il enlèverait aux Temples toute vénération, tout respect. »

Qu'on ne vienne pas troubler ceux qui sincèrement cherchent la vérité, avec des épouvantails créés par la partialité et les factions! Les plus fanatiques, sont les professeurs aveuglément férus des maximes de leur faculté particulière. Sonnant le tocsin contre la moindre nouveauté, ils obligent le Christ à être l'auxiliaire d'Aristote, d'Hippocrate, de Galien ou d'Avicenne. A l'instar des hommes politiques, qui trouvent de bons prétextes pour déclarer que la guerre entreprise sert la cause de la Religion, ils veulent que la Divinité combatte avec eux.

Tout ce que dit un hérétique n'est pas une hérésie. Il y a du bon partout; et il faut savoir l'y prendre. Dieu n'a pas réparti les âmes de telle sorte que tous les grands esprits dussent se trouver obligatoirement à l'intérieur de son Église. La véritable Religion n'a jamais eu le monopole de la

Philosophie Naturelle et même pas de la Morale. Quand le Saint-Tribunal condamne dans un livre telle ou telle proposition déterminée, le livre est indemne de condamnation pour tout le reste. La marge est donc très importante. Nos auteurs orthodoxes les plus qualifiés ne ménagent pas les éloges aux hérétiques. Croire que, chez tous les hérétiques, la Philosophie est tellement identifiée avec l'hérésie qu'il est impossible de louer la Philosophie, sans verser dans l'hérésie, est une fâcheuse erreur.

Les hérétiques ne sont dépourvus ni d'intelligence, ni de savoir. Dans une question qui n'intéresse pas la Foi, leur opinion est entièrement recevable. Si la Foi tient lieu de Savoir, alors désavouez Bacon quand il a raisonné excellemment; préférez l'avis des paysans Asturiens, très bons catholiques. « Il y a quelques années, certains ingénieurs du Nord s'offrirent à amener l'eau dans une ville d'Espagne, qui en était dépourvue; il fallait triompher d'une rude montée. Je suppose que ceux qui étaient chargés des intérêts de la ville n'acceptèrent pas la proposition parce que la dépense leur parut excessive. Mais, au cours des négociations, beaucoup de personnes du peuple, — et quelques-unes qui n'étaient point du peuple — clamaient, indignées, que l'on ne voulait pas de l'eau conduite par la main d'hérétiques; que ce serait un attentat injurieux à la Religion. » Des écrivains pédants parlent à chaque instant des *Airs du Nord*, airs infects et irrespirables; il s'agit de fermer la porte aux livres étrangers qui viennent corrompre l'Espagne. Ils n'épargnent pas les livres français qui sont aussi, en bloc, des livres d'hérétiques. Laissez-les donc passer, ces livres français qui nous apportent, pour notre plus grand profit, des connaissances utiles dans beaucoup de facultés! Ne vous mêlez pas du travail de l'Inquisition!

Feijoo s'indigne contre les professeurs ignares qui, égoïstement, n'étant pas capables de mieux, défendent passionnément l'ignorance. Contre eux, alors que tout au long de son œuvre il combat la pensée de Descartes, il défend, comme s'il en était le champion, un Descartes méconnu et méprisé: « Si on leur parle d'Atomes, c'est une insanité de Descartes; or, je vous demande un peu comment Descartes aurait pu patronner les Atomes, lui qui suppose la matière divisible à l'Infini. Si quelqu'un se met à leur prouver que le Vide existe, c'est la faute de Descartes; or, Descartes, bien loin d'admettre l'existence du Vide, l'a réputé

impossible, même à la Puissance absolue de Dieu. » Ces prétendus professeurs mériteraient la véhémence apostrophe de l'Apôtre : *Quaecumque ignorant, blasphemant*. La Religion catholique aime la Vérité, partout où elle se trouve. Eux, veulent que la barbarie soit le bouclier de la Religion.

La Vérité, nous la devons à Dieu plus encore qu'aux Saints et qu'aux auteurs des Textes Sacrés. Contre les opinions nouvelles, les attardés brandissent à chaque instant des passages de l'Écriture. Ils oublient que leur zèle excessif n'a pas l'approbation de ceux qui font autorité dans la matière. Qu'ils lisent la saine doctrine dans les œuvres de Cano : en ce genre de controverses qui n'appartiennent pas à la Foi, l'autorité de tous les Saints Docteurs, mêmes unis et en entier accord, ne fonde pas un assentiment certain, mais seulement un assentiment probable. Et Feijoo ajoute : « Si l'autorité de tous les Saints Docteurs réunis ne fonde pas un assentiment certain, encore moins l'autorité de la majorité d'entre eux ; encore moins l'autorité de cinq ou six ; encore moins l'autorité de deux ou trois ; encore moins celle d'un seul. »

En matière de Philosophie et autres Sciences Naturelles, nous disposons d'une liberté plus grande qu'on ne le croit. Une règle de Cano le prouve nettement : « L'autorité des Saints — seraient-ils nombreux — quant à la matière des Sciences Naturelles, ne persuade qu'à proportion de la valeur de la raison sur laquelle ils se fondent. » Cano en précise d'ailleurs les motifs. Le plus grand nombre des Saints Docteurs s'est fort peu appliqué aux Doctrines Philosophiques. Le Christ, bien que venu au Monde pour enseigner aux hommes, ne leur a donné aucune leçon de Philosophie Naturelle ; pas plus que le Saint-Esprit, ensuite, par le moyen des Apôtres. Au surplus, ils furent divisés sur les doctrines philosophiques : les uns suivirent Platon, les autres suivirent Aristote.

Aucun homme érudit n'accepte aujourd'hui l'existence du Phénix. Saint Zénon, saint Ambroise et saint Cyprien y crurent pourtant ; ils s'en servirent comme argument, les deux premiers pour persuader la Résurrection des hommes, le troisième pour prouver la Conception de la Vierge. S'ils déclaraient avoir vu le Phénix, nous nous demanderions, avec tout notre respect pour les Saints, s'ils n'avaient pas mal vu. En réalité, ils ont cru, en toute bonne foi, ce qu'affirmait tel ou tel

auteur ancien. Rechercher, ici ou là sur la terre, le Paradis Terrestre est une vaine recherche. Pourtant, quelques Pères de l'Église, et quelques interprètes de l'Écriture, ont cru pouvoir le localiser. Comprendons leur erreur. La Terre n'était pas foulée comme elle l'est aujourd'hui; 5 les nouvelles venues des pays lointains étaient rares et mensongères.

Ne demandons pas aux Textes Sacrés ce que nous ne devons pas leur demander. N'exigeons pas d'eux une acception des mots identiques à celle de notre Philosophie actuelle. Les Textes Sacrés parlent souvent comme le peuple. Les mots : *créés* et *création*, chez les Philosophes et les 10 Théologiens, signifient la production *ex nihilo*; chez le vulgaire et le commun des hommes, toutes les productions de la Cause Première; et c'est dans ce sens que l'Esprit Saint s'exprime plusieurs fois. Les philosophes distillent les mots aujourd'hui. Il est clair que les Pères de l'Église ne furent pas des distillateurs de mots. Tout au contraire, ils 15 procédaient volontiers par image. Vous ferez contresens sur contresens, si vous interprétez toutes les expressions au pied de la lettre. Bien souvent *les yeux* ne sont pas les yeux, mais, par image, les facultés intérieures de l'homme.

Avant d'utiliser un Texte dans une argumentation, il importe de 20 s'assurer que tout le texte est authentique. Dans un sermon, saint Augustin se donne comme témoin oculaire de l'existence des Acéphales et Arimaspes. Saint Augustin, témoin oculaire; cela vaut la peine d'être pris en considération. Sans nul doute! mais de très doctes critiques estiment que presque tous les sermons figurant dans les œuvres de saint 25 Augustin sous le titre de *Ad Fratres in Eremo* ont été inventés par un imposteur. Ils les récusent à cause de la bassesse du style, d'inepties diverses, d'erreurs, de fables. Voyez, sur ce point, le Cardinal Bellarmin, Loup et Vinding, théologiens Augustins très qualifiés; Noël Alexandre; et consultez la magnifique édition des Œuvres de saint Augustin, par les 30 Bénédictins de Saint-Maur.

Au cours des discussions qui n'intéressent pas la Foi, ne prodiguons pas les Autorités Sacrées; soyons très prudents. S'il advient qu'un homme très saint se soit incontestablement trompé, ne le suivons pas, malgré toute notre vénération. Lactance, qui mérita le surnom de 35 Cicéron de l'Église, nie les Antipodes; il méprise, insulte même quelques

philosophes anciens, pour avoir cru à leur existence ou à leur possibilité. Il se sert d'un argument péremptoire, mais bien périmé : les habitants des Antipodes tomberaient, précipités dans le Ciel. Bien que doué de lumières divines, Lactance, sur ce point-là, ne se distinguait pas du vulgaire. Livrez-vous, sans crainte, à l'étude de la Nature. « Personne, jusqu'à ce jour, n'a fixé et n'a pu fixer, des colonnes, avec l'inscription *Non plus ultra*, aux Sciences Naturelles. »

40

*
* *

Profondément catholique, Feijoo n'abandonnera pas, ne trahira pas sa Religion. Il la sert de tout son cœur et de tout son esprit, en la protégeant contre ces zélateurs qui la défigurent et l'avalissent, font que la pensée et la science désertent l'Espagne, fournissent des armes aux adversaires, facilitent au dehors le recrutement des hérétiques. La Science Expérimentale, dans ses recherches et ses découvertes, aura le champ libre pour progresser à l'infini, parce qu'il ne peut pas y avoir d'opposition entre elle et la Religion; mais la pensée philosophique, scientifique, dans sa démarche, dans ses déviations, peut se heurter aux Dogmes Sacrés. Elle devra, alors, reprendre la voie dont elle s'est écartée. Mais ici encore, pour la pensée, la marge est très considérable. Ceux qui redoutent le progrès s'abritent derrière des articles de Foi qui ne sont pas indubitablement et obligatoirement des Articles de Foi. Même dans l'exposition de l'Écriture un Père de l'Église n'est pas prémuni contre l'erreur; encore moins, dans une question théologique. En matière de Foi, pour commander notre croyance, il faut un *uniforme* consentement des Pères.

5

10

15

L'auteur de la *Medicina Sceptica*, le docteur Martinez, avait déclaré que la Dialectique et la Physique d'Aristote étaient inutiles pour les médecins. Grande rumeur dans le clan puissant et nombreux des Aristotéliens. Le docteur Araujo traite Martinez d'hérétique, en vertu du syllogisme suivant : un bref de Notre Saint-Père le Pape Benoît XIII, adressé à tous les religieux de l'Ordre illustre des Prédicateurs, dit que les Œuvres de saint Thomas sont plus claires que la lumière du soleil et qu'il ne s'y trouve aucune erreur, qu'au surplus la doctrine de saint

20

25

Thomas défend admirablement la vérité de notre Sainte Religion et confond l'hérésie; or, la Dialectique et la Physique de saint Thomas sont la Dialectique et la Physique d'Aristote; donc il n'y a aucune erreur dans la Dialectique et la Physique d'Aristote, et celui qui les attaque

5 attaque une Doctrine canonisée par le Saint-Siège.

Une telle logique syllogistique, une telle tactique ne sont pas nouvelles. Feijoo les juge d'autant plus intolérables qu'elles devraient avoir fait leur temps. Il répond au docteur Araujo. Nous sommes en 1725, un an avant la parution du *Théâtre Critique*. C'est la première fois que

10 Feijoo entre publiquement dans le débat, dans le combat. Avec une rigueur convaincante, avec une ironie triomphante, il ruine le syllogisme du docteur Araujo. La doctrine de saint Thomas canonisée dans son intégralité! Eh bien! condamnez pour hérésie l'École Jésuitique qui repousse quelques décisions du docteur Angélique; et surtout

15 l'École Scotiste, qui en combat un grand nombre.

Le Pape, dans le Bref en question, ne parle pas *ex Cathedra*. Pour parler *ex Cathedra*, il faut que le Pape parle à toute l'Église en qualité de Pasteur Universel, lui propose ce qu'il enseigne comme une chose qui doit être crue fermement, que la Matière soit *de rebus fidei aut morum*

20 (sans quoi elle n'est pas définissable), qu'il y ait une préalable et mûre consultation, soit dans un Concile, soit avec les Cardinaux, soit avec d'éminents théologiens. Or, le Pape, dans le Bref, s'adresse seulement aux Religieux Dominicains et non à toute l'Église; il n'emploie pas de sentences propres d'un Juge; ses expressions sont persuasives, consolatrices,

25 laudatives. Y a-t-il eu préalable et solennelle Consultation? Personne n'en a jamais ouï parler. Ne nourrissez, d'ailleurs, aucun doute à ce sujet. La meilleure preuve que le Bref n'était pas *ex Cathedra*, c'est que les discussions continuent encore sur la Grâce efficace *ab intrinseco*, et sur les prédestinations *ante praevisa merita*.

Faisons la part très belle au docteur Araujo. Supposons par hypothèse, que le Pape ait prononcé *ex Cathedra*. Eh bien! Tout ce qui est proposé dans les décisions des Souverains Pontifes (et il en est de même pour les Conciles généraux) n'est pas tenu pour défini. Cela seul est

30 défini, qui, bien intentionnellement, est prévu pour une définition. Tout ce que l'on ajoute pour compléter l'explication, pour prouver plus

clairement ou à titre de réponse, ou par incidence, n'a pas droit à l'infaillibilité, ne devient pas un Article de Foi. Un exemple : le quatrième Concile de Latran a affirmé que les Anges sont totalement incorporels ; or, Saint-Thomas, bouclier d'Araujo contre le docteur Martinez, a déclaré lui-même que cette assertion n'est pas un article de Foi, parce que la Doctrine est extérieure à l'intention essentielle du Concile. Le seul point intentionnellement défini dans le Bref de Benoît XIII est que la Doctrine des Thomistes *de Gratia ab intrinseco efficaci* n'était pas condamnée dans la Constitution *Unigenitus* de Clément XI, ainsi que le prétendaient les Quesnelistes, — prétention qui avait entraîné la plainte du Général des Dominicains. L'incidente, dont se sert le docteur Araujo, n'est qu'une incidente persuasive, consolatrice et laudative, une expression de la tendre affection du Saint-Père, de la très vive estime qu'il éprouve à l'égard de la Doctrine de saint Thomas.

Follement généreux, accordons à Araujo que c'est un bref *ex Cathedra*, et que dans ce Bref tout est Article de Foi. Qu'Araujo ne se hâte pas de triompher pour cela. Le mot *erreur*, dans les Bulles Doctrinales, n'est pas pris dans le sens vulgaire, mais dans un sens dogmatique. Il ne s'applique pas à n'importe quelle proposition fausse, mais seulement à celle qui contredit la Foi ou la Doctrine définie par l'Église. Sa Sainteté voudrait dire que, dans les Œuvres de saint Thomas, il n'y a aucune proposition hérétique. Et c'est, en effet, le but que poursuivait le Pape : séparer entièrement la Doctrine de saint Thomas d'une Doctrine condamnée, celle de Quesnel.

Ce ne sont pas les dogmes sacrés qui brident la pensée et étouffent la Science, ce sont les Autorités usurpées. Pendant de longs siècles, Aristote fut une sorte de Dieu tout puissant et qui devint de plus en plus mal-faisant. Aucune puissance ne fut comparable à la sienne. Il fut défendu à feu et à sang. Ramus et Campanella surent ce qu'il en coûtait de combattre ses doctrines. Passe encore que son commentateur, Averroes, ait dit de lui qu'il était la Vérité Suprême, que son entendement était le terme dernier de l'entendement humain, que la divine Providence nous avait donné ce Grand Homme pour nous faire savoir tout ce qui peut être su ! Averroes était un impie. Mais l'exaltation gagna aussi des docteurs Catholiques. Que penser d'un théologien espagnol, de grand renom,

affirmant qu'aucun homme ne saurait pénétrer les arcanes de la Nature autant qu'Aristote, sans l'assistance particulière d'un Ange. Aristote concurrença même les Pères de l'Église. L'aveugle passion de certains Péripatéticiens arracha à l'illustre Cano des paroles indignées : « Ils
5 vénèrent Aristote comme si c'était le Christ, et ses deux commentateurs Averroes et Alexandre comme si c'étaient saint Pierre et saint Paul. »

L'Espagne est un des derniers bastions de l'Aristotélisme. Feijoo souffre qu'aux yeux de l'étranger elle ait une piètre réputation : « Les
10 Étrangers disent que l'on ne doit pas tenir compte de ce que défendent les Espagnols, parce qu'ils sont entêtés et parce qu'il n'y a pas d'évidence, si claire soit-elle, qui puisse les écarter de leurs opinions surannées. En Espagne, on ne suit pas Aristote par libre choix, mais par nécessité. Il faut une âme héroïque pour contredire Aristote, là, où sur tout contradicteur les injures tombent aussitôt, dru comme grêle. » Il doit être
15 bien entendu, cependant, que la Religion catholique n'est pas solidaire du sort de l'Aristotélisme. Cette démonstration, Feijoo va la tenter dans le discours : *Fortune et Mérite d'Aristote*.

Aristote a bénéficié d'accidents favorables. Sa Philosophie a été introduite en Europe au moment où il n'y avait aucune philosophie,
20 où la plupart des écrits des autres philosophes avait disparu, où les œuvres de Platon étaient introuvables, où l'ignorance, en Sciences Naturelles, était extrême. Plus tard, Aristote fut admirablement servi par l'immense crédit de l'Angélique docteur saint Thomas. De son vivant, Aristote ne fut pas indiscuté. L'Académie eut une vie plus longue que le Lycée.
25 A Rome, les Aristotéliens furent rejetés à l'arrière plan : l'École Platonicienne, l'École Stoïcienne, l'École Épicurienne et l'École Pyrrhonienne avaient, chacune, beaucoup plus d'adeptes. Les Pères de l'Église n'étaient pas enthousiasmés d'Aristote. Saint Augustin, tout en admirant son vaste génie, lui préfère Platon. Saint Basile n'hésite pas à en
30 parler sur un ton de mépris. Saint Ambroise ne lui est pas plus favorable. Saint Grégoire est terrible contre lui, et ne lui accorde pas plus de considération qu'aux autres philosophes païens. Saint Jérôme loue, hyperboliquement, son entendement ; mais, ailleurs, il remarque que sa Doctrine, opposée aux Dogmes Chrétiens, s'accommode à la défense des
35 hérésies.

Au début du sixième siècle, première splendeur d'Aristote, dont quelques livres, traduits en latin, furent connus grâce à Boèce. Splendeur éphémère. C'est en Afrique que se leva le soleil d'Aristote. Aristote fut traduit en Arabe, illustré par de savants commentateurs, subtilement enseigné. La domination arabe le mit en honneur en Espagne. Averroès, son plus célèbre commentateur arabe, assit sa réputation à l'École de Cordoue. De là, il prit le chemin de Paris, grâce à la traduction du texte arabe en latin, traduction qui servit jusqu'au moment où on lui préféra une version plus directe du Grec en Latin, d'après un exemplaire apporté de Constantinople. Une éclipse ! Les erreurs d'Almaric de Chartres entraînent la réprobation d'Aristote par plusieurs Conciles.

Quatorze ans après la condamnation d'Almaric, naissait le plus glorieux, le plus décisif des défenseurs d'Aristote. Saint Thomas illustra les écrits d'Aristote de commentaires très ingénieux, écartant tout ce qui était en contradiction très nette avec les Dogmes Sacrés, admettant tout ce qui n'était pas en opposition, interprétant avec bienveillance tout ce qui était douteux. Non sans motif, on a prêté à saint Thomas un projet digne de son esprit généreux : puisque les Mahométans et les autres ennemis de l'Église se servaient d'Aristote et que chez les Arabes, notamment, son autorité était établie, mieux valait expliquer Aristote que l'attaquer. L'amener dans le camp de l'Église Catholique serait une victoire pour la Foi. Dès lors, ce fut un règne universel, incontesté, tyrannique, jusqu'au moment où Aristote parut tellement périmé que sa chute en était irrémédiable. Alors se produisit le troisième accident merveilleux. Les hérétiques, Luther spécialement, s'étant déchaînés contre Aristote, les Catholiques, et au premier rang les Espagnols, — les plus unanimes des Catholiques, — par opposition et par réaction se firent ses fougueux défenseurs.

La faillibilité, pourtant, nous la trouvons à chaque pas dans les Œuvres d'Aristote. En Histoire Naturelle, il fait montre d'une étonnante crédulité. Il admet la fable de la salamandre incombustible ; il renchérit même : dans les forges de l'Île de Chypre, de petits oiseaux naissent et croissent au milieu des flammes, et le feu leur est tellement nécessaire qu'ils périssent dès qu'ils en sont privés. Dans la même île de Chypre, si prodigue en merveilles, on sème de menus morceaux de fer

et, à condition qu'ils soient bien arrosés, ils poussent comme des plantes.... Sa Physique, à part quelques trouvailles ici et là, est devenue néfaste, avec ses Éléments et ses Qualités occultes; elle n'a rien d'une Physique : c'est une Métaphysique. Sa Dialectique a rendu des services pour
5 démasquer des sophismes hérétiques, mais l'abus qu'on en a fait stérilement ne balance sans doute pas les services qu'elle a rendus. Le Saint-Esprit n'a pas soufflé sur la plume d'Aristote. Les grands défenseurs de l'Église ne l'utilisent guère. On n'abuse plus, on n'use même plus, de ses idées et de sa dialectique dans les grandes controverses religieuses.
10 Bellarmin, Noël Alexandre, le Père Suarez, Bossuet, le citent rarement et très rapidement. De loin en loin, vous trouverez quelque syllogisme, mais pas un mot de conversion, de réduction, d'équipollence et autre jargon. Pourtant, Aristote règne en maître dans l'Enseignement espagnol.

En face du faux Aristote qui a produit et qui produit encore tant
15 de méfaits, il serait juste de réhabiliter le véritable Aristote, qui ne doit pas porter la responsabilité de tant d'exagérations et de tant de déformations. Il est incontestable qu'Aristote fut un esprit exceptionnel; et vraisemblablement, le plus grand, le plus universel Philosophe de l'Antiquité. Il gagnerait beaucoup à être étudié soigneusement, sans servi-
20 lité et directement dans ses Œuvres. Son Éthique est, sur plus d'un point, une œuvre remarquable; et même dans sa Physique, si simpliste sous la forme où on nous la représente, il y a beaucoup d'éclairs. En prouvant expérimentalement qu'une outre, pleine d'air, est plus lourde que vide, il met sur la voie de la pesanteur de l'air. En déclarant que celui qui
25 ne connaît pas le mouvement ignore nécessairement la Nature, n'est-il pas un très lointain précurseur de Descartes?

Les prétendus écrits d'Aristote ne sont pas tous de lui et aucun, sans doute, n'est réellement fidèle. Quelle garantie avons-nous que les inepties ridicules qui voisinent avec des remarques de génie appartiennent
30 réellement à Aristote? En l'état actuel de la critique des textes, la falsification ou la corruption de ses écrits semble prouvée. Les traducteurs latins ont-ils bien compris Aristote? Or, on ne peut bien traduire que si l'on comprend très bien. Ajoutez que la langue grecque est beaucoup plus riche que la langue latine. User d'une périphrase, traduire un mot
35 par plusieurs mots, ce n'est pas traduire. Affirmons même que les expres-

sions philosophiques sont intraduisibles. L'impossibilité de rendre *Entéléchie* est un cas très frappant, mais ce n'est qu'un cas significatif entre beaucoup d'autres.

Les doctrines d'Aristote, du véritable Aristote, furent à coup sûr de grandes nouveautés au moment où elles parurent. La nouveauté n'est
40 donc pas la marque d'une vile naissance; sans quoi, toutes les doctrines seraient mal nées. Hélas! on a voulu longtemps, trop longtemps, imposer Aristote; et quel Aristote! Ainsi que Cano l'a fait remarquer, on doit préférer l'Autorité à la Raison dans la Science Théologique; mais on doit
45 préférer la Raison à l'Autorité dans toutes les autres matières et facultés. Feijoo insistera inlassablement sur ce point. « Hors la Théologie, aucune chose reçue n'a un droit de possession contre la Vérité. »

* * *

« Le dommage qu'a subi la Philosophie, opprimée pendant tant de siècles sous le joug de l'Autorité, est incalculable.... Pendant près de deux mille ans, ceux que l'on appelait des Philosophes, passèrent leur temps à se creuser la cervelle, non point sur l'examen de la Nature, mais sur l'éclaircissement de la pensée d'Aristote » « Vint le grand, le sublime
5 génie de François Bacon, Comte de Vérulame, Grand Chancelier d'Angleterre. Grâce à ses réflexions subtiles, il pénétra les défauts de la Philosophie d'Aristote; ou, pour mieux dire, il remarqua qu'il n'y avait aucune Philosophie dans le Monde; que la Physique d'Aristote était une pure Métaphysique; que les écrits de Platon n'offraient qu'une Théologie
10 Naturelle; que la Philosophie de Telesius n'était qu'une reprise de celle de Parménide; que celle de Ramus n'était qu'une méprisable chimère; que les Chimistes, en vérité, avaient pris la bonne route, celle de l'Expérience, mais en se limitant à quelques opérations à l'aide du feu, base insuffisante pour les fondements d'un système. Concluant de
15 tout cela qu'il était nécessaire de rebâtir sur des fondations solides ce grand édifice de la Philosophie, Bacon jeta à terre, comme inutile, tout ce qui avait été bâti jusqu'alors, et dressa un plan de construction dans

cette œuvre admirable qu'il a appelée *la Grande Restauration* ». La trame essentielle du dessein de Bacon était de former, par une combinaison d'expériences, des axiomes particuliers; par la combinaison des axiomes particuliers, d'autres axiomes plus communs; et, de cette façon, s'élever
5 peu à peu jusqu'à des axiomes très généraux. L'Académie Royale des Sciences de Paris, la Société Royale de Londres ne sont qu'une ébauche de l'immense projet de Bacon; et cependant la création de ces deux Académies, où les esprits solides de la France et de l'Angleterre, abandonnant l'examen des premiers principes, se décidèrent à rechercher la Nature
10 en elle-même, à fixer leur attention sur les effets pour en déterminer autant que possible les causes immédiates, est un événement capital dans l'Histoire de l'esprit humain. Entre 1660 et 1680, nous devons situer l'époque de la naissance et de la toute première enfance de la Physique Expérimentale. Un hasard exceptionnel fit qu'en même temps Otto de
15 Guericke, de Magdebourg, découvrait un instrument entre tous fécond en expériences : la machine pneumatique.

Il serait difficile de trouver, dans l'Œuvre de Feijoo, un nom plus souvent loué et plus ardemment prôné que celui de Bacon. Cette admiration, hégémonique et exaltée, ne manque pas de frapper le lecteur. Les
20 adversaires de Feijoo, eux, furent non seulement frappés, mais indignés. Eh quoi! l'Homme sublime, le nouvel Aristote n'est rien moins qu'un Anglais et qu'un hérétique! Ils jettent à la face de Feijoo, comme une sorte de « Tarte à la Crème », la formule d'*Adonis du Révérend Père, l'hérétique Bacon de Vérulame*. Nous connaissons déjà l'argumentation de
25 Feijoo en réponse à ceux qui, en matière de pensée scientifique, désavouent les hérétiques. Et comme il ne manque pas d'esprit, il ajoute à ses raisons une remarque ironique : « L'expression d'Adonis est fort mal choisie, étant donné l'énorme barbe que portait ce grand Chancelier d'Angleterre, si le portrait, placé au frontispice de ses œuvres, dans
30 l'Édition de Francfort de 1665, est vraiment un portrait authentique. »

Les Physiciens Expérimentalistes ont été les plus utiles artisans du déclin d'Aristote. Ils ont patiemment ouvert une large brèche dans son Autorité. Les expériences conduisaient à de nouvelles idées de Philosophie Scientifique. Ces nouveautés, les Péripatéticiens les dénonçaient et
35 les repoussaient avec véhémence; mais les expériences étaient là, visibles

et palpables, et ceux-là seuls persistaient à nier l'évidence, dont l'entendement était obtus, qui ne comprenaient pas ce qu'ils voyaient ou qui, croyant Aristote plus que leurs yeux, se réfugiaient dans de vains subterfuges. Alors apparut le verbiage et le cercle vicieux des explications Aristotéliennes. Pourquoi le feu chauffe-t-il? parce qu'il a une vertu de caléfaction. Pourquoi l'estomac chilifie-t-il un aliment? parce qu'il a une vertu de chilification. Une vertu nutritive donnera la clé de la nutrition. Pour l'excrément, nous aurons recours à une vertu expulsive. A l'éclair, nous attribuerons une vertu fulminante; au flux de la mer, une vertu fluxive; au reflux, une vertu refluxive. Armé d'une telle méthode, on peut tout expliquer, c'est-à-dire qu'on n'explique rien. Autant vaut répondre, comme les enfants astucieux : « — Enfant de qui es-tu le fils? — De mon père. »

Périmées les explications par la sympathie et l'antipathie, sentiments que partageraient avec les humains les objets inanimés! Adieu les emballements et les répulsions! Ce n'est plus par amour que l'aimant attire le fer. Ne cherchons plus à localiser très loin, très haut, la sphère du feu, vers laquelle toute flamme aspire. La Science n'admet plus les métaphores ou l'attirante hospitalité des sphères. A la suite d'une série d'expériences minutieuses, après avoir remarqué que si la flamme monte, l'huile qui est dans un récipient monte aussi, lorsqu'on y verse un liquide plus pesant, et après d'autres remarques encore, on est arrivé à une conclusion très féconde : ce qui est plus léger, quand un chemin est possible au mouvement, monte sur ce qui est plus lourd; et le plus léger, loin d'avoir une sphère d'élection dans les hauteurs célestes, descendra, si quelque chose de plus léger encore peut monter au-dessus de lui.

Feijoo proclame contre les Scolastiques qu'il se met au nombre des Expérimentalistes, des Philosophes Sceptiques en matière scientifique, qui attendent d'être éclairés par les expériences. « Si quelque erreur a été chassée, si quelque connaissance certaine a été acquise en Physique, cela n'est pas dû à l'École, mais est venu de l'extérieur, est le fruit de l'Expérience. Si l'on sait aujourd'hui que l'air est pesant, c'est grâce aux expériences de Torricelli, de Pascal, d'Otto de Guericke et de Boyle; si l'on affirme que le sang circule dans les veines et les artères, c'est grâce aux observations anatomiques de Sarpi et de Harvey; si nous savons

que le chyle ne va pas au foie, mais au cœur, qui donc nous l'a appris, si ce n'est les recherches expérimentales de Jean Pecquet, de Thomas Bartholin et de l'Anglais Lower?... Par contre, là où l'on se met à spéculer et à ratiociner, les procès restent toujours en suspens. Les siècles passent et l'on entend les mêmes cris, les mêmes arguments, les mêmes distinguos; et l'entêtement des disputeurs se transmet d'une génération de professeurs à une autre, comme par voie d'héritage, sans que l'on puisse caresser le moindre espoir de jamais vaincre ou transiger. »

Notre constitution humaine est telle que les vérités naturelles, auxquelles notre esprit peut atteindre, ne lui arrivent que par les organes de nos sens. L'expérience s'impose partout : non seulement en Géographie, en Nautique, en Statique, en Hydrostatique, en Optique ou en Astronomie, mais encore en Musique, où elle nous fit connaître les intervalles consonants et dissonants, et même — à l'exception peut-être de l'Arithmétique et de la Géométrie — en Mathématiques.

L'expérimentation scientifique n'est pas à la portée de tout le monde. Il est essentiel de choisir, de préparer, de varier, de confronter les expériences. L'esprit qui s'y emploie n'est pas de qualité inférieure à celui qui s'efforce de produire les vastes spéculations; au contraire. Dans les expériences du fameux Boyle il y a plus de délicatesse d'esprit, plus de perspicacité que dans toutes les abstractions des plus ingénieux métaphysiciens. Est-il un effort de l'intelligence humaine comparable à celui de Newton découvrant et prouvant que toutes les couleurs existent actuellement et formellement dans un rayon de soleil? Cette merveilleuse *Anatomie* d'un rayon de soleil nous montre une intelligence allant jusqu'à des limites insoupçonnées, capable de mettre la Nature à la question, afin qu'elle révèle d'intimes secrets.

Au regard de Bacon, promoteur d'une expérimentation scientifique infiniment patiente à travers les siècles, Feijoo estimera que Descartes est un génie téméraire, une sorte de démiurge reconstruisant le monde et marchandant à Dieu sa Toute-Puissance.

Suspendre son assentiment à toutes les vérités admises, douter, ne serait-ce qu'un instant, de l'existence de Dieu et du Monde, et commencer, avec quelque sans gêne, à poser sa propre existence, se heurte à

un principe négatif mais fondamental de la Foi qui nous interdit le doute, même momentané, en ce qui concerne les vérités révélées. Or, comment conserver sa croyance dans les vérités révélées pendant que l'on doute, et de Dieu, et du Monde? Voilà ce que dit Feijoo en 1727. Dans le tome III des *Lettres Erudites*, publié en 1750, il modifie son appréciation du doute 5 cartésien. Ce doute, en réalité, est analogue à celui de saint Thomas : *Utrum Deus sit?* Il est impossible de soupçonner saint Thomas d'avoir douté de l'existence de Dieu. Nous pouvons accorder, de même, au doute cartésien qu'il est un doute en quelque manière théâtral, de pure apparence, destiné à soumettre à un nouvel examen cela même que l'on tient 10 pour assuré et dont, en définitive, on veut rendre plus lumineuse la certitude.

Mais Descartes, indubitablement, a limité la Toute-Puissance de Dieu. Cette dépossession de Dieu, Feijoo la réproouve fermement; il la dénonce en pastichant la phrase cartésienne : « Les cartésiens, se basant 15 sur leurs fausses idées que l'élément constitutif de la matière est l'étendue, et que partout où l'on peut imaginer de l'étendue il y en a réellement, concluent que le vide répugne d'une façon absolue et d'une telle impossibilité que Dieu ne pourrait anéantir l'air qui se trouve entre quatre murs, ou le retirer, sans introduire en même temps un autre corps. 20 Ils se fondent sur ce que, dans cet espace, on imagine toujours inévitablement de l'étendue; et comme l'étendue est une idée innée, laquelle ne peut nous tromper, il s'ensuit que l'étendue s'y trouve réellement. En conséquence, l'étendue étant l'élément constitutif de la matière, Dieu aura beau faire tout ce qu'Il voudra et tout ce qu'Il pourra, il y aura 25 toujours de la matière entre les quatre murs. » Pis encore! « L'espace imaginaire est un espace réel, c'est-à-dire que tout est plein de matière, puisque partout on y imagine de l'étendue; il s'ensuit que le monde est infini, sans que Descartes soit fondé à prétendre qu'il n'est pas fini, mais indéfini : ce qui serait des mots et rien de plus, étant donné que 30 l'indéfini, c'est ce qui, ayant des limites, a des limites indésignables, et que non seulement il est impossible de fixer des limites à cette matière immense, mais encore qu'elle n'en a vraiment pas, en bonne opinion cartésienne : la preuve en est que dans cet espace même, conçu au delà des limites indésignables, on imagine de l'étendue, donc de la matière. Il 35

s'ensuit aussi que la matière est *ab aeterno*, car dans l'espace même qui, aujourd'hui, est occupé par le monde, on conçoit, antérieurement à sa création, de l'étendue, et cela en remontant sans limite à travers ce temps imaginaire qui précéda la formation de l'Univers; donc, mille ans, 5 un million de millions d'années, etc... avant que Dieu ne créât le Monde, dans cet espace même, il y avait de la matière. »

Les théories cartésiennes soulèvent de graves difficultés pour un croyant. Dieu ne pourrait annihiler un seul être, encore moins l'Univers. Or, comment admettre qu'Il soit incapable de rejeter l'Univers 10 dans le néant, celui qui a tiré l'Univers du néant? L'opinion d'une matière dont l'élément constitutif est l'étendue locale actuelle entraînerait cette conséquence : que le corps du Christ, étant essentiellement matériel, se trouverait actuellement étendu, et d'une étendue locale, dans le Sacrement de l'Eucharistie, doctrine absolument inacceptable.

15 Dans le deuxième tome de son *Théâtre Critique*, Feijoo dénonce le danger très grave que présente la théorie cartésienne des Animaux-Machines; il rappellera ce danger à plusieurs reprises, mais, convaincu que le matérialisme précipite ses progrès, il y reviendra avec force, et non sans indignation, dans son dernier ouvrage, plus de trente ans 20 après. Rejetant, comme inutiles, toutes les formes substantielles, Descartes réalisa une immense économie. Il se contenta de la matière première pour l'explication de tous les phénomènes que le Monde présente à nos sens, en ne faisant qu'une exception, celle de l'âme rationnelle, dont la matière ne saurait expliquer les fonctions si nobles et si particulières; et 25 Descartes situa cette âme rationnelle dans un petit espace du corps et du cerveau humains, appelé la glande pinéale. Si l'homme était le seul être, la seule substance animée, une fois l'homme doté de l'âme rationnelle, tout pourrait s'arranger. Donnons à un morceau de matière la texture propre de la Pierre, nous aurons de la Pierre; donnons lui celle du Fer, nous 30 aurons du Fer; et ainsi des autres substances inanimées, élémentaires ou mixtes. Malheureusement, en dehors du corps humain, abondent dans l'Univers non seulement des individus, mais encore des espèces entières de corps animés. Nous les appelons des animaux. Ils sentent, ils perçoivent, ils imaginent, ils se souviennent, ils se méfient, ils éprouvent des passions : de la colère, de la joie, de la tristesse, de l'affection; 35

ils s'entr'aiment, ils chérissent leurs enfants. Ils n'ont pas du tout l'air d'être des morceaux de matière. Ici, Descartes, pour sauver son système, dont c'est vraiment le point faible, pour tourner l'écueil d'une âme immortelle accordée aux animaux, produit le plus paradoxal des paradoxes. Dieu a créé des automates qui ont les apparences, mais n'ont que les apparences, de sentir, d'aimer, de vouloir; des automates si divinement réglés que l'illusion est totale et qu'abusés nous leur prêtons nos privilèges. Pourquoi pas? Et n'est-ce pas révérence à Dieu que de le supposer capable de créer beaucoup mieux que les statues ambulantes de Dédale, le pigeon volant d'Architas, le lion de bronze de Léonard de Vinci, voire telle ingénieuse machine présentée à Londres et qui donnait deux suaves concerts, l'un de violon, l'autre d'oiseaux? Sans doute; mais à moins que l'on n'ait à sauver un système du naufrage, à quoi bon échafauder une théorie dans l'abstrait, dès lors qu'elle est indéfendable dans la réalité. Même sans savoir que l'anatomie du cerveau animal est étonnamment proche de celle de notre cerveau, il suffit d'observer un peu les faits et gestes de ces automates : non seulement dans bien des cas ils se comportent à peu près exactement comme nous, mais ils se perfectionnent, parfois très vite et nous sommes fondés à les dire intelligents, car les progrès rapides excluent l'automatisme. Vous en pourriez faire l'épreuve à vos dépens : allez-donc courir un taureau couru, comme s'il n'était pas couru? La théorie est insoutenable, cela crève les yeux. Elle n'arrange rien, elle déränge tout; elle est infiniment dangereuse; car, en voulant sauver l'âme immortelle de l'Homme, on fournit des arguments à ceux qui récusent son immortalité. S'il existe des automates dépourvus d'âme et nous donnant tellement le change que nous ne pouvons guère nous empêcher de leur en attribuer une, l'Homme n'est-il pas un automate encore plus perfectionné, encore plus illusoire et qui, sans âme, obéit aux merveilleux mécanismes de la Matière et du Mouvement?

Feijoo n'admet pas que l'on réprouve Descartes au nom de l'Aristotélisme, qu'on combatte en lui l'esprit moderne, qu'on lui jette l'anathème, sans discussion, ou que, sans le connaître, on l'accable de toutes les sottises présentes ou passées. Contre les attardés, — nous l'avons dit, — il fait figure de défenseur de Descartes. Eux, redoublent d'indi-

gnation et le traitent de cartésien. Avec force, avec sincérité, Feijoo proteste : — « Moi, Cartésien ! Ni toujours, ni par instants. Est-ce que tout le monde ne voit pas que partout où je me trouve en présence de Descartes dans mes écrits, je l'attaque violemment ? Il faut que la fureur et l'imaginative se donnent la main : un homme seul, auquel la colère enlève tout bon sens, peut inventer cela, alors que la vérité est si patente. » Et, effectivement, Feijoo combat sans cesse Descartes, s'efforce de montrer que dans un Système où le mouvement joue un rôle capital tout mouvement serait bloqué ; ou encore que le monde cartésien, où se formerait de plus en plus de Matière Subtile, serait irrémédiablement voué à un embrasement.

Aux yeux de Feijoo, Descartes philosophe n'était pas un mince génie : « Descartes fut doté d'un génie sublime, d'un esprit prodigieusement inventif, d'une magnifique décision, d'une extraordinaire subtilité. » « Descartes eut beaucoup de disciples et beaucoup d'ennemis, c'est le sort commun de tous les grands auteurs, si ce sont des auteurs originaux. » Le Système de Descartes est nouveau ; n'allez donc pas chercher chez Leucippe, Jordan Bruno, ou Kepler, les Tourbillons ; chez Platon et Aristote, la Matière Subtile ; ne comptez pas sur Gomez Pereyra pour les Animaux-Machines. A l'un de ses correspondants, Feijoo écrit : « Descartes moins docte, en vérité, que Gassendi, mais doué d'un génie audacieux, sublime, vaste, aux vues très élevées et beaucoup plus fécond dans les grandes idées, construisit un Système selon les qualités mentales de son auteur, c'est-à-dire, aussi magnifique, et aussi brillant que nouveau, que vous caractérisez admirablement en disant qu'il est aussi beau et attrayant qu'un poème inspiré, et d'une invention majestueuse. » C'est l'audace de Descartes, son audace systématique, qui a effrayé Feijoo. La voie du progrès, ce n'est pas la construction métaphysique, c'est le doute expérimental. Ainsi, la Science accomplira des progrès sans fin, tandis que les âmes resteront croyantes.

Certes, Feijoo était frappé par le mécanisme cartésien comme par une intéressante et féconde nouveauté. Dans la boutade des jolies femmes reprochant à Descartes de les avoir dépouillées de leur beauté, afin de la transporter dans l'œil de celui qui les regarde, il savait bien qu'il y avait encore plus de révolution que d'esprit. Désireux d'instruire ses lecteurs,

il leur présentait des dizaines d'expériences de Physique et de Mécanique, selon la méthode des Cartésiens, d'après l'Académie Royale des Sciences de Paris ou d'après les livres de Physique des Jésuites français. Mais, admirant Bacon d'enthousiasme, il lui échappait peut-être que la victoire décisive sur les Formes Substantielles et les Qualités Occultes était due à Descartes, tandis que Bacon, malgré son génie novateur, subissant à quelque degré l'emprise du passé, n'avait pu entièrement s'en libérer. Dupé par le débat entre les Cartésiens qui ne veulent rien abandonner de Descartes, et les Newtoniens triomphants, il ne vit pas non plus — et il ne fut pas le seul — tout ce que Newton dut en somme à Descartes. Newton représente pour Feijoo la Méthode Expérimentale, couronnée et glorifiée par des découvertes merveilleuses et par des lois d'une ampleur inouïe. Descartes, c'est la systématisation et le dogmatisme : ce que Feijoo a combattu chez Aristote. A ce point de vue, c'est un recul après Bacon. Feijoo admire Descartes et le condamne. Il apporte une formule qui nous paraît essentiellement caractéristique : « Avec moins de génie que Descartes, on fait de meilleurs philosophes que Descartes; avec moins de génie, oui, mais avec plus de circonspection. » Nous comprenons, dès lors, pourquoi, invinciblement, Feijoo a modifié sa pensée sur le doute cartésien et en arrive à dire : « Descartes, l'homme le plus éloigné du scepticisme qui ait jamais existé, puisque le Monde n'a jamais vu aucun philosophe aussi résolu, aussi décisif. » Pour Feijoo, le créateur du doute cartésien est, de tous les philosophes, celui qui a le moins douté.

Feijoo a mené contre Aristote une lutte méritoire, mais ce n'est pas pour préparer la voie au triomphe des Systèmes Modernes. Il repoussera le cartésianisme amendé de Maignan ou de Malebranche, ainsi que l'Atomisme rajeuni, tout infusé de Science pourtant, de Gassendi. Bien qu'il retrouve dans la Monade une de ses chères et propres idées sur les Indivisibles Physiques Inétendus, dont le groupement constitue de l'Étendue, il n'acquiescera pas aux idées de Leibnitz. « Citoyen libre de la République littéraire, sans être esclave d'Aristote, et sans m'allier à ses ennemis, j'écouterai toujours, de préférence à n'importe quelle autorité privée, ce que pourront me dicter l'Expérience et la Raison. »



Les médecins ont cherché, et les théologiens les y ont aidés, à sanctifier leur art par un caractère divin. Le docte Valles, lui-même, a mal interprété certains Textes Sacrés. Dans ces textes, il s'agit beaucoup plus souvent du médecin de l'âme que du médecin du corps. Il ne faut pas
5 se laisser induire en erreur par une image. Mais, alors même que la médecine aurait bénéficié de la science infuse d'Adam, la science infuse n'a pas dépassé le Déluge. Sourions des efforts laborieux déployés par un médecin pour établir la soudure : « Adam ayant vécu neuf cents trente ans, attei-
10 gnit son sixième descendant Mathusalem. Celui-ci atteignit Noé à travers six cents ans. Noé, ayant survécu trois cents cinquante ans au Déluge, atteignit son troisième descendant Héber, contemporain d'Esculape. » De toute manière, il n'est question, dans les Textes Sacrés, ni de saignée, ni de purge. Or, nos médecins purgent et saignent à qui mieux mieux
15 Bien peu de règles sont certaines en médecine. Les médecins ne s'entendent pas entre eux. « L'expérience nous montre, dans les contradictions et les contrariétés des médecins, leur incertitude, autant que Dio-
gène prouva le mouvement en se mettant à marcher. » Appelez plusieurs médecins dans une maladie grave. L'un ordonne une saignée, l'autre une
20 purge, le troisième ni l'un ni l'autre ; celui qui ordonne la saignée accuse le sang et écarte la purge ; celui qui ordonne la purge accuse la pituite et rejette la saignée. Un quatrième se rangera du côté de la purge, mais ce sera pour un motif différent, pour un motif de turgescence. Vous répondrez, sans doute, que les médecins finissent par se mettre d'accord. C'est le métier qui veut cela. Feijoo va si loin, si âprement, dans ses attaques
25 contre la médecine, qu'il prête à certains médecins d'indignes tactiques. Si le malade va plus mal, c'est que l'on n'aura pas suivi assez strictement ses prescriptions, ou — mieux encore — c'est grâce au médecin qui a débusqué la maladie. Si le malade meurt, le médecin est toujours sauf ; le patient a tous les torts. En exagérant l'importance d'une maladie, on
30 joue un jeu très sûr : « On plisse le front, on arque les sourcils, on multiplie les ordres, on ameute toute la maison, on s'offre à revenir souvent et à

accomplir tout ce que l'Art peut accomplir. Si le malade meurt, on loue la maîtrise du médecin qui, dès le début, a pénétré la malignité occulte de la maladie. Si le malade guérit, c'est une cure merveilleuse; et il faut remercier Dieu mille fois d'avoir fait tomber le malade entre les mains d'un tel médecin. » Les médecins-charlatans, Feijoo les croit capables de tout. Ils livreront aux exorcistes les malades qu'ils ne savent pas guérir. Quand ils auront déclaré une maladie incurable, si la guérison leur donne un démenti, ils se feront les auxiliaires d'une fable impie, d'un faux miracle.

Le public, de son côté, est un grand coupable. Le détromper est une des tâches les plus nécessaires qui soient. Les malades découragent les bons médecins. Il leur faut, en quelque sorte, la pierre philosophale; ils veulent être guéris tout de suite. Le Jargon pédantesque les rend admiratifs. Ils se pâment devant un charabia philosophique, exprimé en termes de la Faculté et truffé de textes hors de propos. La réputation d'un médecin s'usurpe très facilement. Il s'ensuit que la médecine est une carrière commode : « Nous voyons que tous ceux qui étudient la médecine, arrivent à être médecins, à porter le titre de Docteurs. »

Il y a des médecins à la mode : les « Madames » font aisément leur réputation. Elles les appellent pour un rien : lourdeur de tête, flatuosité quelconque.... Le médecin vient, il fait, — peu importe ce qu'il fait; — la maladie très passagère passe; Madame ne ressent plus rien; au bout d'une douzaine de fois, comme si elle avait été délivrée d'autant d'atteintes mortelles, son Médecin est un grand homme. Assurément!

Il advient que le malade, par contagion, emprunte un mot au jargon scientifique, et l'emploie à tout bout de champ. Le mot « constipation » s'applique à l'occlusion des pores de la peau. En se mettant au lit, au chaud, on dilate ces pores et voilà qui n'a rien d'absurde en soi. Mais on étend cette appellation à n'importe quel rhume, même à un coryza. Pour les Madrilènes, « avoir pris froid », « avoir un rhume de gorge », ça sent son campagnard d'une lieue. « Être constipé », c'est beaucoup plus chic.

Le malade a le grand tort de préférer le médecin qui ordonne beaucoup de remèdes : « Il tient pour médecin savant celui qui entasse remèdes sur remèdes; et quand, à l'issue d'un procédé aussi tyrannique et homicide, le médecin a mis le malade au tombeau, on dit qu'il a épuisé toutes les ressources de l'Art médical. » Avec une telle méthode — le malade étant

ignorant et le Médecin désireux de ne pas paraître ignorant — « le malade s'en va au tombeau, mais son argent s'en va à la pharmacie. » Le médecin prend un air mystérieux, comme s'il possédait un remède de secrétiste, et libelle une ordonnance pour tel ou tel pharmacien — qui est dans le
 5 secret — : *Pillularum nostrarum... Pulveris nostri anti-febrilis...* ou : *Aquae nostrae anti-epilepticae*; et cela se vend très cher, alors que c'est un rien, très commun, qui ne vaut pas un maravédis. Redoutons, enfin, que même s'il ne s'agit pas de remèdes secrets, le pharmacien n'ait intéressé le
 10 médecin à prescrire force remèdes. Feijoo est convaincu qu'il remplit une mission d'utilité publique et il écrit : « Je le dis, parce que je le sais et parce qu'il importe que cette vérité soit connue de tout le monde. »

Dès qu'il intervient dans la polémique soulevée par la *Medicina Scéptica* du docteur Martinez, et jusqu'au terme de son œuvre, Feijoo, animé d'une sorte de fureur sacrée, tour à tour violent et ironique, fait une telle
 15 charge de la médecine communément exercée, que l'on ne distingue plus les frontières de la médecine et de la pharmacie de celles du charlatanisme médical et pharmaceutique.

Nous avons déjà trouvé sur notre chemin des guérisseurs de la rage par le souffle; des prôneurs d'une médication transplantatoire. La foi
 20 en des remèdes merveilleux a toujours été très vive. Rien ne prédispose plus à la crédulité qu'une maladie réelle ou imaginaire. Autrefois, on attribuait aux Simples une telle vertu qu'il aurait dû suffire de cultiver un petit jardinet pour s'assurer l'Immortalité. Les Simples n'ont pas épuisé leur
 25 vertu, à condition que le végétal nous arrive d'un pays lointain. Découvrez que les Orientaux sont aussi crédules en fait d'herbes européennes, que les Européens en fait d'herbes orientales, et vous ferez fortune comme les Hollandais. L'Europe s'est emballée pour le thé, quand elle le connut. Les astucieux Hollandais ne se contentèrent pas de cette vente
 30 très profitable. Ayant le génie du commerce, ils persuadèrent aux Asiatiques que notre sauge, qui fait défaut en Asie, a incomparablement plus de vertu que le thé. Ils n'achètent pas le thé, ils échangent une quantité de sauge contre une quantité double de thé. Armez-vous de toupet, et vous ne manquerez pas de faire des dupes. Suivez l'exemple
 35 d'un chirurgien français rapportant du Brésil une herbe américaine, proche parente de la Scrophulaire aquatique d'Europe. Baptisez-la

« Simarouba » ; dotez-la de propriétés admirables contre la pleurésie, l'apoplexie et toutes sortes de fièvres intermittentes ; le succès sera infaillible.

Les Secrétistes firent étalage de remèdes universels, mystérieux ou occultes : or potable des Alchimistes, Panacée de Paracelse, Alkaest d'Helmont, Pierre de Butler. On admit des choses inimaginables : un bandage contenant de la Poudre sympathique guérissait les blessures, arrê-
 5 tait le sang qui coulait, même si le bandage était à Madrid et le blessé à Rome. Des charlatans célèbres comme Borri — et en son honneur assurément on vend aujourd'hui une poudre guérisseuse, appelée poudre de Borri — menèrent à travers l'Europe, une vie passionnément roma-
 10 nesque. Le charlatan fleurit partout : à Paris aussi bien que dans les contrées les moins civilisées. Le charlatan doit voyager ; on est plus difficilement prophète dans son pays ; on trompe plus aisément les étrangers que ses compatriotes. « En France, c'est le charlatan Italien, en Italie, le charlatan Français ; en Allemagne, l'Anglais ; en Angleterre, l'Allemand. »
 15 On sent que Feijoo garde au bout de la plume : « en Espagne, tous les étrangers ». Un charlatan promet de guérir des maladies réputées incurables, comme la goutte, la phtisie ou la paralysie. Des complices l'ont précédé. Il n'est même pas utile qu'il amène des complices. Il en trouvera dans le pays ; les uns l'aideront par vénalité, les autres par une pro-
 20 pension perverse au mensonge. Les fausses attestations qu'il publiera dans la Gazette entraîneront d'autres attestations.

Les remèdes des secrétistes ne sont-ils pas devenus les Pilules de Francfort, de Prolonga Vita, de Macrobias, ou le sel d'Angleterre ? Les remèdes des Secrétistes ? Mais pénétrez donc dans une pharmacie, vous
 25 y trouverez : l'Eau Angélique, le Sirop d'Or et bien d'autres choses prometteuses encore. C'est un paradis ; tout est doré, céleste, angélique, catholique, divin. N'oubliez pas, cependant, ce que Bartholomé de Rubeis disait du rossignol : « Vox, nihil ultra. »

En médecine règnent, à la fois, les Autorités et la confusion. Les
 30 disputes sont d'autant plus âpres que l'on entrechoque les Autorités. Et Feijoo nous présente, en raccourci, une histoire des Variations de la Médecine. Au fond d'un passé médical, où l'instabilité est souveraine, la majeure part de nos médecins va chercher des Oracles. Souvent, ces Oracles ne démentent pas la tradition authentique des Oracles : ils four-
 35

nissent des réponses ambiguës; de là, de nouvelles disputes entre les fidèles d'un même Dieu médical. Parfois, cependant, l'Oracle est tranchant, les médecins tombent d'accord; c'est pire : on applique farouchement les Aphorismes exterminateurs. Certain aphorisme d'Hippocrate : « Quand le médecin agit, en tout, conformément à la raison, même si l'événement ne répond pas à son désir, il ne doit pas changer sa méthode de traitement, mais y insister, poursuivre ce qu'initialement il a jugé qu'il convenait de faire », a coûté la vie, au bas mot, à plus de cent millions d'hommes. La maxime « Contraria Contrariis curanda sunt », en a retiré prématurément de ce monde beaucoup d'autres; et ainsi firent d'autres maximes homicides.

Hippocrate est, sans contredit, le plus écouté des législateurs. Il est infaillible. Mais, n'en déplaise à son infaillibilité et à ses formules, l'esprit de Dieu ne s'est pas exprimé par sa bouche. « Je confesserai de bon gré qu'Hippocrate fut un grand homme, pourvu que les médecins me concèdent, en revanche, qu'il fut un homme. » Hippocrate était, à son époque, un savant extraordinaire et d'une expérience consommée; il ne fut pas le terme de la médecine. Ajoutez que son langage grec a été mal compris et mal traduit. Une remarquable et vivante médecine s'est figée en de puérides et comminatoires sentences. Les médecins entichés des systèmes philosophiques modernes ne sont pas moins dangereux et ridicules. Waldschmitt déclare que nul ne peut être bon médecin, s'il n'est pas cartésien. Armé d'une théorie — que Descartes, d'ailleurs, eût reniée — il met la matière subtile à la portée de tous avec son « Ether souverain ».

Nous lirons, ébahis et conquis, une infinité d'expériences médicales. Par malheur, presque toutes sont récusables. Produire plusieurs expériences, et même beaucoup, et garder pour soi les expériences négatives; ne pas bien préciser les circonstances; appliquer à la fois plusieurs remèdes différents, puis attribuer la guérison à l'un de ces remèdes; croire en Hippocrate plus qu'en ses yeux et ne jamais trouver son Oracle en défaut; ne pas reconnaître que le malade, lui-même, quand il est guéri, après avoir été saigné, purgé, siropé, attribue sa guérison à la saignée, à la purge ou au sirop, ces trois ennemis du corps humain; oublier, surtout, qu'un malade ne doit pas toujours mourir de la maladie pré-

sente et que, même sans médecin, il s'en fût tiré, comme il advient journellement dans les villages dépourvus de médecin; que le nombre des maladies bénignes est bien supérieur à celui des maladies dangereuses, et qu'à moins que le médecin ne purge fabuleusement, ou ne transforme la saignée en « estocade », beaucoup de malades réchappent et de la maladie et du médecin, — ces prétentions, ces faiblesses, disqualifient la majeure part des expériences produites.

Foin des aphorismes et foin aussi des *Jours Critiques*, des *Retours périodiques*, des *Années Climatériques*, de ces théories si préjudiciables aux progrès de la médecine et qu'il est difficile de déraciner! Le malade consulte le médecin; le médecin, après quelques vagues questions, consulte ses auteurs ou ses théories. Mais, chacun de nous a son tempérament, son individualité; la vertu d'une cure médicale est de s'adapter à l'individu; il est essentiel que le médecin consulte le malade.

A l'exception des cas vraiment dangereux, prenons sagement la Nature pour guide. La Nature a mis en nous des appétits sains, des appétits de santé. L'appétit, lui-même, tout court, pourquoi ne pas le suivre raisonnablement? Mangeons les aliments que nous aimons, selon notre goût; et n'oublions pas que le goût et l'odorat sont souvent des avertisseurs fidèles. Mangeons à notre faim, sans aller jusqu'à nous empiffrer, en conservant un peu d'appétit au sortir de table; ne nous transformons pas en jeûneurs phénomènes. Buons à notre soif, et pas forcément de l'eau tiède. N'ingurgitons ce qui nous écœure qu'en cas de réelle nécessité. Avons-nous de la fièvre? gardons-nous des saignées et des purges qui prélèveront sur nos forces de résistance : la fièvre est une voie de la Nature pour résoudre une maladie. L'appétit revient-il? que la diète finisse, et satisfaisons modérément notre faim, laquelle est un signe de santé renaissante! De tels conseils, de simple bon sens, sont beaucoup plus riches d'expérimentation qu'une médecine agenouillée devant les Autorités et insoucieuse de la Nature.

Tout armé de pédanterie qu'il soit, le médecin est, communément, un ignorant. Vous trouverez en Espagne beaucoup de guérisseurs, fêrus d'antiques maximes; cherchez-y donc des spécialistes. Où sont, par exemple, les oculistes? Feijoo en connaît si peu, qu'il recommande à un malade un oculiste étranger de passage en Galice. Tandis que la chirurgie

est brillamment cultivée en France, les chirurgiens font défaut en Espagne. Ce n'est point un hasard. On ne s'improvise pas aisément chirurgien. La chirurgie exige une connaissance très minutieuse de l'anatomie du corps humain. En Espagne, on confie une machine, pour la réparer, à des
 5 artisans qui n'en connaissent pas les rouages.

Deux Académies de Médecine, la *Regia Sociedad de Sevilla* et l'*Academia médica Matritense*, permettent de fonder quelques espoirs sur l'avenir. Mais il est une tâche urgente, essentielle, c'est celle de réformer l'Enseignement. Il est admis que personne ne peut être bon médecin,
 10 sans être un bon philosophe, entendons : philosophe théoricien. Et pourtant : « Si tous les philosophes qu'il y a, et qu'il y eut dans le Monde, se réunissaient en une consultation prolongée pendant cent ans, ils ne nous diraient pas comment il faut soigner une engelure ». Qu'importe, pour la guérison, qu'un médecin ait appris que les principes de l'« Entité » natu-
 15 relle sont trois : Matière, Forme et Privation; que la Substance est ou n'est pas immédiatement opérative, que les causes peuvent être ou ne pas être *ad invicem* des causes? Cependant, l'aveuglement des hommes est tel, que s'ils entendent un médocastre édifier trois ou quatre syllogismes dans un débat public, sur la Matière, existant ou non d'une existence
 20 formelle, ils le prônent comme un grand médecin. Que le médecin guérisse le malade au lieu de se demander si le patient va guérir *per se*, ou *per accidens*! Ces médecins frais émoulus des Universités, bravaches avec leur *ergo* et leur *probo*, André de Laguna recommandait qu'on les envoyât exercer en pays ennemis : ils y feraient des ravages; cela vaudrait beau-
 25 coup mieux que de gagner une grande bataille. La satire de Quevedo n'a pas vieilli :

*Discipulo de un mosquete,
 que le leyo los Galenos,
 salga de donde saliere
 triunfo matador de cuerpos.*

* *

L'état lamentable de la Médecine, d'un art utile entre tous, car « la vie et la santé sont estimables par-dessus tous les autres biens temporels », met en lumière les lacunes et les faiblesses de l'Enseignement. Ne dirait-on pas que l'École prend un soin jaloux de se tenir en dehors de la vie? La logique doit forger l'instrument mental qui servira à travailler les matières des autres Sciences. Or, ce que l'on apprend en Logique ne sera d'aucune utilité, ni en Physique, ni en Jurisprudence, ni en Théologie, ni en Médecine. Il n'y aura pas plus de rapport qu'entre la Géométrie et la Jurisprudence. La Logique est une discipline très utile; mais il ne faut pas perdre son temps à sophistiquer. La Métaphysique, ainsi que la traitent la plupart des professeurs, s'étend fastidieusement sur des questions comme celle-ci : l'« Entité » est-elle univoque, équivoque ou analogue? rebat les oreilles avec son fameux « Reubau »; ignore totalement la Physique, l'Ethique, la Théologie, et toutes les autres sciences. La Physique, purement abstraite et métaphysique, ne démerite pas d'Aristote; elle est aussi peu concrète que la mathématique. En lisant les titres des différents chapitres de la Physique, où l'on traite de la Génération, de la Corruption, de l'Altération, de la Nutrition et de l'Augmentation, des Cieux, des Éléments, des Mixtes..., on supposerait que la Nature est connue jusque dans ses retraites les plus cachées. En réalité, on n'y trouvera rien qui concerne la Nature. Traite-t-on du Composé Naturel? Non seulement on ne daigne pas descendre jusqu'à l'Homme, jusqu'au Cheval, ou l'Aigle, qui sont des espèces infimes; mais on ne descend même pas jusqu'à la raison commune d'Animal, parce que c'est un genre ou une espèce subalterne. Non seulement on ne s'abaisse pas jusqu'à l'Or, l'Argent, ou le Cuivre; mais pas même jusqu'à la raison commune de Métal. Avec cet entassement de maximes, à travers les huit livres de la Physique, on ne peut élucider aucun phénomène, résoudre aucun problème, si simple soit-il. A la parfin de tant de raisonnements sur les principes de l'Entité Naturelle, des Causes, des Actions, des Passions, des Effets... un étudiant restera coi si vous lui demandez comment le feu s'allume, comment les

nuages se résolvent en eau, comment la pluie féconde la terre, comment les plantes naissent et se nourrissent. La Physique de l'École n'a rien d'une Physique Expérimentale. Tout ce que l'on enseigne — ou presque tout — sur les Éléments, Tempéraments, Mixtes, Ages, Esprits, Humeurs, Coction, Putréfaction, ne sert pas à la pratique médicale. On prodigue follement le temps des études pour des inutilités; on sacrifie l'Anatomie et les connaissances les plus solidaires de la Médecine.

L'abus des disputes verbales est la plaie de notre Enseignement. « Il y a un siècle et demi que se poursuit, dans nos Amphithéâtres, l'ardente controverse sur la Prédestination Physique, et au cours de ce siècle et demi, il n'est jamais advenu qu'un Jésuite sortît de la dispute, résolu à adopter la Prédestination Physique; ou un Thomiste, décidé à l'abandonner. Il y a quatre siècles que les Scotistes bataillent contre les autres Écoles sur le sujet de la Distinction Réelle Formelle. Quand donc est-il advenu qu'un Scotiste, persuadé, désertât l'opinion affirmative; ou un adepte de l'École opposée, l'opinion négative? » Les combattants ont des idées préconçues; les auditeurs ont leur parti pris : ils se sont enrôlés sous telle ou telle bannière. La passion de la dispute a créé des types burlesques de professeurs. Il y a des agités qui, tout comme si leur honneur était l'enjeu du combat, enflent démesurément leur voix, se contorsionnent avec véhémence, lancent des flammes par les yeux et semblent devoir pulvériser la chaire et la barrière par leurs furieux coups de pied et coups de poing. Il y a les insulteurs, lesquels, alors même qu'ils n'insultent pas les personnes, vouent aux gémonies la doctrine adverse. Il y a surtout ceux qui ne précisent pas bien leurs termes, suivent leur raisonnement, sans écouter le raisonnement d'autrui; et de telles discussions, en parallèle, peuvent durer indéfiniment. Les cours sont interminables, on aurait bien besoin de leur substituer des livres imprimés. On traîne des mois et des mois sur des questions infimes; et l'on n'a pas le temps de s'occuper de l'essentiel. De tant de prolixité, et de tant de verbiage, plus d'un pourtant serait capable de tirer vanité et de jeter à la face de son contradicteur, comme dans le *Satyricon* de Barclay : « Deux cents heures ne te suffiraient pas, pour lire ce que j'ai écrit sur ce sujet. »

La Dialectique est déviée de sa réelle utilité par l'abus des Syllogismes.

Ne dites pas du mal de la Dialectique; on vous répondra que rien n'est

plus sacré et qu'elle seule permet de faire éclater les vérités. Mais, pour mieux vous convaincre de son pouvoir souverain, on vous prouvera qu'elle est capable de démontrer les choses les plus absurdes, les plus fausses, les plus évidemment insensées. Vous en serez réduit, alors, à vous demander; est-ce une vérité, ou un mensonge, que l'on vient de me prouver irréfutablement? C'est en somme une reprise de la Sophistique Grecque. Les Grecs étaient si bien passés maîtres dans un tel exercice de l'esprit que les plus farouches embrouilleurs de Syllogismes finirent par être incapables de les débrouiller. « L'esprit humain fut toujours plus fécond en Sophismes pour obscurcir la vérité, qu'en raisonnements pour la dévoiler. »

A quoi sert de se perdre dans le labyrinthe des Sophismes du Rat incapable de ronger le fromage; du tas qu'il est impossible de former en ajoutant, grain par grain, une multitude de grains de blé; du Chauve qui ne peut jamais l'être en ne perdant tous ses cheveux que successivement, un par un; du menteur qui ne peut pas mentir, sans dire la vérité; d'Achille aux pieds légers qui ne peut atteindre une tortue? Diogène était un homme de bon sens. A un Sophiste qui lui démontrait qu'il avait des cornes sur le front : « Ce que tu n'as pas perdu, tu l'as; or, tu n'a pas perdu des cornes » donc tu as des cornes; il répondit, en se grattant le front : « Pourtant il n'y paraît point. »

Donnez aux étudiants quelques préceptes généraux, quelques exemples, ne perdez pas votre temps à emmêler tout l'écheveau. La logique naturelle, quand elle est bonne, est infiniment utile, et elle tranche sans ambiguïté plus d'un nœud Gordien. « Si la Logique naturelle n'est pas bonne, la Logique artificielle ne sert qu'à embrouiller. » Les fervents du syllogisme, qui jurent par Aristote, oublient un tout petit détail : dans tout Aristote, à l'exception des pages sur les Syllogismes, ils n'en trouveront pas un seul.

De tels procédés d'enseignement favorisent l'ignorance, poussent au gavage de la mémoire, et font fleurir le charabia. On oblige les étudiants à apprendre mot pour mot et presque lettre pour lettre. Il est des théologiens très courts, qui savent tout au long les Œuvres de saint Thomas; il est de très mauvais juristes qui savent sur le bout du doigt le Droit Civil et le Droit Canon. Quant au charabia, il prend parfois l'allure, pour

le profane, d'une conjuration magique. S'il arrive qu'un professeur intelligent, moins attardé, s'intéresse à des choses moins inutiles et ait oublié quelques-unes de ces conjurations, un étudiant peu intelligent, mais suffisamment entraîné, l'embarrassera dans une dispute. L'imbécile passera
5 pour un docte, et le docte pour un imbécile. Une troupe de niais sortira de l'Amphithéâtre en clamant : « Le camarade un tel est rudement fort. Son argumentation a été à ce point irrésistible que le professeur s'est trouvé pris de court. »

On s'explique, dès lors, la présence dans le professorat de ces « Ignorants perdurables » qui tiennent, de toutes leurs forces, à ce que l'on ne sache pas plus que le peu qu'ils savent. « Ils vivent aussi satisfaits de leur savoir que s'ils possédaient toute l'Encyclopédie. Il suffit de faire allusion à la philosophie nouvelle pour leur chavirer l'estomac. » Les nouveautés, l'Espagne, disent-ils, n'en a que faire. Mais la Philosophie, par hasard,
10 suivrait-elle les règles de la noblesse, d'autant meilleure qu'elle est plus ancienne?

Mañer se refuse à croire à une ignorance aussi crasse. Et Feijoo de lui rétorquer : « Choisissez donc un cours de Philosophie, celui que vous voudrez, soit celui des Religions, soit celui des Universités de Salamanque ou d'Alcala ; placez-vous à la porte de l'Amphithéâtre ; dites, à haute voix,
20 que l'air est pesant, que la Sphère du feu est une sornette, que l'Antiperistasis est une chimère ; vous verrez quelle clameur s'élèvera contre vous. Vous apprendrez alors, si oui ou non ces trois erreurs imprègnent encore la moelle d'innombrables philosophes. »

Après avoir jeté l'anathème contre les nouveautés, on hausse les épaules : « des inutilités ! » Inutilité, la découverte par Galilée des satellites de Jupiter ? Non, puisque cette découverte a permis de corriger la fausse position de plusieurs ports et d'éviter beaucoup de naufrages. Inutilité, la Cycloïde de Huyghens ? Non, puisque grâce à l'application
30 qu'il en fit, les horloges sont beaucoup plus précises. Inutilité, certaine ligne courbe, calculée par Newton, et qui semblait confinée dans la Géométrie et la Mathématique ? Non, puisque son adaptation aux constructions navales a accru la vitesse des bateaux. Inutilités, les mesures de la figure, de la Terre, qui furent exécutées tout récemment par dix membres de
35 l'Académie Royale des Sciences de Paris ? Non, puisqu'elles ont augmenté

la sécurité de la navigation équinoxiale. Inutilités, les travaux d'Antoine Couplet? Non, puisqu'après tant de vaines tentatives ils ont permis d'approvisionner en eau Coulanges-la-Vineuse, laquelle, dans son désespoir, versait du vin sur ses incendies?

Les nouvelles machines soulèvent des poids plus lourds, retirent de l'eau des bateaux submergés, nettoient les ports et les fleuves, nivellent plus exactement les terrains, actionnent, en même temps, de nombreuses scies. Les progrès de l'Anatomie guident les opérations chirurgicales, et sauvent des malades qui eussent été irrémédiablement perdus. Aux durs d'oreille, on fournit des instruments acoustiques. Aux mutilés, le fameux Sébastien Truchet redonne les membres articulés. L'électricité naissante ne semble destinée qu'à l'amusement des oisifs; à Londres, on l'applique au traitement de la paralysie.

Quelles découvertes utiles à la vie pratique a-t-on réalisées, tout au long de tant de siècles, en vertu de la philosophie Aristotélicienne? Posez donc cette question à ces « ignorants perdurables », qui nous feraient passer pour des Lombards ou des Goths, des Scythes ou des Sibériens. Les étrangers sont nos maîtres, avouons-le. Il faut que notre Monarque fonde une Académie des Sciences. « Il y a six ou sept ans, le Roi de Prusse, — Prince d'une politique admirable, — érigea une Académie des Sciences à Berlin. Pour la fonder et la diriger, il demanda au Roi de France de lui envoyer M. de Maupertuis, membre distingué de l'Académie Royale des Sciences de Paris, et chef de la mission qui s'enfonça, ces dernières années, dans les glaces boréales, pour mesurer la figure de la Terre. Ce qu'un Roi de Prusse fit, un Roi d'Espagne pourra le faire mieux encore ».

Depuis un siècle et demi, il semble que beaucoup d'Espagnols bornent leur ambition à savoir, et à écrire, ce que l'on a su et écrit antérieurement. Nous avons eu des gloires incontestables, universelles; et c'est précisément, parce que l'on ne pratiquait pas cette méthode de routine. Les Espagnols ne sont pas inaptes à la recherche scientifique; mais ils en sont depuis trop longtemps détournés. A la suite d'une patiente application à la Logique et à la Dialectique, ils ont poussé, dans le domaine de la Logique raffinée et de la Dialectique subtile, jusqu'aux limites infranchissables de l'esprit humain. Ils y ont si bien réussi qu'ils n'ont plus voulu en démor-

dre. Et Feijoo emprunte au Père Rapin, Jésuite Français, une invective que ses lecteurs estimeront peut-être impertinente, mais que lui juge, à coup sûr, très pertinente : « Les Espagnols qui sont les Maîtres des autres peuples en matière de réflexion, raffinèrent tant sur la logique qu'ils
40 altérèrent la pureté de la raison naturelle, à force de subtilité dans leurs raisonnements, et ils se jetèrent dans des spéculations vaines et abstraites où il n'y avait aucune réalité. Leurs philosophes découvrirent l'Art d'avoir raison contre ce que dicte le bon sens, et de donner je ne sais quelle couleur spécieuse à ce qui est le plus distant du raisonnable. Ce n'est pas
45 dans l'examen des choses elles-mêmes qu'ils épuisèrent la Logique de l'Esprit, mais dans les concepts et dans les termes. »

*
* *

Les expérimentalistes seront bien rarement gênés par l'intervention du Démon ou de Dieu. « Il est rare que Dieu interrompe, de son pouvoir absolu, le cours des causes régulières qu'il a assignées à la Nature ». D'ailleurs, les savants ont toujours le droit de *philosopher* sur les
5 cas qui passent pour diaboliques ou miraculeux. « Toutes les fois que l'on a sous la main une cause naturelle, à laquelle on puisse attribuer un effet, on doit réputer que cet effet n'est pas miraculeux ». Le nombre des phénomènes surnaturels ne peut que décroître à mesure que la Science progresse. Quelles épouvantes n'ont pas provoquées les feux follets, ces
10 flammes nocturnes ! Lorsqu'ils s'assemblent on les appelle en Castille *hueste* : ce sont les âmes du Purgatoire qui apparaissent processionnellement. Dans l'*Histoire des révolutions pour cause de religions* de J. Teburg, on peut lire qu'un feu follet, pris pour une lumière surnaturelle, fit commettre une cruelle injustice. Les études sur les matières phosphorescentes
15 nous rendent moins superstitieux aujourd'hui. Les comètes et les éclipses furent fertiles en paniques et en présages. Il n'y a pas lieu de s'étonner que l'apparition imprévue de ces astres vagabonds et chevelus, ou la disparition soudaine de la lumière du soleil en plein jour aient frappé l'imagination des hommes. Ce qui est étonnant, toutefois, c'est qu'aujourd'hui,

alors que l'Astronomie prévoit et annonce, tant de gens dans les campagnes soient encore en proie à la terreur.

Mariana rapporte qu'à la cathédrale de Lisbonne, pendant la grand'messe, un jour de fête, un fidèle voyant qu'une statue du Christ crucifié rayonnait d'une intense splendeur, s'écria : « Miracle! Miracle! » et tous, en présence d'un tel rayonnement, répétèrent « Miracle! » Un homme d'origine hébraïque, bien que professant le catholicisme, eut la malencontreuse idée de faire remarquer que c'était un reflet du soleil, coloré par le vitrail. Le malheureux, traité d'impie et de juif, fut mis en pièces. Feijoo incline à croire le récit de Mariana. Il connaît un cas semblable, sans exécution de Juif cependant. Un jeu de lumière, provoqué par un vitrail et une tenture décousue, fit apparaître, il y a quelques années, à Notre-Dame de la Barca, en Galice, selon les dépositions faites pendant l'enquête ecclésiastique, aux uns des Anges dansant devant la statue de la Vierge, aux autres saint François couvert de plaies, ou sainte Catherine avec sa roue, ou saint Jacques avec sa pèlerine, ou encore un Ecce Homo. Il n'y manquait, ajoute Feijoo, que l'apparition des onze mille vierges.

Certaines illusions sont plus troublantes encore, même pour des personnes qui ne versent à aucun degré dans la superstition. Les Marseillais virent un jour, dans le ciel, une terre inconnue, où les lunettes astronomiques décelaient des arbres, des montagnes, des cours d'eau, des animaux. Le Père Feuillée, astronome, aperçut le même spectacle; mais lui, cherchant une explication naturelle et scientifique, retrouva dans le ciel le paysage Marseillais, et en conclut qu'il s'agissait d'un très curieux phénomène de nuage spéculaire.

Les ossements monstrueux, trouvés à divers endroits, ont accrédité la fable de la taille géante de saint Christophe, — taille qu'aucun texte religieux ne justifie; et accru d'une façon inconsidérée le nombre des reliques. On s'aperçoit aujourd'hui que ce sont des débris d'espèces animales gigantesques. L'incorruption de certains corps a fait croire à la sainteté de ceux qui, ensevelis, échappaient à la décomposition commune. Or, on a remarqué que certaines terres et que des cimetières entiers empêchent la corruption.

L'étude des vibrations acoustiques, dont l'air n'est pas le seul milieu de

propagation, explique des balancements comme celui du Crucifix de Lugo. Ce balancement, attribué à un miracle, intéresse d'autant plus Feijoo que Lugo se trouve tout proche du monastère de San Julian de Samos. Il s'interroge sur ce cas, mais il cesse de s'interroger, dès qu'il apprend qu'un architecte attribue l'agitation du Crucifix aux fortes vibrations provoquées par les mouvements de la cloche dans la tour de l'Église. Ces vibrations, se transmettant très loin, vont faire osciller un Christ mal fixé. Et Feijoo se souvient qu'un chandelier, au Monastère de Saint-Benoît de Valladolid, vacillait, quand s'agitait une cloche. Des mystères semblables sont élucidés dans des communications à l'Académie Royale des Sciences de Paris. Ce sont des phénomènes naturels. Ce qui ne serait pas naturel, c'est d'admettre que Dieu s'amuserait à faire trembler un chandelier.

Ne sonnez pas les cloches quand le temps est à l'orage. Admettre que l'on demande ainsi la protection de Dieu, n'est pas chose condamnable; mais il faut se rendre à l'évidence, c'est une croyance gratuite et qui occasionne beaucoup d'accidents. Les vibrations de l'air ouvrent un chemin à la foudre : un formidable orage détruit en Bretagne plusieurs clochers; et ce ne fut pas au mépris du Ciel, mais en vertu des lois physiques. Au cours de l'affaire des Fleurs de saint Louis, — combat héroïque et passionné contre la superstition, — Feijoo se livre à une rigoureuse expérimentation. La méthode, critique et scientifique, qui préside aux prélèvements d'échantillons, aux garanties prises contre la supercherie, à l'examen microscopique des échantillons, après lecture des travaux de Réaumur, est couronnée par une démonstration; ces fleurs ne sont pas le privilège de la Chapelle de Saint-Louis; ces fleurs ne sont pas des fleurs, mais des insectes et l'éclosion n'a rien de miraculeux.

La Science, d'ailleurs, doit prêter son aide à la Théologie. Peut-on utiliser le seigle pour l'Hostie? Oui, s'il est exactement de la même espèce que le blé; non, dans le cas contraire. Est-il absolument défendu de cracher, pendant plusieurs minutes, après la Communion? Oui, si la salive vient de l'estomac; non, si elle se forme dans la bouche. A quel moment, si l'on éprouve des craintes de mort, est-il légitime qu'un prêtre baptise un fœtus? Les avis sont partagés sur le point de savoir à quel moment est réellement formée la personne humaine; la science n'est pas encore assez avancée pour en décider; mais elle a voix au chapitre. Les médecins

feraient un louable emploi de leur savoir, s'ils aidaient les confesseurs à faire le départ entre les dispenses légitimes et les dispenses illégitimes de jeûne; si, aux instants suprêmes, ils mettaient délicatement le malade sur la voie de la confession; si, mieux informés des signes de la mort, ils ne laissaient pas enterrer des vivants.

5

Tout, jusqu'ici, nous incite à croire que, dans la pensée de Feijoo, la Religion et la Science expérimentale vont toujours la main dans la main. Pourtant, le problème est beaucoup plus ardu, beaucoup plus complexe qu'il n'y paraît. Malgré tout le libéralisme d'esprit, étonnant en ses audaces, dont Feijoo a fait preuve, lorsqu'une contradiction éclate entre les croyances de la Religion et les découvertes scientifiques, il ne se résoud pas de gaité de cœur et de conscience à sacrifier la croyance religieuse. Où va donc nous mener une déclaration de fidélité à la Foi d'une telle intransigeance que celle-ci : « Si l'Expérience et l'Évangile entraient en opposition, je donnerais un démenti à mes yeux et à mes mains pour croire à l'Évangile? »

10

15

Un auteur donne-t-il neuf mille ans d'antiquité à la ville d'Athènes! Feijoo déclare : « C'est la rendre quelques milliers d'années plus antique que le Monde, d'après ce qui résulte nécessairement des Lettres Sacrées ». Ailleurs, parlant des étoiles, il dit : « qui sont allumées depuis six mille ans ». Quant à la fin du Monde, il appréhende qu'elle ne vienne surprendre la recherche expérimentale en plein épanouissement de ses efforts. Rejeter le système de Copernic, empêcher la Terre de tourner, au XVIII^e siècle, n'est-ce pas inattendu? N'est-ce point la marque d'une pensée timorée?

20

25

Mais, à bien réfléchir, nous trouverons dans l'attitude de Feijoo une logique subtile, et qui n'est point de la casuistique. Il a soulevé les colères des Médecins, tant de fois bafoués par lui; des Professeurs, dont il étale l'ignorance; il a mécontenté beaucoup de Religieux et d'Ecclésiastiques. On cherche à armer contre lui l'Inquisition. Lorsque, d'eux-mêmes, les Inquisiteurs ne sont pas bien disposés à son égard, il a tout à craindre des cabales, des dénonciations. Nous en avons des preuves. Ou il doit renoncer à son dessein, ou il doit être prudent. En défendant certains Textes Sacrés, il brise une partie des attaques; il gagne du temps. Il est persuadé que la conciliation ne manquera pas des'accomplir; il ne faut rien

30

35

précipiter; il faut avoir la patience d'attendre une solution, une évolution.

Un conflit se présente-t-il? Il ne l'élude pas; il juxtapose la fermeté de la foi et la lucidité de l'intelligence. « Je proteste que, si dans cette ques-
 5 tion, on ne jugeait que sur des raisons philosophiques et mathématiques, je serais le plus ardent Copernicien du Monde. Mais le malheur c'est que, une fois que l'on a épuisé toute la part philosophique et mathématique de la question, il reste contre Copernic un argument d'une essence très supérieure à tous ceux que l'on a allégués ou que l'on allègue en sa faveur. »
 10 Ne croyons pas que Feijoo marchande son adhésion intellectuelle au système de Copernic. Non, Feijoo n'est pas un attardé. Il lutte pour que l'Espagne évolue; l'évolution se produira. Dans sa lettre sur les Systèmes philosophiques, il constate que l'Inquisition Romaine est déjà quelque peu indulgente à l'égard du système de Copernic; et il ajoute : « En
 15 Espagne, je crois que l'Inquisition n'a rien décrété contre Copernic, d'où l'on peut conclure qu'il n'y a du côté du Saint-Tribunal aucune gêne à suivre ce système; mais comme subsiste l'opposition, tout au moins probable, de son système avec la page Sacrée, on regarde en Espagne comme de l'intérêt de la Religion de ne pas l'admettre, et ce zèle religieux
 20 est louable. » Concession provisoire; nulle défaillance dans la lucidité de l'esprit; car Feijoo repoussera avec énergie les arguments de ceux qui veulent soutenir l'archaïque système de Ptolémée par de prétendus arguments scientifiques. La supériorité du système de Copernic « est aussi claire que la lumière de midi ». Et, toutes les fois qu'il sera amené à
 25 donner à ses lecteurs des explications scientifiques, il se comportera exactement comme un Copernicien.

La théorie de la Pluralité des Mondes Habités exigeait encore plus de prudence. « L'Écriture, les Conciles, les Pères, parlant fréquemment des Œuvres du Créateur, ne lui attribuent d'autres créatures intellec-
 30 tuelles, comme effet de sa vertu créatrice, que les Anges, et les Hommes qui peuplent le Globe Terrestre, et qui furent rachetés par le sang de Jésus-Christ. » « Par raison purement physique, je ne trouve aucune impossibilité à ce que, dans les Astres, naissent et vivent des Hommes, des Animaux et des Plantes. » « La grande difficulté, l'unique difficulté, qu'a contre
 35 lui ce système, vient du côté de la Religion, parce que je ne lui en trouve

aucune au point de vue Physique et Métaphysique. » Mais dans la vraie pensée de Feijoo la pluralité des Mondes Habités, loin d'être impie, sert magnifiquement la Puissance de Dieu.

N'appelons pas casuistique, ce qui est une patience nécessaire proclamée par Feijoo lui-même, une condition du combat et du triomphe. 5
En Espagne, un Religieux peut malaisément s'occuper de Physique et d'Astronomie. La multitude des ignorants crie : « que cette application est indigne d'un Religieux; que ses Supérieurs ne devraient pas la lui permettre, mais au contraire l'obliger aux études propres de l'École; 10
qu'un Religieux, en ce qui concerne les Corps Célestes, ne doit pas se mettre en tête de les examiner, et encore moins de représenter leur situation et leur mouvement, mais seulement d'étudier si la Matière Céleste se distingue en Espèce de la Matière Sublunaire, et si les Formes des Cieux et des Éléments furent tirées de la puissance de la Matière ». Par 15
bonheur, la Papauté n'exerce pas un pouvoir tyrannique. Il lui arrive de modifier sa position à l'égard d'un texte qu'il serait despotique de maintenir. Elle marque même, à l'égard de Systèmes Modernes qui peuvent paraître, au moins partiellement, en opposition avec la Foi, une tolérance très souple. Elle ne veut pas défendre l'Aristotélisme; elle ne s'est 20
opposée ni au développement scientifique, ni au Cartésianisme quand il apportait de la Science. « A chaque instant, on voit sortir des cloîtres de plusieurs Religions —, citadelles garnies de sectaires d'Aristote, — des résolutions de problèmes physiques proposés par telle ou telle Académie, selon les formules des lois mécaniques, et sans aucun rappel des Formes, 25
des Vertus et des Qualités qui conviennent à tout et qui n'expliquent rien. » Mieux encore, il en sort des traités entiers de Physique, purement expliqués à la moderne. Il y a, en France, une véritable pléiade de Jésuites Physiciens, dont les œuvres donneraient des nausées à bien des professeurs attardés. Pas un iota des idées abstraites de l'École dans les *Entretiens Physiques* du Père Regnault, ou les *Observations curieuses sur toutes les parties de la physique* du Père Bougeant. 30

Feijoo cite volontiers cette pensée de Bacon : qu'une Philosophie superficielle conduit les esprits à l'Athéisme, et qu'une Philosophie 35
profonde les restitue à la Religion. Il s'agit, bien entendu, de la Philosophie Scientifique. L'étude de la Nature est inégalable pour humi-

lier l'esprit humain. Les difficultés, — sans cesse présentes pour tant que se multiplient les découvertes, — les triomphes qui nous amènent au bord d'abîmes plus insondables, nous entraînent invinciblement, au moment même où nous perdons pied dans la Nature, à trouver un refuge dans la Religion. « La Nature, comme si elle s'obstinaient à nous désillusionner sur nos progrès, nous présente indéfiniment de nouveaux phénomènes, que nous n'avons pas encore vus, que nous n'avons pas encore imaginés et qui nous font douter de la solidité de ce que nous avons assis; ou encore, elle nous manifeste nos erreurs; ou encore, elle nous prouve que tout ce que nous avons acquis n'est en comparaison de ce qui nous reste à acquérir qu'un atome auprès d'une montagne, une goutte d'eau au regard de tout un océan. »

La louange de Dieu à l'aide des merveilles du Monde n'est pas nouvelle; et si certains ont versé dans le ridicule, en cherchant des exemples puérils, mesquins ou extravagants, pour témoigner de la Providence, d'autres ont trouvé de sublimes accents. Tout ne peut être neuf chez Feijoo, lorsqu'il illustre Dieu par les merveilles de son Œuvre. Il y apporte, cependant, une conviction ardente, un réel souci scientifique, un accent personnel.

S'agit-il de magnifier la puissance de Dieu? dès lors le système de Ptolémée n'en est plus digne. C'est à la Science que nous devons la connaissance de l'immensité de l'Univers. Un boulet de canon, lancé d'un Astre jusqu'à la Terre, tarderait à l'atteindre pendant des centaines, pendant des milliers d'années. La Pluralité des Mondes Habités, Feijoo, sous le couvert d'une fiction, d'une vision en Dieu, où tout ce qui n'est pas réalisé est encore possible, la propose, la chante même, dans le dernier tome de ses *Lettres Érudites*. Il va même beaucoup plus loin que Fontenelle. Chacun des Mondes Habités possède des espèces différentes, car nous n'avons le droit d'imposer à Dieu aucune monotonie : « Oh! quel nombre sans fin de Nouveaux Mondes s'offre à la spéculation! Et si, dans chacun de ces Nouveaux Mondes, en plus d'un Soleil qui l'éclaire, il y a six ou sept planètes ou globes habités par des espèces diverses de créatures rationnelles, oh! combien de millions de ces espèces différentes! » Des êtres, il en pullulera dans les soleils eux-mêmes, parce que le contraire serait petitesse humaine, infirmité à la Toute-Puissance de Dieu.

Cette Toute-Puissance, c'est le fond même de la croyance de Feijoo. Sa rébellion contre Descartes, son acharnement à le désavouer, a, sans doute, là sa source principale. Nous ne trouverons indéfiniment que des lois provisoires, parce qu'il nous est impossible de trouver les lois définitives. Elles appartiennent à une essence à laquelle nous ne pouvons atteindre, d'une impossibilité absolue. Imaginer le Monde parfait, parce que Dieu en est le Créateur, est une admiration impie. Si Dieu avait créé un Monde parfait, d'une perfection infranchissable, absolue dans l'absolu, il lui serait impossible de créer un Monde plus parfait que celui qu'il a créé. Dieu, par le fait même de sa Création, ne serait plus Tout-Puissant. 5 10

Dieu, c'est l'Être indéfinissable que nous appelons *Infini* par suite d'une aberration; nous employons un préfixe négatif, comme s'il lui manquait quoi que ce fût; c'est la marche inverse qu'il faut suivre. Selon la pure croyance bénédictine, Dieu est le seul Être qui existe, qui puisse exister; tout ce que nous appelons des êtres, ce sont des manquements à être, tout ce qui est mal est un manquement à l'existence du Bien; toute imperfection est une privation d'existence. Dans notre petitesse humaine, si la Science n'avait pas dessillé nos yeux, nous nous imaginerions que le noir est une couleur, alors que le noir n'est que l'absence de la couleur. L'harmonie même que nous songeons à établir dans les lois de Dieu, en sommes-nous bons juges? Par hypothèse, imaginons que nous n'ayons jamais regardé le Ciel étoilé. On nous expliquerait ce que sont les étoiles, ce qu'est l'univers astronomique, et l'on nous dirait : comment imaginez-vous qu'elles se trouvent placées? Eh bien! nous chercherions une disposition équilibrée, symétrique; puis, quand on nous permettrait de regarder le Firmament, nous serions fort étonnés d'y apercevoir tant de désordre. 15 20 25

L'infiniment divisible, l'infiniment petit, plus encore que l'infiniment grand, nous éclaire sur la Puissance de Dieu. A mesure que l'on perfectionnera les microscopes, on verra des êtres de plus en plus petits, ainsi qu'augmente, au rythme des progrès du télescope, le nombre des étoiles visibles. Sur les puces on trouvera des insectes, auprès desquels la puce sera gigantesque; ce seront les puces des puces. La carie dentaire n'est qu'un entassement d'innombrables « petits vers ». Des vers infiniment petits ne 30 35

sont-ils pas à l'origine de beaucoup de maladies, qui se répandent, sans que les médecins puissent, jusqu'ici, en découvrir la cause?

Notre pensée, qui s'arrête au seuil de l'insondable, du précipice de l'infiniment divisible, sera impuissante, par ailleurs, à prendre connaissance de la notion de Temps. Elle se dupera peut-être sur la compréhension
5 du temps à venir, du *toujours*, de l'Immortalité ou de l'Éternité; mais elle abdiquera, si elle suit le fil du *toujours* vers le *passé*. Elle admettra qu'un être, sous des formes diverses, puisse exister indéfiniment; elle ne comprendra, en aucune manière, que quelque chose ait pu, depuis toujours,
10 exister.

Les Merveilles de la Nature nous entourent quotidiennement, à chaque instant. Ce qui nous paraît le plus naturel, le plus commun, et par conséquent le plus simple, est aussi merveilleux que ce que nous allons chercher très loin à la gloire de Dieu. Le feu existe, tout le monde l'emploie; le feu,
15 pourtant, serait inimaginable, inexplicable, pour quelqu'un qui l'ignorerait et à qui l'on s'efforcerait de l'expliquer. Pour admirer, nous demandons l'exceptionnel, le phénoménal. Le paysan songera-t-il à s'étonner qu'une semence se développe, augmente, en plaçant chacune de ses particules à l'endroit qui lui convient, sans rien mélanger, rien embrouiller, sans
20 rompre des fibres si délicates, sans confondre des canaux si subtils? La propagation de la lumière et la vision sont d'émouvantes énigmes. De combien de personnes peut être vue une étoile? Ce qui émane de cette étoile arrive à la fois à tous les yeux qui la regardent.

Plus qu'aucune autre science, l'Anatomie a bouleversé Feijoo d'admiration. Émotion féconde, que suscita, un jour, un Français de Bayonne.
25 « D. Juan d'Elgar, excellent anatomiste Français, qui aujourd'hui réside à Oviedo, apporta dans ma cellule le cœur d'un mouton, afin que tous les Maîtres de ce Collège fussent informés de son admirable anatomie. Dans tous les détails, il nous montra tout ce qui le compose, nous donnant
30 l'explication de l'usage de tout. Je puis assurer, en vérité, que ce ne fut pas seulement de l'admiration que provoqua chez nous tous la connaissance d'une machine aussi prodigieuse, ce fut de la stupeur.... A la fin, nous convinmes tous que nous n'avions jamais vu ou contemplé une chose qui nous donnât une idée aussi claire, aussi sensible, aussi vivante, aussi effi-
35 cace, du Pouvoir et de la Sagesse de l'Artisan Suprême. »

La Science est une source vive d'humilité. Science et Religion! Pas d'antinomie, mais, tout au contraire, la plus sainte des harmonies. Voilà pourquoi, Feijoo n'a pas voulu assister en spectateur désintéressé à la lutte entre les Autorités et le Progrès Scientifique. Dès 1725, il proclame de toutes ses forces, selon la doctrine de Valles, que Dieu nous a donné l'appétit de savoir. Toute vérité est utile à l'entendement, car elle est un apaisement de cet appétit. Les découvertes de la Science iront à l'infini; et cet appétit ne sera jamais satisfait. Même à la limite des siècles, il restera des énigmes insondables; il nous faut l'Immortalité, l'Au-delà, pour les pénétrer; et c'est notre meilleure raison de croire à l'Au-delà, à l'Immortalité.

40

45

LA CONFRONTATION DES PEUPLES

Certains esprits, non point vieux jeu, mais au contraire paradoxaux et armés de l'appareil le plus moderne de la critique historique, se sont efforcés de trouver tout dans tout, — et tout le présent dans le passé. Hippocrate et Aristote auraient été au courant du mystère de la génération par l'œuf; Galien, instruit des conduits salivaires et des sécrétions de l'estomac. La fonction de la bile n'aurait pas échappé à Némésius, Grec du iv^e siècle. La découverte du suc pancréatique et des glandes intestinales, des veines lactées, de la circulation du sang, serait beaucoup plus ancienne qu'on ne le croit. Nous sommes fiers de nos machines; mais Archimède, avec une seule main déplaça la grande nef d'Hiéron, que n'avaient pu mouvoir toutes les forces de Sicile. L'ingénieur Diogène souleva, par-dessus la muraille de Rhodes, une formidable tour que les assiégeants avaient appliquée contre les remparts. Dans un très vieux manuscrit, un dessin nous représente l'astronome Ptolémée contemplant le ciel à travers un tube où s'emboîtent quatre tubulures. Les Anciens n'ignoraient ni la rotation de la Terre, ni le fait que les Comètes sont non point des exhalaisons mais des astres errants. Ils ont connu la boussole. Alexandre le Grand utilisait la trompette parlante ou porte-voix. Un artisan du temps de Tibère fabriquait le verre flexible. Bref, les apologistes de l'Antiquité ont tout découvert dans l'Antiquité : la philosophie cartésienne et les animaux-machines, aussi bien que le percement d'un canal entre la Méditerranée et la Mer Rouge.

A condition qu'il ne s'agisse pas de restaurer les Autorités ou de nier le progrès humain, Feijoo est tout disposé à rendre justice à l'Antiquité. Non seulement on n'a pas atteint, mais on est loin d'avoir

approché de la perfection à laquelle les Égyptiens étaient parvenus dans l'embaumement; on a perdu la trace des procédés employés. Les modes les plus jeunes sont peut-être les plus vieilles, car, sur les médailles, les anciennes impératrices sont habillées et coiffées comme
5 de nos jours. Juvénal et Stace n'ont-ils pas décrit la fontange? La mode, en tout cas, était aux réhabilitations, et Feijoo lui-même obéit à cette mode. La Béotie n'est point la terre des rustres et des esprits lourds. Il y aurait lieu de ne point rougir, mais d'être fier, au contraire, de l'appellation de Béotien, car la Béotie fut la patrie de Pline et de
10 Plutarque; c'est là que, venu de Phénicie, Cadmus importateur de l'alphabet, fonda la ville de Thèbes; là que s'élève le Mont Hélicon dédié aux Muses.

Nous avons déjà signalé les réhabilitations d'Empédocle, de Démocrite, d'Épicure, de Pline, d'Apulée. Épicure est un philosophe
15 profond, attachant et moral. Quant à Pline l'Ancien, il est juste de le libérer des fables qu'on lui attribue et qu'il a préalablement repoussées, et de voir en lui un très grand auteur, qui sut, dans la sphère des choses naturelles, tout ce que pouvaient savoir les Grecs et les Romains de son temps; un grand auteur, non à l'usage du vulgaire,
20 mais à l'usage des connaisseurs. Les Anciens étaient bien moins simplistes que beaucoup ne l'imaginent. On a pris abusivement la Mythologie des poètes pour une religion. Ils eurent, en réalité, trois théologies; l'une naturelle, celle des philosophes, qui n'est certes point banale; l'autre, civile, celle du vulgaire; et la troisième, celle des
25 poètes. A part le peuple, ils croyaient beaucoup moins qu'on ne le suppose aux augures, aux présages. La Musique antique est digne d'admiration; les ressources et la puissance de cet art étaient merveilleuses; les instruments de musique, beaucoup plus perfectionnés qu'on ne l'admet. La rhétorique, la poésie, la peinture et la sculpture ont,
30 alors, atteint leur apogée.

Les Anciens furent des hommes comme nous, non point inférieurs, mais antérieurs. Ils entrent dans la série de nos Ancêtres; or, nos Ancêtres ont droit à notre reconnaissance. Les premières inventions demandèrent un admirable effort de patience et d'intelligence. Les plus
35 belles inventions modernes ne surpassent pas celles de l'esquif et de la

rame, ou de la voile; et les instruments usuels, comme la scie, le compas, les tenailles, la vrille, le tour, le rabot, le marteau, les clous, les ciseaux, n'ont pas exigé moins d'invention que les machines les plus compliquées. Une des découvertes les plus prodigieuses, — l'Alphabet, l'Écriture, — est d'une telle Antiquité que nous devons réformer nos idées sur la rudesse des hommes primitifs.

Ces concessions, dont les unes s'apparentent au paradoxe et dont les autres, sans nul doute, sont très sincères, n'entraîneront pas Feijoo à renier le progrès humain. Les hommes d'aujourd'hui ne sont pas déçus, ne sont pas caducs, ne sont pas séniles. Ils atteignent un âge aussi respectable qu'autrefois, à part l'époque antérieure au Déluge. Leur taille n'est guère différente de celle des Anciens, sous la réserve que nous ne prenions pas des ossements d'animaux pour des ossements humains. La fécondité n'est nullement inférieure à ce qu'elle fut. D'ailleurs, ceux qui prétendent que nous sommes en décadence, et comme en déchéance, vont jusqu'à laisser entendre que c'est toute la nature qui est frappée de décrépitude. Des espèces animales, végétales, minérales, auraient disparu; d'autres n'auraient plus la même sève ou les mêmes vertus.

Feijoo se lance à la recherche des espèces perdues. Ne nous lamentons pas sur la perte de la pourpre antique, nous avons mieux encore, la cochenille. Le baume n'était pas le monopole de la Judée, et il n'a nullement disparu; en tout cas, le Nouveau Monde nous offre mieux encore avec celui du Pérou, du Tolu et de Copaïba, tirés, par incision, de différentes espèces d'arbres. Le Cinnamome? Eh bien! c'est la canelle. Les vases murrhins? Ils étaient en agathe. Le fameux Aurichalque? C'est du laiton. Et, de même, les plantes n'ont pas perdu leur vertu; ou elles l'ont encore, ou elles ne l'auront jamais. Si l'individu vieillit, les espèces ne vieillissent pas: « Les individus, même statufiés, vieillissent; les espèces immortelles se conservent. Pas plus que nous ne pouvons perpétuer notre jeunesse, le Monde ne peut arriver à la décrépitude. »

Désavouons, aussi, les bilieux contempteurs de la société actuelle, les grincheux, qui veulent que l'époque à laquelle ils n'appartiennent déjà presque plus soit une époque de perdition. A les entendre, leur

génération était meilleure : *o temporas! o mores!* Ainsi, en remontant dans le passé, nous découvririons de plus en plus de moralité. Acceptons cette invitation au voyage vers les époques révolues. Ah! il était joli le temps de Caïn, de Noé, de la Tour de Babel, et celui de Sodome!

5 Reconnaissons, en toute bonne foi, que l'Histoire Sainte n'est pas l'école de la moralité. Les Assyriens et les Perses nous offrent de mémorables tableaux de cruauté et de trahison. Ne nous parlez pas trop des Grecs avec leur ostracisme et leur obscénité. Les Romains furent les bandits publics de tout le genre humain; quant à leur luxure, elle

10 ne connut aucune borne. Le Christ apporta, en ce monde, une nette amélioration. Puis, vint une sorte de décadence. Mais, à tout prendre, si l'on compare l'époque présente aux époques anciennes, au point de vue moralité, n'hésitons pas à affirmer que, pas plus que d'une vieillesse physique, l'humanité ne pâtit d'une vieillesse morale.

15 Le Machiavélisme, dont on a songé à faire une création de Machiavel, ce n'est qu'un mot nouveau, et c'est une chose en quoi les Anciens eurent, au contraire, une réelle supériorité sur les Modernes. Machiavel eut des idées moins diaboliques qu'on ne se complâit à le croire. Nos Monarques, à tout prendre, sont bien moins despotiques que les tyrans anciens; ils suivent des maximes politiques un

20 peu moins immorales; ils respectent un peu moins mal les traités. Les Romains ont été surfaits. Il ne s'agit pas ici des résultats qu'ils obtinrent, mais de la qualité, de la loyauté de la politique qu'ils pratiquaient. Si l'on appliquait aux Romains la Justice qu'on applique

25 à celui qui vole cent écus, ou au bandit de grands chemins qui dépouille le voyageur, on serait beaucoup moins tenté de porter aux nues les vertus romaines. Un prince fratricide fonda Rome; le vol des jeunes filles Sabines permit de la peupler. Numa Pompilius eut une astuce politique infinie sous un voile de religion. Tullus Hostilius,

30 Ancus Martius lui-même, les deux Tarquins, furent des usurpateurs à l'égard des pays voisins, quand, au surplus, ils ne commirent pas des férocités domestiques. Le triomphe de la bonne foi romaine, ce furent les fourches Caudines; on vit, à ce moment, jusqu'où peut aller le respect politique de la foi des traités, l'obéissance à la loi humaine de la

35 reconnaissance. Donnez donc comme exemple aux hommes d'aujourd'hui

d'hui ces deux furies sanguinaires Marius et Sylla ; ou la mort de Pompée en Égypte, chef-d'œuvre du machiavélisme ; Claudien offrant au Sénat des nuits lascives ; Néron ; la victoire par trahison sur Viriathe ; les perfidies qui précédèrent la mort héroïque des habitants de Numance.

Le Charles XII de Voltaire permet à Feijoo d'établir, au profit du monarque moderne, un parallèle entre le Roi de Suède et Alexandre le Grand. Les actes d'héroïsme de Charles XII dépassent ceux d'Alexandre, car la folle témérité est de la bravade plus que de l'héroïsme. Charles XII fit montre d'un plus profond génie militaire, ainsi que le prouvent ses victoires et même ses défaites. La bataille de Pultawa ne fut perdue, que parce qu'un général s'égara avec ses quatre ou cinq mille dragons, et manqua le mouvement tournant qui lui était confié. Qui a vaincu ? Les Russes, sans doute ; mais plus encore que les Russes les steppes de la Russie. Malgré quelques réserves nécessaires, Charles XII l'emporte aussi, au point de vue moral. Les Héros des Temps Modernes ne le cèdent en rien aux Héros de l'Antiquité.

*
* *

Juste au milieu du XVIII^e siècle, le siècle par excellence de la croyance au progrès, un écrivain, — en apparence inattendu, — surgit à la notoriété ; il occupera une place de premier plan sur la scène littéraire du Monde. Il prend part au Concours de l'Académie de Dijon et disserte sur la question de savoir « si le rétablissement des Sciences et des Arts a contribué à épurer les mœurs ». Feijoo est tout surpris de voir venir de France, et de voir couronnée, une théorie qui est un défi aux progrès de l'humanité. Il a sous les yeux, grâce aux Mémoires de Trévoux de Février et de Juin 1751, un compte rendu et quelques extraits du *Discours qui a remporté le prix à l'Académie de Dijon en l'année 1750* et des *Observations de Jean-Jacques Rousseau sur la réponse qui a été faite* [par le Roi de Pologne] *à son discours*. Il regrette de ne juger que sur des documents incomplets ; mais il n'hésite

pas à déclarer qu'il est édifié sur l'argumentation, et que l'on distingue clairement le cap sur lequel l'auteur de la dissertation a mis la proue de son navire. « Je m'imagine que l'auteur ne croyait pas ce qu'il s'efforçait de persuader. Je vais plus loin : il ne prétendait même
5 pas être cru. Quel était donc son dessein ? Il voulait qu'on l'estimât très ingénieux, puisqu'il était assez habile pour colorer de probabilités un extravagant paradoxe. » Cet inconnu — le nom de Jean-Jacques Rousseau n'a encore pour Feijoo aucune résonance — pourrait être dangereux, car il est éloquent. Rencontre émouvante : Jean-Jacques débute ;
10 le patriarche Feijoo, dont la foi en l'avenir n'a pas connu de défaillance, réprouve cette nostalgie inopportune de l'Âge d'Or.

Le lauréat oppose la vertu des premiers temps de Rome aux vices des Romains, fruits des Sciences et des Arts importés de la Grèce. Or il ne voit pas que, comme toujours, c'est la richesse qui a provoqué
15 la luxure : ce sont les immenses trésors de Persée, roi de Macédoine, apportés par Paul-Émile ; et les opulentes dépouilles de Carthage. L'abbé Mably est dans le vrai : les Romains furent vertueux tant qu'ils guerroyèrent contre des peuples pauvres ; ils cessèrent de l'être, quand ils triomphèrent des peuples riches et s'emparèrent de leurs richesses.
20 Si la Science Grecque avait provoqué et fomenté la luxure Romaine, les promoteurs et les soutiens de cette luxure eussent été les Romains les plus cultivés ; or, le plus grand nombre des Romains cultivés dénonçaient la luxure et y échappaient. Autre conséquence, démentie par le fait : par rapport aux Romains, les Carthaginois, incultes, auraient
25 dû être des modèles de vertu. Étudiez donc, pour vous éclairer, le bel état social de Carthage ! Après cela, vous n'aurez sans doute pas le front de nous offrir en exemple les deux cents enfants sacrifiés à Saturne ou les hommes jetés vivants dans les flammes par Hamilcar pour obtenir la faveur de la divinité.

30 Sparte et son austérité ; Athènes et sa mollesse ! Mais l'austérité des Lacédémoniens n'a rien d'une louable vertu. Quel peuple a jamais exercé de plus mauvais traitements sur les enfants ? Tout enfant, qui ne naissait pas très robuste, de façon à donner la certitude qu'il serait un guerrier, était supprimé ; les autres, copieusement battus, afin d'être mieux entraînés. Et que dire des traitements infligés aux esclaves,

c'est-à-dire à tous les prisonniers de guerre? On en tuait jusqu'à deux mille à la fois. Spectacle édifiant, au surplus, que celui des femmes toutes nues, luttant les unes contre les autres sous les regards de tout le peuple.

Il est triste de voir le Christ mis en cause, au profit d'un paradoxe. 5
Quand le Christ voulut asseoir l'Évangile dans le monde, au lieu de chercher des savants, il se servit de quelques pêcheurs ignorants. En concluerons-nous que l'ignorance est la source de l'honnêteté, de la religion, de la piété, et que la Science leur est fatale? — Non! Il n'est pas possible d'interpréter aussi mal l'intention du Christ. Si le Christ a 10
choisi, pour la conversion du Monde, des ignorants, qui étaient en même temps des miséreux, c'est dans le seul dessein de confondre les savants et les puissants. Sa force miraculeuse n'en devenait que plus évidente. Cette intention, les Textes Sacrés nous l'indiquent irréfuta-
blement; mais lorsque s'engageait un débat de Doctrine, alors Dieu 15
les secourait avec une éloquence et une sagesse irrésistibles.

Est-il vrai, que vers le x^e siècle vint une époque très heureuse pour l'Église, au moment même où le flambeau des Sciences cessait d'éclairer la Terre, tandis que dans les siècles précédents, où les hommes étaient plus savants, les troubles de l'Église furent continuels? — Parler de 20
quiétude aux approches du x^e siècle, c'est fort mal connaître son Histoire Ecclésiastique. Cette quiétude, la voici : schisme de Photius bouleversant toute l'Église d'Orient et ébranlant celle d'Occident; l'Empereur Louis II et Lothaire, Roi d'Italie, luttant contre les Papes; irruption à main armée, vols et sacrilèges dans Rome; un Pape em- 25
prisonné dans l'Église St-Pierre, pendant un mois, sans lumière et sans offices divins; les Sarrasins, aidés par quelques Princes Chrétiens, poussant jusqu'aux portes de Rome, obligeant le Pape à leur payer annuellement vingt-cinq mille marcs d'argent; le Pape Léon V détrôné, emprisonné par le prêtre Christophe, lequel s'arrogea le trône 30
Pontifical; un Pape déterrante son prédécesseur, traduisant le cadavre en Justice, le faisant condamner comme usurpateur, ordonnant de lui trancher trois doigts et la tête, puis de le jeter dans le Tibre. Le x^e siècle est un triste siècle. Tirons profit de la lecture du docte écrivain ecclésiastique H. Florez : La discorde régna dans l'Empire, le désordre 35

chez les Ministres de l'Église, l'ignorance chez tous. A l'exception des Religieux cloîtrés, on ne savait pas ce que c'était que le Latin, ce que c'était que les Lettres ; les livres étaient très rares, avaient été brûlés avec les villes dans les désordres de la guerre ; l'imprimerie n'existant pas encore, les Religieux, retirés dans leur cellule, s'employaient à en refaire des exemplaires. Mars n'était pas le seul à régner, Vénus régnait aussi, car les Théodora et les Marozia commandaient au Souverain Pontife. De mauvaises mères engendraient des filles pires encore. On en vint à respecter si peu l'intégrité du Canon, que des Chanoines se mariaient, après avoir fait les publications de leur mariage. Telle était la quiétude de l'Église, tandis que l'ignorance triomphait. Ceux qui cultivaient les Lettres dans la retraite de leur cellule montèrent enfin sur le Trône Pontifical, et restaurèrent les Sciences. Alors, les plaies de l'Église commencèrent à se fermer.

Ayant placé si malencontreusement la félicité de l'Église au milieu des ténèbres de l'esprit, l'auteur de la Dissertation, persévérant dans son erreur, voit une rechute vers le milieu du xv^e siècle. Cette rechute coïncide avec la Renaissance : donc la Renaissance est la grande coupable. C'est trop libéralement charger la Renaissance de péchés qui ne sont pas les siens. Un petit peu d'arithmétique : la Renaissance a atteint son apogée au xvi^e siècle, car d'Italie elle se répandit dans les autres royaumes. Au xvi^e siècle, l'Église compte dix-huit Saints canonisés ; au xv^e siècle, quinze ; au xiv^e siècle, sept seulement. Depuis la Renaissance, il n'y a plus eu d'Antipapes. Est-il pour l'Église une affliction plus cruelle que celle des Antipapes ? Aucune lutte extérieure, si grave ample ou pénible qu'elle soit, ne peut se comparer à ce déchirement intérieur. Pendant soixante ans, juste avant le moment où la Littérature Grecque s'introduisait dans l'Église Latine, depuis Urbain VI jusqu'à Nicolas V, un schisme intérieur déchira l'Église. Quant à l'hérésie de Luther, elle ne naquit pas en Italie, où s'épanouissaient les Belles-Lettres, mais en Allemagne, où on les cultivait peu. Les erreurs de Luther, vraisemblablement, ont leurs racines dans les hérésies de Jean Huss et Jérôme de Prague, mal extirpées. D'ailleurs les époques d'ignorance virent fleurir bien des hérésies : Simon le Magicien, et Ménandre, et Saturnin, et Basilide, et Cérinthe, et Ebion, et Nicolas.

Le lauréat écrit bien mal l'Histoire; et quand bien même il l'écrirait plus fidèlement, sa méthode serait arbitraire, car elle consisterait à tirer de la simultanéité occasionnelle de certains faits une relation de cause à effet. « La simultanéité, la coexistence de deux choses n'implique une causalité ou une influence de l'une sur l'autre que si la simultanéité est absolument constante et n'est jamais démentie. »

Apportons maintenant, en faveur des Lettres et Sciences, des arguments positifs. Julien permit les Lettres sacrées et prohiba les Lettres profanes, sous le prétexte qu'il fallait proscrire les auteurs païens. Il interdit de lire Homère, Hésiode, Démosthène, Hérodote, Thucydide, Isocrate, ou Lysias. Or, remarquez que l'Apostat, par excellence, c'est Julien, et que nul, autant que lui, ne fut honni par les Saints-Pères. Et pourquoi donc? Parce que, dans la pensée de Julien, prohiber les Lettres profanes, c'était vouer les Chrétiens à l'ignorance et au mépris, les priver de l'arme intellectuelle de la discussion. Ainsi procédèrent les Philistins, ils ne laissèrent pas un seul forgeron sur la terre d'Israël, pour que personne ne pût y fabriquer des armes.

En France, le débat a été vidé entre Mabillon et Rancé, le fondateur de la Trappe. Le Bouthillier de Rancé n'a jamais prétendu que l'étude des Sciences fût, en général, opposée à la pratique de la Religion Chrétienne; il laissait une entreprise d'une telle envergure à un auteur paradoxal. Il souhaitait pour les Religieux une observance monastique strictement rigoureuse, et craignait que les études ne détournassent de cette rigueur. Mabillon, au contraire, soutenait que les études s'alliaient intimement à la véritable observance monastique. Le bon ordre qui fut établi, dès le début, dans les communautés monastiques n'aurait pu subsister sans le secours des études. Dénués d'un tel secours, les Abbés et les Supérieurs ne peuvent avoir les qualités nécessaires pour une bonne direction. Les Grands Hommes qui ont fleuri chez les Religieux, sont une preuve en faveur de la culture des Sciences. Les bibliothèques des Monastères attestent un labeur fécond. Les études furent établies par Saint-Benoît lui-même. Il s'agit bien d'une tradition ininterrompue. Les différentes réformes des Bénédictins ont toujours comporté une restauration des études. Quant aux conciles et aux papes, ils n'ont jamais défendu les études aux Religieux; au con-

traire, ils leur ont prescrit de s'y livrer. Objectera-t-on qu'il s'agit là d'études théologiques ou morales? On se tromperait fort; il est impossible de se spécialiser dans la Théologie et la Morale, sans une culture beaucoup plus générale; au reste, les arguments de Mabillon concernent non seulement les Lettres Divines, mais aussi les Lettres humaines. Que fit donc le Grand Cassiodore, après avoir été tout puissant, quand il revêtit l'habit monastique, et qu'il fonda en Calabre un monastère Bénédictin? Il l'enrichit d'une vaste et rare bibliothèque, comprenant des livres de toutes les Facultés; et il écrivit des traités de Grammaire, d'Orthographe, de Rhétorique, de Dialectique, de Philosophie, d'Arithmétique, de Musique, de Géométrie, d'Astronomie. Sixte de Sienne nous représente le vénérable Bède comme un homme « instruit en toutes sortes de Sciences, grammairien, versé dans les Lettres latines et grecques, poète, rhétoricien, historien, astronome, arithméticien, chronographe, cosmographe, philosophe, théologien ». A travers les monastères Bénédictins, en Angleterre, en Allemagne, en France, quel merveilleux épanouissement! La Religion Bénédictine préside aux Sciences, asseoit de florissantes Académies. Relisons-en la glorieuse histoire que nous a retracée Mabillon.

Si la Science était contraire à la vertu, et favorisait le Vice, on trouverait chez les Doctes plus de vice que de vertu. Or, la vertu éclate, — ou pour mieux dire se cache modestement —, chez la plupart des Savants. L'étude est une passion qui nous empêche de nous livrer à d'autres passions; elle nous distrait des vices. Des mathématiciens, comme Archimède dans l'Antiquité, comme Viète dans les Temps Modernes, nous prouvent combien un savant peut être distrait, et aussi combien il peut être à l'abri des vices vulgaires. A l'exception des livres immoraux, toute lecture, même gaie, amusante, a son utilité. Elle combat ce grand ennemi du corps et de l'âme : la tristesse. Certains Pères Supérieurs, certains Maîtres, interdisent la lecture de pure diversion; ils ont tort. Il convient de détendre le ressort d'une âme, qui ne peut toujours rester tendu.

*
* *

Le retour cyclique de Platon n'est qu'une théorie ingénieuse. N'escomptons pas qu'à la faveur d'une identique position des astres tout ce qui fut, à un moment du passé, doit être, à un moment de l'avenir. Croyons au progrès. L'époque actuelle ne subit ni une décrépitude morale, ni une décrépitude physique. Mais ne nourrissons pas d'optimisme béat. Le monde n'est pas beaucoup moins imparfait, beaucoup plus civilisé. En Espagne, notamment, tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes. Pour assurer le progrès, il ne faudra point ménager les efforts. Et d'abord, il sera nécessaire de procéder à un reclassement des valeurs.

Un culte irraisonné de la Noblesse ne se justifierait en aucune manière. Réprouvons la fatuité de ceux qui font de la Noblesse une entité. La vertu de nos ancêtres n'est pas la nôtre. Bien souvent les enfants ne ressemblent pas à leur père. Voulez-vous, entre beaucoup d'autres, un exemple frappant de diversité? Prenez, à Rome, la famille Antonia. Marc Antoine fut doté d'éminentes qualités. Après lui, nous trouvons des fils mauvais, un petit-fils pire encore, puis une Antonia sage, belle, pudique, avisée, courageuse, l'un des plus beaux ornements de Rome. D'Antonia naquit un fils admirable : Germanicus, et deux véritables monstres Claude et Livilla. Germanicus fit les délices de Rome; Caligula, son fils, fut l'horreur du genre humain. L'atavisme moral, comme l'atavisme physique, reçoit à chaque instant des démentis. D'ailleurs, si l'on concédait même que le fils tient du père, il faudrait inverser la loi de la noblesse : elle serait d'autant moins valable que plus ancienne. Certes, un bouleversement de l'état social n'est pas à souhaiter : le changement brusque de fortune sociale offre des inconvénients. De la Noblesse, on peut faire un très bon usage dans l'armée; et cela devrait permettre d'y enrôler moins de travailleurs. De toute manière, le Noble n'aurait aucune excuse à se complaire dans l'oisiveté. L'estime que chacun peut retirer de ses efforts et de ses œuvres est la plus solide et la plus valable de toutes.

Le Passé nous apprendra que la tyrannie a souvent très mal fini, et qu'à quelques rares exceptions près — un Philippe ou un Cromwell — les tyrans ont glissé dans leur propre sang. Le sort des flatteurs et des ambitieux qui grandissent auprès des despotes, et qui sont une des causes du despotisme, n'est pas non plus digne d'envie. Les bonnes
5 qualités d'un homme privé ne sont pas inutiles à un homme politique. A tout prendre, pourvu que l'on ait du courage et de la fermeté, être bon et honnête est une élémentaire sagesse, et n'est pas un mauvais calcul. Le peuple doit cesser d'admirer des qualités qui n'en sont point
10 et qu'il a coutume de louer. La libéralité d'un prince est plus condamnable que celle d'un individu ; car si l'individu gaspille sa fortune, le prince, lui, gaspille celle d'autrui. L'argent de l'État doit avoir un autre emploi que celui de la magnificence. Le Trésor public res-
semble, en quelque manière, à l'océan, qui reçoit toutes les eaux et
15 d'où s'élèvent des vapeurs, qui vont féconder les terres mêmes d'où les eaux sont venues. Prudence, justice, fermeté ; choisir des ministres sages et droits ; récompenser les mérites ; châtier les délits ; ne pas faire des promesses à la légère, mais les tenir ; se garder des flatteurs par-
dessus tout, y compris les hommes politiques, les théologiens et les
20 juristes, qui démontreront au prince que son bon plaisir est entièrement justifié, que la raison d'État légitime ses actes ; ne jamais oublier que Dieu n'a pas fait le royaume pour le Roi, mais le roi pour le Royaume : voilà quelques commandements à la fois moraux et sensés.

L'histoire doit renoncer à nous raconter avec tant de prolixité et tant
25 d'emphase les faits et gestes des conquérants. Elle paraît n'avoir été écrite que pour la gloire des plus grands malfaiteurs de l'humanité : — « Si je me mettais à écrire un catalogue des plus fameux bandits qu'il y eut au monde, je placerais en tête Alexandre le Grand et Jules César. » La guerre est funeste pour les vainqueurs, et non pas
30 seulement pour les vaincus : « Ils triomphent, c'est vrai, mais dix batailles gagnées coûtent au Royaume plus d'hommes que deux ou trois batailles perdues ; ajoutez-y le tort causé aux Arts et à l'Agriculture, alors que toute l'attention s'est portée sur la guerre. En fin de compte, à part quelques soldats récompensés et quelques autres qui s'empa-
35 rèrent du butin, les états conquérants ont subi les dommages de la

guerre presque autant que les états conquis. Le premier des commandements auquel doit obéir un prince, c'est de ne pas conquérir de nouveaux royaumes, mais de bien gouverner ceux qu'il possède. La guerre, néiaste, entrave le développement d'un pays, compromet l'essor des Sciences, de l'Agriculture et de l'Industrie. Ce ne sont pas les exploits guerriers qu'il faut chanter, ce sont les progrès de la Nation : la Marine développée, des écoles établies, les chemins améliorés ou créés à travers des régions montagneuses, le Trésor payant ses dettes et n'étant plus en déficit, la Peinture, la Statuaire, l'Architecture encouragées.

On peut ranger Feijoo parmi les féministes ; et c'est là une marque de plus du libéralisme de son esprit. La Femme n'est pas un accident, une imperfection de la nature, selon la théorie due ou prêtée à Aristote, soutenue au XII^e siècle par le Docteur Parisien Almaric, condamnée par le concile de Paris en 1209. Dieu n'a pas astreint la Femme à attendre la Résurrection Universelle pour se perfectionner, en devenant mâle, suivant une conjecture repoussée par saint Augustin. Bien loin de là : les qualités de la Femme sont comparables à celle de l'Homme.

L'Histoire nous montre des femmes dont la conduite politique fut exemplaire : Semiramis, Artémise, Aspasia, Livie, Isabelle d'Angleterre, Catherine de Médicis, Isabelle la Catholique ; des femmes courageuses autant qu'homme peut l'être : Dripetine, Clélie, Arrie, Éponine, la Pucelle de France ; Marguerite de Danemark, Marulla, Blanche de Rossi, la bergère Bonna, Maria Pita la Galicienne, Marie d'Estrade, Anne de Baux, Jeanne Hachette. Elle nous fournirait même des preuves qu'une femme est capable de garder un secret. Dans les temps plus modernes, nous n'aurons que l'embarras du choix. Et Feijoo présente une longue liste commentée d'Espagnoles, de Françaises, d'Italiennes, d'Allemandes illustres. Plusieurs d'entre elles se distinguèrent en peinture et en sculpture, en poésie et en musique. C'est à juste titre qu'il y a plusieurs siècles, Francisco Manuel, et tout récemment l'Abbé de Bellegarde et le Père Buffier ont pris la défense des femmes.

L'opinion de l'infériorité des femmes a été répandue par les Hommes. Jamais l'Apologue du voyageur et du Lion n'a été mieux illustré. L'équité exige que l'on examine les résultats obtenus par les femmes dans les domaines où elles ont exercé leur activité, et non pas dans

les domaines où seule s'est exercée l'activité des hommes. Quant aux différences anatomiques que l'on a invoquées, — structure du cerveau ou qualité du tempérament, — elles ne sont, à aucun titre, significatives. Feijoo exprimera le souhait qu'après avoir reçu toute l'instruction désirable la femme soit, de préférence à l'homme, préposée aux accouchements; mais, à part ce cas, il ne précisera guère les emplois que l'on pourrait confier aux femmes. Bien qu'il conteste l'authenticité, ou tout au moins le caractère impératif, de la sentence de la Genèse : « Sub potestate eris », il lui était impossible de plaider l'autonomie sociale de la Femme. Mais il est un droit que personne ne peut refuser à la Femme : la dignité. L'équité l'exige; les effets moraux en seront bienfaisants.

*
* *

Par nature, Feijoo a horreur de l'agitation et fuit la foule. Les rares visites que fit Feijoo dans la Capitale ne modifièrent ni ses idées, ni son tempérament. Il est vrai qu'en 1728 il fit une expérience désastreuse. Il fut accablé, — étant déjà connu par la publication des deux premiers tomes du *Théâtre Critique* —, de questions étranges qu'il nous rapporte, en les poussant au burlesque. « L'un par exemple, qui s'intéressait à l'Histoire, me demandait sur la Guerre de Troie des détails que n'avaient écrits ni Homère, ni aucun ancien. Un autre, entiché de Chiromancie, voulait que je lui dise ce que signifiaient les lignes de ses mains. Un autre, qui se piquait de physique, prétendait savoir quelle sorte de corps se trouve à trente lieues sous le sol, venait s'informer des terres dans lesquelles poussent les meilleures tomates du monde. Un autre, observateur de songes, voulait que j'interprétasse ce qu'il avait rêvé telle ou telle nuit. Un autre, féru d'antiquité se mettait martel en tête pour élucider quelles espèces de souricières avaient utilisées les anciens. Un autre, qui ne jurait que par l'histoire moderne, me mettait à la question pour savoir comment s'appelait la femme du Grand Mogol, quel était le nombre et la nationalité des femmes que le roi de Perse avait dans son sérail. » Bien

entendu, nous n'accueillerons pas ces souvenirs au pied de la lettre, mais, sous la charge ironique, nous comprendrons à quel point Feijoo fut excédé par les fâcheux. Au reste, le tableau qu'il nous trace de la vie des courtisans n'est nullement engageant : — « Les Cours se composent de ceux qui gouvernent et de ceux qui prétendent. Je considère qu'il y a là une réciprocité d'esclavage. Les prétendants sont les esclaves des gouvernants, et les gouvernants ceux des prétendants. »

La Mode règne en maîtresse dans les Cours. Plutarque nous raconte qu'autour d'Alexandre on affectait d'incliner la tête sur l'épaule gauche, parce qu'Alexandre avait cette légère déformation. Diodore de Sicile nous rapporte que les courtisans du Roi d'Éthiopie se défiguraient et se mutilaient, selon que leur Roi était borgne, boiteux ou manchot. C'est l'éternelle histoire du Renard à la queue coupée; et il est vraisemblable que c'est une vieille femme, puissante et vétuste, qui a propagé la mode de se poudrer à frimas. L'humanité acceptera les pires tortures physiques pour se plier à une mode. A Madrid, il suffit que l'on dise que c'est la mode de Paris. Il y a quelques années, les femmes en étaient à la pâleur, et il paraît que certaines se faisaient saigner pour être à la mode. On voit des femmes choyer des chiens minuscules, d'autant plus précieux qu'ils sont plus petits; et l'on voit même — n'est-ce pas une honte? — des gens portant la barbe s'attacher à ces petits chiens. La Mode ne connaîtra aucune limite, elle ne respectera pas la Religion, elle voudra s'asservir le culte des Saints.

La civilité, l'urbanité, la politesse, c'est, sous trois appellations, une qualité bien rare; ou plutôt un harmonieux ensemble de qualités : tenir la juste mesure, ne pas rester en deçà, ne pas aller au delà, alors que tant de travers vous guettent dans le commerce des hommes; ne pas être bavard; ne pas afficher une franchise outrée; n'être ni entêté, ni querelleur; savoir plaisanter, — car l'esprit est le condiment indispensable de la conversation et le rire est un caractère de l'humanité par excellence —; éviter les plaisanteries excessives et le trop d'esprit; ne pas faire ostentation de savoir ou affectation de supériorité; ne pas parler sur un ton magistral; ne pas importuner les gens; être infiniment délicat au chevet d'un malade; trouver les gestes et les expressions qui conviennent le mieux dans les visites de condolé-

ances.... Il est beaucoup plus facile, — ce n'est pas douteux — de se saluer avec effusion, entre personnes indifférentes, quitte à déclarer ensuite que l'on méprise celui qu'on a si bien salué; de donner le change de l'amabilité à tel point que l'on croirait toujours qu'un jeune
5 blanc-bec rencontre une demoiselle. « Ce ne sont qu'expressions de civilité, profondes révérences, offres de service obséquieuses, attentions sur attentions, visage souriant; mais tout est dans les gestes et sur les lèvres, et rien du cœur ne participe à ces démonstrations. »

Le poison social le plus redoutable, c'est le mensonge et l'hypocrisie. Puissions-nous être préservés des faux dévôts à la vertu revêche,
10 des menteurs de tout acabit, qui s'abritent derrière des raisons de convenance ou de bonne politique! Le mensonge judiciaire ruine notre Justice; on devrait être impitoyable. Nous n'aurions pas à innover, d'ailleurs; nos vieilles lois furent inflexibles sur ce point : « Si un
15 accusé nie qu'il possède une chose qu'un accusateur réclame comme sienne, et s'il est prouvé qu'il a cette chose, il doit la remettre à l'accusateur, même si l'accusateur ne peut pas prouver qu'elle lui appartient. » Le mensonge doit être poursuivi par l'autorité religieuse et par l'autorité civile. Vive le Corregidor d'Agreda! Après enquête,
20 il ordonne de flageller une femme qui a inventé un miracle. « Le Corregidor, homme d'une piété solide, fit donner deux cents coups à la vieille femme; et elle ne les avait point volés. »

Pour lutter contre le mensonge, Feijoo se sentirait une âme de dictateur. Il prohiberait les livres qui promettent la Pierre Philosophale
25 ou la Fontaine de Jouvence; et il exercerait, cela ne paraît pas douteux, une censure contre les faussetés des Gazettes. Chaque jour, par milliers, et par milliers d'exemplaires, elles répandent des menteries. On attribue à Catherine de Médicis l'affirmation qu'une nouvelle fausse, crue pendant trois jours, est capable de sauver tout un
30 État d'une ruine imminente. Pendant que les Allemands assiégeaient victorieusement la ville de Landau, en 1702, la Gazette de Paris publiait que les assiégeants perdaient des milliers d'hommes et ne gagnaient pas un pouce de terrain; elle persista à faire durer le siège, alors que les Allemands s'étaient emparés de la ville. Si l'on en croit
35 Jérôme Ruscelli, la Gazette de Rome, à la date du 28 février 1523,

niait la prise de Rhodes, tombée au pouvoir de Soliman le Magnifique, le 22 décembre 1522. N'exerçant pas l'autorité temporelle, Feijoo n'a d'autre ressource que de montrer les risques qu'encourent, au point de vue religieux, les propagateurs d'impostures par le truchement des Gazettes. Quand viendra le Jour du Jugement, les comptes qu'ils auront à rendre seront d'une terrifiante arithmétique. Selon les règles théologiques, la malice d'un acte qui induit beaucoup d'hommes à la tromperie est multipliée par le nombre de ceux que l'on a trompés. Un mensonge de Gazette peut donc accumuler des millions et des millions de malices au bilan du Jugement Dernier. Ah! s'il existait une République délivrée de tout mensonge, ce serait déjà sur la Terre une vie paradisiaque! Ce serait le triomphe de la Société Humaine; et la vie Sociale pourrait à juste titre s'appeler « la chose la plus douce qu'il y ait en ce Monde. »

Feijoo ne se contentera pas de moraliser. Heureux de vivre loin de la Cour, il ne renonce pas à agir. Il dénonce des abus, réclame d'urgentes Réformes. La Justice est la plus délicate et la plus nécessaire des Institutions d'un État. Il faut des qualités peu banales pour être un bon Juge. Tout en restant humain, un juge ne peut plus être un homme. Il ne faut pas se contenter de se surveiller soi-même, il faut aussi surveiller ses sous-ordres. Autant que la corruption vénale, les recommandations peuvent fausser la balance de la Justice. Un Juge doit être intelligent et libéral, parce qu'il doit interpréter l'esprit plus encore que la lettre d'une Loi.

La Justice est d'une lenteur désespérante. La lenteur crée une impossibilité à rendre la Justice. Il y a des procès qui traînent des mois et des mois, les suppléments d'enquête s'ajoutent aux suppléments d'enquête, les rapports aux rapports; un jour, vient l'oubli, la lassitude ou la plus absurde commisération. S'agit-il d'un crime? Toutes les âmes sont bouleversées d'horreur, les plus indulgents réclament une peine exemplaire, le Procureur public fulmine, tout ne respire que sévérité. Le temps coule, le crime s'éloigne de la vue comme de la colère, on trouve des excuses aux actions les plus atroces; la pitié se mêle à la Justice, le zèle de ceux qui poursuivent le crime passe du chaud au tiède, et du tiède au froid. Quelques mois ne suffisent-ils pas pour que les flammes de Juillet deviennent les glaces de Janvier!

Les défenseurs du coupable sont de plus en plus nombreux; les suppliques se multiplient. Ils s'en faut de peu que celui que tout le monde vouait à la pendaison ne sorte de la prison comme un triomphateur.

Les procès non criminels, eux aussi, sont interminables. La procédure offre tant de ressources, et tant de gens ont pour profession de l'embrouiller! Certains procès durent toute une vie. Le résultat, c'est que, à part les gens de Justice, tout le monde est ruiné. Que d'argent dépensé, et que de temps perdu! Les gens de Justice ont la plus grande part de responsabilité; ils foisonnent et font durer et foisonner les procès. « Autrefois, on voyait les tribunaux aux portes des villes; maintenant, on voit des populations entières aux portes des tribunaux. » Une réforme radicale s'impose. Cette multitude de greffiers, huissiers, notaires ou avoués, avocats, dont beaucoup sont des gens sans Foi ni Loi, il faut impitoyablement la réduire. La fureur de Quevedo semble s'être communiquée à l'âme de Feijoo. Les embrouilleurs, les fomentateurs de discorde, les défenseurs de crime, nous en avons deux tiers de trop; au lieu d'enrôler les gens dont l'activité est utile à la nation, enrégimentons, d'abord, ceux dont l'activité lui est nuisible. Enrégimenter les gens de Justice! Feijoo plaisante, dira-t-on. Il n'est pas du tout sûr qu'il plaisante. Feijoo est humain, très bon. A l'égard des hommes, il n'admet pas que l'on soit grincheux, sévère. Il éprouve même, à l'égard des animaux, des sentiments qui nous font songer à saint François d'Assise. Mais, quand il s'agit de rendre une justice entendue, ou de servir le bien public, il est animé d'un véhément autoritarisme réformateur.

Précisons bien : « quand il s'agit de rendre une justice entendue », car Feijoo n'a rien d'un tortionnaire. La Torture, il la repousse avec horreur; il l'estime à la fois barbare, immorale et stupide. Elle est admise par l'Église, mais il n'y a aucun sacrilège à la condamner; sa pratique n'est pas conforme à l'antique discipline de l'Église. Au cours des âges elle est passée des tribunaux séculiers aux tribunaux ecclésiastiques; et non point de ceux-ci à ceux-là. Le plus souvent, la torture arrache des confessions qui ne sont que des mensonges. Un pieux Jésuite, le Père Spé, après avoir entendu les confessions de nombreux condamnés pour crime de sorcellerie, s'écrie, avec indignation et en

pleine connaissance de cause : « Juges, pourquoi vous évertuez à rechercher les Sorciers? Je vous montrerai, sur-le-champ, où ils se trouvent. Eh bien! saisissez-vous des Capucins, des Jésuites, de tous les Religieux; mettez-les à la question, et vous verrez comment ils confessent leur crime de sorcellerie. Si quelques-uns s'y refusent, 5 renouvelez la question trois ou quatre fois, il finiront par avouer ».... La résistance à la douleur, voilà ce que la torture permet de mesurer. Or, l'endurance est plus grande chez les bandits que chez les gens honnêtes et pacifiques. Les assassins du Duc de Milan, du Prince d'Orange, de Henri IV, les Olgiati, Gérard, Ravailac, subirent d'effroyables sup- 10 plices avec une énergie surhumaine. La torture perdra beaucoup d'innocents, avant de confondre un seul coupable.

L'Espagne souffre de trois plaies vives, que ne guériront pas de trop petits remèdes : le vol, la mendicité, l'oisiveté. L'Église doit donner l'exemple en refusant catégoriquement aux voleurs le droit d'asile : « Je 15 pourrais citer deux cas de voleurs qui, ayant échappé à la Justice sous le prétexte d'immunité ecclésiastique, s'empressèrent de voler ceux-là mêmes qui les avaient sauvés. » La Justice civile doit être rapide et énergique. Comme il vaut encore mieux prévenir que punir, il ne faut pas hésiter à appliquer une mesure sociale, dont on trou- 20 verait des précédents dans l'Antiquité, et qui est la meilleure sauvegarde de la sûreté publique en Chine : chacun, à tout moment, devrait être tenu de rendre compte de son identité, de son gîte et de ses moyens d'existence. Cette stricte et équitable précaution serait beaucoup plus efficace que de rigoureuses, mais tardives, sanctions. 25

Les mendiants fourmillent. Nous ne devrions nous intéresser qu'à ceux qui, réellement, ne peuvent pas travailler tout en ayant le désir de travailler. Les mutilés nous apitoyent davantage, et bien souvent ce ne sont pas les plus intéressants; tel d'entre eux, bien qu'il soit manchot ou estropié, pourrait faire quelque utile besogne. La vérité, 30 c'est qu'il y a beaucoup de pauvres volontaires : il n'est pas rare que ces mauvaises fourmis d'une République laissent, à leur mort, passablement d'argent. L'aumône doit être chose tout à fait exceptionnelle : elle devient une calamité, quand elle détourne du labeur honnête, et recrute pour la mendicité paresseuse. Platon a voulu chasser de sa 35

République des gens qui méritaient d'y rester; mais il avait grandement raison de bannir les mendiants de sa Cité.

5 Ce qu'il conseille, Feijoo le pratique lui-même. Charitable, prodigue même, pour les misères publiques, — comme il en donne la preuve au cours d'une disette dans les Asturies, — il s'interdit, autant que possible, de faire l'aumône aux mendiants. Il accomplit, en cela, un devoir social: il ne se désintéresse pas de la misère humaine; il désire la mieux connaître pour la mieux servir. Il demande l'érection d'Hospices, afin de ne pas abandonner au vice les miséreux; car la misère est encore
10 plus mauvaise conseillère que la richesse. « Détrousser les mendiants valides, mais placer les véritables invalides dans les Hospices. »

L'oisiveté est à combattre par tous les moyens. On l'a tellement encouragée! Les fêtes se sont multipliées, paralysant à tout propos le travail, diminuant les gains, augmentant les dépenses, favorisant les
15 mauvais penchants. Du point de vue religieux, nous avons vu que Feijoo démontrait la légitimité d'une réduction des jours de fête. Du point de vue social, il réclamait cette réforme d'urgence.

L'Espagne est pauvre. Le travail nécessaire entre tous — celui des champs, — n'est ni équitablement, ni dignement récompensé.
20 L'Espagne a trop de bras inoccupés et trop peu de population. En Galice, dans les Asturies, dans les montagnes de Léon, le paysan est misérable. Il faut réhabiliter l'Agriculture. Les Romains ont écrit des traités d'Agriculture; ils ont eu de grands poètes agricoles. Camille sauva Rome cinq fois, et cinq fois s'en retourna à sa charrue. De
25 grandes familles, les Fabius, les Lentulus, les Cicéron tiraient leurs noms des fèves, des lentilles ou des pois chiches. Le cas de Rome n'est pas isolé: les grands Empires, que ce soit l'Égypte ou que ce soit la Chine, ont connu une Agriculture florissante.

Cultivons la terre intelligemment. Nous avons des Maîtres de
30 Musique et des Maîtres à danser, nous n'avons pas de Professeurs d'Agriculture. Nos cultivateurs sont routiniers, ils héritent de procédés vétustes. Créons à Madrid un Conseil d'Agriculture, et faisons entrer dans ce Conseil des cultivateurs aisés et intelligents, prélevés dans toutes les provinces de l'Espagne, deux ou trois dans chacune, selon
35 leur importance. Qu'ils se réunissent, qu'ils discutent, qu'ils examinent

les méthodes qui conviennent le mieux à chaque province, à chaque terrain même, à chaque production. Qu'ils soumettent leurs conclusions au Conseil Royal. Peut-être trouveront-ils qu'en Espagne on cultive trop la vigne au détriment du blé; ou bien que l'on s'obstine à affecter certaines productions à des terrains inaptes, mais qui conviendraient fort bien à d'autres cultures; que le labour doit se faire, non avec des mules, mais avec des bœufs, parce que le soc entre plus profondément; que le joug est souvent mal placé, l'effort des bêtes mal utilisé; que le bétail bovin est le bétail par excellence, à cause du lait et des engrais; que le reboisement est une œuvre très importante à réaliser. Au lieu d'arracher les agriculteurs à la terre pour les enrôler dans l'armée, accordons-leur une immunité particulière. En temps de guerre, leur personne, leur maison et leurs biens devraient être à l'abri des déprédations et des violences.

Le système d'irrigation des terres, — capital pour l'Espagne, — réclame beaucoup de soins, exige de grands travaux. Le Royaume d'Égypte, dont la production en blé est merveilleuse, ne produirait pas un grain de blé, si le Nil n'avait pas été admirablement canalisé. Appelons des spécialistes; car, pour bien accomplir ces travaux, il faut être armé, aujourd'hui, ainsi que nous le voyons à l'étranger, de réelles connaissances scientifiques. Ne laissons pas incultes des terres nullement stériles par elles-mêmes et dont la stérilité n'est que de l'abandon. Quand le bien public l'exige, le Prince, usant du noble pouvoir qu'il a en toute Justice, peut limiter la possession de la terre à l'étendue que chacun peut cultiver, soit par lui-même, soit à l'aide de travailleurs.

* * *

L'exotisme a fait fureur au début du XVIII^e siècle. Feijoo suit de très bon cœur ce mouvement; il est d'abord séduit par le pittoresque, qui assure un agrément de plus pour ses lecteurs. On lit toujours avec intérêt des coutumes étranges, seraient-elles horripilantes. Les Hérules, ancien peuple Balte, tuaient tous les malades et tous les vieillards,

et interdisaient aux femmes de survivre à leur mari. Les Caspiens
faisaient mourir de faim leurs parents, dès qu'ils étaient vieux. Au
palais d'un roi Africain, celui de Macoco, on tue chaque jour deux
cents hommes, pour le service de bouche du roi et de sa domesti-
cité. Chez les Yagos, le seul sépulcre des Morts est l'estomac des
vivants. Chez les Cafres, tous les parents sont obligés de se couper le
petit doigt de la main gauche, pour le mettre dans le tombeau du défunt.
Les habitants de Macazar, île de l'Océan Indien, font enlever leurs dents,
pour mettre à la place des dents d'argent et d'or. A Malabar, les
femmes peuvent prendre autant de maris qu'elles veulent. Il est une
province de Géorgie, où l'homme adultère, quand il est surpris, doit
racheter sa faute en donnant un petit cochon. Les femmes Druses sont
les seules dépositaires des Lettres : elles savent lire et écrire, tandis que
les hommes illettrés s'adonnent à l'agriculture, au commerce ou à
la guerre.

Ne jugeons pas sur les apparences. A Madagascar on adore un
grillon; mais le grillon de Madagascar mérite d'être réhabilité. Un
Français, curieux, réussissant à se faire comprendre des habitants, leur
demanda le motif de cette idolâtrie. Il apprit que la créature la plus vile
peut servir de symbole pour adorer Dieu. Du sanguinaire ou du piquant,
nous passerons peu à peu, et comme invinciblement, à l'exemplaire.
Ceux que nous inclinons à appeler des sauvages ou des barbares nous
réservent d'excellentes leçons de civilisation bien comprise. Le men-
songe, à l'égard duquel nous sommes si indulgents, il n'est pas rare
de le voir sévèrement réprimé, chez eux. En admettant même que les
Druses exagèrent, d'autres peuples lointains nous offriront des preuves
d'une estime sincère témoignée aux femmes. Une femme asiatique
Sitti Maani nous fera songer à la Rachel biblique. Condamnables à
plus d'un chef, les Turcs, à d'autres titres, forceront notre estime. Les
Perses ont des collèges et des universités, étudient l'arithmétique, la
géométrie, l'astronomie, la philosophie naturelle et morale, la médecine,
la jurisprudence, la rhétorique, et ils excellent en poésie. Les
Hindous sont beaucoup plus instruits qu'on ne l'imagine. Les Arabes
ont connu une civilisation très raffinée. Il semble que l'Amérique
Espagnole ait bénéficié, dans l'esprit de Feijoo, du préjugé favorable de

l'exotisme. C'est à tort que l'on prétend que les Créoles sont frappés d'une vieillesse prématurée, les exemples de Créoles ayant atteint un âge avancé attestent la fausseté de cette croyance. Les Créoles ont une force d'esprit au moins égale à celle des Espagnols; et Feijoo produit un palmarès de gloires Créoles. L'enseignement, dans l'Amérique Espagnole, est beaucoup moins attardé qu'en Espagne. La culture, en toute sorte de Lettres Humaines, y est beaucoup plus florissante.

La réhabilitation n'est arrêtée par aucune latitude. Ne plaignons pas les Lapons. Ils n'accepteraient, d'ailleurs, pas qu'on les plaigñit. Le Suédois Olaüs Rudbeck, dans son livre *Laponia illustrata*, nous affirme qu'ils ne changeraient pas leur pays pour le plus beau pays du monde. Leur terre produit quelques fruits savoureux; le gibier et le poisson abondent; les hivers sont clairs et sereins; pas d'orages à craindre, et bien entendu, pas de serpents venimeux. La neige n'est pas un mal; au contraire, il suffit d'y être acclimaté; rien n'est plus sain que la neige. Les Lapons sont agiles et robustes, assez adroits pour tuer les ours blancs sans qu'il y ait jamais d'accident de personne. Envions-les, ils ignorent ce que c'est que la guerre. Un jour, les pays qui nous paraissent les plus barbares seront la fleur de la civilisation. « Je vois que les Sciences ont fleuri, à une époque chez les Phéniciens, à une autre chez les Chaldéens, à une autre, chez les Égyptiens; puis chez les Grecs, puis chez les Romains, puis chez les Arabes; elles s'étendirent ensuite à presque toute l'Europe. Tant que cette *circulation* n'avait pas atteint un pays, les habitants passaient pour barbares; mais on se rendait compte qu'à leur tour ils étaient aussi intelligents que ceux qui les avaient précédés. Si le Monde dure longtemps, s'il y a de grands changements dans les Empires (et Minerve, pèlerine, parcourt la terre en suivant les impulsions violentes de Mars) les peuples les plus scientifiques seront, peut-être, les Iroquois, les Lapons, les Troglodytes, les Garamantes, malgré notre dédain, notre répugnance à les admettre comme membres de notre espèce. »

*
* *

Faire la critique de son propre pays, du haut de l'Observatoire d'une autre Nation, de préférence Orientale, fut non seulement une mode, mais une manie, au XVIII^e siècle. Les *Espions* et *Lettres*, n'étaient que deux variétés d'un seul et même genre. Ce genre, d'ailleurs, nous a valu de véritables chefs-d'œuvre : en France les *Lettres Persanes* de Montesquieu, en Espagne plus tard les *Lettres Marocaines* de Cadalso. Si Feijoo avait écrit des Lettres, entre 1725 et 1740, il n'est pas douteux que son observatoire n'eût été ni la Perse, ni la Turquie, ni le Maroc, mais la Chine, et que nous aurions une nouvelle série de Lettres Chinoises.

En 1728, dans le deuxième tome du Théâtre Critique, il amorce résolument les louanges des Chinois : « Leur gouvernement civil et politique est supérieur à celui de toutes les autres nations. Leurs précautions pour éviter la guerre, aussi bien civile qu'intestine, sont admirables. Chez aucun autre peuple, on n'estime autant les savants, car c'est uniquement à eux que l'on confie le Gouvernement. L'excellence de leur esprit d'invention se manifeste dans les trois fameuses découvertes de l'Imprimerie, de la Poudre et de la Boussole, beaucoup plus anciennes en Chine qu'en Europe, et que peut-être nous tenons d'eux. » En Médecine, nous aurions bien besoin de suivre leur exemple. Leurs médecins sont à la fois pharmaciens, — mais pharmaciens herbolistes. Ils explorent le poulx avec un soin si minutieux qu'ils y consacrent souvent près d'une heure; cet examen et celui de la langue leur permet de déceler les maladies. Les relations des Missionnaires et le livre d'André Cleyer, de *Medicina Chinensium*, en font foi. Chose admirable et que Quevedo avait proposée chez nous en plaisantant, mais qui depuis bien longtemps est, sérieusement, appliquée en Chine, le Médecin n'est payé que si le malade est guéri.

En 1730, dans l'*Ilustración Apologética*, Feijoo, répondant aux critiques de Mañer, maintient à peu près tout ce qu'il a dit et cite de nouvelles références. En 1734, dans le tome VI du Théâtre, il brosse

un tableau des finances publiques. D'après les rapports des Missionnaires, l'Empereur de Chine est très économe : il n'est prodigue que pour secourir les victimes des calamités — en particulier les sinistrés des inondations. Il refuse des fêtes en son honneur, pour ne pas pousser aux dépenses; il ne permet pas qu'on élève un monument à sa gloire; il est le premier à faire son devoir et il déclare nettement que son désir est que tout le monde fasse le sien. Certes, ce Prince vient de proscrire le Christianisme, et c'est fâcheux, mais « son aveuglement, en matière de Religion, n'empêche pas que nous ne le proposons comme un exemple insigne en matière d'économie et de libéralité des Princes. » En 1739, dans le huitième tome du *Théâtre Critique*, l'Agriculture Chinoise est à l'honneur. Deux souverains furent tirés de la charrue; l'un des deux, d'une manière particulièrement édifiante. Le fameux Empereur Yao n'hésite pas à récuser son fils aîné, parce qu'il n'est pas doué des qualités souhaitables; un de ses ministres, intègre, refuse le pouvoir pour lui-même, et propose un jeune et vertueux cultivateur; l'Empereur Yao accepte ce choix et appelle au trône le sujet le plus digne.

Cet éloge de la Chine était vraiment trop poussé et quelque peu simpliste. Feijoo a été induit en erreur, tout au moins encouragé au paradoxe, par les relations des Missionnaires. De nouvelles lectures et ses propres réflexions l'amèneront à modifier ses idées. Au tome IX, les critiques balancent les éloges : merveilleuse habileté dans les Arts mécaniques, perfection dans le raccommodage (nous dirions le stoppage) des étoffes, habileté incontestable en Médecine; mais la poudre qu'ils connurent ne servait guère que pour les feux d'artifice, leur artillerie fut extrêmement modeste, et de toute manière celle qu'ils possèdent aujourd'hui est d'origine Européenne; leur médecine théorique est sans valeur; leurs connaissances anatomiques, insignifiantes. Il en coûte, cependant, à Feijoo de renoncer à son utopie chinoise. Dans le même tome, il engage une polémique avec la *Gazette de Madrid* qui, à la mort de l'Empereur de Chine Yong-Tching, avait fait de ce persécuteur de la Religion Chrétienne un triste portrait, exactement contraire à celui qu'en avait tracé Feijoo. Étudiant les détails de la persécution, Feijoo la déplore très sincèrement, mais accorde à l'Empereur les cir-

constances atténuantes : ses vertus politiques doivent rester sauves, malgré ses persécutions. Nous faisons bien de Trajan un grand Empereur ; la justice rendue à un Empereur Romain, ne la refusons pas à un Empereur de Chine.

- 5 En 1760, dans le tome V des *Lettres Érudites*, l'évolution de Feijoo n'est rien moins qu'une révolution. Il charge à fond les Chinois, à propos de la Médecine. Est-ce à dire que Feijoo fait montre de versatilité ? Non, certes. Son rêve Chinois doit céder le pas, à mesure que les documents l'éclairent, à une conviction inébranlable : la Médecine
10 sans la Science ne peut être qu'un Art enfantin. Des lettres du Père Parennin, du Père d'Entrecolles, tirées des *Lettres édifiantes et curieuses*, ont réellement édifié Feijoo ; elles ont corroboré ce qu'il avait déjà lu dans l'*Histoire de la Chine* du Père Duhalde. Les Chinois ont des théories médicales inconsistantes. Leurs erreurs anatomiques feraient rougir un
15 rustre : il est une histoire, inénarrable, d'un fiel d'éléphant, qui voyage, (le fiel bien entendu). Leurs guérisons merveilleuses ! Il faut en revenir. Pour guérir ses palpitations cardiaques, l'Empereur de Chine renonce à ses médecins incapables et se confie au Frère Rhodes, pharmacien. Le Frère Rhodes acquiert en Chine une solide réputation ; on le pré-
20 fère aux médecins du pays les plus experts. Les premières relations des Missionnaires, auxquelles Feijoo avait ajouté foi, étaient donc erronées. Ces Missionnaires appartenaient à la catégorie vénérable de ceux qui s'entendent mieux à la guérison des âmes qu'à celle des corps. L'Empirisme médical peut donner le change, grâce à quelques résultats ;
25 mais la Médecine est destinée à végéter et à se fourvoyer, si elle n'est pas épaulée par la Science. En Chine, plus encore qu'en Espagne, la Médecine vit dans l'Ignorance. Comment les Missionnaires ont-ils pu se tromper à ce point ? Il est très probable que, tout ainsi que les malades, ils ont été victimes de la charlatanerie médicale. Ces médecins
30 Chinois sont, apparemment, d'habiles farceurs. Ils interrogent, au préalable, les familiers de la maison ; puis jouent la comédie du pouls et de la langue ; les Chinois, pour la menterie, n'ont point leurs pareils dans le Monde. Ainsi finit brutalement, — reconnaissons-le —, une grande illusion exotique.

*
* *

Pour divertir les lecteurs, Feijoo avait inséré dans le deuxième tome de son Théâtre critique, d'après la *Specula physico-mathematico-historica* du Père Allemand Jean Zahn, un tableau des traits typiques de l'Allemand, de l'Espagnol, de l'Italien, du Français, de l'Anglais. L'infant Don Carlos — le futur roi Charles III — ne pris pas le portrait type de l'Espagnol. Écoutons Feijoo : « Son Altesse Royale, ayant daigné lire une partie de mon deuxième tome, dès qu'il parut, trébucha sur le tableau que j'avais emprunté au Père Zahn, docte Prémontré, où les cinq principales Nations de l'Europe sont confrontées au point de vue du caractère et des coutumes. Je dis, en toute réalité, qu'il trébucha là-dessus, parce que sa tendresse pour les Espagnols fut mise à une rude épreuve, en voyant sur ce tableau notre Nation mal traitée sur deux ou trois points. Il en vint à dire à son Précepteur, Don Francisco de Aguirre, que ce livre, ou tout au moins ce tableau, méritait d'être brûlé. Le Précepteur le rassura, en lui représentant que ce tableau n'exprimait pas mon opinion personnelle, mais celle de l'auteur Allemand auquel il était emprunté; et que, bien loin d'accepter ce qu'il dit sur notre Nation, je déclarais à la page précédente, qu'en ce qui nous concerne, je le tenais pour peu véridique. Le ressentiment du très aimable Infant en fut tempéré, mais non pas complètement apaisé; car, si dans son esprit ma défense était valable, le tableau était toujours là, blessant, sous ses yeux; si bien que, le bonheur de baiser sa main m'ayant été octroyé quelques jours après, il me donna quelques marques de son mécontentement et il répéta en ma présence, à son Précepteur, qu'il fallait brûler ce tableau. Je dois dire, en toute vérité, que l'aménité de son visage semblait contredire la rigueur de cette sentence. » Le tome IV, du *Théâtre critique*, qui comprend les deux grands discours (une centaine de pages) sur les Gloires de l'Espagne, est précisément dédié à l'Infant Don Carlos. L'objet de ces discours est de mériter le pardon de Son Altesse et de donner satisfaction à la

TABEAU DE J. ZAHN	ALLEMAND	ESPAGNOL	ITALIEN	FRANÇAIS	ANGLAIS
CORPS	Robuste.	Horrible.	Débile.	Agile.	Délicat.
ÂME	Ours.	Éléphant.	Renard.	Aigle.	Lion.
VÊTEMENT.	Singe.	Modeste.	Lugubre.	Protée.	Superbe.
MŒURS	Sérieux.	Grave.	Facile.	Ostenta- teur.	Doux.
TABLE.	Ivrogne.	Fas- tidieux.	Sobre.	Délicat.	Glouton.
BEAUTÉ.	Statue.	Démon.	Homme.	Femme.	Ange.
CONVERSATION. . .	Hurle.	Parle.	Délire.	Chante.	Pleure.
SECRETS.	Oublieux.	Muet.	Taciturne.	Bavard.	Infidèle.
SCIENCE.	Juriste.	Théolo- gien.	Archi- tecte.	Un peu de tout.	Phi- losophe.
FIDÉLITÉ	Fidèle.	Fal- lacieux.	Soupçon- neux.	Léger.	Perfide.
CONSEILS	Lent.	Prudent.	Subtil.	Trop prompt.	Im- prudent.
RELIGION	Supersti- tieux.	Constant.	Religieux.	Zélé.	Chan- geant.
MAGNIFICENCE. . .	Fortifica- tions.	Armes.	Temples.	Palais.	Marine.
<i>Dans le ménage le mari est</i>	Maître.	Tyran.	Geôlier.	Compag- non.	Vassal.
<i>Dans le ménage la femme est.</i>	Trésor du foyer.	Esclave.	Prison- nière.	Dame.	Reine.
<i>Dans la maison le domestique est. . .</i>	Compag- non.	Sujet.	Obsé- quieux.	Domes- tique.	Esclave.
MALADIES.	Goutte.	Toutes.	Peste.	Mal vénérien.	Lupus.
<i>Au moment de la mort</i>	Désin- volte.	Généreux.	Désespéré.	Violent.	Présomp- tueux.

Nation ; de montrer à l'Espagne moderne, l'Espagne ancienne ; aux fils, le mérite de leurs pères.

Les Espagnols sont si voisins de l'Afrique, qu'en Europe on n'a que trop tendance à les prendre pour des Africains, — opinion injuste et simpliste, mais que les Espagnols eux-mêmes ont encouragée par leur paresse et leur indifférence, depuis un siècle. L'Espagne fut autrefois hautement célébrée par les Nations mêmes qui la méprisent aujourd'hui, pour son intrépidité, sa grandeur d'âme, sa constance. Sa gloire militaire, son hospitalité, son amour de la justice, sa fidélité aux serments, sa loyauté commerciale furent des vertus reconnues, incontestées. Avant l'Empire Romain, c'est la lutte héroïque contre les Carthaginois, le siège mémorable de Sagonte, l'inimaginable projet d'Annibal, fondé sur la valeur des troupes espagnoles : atteindre Rome, à mort, par le continent ; puis c'est Viriathe, la fin sublime de Numance, Sertorius, dont les Romains ne viennent à bout que par la trahison. Sous l'Empire, Jules César et Auguste triomphent à grand'peine. Conquise, l'Espagne conquiert Rome ; elle lui donne trois de ses plus glorieux Empereurs : Trajan, Hadrien et Théodose. Théodose est l'instrument de Dieu. Propagatrice de la Religion Chrétienne, l'Espagne est promise à une gloire non pareille. Un Évêque de Cordoue, Osius, est appelé le Prince des Conciles. Les Conciles de Tolède sont parmi les plus anciens et les plus célèbres. Que de noms Espagnols inscrits au Martyrologe ! Vient la domination Arabe et les longues luttes des Chrétiens contre les envahisseurs ; l'histoire n'en est pas écrite, parce que les héros faisaient l'histoire et ne l'écrivaient pas. N'en déplaise à Juan de Ferreras, Bernardo del Carpio est une pure gloire, presque l'égal du Cid. Peu d'œuvres militaires et politiques sont comparables à celles de saint Ferdinand. Les guerres civiles déchirent l'Espagne, jusqu'au moment où brille Alphonse le Grand. Une époque sombre et sanglante, celle de Pierre le Cruel, s'illumine d'une resplendissante figure : le Cardinal Albornoz. Quels Rois peuvent être comparés au Roi Politique, par excellence, Ferdinand le Catholique ? Quel homme peut être l'égal de cette femme unique : Isabelle la Catholique ? Cherchez donc un capitaine aussi grand que le Grand Capitaine, Gonzalve de Cordoue ; une conquête

aussi géniale que celle du Mexique par Fernand Cortez. Et l'Espagne, toujours servante de la Religion, alors qu'une partie de l'Europe échappe au Catholicisme, donne un Nouveau Monde à sa Foi.

« Reste maintenant à justifier l'habileté intellectuelle des Espagnols en toutes sortes de matières; et c'est là que les étrangers ont le plus grand besoin d'être éclairés, car beaucoup d'entre eux ont la conviction que parmi les grandes nations de l'Europe nous sommes les plus inhabiles et les plus rudes. Ils ne nous concèdent quelque talent spécial que pour les sciences abstraites, comme la Logique, la Métaphysique, la Théologie Scolastique; qu'un talent acceptable en Jurisprudence et en Théologie Morale ». En vérité, les Espagnols ont excellé là où ils se sont appliqués. Les cours de Théologie Morale publiés à l'étranger ne sont, pour la majeure partie, qu'une reprise de nos écrits théologiques; la méthode remonte à un Espagnol, saint Raymond de Peñafort. Après l'Italie, c'est en Espagne que la Jurisprudence s'est épanouie : Martin de Azpilcueta, surnommé l'Oracle de la Jurisprudence, le Président Covarrubias, l'illustre Antonio Agustín, Prince des Jurisconsultes, Antonio de Govea, Barbosa, et d'autres encore, plus récents. Il n'y a rien d'étonnant à ce que les résultats soient moins éclatants ou même médiocres, là où les Espagnols n'ont pas appliqué, ou ont mal appliqué, leur effort. Reconnaissons notre infériorité en Physique et en Mathématiques, par la faute de l'Aristotélisme. En Astronomie, l'Espagne fut une précieuse intermédiaire, car cette science fut transportée d'Égypte en Europe par les Arabes; et il y a bien longtemps qu'un roi espagnol, Alphonse le Savant, la cultiva avec éclat. La Médecine actuelle est indéfendable, bien que nous ayons un grand nombre d'auteurs classiques loués par les autres nations, tout particulièrement la méthode de Valles. En Botanique et en Chimie, nous sommes aujourd'hui des mendiants, parce que nous nous en désintéressons; mais nous lisons dans Pline qu'il n'en fut pas toujours ainsi en Espagne. Nous n'avons pas brillé en Anatomie; et ce fut un grand tort que de négliger une science indispensable à la Médecine.

Si l'on excepte Aristote, le plus grand philosophe moral du paganisme est le stoïcien Sénèque; or, Sénèque était de Cordoue. Le grand maître des Géographes, Pomponius Mela, naquit à Grenade. En Agri-

culture, l'œuvre d'un Espagnol, Columelle, eut une grande vogue dans l'Antiquité. Grâce à leurs académies, l'Angleterre et la France ont fait faire de très grands progrès à l'Histoire Naturelle; elles ne pourraient pas, toutefois, produire un travail d'un seul homme comparable à *l'Histoire Naturelle de l'Amérique*, du Père Joseph d'Acosta. 5

Le plus grand des rhétoriciens fut incontestablement Quintilien. Son pays d'origine? L'Espagne. La poésie exige cette fougue, cet enthousiasme qui est bien dans la nature du génie espagnol; l'Espagne seule a donné à Rome plus de poètes que l'Europe entière : Silius Italicus, Lucain, Martial, Sénèque le Tragique, Columelle, Latronianus et plusieurs autres. Ils excellèrent, à peu près au même titre, dans le genre satirique et dans le genre héroïque. Lucain n'a pas connu dans l'Antiquité la gloire de Virgile; mais il lui est parfaitement comparable. 10

Le génie poétique n'a cessé de resplendir en Espagne. Au siècle passé, le Manzanares vit plus de cygnes sur ses rives, que le Méandre sur ses ondes. La Poésie Comique moderne, l'Europe la doit presque entièrement à l'Espagne. Le théâtre italien n'était pas de la vraie comédie; Lope de Vega fut le créateur. Les meilleurs auteurs français ont copié nos œuvres. Saint-Evremond avoue ces emprunts et ajoute que les Français agencent les comédies espagnoles avec plus de régularité et de vraisemblance. C'est en partie vrai; il ne faudrait pas exagérer cependant. 15

La *Princesse d'Elide* de Molière est loin de valoir *El desdén con el desdén* de Moreto. 20

L'Espagne s'est signalée en Histoire avec Orose, l'Archevêque Don Rodrigo, Lucas de Tuy, Zurita, Ambrosio de Morales, les chroniqueurs Yepes et Fernando del Castillo, le Père Acosta dont *l'Histoire Ecclésiastique et Civile* est aussi appréciée que *l'Histoire Naturelle*; Antonio de Solis, modèle d'élégance, d'ordre et de solidité, qui, pour le style, ne le cède en rien à l'auteur de *Télémaque*. La place d'honneur revient à Mariana. Grâce à lui, on a pu dire que l'Espagne possède un Historien, 25

tandis que l'Italie n'en possède que la moitié d'un, la France et les autres pays, aucun. 30

Dans les Lettres Humaines et l'Érudition, l'Espagne peut produire une pléiade de grands auteurs : Antonio de Nebrija; Nuñez, el Pinciano; Sanchez, el Brocense; le Père Luis de la Cerda; le Tolédan Pedro 35

Chacon; l'insigne Luis Vives, qui n'avait pas encore atteint vingt-sept ans, quand un connaisseur, entre les connaisseurs, Erasme, fit de lui le plus enthousiaste des éloges. Ces mêmes noms illustrent la Critique, mais nous devons joindre à leur gloire le Sevillan Garcia Matamoros; 5 le fameux Antonio Agustín; l'incomparable auteur de la *Bibliotheca Hispana* : Nicolas Antonio. La connaissance des langues vivantes n'est guère répandue en Espagne : nous nous trouvons à l'un des confins de l'Europe; nous ne sommes guère voyageurs; et cependant, parmi les polyglottes notoires, rappelons : l'Archevêque don Rodrigo, étonne- 10 ment du concile de Latran; Arias Montano qui savait dix langues, dont l'Hébreu, le Chaldéen, le Syriaque et l'Arabe; Fernando de Cordoba. Nous avons possédé d'éminents interprètes, de profonds investigateurs des Lettres Sacrées : Leon de Castro, Pereira, Viegas, Alcazar, Villalpando, Gaspar Sanchez, Maldonado, etc., et deux universellement 15 fameux : El Abulense et Arias Montano. C'est à l'Espagne que l'on doit les deux premières Bibles Polyglottes. Des quatres principaux rabbins vénérés par les Juifs, les trois plus grands sont Espagnols. Que la piété Espagnole ne s'en effarouche pas ! il leur manqua la Grâce divine, mais non le génie Espagnol. Nos Mystiques n'ont pas de rivaux; les 20 Français, eux-mêmes, admirent la sublimité de sainte Thérèse et de Louis de Grenade. L'Espagne peut produire devant le Monde une phalange d'érudits : El Abulense, Fernando de Córdoba, Luis Vives, Antonio de Nebrija, Pedro Chacón, Arias Montano; elle peut même revendiquer le flamand Martín Delrio.

25 Au point de vue des inventions, nous ne sommes frappés d'aucune incapacité naturelle; tout au contraire, nous avons, pour notre part, contribué aux progrès humains. Strabon nous autorise à revendiquer l'invention des machines pour extraire les minerais, traiter et purifier l'or. Dans la mise en valeur du Nouveau Monde, nous avons perfec- 30 tionné l'exploitation des mines, la fabrication du sucre, la préparation du tabac. Pline affirme que les Espagnols découvrirent plus d'herbes médicinales qu'aucun autre peuple. Pimentel témoigne que les Espagnols, premiers navigateurs dans les régions polaires, inventèrent des instruments d'observation. Un Espagnol, au temps des Rois Catho- 35 liques, imagina l'emploi de la mine dans le siège des places fortes.

La numismatique, précieuse auxiliaire de l'histoire, fut créée par Antonio Agustín; l'Italie, l'Allemagne, les Flandres la cultivèrent ensuite; ce sont les Français qui y excellent aujourd'hui. L'art d'enseigner à parler aux sourds-muets a pris naissance en Espagne, grâce au Bénédictin Pedro Ponce. Les Espagnols, à maintes reprises, ont eu les idées créatrices; d'autres, avec plus de sens pratique, les ont exploitées. Des inventions, que l'Espagne avait totalement méconnues chez elle, ont été reçues et admirées comme nouvelles à leur retour de l'étranger. Se laisser dépouiller de ses mérites est une négligence, une ingratitude coupable et décourageante à l'égard des inventeurs. Ne jetons pas la pierre aux étrangers; c'est notre faute à nous, Espagnols. Il n'est pas rare que les étrangers découvrent nos propres gloires. Un auteur Anglais, a attiré l'attention sur le suc nerveux d'Oliva de Sabuco. La merveilleuse méthode du Docteur Solano de Luque est connue en France; elle a été commentée par un médecin de Leyde. Pourtant, en Espagne, on reste ébahi, quand on entend parler de Solano de Luque.

Feijoo n'a jamais eu le dessein de composer une histoire des « Gloires de l'Espagne ». C'est incidemment (prenons cet adverbe dans le sens de : à la suite d'un incident) et hâtivement qu'il a écrit les deux Discours que nous avons résumés. Ce tableau a son mérite, mais il ne saurait nous satisfaire : plan, ordonnance, équilibre laissent à désirer; il y a du superflu et il manque de l'essentiel. Nous avons, d'ailleurs, passé sous silence quelques noms de contemporains; visiblement ces noms sont cités par égard pour les personnes; le tableau cesse, alors, d'être un tableau, pour devenir un palmarès. Autre écueil : à l'affût des Espagnols méconnus, Feijoo accueille, d'enthousiasme, toutes les louanges, toutes les réhabilitations que lui apportent les livres étrangers; sa précipitation est abusive, et il éprouve des mécomptes que, par la suite, il ne pourra s'empêcher de reconnaître. Mais pour être équitables, marquons la date; c'est un point capital. Les « Gloires de l'Espagne » ont été écrites — quelque peu improvisées — en 1729 ou 1730. Surtout, ne perdons pas de vue le rôle qu'a assumé Feijoo : Critique, beaucoup plus qu'Apologiste. Il n'est pas inutile de montrer que les Espagnols sont dotés de toutes les facultés nécessaires pour tenir un rang honorable

40 dans la civilisation contemporaine, mais il importe, au premier chef, de mettre en lumière les erreurs, les ignorances, le retard manifeste du présent. Le but essentiel, la mission impérieuse, c'est de secouer la torpeur de l'Espagne, et non point d'inciter les Espagnols à somnoler sur leurs gloires révolues.

*
* *

Tandis que l'Espagne s'attarde, des peuples nouveaux sortent de la barbarie et sont en passe de jouer un rôle de premier plan. Il est un peuple, naguère Asiatique, que le génie d'un Empereur a, tout d'un coup, rendu Européen. Urbain Chevreau, un des plus beaux esprits de
5 la France du XVII^e siècle, disait que le Moscovite était l'Homme de Platon, « Animal bipes implume ». Nul ne jeta, dans un geste plaisant, un coq déplumé aux pieds d'Urbain Chevreau, comme autrefois Diogène, en pleine Académie; mais la réalité historique vint bientôt lui donner un démenti. Aujourd'hui, la Philosophie, les Mathématiques,
10 l'Art Militaire, les Arts libéraux et mécaniques, fleurissent chez les Moscovites, à ce point que Feijoo préfère le génie novateur de Pierre le Grand à la grandeur solennelle et comme surannée de Louis XIV. Mettant en parallèle les deux souverains, il donne, — et de très loin, — la palme au Czar Pierre I^{er}. Comment ne mériterait-il pas d'être appelé
15 le Grand, dans les siècles à venir, celui qui, de ces Barbares « fit de bons soldats, d'habiles stratèges sur terre, et sur mer, des pilotes, des artisans pour toutes sortes de métiers, d'excellents mathématiciens, des philosophes, des humanistes, des historiens, des hommes d'État, des hommes civilisés, policés ». Par contre, Louis XIV, qui trouva déjà
20 une France civilisée, une France productrice de grands ministres et de grands généraux, qui, personnellement, n'eut aucune qualité héroïque, et, malgré ses qualités commit de nombreuses fautes, risque fort d'être dépossédé par la postérité de l'épithète de « Grand ». Certes, dans un parallèle, il est rare que l'on n'exagère pas en deux sens inverses, et
25 que le parallèle ne tourne au contraste; mais il n'est pas sans intérêt

pour nous de voir où tend Feijoo. Souvenons-nous d'un autre parallèle, celui d'Alexandre le Grand et de Charles XII. Dans la querelle des Anciens et des Modernes, nous le sentons bien, le Moderne, invinciblement, finit par l'emporter.

Le père Bouhours, dans ses *Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, pose la question : « Est-ce qu'un Allemand peut avoir l'esprit bien fait? » — « Oui; mais ce sera un phénomène ». Et cependant, qui a mieux honoré la Religion et la Science que Raban-Maur, Albert le Grand, Reuchlin, les abbés Thrithème et Rupert, Gaspard Schott, Gaspard Scioppius, Clavius, le père Kircher? Les Allemands ont eu Kepler; et aujourd'hui ils possèdent un génie que les journalistes de Trévoux, en dépit de la différence de Religion, appellent le Législateur des Sciences : le Baron de Leibnitz. En faveur de la Suisse parlerait la trilogie des Bernoullis, Jacques, Jean et Nicolas — ce dernier, ornement de l'Académie Impériale de Saint-Pétersbourg, et les deux premiers si profonds mathématiciens que seuls pourraient rivaliser avec eux un Français, un Anglais et un Allemand. Les Hollandais passaient, dans l'Antiquité, pour des gens stupides. Quand les Romains voulaient désigner un entendement fermé, ils disaient, proverbialement, « Auris batava ». Qui donc maintenant oserait propager une telle médisance? Leur Commerce et leur Gouvernement sont admirables. La Politique des Guillaumes de Nassau fut condamnable, mais ce ne fut pas une politique banale. Erasme et Grotius se trompèrent en Religion, mais furent incomparables dans les Lettres Humaines.

L'Angleterre est la nation la plus glorieuse : celle qui couronne un long passé par son apogée actuelle. Au temps où elle était catholique, elle produisit les Bénédictins Bède, Alcuin, Suiset, Olivier de Malmesbury; les Franciscains Alexandre de Halès, Scot, son disciple Ockam, Roger Bacon, remarquable mathématicien à une époque où ailleurs on savait à peine ce qu'étaient les Mathématiques. Au temps de l'hérésie, elle eut Thomas Morus, grand esprit et croyant intrépide. Le Chancelier Bacon est un génie sans pareil; Sydenham, un vrai médecin; Boyle, admirable; Newton, presque surnaturel; sans parler de Hobbes ou de Locke. La nation Anglaise est très appliquée à l'étude; plus encore qu'en France ou en Italie, ou en aucune partie

d'Europe, la noblesse cultive les Lettres. Une telle application et un tel goût sont servis par un génie national, en quelque manière plus ferme, plus résolu, que celui des autres pays. Les Français ne s'inscriront pas en faux contre ce jugement. Le grand Fontenelle parle de
40 leurs hommes de Science avec admiration; le Père Rapin insiste sur la pénétration, la profondeur de l'esprit Anglais.

Ainsi, à travers le temps, à travers l'espace, suivant des circonstances favorables, la force ou la volonté opiniâtre des peuples, les apogées se déplacent. Au XVIII^e siècle, c'est la splendeur Anglaise; elle est
45 reconnue par la France elle-même — « Beaucoup d'auteurs Français, malgré la notoire émulation entre les deux pays, accordent aux Anglais une plus grande pénétration, une plus grande profondeur de la pensée. Ils réservent pour eux la gloire de savoir mieux s'expliquer. Sur ce point, il est indéniable que les Français sont très supérieurs à leurs
50 voisins; c'est pourquoi on a coutume de dire : *Une pensée anglaise, sous une plume française.*

*
* *

Déchue de l'hégémonie, la France a acquis et conserve un prestige, une primauté incontestée : celle de sa langue. Le rayonnement universel de la langue française est dû à la perfection à laquelle l'ont portée l'application et le bon goût des Français. La langue espagnole
5 n'a rien à envier, par sa nature même, à la langue française. Il est possible que le français soit plus doux, encore qu'au point de vue de l'harmonie, chaque pays soit un mauvais juge des langues étrangères; mais, alors, l'espagnol pourra revendiquer plus de noblesse et de virilité. Pour la richesse, la langue espagnole l'emporte sur la langue
10 française; l'abus des gallicismes est d'autant plus condamnable qu'il est injustifié. Si le français est aujourd'hui plus précis, moins pompeux, c'est grâce à un long effort vers la propriété des termes, vers la sobriété. Sans mendicité, avec élégance et pureté, les grands auteurs espagnols ont su écrire dans toutes les matières théologiques, litté-

raires, philosophiques et même scientifiques. Ils ont su; mais, n'étant plus de leur temps, ils ne savent plus. Ils donnaient des leçons aux Français, lesquels ont le droit d'en donner aujourd'hui; car le français est la langue même du goût et de la culture. La Jeunesse ne peut mener de front l'Étude des langues mortes et des langues vivantes. Il faut choisir. En réponse à la question : est-il préférable d'étudier le grec ou le français? Feijoo écrit, pour les Espagnols, un chapitre de la Querelle des Anciens et des Modernes. 5

Les professeurs qui désirent paraître très forts, déclarent que le grec « est la source de toute érudition ». Formule aussi simpliste que décisive. Ce sont les petits hellénistes qui la propagent. L'Espagne a possédé des humanistes de tout premier ordre : un Nebrija, un Montano, un Pinciano, un Sanchez de las Brozas; et aucun d'eux, — qui pourtant en aurait eu le droit, — n'a songé à se faire le paladin du grec. Certes, le grec fut une très belle langue, une langue exceptionnelle. Quelle harmonie et quelle richesse de signification ne devait-elle pas posséder, quand elle était vivante et parlée! Par malheur, ce temps est révolu. Aujourd'hui, de prétendus érudits, rectifiant ici ou là, et d'une façon d'ailleurs discutable, la traduction latine d'un mot grec, s'imaginent qu'ils ont résolu je ne sais quelle quadrature du cercle. On ergote sur la prononciation du grec comme sur celle du latin, et ce n'est pas nouveau, puisqu'il y a environ deux siècles la dispute sur la prononciation du latin *Quis* souleva de véritables tumultes à Paris. L'Hellénisme, ainsi compris, risque de ne pas offrir à notre soif de Science une « source d'érudition », mais une citerne sèche. Le grec est une langue *morte*. Ce qui fut la langue de la civilisation ne vit plus. Le grec actuel n'est plus le grec, mais une langue barbare, parce que la langue est ce qu'est le peuple, et que les Grecs d'aujourd'hui, ignares, gémissent sous le joug des Ottomans. 10 15 20 25

« La langue latine, à cause de la proximité et de la parenté, recueillit une bonne part de l'héritage grec. A son tour, mourut aussi la langue latine. Elle laissa trois filles, pour lui succéder, qui vivent toujours : l'Italienne, l'Espagnole, la Française, lesquelles partagèrent ses biens. Dans cet héritage, la majeure part alla, par droit d'aînesse à l'Italienne; l'Espagnole ne fut pas trop mal partagée; la Française fut 30 35

moins favorisée. Mais, avec le temps, cette dernière, par suite d'une de ces révolutions si communes ici-bas, gagna du terrain et en vint à être la plus riche de toutes. » Une dame puissante en ce Monde, Madame la Mode, a servi la langue française; c'est entendu! Il ne faut pas aller jusqu'à l'appeler source de toute érudition; d'accord! Il n'en est pas moins vrai que, même si c'est une citerne, dans cette citerne se sont déversées les quatre fontaines de Jérusalem, de Rome, d'Athènes, d'Alexandrie; et que le plus studieux d'entre nous, pour étancher sa soif, a de quoi le faire, tout proche de l'Espagne, en s'évitant le voyage d'Égypte, de Palestine, de Grèce, ou d'Italie.

L'opinion de Feijoo, en ce qui concerne la valeur utilitaire du Français, a été immuable. Dans le premier tome du *Théâtre critique*, paru en 1726, au début du discours : *Parallèle des Langues Castellane et Française*, nous lisons : « En tout genre d'érudition, on trouve en langue française, aujourd'hui, des livres très estimables que l'on ne peut remplacer par aucun autre livre latin ou espagnol ». A l'appui de cette constatation, Feijoo passe en revue les ouvrages indispensables pour l'Histoire Sacrée et Profane, pour la Physique Expérimentale, pour la Théologie Dogmatique, pour l'intelligence de l'Écriture Sainte, pour la connaissance de la Politique, de l'État social, de la Religion, et des Coutumes des pays lointains. C'est au cinquième tome des *Lettres Érudites*, publié en 1760, — lettre XXIV — qu'il confronte l'utilité du grec, du latin et du français. Pour satisfaire un de ses correspondants, il rend plus de justice au grec dans la lettre XXV, mais il ne retire rien sur l'essentiel de ce qu'il a affirmé.

Si l'on veut éviter de lire en langue française les livres absolument nécessaires à la culture, et d'appauvrir l'Espagne, qui exporte de l'argent pour acheter ces livres français, eh bien! qu'on les traduise, (ainsi qu'on a commencé à le faire avec succès pour le *Traité des Études* de Rollin, ou les *Spectacles de la Nature* de l'abbé Pluche), mais que l'on ne choisisse pas des traducteurs quelconques! Traduire est chose extrêmement complexe, ardue; il y faut une connaissance profonde de deux langues et un don naturel de l'esprit qui ne s'apprend pas.

Le Latin sert trop souvent de refuge à l'ignorance, de prétexte pour

écarter ce qui est moderne et vivant. Lorsque l'on veut un chirurgien en Espagne, on exige qu'il connaisse le latin; on l'écarte s'il connaît le français. « A Oviedo, nous avions, il y a quelques années, un excellent Chirurgien Français, Jean d'Elgar, natif de Bayonne, qui avait fait des études de Chirurgie à la grande École de Paris. A deux reprises, 5 il fut proposé pour une place de chirurgien à Oviedo par des personnes qualifiées, qui avaient la certitude de sa maîtrise. Malgré cela, il fut écarté parce qu'il n'était pas *Chirurgien-Latin*. Il me fut impossible de dissiper ce préjugé ridicule. J'eus beau représenter que la langue latine n'est d'aucune utilité pour la théorie aussi bien que pour la 10 pratique de la Chirurgie; j'ajoutai, — et je ne suis pas bien sûr que ce fût pour plaisanter, — que je m'offrais à traduire en latin ce que le chirurgien dicterait ou écrirait en français; je ne réussis à rien. Quelques années après, les esprits furent mieux disposés. Monsieur d'Elgar fut nommé ici. Il y réussit des opérations admirables. » Un 15 préjugé aussi aveugle en faveur du latin, inclinerait, au contraire, à disqualifier tous les chirurgiens latins. On sent bien que le culte du latin n'a rien à voir avec la Science, et que l'on attribue au latin une sorte de vertu miraculeuse. « Est-ce que par hasard, Dieu a concédé à la langue latine, ou à aucune langue du Monde, une vertu curative 20 des plaies, des contusions, ou des fistules? »

Appelez la langue française une langue vulgaire, si vous voulez. Appelez noble la langue latine, et très noble la langue grecque; mais constatez, de toute évidence, qu'il n'est rien de tout ce qui est nécessaire ou utile à la vie humaine sur quoi la langue française soit 25 muette. « Il y a un siècle et demi que le français produit, sans discontinuer, des maîtres dans toutes les facultés, des auteurs et des livres en toutes matières ». Un Français ne lira pas sans émotion, — même si c'est un hasard, — que Feijoo termine ainsi cette avant-dernière lettre de son dernier volume : « Au moment où j'achève cette lettre, 30 j'ai exactement quatre-vingt-deux ans, neuf mois, six jours. Oviedo, 14 juillet 1759. »

*
* *

Les peuples se rendraient beaucoup mieux justice, s'ils ne se méconnaissaient pas mutuellement, s'ils dépouillaient, avec les préjugés, les rancunes traditionnelles. D'aucuns ont voulu asseoir, entre les Espagnols et les Français, une foncière, une irrémédiable antipathie. Or, à examiner de près la question, il s'agit d'une sorte de sédiment qu'ont
5 laissé des événements auxquels le hasard de l'histoire a grandement présidé. L'antipathie est si peu obligatoire que, selon Philippe de Comines, aucune amitié n'est comparable à celle de la Castille et de la France, — amitié jurée de Roi à Roi, et de Nation à Nation; partout et
10 contre quiconque, Castellans et Français doivent s'assister et se défendre, comme des frères. La pomme de discorde entre les deux pays fut, sans doute, la furieuse dispute du Royaume de Naples. En s'unissant aux Castellans, les Aragonais apportèrent cet héritage. L'avènement en Espagne de la dynastie autrichienne accrut cette rivalité. De Charles-
15 Quint elle passa à Philippe II, de François I^{er} à ses successeurs.

Le caractère des deux nations n'est pas le même. Les Espagnols ont plus de gravité, les Français, plus de jovialité; les Espagnols sont plus mystérieux, les Français plus ouverts; les Espagnols sont plus constants, les Français, plus légers. Mais où a-t-on jamais vu que les
20 peuples, comme les individus, étaient poussés l'un vers l'autre par l'identité absolue du caractère? Il faut que l'Espagne voie la France telle qu'elle est. — « Les Lettres, les Armes, les Arts, tout fleurit dans cet opulent Royaume. Il a donné une multitude de Saints au Ciel, d'innombrables héros à la Guerre, une infinité de Savants aux Écoles. Leur valeur et leur vivacité font briller les Français sur tous les théâtres où
25 s'exerce leur activité. Leur industrie doit exciter notre imitation plutôt que notre envie. Il est vrai que cette industrie, chez le peuple, est si économe que nous y voyons de l'avarice; mais ceci est profitable à leur État, car les humbles sont les fourmis des Républiques. La prospérité
30 industrielle fait la splendeur des plus grands Empires. D'autre part, on sait que l'Europe n'a pas de noblesse plus brillante que la Française. »

Ce tableau de la France, il convient de le placer sous les yeux de ceux qui, en Espagne, ne sont pas encore guéris de leur irritation; qui voudraient « que les Pyrénées atteignent le Ciel et que la mer qui baigne les rivages de France fût semée d'écueils, afin que rien ne pût passer de France en Espagne ».

Le patriotisme mal compris est un sentiment condamnable. Bien des actions patriotiques, que nous représente l'Histoire, n'ont pas une source pure, désintéressée. L'intérêt, l'orgueil, l'amour de la gloire, sont de puissants ressorts, et qui peuvent nous donner le change. Bien souvent, l'amour de la Patrie n'est qu'amour de sa propre convenance, amour de ses habitudes. Le bonheur est chose relative; la diversité des coutumes nous le prouve; les gens se trouvent très bien de vivre comme ils vivent, et là où ils vivent. Chacun pense que son pays est le premier du Monde. Excusable chez le vulgaire, ce préjugé ne l'est pas chez les écrivains. « Le catalogue des Gloires de chaque Royaume est l'œuvre d'un natif de ce Royaume; et tous parlent de leur patrie, à la manière du paysan qui disait que le clocher de son village était plus grand que la Giralda de Séville. »

Une prévention analogue nous pousse à mettre au-dessus de toutes les autres notre petite patrie. Le patriotisme régional et local est un sentiment qui se pare d'autant d'attraits et s'arme d'autant de forces que l'amour de notre grande Patrie : il suscite des guerres civiles, des révoltes. Pour être dangereux, il n'est point nécessaire qu'il se traduise par des résistances armées ou des rébellions. Combien d'entre nous voient les prétentions de leurs « compatriotes » avec la tendresse d'Ulysse, quand il aperçut la fumée s'élevant au-dessus des monts de sa terre d'enfance! Combien de personnes sont aveuglées par la poétique fumée du toit natal! Le favoritisme s'exerce au profit de la médiocrité d'un « compatriote » et au détriment des qualités éclatantes d'un autre citoyen. Il donne la priorité à nos proches. Il se mue dans l'Enseignement en parrainage, si bien que les concurrents mettent leurs soins plutôt à se chercher des parrains qu'à étudier les questions. Insidieusement, sous toutes ses formes, il ruine le Pouvoir, l'Enseignement, la Justice, l'État.

Le particularisme s'insinue partout; il n'épargne même pas les

communautés Religieuses. Le patriotisme exalté, qui est un particularisme, lui aussi, offusque en nous les sentiments les plus naturels et les plus nobles. Celui qui vit en pays étranger oubliera qu'il a des devoirs sacrés à l'égard de la Nation qui lui accorde l'hospitalité. N'en
5 déplaise aux auteurs Grecs, l'attitude de Démarate, roi de Sparte, chassé par les siens, accueilli avec bienveillance, comblé d'hospitalité par les Perses, et les trahissant, est une attitude abominable. A force de justice, rendue de peuple à peuple, de sérénité d'âme, de hauteur d'esprit, Feijoo suit, jusqu'au bout, une pensée très dix-huitième siècle.
10 Sans que nous puissions le taxer, à aucun moment, de tiédeur à l'égard de l'Espagne, il en arrive à la conception de l'Homme « Citoyen de l'Univers ».

HYPOTHÈSES ET VUES SUR LA NATURE

Feijoo a défini avec beaucoup de bon sens et de prudence les garanties essentielles de la recherche scientifique; mais, de la théorie à la pratique, la marge est très grande. Il n'avait ni la préparation, ni la culture patiente, ni même le tempérament, de ceux qui peuvent laisser un nom dans les sciences. Le plus mauvais service que l'on rendrait à sa mémoire serait de le présenter comme un homme de science, car ce serait l'exposer irrémédiablement à la sévérité de la critique scientifique.

A de certaines heures, sa cellule fut un curieux théâtre d'expériences; elle ne fut jamais un laboratoire. A part les livres, tout ce que nous y avons aperçu était hétéroclite; l'appareil scientifique, indigent. Un jour, apparut un microscope et ce fut là un événement. Nous sommes renseignés sur l'achat par une lettre intime à Martin Sarmiento. Feijoo avait chargé deux de ses amis, voyageant hors d'Espagne, de faire l'acquisition d'un microscope. Un Portugais, qui avait longtemps vécu en Amérique, leur en vendit un, à Amsterdam, pour la somme de trois cents cinquante réaux; il consentit une réduction de cinquante réaux, sous la réserve qu'il recevrait les tomes VIII et IX du *Théâtre Critique*; ce diable d'« Indien » possédait déjà les sept premiers. Recelant six tubes gigogne, cet instrument était très perfectionné, — tout au moins fort compliqué. Or, Feijoo ne le garde que deux ans; il l'envoie à Sarmiento, en lui faisant remarquer qu'il n'a pas la patience de « prospector des atomes ». En revanche, il lui demande quelque chose de plus utile : des lunettes; ce sont des lunettes pour vue fatiguée qu'il réclame. La façon assez cavalière avec laquelle Feijoo se démunait de

5

10

15

20

25

son microscope : « En même temps que je me débarrasse de cet instrument d'optique, qui ne me sert pas, j'en désire un autre qui m'est nécessaire » nous paraît significative. Feijoo lira beaucoup plus d'expériences qu'il n'en fera; son laboratoire c'est sa bibliothèque. Il est
5 autodidacte; grand mérite et grande insuffisance à la fois! Il n'a pas fait d'études scientifiques, et tout au long de sa carrière il a surtout pratiqué la Théologie. Encore si, dans ses lectures et dans son œuvre, il s'était spécialisé dans une science! Mais non! Il s'intéresse à toutes, il écrit sur toutes ou peu s'en faut. Sa sincérité ne cherche pas à nous
10 induire en erreur. Il nous dira qu'il a étudié un peu de géométrie et d'arithmétique, qu'il n'a qu'une légère teinture de « géométrie sublime », que plus d'une théorie de Newton le dépasse, par manque de préparation. Dans une lettre de son dernier volume, datée de 1756, il déclare qu'il ne veut pas affecter de posséder la science anatomique,
15 dont il n'a qu'un mince vernis.

Mais Feijoo, à tort ou à raison, était tellement persuadé du retard scientifique de l'Espagne et de l'ignorance injurieuse de la plupart des Espagnols, que dans son œuvre il a ouvert une école d'enseignement scientifique. D'abord, négativement, en dénonçant d'absurdes préven-
20 tions et d'absurdes croyances; puis, se piquant au jeu, encouragé par le succès, il s'efforça de mettre son public au courant des découvertes. Il finit, dans cette voie, par assumer un rôle beaucoup plus risqué, celui d'apporter lui-même des découvertes. En 1727, la plus ancienne des Académies espagnoles, la Société Royale Philosophico-Médicale
25 de Séville, le nomme Membre sans examen et sans versement de droits. Par son influence, il contribue à la fondation de l'Académie Médicale de Madrid. Sa correspondance est une gloire pour la Royale Académie « Portopolitana », qui s'empressera de publier son nouveau système sur la cause des tremblements de terre.

La célébrité à laquelle on n'est pas préparé a ses chausse-trapes. On s'adresse à Feijoo, comme à une autorité scientifique. Dès 1728, le Père Quiros voudrait qu'il arbitrât un débat, sur la lumière solaire, entre professeurs de Salamanque. La Ville de Medina-Sidonia l'interroge sur
35 le cas d'un enfant monstrueux; et l'opinion de Feijoo est aussitôt publiée à Cadix et à Lisbonne. Un cas affolant de phosphorescence lui

est soumis; la réponse est courte, car elle est urgente. Ne lisons pas distraitemment les dernières lignes : « Je pourrais m'étendre davantage, mais comme vous me donnez à comprendre que Madame la Marquise est effrayée de ce cas, il m'a paru nécessaire de vous répondre, par retour du courrier, pour ne pas différer le soulagement que je puis provoquer par cette lettre. » 40

La Polémique passionnée que suscitent ses œuvres ne l'incite pas à plus de prudence. La plupart des contradicteurs sont des attardés, qui ne veulent pas démordre des théories scientifiques périmées. Ils attaquent Feijoo là, précisément, où il approche du vrai; les erreurs, ils ne les voient pas, ou bien ils les accueillent. Quelques-uns, cependant, comme Mañer, bien que d'esprit moins progressif, capables de mieux contenir leur imagination, font preuve de plus de bon sens scientifique. Mais le propre de la polémique n'est pas d'éclairer : c'est d'enfoncer de plus en plus les contradicteurs dans leurs idées. Feijoo n'est pas exempt de tout travers de caractère. De lui-même, il rectifie très volontiers une erreur; il élève la rectification jusqu'à une doctrine, sans laquelle il n'est pas d'auteur digne de ce nom; mais il se rétracte rarement à la suite d'une contradiction. Au contraire, il insiste; ses lectures et son ingéniosité lui fournissent des arguments nouveaux; il est de plus en plus tard pour qu'il revienne sur ses pas. Ainsi les admirations et les contradictions se liguent pour entraîner Feijoo à ce rôle de législateur scientifique qui n'est pas dans son dessein initial. 45 50 55

*
* *

La gloire de Feijoo, qui lutta obstinément contre les Autorités, eut sa rançon. Longtemps après sa mort, ses œuvres avaient beaucoup de lecteurs, et plus d'un acceptait, comme parole d'Évangile, tout ce que Feijoo avait écrit. Le texte, si souvent réimprimé, était toujours le même texte. La partie scientifique, déjà discutable, devenait de moins en moins défendable. En 1787, Don Valentin de Foronda soumit une requête à l'Académie des Sciences Naturelles et des Arts de Barcelone. Les 5

intentions de Foronda sont excellentes : « Feijoo, si justement estimé pour ses talents, son érudition choisie, son bon goût, sa logique excellente, son amour pour la vérité, son horreur à l'égard de tous les préjugés qu'il trouva canonisés par le vulgaire, a une telle réputation
5 que ses lecteurs sont persuadés — comme je le fus moi-même — que tout ce qu'il dit est une vérité indiscutable. » Le projet de Foronda consistait à imprimer l'œuvre de Feijoo en plaçant en notes tous les textes latins, toutes les références qui énervent la force de l'expression, et en rectifiant à la fin de chaque discours les erreurs scientifiques.
10 L'Académie de Barcelone ne donna pas suite à ce projet, estimant, sans doute, que les rectifications vieilliraient à leur tour, et n'auraient qu'un caractère provisoire. Foronda signalait dans son projet les rectifications qui lui paraissaient les plus importantes, en Physique, Chimie, Mathématiques. D'autres listes ont été dressées, depuis, et notamment
15 en Sciences Naturelles. Des listes seraient possibles en Astronomie, en Géographie; et, en somme, dans toutes les spécialités. Feijoo, bien entendu, ne fut pas le spécialiste de chaque spécialité.

Une justice que l'on doit lui rendre, c'est de ne pas voir partout dans son œuvre des débats de science. Là où Feijoo est écrivain, moraliste, politique, il n'est pas homme de science. Montaigne, par exemple, croyait-il tout ce qu'il nous conta avec esprit? Si l'on passait toutes les anecdotes de Montaigne au crible de la critique historique ou de l'exégèse, son charme incomparable s'évanouirait. Feijoo aime beaucoup les anecdotes, et cet esprit hardi et très moderne reste un moraliste à la façon archaïque, ou tout au moins à la façon classique. Il se
20 délasse, il nous délasse, quand il nous rapporte, d'après Moreri, une histoire invraisemblable de navigateurs anglais : un bateau se brisa près d'une île lointaine; un homme et quatre femmes se sauvèrent du naufrage; c'était en 1590; l'île resta hermétique jusqu'en 1667; la popula-
25 tion descendante de ces cinq naufragés avait alors atteint 11 ou 12.000 individus. Ne le prenons pas davantage au pied de la lettre, quand il emprunte à Pline une preuve posthume de la pudeur des femmes : le corps des femmes noyées ne flotte pas sur le dos comme celui des hommes. Accordons-lui, dans un discours politique, une
30 allusion à la pourriture physique dans laquelle mourut Sylla, sans dia-

gnostiquer cette pourriture, en nous le présentant dévoré par une multitude de poux. Dans un discours sur « l'Humble et la Haute Fortune », ne lui chicanons pas l'évocation de tigres charmés par la lyre; ailleurs de lions timides, que les femmes mettent en fuite en levant leur bâtons, ou de serpents très sociables, presque affectueux. Ce sont des réminiscences, non point des preuves formelles. Il lui arrive, parfois, — il ne lui arrive pas toujours, mais qu'importe? —, de dire : « si nous devons en croire... ». Il se livre à cette manière d'érudition par ressouvenirs qui n'est pas l'érudition, qui prouve qu'on a lu beaucoup de textes et que l'on veut distraire le lecteur. Dans le discours sur la Défense des Femmes, où Feijoo est en veine de ressouvenirs, nous lisons que d'après Gesner les dauphins, — il s'agit des poissons —, soignent leurs vieux parents, évitent que les cadavres de leurs congénères ne soient dévorés par d'autres bêtes marines, guident les hommes dans leurs navigations, les aident à la pêche. Un développement sur la Vertu et le Vice n'ayant rien d'une étude scientifique, Feijoo aura recours au rat des Indes construisant les accès de son gîte de telle manière que le dragon qui le poursuit est coincé dans un tunnel de plus en plus étroit; Maître Rat, après être sorti par une issue dérobée, vient tuer le dragon par derrière; conclusion : « Le stratagème de ce petit animal est exactement celui que pratique le Démon à l'égard de l'Homme. » Souvent, Feijoo est un narrateur, un fabuliste, un moraliste. Ce n'est pas à ces moments qu'il fait de la science.

Reconnaissons, tout de même, que quand il veut multiplier les arguments, il lui arrive d'être d'une prodigalité et d'une facilité qui nous surprennent un peu chez celui qui lutte inlassablement contre les traditions et les préjugés; mais ne nous hâtons pas de lui imputer à erreur une affirmation incidente. Celui à qui on montrerait détachée et signée de Feijoo la phrase suivante : « Joignez à ces documents l'autorité d'Aristote qui, dans son livre de *Mirabilibus Auscultationibus*, dit que dans un territoire de l'île de Chypre on sème du fer, et qu'il pousse comme des plantes » s'imaginerait qu'Aristote est une autorité pour Feijoo. Or, le vrai du vrai, c'est qu'un des traits essentiels de l'entreprise de Feijoo a été de lutter contre l'autorité d'Aristote. Nous reviendrons sur ce fer végétal. Feijoo ne refusera pas au fer végétal

toute créance; mais ce n'est pas à cause d'Aristote, c'est malgré Aristote. A la suite d'expériences de l'Académie des Sciences de Paris, il croit entrevoir une découverte féconde, d'avenir. Quant au passé, quant à Aristote, n'oublions pas que Feijoo met au nombre des puérilités de sa Physique les plantations de fer de l'île de Chypre.

Les erreurs scientifiques sont, cependant, nombreuses et indéniables dans les textes d'allure plus scientifique. Si hardi que fût son esprit, Feijoo ne pouvait pas échapper aux préjugés scientifiques de son temps. Un préjugé scientifique, à moins qu'il ne soit un retard manifeste, comme la plupart de ceux qu'à combattu Feijoo, est beaucoup plus difficile à déceler, et de toute manière à extirper, qu'un préjugé social. Les révolutionnaires en science sont peut-être moins nombreux, toutes proportions gardées, que les révolutionnaires dans la société. Au reste, il faut beaucoup de science, il en faut génialement, pour avoir de la hardiesse scientifique qui ne soit pas de l'imagination.

Croirait-on possible, aujourd'hui, d'admettre, comme plus d'un l'admettait encore au début du XVIII^e siècle, que les Pyrénées sont plus élevées que les Alpes, ou que le Pic de Ténériffe est la plus haute montagne du Monde? Mais, en vérité, qui estima, au cours des siècles, la hauteur des montagnes? Les navigateurs. Tout ce qui s'érigeait en bordure de la mer, tout ce qui saillait d'une plaine, avait un relief particulièrement saisissant. La hauteur des montagnes a été longtemps une sensation; et autrefois, ce n'était pas sans motif des sens que l'Olympe était la montagne des Dieux ou qu'Atlas soutenait le ciel sur ses épaules. Des expressions fâcheuses, des mots empêcheurs prolongeaient leur règne. Qui donc n'abusait point des « esprits animaux » ou de la « matière subtile? » Le « climat » conservait un déterminisme, presque farouche, sur les esprits comme sur les corps. L'« effluve » joua, ce n'est pas douteux, un rôle néfaste. On supposait, un peu partout, des effluves, sorte d'haleine de la terre. Des poches d'effluves se crevaient, et l'on en venait à inférer que c'était là la source d'une peste. Les « pores » étaient providentiels : il se produit des agencements de corpuscules et de pores qui, selon leur nature et leur combinaison, donnent la clé de bien des phénomènes. On croyait certainement avoir expliqué, quand on avait beaucoup subtilisé avec des mots. Il est comique,

nous l'avons déjà signalé, de voir comment les femmes savantes de Madrid avaient mis à la mode les expressions « constipé » et « constipation » dans le sens d'enrhumé et de rhume.

Au début du xvi^e siècle, un Scipion Dupleix, délayant un grain de science dans beaucoup de réminiscences et d'ingéniosité, faisait 5
réponse à bien des questions. Sans doute plaisantait-il à demi, quand il expliquait : « Pourquoi est-ce que les boiteux sont plus salaces et luxurieux que ceux qui ont les jambes égales et entières? Pour-
quoy est-ce que les eunuques ont la voix gresle et aiguë; mais pour- 10
quoy est-ce donc que les bœufs meuglent plus gros que les taureaux, et les chapons ont la voix plus basse que les coqs? » Il plaisantait beau-
coup moins quand il se demandait : « pourquoy est-ce que l'esternement n'arreste point le rot comme il fait le hoquet? », ou quand, à la question : « pourquoy est-ce qu'à ceux qui sont yvres, toutes choses 15
semblent tourner en rond? » il répondait : « c'est à cause que les fumées du vin se meslent avec les esprits visuels : qui est cause que l'œil étant rond, toutes choses, en ce trouble, lui semblent tourner en rond. » Il croyait donner dans le vrai, quand il prouvait que la mer ne grossit point et ne regorge point, parce que « elle renvoye les mesmes 20
eaux par des canaux souterrains pour couler derechef et arrouser la terre »; et que si les eaux des rivières ne sont pas salées, c'est que les eaux de la mer qui les alimentent « coulant et passant par les veines de la terre laissent leur saleure et leur acrimonie ». Il se piquait, à coup sûr, de rigoureuse science, quand il donnait la raison du tonnerre. 25
« L'exhalaison qui est chaude et seiche estant surprise, serrée et pressée entre des nuées froides et humides, pour fuir son contraire bande toutes ses forces pour s'en descharpir, et se donner voye à travers ces nuages, dont elle est assiégée et enserrée : tellement qu'à force elle les rompt et les crève : ce qui ne se peut faire sans esclat et tintamarre tel que nous l'oyons d'icy bas, et l'appelons *tonnerre*; et si par l'allision et 30
conflit des nuages avec l'exhalaison il en sort quelque flamme, c'est l'*esclair* : lequel descendant ça bas est appelé *foudre*. »

Cent ans plus tard, alors que la Science avait accompli tant de progrès, cette manière de satisfaire la « Curiosité Naturelle » n'était pas encore proscrite. Il est vrai que de grands savants eux-mêmes avaient 35

présenté des explications ingénieuses, qui, lorsqu'elles étaient pensées avec moins de profondeur que par eux, s'apparentaient aux raisonnements de Scipion Dupleix. Au cœur du XVIII^e siècle, voici comment l'on rendait compte des vues de Descartes et de Huyghens sur la matière magnétique, à sens unique, dans la terre et dans l'aimant : « M. Huyghens, concevait ses particules comme autant d'épics, et les pores de l'aimant comme de petits tuyaux, dont la surface intérieure était semée de petits poils flexibles, penchés d'un côté pour laisser couler le fluide, toujours prêts à se relever pour empêcher son retour par les mêmes chemins. M. Descartes a conçu ces particules comme autant de petites vis tournées en sens contraires, et les pores comme des écrous, formés en des sens opposés, et propres, les uns à laisser couler le fluide seulement du Sud au Nord ; les autres, à le laisser passer seulement du Nord au Sud. » Feijoo n'était pas un grand savant, ni même un savant. Combien d'autres, plus spécialistes que lui, au XVIII^e siècle, subtilisent et ne résolvent pas. La science préconisée par Feijoo, celle qui s'élabore au travers des âges, grâce à une opiniâtre patience, n'était point son fait, ne répondait pas à son désir passionné d'apprendre et d'expliquer. Il n'est pas étonnant qu'il ait versé dans la fantaisie scientifique. Plus étonnantes, plus admirables sont les compréhensions et les divinations qui font tant d'honneur à son esprit.

Un certain nombre d'erreurs commises par Feijoo proviennent d'une réaction trop vigoureuse contre les préjugés à déraciner. Un préjugé domine-t-il ? Il est inévitable qu'en le combattant avec résolution on force son attitude, que volontairement ou involontairement on préjuge en sens contraire. Par réaction contre les docteurs Sangredos ou Purgons ou Diafoirus, Feijoo en vient à proscrire d'une façon totale les purges ou les saignées. Sa campagne en faveur de l'eau, remède universel, est un retour à des remèdes simples et naturels contre la prodigieuse alchimie de la pharmacopée. On croyait, par paresse d'esprit, et non sur la foi de preuves scientifiques, à la maxime d'Hippocrate d'après laquelle les mâles sont conçus à droite et les femelles à gauche ; on croyait à de mirifiques guérisons par l'or potable ; on croyait que le sang menstruel était nocif pour les plantes. Feijoo se moquait de ces préjugés. La science du XX^e siècle ne repousse pas la

maxime d'Hippocrate, utilise contre la tuberculose les sels d'or, connaît la substance toxique du sang menstruel : la ménotoxine. Il n'empêche que le scepticisme de Feijoo servait beaucoup mieux la science que des crédulités trop faciles.

La logique à laquelle Feijoo a été rompu, pendant ses longues 5 années d'études et d'enseignement théologiques, ne s'apparente pas aux déductions de la recherche scientifique. Au surplus, au long de ses lectures, les interminables tête-à-tête avec soi seul, l'ont nanti d'une logique personnelle très rigoureuse en sa symétrie. Surprenons Feijoo dans quelques-unes de ces déductions abstraites, absolues. Tandis que 10 la plupart de ses adversaires s'obstinent à croire que la Nature a horreur du vide, que l'air a sa sphère, en haut, vers laquelle il tend, et qu'en conséquence, il lui est impossible de peser, Feijoo, convaincu par les expériences des Pascal et des Torricelli, n'a pas le moindre doute : l'air est pesant. Mais son contentement de ne pas partager l'ancien pré- 15 jugé est tel, qu'armé du poids de l'air il fera le raisonnement suivant : il y a plus d'air dans les interstices d'un kilogramme de laine que dans ceux d'un kilogramme de fer ; or, la machine pneumatique enlèvera plus de poids à la laine qu'au fer ; donc, un kilogramme de fer pèse plus qu'un kilogramme de laine. Oui ! Mais au moins une autre pro- 20 priété de l'air, l'élasticité, jouant un rôle d'équilibre, vient compliquer et modifier le raisonnement. L'élan d'une logique libérée de toute entrave de préjugés pousse Feijoo à interpréter l'expérience de la balle lancée vers le ciel — débattue entre Descartes et Mersenne — comme une expérience décisive : la balle ne serait jamais retombée. Feijoo rec- 25 tifiera par la suite : la balle retomba. Blâmons, mais admirons à la fois, l'accueil total qu'il a réservé à une expérience qui bousculait les préjugés. Encore un raisonnement d'une rigueur vertigineuse : si l'air confiné pendant une nuit est nuisible, combien plus dangereux sera-t-il s'il est emprisonné pendant des années et pendant des siècles ! N'est-ce 30 pas un air mortel, à force d'être resté hermétiquement enclos, que respirèrent les antiques Gaulois, quand ils ouvrirent le grand coffre du temple de Delphes, fermé depuis un temps immémorial, et où ils pensaient trouver de grandes richesses. Peut-être faut-il attribuer à la même cause les morts soudaines des mineurs quand ils crèvent 35

quelque poche dans les entrailles de la terre, plutôt qu'aux effluves arsenicaux, quand on ne trouve pas trace d'arsenic aux lieux de ces catastrophes. Il faut, de toute nécessité, renoncer aux alcôves ou veiller soigneusement à les aérer. Les lecteurs qui croyaient en Feijoo ont dû éprouver quelque panique à l'évocation des Gaulois ou des mineurs asphyxiés. Et faute de proscrire l'alcôve, ils en auront, à coup sûr, amélioré l'aération.

*
* *

A l'époque de Feijoo, le monde était encore en proie à une véritable frénésie de monstruosité. Là, fraternisaient l'imagination échelonnée et la science. Les gazettes étaient remplies de nouvelles frappantes. Voici, textuellement pris dans la *Gazette de Madrid* à la date du 18 Mai 1728, un cas bien extraordinaire de vertu prolifique : « Dans la ville de Caramiñal, district du Marquisat de Parga, situé sur le rivage du royaume de Galice, une femme appelée Dominga Fernandez, épouse d'Andrés de Castro, a mis au monde sept enfants, six garçons et une fille, en différents jours, du 8 Février au 30 Avril de la présente année. Comme elle éprouve encore de violentes douleurs, on en conclut qu'elle n'a pas fini d'enfanter. » La capitale de la France ne le cédait en rien à la Galice. « Paris, 5 Juillet 1729 : Une femme de Paris vient de mettre au monde, avant terme, un lionceau à deux têtes, très bien formé, qui a six pouces de long. On peut voir gratuitement ce monstre extraordinaire chez la sage-femme qui fit l'accouchement, et qui le conserve dans un grand flacon plein d'eau-de-vie. » Puisqu'il se trouve, au XVIII^e siècle, des gens assez crédules pour s'émerveiller aux exhibitions des fêtes foraines, ne soyons pas trop sévères à l'égard des siècles passés. Les Gazettes étaient toutes neuves encore. Le Journal participait de l'autorité du livre. Plus d'un croit encore, fermement, à son journal, en dépit des linotypes et des machines rotatives. L'âme du lecteur a beaucoup moins changé que le matériel d'imprimerie.

Les communications aux Académies n'offraient pas, non plus, de solides garanties. La limite serait difficile à marquer entre ce que nous appellerions aujourd'hui les « canards » et certaines doctes communications. En ces moments de ferveur scientifique, où se multipliaient, il faut le reconnaître, les improvisations, bien des choses qui ne sont pas naturelles, semblaient scientifiques, parce qu'elles n'étaient pas naturelles. L'Histoire de l'Académie des Sciences de Paris, en 1710, accueille un rapport d'un évêque attestant qu'un homme de quatre-vingt-quatorze ans s'était marié avec une femme de quatre-vingt-trois ans, et qu'ils avaient eu un enfant. La réflexion qui suit ce fait ne manque pas de saveur : le temps des patriarches est revenu, ou plutôt il n'est pas tout à fait révolu.

On consulte Feijoo sur une naissance monstrueuse. Un enfant à deux têtes, deux cous, quatre mains, subdivisé de chaque côté à partir du coude, et n'ayant pour le reste du corps que les membres d'un seul individu, a été mis au monde à Médina Sidonia, le 29 Février 1736. L'accouchement ayant été considéré comme très risqué, dès que sortit un pied, sans attendre davantage, on administra le sacrement du baptême sur ce pied. En théologien consommé, en anatomiste et physiologiste improvisé, Feijoo s'ingénie à répondre à la question qui lui a été posée : est-ce que ce monstre représente deux individus ou un seul, et dans le cas où il représenterait deux individus, est-ce que le baptême est valable pour un seul ou pour les deux ?

L'influence de l'imagination maternelle sur les anomalies plus ou moins superficielles fut beaucoup débattue. Feijoo hésite dans ses conclusions. Il faut reconnaître que ce n'est point une question très simple, et que tout ce qui concerne la conception n'est pas d'une investigation très aisée. Feijoo n'a-t-il pas vu juste quand il a écrit : « Je juge plus accessible l'explication des causes du flux et du reflux de la mer, des propriétés de l'aimant et de la vertu électrique que celles du mécanisme de la production des êtres et animaux, dont la formation, depuis la conception jusqu'à l'enfantement, est presque entièrement pleine de mystère ? » De telles déclarations sont fréquentes dans l'œuvre de Feijoo ; elles doivent désarmer la sévérité. Entraîné par les discussions, par les questions qui lui sont posées, par la nécessité de jouer son

rôle de conseiller, il aventure, improvise, mais, au fond de lui-même, il ne se dissimule pas les difficultés. S'il avait pu réfléchir longuement, sans presse, sans sollicitations, sans jouer le rôle d'un écrivain dont les écrits sont impatientement attendus, il n'aurait pas parsemé son œuvre d'erreurs ou d'utopies.

Il n'accepte pas l'opinion vulgaire des envies, que beaucoup de personnes admettaient et qu'il n'est pas rare de voir admettre même au ^{xx}^e siècle. La conception est une chose si mystérieuse et si intime; les états nerveux et physiologiques peuvent en être modifiés à tel point que le merveilleux trouve une facile créance! Feijoo repoussera des explications puériles, à la manière de Sennert : une série d'envies sur le corps d'un enfant proviendrait de ce que la mère, en état de grossesse, s'assit, un jour, sous un mûrier, et qu'une pluie de mûres tomba sur elle. Ces mûres, que gobe le public, ne sont que des verrues d'une espèce particulière. Cependant, Feijoo ne récuse pas toute action de l'imagination maternelle. On en abuse : voilà la vérité. On a fait appel à l'imagination maternelle dans une question qui intéresse la Religion : l'origine de la couleur nègre, la couleur « éthiopienne ». Si l'origine des hommes est commune (Adam et Ève), pourquoi des différences de races aussi tranchées? Dans le tome VII du *Théâtre Critique*, Feijoo conteste l'explication par l'imagination initiale d'une mère. Mais comme il ne lui est pas loisible de s'en tenir à une négation, il essaye, sans grand bonheur, de résoudre d'une autre manière ce problème. Plus tard, il reculera d'un pas; il reprendra, comme possible, la théorie qu'il avait rejetée. Pourquoi ces hésitations, pourquoi ce retour en arrière? En doutant à l'excès, Feijoo craignait de desservir sa Religion. Il avait assez de préjugés à combattre, il avait suscité assez de colères, pour ne pas nier péremptoirement dans un domaine aussi délicat, aussi complexe que celui de la conception.

La procréation est-elle possible entre espèces différentes? La réponse par un non formel n'est pas aisée à une époque infestée de monstruosité. Sur la fécondité d'un commerce entre l'espèce humaine et les espèces animales Feijoo réservera longtemps son assentiment. Malgré saint Athanase et saint Jérôme, il rejette la croyance à des satyres rationnels et chrétiens. Il est d'avis que les satyres de Pline étaient des

singes anthropomorphes. Mais il ne ferme pas la porte à toute discussion, et il accepte comme une possibilité, une vraisemblance, — non point comme un fait, — qu'il puisse exister des monstres irrationnels et muets, produits de la lubricité humaine sur les animaux. Des raisons théologiques contrebalancent sans doute sa raison critique; car, dans la question du baptême des monstres, les théologiens supposent possibles de telles générations. Il hésite; il penche vers la négative. Soudain, il n'hésite plus. Est-il sous l'emprise d'un souvenir d'enfance que son esprit d'examen, pourtant précoce, n'aurait pas écarté à temps? La « fille de la vache » avait la figure en tous points humaine, un corps humain; mais une partie du dos était couverte de poils de vache? Quoi qu'il en soit, une communication reçue de la ville de Fernan Cavalero emporte son assentiment.

Au nombre des faiblesses de Feijoo, il faut relever cette adhésion précipitée à ce que lui écrivent des gens qu'il estime sérieux et sincères. Celui qui a lumineusement démontré qu'il importe de se défier des témoignages, et qu'il convient de les contrôler avec des précautions infinies, accueille trop volontiers les témoignages. Rien de plus humain, et de plus banal chez les critiques! Ah! si un autre que lui avait produit cette lettre, nous aurions vu Feijoo à l'œuvre! Avec rigueur et avec ironie il en aurait montré les contradictions et les insuffisances. Recevant cette lettre personnellement il perd le contrôle de son esprit critique. Amour-propre? Délicatesse? Le malheur c'est qu'il répond publiquement, écueil véritable des *Lettres Érudites*, qui sont à la fois des lettres privées et des lettres pour tous. Les faiblesses de Feijoo sont plus graves dans les *Lettres Érudites*, non pas tant parce qu'il vieillit, car il a jusqu'au bout conservé son activité intellectuelle, que parce qu'il est moins libre pour exprimer ou maîtriser sa pensée dans une Lettre-réponse que dans un Discours dont il a choisi, dont il propose le sujet. Nous sommes persuadés que l'enthousiasme de Feijoo, — adversaire éloquent et persuasif de la charlatanerie médicale —, à l'égard de la Pierre du Serpent, dont il fait une espèce de panacée universelle, a été favorisé par la complicité involontaire de ses correspondants. Ceux-ci, soit parce que la croyance en l'efficacité d'un remède donne une efficacité à un remède qui n'en a aucune, soit par

une de ces flatteries où l'on ne voit qu'innocente courtoisie et politesse, ont entonné les louanges de la Pierre du Serpent; de la sorte, loin d'être détrompé, Feijoo est encouragé dans son erreur. C'est le revers du succès; et le succès de Feijoo fut éclatant.

40 Or, Feijoo, ayant accepté la relation du monstre de Fernan Cavallero, ne doute plus de la possibilité de la procréation entre l'espèce humaine et certaines espèces animales. On lui demande si c'est un homme ou un animal qu'a enfanté une chèvre : la tête était ronde comme une tête humaine, les yeux s'ouvrant à l'endroit où ils s'ouvrent
45 chez l'homme, les sourcils et les cils blonds, soyeux, à peine visibles, un nez camus de forme humaine, la bouche de même, la langue aussi, mais terminée par deux pointes.... Et voici le raisonnement de Feijoo : ou c'est un homme ou c'est un animal, car, théologiquement, il faut choisir et l'on ne peut admettre une espèce intermédiaire. Reste donc à
50 examiner si les caractères essentiels de la description sont des caractères humains ou animaux; selon le cas, il y aura ou non légitimité de baptême. Le Père Rodriguez qui a fortement subi l'influence de Feijoo, qui — se formant à son école — s'efforcera d'être son rival, et deviendra son contradicteur, le Père Rodriguez, d'une valeur d'esprit
55 très inférieure à celle de Feijoo, conservera son sang-froid et repoussera ce prétendu monstre humain qui n'est qu'un chevreau mal venu et mal léché, dont la description inexacte a abusivement exagéré les ressemblances humaines. Il démontrera que si Feijoo était resté fidèle aux règles de critique qu'il avait lui-même données, il n'aurait pas
60 admis, étourdiment, ce monstre. Le Père Rodriguez est dans le vrai, incontestablement : Feijoo est admirable dans la critique, mais la critique est essentiellement négative. Sa gloire dans la postérité serait celle d'un critique génial, s'il n'avait pas voulu, à son tour, affirmer.

*
* *

Au XVIII^e siècle, on prêtait une oreille attentive aux récits d'hommes en régression vers l'état de sauvagerie. Les littératures régionales — et

parfois la littérature nationale — ont eu leurs monstres du Gévaudan. Au reste, la France approvisionnait l'Espagne en narrations circonstanciées. Dans le Béarn, les habitants de Navarrenx, allant à la chasse, avaient pris un « homme sylvestre » vers 1723. On l'amena à Orthez ; il mangeait de tout, mais quand il entra dans un champ de blé, il avalait des épis tout comme des cerises ; il ne parlait pas ; il s'échappa un jour ; on pensait que c'était le fils d'un meunier de campagne, dont on n'avait jamais revu l'enfant, ni vif, ni mort. L'imposant *Dictionnaire Historique* de Moreri propageait des légendes analogues. Ouvrons-le à la rubrique Joseph Ursin. « On appelait ainsi un enfant monstrueux trouvé par les chasseurs en 1661, dans les forêts de Lithuanie où il vivait parmi les ours ; on l'amena à Varsovie devant le roi et la reine de Pologne ; il devait avoir, alors, un peu plus de neuf ans ; c'était un enfant blanc, robuste et beau, avec des yeux bleus, mais tous ses sens étaient tellement abrutis et il était si dénué d'esprit et de raison qu'il semblait n'avoir rien d'homme que le corps » ; il ne parlait pas ; l'évêque de Posnanie le baptisa ; il eut pour parrain l'Ambassadeur de France, et pour marraine la Reine de Pologne. Le reste du récit nous montre que son naturel sauvage reparaissait, car il faisait de temps en temps des fugues dans les forêts. Comment douter, dès lors que les détails sont précis ? Un baptême, avec l'indication du parrain et de la marraine ! Tout conspirait à en faire accroire. Ouvrons maintenant un journal : *Gazette de Madrid*, 4 Décembre 1731, Nouvelles de Paris : « L'intendant de Châlons a communiqué à la Cour qu'il a trouvé, dans le feuillage d'un arbre du cimetière de Sangy, près de Vitry, une jeune fille sauvage. Personne ne sait d'où elle est venue et comment elle est venue là. Elle ne mange pas de pain ni de viande cuite, elle ne se nourrit que de feuilles d'orme, de grenouilles, et de chairs crues sur lesquelles elle se jette avidement. Elle court comme un lévrier, elle grimpe comme un chat. Le roi a manifesté son désir de la voir. On croit qu'elle était partie de la Norvège, où une dame l'avait embarquée toute petite ; mais dès qu'elle fut à terre on pense qu'elle s'en fut par les bois et vint s'échouer en Champagne, ayant traversé la forêt qu'on appelle la Forêt Noire.

Aussi ancienne, — plus ancienne peut-être, — aussi tenace, était

la croyance dans les hommes marins. L'Antiquité avait légué les Sirènes et les Tritons, mais on les avait doublés par des espèces plus voisines encore de l'homme. Aux Sirènes et Tritons de l'antiquité, aux poissons anthropomorphes, comme le poisson-femme : « Pece Mujer », aux
5 véritables humains acclimatés à la vie aquatique, s'ajoutaient les êtres les plus ambigus, les plus énigmatiques. Les récits d'hommes marins n'avaient cessé de fleurir. Homme marin, pêché à Oxford en 1187, gardé six mois par le gouverneur et qui s'échappa un jour pour se replonger dans la mer. Femme marine, qu'une grande tempête
10 fit s'échouer en Hollande en 1430, qui se laissa habiller, mangea comme tout le monde, apprit à filer, fut amenée à Harlem et s'échappa un jour. Sept hommes marins et neuf femmes marines, pris dans un coup de filet, non loin de l'île de Ceylan en 1560 (un médecin les trouva organisés selon l'anatomie humaine; l'autopsie en fut faite
15 par Dimas Bosquez de Valence en présence de plusieurs missionnaires Jésuites et en particulier du Père Henriquez). Sirène d'une grande beauté, aperçue, en 1614, par un capitaine de vaisseau anglais, nommé Schmidt, dans la Nouvelle Angleterre. Femme marine, apparue en 1669, près de Copenhague. Homme marin des côtes de Bretagne, près de
20 Belle-Isle, en 1660.... La liste de ces troublantes monstruosité serait interminable. Nulle apparence de racontars; il n'est pas rare de voir produire des procès-verbaux authentiques, en bonne et due forme. Voici quelques extraits du procès-verbal qu'à la date du 31 Mai 1671 fit dresser Pierre Luce Sieur de Lapaire, Capitaine commandant les
25 quartiers du Diamant « pour a quoi vaquer nous aurions appelé auprès de nous M^e Pierre de Beuille, Notaire des quartiers de notre Compagnie, et le Sieur Legras [Enseigne de notre Compagnie] et en présence du R. P. Julien Simon [très digne Religieux de la Compagnie de Jésus], après avoir fait venir Cyprien Poyer habitant au dit quartier,
30 Julien Vattermar aussi habitant, André, Nègre du Sieur Desforges aussi habitant du quartier, Abraham, Nègre du nommé Alexandre Deschamps et Pierre, Nègre d'un nommé Noël le Moulle dit la Rozière, tous ensemble étant ceux qui avaient vu la dite apparition, et les ayant séparément et à part ouïs, d'eux pris serment de dire vérité.... » —
35 « Cyprien Poyer, natif de Rozé en Caux, a dit et déposé ce qui suit :

Qu'étant arrivé le matin aux Isles du Diamant sur les sept à huit heures du matin, le samedi vingt-troisième du mois présent, et voulant s'en retourner sur le soir, environ une heure avant le soleil couché, le temps étant clair et serein, il auroit vu distinctement un monstre marin ayant la figure d'homme depuis la tête jusqu'à la ceinture, et depuis la ceinture jusques en-bas la figure d'un poisson, terminé par une queue fourchue semblable à celle d'une carangue. Et ayant été interrogé des particularités, il a déposé ce qui suit : la tête était semblable à celle d'un homme, les yeux, la bouche de même, le nez camus, le visage large et plein, la barbe grise mêlée de blanc et de noir, pendante d'environ sept à huit pouces et fort large, les cheveux gris, pendant sur l'extrémité des épaules et forts plats, unis comme s'ils avaient été peignés, la gorge et le reste du corps médiocrement blancs, où il n'a remarqué aucune particularité, la poitrine poilue à la façon des vieillards, la taille petite et comme d'un jeune homme de seize à dix-sept ans; il s'est montré trois fois, la première, environ à huit pas du rocher, la seconde, environ à quatre pas, et la troisième à trois pieds près d'eux, se tournant pour les regarder, qui étoit tout près dudit Islet, sortant moitié du corps hors de la mer, ayant la mine fière, portant la main plusieurs fois sur le nez et sur le visage comme pour s'essuyer; ce qui épouvante le dit déposant et ses compagnons, lequel n'ayant point d'armes se rembarqua après avoir vu ledit monstre s'écarter vers la Savane dudit Islet, et les regarder distinctement les uns après les autres; après quoi il se plongeait en mer, sans qu'ils l'aient revu ». — « André, Nègre du Sieur Desforges a déposé ce qui suit : j'ai vu bête faite comme homme dans la mer; cheveux longs, épaules, un poils gris; barbe ly gris, large comme main; par devant, le corps tout de même comme homme, le cou blanc, poil gris sur le sein, la queue tout de même comme carangue : ly veny trois fois sur l'eau, et gardé nous toujours avec ses yeux gris; my teny mouche per ly faire; autre nègre coury après ly pour prendre comme ligne, luy cacher dans la mer, et puis pu voir luy ». — « Et Pierre, Nègre du dit Sr. le Gras, âgé d'environ 22 ou 23 ans, a déposé et dit : Moi miré bête, luy teny yeux, teny barbe, teny mains, teny épaules tout comme homme, teny cheveux et barbe grise, non pas blanc : moi non pas miré bien lui,

parce que lui était dans l'yau, et moi non miré lui davantage : et c'est la manière de parler du dit déposant. »

De prime abord Feijoo réagit contre de telles fables; et cependant, il va rejoindre le vulgaire, non parce qu'il pense d'une façon moutonnière, mais parce que les anomalies de la respiration hantent depuis
5 longtemps son esprit. Feijoo a toujours ressenti une véritable épouvante à l'idée qu'un homme pouvait être enterré vivant, étant tenu pour mort. Il entreprend une campagne contre la précipitation des enterrements. C'est en se penchant, presque maladivement, sur cet angoissant problème des signes certains de la mort qu'il s'exagère les tromperies de la
10 respiration. La respiration peut être suspendue sans entraîner la mort, pendant beaucoup plus de temps qu'on ne le croit. Il y a respiration et respiration; l'enfant, par exemple, ne peut pas respirer comme nous dans le sein de sa mère. Les relations de voyageurs qualifiés, qui étudièrent la vie des pêcheurs de perles, l'incitent à ne pas rejeter l'histoire du « Pesce Cola » de « Nicolao el pez », ce fameux plongeur et nageur silicien, aux prouesses d'amphibie. Dans des livres de médecine il a lu, d'autre part, qu'il ne fallait pas abandonner les noyés, comme on le fait d'habitude. Pour être utile au public, il publiera la
15 méthode de Tozzi : « comment on ramène à la vie les noyés ». Tozzi affirme que le rappel à la vie n'est pas impossible, tant que deux heures ne se sont pas écoulées. Pour des motifs qui ne sont point des motifs vulgaires, Feijoo va trébucher. Des témoignages formels précipiteront sa conclusion. La polémique ne le détrompera pas; elle le raidira, au contraire, dans son opinion. Tel est le processus habituel des grandes
20 méprises de Feijoo.

Tout justement, la renommée d'un amphibie natif de Lierganes, petite bourgade du Cantabrique près de Santander, s'est répandue dans plusieurs provinces d'Espagne. Feijoo sourit d'abord, mais un jour il
30 sera pris à son tour au traquenard des témoignages. « Cette nouvelle fut dédaignée par moi comme une de ces balivernes, dont on trouve tant d'exemples, jusqu'à ce que (il y a trois mois environ) un ami pour lequel j'éprouve beaucoup de vénération et d'affection, me poussa à la publier dans mes écrits. Il la jugeait digne de susciter la curiosité
35 et l'admiration du public. Il m'assurait, en même temps, d'une certaine

manière, de la réalité du fait, le tenant de deux personnes qui avaient connu le jeune homme, après son retour de la vie marine à la terre. Par la même occasion, il m'incitait, puisque je me trouvais à proximité du pays d'origine de ce jeune homme, à demander des renseignements plus précis que ceux qu'il pouvait me communiquer. » Feijoo s'informe 5 auprès de personnes de distinction, originaires de la Montaña et résidant à Oviedo. Unanimement, on lui confirme que les faits sont de notoriété publique dans le pays. Quant aux circonstances détaillées, on les a demandées sur place, et on les lui fournira. « Je reçus une parfaite description de l'événement, envoyée par M. le Marquis de Valbuena 10 résidant à Santander, aux bons soins de Monsieur Don José de la Torre, très digne Ministre de Sa Majesté, dans cette Royale Audience des Asturies. » Et Feijoo livre au public ce document. En substance, le jeune François, second enfant d'une famille de trois enfants (dont l'aîné fut prêtre, et le dernier, âgé de soixante-quatorze ans, vit encore) 15 avait la passion de la nage, depuis son jeune âge. A quinze ans, il alla à Bilbao, pour apprendre le métier de menuisier. Deux ans après, en 1674, la veille de la Saint-Jean, alors qu'il se baignait en compagnie d'autres jeunes gens, dans la « ría » de Bilbao, il s'éloigna, en nageant. On ne le vit pas revenir; on le crut noyé. On avisa son patron, qui prévint la mère déjà veuve. Celle-ci pleura la mort de son enfant. En 20 1679, des pêcheurs, non loin de Cadix, aperçurent un étrange poisson d'apparence humaine; ils le revirent quelques jours plus tard, racontèrent ce qu'ils avaient vu; une expédition s'organisa pour ramener cet homme marin. On put le capturer. Il fut amené au Couvent de Saint-François. C'est en vain qu'on l'exorcisa. Pourtant, on avait affaire 25 à un être humain. On avait beau lui adresser la parole en diverses langues; pas de réponse; aucun signe d'intelligence de sa part. Cependant, quelques jours après, il prononça le mot « Lierganes ». Ce mot n'éveilla aucun écho dans l'esprit de ceux qui l'entendirent : hormis un ouvrier natif de Llerganes. On écrivit à Don Domingo de la Cantolla, Secrétaire du Tribunal de l'Inquisition, natif aussi de Llerganes. Don Domingo se renseigna et apprit la disparition du jeune François. Un Religieux, Fray Juan Rosende, qui parcourait l'Espagne, quêtant pour 30 les Lieux Saints de Jérusalem, amena avec lui le jeune homme. Ils attei-

gnirent la région de Santander. C'était en 1680. A un quart de lieue de Lierganes, le jeune homme s'en fut tout droit vers sa maison. La mère le reconnut. Effusions. Francisco resta insensible. Il passa neuf ans chez sa mère, mais l'esprit troublé, indifférent, prononçant de temps en
5 temps les mots : tabac, pain, vin. Certains jours il mangeait énormément, et les jours suivants pas du tout. Porter des lettres d'un village à un autre, c'est tout ce qu'il savait faire. Un jour, ne trouvant pas d'embarcation à Pedreña pour traverser la baie de Santander, il franchit à la nage l'espace de plus d'une lieue qui le séparait du port de
10 Santander. Au bout de neuf ans, il disparut; on ne le revit jamais plus. Un habitant de Lierganes prétendit l'avoir aperçu dans un port des Asturies; mais l'affirmation semble dénuée de fondement. Tels étaient les renseignements attestés par le Marquis de Valbuena, sur la foi du frère aîné de l'amphibie, Don Thomas, qui en avait témoigné de son
15 vivant, et du plus jeune frère Jean, lequel vivait encore. Il fallait rejeter, par contre, de prétendues écailles sur le corps, ainsi qu'une malédiction proférée par sa mère.

Dupé par un tel document, Feijoo va se livrer à des raisonnements scientifiques, et cette fois il sera le jouet de son imagination et de sa
20 subtilité. Le cas de Lierganes éclaire peut-être les relations de Sirènes, Tritons et Hommes Marins. Que d'étrangetés en ce monde : les hommes sauvages de Bornéo, les singes du Père Labat, le Phénomène Jean Ursin! Que de surprises nous réservent les énigmes, si mal connues, de la respiration! Les documents, en confirmation du phénomène de Lierganes, se multiplient. La relation du Marquis de Valbuena
25 est épaulée par une relation très précise de Don Gaspar Melchor de la Riba Agüero, Chevalier de l'Ordre de Saint-Jacques. Aucune tromperie possible; ce document, Feijoo l'a obtenu par l'intermédiaire du gendre de Don Gaspar, Don Diego Antonio de la Gandara Velarde, résidant à Oviedo. Les précisions abondent et plus d'une fois sont
30 garanties « de visu ». Nous sentons bien que c'est, — en plus détaillé, — la même version, sur laquelle on brode; mais cette faiblesse fut une force. Rien moins que l'Archevêque de Saragosse, Don Thomas de Agüero, affirmait avoir connu, dans sa jeunesse, l'Homme-Marin de
35 Llerganes. « Quand je quittai la Montaña, à l'âge de douze ans, je lais-

sai l'Homme-Poisson chez mon oncle Don Garcia de Agüero, qui habitait Recuendo, à un quart de lieue de Lierganes. L'Homme-Poisson était le frère d'un prêtre qui fut page de mon oncle à Toranxo.... Nous jouions ensemble, il ne cessait de rire, il ne faisait aucun mal à personne. » L'Archevêque, il est vrai, ne se portait pas garant de ses exploits marins, mais, ne les infirmant pas, il encourageait à y croire. A son courrier, Feijoo trouvait des lettres comme celle de José Diaz Guitian de Cadiz. « J'ai eu l'occasion de m'entretenir avec Don Esteban Fanales, Intendant de marine, et un Religieux Franciscain ; le premier vit encore. Ils ont connu l'Homme-Poisson dont vous parlez dans un de vos livres. »

Quand un de ses correspondants lui écrira que les Mémoires de Trévoux rapportent un cas analogue en Hollande, certifié par le capitaine d'un navire et tout l'équipage, mais auquel les Journalistes de Trévoux ne font pas l'aumône du moindre crédit, Feijoo répondra. « Vous déclarez que ces Journalistes sont de bons critiques ; que leur réputation est assise dans la République des Lettres ; que le cas de l'Homme-Marin de Hollande ressemble à celui de l'Homme de Lierganes, comme un œuf à un œuf ; que si l'un est fabuleux, l'autre doit être également tenu pour tel. Je réponds que j'accorde tout, excepté la conséquence. Les Journalistes de Trévoux tinrent pour fabuleuse l'histoire de l'Homme-Marin Hollandais. Moi aussi, je la tiendrais pour fabuleuse, si je n'avais pas d'autres preuves de sa réalité que celles qu'ils eurent. Je tiens pour véritable l'histoire de l'Homme de Lierganes. Je crois que les Journalistes en feraient autant pour celle de l'Homme-marin Hollandais, s'ils disposaient de témoignages tels que ceux que je possède en faveur de l'Homme de Lierganes. » Et Feijoo insiste sur la différence capitale qu'il y a entre le témoignage d'un capitaine et de l'équipage d'un même navire, qui peuvent être victimes d'une même illusion, et les témoignages de personnes qualifiées, éloignées les unes des autres, et qui n'ont pas pu, consciemment ou inconsciemment, se concerter.

*
* *

Ainsi que les cas pathologiques, en Médecine, éclairent les cas normaux, une aberration de Feijoo peut nous éclairer sur la démarche de sa pensée. Quand des lectures scientifiques le frappent, son imagination est en branle, aucun paradoxe ne l'arrête; son désir passionné de comprendre, d'expliquer, l'emportent sur la raison prudente, désé-
5 quilibrent son bon sens. Feijoo lit de curieuses remarques du physicien Toulousain François Bayle : les minéraux ont peut-être des sucs comme les plantes. Mais il n'est pas convaincu; il abandonne l'hypothèse. Elle lui revient à l'esprit, le jour où il s'émerveille aux expériences du
10 chimiste français Lémery : fermentation de liquides chargés de solution minérale, provoquant sur les parois du récipient des végétations métalliques; présence de parcelles de fer dans les cendres des végétaux. Nouvelle agitation de sa pensée, à la lecture des observations de Tournefort sur les marbres de la merveilleuse grotte d'Antiparos. La
15 parenté entre les végétaux et les minéraux s'affirme de plus en plus plausible.

Autre problème, qui par un extraordinaire détour nous ramène aux minéraux et végétaux! Tous les hommes doivent descendre d'Adam et d'Ève, seule source possible de l'humanité. Or, on a découvert un
20 Nouveau Monde, et les habitants de ce Nouveau Monde ne peuvent être tenus pour descendants d'Adam et d'Ève que s'il y a eu communication humaine entre le Nouveau Monde et l'Ancien. La théorie de La Peyrère, — admise par la secte pré-Adamite, — d'après laquelle Dieu aurait créé d'autres hommes au monde avant de créer Adam, est
25 une théorie hérétique, condamnée sans ambages. Il importe donc de présenter des explications satisfaisantes, pour justifier le passage d'êtres humains au nouveau continent. Un très ancien naufrage? Hypothèse fragile et qui ne suffirait pas, car ne l'oublions pas, le déluge universel fut universel; tous les animaux périrent à l'exception de ceux que
30 recueillit l'arche de Noë. Et voilà bien la difficulté d'un naufrage et même de plusieurs! Si les naufragés avaient pu raisonnablement

emmener des chevaux, des bœufs, des brebis ou des poules, on ne voit pas bien l'intérêt qu'ils auraient eu à s'entourer d'ours, de tigres, de lions. Bouleversement géologique? C'est probable; et sans recourir à l'Atlantide, on pourrait se rallier à un écroulement boréal, à l'extrémité la plus septentrionale de la Tartarie et de l'Amérique. Mais, puisque l'on s'interroge sur les modifications du globe, il conviendrait de s'interroger, en même temps, sur la présence insolite des coquillages marins au sommet des montagnes. Sur ce point, le déluge universel lui-même ne donne pas la clef du mystère : la montée progressive des eaux, à la suite de pluies interminables, ne saurait transporter au sommet des montagnes des coquillages dont le lit est au fond de la mer. Les communications que l'on a imaginées par des canaux souterrains, ou le transport des semences, ne satisfont pas l'esprit. Le volcanisme est plus apte à expliquer les effondrements du sol, voire l'apparition d'îles plus ou moins éphémères, que le soulèvement des hautes montagnes. C'est ici que la théorie des pierres-végétaux (théorie qui conservera longtemps des adeptes, puisqu'en 1784 Louis-Sébastien Mercier écrit encore : « les minéraux s'engendrent, les pierres croissent ») est amplifiée par l'imagination de Feijoo. Le monde s'est considérablement modifié, d'une part à la suite d'écroulements, affaissements, disparitions sous les eaux de la mer; et d'autre part à cause de la croissance des minéraux. Dans des conditions exceptionnelles, les pierres qui paraissent aujourd'hui en sommeil, ont pu, en proie à une frénésie de voracité, sucer tous les sucres nourriciers, et devenir gigantesques. Et Feijoo de conclure, triomphant : « Ainsi peut se résoudre facilement cette question tenue jusqu'à ce jour pour extrêmement ardue, et se trancher le nœud gordien, que tant d'écrivains se sont efforcés, vainement, à dénouer. »

Forfanterie? Ironie? En vérité, mélange de l'un et de l'autre. Il est certain que Feijoo ne jugera pas le problème résolu; il ne s'en tiendra pas à cette seule hypothèse. Il attendra, patiemment, une conciliation de la Science et de la Religion. Mais il n'a pas résisté au plaisir d'aventurer, par hypothèse, une conciliation. Malgré tous les systèmes édifiés, plus ou moins arbitrairement, où l'histoire de la terre sert la Providence et les Dogmes, la date récente de la Création du Monde coupait court à des théories s'édifiant sur de nombreux millénaires. Si La Bruyère

pouvait dire sans trop de gêne : « depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes et qui pensent », cette marge était vraiment trop étriquée pour dérouler tout un panorama géologique.

Celui qui fait du roman scientifique avec humour est à peu près certain qu'on lui tient compte de ses réussites, et que l'on met les
5 absurdités sur le compte d'une agréable fantaisie. Nous ne diminuerons pas Feijoo, qui a d'ailleurs assez de mérites dans d'autres domaines, en le défendant équitablement contre ceux qui l'examineraient à la loupe de la science. Tous ceux qui l'ont bien connu ont affirmé,
10 avec une unanimité que l'on sent vraie, qu'il parlait comme il écrivait, qu'il écrivait comme il parlait ; sa conversation était pleine de fantaisie. Et de fait, en lisant Feijoo, on a bien l'impression de l'entendre parler. L'affirmation qu' « il a tranché le nœud gordien », tempérons-la d'un sourire et d'une inflexion de sa voix. Ce jeu charmant de la pensée
15 parlée, de la pensée qui s'élabore, nous en trouverions maints exemples. Écoutons Feijoo parler du magnétisme : le magnétisme de la terre est une chose étonnante, la boussole est toujours dirigée dans la même direction ; la terre est une immense mine de fer magnétique. Or, on a trouvé des particules de fer dans les végétaux et dans bien des endroits
20 où on ne supposait pas qu'elles fussent. Est-ce que l'attraction, la pesanteur ne s'expliqueraient pas par le fait qu'il y a partout, dans des proportions différentes, des particules de fer attirées par le gigantesque aimant qu'est la terre ? Mais Feijoo ajoute aussitôt : Oui ! mais alors pourquoi l'or pèse-t-il beaucoup plus que le fer, l'or qui ne serait plus
25 de l'or s'il contenait des parcelles de fer ? Feijoo dialogue avec son public, ou, tout au moins, devant son public, il dialogue avec lui-même.

Une des faiblesses, peut-être, mais l'un des attraits aussi du XVIII^e siècle, c'est la transformation de problèmes scientifiques en problèmes de science imaginative. Et, puisqu'après tout le nombre des
30 grands savants ne peut jamais être considérable, ce levain de science imaginative, avant un grand siècle de science, le XIX^e, n'a pas dû être inutile. Jules Verne ne sera-t-il pas, à son tour, en plus romanesque, un précurseur du XX^e siècle ? Les progrès patients de la science s'effectuent, souvent, au détriment des systèmes passés, mais à leur tour ils donnent
35 le branle à de nouveaux systèmes. En lisant certains ouvrages de

fantaisie sérieuse — d'une fantaisie que la science nourrit et exalte, mais ne bride jamais — écrits en plein XVIII^e siècle, on croirait lire du Darwin, et même, toutes transitions sauvegardées, du Haeckel.

Voici « Telliamed ou Entretiens d'un Philosophe Indien avec un Missionnaire Français ». La Terre a été d'abord entièrement couverte 5
par les eaux; les premiers êtres, de toute nécessité, ont été aquatiques. La figure de notre globe s'est compartimentée; des continents ont émergé, des êtres aquatiques sont devenus amphibies, puis terriens. Examinons soigneusement les animaux terrestres; nous conviendrons qu'il n'y en a aucun, — qu'il marche, qu'il vole ou qu'il rampe, — dont 10
la mer ne renferme des espèces semblables. Le passage des espèces marines aux espèces aériennes ou terrestres est probable, et même étayé d'un grand nombre d'analogies. La parenté des poissons et des oiseaux est merveilleuse : la peau et ses écailles, les colorations, les ailerons, qui sont des nageoires pour l'air. Les modifications qui se sont 15
produites, pendant ces mues et ces transformations, s'offrent à nos yeux. « La transformation d'un ver à soie ou d'une chenille en un papillon est mille fois plus difficile à croire que celle d'un poisson en oiseau. »

Ce siècle, nous l'avons vu, croyait aux monstruosité, aux mélanges 20
des espèces. Telliamed nous offre, en plusieurs pages, une histoire assez détaillée des Hommes Marins. Le problème de la respiration, qui a tant intrigué Feijoo, s'y retrouve. Les hommes ont pu se « réacclimater » à un ancien mode de respiration, qui, à tout prendre, n'est pas tellement différent du mode normal. Les monstres vont occuper une place 25
plus importante encore dans les *Essais de la Nature qui apprend à faire l'Homme*, par J.-B. Robinet.

« Dans la suite prodigieusement variée des animaux inférieurs à l'homme, je vois la Nature en travail avancer en tâtonnant vers cet Être excellent qui couronne son œuvre. Quelque imperceptible que 30
soit le progrès qu'elle fait à chaque pas, c'est-à-dire à chaque production nouvelle, à chaque variation réalisée du dessein primitif, il devient très sensible après un certain nombre de métamorphoses. Si, par exemple, la nuance entre deux quadrupèdes voisins, tels que le cheval et le zèbre, est trop délicate pour que nous puissions juger 35

lequel des deux, dans l'échelle, approche plus de l'homme que l'autre, cependant, le Zoologiste qui passe des bipèdes aux bimanés, puis aux quadrupèdes, solipèdes, pieds-fourchus, fissipèdes, et de ceux-ci aux quadrumanes, s'aperçoit qu'il monte par degrés vers le sommet de l'échelle où il trouve le seul animal qui soit à la fois bimané et bipède. Venant ensuite à lui comparer ces différents animaux, il reconnaît sans peine qu'un quadrumane, tel que le magot ou l'orang-outang, ressemble beaucoup plus à l'homme qu'un quadrupède quelconque fissipède, et un solipède beaucoup moins qu'un fissipède, surtout de ceux qui se servent de leurs pieds de devant comme de mains. Pour peu que notre Zoologiste veuille bien se rendre attentif à tous les traits de la comparaison, il découvrira encore que l'orang-outang ressemble plus à l'homme, qu'à aucun autre animal. Autant il y a de variations intermédiaires du prototype à l'homme, autant je compte d'essais de la Nature qui, visant au plus parfait, ne pouvait cependant y parvenir que par cette suite innombrable d'ébauches. Car la perfection naturelle consiste dans l'unité combinée avec la plus grande variété possible : c'est donc l'extrême de la variation de la forme originale, qui peut donner la forme la plus parfaite; et cet exemple terminant la série des variations intermédiaires, il fallait épuiser celle-ci pour avoir ce dernier terme. La Nature ne pouvait réaliser la forme humaine qu'en combinant de toutes les manières imaginables chacun des traits qui devaient y entrer. Si elle eût sauté une seule combinaison, ils n'auraient point eu ce juste degré de convenance qu'ils ont acquis en passant par toutes les nuances. Sous ce point de vue, je me figure chaque variation de l'enveloppe du prototype comme une étude de la forme humaine que la Nature méditait, et je crois pouvoir appeler la collection de ces études l'apprentissage de la Nature, ou les essais de la Nature qui apprend à faire l'Homme. »

Ces considérations dépassent celles de Telliamed. Il ne faut pas commencer par les poissons; il faut débiter par le règne minéral. Les minéraux vivent d'une vie moins sensible mais très réelle. Ils ont des ressemblances avec les végétaux et les animaux; d'abord des ressemblances extérieures, mais qui ne sont pas à négliger pour cela : pierres ayant la figure d'un cœur humain, d'un crâne et même d'un cerveau, d'un pied, d'un rein, d'une oreille, d'un œil, des mamelles

d'une femme, d'une main humaine, d'un muscle, d'un scrotum. Ici, mieux vaut —, et sans changer l'orthographe, — emprunter à Robinet son langage scientifique : il y a des « priapolites », des « colites » et des « phalloïdes ». Il y a des pierres appelées « Orchis », « Diorchis » et « Triorchis » ; il y a « l'Histerapetra », et l' « Histerolitos ». Mais, jusqu'ici, ce ne sont que des formes extérieures. Les découvertes les plus intéressantes et les plus significatives sont à l'intérieur. L'étude des minéraux prouve que la Nature préparait de loin son chef-d'œuvre. Les minéraux ont de véritables tissus de fibres et de veines ; un fluide peut les parcourir ; une sève, les nourrir.

Nous sommes à la fois très loin et très près de Feijoo. Très près, parce que son esprit devait se satisfaire de tout effort d'unification, de symétrie, de gradation, de transition ; très loin, parce que sa piété sincère ne pouvait s'accommoder d'un pré-Darwinisme. Il rejette, bien entendu, le perfectionnement des espèces animales aboutissant à l'Homme par le Singe. L'animal ne saurait atteindre à la dignité de l'Homme. Des hommes, hors de la vie sociale, ont pu déchoir, rétrograder ; mais cette régression finit comme une impasse ; ce n'est pas une porte ouverte sur les degrés descendants de l'animalité. Il ne faut pas que les singes du Père Lecomte soient des hommes retombés : si ces singes sont de notre espèce, des singes qui leur ressemblent, mais nous ressemblent moins, seront aussi de notre espèce. Par échelons successifs, dans la descente, nous en arriverons à reconnaître que des êtres qui ne nous ressemblent nullement nous ressemblent en définitive.

A l'évolutionnisme menaçant qu'oppose donc Feijoo ? Tantôt, il procède par remarques incidentes : le singe ressemble à l'homme, mais l'éléphant, plus intelligent que le singe, serait-il, par hasard, le portrait même de l'homme ? Tantôt, il dresse la barrière d'une vaste théorie : les espèces sont immortelles ; les individus, seuls, vieillissent ; dans les espèces échelonnées il peut se produire des progrès à l'infini, sans que le terme suprême de l'espèce inférieure atteigne jamais le premier, le plus humble seuil de l'espèce supérieure. Les monstres issus d'un mélange de l'espèce humaine avec les espèces animales, Feijoo les eût sans doute repoussés, si la Religion ne l'avait pour ainsi dire convié à les admettre. Quant à désavouer les animaux, comme le fit Descartes,

c'est trop commode, trop désinvolte, trop contraire à ce qui crève nos yeux, et, par-dessus le marché, très maladroit : c'est passer le jeu à ceux qui prétendent que l'homme est une simple mécanique, encore que beaucoup plus parfaite. Soyons justes et prudents, sans quoi nous
40 n'échapperons pas au matérialisme total, lequel s'emparera de l'homme, pas plus que, dans la voie inverse, nous n'échapperons au spiritualisme total, duquel nous ne pourrions excepter aucun être.

Pour Feijoo, le problème est mal posé. Partant des données de l'Esprit et de la Matière, on n'entrevoit pas la possibilité d'un intermédiaire. Si c'est Matière, ce n'est pas Esprit; si c'est Esprit, ce n'est pas
45 Matière. Chacun des deux ne peut exister qu'en son intégrité. Matérialistes et Spiritualistes donnent une solution contraire à un problème qui, partant de données arbitraires, est insoluble. Ce problème, il est au-dessus de nos forces humaines d'en trouver, non pas seulement la
50 solution, mais encore les données. Sur nos données, il serait ridicule de charger le Créateur de le résoudre; de l'astreindre à l'Esprit, d'une part, à la Matière, d'autre part, puis de le mettre en demeure d'effectuer une combinaison d'Esprit et de Matière. Certes, la puissance de Dieu est infinie, mais il serait dérisoire qu'elle fût contrainte à des combinaisons. Les mystères de la Création nous dépassent. Combinaisons et
55 transitions ne sont peut-être qu'un lot terrestre. Entrevoyons, cependant, qu'il existe au-dessous de nous des êtres dignes de considération, qu'au-dessus de nous il existe des Êtres plus parfaits que nous ne le sommes. La particularité de l'espèce Humaine, c'est qu'elle voit ce qu'il
60 y a au-dessous d'elle, mais qu'elle ne voit plus, de ses yeux, ce qui est au-dessus.

*
* *

Les problèmes du Feu ont passionné Feijoo. Le Feu, nous le trouvons partout; là même où nous serions le moins tentés de le chercher. C'est un puissant élément cosmique. Y a-t-il un feu central dans la Terre? Et comment pourrait-il subsister sans air ou avec si peu de

cheminées d'aération? La foudre est un feu de nature insolite. Pourquoi tant de violence? Pourquoi frappe-t-elle les clochers? Pourquoi descend-elle, alors qu'à l'accoutumée, le feu monte? Des substances produisent une inflammation, quand elles se trouvent en présence. Des éléments froids provoquent, soudain, par leur mélange, de la flamme ou de la chaleur. Des limailles de fer, du soufre, de l'eau, deviennent un foyer de flammes. La chaux vive n'est qu'un cas banal, entre tant de cas, d'effervescence. Le foin prend feu spontanément. La force explosive de la poudre est inouïe; certes, c'est l'air qui est l'agent de puissance, mais enfin l'air fut ébranlé par la déflagration. Il y a dans tout cela de quoi donner à réfléchir.

Rassemblant avec sa logique symétrique les glanes de ses lectures, Feijoo ne tarde pas à édifier une théorie du Feu, dans laquelle les divers cas se trouvent rangés, sinon expliqués. Pas de feu central, mais des amas et des rencontres de substances solides ou gazeuses inflammables, qu'une minuscule étincelle (la chute d'une pierre) peut enflammer; capables même de prendre feu, spontanément, par leur mélange; une explosion provoque un tremblement de terre, une éruption; une combustion lente alimente des sources thermales. Certaines exhalaisons de la terre s'enflammeront à très peu de distance du sol, comme si elles s'y trouvaient encore attachées; d'autres monteront plus haut, s'accumuleront, se condenseront, fourniront la matière de la foudre; d'autres, enfin, monteront, monteront toujours, quelquefois à treize ou quatorze lieues au-dessus de la terre, — qui sait? —, et seront des météores lumineux.

Comment interpréter le cas publié par les Mémoires de Trévoux en 1730? Un matin, la comtesse Cornelia Bandi est trouvée morte, — mort mystérieuse. Le cadavre est près du lit, les pieds et les mains intacts, à l'exception de trois doigts d'une main, noircis; le visage et une bonne partie du crâne sont reconnaissables, le reste n'est que cendres. Le plancher est mouillé d'un liquide visqueux et malodorant; les murs, les meubles, le lit, couverts d'une sorte de suie humide et cendrée, si fine qu'elle s'est insinuée dans les étoffes, qu'elle a pénétré dans la chambre voisine, dans les placards de cette chambre et même dans une pièce à l'étage au-dessus, où l'on remarque sur le mur une eau fétide et jau-

nâtre. Après une série de raisonnements et d'examens des hypothèses présentées, notamment par le Marquis de Maffei, Feijoo propose, pour sa part, une manière d'auto-combustion. Dans le corps humain peuvent, d'une manière anormale, surabonder les substances capables d'inflammation. Ici, Feijoo songe invinciblement à ce feu sournois et entre tous dévorant que produit le phosphore. Il a lu que Cassini ayant placé un
5 seul grain de phosphore dans une toile, puis pressé avec ses doigts, la toile s'enflamma immédiatement. Cassini jeta le tout à terre, mit son pied dessus; le feu prenait à la chaussure; il saisit une règle de cuivre pour frotter sa chaussure; le phosphore s'était consumé, mais
10 la règle resta phosphorescente. Or, le phosphore existe dans le corps humain: on en a extrait de l'urine humaine; l'étude des phosphores réserve des surprises. Dans le cas de la comtesse, rien n'est venu de l'extérieur: ni feu, ni foudre; il faut chercher à l'intérieur, et même
15 dans le corps; imaginons qu'à la sursaturation en substances phosphorées se surajoutèrent des exhalaisons du corps extrêmement ténues et volatiles, le tout inégalement distribué.

Les exhalaisons nitreuses du sol expliquent avec vraisemblance la foudre. Nitre, soufre, voilà le grand arsenal du phénomène. Feijoo
20 avait lu dans l'Histoire de l'Académie des Sciences, sous la plume de de Fontenelle: « La matière enflammée, qui forme la foudre, peut être en très petite quantité au sortir du nuage, et trouver ensuite dans l'air une grande quantité de matières de la même sorte, qui s'enflammera successivement; il est certain que l'air est alors chargé d'exha-
25 laisons sulfureuses. » Feijoo s'ingénie à ne pas perdre le fil, dans le labyrinthe de la foudre. Se butant toujours à la difficulté que la foudre descend, il a la hardiesse de se demander si ce n'est pas là une illusion. Il rappelle des cas qu'il a vus lui-même, où la foudre a soulevé a exercé une attraction vers le haut. En gros, cependant, il admet que
30 l'inflammation se produit là où existe un foyer inflammable, un amas d'exhalaisons nitreuses, sulfureuses. Le plus fréquemment, l'exhalaison arrêtée et comprimée par les nuages, s'enflamme à cet endroit, et le mal n'est pas grave. Il y a danger, lorsque s'enflamment des masses gazeuses alourdies, à proximité du sol. Les clochers sont dans une
35 zone et sur une trajectoire particulièrement exposées. En définitive, la

foudre est une exceptionnelle condensation, une quintessence de matières fulminantes, qui parfois se rassemblent en globes de feu. Vient un jour, cependant, où il s'aperçoit que l'idée soutenue par l'abbé Nollet, à titre de paradoxe, (la foudre et l'électricité sont proches parentes), a des partisans et semble donner la clef de plus d'un troublant phénomène. Feijoo accueille cette idée, très volontiers; c'est une idée française, dit-il, dont a tiré parti la subtilité anglaise. Les étincelles de la machine électrique sont de la foudre en miniature. Ici, Feijoo apporte une remarque qu'il estime de son cru : il y a similitude entre la vertu attractive de l'électricité et les effets d'attraction qu'il a constatés dans la foudre. Quand il apprend les premiers essais de paratonnerre, il nourrit des espoirs de réussite. « L'affaire est en bonnes mains, car les physiciens anglais et français, qui craignent la foudre autant que nous, semblent avoir pris à cœur cette recherche, et il est à croire qu'ils ne l'abandonneront pas. »

En 1755, se produit un formidable tremblement de terre. Les dégâts sont considérables en Espagne. A Lisbonne, ils sont tragiques; c'est une des grandes catastrophes de l'humanité. La panique se propage, à l'instar des tremblements du sol. Feijoo est consulté à titre de Mentor; il écrit plusieurs lettres à l'Académie « Portopolitana ». L'ampleur de ce tremblement de terre est telle, qu'il sent la nécessité d'adopter une vaste hypothèse. Alors, il jette hardiment un pont entre les secousses sismiques et l'électricité. Dans l'électricité, il relève deux propriétés significatives : la force et la rapidité. Quel tremblement, quelle commotion secouent un corps humain ou plusieurs corps humains reliés, au choc fulminant de la bouteille de Leyde! N'y a-t-il pas, très profond, sous la terre, un immense réservoir de matière électrique? Il n'est pas nécessaire d'abandonner pour cela les explosions locales; elles peuvent se produire par contre-coup. Mais quand l'ébranlement émeut une grande partie du Globe, il n'est pas défendu de songer au plus puissant agent de force qu'il y ait dans la nature : l'électricité. La terre serait une machine électrique colossale, au regard de laquelle nos plus puissantes machines électriques feraient figure de hochets dérisoires.

Quelques années plus tard, Feijoo apprend que cette hypothèse a

été présentée à l'Académie de Rouen par Monsieur Isnard, qui a obtenu un prix. Il se demande si Monsieur Isnard n'a pas eu connaissance de ses propres lettres. Elles ont été imprimées par l'Académie « Portopolitana » et, partant, elles ont eu une réelle publi-
40 cité. De toute manière, Monsieur Isnard affaiblit l'hypothèse, en doublant la vertu électrique d'un agent subsidiaire qu'il appelle « esprit minéral ». Feijoo repousse cet esprit minéral ; c'est un recul. Il préfère de beaucoup supposer une modification particulière de la vertu électrique : car l'un des mystères de l'électricité, c'est qu'elle semble se
45 manifester sous des espèces très différentes : « Il m'est quelquefois venu à l'esprit que la vertu magnétique n'est qu'une branche, une modification particulière de l'électricité. »



Une partie de l'œuvre de Feijoo n'a d'autre dessein que de détruire les survivances archaïques. Là, ne cherchons pas de nouveautés positives. N'exigeons pas de l'auteur ce qu'il ne prétend pas nous offrir : « Considérez que jusqu'à maintenant, en matière physique, je me suis
5 contenté de combattre de nombreuses erreurs grossières, acceptées dans notre Péninsule, comme l'Antipéristasis, la Sphère du Feu, les Influences des Eclipses, les Années Climatériques ; et cela avec des arguments palpables. Cependant, vous avez sans doute vu avec quelle ténacité, quel manque de raison il y en a qui s'obstinent à maintenir le
10 public dans ses erreurs grossières. » Il est certain que Feijoo a beaucoup fait contre l'horreur du vide, la sphère du feu, les sympathies ou l'obsession du contraire, les vertus divines attribuées aux pierres précieuses ; il s'est servi de la science pour dénoncer de faux miracles, pour apaiser des terreurs injustifiées. Mais il a fait aussi un effort
15 positif d'explication. Son exposé du poids de l'air ou de la théorie des couleurs suivant Newton, pour nous limiter à deux de ses leçons, marquent, dans l'ensemble, beaucoup de netteté, beaucoup d'intelligence. Il était animé d'un tel désir de substituer la féerie merveilleuse

de la science aux fantasmagories terrifiantes et fabuleuses, qu'il n'a pas résisté à l'attrait des hypothèses; mais ces hypothèses, en définitive, il ne les a pas présentées comme des certitudes; et l'on doit lui tenir compte de ses déclarations : « Malgré ma légitime défiance, il m'est arrivé de m'aventurer à faire avec l'imagination un petit tour à travers le champ de la nature, pour voir si je trouvais quelque terrain solide pour asseoir les fondations d'un nouveau système. Mais il m'advint ce qui est advenu à la colombe de Noë à sa première sortie de l'Arche : ne trouvant aucun endroit où elle put se poser elle revint à son asile. »

Pour vulgariser, il a dû simplifier — d'aucuns diront rendre simplistes — les raisonnements scientifiques. Il tenait, essentiellement, à atteindre un public qui fût le grand public et non point les spécialistes. Les explications scientifiques se déforment inévitablement, quand elles ne sont pas destinées à des gens préparés à les recevoir. Il fallait à tout prix alléger et clarifier. Telle était sa méthode, n'en doutons point. Dans une lettre privée, il écrit à son ami Martin Sarmiento : « On voit bien que, même si je le voulais, je ne pourrais verser en aucun sujet la vingtième partie de l'érudition que vous y répandez, parce que je ne la possède pas, mais il est certain que, dans beaucoup de cas, j'en pourrais mettre beaucoup plus que je n'en mets. Je retire à temps la main pour ne pas trop alourdir la lecture, éviter la surcharge pour les lecteurs, dont très peu sont capables de remarquer ce qui manque mais dont la plupart peuvent mesurer ce qui excède, sur la mesure de leur propre fatigue. »

Ne jetons pas la pierre à Feijoo pour avoir essayé d'expliquer tant de choses, en simplifiant, à une époque où plus d'un réussissait à expliquer tout, en compliquant. Les *Entretiens Physiques* du Père Regnault nous offrent des pages claires, mais d'autres bien saugrenues, bien entortillées; la subtilité de quelques raisonnements nous donne le vertige. Admettons que Feijoo ne se soit pas rendu compte, d'une façon nette, de ce qu'étaient les phosphorescences. Il a au moins l'excuse de n'avoir jamais tenté de les expliquer comme le fit le Père Regnault : « L'efficace des Phosphores, au moins de la plupart, vient apparemment d'un petit tourbillon de matière rameuse, mais insensible, qui sort du sein de ces corps et les environne, en nageant

toujours dans la matière subtile. Cette matière déliée s'insinuant dans ces corps par une infinité de petits tuyaux, qui diminuent toujours insensiblement, ou vont aboutir presque au même endroit, accélère son mouvement, comme les autres fluides qui coulent d'un espace plus
5 large dans un lit plus resserré, et emporte une plus grande quantité de particules rameuses, mais insensibles. Ces particules retenues par la résistance de l'air qui les environne, et emportées dans un torrent de matière encore plus déliée, autour du phosphore, avancent et reculent successivement, tantôt victorieuses, tantôt repoussées; d'où vient cette
10 agitation alternative qui produit la lumière dans la matière éthérée. » Et voilà pourquoi votre fille est muette!

Le besoin de clarté était impérieux pour Feijoo; il fallait, à tout prix, rendre la science aimable, intéressante, accessible. Là, est la valeur d'opportunité de son œuvre, et non point dans des découvertes scien-
15 tifiques. La langue espagnole avait insuffisamment servi jusque là à l'expression scientifique pour s'adapter sans effort à ce rôle nouveau. Plus longtemps qu'en France, le latin était resté la langue des idées scientifiques. Feijoo dut donc accomplir une véritable révolution, assouplir le langage, moderniser, créer.

20 Foronda souhaitait que l'œuvre de Feijoo fût expurgée des erreurs scientifiques; mais il reconnaissait très volontiers que « ce Cervantès des préjugés vulgaires » n'était point responsable d'avoir vécu trop tôt. Aucun savant, fait-il remarquer, n'était à même de se rendre compte des motifs pour lesquels la chaleur de l'eau n'augmente pas à
25 partir de l'ébullition; ou de pénétrer, réellement, la cause du froid sur les hautes montagnes. Si Feijoo avait vécu plus tard, il ne se serait pas évertué à expliquer pourquoi les émanations d'un brasero incommode; s'il avait connu Lavoisier, la composition de l'air lui aurait livré bien des secrets. Oui! Mais en cela précisément résidait l'illogisme
30 de Foronda; et l'Académie des Sciences Naturelles et Arts de Barcelone a agi sagement en ne donnant pas suite au projet d'expurgation. Après Foronda, il serait devenu nécessaire d'écheniller Foronda, puis l'échenilleur de Foronda; car la science physique est toujours provisoire et révisable.

35 Tout récemment Feijoo a eu la bonne fortune d'être étudié par un

éminent médecin et biologiste espagnol, le Docteur Gregorio Marañon. Or, voici quelques-unes des anticipations que le Docteur Marañon relève dans l'œuvre de Feijoo : nécessité pour le médecin d'utiliser l'appétit du malade, au lieu de le combattre ou de l'ignorer ; intérêt de la vaccination antivariolique, signalé par Feijoo en 1733, alors que les premiers essais en Espagne datent de 1771 ; créance accordée à la théorie des microbes, agents d'épidémies ; rejet du dogme de la guérison par les contraires, trente ans avant la naissance du fondateur de la méthode homéopathique ; importance, trop méconnue, des inflammations internes, en tant qu'origine des maladies ; distinctions nécessaires entre les diverses diarrhées ; effet corrosif, sur les tuniques de l'estomac, d'un excès de suc gastrique ; fixation du rhumatisme ou de la goutte, dans les articulations fatiguées, par l'abus des exercices physiques ; condamnation de la doctrine du flux cérébral. Quant aux remarques de Feijoo sur les parties intégrantes du sang, leur influence sur l'organisme, le cœur en particulier, et par suite sur le sentiment et les passions, elles émerveillent le Docteur Marañon, parce qu'il voit là, en embryon, tous les points de vue modernes sur le rôle que jouent les sécrétions internes dans l'émotion et les actes intellectuels. Éloge entre tous émouvant et significatif, car il est décerné à Feijoo par l'auteur de travaux célèbres d'endocrinologie, et sur le terrain même des recherches qui lui ont valu une réputation mondiale.

Si Feijoo a commis des bévues scientifiques, ces bévues n'en sont pas moins intéressantes et instructives à étudier ; car elles portent la marque d'un esprit hardi, non d'un esprit attardé. Consulté sur la première machine électrique et électrisante de Madrid, il répond sans hésiter : « La chose est encore un peu verte, pour aventurer un système, et il sera peut-être nécessaire que vienne un nouveau Newton, qui, selon les règles de la pesanteur, avec six rames de calculs nous déchiffre cette grande énigme, dans laquelle confusément je vois s'ouvrir une route vers l'immensité d'un pays inconnu de la physique, car l'efficacité de beaucoup de résultats fera abandonner les routes suivies jusqu'à ce jour. » Ne nous étonnons pas que Feijoo ait eu, parfois, des anticipations prophétiques. Son esprit est délibérément —, osons dire religieusement, — tourné vers l'avenir.

LES IDÉES ESTHÉTIQUES

LE STYLE ET LES MOYENS DE L'EXPRESSION

Un sens très aigu de la relativité, un instinct profond et raisonné d'individualisme poussent Feijoo à s'élever contre l'abus des règles pour définir ce qui est la beauté littéraire et artistique. Nos goûts, des plus matériels aux moins matériels, ne peuvent entièrement s'affranchir de la réalité des choses, de leur perception, de notre tempérament, de nos habitudes. On mange en Afrique des crocodiles et des serpents. Est-ce un goût dénaturé? Pas plus que, chez les Septentrionaux, de manger de l'ours, du loup ou du renard. Dans un même pays, dans une même famille, la diversité est manifeste : préférence pour tels aliments ou telles boissons. Les goûts qui ne dépendent pas de l'organe du goût ont, aussi, leur diversité. Il en est d'eux comme de notre température : celui qui a les mains fiévreuses trouve qu'un objet est froid, tandis que celui dont les mains sont froides trouve que cet objet est chaud. Chaque être humain est un être individuel; aucune âme n'est identique à une autre. « Entre tant de milliers et de milliers d'êtres qui sont au monde, on n'en trouvera aucun qui soit parfaitement semblable à un autre, ni dans la complexité de ses inclinations, ni dans la connaissance de tous les objets. » Ce qui rend un accord possible, ce sont les accoutumances. Des goûts apparaissent ou disparaissent, ainsi que l'on s'accoutume à un aliment, à force d'en manger, ainsi que l'on désire changer d'aliments, par suite de la monotonie et de la satiété. Le rôle des habitudes est d'atténuer les individualismes, dans un même milieu.

Des objets simples peuvent ne pas plaire également à diverses personnes. En ce cas, on le constate, on n'a pas trop de tendance à discuter. Si l'un préfère la couleur verte et l'autre la couleur bleue, il

n'y a pas matière à argumenter. Mais si nous nous bornons à constater que nous ne tombons pas d'accord sur les objets simples, nous prétendons établir des règles en ce qui concerne les objets complexes; ou alors, renonçant à définir, nous leur attribuons le charme d'un « je ne sais quoi ».

5 Dans chaque couleur il y a de nombreuses variétés et, mieux encore, il y a des juxtapositions ou des combinaisons de couleurs. Le charme d'une voix peut être déterminé, si l'on étudie soigneusement les éléments qui entrent en jeu pour provoquer ce « je ne sais quoi ». L'objet lui-même intervient par ses éléments simples, mettons : le timbre fon-

10 damental; mais ensuite il y a un complexe d'inflexion, de tonalité, de liaisons ou de ruptures, qui finirait par ne pas échapper à un examen très minutieux. Les rapports ont une importance capitale; la musique nous en fournit une preuve irréfutable. Est-ce qu'une note isolée, prise en soi, est-ce que chacune des notes, indépendante, a une valeur musi-

15 cale? L'entendre réitérer, sans la ramener par la pensée ou le souvenir à un distancement avec d'autres notes, ou sans l'utiliser comme point de repère, ne peut rien donner qui satisfasse l'oreille. Et pourtant, les successions et les combinaisons sont une mine inépuisable de musicalité. Il s'ensuit qu'il y a, d'une part, une harmonie qui provient des jux-

20 tapositions, modifications, rapports des objets; d'autre part, une harmonie entre le sujet et les objets; car le sujet intervient avec sa propre individualité, sa propre complexité. De telles harmonies font notre contentement ou notre admiration, quand, par exemple, nous sommes conquis par la vue d'un édifice; frappés par la beauté d'une femme;

25 ravis par un site champêtre; charmés par une voix. Le « je ne sais quoi » n'est pas arbitraire; mais ce n'est pas une raison à invoquer en faveur des règles, car le « je ne sais quoi » peut être extrêmement complexe, provenir des combinaisons infinies. A force de légiférer en matière esthétique, on nous éloignerait de la beauté naturelle. Il est des paysages

30 capricieux qui nous enchantent et qui ne rappellent en rien les Jardins Royaux avec le choix et l'agencement de leurs plantes, avec l'ordonnance de leurs jeux d'eau. Vous avez beau définir suivant un modèle classique les proportions d'un visage, ce modèle exact ne satisfera pas tout le monde; et des gens de goût préféreront d'autres proportions

35 ou disproportions. « C'est que Dieu, de mille manières différentes et,

avec d'innombrables et distinctes combinaisons a pu faire de très beaux visages. Mais les hommes, réglant étourdiment l'immensité des idées divines sur l'étroitesse des leurs, ont pensé réduire toute la beauté à une seule combinaison, ou tout au moins, à un petit nombre de combinaisons, de sorte que, hors de là, tout est un mystérieux « je ne sais quoi ». Les plus grands génies et les plus grandes œuvres obéissent instinctivement à des harmonies fort au-dessus de la perfection apparente des règles; ils suivent, si l'on veut, une règle supérieure à celle de l'école. Les infractions aux règles de l'école sont la condition, la source même, de la beauté.

L'enseignement repose trop fréquemment sur l'énoncé et l'observation des règles. Le résultat, c'est que beaucoup de scolastiques, qui connaissent sur le bout du doigt toutes les règles, raisonnent faux à peu près sur toutes les matières. Pour certains, l'éloquence serait soumise à des lois très précises; il y aurait une sorte de géométrie de l'éloquence; ne cherchez pas parmi eux des orateurs. On a abusé des règles et des modèles, et l'éloquence en est bien malade. Les divisions que l'on adopte sont artificielles; on brise l'élan de la persuasion, à force de distinguer des propositions et des preuves. L'esprit n'est plus conquis, comme autrefois, alors que les discours se déroulaient sans coupures, et dans leur mouvement emportaient la conviction. On n'ignorait pas les propositions, les arguments, les parties de discours; mais tout cela était une trame si admirablement tissée qu'elle n'apparaissait pas. Aujourd'hui, c'est une analyse de discours que l'on présente.

Beaucoup de prédicateurs, incapables d'être éloquentes par eux-mêmes ou renonçant à le devenir, pillent effrontément les livres de sermons, les morceaux choisis d'Eloquence Sacrée, puisent dans les « Conceptos pulpitaes ». Ce genre de littérature facile, fournissant des modèles et offrant des discours tout faits, s'est épanoui en Espagne et a rapporté pas mal d'argent à plusieurs libraires. Il existe, d'une manière analogue, des livres d'Éducation Morale, bourrés de sentences à la manière de Sénèque et qui mériteraient l'appellation de « sable sans chaux ». Beaucoup de bruit pour l'oreille; rien de cela n'atteint le cœur. Ajoutez encore les volumes où abondent des maximes de Thucy-

dide, de Polybe, de Tacite, de Tite-Live ou de Salluste, entrelardées de passages historiques. A cette littérature, il faudrait appliquer le mot du peintre Apelle à un de ses disciples, qui avait fait une Hélène fort peu réussie au point de vue de la beauté, mais vêtue et parée luxueusement : « Ne pouvant la faire belle, tu la fis riche. »

Autodidacte, nous l'avons vu, Feijoo s'est essentiellement forgé lui-même. Et à vrai dire, les études qu'on fait soi-même, on ne les considère plus réellement comme des études scolaires. Les autodidactes ont tendance à dresser les droits de l'individu, qui s'épanouit librement, contre les méthodes scolaires, qui sont forcément plus collectives. On pourrait se demander si, à l'égard d'eux-mêmes, les autodidactes consciencieux ne sont pas de très exigeants professeurs, et qui ne sentent point la servitude, parce qu'ils se l'imposent. Mais il faut bien reconnaître, aussi, les torts de l'enseignement. Feijoo n'est libre que dans la mesure où il échappe à un enseignement desséchant et archaïque. « La grammaire achevée, on me donna quelques leçons de Rhétorique, que j'oubliai entièrement; et si j'avais étudié davantage, je tâcherais d'oublier davantage, pour la raison que cela me gênerait plus que cela ne m'aiderait. » Répondant à la question : quelles ont été vos études, vos guides, vos règles pour former votre style? il met une telle ardeur à se défendre d'avoir rien acquis de scolaire qu'il propose un aveu, — dont tout autre eût rougi, — comme un titre de gloire. On a cru que Quintilien avait été son maître. Eh bien, non! Quintilien, qu'il cite à partir du tome III du *Théâtre Critique*, il ne le connaissait pas auparavant. Ses deux premiers volumes, ceux qu'à son sens il a écrit avec le style le plus ferme, sont antérieurs. « De Quintilien je n'avais pas lu une seule ligne, je n'avais même jamais vu cet auteur par sa couverture, avant d'avoir publié le second tome du *Théâtre Critique*. J'ai acheté Quintilien en 1728, à la liquidation de la bibliothèque du défunt comte de Torre Hermosa; et depuis lors, je l'ai dans la mienne. » Et voici où l'aveu à force d'être ostentatoire devient provocant à l'égard de ses contradicteurs; et pour lui-même très redoutable. S'il a cité, par la suite, Quintilien, ce n'est pas qu'il l'eût étudié soigneusement. « Comme les Institutions de Quintilien ont une table des Matières très copieuse, j'ai pu y chercher tel ou tel renseignement, qui m'était utile,

sans lire d'une façon suivie, intégralement, même un seul chapitre. » Qui donc aurait le courage, la rude et périlleuse franchise, non pas de confesser, mais de publier de tels aveux, sinon un auteur candide et qu'anime une conviction ardente? Et nous voyons bien là une preuve de l'attitude résolue, presque anarchique, de Feijoo contre l'Ecole et contre les Règles. Il proclame bien haut l'individualisme, la nécessité d'être soi-même.

Imiter vaut sans doute mieux que de s'assujettir aux impératifs des règles; toutefois, l'imitation entraîne un grave danger, celui de cesser d'être soi-même, d'être naturel. On verse dans la contrefaçon. Le profit qu'on peut retirer des règles prudentes, c'est d'éviter les graves erreurs. Les règles peuvent être d'utiles lisières pour ne point trop trébucher. Elles sont plus négatives que positives : il leur est impossible de créer des beautés. L'imitation bien comprise aura un effet plus positif; à condition de ne pas forcer son propre naturel. Les bons auteurs, avec lesquels on aura entretenu commerce, serviront, comme servent dans la vie les bonnes fréquentations. Il faudra se garder de les apprendre par cœur, de les fixer dans l'esprit, d'en faire une hantise. Dans le jeu de son propre talent, de ses propres possibilités, chacun, même sans y songer, sera servi par de très utiles souvenirs. La mémoire, ainsi comprise, ne sera pas un immense approvisionnement, mais un enrichissement personnel.

En somme, une théorie de la liberté dans l'art où il y a beaucoup d'anarchie, et du bon sens, et de la finesse. Un aboutissement logique du tempérament et de la formation de Feijoo. Ajoutons-y l'influence, difficilement contestable, du dogme de la Grâce. A maintes reprises Feijoo déclare que si ses œuvres ont un grand succès, c'est qu'il possède une grâce « gratis data ». Fait-on une place suffisante à ces dons, venus de très haut, sur lesquels nous ne pouvons rien? Non, parce que chacun se dupe sur son entendement et sur son intelligence. Et s'il est une erreur universelle, c'est bien celle-là. En son for intérieur, chaque lecteur va s'expliquer le succès de Feijoo : application à l'étude, beaucoup de facilités pour manier des livres, acquérir des connaissances; longues méditations.... Même s'il ne tire pas cette conclusion formelle, le lecteur incline à conclure que s'il s'était trouvé dans les mêmes con-

ditions, si sa préparation eût été identique, il aurait produit ce qu'a produit Feijoo. Il ne fera pas la part assez belle à quelque chose de très important, et qui ne dépend pas de l'étude : aux facultés intellectuelles. L'enseignement, le travail, les facilités dont on peut bénéficier
5 ne dispensent pas de cette « lumière native » que chacun a ou n'a pas, par don naturel. De même, le goût, le « tact mental », tout le monde n'en est pas muni. Et voilà pourquoi, avec beaucoup d'efforts, avec beaucoup d'études, ont peut faire beaucoup moins bien, beaucoup plus mal que celui qui est pourvu de « tact mental », eût-il beaucoup moins
10 d'études et d'acquisitions. Les livres, les maîtres ne rendent pas intelligent celui qui ne l'est pas. Il y en a même dont l'entendement s'émousse, à mesure qu'ils étudient. Plus ils avalent, moins ils digèrent. Ils finissent par faire songer à ce Basque transplanté en Castille qui oublia le basque sans pouvoir apprendre le castillan. La finesse et l'intelligence
15 ne sont pas de la mémoire ; la finesse des sens physiques ou intellectuels vaut beaucoup plus que les règles et que les connaissances.

La mémoire peut atteindre des limites étonnantes, sans cesser d'être de la mémoire. Distinguons bien mémoire et intelligence. Surtout, ne mettons pas du génie là où il n'a que faire. Le meilleur joueur de dames qu'ait
20 connu Feijoo n'était pas du tout, — mais pas du tout —, intelligent. Ne confondons pas un phénomène, un champion d'échecs, tel que le Calabrais Joachim Greco, qui se fait universellement admirer, avec un Newton ou un Leibnitz. Il est indubitable qu'il possède à un degré extraordinaire une faculté utile, mais inférieure à l'intelligence : la
25 mémoire. C'est parce qu'il peut voir, comme en panorama, se déroulant sous ses yeux, à la fois, tous les coups à jouer et les suites de chaque coup, qu'il peut choisir. Nous l'admirons, nous qui n'avons pas cette hypertrophie de la mémoire ; mais transportons-le hors du domaine où il a tant de supériorité, il nous décevra. N'attendons pas de
30 lui des découvertes, ni même des calculs scientifiques.

Être bien doué, n'est pas quantité, — et n'est surtout pas qualité — négligeable. Une oreille extrêmement délicate choisira un chanteur, entre deux chanteurs de même timbre et de ton juste. Et sa préférence ira, sans doute, à celui qui a tenu les notes à leur perfection, sans
35 qu'il y ait eu la moindre bavure de la note par en dessus et par en

dessous. Les musiciens, eux-mêmes, ne distingueront pas ces déviations du ton dans des limites aussi infimes. Telle est la sécurité à laquelle peuvent atteindre les humains, quand avant l'étude et l'expérience, il y a déjà des dons naturels, du goût, de la finesse, la grâce « gratis data. »

5

Feijoo publiait ses discours *la Raison du Goût* et le *Je ne sais Quoi* trois ans avant que ne parût la *Poética* de Luzán. Il semble bien qu'il n'y ait pas eu de heurt direct entre celui qui établissait des règles de Poétique et celui qui traitait les règles avec désinvolture. Il n'échappe pas à Luzán que Feijoo et lui, sur ce point, n'écrivent pas pour le même public. Au reste, Luzán est un esprit très nuancé, un législateur chez qui le sens de la relativité ne fait point défaut. Bien que donnant toujours le pas aux valeurs littéraires, il ne manquera pas d'accorder une grande importance aux sciences : « mille découvertes, mille inventions, mille machines, mille méthodes nouvelles aplanissent toutes les difficultés et facilitent les études; de toutes parts, en toutes langues, on parle, on écrit scientifiquement ». Il s'intéressera à la physique expérimentale de l'abbé Nollet et aux progrès de la chimie. Parmi les protestations que suscita la rébellion de Feijoo, les plus marquantes, sans doute, furent celles de Mayans tout d'abord, plus tard celles de Piquer, plus tard encore celles de Forner. Des lettres privées de Mayans condamnent Feijoo sans ambages; il est vrai que, dans son discours *L'Éloquence est Nature et non pas Art*, Feijoo avait fait une allusion transparente à Mayans, imitateur malheureux de Saavedra Fajardo. Piquer prend Feijoo à parti, dans sa *Logica Moderna*; il est vrai qu'il ne repousse pas tout ce que Feijoo avait avancé, et il est vrai, aussi, que Piquer, traducteur et commentateur d'Hippocrate allie le traditionalisme au modernisme. Forner, neveu de Picquer, parfera la condamnation dans les *Exequias de la Lengua Castellana*. Mayans, Picquer, Forner, sans être des esprits attardés, gardent révérence encore à la scolastique. D'ailleurs, Feijoo s'était montré si absolu, si outrancier, et parfois si maladroit! Combattif, tout à l'offensive, il ne se couvrait pas et offrait le flanc à la critique. Il n'empêche que son attitude fut méritoire. On lui reproche d'aller à la remorque des Français; mais quelles leçons lui venaient donc de France? Nos

10

15

20

25

30

35

critiques contemporains les plus autorisés s'accordent à reconnaître qu'en France, à cette époque, « tout est prévu, classé, réglé; que la beauté, c'est la raison mise en recettes »; que la rhétorique, fin de l'enseignement, apprend « les pensées des autres et l'art de leur donner
 40 non pas le tour le plus original, mais le plus parfait, c'est-à-dire le plus conforme aux règles ». « Écrire et penser, c'est imiter : imiter, pour le fond, les grands écrivains, de Virgile à Racine ou Mascarón; imiter, pour la forme, les préceptes des professeurs de l'art, de Cicéron à Boileau, au Père Buffier et à l'abbé Batteux. » Certes, il est bien
 45 possible que Feijoo ait préféré aux théories en vigueur les théories plus neuves et plus subversives de l'abbé Du Bos; mais il a délibérément choisi. La manie des codes littéraires, ne l'oublions pas, gagne jusqu'à l'Angleterre. Un jour, au nom d'un code classique, d'un code français, on réglementera, on emmaillotera l'inspiration espagnole. En refusant de subordonner l'Art à des règles trop strictes, en
 50 refusant de classer et d'étiqueter le Beau, Feijoo réagit contre le goût dominant, en bon Espagnol, en vrai Romantique.

*
* *

La Musique est, pour Feijoo, l'art de prédilection. Les Bénédictins ont le culte du plain-chant; ils veillent jalousement sur la pureté du chant grégorien. La formation bénédictine de Feijoo explique la campagne qu'il mena contre l'intrusion, dans l'Église, de la musique profane. Mais,
 5 même hors de l'Église, il n'est pas partisan d'une musique trop compliquée. Il répugne à l'Italianisme triomphant au XVIII^e siècle, à l'abus des notes de plus en plus brèves, aux changements de ton multipliés, à l'absence d'un thème vraiment suivi, à tout ce que la musique moderne offre et prodigue de décousu, d'échevelé. Cette juxtaposition de
 10 fragments, aux ornements excessifs, fait regretter l'ordonnance et la sobriété de la musique classique. Et jamais, — ce qui prouve bien que l'inspiration musicale créant un thème tenu, soutenu, est la chose la moins commune, — n'ont à ce point pullulé les compositeurs. Affadisse-

ment, surcharge; chez les meilleurs, de la joliesse, peut-être, mais non pas de la beauté musicale. Briser l'inspiration, c'est jeter un masque sur le défaut d'inspiration.

Feijoo applique, cependant, à la musique sa conception de la liberté dans l'art. Il est des professeurs qui condamnent toute infraction à un rigoureux système de règles. L'introduction, — si féconde —, des dissonances ne fut-elle pas dénoncée comme un attentat? Les compositeurs de talent ne sont pas esclaves des règles; ils sont traités d'hérétiques par les compositeurs médiocres, mais ils ont pour eux un juge, le juge suprême : l'oreille. « Si la musique plaît à l'oreille, et plaît beaucoup, c'est qu'elle est bonne, et très bonne; étant très bonne, elle ne peut enfreindre que des règles étroites, mal comprises. On dira qu'elle est contraire à l'art, mais que, pourtant, elle a un *je ne sais quoi* qui fait qu'elle paraît bien. Et moi, je dis que ce *je ne sais quoi* n'est autre chose qu'une conformité avec l'art, avec un art supérieur ».

Dans le discours sur la « Résurrection des Arts et Apologie des Anciens », Feijoo insiste sur la puissance de la musique antique, mais, en même temps, sur la variété des instruments dont disposaient les Anciens. En faisant l'Apologie de l'Antiquité, il était forcément entraîné à exagérer quelque peu sa thèse. Il reprendra la comparaison de la musique antique avec la musique moderne, dans le tome I des Lettres Érudites : « Merveilles de la Musique et comparaison de l'antique avec la moderne ». Là, il apportera des réserves critiques sur les légendes que nous a léguées l'Antiquité. De ces légendes, il faut en prendre un peu, et beaucoup en laisser. Nous ne pouvons admettre, sans preuves certaines, qu'un trompette de Mégare ait insufflé une force herculéenne aux soldats de Démétrius, qui purent, soudain, pousser contre les murs d'Argos une formidable machine de guerre; qu'un célèbre flûtiste ait rendu furieux des hommes, en jouant sur le mode Phrygien, et les ait calmés ensuite, en passant au mode Dorien; que Terpandre ait apaisé avec sa lyre une révolte des Lacédémoniens; ou même que la lyre d'Empédocle ait désarmé un jeune homme, au moment où sa fureur allait lui faire commettre un parricide. Les anciens ne craignaient pas d'exagérer : ils nous ont rapporté qu'une lyre avait pu chasser la peste d'un royaume. S'il est possible d'attendre des effets

médicaux, curatifs de la musique, la musique moderne n'est pas frappée d'incapacité. Elle peut avoir aussi sa vertu thérapeutique, et l'on en trouverait trace dans des communications à l'Académie des Sciences. La supériorité de la musique des Anciens s'expliquerait par l'excellence des Anciens dans les Beaux-Arts : Peinture, Sculpture, Poésie,
40 Musique. Ils la cultivaient beaucoup plus que nous, et elle était beaucoup moins monocorde qu'on ne le prétend ; ils avaient même, dans la gamme, une succession mélodique que nous ne pratiquons pas.

Complicquer à l'extrême n'est pas la voie sur laquelle doit s'engager
45 l'avenir. Est-ce donc une musique infiniment raffinée que cette musique céleste à laquelle peuvent prétendre les bienheureux ? N'y a-t-il pas, plutôt, entre la vertu et la musique des rapports de candeur et de simplicité. La musique rejoint la plus profonde, la plus simple des harmonies. L'univers entier serait, lui-même, une musique harmonieuse.
50 Mais, sans quitter, à la suite de Feijoo, le domaine de cette terre, constatons qu'il opte pour la simplicité musicale : là conspirent sa culture musicale de Bénédictin, et les souvenirs de son enfance bucolique. « J'ai vu beaucoup de personnes trouvant plus de plaisir à entendre une bonne voix accompagnée des pincements d'une guitare, qu'à entendre
55 un concert de beaucoup de voix et d'instruments. J'ai vu, aussi, une personne, douée de qualités peu communes, verser des larmes de délectation et de tendresse, en entendant jouer de la guitare, et ne pas s'émouvoir à la symphonie d'un grand nombre d'instruments. »

*
* *

Entraîné par son sujet, — « Gloires de l'Espagne » — à l'exagération, sinon au paradoxe, Feijoo place Lucain au-dessus de Virgile. Lucain eut contre lui son courage et son amour de la vérité. Le favoritisme d'un empereur et les élans du patriotisme national, qui ont servi Virgile, ont desservi Lucain. Virgile l'emporterait sur Lucain, parce qu'il
5 a mieux cultivé la fiction. Belle supériorité que celle qui consiste à bouleverser la chronologie, à aller aux dernières limites de l'extrava-

gance, à faire tomber sans préambules, dans une grotte, Didon dans les bras d'Enée! Est-ce là le fait d'une reine insigne ou d'une prostituée? La mort de Turnus, par Enée, est une action infâme. Sachons gré à Lucain de s'être défendu d'aussi puériles fictions. On impute à Lucain un style ampoulé. En vérité, ce que l'on appelle enflure est de la magnificence, de la majesté. Le style ampoulé, surchargé de pompe vaine, d'expressions ostentatoires, manque de force, d'énergie, de naturel; qualités qui ne font nullement défaut à Lucain. Giraldu, Luis Vives, Scaliger, insistent sur sa fougue : c'est un cheval indompté; il semble que bouillonne sa propre colère. On oppose à cela la sérénité réfléchie de Virgile. La poésie n'est-elle donc plus la fureur et l'enthousiasme? Serait-elle promise aux paisibles vertus d'un Sénateur? « J'admire la majesté héroïque de Virgile; sa grandiloquence poétique m'enchanté; ces coups sonores et souverains, qu'il laisse parfois tomber sur l'esprit du lecteur, comme du haut du sommet de l'Olympe, me ravissent; mais dans ces coups mêmes, qui sont l'honneur suprême de Virgile, je la reconnais cette fureur divine qui pare un poème de sa suprême valeur, et je ne les trouve pas chez Virgile aussi fréquemment que chez Lucain ». Génie plus précoce, Lucain mourut à vingt-six ans, sans pouvoir corriger sa *Pharsale*, ayant déjà composé beaucoup d'œuvres, qui se sont perdues. Ame sincère, il périt sous les coups de Néron. Virgile mit douze ans à composer son *Enéide* et le reste de sa vie ne lui suffit pas pour la limer. Que n'eût point fait Lucain, s'il fût parvenu à la maturité de Virgile!

Le panégyrique de Lucain, au détriment de Virgile, soulève des polémiques. Feijoo persiste. S'il est vrai que les partisans de Virgile sont le nombre, il n'est nullement absurde d'admirer Lucain, en compagnie de génies aussi incontestés que le grand Corneille. Lucain est parfois prolixe, et ne tempère pas son élan; mais Virgile n'est pas exempt de défauts. Un auteur français a traité Enée de pleurnicheur : il verse, en effet, constamment des larmes, ce qui ne l'empêche pas, ce héros larmoyant, d'être intraitable pour un ennemi vaincu qui implore sa clémence. Une tempête naissante gèle son cœur. César est autrement énergique, quand le batelier Amiclas lui fait redouter une effroyable tourmente. On s'obstine à dire que la fiction est au cœur même de la

poésie. Lucrèce, composant en vers une Philosophie, qu'il tenait pour réelle, ne serait donc pas un poète, ni Manilius écrivant sur l'Astronomie, ni Virgile lui-même, le Virgile des *Géorgiques*?

La poésie est une création bien ancienne de l'esprit humain. On ne
5 peut pas dire qu'elle ait progressé, et nous sommes fondés à chercher des leçons dans le passé. Quelles sont les œuvres attribuées aux premiers poètes, aux patriarches de la poésie? Linus, le plus ancien de tous, aurait écrit sur la Création du Monde, le Cours des astres, la Production des animaux et des plantes. Orphée et Amphion auraient
10 chanté des Instructions Religieuses, Morales et Politiques, premiers principes d'un Etat social, alors que les hommes venaient d'échapper à la barbarie féroce. Cette domestication des hommes, lisons-la dans les symboles : la Lyre attendrissait les tigres et les lions, et faisait s'assembler les pierres. Virgile, lui-même, parlant du très vieux poète Yopas, dont les vers récréaient la Reine Didon, lui attribue des sujets philo-
15 sophiques et astronomiques : *Hic canit errantem Lunam*. Est-ce que les satires de Perse, Horace et Juvénal, flagellant des vices réels, sont en marge de la poésie? Est-ce que les Hymnes Sacrées de l'Office Divin; est-ce que la *Marie Stuart* de Lope de Vega, ou l'*Araucana* d'Ercilla
20 ne sont point des œuvres poétiques?

La fiction pure ne serait-elle pas davantage la corruption de la poésie, que l'essence même de la poésie? Lorsque la poésie n'enthousiasme plus, elle flatte; elle commet la fable à la justification de l'Empire d'Auguste; elle se nourrit d'une mythologie dépravée, dans
25 laquelle Vénus, mère d'Enée, rappelle un vil concubinage avec un berger du mont Ida, Jupiter s'enflamme d'amour pour l'adolescent Ganymède, trois déesses étalent sous les yeux de Pâris leur nudité scandaleuse. L'admiration pour les fables ira-t-elle de pair avec l'extravagance de la fiction? Disons-nous, ainsi que le fit récemment un poète,
30 que pour feindre des navires convertis en nymphes, il fallait l'esprit surhumain de Virgile, son érudition presque infinie? Et bien! mettons-nous à dormir, à rêver, nous trouverons mieux encore. De telles fables ont vécu; on n'y croit plus; elles n'émeuvent plus; elles ont fait leur temps.

35 Les Poètes ont abusé des mensonges, ils ont contaminé l'Histoire.

Hérodote n'était pas un historien bien strict, mais quand il récuse qu'Hélène soit jamais allée à Troie, c'est lui qu'il faut croire et non pas les poètes. Les poètes ont une licence pour mentir; ce qu'affirme un poète n'a qu'un fondement très fragile; il nous suffira de dire que c'est un poète qui l'a écrit. Homère parle d'une herbe merveilleuse, l'herbe « Nepenthès », joie de l'âme, terreur de la mélancolie; ne la cherchez pas. Les médecins et les naturalistes se chargent suffisamment de mentir; que ne feront pas les poètes? Réhabilitons Lucain, « le seul poète qui n'ait pas menti ». La poésie a droit au réel, elle est comme la peinture. Les Espagnols riaient de la simplicité des indigènes du Nouveau Monde qui échangeaient de l'or contre de petits morceaux de miroir. C'est la simplicité des Espagnols qui peut prêter à rire. La reproduction du réel, du vrai, est chose beaucoup plus merveilleuse que la valeur artificielle de n'importe quel morceau de métal.

Un jeune professeur de « Lettres Humaines », le Père Jésuite Xavier de Aguirre avait pris la défense de Virgile. Son *Prince des poètes*, est un plaidoyer à la fois ardent, courtois et nuancé. La lettre de D. Joseph Borrell, qui l'accompagne, est délicate et habile : Virgile a presque tous les suffrages; il semble que, contrairement à ce qu'a prétendu Feijoo, Martial et Stace n'ont pas préféré Lucain; mais Quevedo n'a pas caché sa préférence : « mon Lucain, qui pour le génie, l'esprit et les sentences éthiques surpassa non seulement les Poètes, mais encore les Historiens et les Orateurs.... »; il y a donc lieu d'hésiter à conclure, car Quevedo et Feijoo c'est peu, mais c'est beaucoup. Aguirre défend les droits de l'épopée virgilienne, et démontre que si tous les poètes étaient des Lucains, nous n'aurions ni poètes épiques, ni historiens.

Avec beaucoup de finesse, Aguirre cite Rollin, Bouhours, Rapin, Boileau. Un Jésuite français n'eût pas écrit différemment sur le même sujet. Quels que fussent les progrès des sciences, auxquels ils réservaient souvent un accueil favorable, les Jésuites veillaient jalousement au culte de la pure latinité. La mythologie, la fiction, étaient la substance de la poésie. Lorsque paraîtra l'« Abrégé de l'histoire des insectes », les Journalistes de Trévoux constateront qu'après les observations de Réaumur la fable de la Cigale et la Fourmi ne tient plus

debout, mais que néanmoins elle garde sa beauté et son utilité; « Les Cigales meurent comme les Fourmis pendant l'hiver, et dès lors elles ne peuvent plus mendier leur pain chez les Fourmis leurs voisines. Ainsi la vérité historique manque, des deux côtés, dans la jolie fable d'Esope; la morale n'en est pas moins ingénieuse et moins instructive ». Les défenseurs de la tradition antique ne se contentaient pas de trouver les mythes toujours jeunes; ils composaient des vers latins où les souvenirs antiques se mêlaient sinon à des pensers nouveaux, tout au moins à des précisions et des réalités modernes. Mais était-ce bien là le culte et l'effort qui convenaient pour restaurer la Poésie, que tant d'autres sacrifiaient à la prose plus claire, plus instructive, plus réelle, plus agissante.

Tout en reconnaissant que Feijoo appartient bien à son siècle, — qui fut loin d'être un grand siècle poétique, — sachons faire, dans ses exagérations, la part de la discussion et du paradoxe. Feijoo ne marchande pas à Virgile son admiration, quand il ne s'agit pas de le comparer à Lucain. Avant de mettre les deux poètes en parallèle, il écrit : « Après les poèmes d'Homère et de Virgile, il n'y a rien qui égale, dans le genre épique, la *Jérusalem* du Tasse », Plus tard, son parallèle ne l'empêchera pas d'admettre que « l'*Énéide* de Virgile a fait jusqu'à ce jour, et vraisemblablement fera dans la postérité, l'admiration du Monde; » ou de placer au rang des œuvres sublimes les discours de Cicéron, les peintures de Raphaël ou du Titien, la « divine » *Énéide*.

Feijoo a repris la traditionnelle comparaison entre la peinture et la poésie, et, — anticipant sur la photographie, — il est vrai qu'il a écrit : « S'il y avait un peintre assez prestigieux pour faire des portraits aussi semblables au sujet que l'image du miroir, à quel prix ne vendrait-il pas l'un de ses tableaux? » Mais, d'une part, il fait ainsi allusion au prix marchand et non point au génie du peintre; et d'autre part, il a toujours distingué deux écoles de portraitistes : ceux qui reproduisent une personne telle qu'elle est habituellement, et ceux, — peut-être les plus véridiques de tous, — qui fixent dans un visage une attitude d'un instant fugitif. Il sait très bien qu'en poésie il ne s'agit pas tout bonnement de reproduire la réalité, telle qu'elle est. Nous ne saurions en douter en lisant quelques-unes de ses remarques : les

Français reprochent communément aux Italiens et aux Espagnols leurs infidélités à la Vérité; si la poésie était la vie même, aucune personne n'exprimerait sa passion en vers; or, les Français traduisent les passions en vers dans leurs poèmes épiques et tragiques; c'est la force de la passion qu'il faut communiquer au lecteur ou à l'auditeur, et, par le moyen de la poésie, on obtient beaucoup mieux cet effet; ne demandez pas à Virgile ou à Monsieur de Fontenelle de faire parler en un langage rustique leurs bergers : « La parure des expressions n'enlève rien à leur pathétique; au contraire, quand elle n'est pas indiscreète, elle leur donne plus de pouvoir sur les émotions. Quelle élégance dans les vers de Virgile, au 6^e livre de l'Énéide, sur la mort du malheureux Marcellus, si prématurément emporté! On rapporte, cependant, que ces vers, lus par Virgile lui-même à Auguste et Livie, firent pleurer Auguste et s'évanouir Livie. »

En définitive, la poésie doit être naturelle et ne pas trop l'être; doit être spontanée, et doit être parée; doit être humaine et sublime. Il n'est pas inutile de lire les jugements portés par Feijoo sur la poésie Italienne et la poésie Française : « Les Français sont très satisfaits de leur poésie. Pour ma part, je n'y ai jamais trouvé une saveur assez corsée. Je ne nierai pas que quelques-uns de leurs poètes ont des pensées très délicates, mais c'est le vêtement dont ils habillent ces pensées qui ne me plaît pas. Ils se servent généralement de vers de douze syllabes ou de neuf. Les premiers ont pour moi une cadence molle, et les seconds, une cadence désagréable. Ils font étalage du grand naturel avec lequel ils composent, et en même temps ils reprochent aux poètes Italiens de manquer de naturel. Moi, je trouve que les uns et les autres sont naturels; mais avec cette différence que le naturel des Français est languissant; celui des Italiens, brillant. Et voilà bien le point le plus difficile en poésie : unir l'élégance, la beauté, la fougue avec le naturel. C'est le propre des grands génies, c'est ce qui échappe à tous les efforts d'application et d'étude; c'est ce qu'obtiennent bon nombre d'auteurs Français dans la prose. En vers, je n'oserai guère en signaler, parmi ceux que j'ai vus, que deux : le tragique Corneille, et ce génie universel, l'incomparable Fontenelle. Chez les Italiens, je trouve que la prose a moins de beauté, mais que le vers a beaucoup

plus de splendeur. Aussi, ai-je l'habitude de dire : donnez-moi de la Prose Française et de la Poésie Italienne ».

Malgré les oraisons funèbres, où l'on prône en Feijoo le poète, il ne mérite pas, sur ce point, de louange, pas plus qu'il n'a de blâme à encourir. Dans une lettre privée, du mois d'Août 1750, il reconnaît qu'il est l'auteur du *Romance : Mudas voces que de el cielo*. « Je l'ai écrit, il y a quelque trente ans, mais bien que vous fassiez l'éloge de cette composition, vous ne manquerez pas de reconnaître, comme moi, ses imperfections. Je sais qu'on l'a réimprimée, il y a un certain nombre d'années à Saragosse, mais en déclarant que j'en étais l'auteur; si quelqu'un d'autre ensuite a voulu se l'approprier, je n'en ai rien su et je n'aurai aucune dispute avec lui ». Feijoo a droit à une justice très élémentaire. S'il a produit des vers, dans le privé, si, parfois, ils ont couru sous le manteau, si même des admirateurs ou des curieux en ont fait des collections, si, par exemple, en manière de repos, à la suite de travaux plus austères, composant quelques dizains sur le faux miracle de Puerto de Santa María, occasionné par le reflet d'une vitre, il conclut y avait eu plus de réflexion dans la vitre que chez les gens :

*Y ya se hizo evidente
Que huvo en ocurrencia tal
Reflexion en el Cristal
Y falta de ella en la Gente,*

— n'entamons pas un procès sur de telles plaisanteries. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les titres des poésies qui lui sont attribuées, pour se convaincre que ce sont des poésies de circonstance, des impromptus, en guise de passe-temps : « A l'entrée d'un Général dans un Monastère de Religieuse ». « A la louange des travaux (jardin et salle commune) que fit exécuter le R. P. Granda, quand il était Abbé de San Salvador de Cornellana. » « Lamentations de quelques provinces à la mort de Louis I^{er} ». « A une dame très jolie, appelée une peste par un prétendant que ses dédains irritaient; l'auteur voulut transformer l'injure en éloge; c'était au moment de la peste de Marseille. » « Au retour de l'Infante que le Dauphin de France n'avait pas voulue pour

fiancée ». « Aux Religieuses de Saint-Pelayo d'Oviedo qui ne voulurent pas que le Père Andrade, Abbé de Villanueva, célébrât la messe Pontificale, la Nuit de Noël », etc. Croirons-nous que Feijoo ait pu trouver une inspiration sur le thème « une dame voulut faire passer pour bien encorné un bœuf dont elle recolla la corne cassée avec de la résine? » Mais ce n'est pas une inspiration qu'il cherche, c'est à redire une vieille plaisanterie : « l'homme le plus savant, — le plus astucieux et finaud, — sera encorné par n'importe quelle femme — non une fois, mais souventefois. » Dans quelques poésies de Feijoo on découvrirait des passages très honorables, — étant donné l'époque, — mais certainement plus d'échecs que de réussites. Les seuls vers que nous offrent ses œuvres, imprimés de son vivant, sont des transpositions de la Menagiana. Et encore, ne les imprime-t-il pas avec ostentation, puisqu'il met entre parenthèses : « comme dit mon traducteur ». Ces heureuses transpositions ne seraient qu'un fort mince bagage poétique. Mais il faudrait sonner le glas de la critique, si l'on s'avisait d'exiger qu'un critique littéraire ou qu'un critique d'art ait réellement composé un poème ou un drame, ou peint un tableau, à l'abri de toute critique, et, au premier chef, de sa propre critique.

Feijoo s'élève contre les poètes de son temps : « On n'a qu'un souci, enfler le vers avec des hyperboles déraisonnables, des termes pompeux; le résultat, c'est une poésie hydropique. » Pas de propriété dans les termes; pas de naturel; les ornements sont semblables aux fards qu'une femme inexperte emprunterait à la toilette d'une coquette très expérimentée, et dont elle se barbouillerait la figure. On veut briller par le conceptisme. Les cantilènes sacrées sont pires encore que la poésie profane. Que fait Solis de ses qualités exceptionnelles, Solis, quand il écrit des « letrillas » sacrées? Ni noblesse de pensée, ni délicatesse d'expression, ni émotion. A l'occasion des fêtes religieuses, les poètes prennent pour jeux d'enfants les sujets proposés. Ils entassent sans lien des idées ridicules et abracadabrantes; tout va à hue et à dia : « l'un tire vers les Flandres, et l'autre vers le Maroc ». Et l'on appelle cela de belles compositions ! Pourquoi ne pas dire qu'un tas de pierres est un monument, et qu'un amas de couleurs est une peinture?

Incontestablement, Feijoo voyait juste. A la fin du xvii^e siècle, la

poésie espagnole était tombée dans une pitoyable décadence. Passe encore que Tafalla composât des vers grotesques en l'honneur du Saint-Sacrement ! Mais Solis ? Eh bien ! Solis en commettait d'aussi piteux sur le même sujet, et adressait à saint Augustin et saint François, — qui
 5 n'en étaient certes point grandis et sanctifiés, — de prosaïques « xacaras ». Participant aux tournois poétiques, il composait des « seguedillas » sur des sujets aussi dignes d'inspiration que celui-ci : « Il y a quelques motifs de croire que les femmes du Palais altèrent un membre de phrase du *Pater*, car au lieu de dire *notre pain*, elles disent *notre*
 10 *mari*. Qui a à connaître de ce délit ? L'Inquisition ou la Première Dame d'Honneur ? »

En dépit de ses théories sur l'épopée, Feijoo n'était ni guindé, ni exclusif. Quelle fraîcheur, quelle délicatesse, et aussi quelle nouveauté dans ces lignes d'une lettre à Martin Sarmiento : « J'ai bien peu lu des
 15 poètes qui fleurirent au début du siècle dernier ou à la fin du xvi^e siècle, mais dans le peu que j'ai lu, j'ai trouvé quelques traits vraiment pathétiques. Je pense que le parfait naturel de notre poésie a fini au moment même où l'enflure du vers parvint à son apogée. Je parle de Gongora. Ce poète composa aux deux extrêmes. Il y a beaucoup de ses
 20 poésies qui enchantent par un naturel infiniment doux ; il y en a beaucoup d'autres intolérables par une vaine affectation de recherche. Mais le mal vient de ce que, alors que le naturel est la qualité essentielle de la poésie, sans laquelle les autres ne valent rien, rares sont ceux qui en connaissent le prix ou ont un palais capable d'en apprécier
 25 la saveur. J'imagine que beaucoup, beaucoup, souriront de moi, si dans le début du *romance* lyrique de Gongora :

Lloraba la niña
 (y *tenia razon*)
 la prolija ausencia
 30 de su ingrato amor,

ils m'entendent dire que je suis ravi par le naturel de ce : « y *tenia razon* ». Et s'ils m'entendent louer, comme une chose extrêmement

pathétique cette sorte de refrain que dit à deux reprises, dans le même *romance*, la plaintive amoureuse »

Llorad corazon
que tenéis razon,

35

ils ne pourront s'empêcher de rire aux éclats, et ils diront que je déraisonne ». Voilà ce que Feijoo écrivait le 6 Janvier 1742 avec autant de spontanéité que cette phrase qui termine sa lettre : « Je laisse ma plume et je m'approche de la cheminée. »

40

*
* *

On a fait remarquer que Feijoo ne cite pas une seule fois le nom de Cervantes, tout au long de son œuvre. Pour être exact, et pour être juste, il aurait fallu faire remarquer, en même temps, que le Don Quichotte n'était pas absent de l'esprit de Feijoo. Qui pourrait en douter, en lisant cette invective contre ses adversaires : « ils enfourchent leur colère, s'arment de maximes surannées, mettent en arrêt la lance du *quantaque*, se casquent, pour défendre les mérites de l'antiquité, de l'armet de Mambrin, à moins que la dureté de leur caboche ne leur serve de casque » ; ou ce portrait des visiteurs importuns, gent médisante et obséquieuse : « chevaliers errants, qui, la langue toujours en arrêt, ont pour profession de faire des torts, au lieu de les redresser ; » ou encore, au fil de la plume, ces lignes à Martin Sarmiento : « il est regrettable qu'il n'y ait rien en langue esclavone sur le sujet, car j'aime beaucoup cette langue, sans savoir au juste ce qu'elle est, comme Don Quichotte sa Dulcinée inconnue ».

5

10

15

Autour du *Théâtre Critique*, plusieurs années avant l'édition du Don Quichotte publiée à Londres et préfacée par Mayans, le chevalier errant hante l'esprit des combattants. Un libelle « Blanda, suave y melosa respuesta », attribué au Père Isla, malmène le docteur Aquenza : « Le défaiseur des torts de la Médecine, sa lance en arrêt

20

s'efforce de défendre la Dame affligée, et, se retournant contre le Félon et le Malandrin qui la plongeait dans une telle affliction, engage le combat ». Feijoo est traité de Don Quichotte des femmes par les antiféministes. Le défi de Mañer est ainsi relevé par le bénédictin Martin Sarmiento : « défi semblable à ceux que le fantastique chevalier errant, Don Quichotte, lançait à chaque pas. Le plus échevelé des défis du chevalier, et en même temps le plus semblable à celui-ci, est le défi que dans son aveuglement il voulut lancer aux Moines Bénédictins, après l'aventure des Moulins à vent. » Mais, dira-t-on, ce sont là des preuves d'influence trop banales, trop superficielles. Qu'on ne se hâte pas de l'affirmer ! D'une part, dans le même siècle, nous retrouverons Cervantes au cœur de deux chefs-d'œuvre de polémique, d'abord le *Fray Gerundio* du Père Isla, plus tard *Las Exequias de la lengua castellana* de Forner ; d'autre part nous pourrions relever dans la polémique suscitée par l'œuvre de Feijoo des passages plus nuancés et significatifs. C'est ainsi que le Père Aguirre, en défendant Virgile, soutient une théorie esthétique intelligente et féconde. La fiction « exige plus de génie que ne le pense notre savant Bénédictin [Feijoo], comme cela est patent dans l'inimitable Don Quichotte de Cervantes et dans l'Argénis de Barclay.... Est-ce, par hasard, une infamie pour le Don Quichotte qu'il ne s'y trouve pas un seul fait *réel* ? »

Ce n'est pas ici le lieu de redire comment la gloire de Cervantes fut assise, en Espagne, au XVIII^e siècle. Bornons-nous à rappeler que Mayans, qui y contribua tant, préférait au Don Quichotte le Persiles y Sigismunda. Quant à Blas Nasarre, il éditait le Don Quichotte d'Avelaneda ; et Montiano y Luyando convenait avec Blas Nasarre que la contrefaçon était supérieure à l'original. Il est incontestable, en tout cas, qu'au début du siècle on préférait à la satire utopique une satire plus réaliste, plus mordante. Il est des époques où l'on choisit et où ceci exclut cela. L'écrivain en vogue, par sa prose et par ses vers, n'était autre que Quevedo, dont le fouet cinglait des personnalités et des corporations humaines. Feijoo citait très volontiers Quevedo, tandis que Torres Villarroel « quévédisait » de toutes les façons. D'ailleurs, le style de Cervantes n'était peut-être pas un modèle aux yeux de Feijoo ; il est possible qu'il ne l'estimât ni assez nerveux, ni assez châtié. La gloire

persistante, et surtout la gloire universelle finissent par rendre classiques les moins classiques des grands génies. L'omission de Cervantes dans les « Gloires de l'Espagne » est fort regrettable. A l'époque de Feijoo, elle n'est ni inexplicable, ni inexcusable.

Reconnaissons que Feijoo, qui s'est formé en pleine décadence littéraire, ne choisit pas trop mal les « stylistes », en vers et en prose, qu'il offre en exemple à ses contemporains : « L'élégance et la pureté de Don Carlos Coloma et Don Antonio de Solis, en matière d'histoire, ne le cèdent pas à celle des meilleurs historiens latins. Les *Empresas Políticas* de Saavedra fondirent tout Tacite en castillan, sans le secours d'un autre idiome. Quel auteur latin écrivit avec plus de clarté et d'abondance sur la Mystique, que sainte Thérèse, ou sur les points les plus sublimes de la Scolastique, que Maria de Agreda ? Sur tous les sujets poétiques, les muses ont chanté en langue castillane avec une extraordinaire mélodie. Garcilaso, Lope de Vega, Gongora, Quevedo, Mendoza, Solis et beaucoup d'autres furent des cygnes sans se vêtir d'un plumage étranger. »

Le style de Feijoo mérite au moins une brève étude, car, là, nous le prenons sur le fait, en action, artisan de ses propres idées. Une facile grandiloquence sévissait, infestait les sermons, débordait sur tous les genres littéraires. Feijoo n'en est pas exempt, mais cette plaie qu'il a éloquemment dénoncée, il s'en préserve le plus possible. Les comparaisons sont une des pierres de touche du style, surtout aux époques d'enflure et d'« amphigourisme ». Celles de Feijoo marquent un effort de renouvellement. Relevons-y l'influence des Voyages et des Sciences. Ceux qui sont difficilement satisfaits de leur sort sont semblables aux tribus Caffres qui n'adorent Dieu que quand le temps est beau, et s'irritent contre lui, quand il fait mauvais temps. Les adulateurs nous font songer aux sauvages de la Virginie qui vénèrent non seulement les astres qui éclairent et fertilisent, mais tout ce qu'ils redoutent : le feu, les nuages, les chevaux, les canons belliqueux ; et, bien entendu, le diable. Le sentier du vice, large d'abord et aisé, se rétrécit ensuite et emprisonne, comme l'entrée de la tanière souterraine du Rat des Indes. L'attraction qu'exercent les princes sur les grands, les grands sur les moins grands, et les moins grands sur les petits, est une sorte de

réédition du système Newton et de la gravitation universelle. Les figures quadrilatères ne peuvent être régulières que d'une façon, mais peuvent être irrégulières et se présenter sous forme de trapèzes, d'innombrables façons; ainsi en est-il de la justesse de nos pensées.

5 Feijoo tend à la précision, au lieu de rester dans le vague. Pour donner une idée sensible des cristallisations, il rappelle ces œuvres de charpenterie et de menuiserie où différentes pièces de bois s'enclouent, s'enchevillent, s'encollent, s'encastrent, et se fixent par la seule vertu de leur forme, et ne peuvent jamais former qu'un même ensemble, que revêtir
10 la même figure de groupement. Les faux savants sont ceux qui veulent toujours montrer ce qu'ils savent, qui n'attendent pas que l'occasion se présente, mais la provoquent; ils ne ressemblent en rien à ces commerçants très achalandés chez qui le client va chercher, et trouve, ce qu'il désire; ils portent toujours avec eux leur maigre bagage; mais il
15 n'est pas de place, il n'est pas de rue, il n'est pas de recoin, où ils n'étaient leur marchandise.

Certaines comparaisons sont accompagnées d'un sourire d'ironie. On abuse des purges, et le grand tort, c'est qu'elles ne distinguent pas entre les éléments favorables à l'organisme et les éléments indésirables;
20 ainsi firent les Turcs, au siège de Rodhes : alors que leur avant-garde était aux prises avec les assiégés, le gros de l'armée massacra, sous son artillerie, le groupe emmêlé des assiégés et des assiégeants. Les Anglais ont un parti conservateur et un parti libéral, dont l'alternance semble permanente; ainsi en médecine, deux écoles triomphent ou cèdent
25 alternativement, et la lutte renaît sans cesse entre les acides et les alcalis, à l'instar des Whigs et des Tories. L'ironie, nous ne serions pas en peine de la trouver chez Feijoo, à chaque instant. La critique du professorat, du jargon scolastique, la manière, par exemple dont est développée l'affirmation que « les futurs sont physiquement présents à
30 l'éternité » est du bon Cervantès et du bon Molière. L'ironie est une arme très utile dans les combats que Feijoo livre contre les routines, et contre l'exploitation de la crédulité publique. Des médecins, sans doute pour s'enrichir, veulent remettre en honneur la médecine transplantatoire; il faut une bonne dose de naïveté pour « avaler » leurs recettes abra-
35 cadabrantes, mais une telle naïveté ne fait pas défaut; et Feijoo de se

moquer : « tous transplantent, mais ce qu'ils transplantent, ce n'est pas le mal; ce sont les biens; ils transplantent la fortune des malades ». Dans les campagnes, il est des « souffleurs », qui passent pour guérir la rage; plus ils ont bu de vin, mieux ils soufflent, mieux ils guérissent. Passez-moi, — dit Feijoo, — un soufflet d'orgue ou de forge; vos souffleurs ont beau boire du vin, je vous garantis qu'ils n'agiteront pas l'air aussi efficacement. Les jeux de mots sont de bonne guerre. Les professeurs médiocres sont ceux qui grossissent leur peu de lettres, en s'efforçant d'en faire des majuscules. A l'argument que lui oppose un adversaire, il réplique : « Cet argument pêche par tant de chapitres que ce n'est pas une solution qu'il lui faut, mais une absolution. » Le même esprit, sans façon, sert sa courtoisie aimable. Faisant l'éloge d'un gouverneur de province dont les mesures furent très fermes et très avisées, au cours de tremblements de terre, il le nomme « Excellentissime gouverneur, vraiment gouverneur excellentissime ».

Il ne craint pas de corser son style de familiarité, pour le rendre plus énergique. Quevedo a traité les professeurs de Médecine de « mousquets ». Ces mousquets font plus de victimes que ceux de la guerre. Mais les disciples prétentieux de ces « mousquets » sont pis encore, selon Feijoo; ce sont des « fusils meurtriers » et même « avec une baïonnette au canon ». A un contradicteur qui prétend pouvoir signaler trente auteurs de médecine de l'école Lulliste, il riposte : « Il est plus facile de compter, une par une, les onze mille vierges, en donnant leur nom et ceux de leurs parents et aïeuls, que de signaler les trente auteurs de médecine Lullistes. » Avec une égale vivacité familière, il reprend le même contradicteur qui déclare que la science des triangles et des nombres est indispensable pour former des syllogismes : « La science des triangles et des nombres est aussi utile pour former les syllogismes que la dioptrique et la catoptrique pour semer des aubergines ». La familiarité ira jusqu'au réalisme, et d'aucuns s'étonneront peut-être de trouver, sous la plume d'un bénédictin, des expressions inattendues. C'est que Feijoo s'adresse souvent au public du même ton qu'il emploie dans les conversations familières; qu'il veut éviter d'être guindé et compassé. Au demeurant, sauf dans les genres qui tiennent du sublime, il n'est pas partisan de trop limiter le voca-

bulaire, et d'être trop pointilleux sur l'académisme des expressions. On exagère, quand on classe certains mots parmi les mots vulgaires; une langue, même littéraire, ne saurait être le monopole d'un groupe; elle peut s'adresser au grand public, et trouver son bien dans le bien
5 du grand public.

Le style de Feijoo ne manque pas de qualités. Qu'il peigne les modes ridicules, qu'il sculpte le masque de ceux qui font les entendus, qu'il se gausse des pédants, qu'il éclaire la relativité des choses humaines ou la sublime absurdité de la notion de temps, il a de la
10 souplesse, de la netteté, de la finesse, et aussi de la profondeur. Certes, son style est inégal; il a écrit si rapidement et a traité tant de sujets divers! Mais plus d'une page a une réelle tenue littéraire. Sa phrase est souvent frappée en formules, — heureuses reprises ou créations originales. Nous en avons cité au cours de cette étude; en voici
15 quelques autres, parmi beaucoup d'autres :

« Un hasard seul donne du crédit à un ignorant, et il suffit d'un seul accident pour enlever tout crédit à un savant. »

« Pour bien voir, il faut savoir bien regarder. »

*« Le flux de l'âme ne palpite pas moins sur le visage que le flux
20 vital dans les artères. »*

Nous ne voyons que les défauts d'autrui, « nous vivons réciproquement scandalisés les uns des autres. »

*A l'adresse des critiques envieux : « Un savant architecte peut construire un majestueux édifice. Pour en lapider les fenêtres et la
25 toiture, il suffit d'être un polisson. »*

La flatterie ne dupe pas toujours, il y a des gens « qui usent des flatteurs, comme les fiévreux de l'eau, quand elle leur est préjudiciable; ils se rincent la bouche, ils n'avalent pas ».

*Se laisser entraîner dans des discussions scolastiques, c'est faire
30 le jeu de « l'ignoble Cacus qui attire astucieusement Hercule dans sa propre caverne, afin de rendre ses armes inutiles, en l'aveuglant avec la fumée qu'il vomit ».*

En réponse à ceux qui prétendent que les décès, à l'issue de maladies chroniques, coïncident avec la marée basse : « La mort est

une grande dame assurément, mais qui ne s'embarrasse pas de cérémonies ». 35

« Il n'y a pas d'aliment, si bon soit-il, qui soit bon pour tous; il n'y en a pas de si mauvais qu'il ne soit bon pour quelqu'un. »

Il n'est pas de problème plus insondable que l'union de l'âme et du corps : « l'âme est un esprit pur qui n'est pas uni au corps par de la colle, qui n'est pas attaché par des cordes, qui n'est pas joint par des fibres, qui n'est pas fixé par des clous, qui n'est pas même enraciné par des racines. » 40

« La fécondité mentale est tout à l'opposé de la fécondité physique. La conception est pénible et l'enfantement agréable. » 45

« J'ai remarqué que des personnes intelligentes, constatant qu'il manque des mots même aux langues les plus abondantes, se plaignent qu'il manque des mots pour bien des choses; mais je n'ai jamais vu que personne se plaignît qu'il manquât des choses pour beaucoup de mots. » 50

Les associations qui forment des chapelles secrètes sont nuisibles; les âmes, comme les corps, ont besoin d'air : « là où les gens sont entassés sans aération, non seulement les corps, mais encore les âmes transpirent... »

On pourrait multiplier de tels exemples de phrases nerveuses, drues, significatives. La pensée qui réussit à se condenser et à conclure est rarement une pensée obscure et banale. A ce titre, Feijoo, après un déclin à peu près total du style espagnol, et sans être à proprement parler un « styliste », est un rénovateur. Il nous rappelle des époques meilleures, qui furent avant lui; il prépare des époques meilleures, qui seront après lui. 55 60

*
* *

Le style de Feijoo a été passionnément admiré et passionnément dénigré. De son vivant, Feijoo ne se faisait point faute de riposter aux critiques. Le jugement le plus âpre après sa mort fut, sans doute, celui

de Forner. Selon Forner, l'auteur du *Théâtre Critique*, — ce contempteur des règles d'éloquence —, là où précisément il a visé à être éloquent « a versé souvent dans les vers octosyllabes, de sorte que la phrase a l'air de boiter sur les béquilles de la versification ».

- 5 Qu'eût répondu Feijoo? Sans doute que l'exception n'est pas la règle, et que si l'on examinait à la loupe quelques pages des meilleurs auteurs on y relèverait des vers octosyllabes. Mais, comme il accompagnait toujours sa propre défense d'une « contre-attaque », il est probable qu'il aurait soumis à un examen le style de Forner, en commençant
10 par le passage qui le condamnait, et fait remarquer que 6 phrases sur 11 se terminent par la même combinaison métrique : « explicarse con elocuencia — de la mensuración poética — el instinto en esta materia — no pide esto el rigor retórico — y ved aquí por que se pide — más sensibles las disonancias »; et qu'au surplus, dans ce petit passage, aux
15 endroits où la voix va marquer une pause, surabondent ces mêmes vers de neuf syllabes, escortés d'octosyllabes : « la hermosea y adorna — del sabio valenciano — la versificación poética — ved ahí lo que se pide — y por lo mismo es armoniosa — resulta la disonancia — con un número más sonoro — los hombres ingeniosos »; sans que
20 Forner puisse arguer d'un pastiche voulu, car d'autres passages de *Las Exequias de la Lengua* ne résisteraient pas davantage à une semblable épreuve de chicane.

- Mais voici une condamnation plus grave que celle de la claudication des octosyllabes. Selon Forner, le style du *Théâtre Critique* se ressent,
25 en beaucoup d'endroits, de l'enflure et de la verbosité grandiloquente, qui étaient en usage, à l'époque de la jeunesse de l'auteur. Il fut, de plus, le premier à franciser nos locutions. Certes, l'œuvre de Feijoo fournirait, libéralement, des échantillons de la manière du temps : manque de naturel, excès d'emphase. Ni la lettre d'un Religieux à une de ses sœurs,
30 ni celle d'un ancien Magistrat à un de ses enfants, ni —, sous les espèces d'une lettre encore —, la déclamation contre les modes scandaleuses des femmes, ni l'invective contre l'idôlatrie de l'Or, ni les visions d'un Juge, — sorte de cauchemar qui n'est pas du meilleur sermon, — ni la plaidoirie en faveur de Pompée... ne serviront la gloire de Feijoo.
35 Mais le vrai Feijoo n'est pas là; et son mérite est de ne pas avoir été

un prêcheur et un déclamateur de plus. « Les belles-lettres, — dit Menendez y Pelayo, — agonisaient au moment où il commença à écrire. » Il appartient, sans doute, mais il échappe, plus encore, à son époque. L'intérêt, l'originalité, c'est son effort pour rompre avec son temps. D'ailleurs, il n'y a pas *un* style de Feijoo; il ne tient pas à l'unité 5 de style. Il a écrit lui-même qu'il faisait appel à toutes sortes de styles « le sublime, le naturel, l'humble, le moralisateur, le narratif, le récriminatoire, le plaisant »; il aurait pu en ajouter quelques autres encore, et surtout celui de la vulgarisation scientifique. Il a lu beaucoup de français, c'est incontestable, et cela a déteint; mais il est incontestable 10 aussi qu'un jugement sommaire et sans appel ne saurait convenir à ce procès. La complexité du cas explique l'embarras apparent de Menendez y Pelayo : « Il est regrettable qu'il ait fait, le premier, perdre à notre syntaxe sa liberté et sa vigueur, en l'attachant à la construction directe 15 des Français, de telle sorte qu'il semble, bien des fois, traduire littéralement des écrits d'Outre-Pyrénées, même quand il pense pour son propre compte. » — « Son absence de scrupules de style le libère des affectations de son temps, rend son parler clair, paisible, de plain-pied; libre de ses mouvements, il lui laisse parcourir tous les champs de l'esprit, plus attentif aux choses qu'aux mots. Il lègue à la science espa- 20 gnoise, au lieu de quelques pages plus ou moins léchées et superficielles, vingt volumes de critique appliquée à presque toutes les matières pratiques et spéculatives où peut s'exercer l'entendement humain. »

Feijoo estime que le style n'est nullement indifférent dans les exposés scientifiques. Il fait remarquer que le Père Vicente Tosca à 25 su bien écrire, en espagnol, sur toutes les mathématiques, dans un domaine cependant fort négligé en Espagne. Ailleurs, à propos de Solano de Luque, il note que les idées de Solano ont pu passer inaperçues, ou ne pas être estimées à leur valeur, à cause d'un style « malheureux, confus, sans aucune méthode ». Le style scientifique ne 30 doit pas être un style revêche. Seuls, les censeurs bilieux prétendent que la majesté de la Science s'humanise trop avec la grâce du style, et que le raffinement de la phrase affaiblit la vigueur de l'argument. Feijoo objecte que Minerve, Déesse de la Sagesse n'était nullement déplaisante; pas plus que Pallas n'était laide. « Dieu a planté l'arbre 35

de la Science, non pas dans la rudesse stérile d'une montagne, mais dans un Paradis, riant et fleuri. »

La pensée scientifique doit, et peut, s'exprimer dans une langue littéraire; il ne faut pas que le style de la technique ou de la science soit un jargon. Quand il le veut, quand il le faut, Feijoo sait être précis. Il décrit avec fermeté, aussi bien la tour de la Cathédrale d'Oviedo qu'un organe du corps humain. Il détaille avec netteté la machine pneumatique ou la lanterne magique. Et ce n'est pas seulement dans ses livres que nous trouvons de semblables précisions, c'est aussi dans les lettres privées. Un savant contemporain, le Docteur Marañón, rappelant que la description est un élément de très haute valeur dans l'étude des sciences, regrette qu'aujourd'hui même, on ne s'applique pas avec assez de soin, dans l'enseignement, à la netteté, à la sûreté des descriptions, et il donne en exemple le grand Bénédictin qui sut si bien montrer la voie, il y a deux siècles.

Bien des questions que traite Feijoo étaient, jusque-là, traitées en latin : un des arguments dont se servit l'Inquisition, en mettant à l'index deux paragraphes de son huitième tome du *Théâtre Critique*, c'est qu'il traitait des questions délicates en langue vulgaire, dans des ouvrages extrêmement répandus et atteignant tout le monde. Feijoo estimait que le meilleur moyen de servir la culture, de propager les idées modernes, d'acclimater en Espagne la science, c'était d'avoir un style compréhensible pour le plus grand nombre; d'écrire, non pas à l'usage des spécialistes, mais pour tous. Grâce à lui, des idées qui fussent restées confinées dans des disputes d'écoles ont gagné le grand public. Une partie de ces idées a pu être exprimée en même temps, avant même, par des modernistes comme le Docteur Martin Martinez, mais sans la démarche alerte du style de Feijoo elles n'auraient pas fait leur chemin.

Les mots pédants se présentent au public terrifiants comme des spectres ou décisifs comme des pontifes. Feijoo veut qu'ils n'en imposent plus au vulgaire. Un des grands services qu'il a rendus à son pays est celui d'avoir voulu assouplir la langue espagnole à l'expression de la pensée scientifique. « A l'ombre d'une expression grecque, on donne de l'autorité aux opinions les plus fausses. Tout

ce qui est vêtu d'un vêtement étranger, prend, par cela même, une pompe de Vérité Sublime ». La langue espagnole s'entraînera à un exercice nécessaire, auquel elle n'est certes point assouplie. Elle rivalisera peut-être, un jour, avec le français. « Notre langue n'a pas besoin du secours d'une autre langue. Et l'un des motifs que j'ai eus pour écrire en Espagnol cette œuvre, dans le cours de laquelle je toucherai à peu près tous les genres de littérature et d'érudition, a été de montrer que pour écrire en toutes matières notre langue se suffit par elle-même, sans demander des subsides à autrui, à l'exception toutefois de quelques mots techniques, dont l'emprunt est indispensable d'une Nation à une autre ». Feijoo n'a pas douté des possibilités de la langue espagnole, et s'il lui est apparu que pour l'ingéniosité et la subtilité de la pensée elle avait atteint des limites auxquelles, peut-être, aucune langue au monde n'était parvenue, il a passionnément souhaité qu'elle ne restât pas figée, vieillotte, et qu'elle participât à cette fraternité des Lettres et des Sciences promise au XVIII^e siècle comme le plus magnifique gage de Civilisation.

*
* *

Selon Feijoo, les langues évoluent comme les peuples; elles prennent les aptitudes que les peuples leur donnent. On prétend que la langue anglaise est entre toutes appropriée aux représentations dramatiques. Cherchons l'explication, non point dans la langue en soi, mais dans le caractère anglais, — tout au moins le caractère essentiel d'une époque. Se complaisant aux images sanglantes, les Anglais ont puissamment modelé leur langue dramatique. D'une manière analogue, la langue portugaise a pu acquérir la propriété que beaucoup lui attribuent dans les compositions oratoires ou poétiques, dont le sujet est la mort. La passion qui commande le cœur commande la langue et la plume. La langue française est aujourd'hui plus précise, moins pompeuse que la langue espagnole. Elle est devenue une langue mondiale, mais ce n'est point par la grâce d'une supériorité foncière. L'espagnol ne le cède au français ni en harmonie, ni en douceur; et alors même que l'on reproche-

rait au castillan sa rudesse, la fermeté compenserait bien la douceur. La langue espagnole est plus riche. Elle peut présenter à son actif un tableau très varié d'auteurs incomparables. L'éclipse qu'elle subit n'est pas due à son infériorité native, mais à l'effacement intellectuel, — provisoire —, de la nation. Ce sera donc une œuvre de justice et de patriotisme bien compris que de protéger l'espagnol contre l'invasion d'expressions étrangères et en particulier d'expressions françaises. En s'élevant contre la déformation abusive de l'espagnol, Feijoo, dès le premier tiers du XVIII^e siècle, dénonce cette singerie à la mode, ridicule pour les personnes, funeste pour la langue. Il prend, — lui, de très bonne heure — l'attitude que prendront les Cadalso, les Iriarte, les Moratin, les Forner.

Ne nous méprenons pas, cependant : à son sens la langue espagnole, ne peut pas et ne doit pas rester intangible. Toute langue, à moins d'être une langue morte, vit, s'accroît, se développe. A quel moment, d'ailleurs, fixerait-on le point où une langue est immuable, intangible, imperfectible ? « En moins d'un siècle, on a ajouté plus de mille mots latins à la langue française ; autant, et même beaucoup plus encore, de mots latins et français à la langue espagnole. J'irai même jusqu'à déclarer que dans notre nouveau dictionnaire il y en a plus de deux mille dont aucun ne se trouvera chez les auteurs espagnols qui écrivirent avant le XVII^e siècle. » S'il s'est produit tant d'additions jusqu'à maintenant, pourquoi ne s'en produirait-il pas encore ? Les auteurs du Dictionnaire de l'Académie se proposent de fixer le langage. Ce n'est pas utile, ce n'est pas réalisable. Un auteur vraiment digne de ce nom ne se limitera pas aux expressions du dictionnaire. L'Académie Française malgré son autorité, n'a pu faire loi en cette matière. Repoussera-t-on un néologisme en déclarant qu'il n'est pas absolument nécessaire, et que la langue fournit déjà un mot équivalent ? Pas même dans ce cas. En traduisant un vers de Virgile, Monsieur de Segrais, de l'Académie Française, a osé un néologisme :

« Sa beauté méprisée, *impardonnable* injure. »

Les critiques repoussèrent le mot *impardonnable*, objectant que le français possédait déjà le mot *irrémissible*, avec lequel le néologisme

ferait double emploi. Oui! Mais il y a de subtiles nuances, et qui ont leur valeur; si bien que les Français emploient aujourd'hui le mot impardonnable.

A plus forte raison, dans le domaine de la pensée et de la science, est-il légitime d'enrichir la langue, ainsi que s'enrichit l'esprit. Des mots comme : « critique », « système », « phénomène », paraissaient étranges en Espagne naguère. Ils ont fait fortune à mesure que la Scolastique perdait du terrain. Repoussons la facilité trop hospitalière des gazettes qui nous apportent chaque jour des expressions inutiles ou étrangères, mais ne refusons pas à la langue le droit de progresser et d'emprunter. Le latin a beaucoup emprunté au grec, et passablement aux barbares. Lui-même nous a donné l'exemple. Exagérer la pureté d'une langue, c'est la condamner à la pauvreté. Nous ne voulons pas qu'il y ait en matière de langue des puristes « comme il y a en matière de religion des puritains ». Ce que les puristes appellent corruption de la langue, est parfois, comme dans les choses physiques, une élaboration nécessaire pour un épanouissement ou une métamorphose.

Nous avons le devoir de forger un instrument très souple. Il manque à l'espagnol des substantifs pour exprimer des actions : action de couper, de jeter, de mélanger, d'effriter, d'excréter, de creuser, d'arracher. Pourquoi ne pourrait-on pas utiliser le latin, et employer des mots tels que : *amputación, proyección, commixti6n, comminuci6n, excreci6n, undulaci6n, excavaci6n, avulsi6n*? Il manque à l'espagnol des mots abstraits et beaucoup de participes. Les Français en sont mieux pourvus; plus prévoyants que nous, ils en ont formé sur leurs verbes ou cherché dans la langue latine. Pourquoi ne pourrions-nous pas en faire de même avec le latin, ou en emprunter au français?

Au cours de la polémique que suscitèrent les œuvres de Feijoo, combien de fois, — et avec quelle véhémence, — les combattants, ramassant les latinismes et les gallicismes de leurs adversaires, les leur jetèrent à la face! Mais, Dieu! comme il est ingrat d'augurer si un latinisme ou un gallicisme constituera une incorrection durable ou au contraire passera dans l'usage autorisé. Feijoo et ses antagonistes ont, tour à tour, tort et raison. Nous, qui savons maintenant ce qui est advenu par la suite, nous constatons que des latinismes ou des galli-

cismes qu'ils dénonçaient, les uns ou les autres, comme de lamentables incorrections, ont fait fortune; que certains autres n'ont pas vécu, lesquels pourtant auraient fort bien pu survivre. Nous nous bornerons à relever des mots reprochés à Feijoo comme : *intersticios*,
 5 *procaces*, *prurito*, *contrincante*, *espectro*, *condimento*, *indulgente*; ou reprochés par Feijoo à ses adversaires comme : *prolifico*, *versatil*, *embrutecer*, *adversario*, *invento*, *presuntuoso*, *pavoroso*. Ces mots sont admis. L'une des expressions que Feijoo reprend le plus vertement chez Soto y Marne, l'adjectif : *esplendoroso*, a fait plus que son
 10 petit bonhomme de chemin. Il est bien ardu de légiférer en pareille matière. Dans son introduction aux Œuvres Choiesies de Feijoo, La Fuente ironise parce que Feijoo, très mal inspiré, en condamnant les mots de *radiaciones*, et *esplendoroso*, s'est lui-même servi d'une expression incorrecte, celle de *dilectas*, pour indiquer que les expressions
 15 incriminées sont particulièrement chères à Soto y Marne. Or, l'expression *dilectas* n'est pas du tout mal venue, et elle est parfaitement accueillie par l'Académie Espagnole.

Feijoo insiste sur l'évolution des langues. Des centaines d'années s'écoulent, et la langue a tellement évolué qu'un peuple a peine à com-
 20 prendre sa langue d'antan. Sans franchir les frontières d'un pays, d'une époque à l'autre on se méprend sur le sens des termes. Les Grecs eux-mêmes ne comprirent plus le véritable sens des mots qu'utilisa Hippocrate. A plus forte raison, les expressions d'Aristote n'ont pas pu passer dans la langue latine et la plupart d'entre elles ont été trahies. User
 25 d'une périphrase, traduire un mot par plusieurs mots, ce n'est pas traduire. Et qui nous garantit que les expressions philosophiques, par exemple, sont traduisibles? Le mot *Entéléchie*, qu'emploie fréquemment Aristote, paraît vouloir dire, selon le contexte, tantôt mouvement, tantôt forme, tantôt âme, tantôt quintessence, tantôt Dieu. Ce
 30 mot si ardu que l'on raconte qu'Hermolaüs Barbaro, si docte en latin et en grec, interrogeait vainement le Diable pour en connaître le sens, si ténébreux que l'incomparable Guillaume Budé inventa, paraît-il, un nouveau mot latin *perfectihabia* pour le figurer; ce mot, nous ne pouvons en prendre possession en grec; et, en conséquence, tout ce
 35 qu'écrivit Aristote au sujet du Composé Naturel reste à peu près

incompréhensible. En dehors du mot *Entéléchie*, sommes-nous bien sûrs que les mots *Substance*, *Accident*, *Quantité*, *Qualité*, *Relation*, *Action*, *Causalité*, *Union*, *Habitude*, répondent exactement aux mots grecs originaux?

Rien n'est plus malaisé que de bien savoir une langue. Tant de difficultés se présentent : outre la signification immédiate des mots, leurs emplois métaphoriques, les allusions, le discernement de ce qui est noble, vulgaire ou trivial ; sans parler de l'agencement de tous ces mots. Bien entendre sa propre langue est méritoire, traduire en une autre langue, — ce qui suppose une égale compréhension de cette autre langue —, ne saurait être à la portée du premier venu. Il y a de l'intraduisible dans les idées, les sentiments ; et surtout la verve, les traits, la malice de chaque peuple. Ne nous faisons pas d'illusion, d'ailleurs, une traduction parfaite est impossible. Les langues n'ayant pas le même nombre ni la même qualité de mots, le sens et la clarté doivent l'emporter dans une traduction ; l'esprit est préférable à la lettre.

*
* *

Le langage, l'écriture sont des moyens d'expression ; ils ne sont ni les seuls, ni les plus sincères, ni les plus directs. Ils traduisent mieux les pensées que les sentiments. D'une lecture directe Feijoo voudrait déchiffrer le cœur humain. A force d'analyse psychologique, il va rejoindre la critique littéraire et artistique la plus fine, la plus pénétrante. Nous ne sommes pas des esprits purs, et nous ne sommes point une simple matière. Nous sommes renseignés et guidés par nos sens ; mais nous sommes plus riches de sens qu'on ne l'admet ; la classification des cinq sens n'est qu'une limitation grossière. Nos sens transmettent ; le monde extérieur est ce qu'il est ; il est différent de ce qu'il est, quand il est en nous. Nos états de corps agissent sur nos états d'âme ; nos états d'âme agissent sur nos états de corps.

Par une démarche assez neuve à son époque, Feijoo va s'engager dans une voie féconde. Il dédaigne ce chemin si rebattu, où il ne voit

qu'une impasse : beauté de l'âme, beauté du corps. S'il advient que des difformités du corps humain puissent provoquer de l'aigreur ou de la méchanceté, par suite de la souffrance ou d'un ressentiment à l'égard des moqueurs, il n'y a aucun lien entre la laideur physique et la laideur morale. Jusqu'à quel point notre corps est-il de nous et fait par notre propre volonté? De toute manière, les traits d'une personne ne traduisent pas son caractère. Voici une dépouille mortelle, que la mort n'a pas défigurée et que la décomposition a encore respectée. La proportion des traits n'est guère modifiée; et ceci nous prouve qu'ils sont extérieurs à l'être, car cet être n'existe plus. Notre esprit n'a pas bâti notre corps; mais, tout le temps que nous vivons, notre esprit anime ce corps. Une passion impétueuse, comme la colère, change nos traits plus effroyablement que la mort. Les portraitistes qui captent un jeu de physionomie captent de l'âme, et peignant le plus transitoire des portraits, ils peignent le portrait le plus vivant.

Sans qu'il y paraisse, examinons donc, soigneusement, intelligemment, les physionomies; saisissons les modifications passagères qui proviennent des pensées et des sentiments; toutes ces différences, en somme, entre le corps qui vit de sa vie physique et le corps qui est sous l'action des états d'âme. Alors, dans le visage le plus beau nous verrons, peut-être, surgir des laideurs révélatrices. Le corps, qui n'est que le corps, n'est pas nous; seul est nous le corps habité par notre âme.

La passion amoureuse est la passion type. Elle a son mécanisme initial; elle provient d'un choc, produit en nous par nos sens. Le plus souvent, si rien ne s'interpose, les chocs suivants seront plus amortis. S'il y a un obstacle c'est la mémoire qui sera une belle infidèle, et c'est l'imagination dont la puissance passe celle de la réalité, qui se chargeront de reproduire et d'exalter le choc. La tristesse, la douleur ne seront pas des éléments modérateurs : tout au contraire il y a un attachement à la douleur; il y a des douleurs de l'âme, — et ce ne sont pas les moindres, — que l'on aime. Le pouvoir de l'imagination est inouï; plus nous sommes dupés par l'imagination, plus nous nous complaisons à en être dupes. Sur une scène, nous voyons des personnages dont nous savons bien qu'ils ne sont pas en réalité ce qu'ils simulent être; les uns, pourtant, nous les prenons en grippe; les autres

nous font souffrir, trembler pour eux; nous faisons nos délices d'être les jouets d'une illusion, et le théâtre rend de grands services à la folle du logis. Si nous séparons les amoureux, nous les livrerons à l'imagination toute puissante. Comprendons bien pourquoi Feijoo a osé une doctrine de confession où l'Inquisition trouva à redire, et qu'elle mit à l'index. Le psychologue l'emporta sur le théologien. Il est des cas où il vaut mieux ne pas éloigner un jeune homme et une jeune fille. 5

Quand la passion existe, il n'est pas question de l'endormir, mais de la dériver. A la violence de ses chocs il convient parfois de répondre par la violence d'autres chocs : ainsi une émotion très forte, une impression véhémence, dans un sens tout autre que celui de notre exaltation, peut être souveraine. Il ne s'agit pas d'une thérapeutique pour gens bien portants. Le cas limite, — celui où l'imagination n'est contrebalancée par rien —, est la folie. Or, n'essayez pas de convaincre ou de calmer un fou avec du bon sens, une logique pour personnes raisonnables. Sachez donner dans sa marotte pour la contrebattre. Un fou, dit-on, retenait son urine parce qu'il craignait d'inonder le monde. A force de rétention, il était en passe d'en mourir. Un homme très subtil fit allumer un bûcher, représenta que le feu allait gagner toute la terre, et obtint de ce maniaque philanthrope ce qu'aucun médecin n'avait réussi à obtenir. Celui que hante une passion dangereuse est, à quelque degré, un dément. Il ne sera pas guérissable, si nous le traitons par le moyen d'une sereine et froide logique. A vrai dire, Feijoo n'est pas un pur critique littéraire; mais hésiterons-nous à reconnaître que sa pénétration psychologique rejoint la plus subtile, la plus solide critique littéraire, et qu'il met à nu, sous nos yeux, les ressorts mêmes des chefs-d'œuvre immortels? 10 15 20 25

LA POLÉMIQUE

L'Œuvre de Feijoo est une œuvre de combat. A moins de passer inaperçue, elle devait alimenter de vives polémiques. D'ailleurs, le premier écrit de Feijoo livré à l'impression, *Apologie du Scepticisme Médical*, marque l'intervention décidée d'un Moderne dans la querelle suscitée par la *Médecine Sceptique* du Docteur Martinez. L'année d'après, le premier volume du *Théâtre Critique* prend à parti les mêmes préjugés, et beaucoup d'autres encore. Feijoo connaît déjà l'âpreté d'une controverse; mais il attend les ripostes de pied ferme : « J'attends beaucoup de contradictions, spécialement sur deux ou trois discours de ce livre, et l'on me prévient même que des injures et des invectives seront lancées contre moi; dans ce cas, je n'en aurai que plus de confiance dans la vérité de ce que j'écris, car il est certain que celui qui emploie des armes défendues, n'a pas confiance dans ses forces. Si l'on m'oppose des raisons, j'y répondrai; si ce sont des insanités ou des invectives, il est d'ores et déjà entendu que je n'insisterai pas, parce que je n'ai aucun entraînement dans ce genre de dispute. » Puisque Feijoo convie les traditionalistes à la discussion, allons-nous assister à un débat, passionné peut-être, mais ordonné et courtois? Hélas non! Les libelles surgissent aussitôt de toutes parts; on en compte bientôt quelques dizaines; avant trois ans, la centaine sera largement dépassée. L'apport principal est fourni par les discussions au sujet de la Médecine. Après la Médecine, les thèmes les plus fréquents sont l'Astrologie, le Féminisme, la Musique des Eglises, le Parallèle des Langues, la Décadence de la Poésie Espagnole. Peu de critiques d'ensemble du *Théâtre*.

Le Docteur Martinez a publié une *Lettre Défensive*, par laquelle il encourage Feijoo, approuve la plupart de ses Discours, mais fait quelques réserves au sujet de sa défiance exagérée et de sa désinvolture à l'égard de la Médecine. Feijoo répond au Docteur Martinez en maintenant son attitude : il joint au tome II du *Théâtre*, la lettre du Docteur Martinez et sa propre réponse. Discussion courtoise, entre Modernes, et en famille. Feijoo prend peu de peine à rétorquer l'argumentation d'un deuxième médecin, le Docteur Suarez de Ribera; il le renvoie à la réponse au Docteur Martinez. La réplique à un troisième médecin, le Docteur Aquenza, est un modèle de concision dédaigneuse : « Dans votre brochure je ne trouve que des expressions de bienveillance à l'égard de ma personne, et que des textes de Saints Pères dont je ne sais vraiment contre qui ils sont produits; mais quel que soit celui qu'ils visent, il s'en embarrassera fort peu, s'il sait quel degré d'autorité méritent les Pères en matière de Médecine et autres matières purement Naturelles qu'ils n'ont pas étudiées et qu'ils n'ont pas traitées intentionnellement. L'opinion des Pères, toujours respectable, n'est pas toujours décisive. Ne partageant pas mon avis, vous croirez sans doute que le Phénix existe, parce que quelques Pères ont parlé de son existence; et qu'il n'y a pas d'antipodes parce que saint Augustin a dit qu'il n'y en avait point. Quand vous aurez la bonté de m'attaquer, je tâcherai de vous répondre. En attendant, je prends bonne note de votre invite pressante à ce que je vous recommande à Dieu, et je le supplie de vous garder en bonne santé pendant de nombreuses années. » A Francisco Dorado, Médecin d'Oviedo, il fait l'honneur d'une réponse plus copieuse. Il s'excuse du ton quelque peu véhément qu'il emploie et que justifie un écrit insolent; le fait est que Dorado essuie quelques sévères rebuffades. Le Docteur Garcia Ros a présenté ses objections en latin, soit pour rester fidèle à une tradition, soit peut-être pour embarrasser Feijoo. Ceci est à croire; car Feijoo lui répond en latin et relève les incorrections latines du Docteur. Mais Feijoo n'est pas homme à prêcher son grand public en latin; il annexe sa lettre latine au II^e tome du *Théâtre Critique*, puis en produit, au tome III, une version espagnole augmentée.

Le prologue du tome II du *Théâtre Critique* est plein de bon sens et

de maîtrise de soi : « Mon cher Lecteur je parais une seconde fois en public pour lire des invectives et entendre des acclamations; le sort du premier livre me fait augurer celui du second; et s'il est le même, je me déclarerai satisfait. Le public m'a favorisé très libéralement, cela me suffit. Loin d'abandonner l'entreprise commencée, je continuerai avec plus de ferveur à travailler pour sa diversion et son utilité. » 5

Feijoo s'explique fort bien la risposte de ceux qui ressentent comme une injure toute critique à l'égard de la Faculté qu'ils professent; s'ils manquent de courtoisie, c'est regrettable, mais c'est humain : le bras animé par l'honneur d'une Faculté et l'intérêt personnel mesure mal l'impulsion du trait qu'il lance. Il s'explique moins bien qu'il y ait des personnes capables de lancer leur venin par des satires anonymes, sans autre motif que l'envie, en présence du succès d'une œuvre. Après avoir rappelé, sans morgue, mais avec quelque fierté, les attaques dont le grand Corneille et Balzac furent l'objet en France, Feijoo dénonce ceux qui ont déformé ses pensées et ses écrits, et se moque dédaigneusement des sectateurs aveugles du passé : « ces pauvres incapables condamnés à une incurable ignorance, têtes dures comme pierre, cerveaux pétris par l'erreur, entendements pleins de callosités pour lesquels toute nouveauté est un mensonge, toute vieillerie un axiome. Ceux-ci, dès qu'ils entendent ou qu'ils lisent quelque chose qui heurte l'opinion commune, sonnent le tocsin comme pour un incendie. Ils enfourchent leur colère, ils s'arment de maximes surannées, mettent en arrêt la lance du *quantaque*, se casquent, pour défendre les mérites de leur antiquité, de l'armet de Mambrin, à moins que la dureté de leur caboche ne leur serve de casque; et nous avons là la meilleure des milices. Enrôlée sous les bannières de l'erreur invétérée, elle est invincible. Oui! impénétrable à toute argumentation. » 10 15 20 25

Il ne se trouve pas isolé. S'il a beaucoup d'adversaires, il a aussi des défenseurs, connus ou inconnus, discrets ou indiscrets. En Médecine, il sera pris à partie, tantôt en compagnie du Docteur Martinez, tantôt sans sa compagnie. Au nom des Astrologues, le bouillant Torres Villarroel, qui inonde l'Espagne de ses Almanachs, ripostera; les partisans de Feijoo et de Martinez gloseront à leur tour les ripostes de Torres. Un certain Manco de Olivares s'en prend à Feijoo défenseur 30 35

des Femmes, et défend les Hommes. Des brochures pleuvent sur Manco. Ces réponses provoquent d'autres réponses. La moindre incidente fait entrer en lice un nouveau combattant. Il suffira que le Docteur Suarez de Ribera écrive que l'on devrait interdire la Médecine à
5 beaucoup de médecins qui ne seraient même pas de bons vétérinaires, pour qu'un vétérinaire vienne proclamer les difficultés et les droits de son Art; et il s'ensuit une nouvelle mise au point d'un médecin, soucieux de bien marquer la hiérarchie entre l'art de soigner les hommes et celui de soigner les animaux. Dès lors, on s'explique tout le travail
10 des presses, la multitude des publications, leur désordre, leur enchevêtrement inextricable; et aussi leur futilité.

De très loin en très loin, un début enjoué. Terpasto, « chantre », et Niciato, organiste, sortent des Offices de la Chapelle royale. Au coin de la rue, là où l'on affiche d'habitude les programmes des comédies, ils aperçoivent un rassemblement inusité. Ils s'approchent, remarquent une affiche imprimée : Livre nouveau, *Théâtre Critique Uni-*
15 *versel* pour détromper des erreurs communes; nom de l'auteur avec tous ses titres; ensuite, comme une brochette d'alouettes rôties, l'enfantillage de seize sujets; le tout vendu par les Moines Bénédictins à la conciergerie de leur monastère de Saint-Martin de Madrid. Terpasto
20 et Niciato vont passer outre, mais le quatorzième sujet « Musique des Temples » les intrigue, et ils feront l'achat du *Théâtre*, sans grande conviction d'ailleurs, persuadés qu'il y a fort peu à attendre d'un touche-à-tout. Quelque fantaisie, ailleurs, dans les papotages d'un
25 groupe de femmes, discutant, chez une comtesse, du *Théâtre Critique* et de son auteur; ou dans la revanche des poètes molestés par Feijoo : au tribunal d'Apollon, le Docteur Aquenza, vient soutenir victorieusement la Médecine et l'autorité des Saint-Pères; Torrès, l'astrologie; Cerbellón, la musique, Zafra, la poésie; Melpomène, elle-même, récuse
30 la défense des femmes par Feijoo; Feijoo plaide non coupable, mais il est finalement entouré, pressé et hué par tous ses contradicteurs.

Rarement du talent, jamais du génie; du verbiage, en surabondance. Beaucoup de jeux de mots, et assez peu d'esprit. Des attaques mal-
sécantes : les Madrilènes se moquent copieusement d'un Galicien, et, en
35 dépit de tous ses titres ronflants, d'un Professeur de l'Université

d'Oviedo. On lui prodigue, ironiquement, les appellations de « Maestro », trois fois « Maestro ». On va même, sous prétexte que Feijoo, dénigreur de remèdes, concède cependant au mercure une vertu contre le mal gaulois, jusqu'à insinuer qu'il parle en connaissance de cause. Il en est qui déversent des injures contre tout le monde; la
40 « carta de Pasquas » est à ce sujet un document très significatif : le vieil Aquenza, plutôt que d'écrire, devrait songer à la mort qui le guette; ce qu'il a de mieux à faire, c'est « de prendre son coche qui ne lui coûte rien, de se promener, et d'uriner »; Martinez est pris à partie avec ses mâchoires de crabe; Feijoo, traité de « Frayle » avec cette
45 aggravation que Frère et Diable c'est tout un. Les défenseurs de Feijoo ne sont guère plus courtois. Toutefois, si les pamphlets qui furent publiés plus tard dans la Collection des « Papeles critico-apologeticos » et dans le « Rebusco de las obras literarias » du Père Isla, et qui s'intitulent « El Tapa-Boca »; « Blanda, Suave y Melosa Res-
50 puesta de los ferinos y furiosos Apuntamientos que en defensa de la Medicina escribió el Doctor Don Pedro Aquenza »; « Glosas interlineales, puestas y publicadas con el nombre del licenciado Pedro Fernandez à la Postdatas de Torres », sont bien du Père Isla, il serait intéressant d'étudier, sous cette plume mordante, mais effrénée, les
55 débuts de l'auteur du « Fray Gerundio », les prémices de l'une des grandes œuvres satiriques du XVIII^e siècle.

*
* *

Le prologue du III^e tome du *Théâtre Critique* trahit une irritation qui contraste avec la sérénité dont était empreint le prologue du II^e tome. Beaucoup de libelles malveillants ont paru, mais l'un
deux : « La tertulia historica », entre tous, a eu le don d'échauffer la
bile de Feijoo. L'auteur de la « Tertulia » a gardé l'anonymat; il
intervient en faveur de Savonarola, gloire Dominicaine méprisée par
Feijoo : notre Bénédictin a fait le plus grand tort à la cordialité qui
5 s'est toujours manifestée entre la religion Bénédictine et la religion

Dominicaine; rien n'est de son cru, d'ailleurs; aux ignorants, mais à eux seuls, il peut donner le change; et l'un des deux interlocuteurs de la Tertulia, — laquelle se présente sous forme de dialogue, — déclare : « Vous savez que j'ai étudié à Paris, et qu'ayant passé dans
 5 cette ville les premières années de ma jeunesse j'ai eu l'occasion et j'ai eu le temps de lire beaucoup de ces livres que ce florissant royaume avorte chaque jour, plutôt qu'il ne les produit. Eh bien, sachez que tout ce que le Père « Cathedratico » d'Oviedo nous offre comme le fruit de ses fatigues est une simple traduction de diverses œuvres fran-
 10 çaises, que le saint Père a tant bien que mal cousues dans son livre. Si vous doutez de ma mémoire, allons à la Bibliothèque Royale, prenons modestement la peine de parcourir quelques tomes du *Journal des Savants*, et des *Mémoires de Trévoux*, et ainsi sera faite la démonstration de ce que j'ai avancé. »

15 Comment rester indifférent à une telle attaque? Feijoo proteste avec force : « Je n'ai (et je n'ai jamais vu) qu'un petit tome in-12 du *Journal des Savants*, qui est le tome dixième... Des *Mémoires de Trévoux*, je possède cent tomes, c'est-à-dire jusqu'en 1725, inclusivement; il est certain que ces tomes m'on servi (comme tous les autres de ma
 20 bibliothèque, et beaucoup des bibliothèques d'autrui), pour enrichir ma mémoire de renseignements que je répands, quand j'en trouve l'occasion opportune, au cours de mon œuvre. Mais une chose est utiliser les livres, et une autre les copier. Dira-t-on par hasard, qu'un sermon est tiré de Pline, parce qu'on y trouve deux ou trois renseignements
 25 tirés de son Histoire Naturelle? Lecteur, si tu te trouves à Madrid, si tu connais le français, je te prie de chercher les *Mémoires de Trévoux* et le *Journal des Savants*, qui ne peuvent manquer à la Bibliothèque Royale et dans d'autres bibliothèques. Consulte, fouille bien ces livres, et si tu trouves un seul paragraphe, et même quatre lignes
 30 seulement, qui soient identiques ou traduites, dans mon tome III ou dans les deux précédents, je veux que tu les mettes au feu tous les trois, et je m'engage à te restituer l'argent qu'ils t'ont coûté. »

Au premier tome du *Théâtre Critique*, à la suite des Approbations et Licences, et tout juste avant son prologue, Feijoo avait inséré une
 35 lettre élogieuse de Don Luis Salazar y Castro, du Conseil de sa Ma-

jesté, Chroniqueur principal de Castille et des Indes. Or, l'auteur de « La Tertulia » expliquait à ses lecteurs que par calcul, par finasserie, Feijoo redoutant la critique de Don Luis, lui avait soumis quelques feuilles, en lui demandant de les corriger. Dans un geste de courtoisie, Don Luis, avait répondu par une lettre qui n'était nullement destinée à l'impression, mais que Feijoo s'était empressé de publier. Piqué au vif, Feijoo en appelle à Don Luis de Salazar. Reconnaissons que des attaques aussi cruelles excusent son humeur.

Il n'avait pas encore retrouvé sa sénérité, quand parut l'« Anti-théâtre Critique sur le premier et deuxième tome du Théâtre Critique » par Salvador Mañer. Dans les Approbations du volume, Feijoo n'est pas trop mal traité; et même les éloges qui lui sont dispensés ne semblent pas tous de pure forme : l'Andalou Mañer ne sera pas un adversaire, mais un émule du Galicien Feijoo. Le prologue de Mañer ne manque pas de courtoisie : on a assisté à un déluge de contradictions malveillantes; il y a de la place pour une critique sans exagération et sans irrévérence; Homère n'a-t-il pas sommeillé quelquefois et l'auteur du *Théâtre Critique* n'a-t-il pas convié les gens de bonne foi à la discussion? Passant en revue successivement tous les Discours, donnant à la plupart une adhésion sans réserve, en critiquant plusieurs, soulevant des objections, confrontant des textes, présentant une mise au point à l'aide de nombreux volumes consultés à la Bibliothèque Royale de Madrid, Mañer dénombre 70 erreurs.

Il est très probable que des amis dévoués, trop zélés peut-être, dénoncèrent à Feijoo l'Anti-Théâtre, avant sa parution. Les recherches de Mañer à la Bibliothèque Royale, les conversations assidues qu'il y entretenait, ne permettaient pas d'ignorer son entreprise. L'Anti-Théâtre, semble-il, ne fut pas accueilli avec indifférence; auprès de Feijoo on dut au surplus en exagérer le succès. Le résultat fut que Feijoo prit en grippe un ouvrage de polémique qui contrastait, cependant, avec la plupart des brochures, superficielles et véhémentes, imprimées jusque-là. Voyant même dans l'« Anti-Théâtre » une manière de conspiration ourdie au cœur de la Bibliothèque Royale, il estime qu'il ne peut rester indifférent. L'appareil d'érudition va en imposer au public; tant de renseignements y sont produits! Dès 1729, il riposte

par une importante brochure, de plus de deux cents pages : « Illustration Apologétique au 1^{er} et 2^e tomes du *Théâtre Critique*, où sont relevées plus de 400 erreurs chez l'auteur de l'Anti-Théâtre, tandis qu'il faut rabattre 69 erreurs 1/2 des 70 imputées à l'auteur du Théâtre Critique ». Feijoo parle de cabale : huit complices, dont le plus inconnu est probablement Mañer lui-même ; une coalition d'écrivains mendians, parcourant fébrilement et maladroitement les volumes de la Bibliothèque Royale. Après un prologue plein de mépris, en verve d'érudition et d'ironie, il reprend chacune des réserves ou des accusations. Et l'on sent très bien où est la blessure d'amour-propre de Feijoo ; on a l'impression d'une rivalité entre religieux et civils, d'une ombrageuse confrontation entre le matériel de la Bibliothèque des Monastères et celui de la Bibliothèque Royale.

Ne cherchons plus la courtoisie dans la réponse de Mañer : « Anti-Théâtre Critique, et Réplique sur le troisième tome du Théâtre Critique, et Réplique Victorieuse, première et seconde partie, à l'Illustration Apologétique du Père Feijoo, Bénédictin : où l'on découvre, manifeste et signale 998 erreurs, dont on pourra trouver le compte dans les marges. » Le Censeur Don Fr. Arias Carrillo, Membre de l'Académie Royale des Sciences de Séville, reproche à Feijoo l'injuste véhémence de son « Illustration » ; il le met en garde contre sa tendance à prendre un air autoritaire de législateur, comme si ses conclusions étaient aussi invincibles que les éléments d'Euclide. Une telle attitude est illogique chez qui veut éclairer les esprits, triompher des préjugés ; au demeurant, il est à craindre que Feijoo ne soit injuste à l'égard des laïques, en s'imaginant que seuls les Religieux et les Ecclésiastiques sont nourris aux mamelles de l'érudition. De Salamanque, le fougueux Torres Villarroel a adressé à Mañer un sonnet propitiatoire, dont la chute n'est pas dépourvue d'esprit.

Et voici, maintenant, Mañer : Feijoo n'a pas été équitable ; il n'a pas encouragé à la modération ; il a été dédaigneux, insolent, même ; toute vivacité est excusable. Toute vivacité, oui ! mais non point une mauvaise action. Or Mañer commet une mauvaise action. Il a pu mettre la main sur des lettres privées écrites par Feijoo. Ces lettres, il les montre d'abord à qui veut les lire, puis, dans le prologue de son

deuxième « Anti-Théâtre », il les résume et en donne des extraits. Elles contiennent des appréciations peu flatteuses à son endroit; mais le pire, c'est qu'elles dévoilent des jugements secrets sur d'autres personnes. Livrer des confidences à la publicité est une manœuvre inqualifiable, même au cours d'une âpre polémique.

En 1728, l'Imprimeur Valencien Antonio Bordazar fait parvenir à Feijoo un exemplaire de l'« Orthographe Espagnole » qu'il vient de publier. Feijoo félicite Bordazar; mais Bordazar tient à ce qu'il soit parlé de son « Orthographe » dans le *Théâtre Critique*; il revient à la charge. Au moment de lui donner satisfaction, il vient à l'esprit de Feijoo que Mañer a publié lui-même une « Orthographe ». Il y a lieu de se méfier : n'est-ce pas la seule et même méthode? Feijoo réclame à Madrid le volume de Mañer. Il est clair que ce n'est point le même système. Quel peut donc être le véritable auteur? Car il est insolite qu'un Imprimeur espagnol crée une méthode d'Orthographe. Un correspondant, en qui Feijoo a entièrement foi, lui signale que ce système est celui de Mayans. Feijoo n'en doute pas et écrit à Don Joseph Pardo de Figueroa, de la Bibliothèque Royale de Madrid, des phrases téméraires fort imprudentes... puisqu'elles furent imprimées par Mañer : « Mayans s'est déjà expliqué avec moi sur le fait qu'il est l'auteur de l'Orthographe..., de sorte que je suis dispensé d'apporter mon suffrage. Je n'ai offert ce suffrage que parce que je croyais que l'auteur était Bordazar. Or, si un humble Imprimeur peut avoir besoin d'un patronage, il n'en est pas de même d'un homme de l'importance de Mayans. Lui, n'a besoin de personne. » Cela n'était pas encore de nature à entraîner infailliblement une brouille entre Feijoo et Mayans. L'effet du passage suivant était certain : « Au dernier courrier, je vous ai avisé que j'avais vu quelques œuvres de Mayans et que mon opinion sur ses œuvres et sur lui-même ne diffère pas de la vôtre. Il est donc inutile de m'envoyer ses ouvrages; ils ne peuvent m'être d'aucune utilité. Malgré le profond mépris que j'ai pour ses Écrits, je lui ai rendu service, tout dernièrement, en écrivant en sa faveur une lettre au Comte de Carlet, au sujet d'une prévôté qu'il postule à Valence ». Mañer dut savourer avec délectation cette vengeance. A-t-il droit à une justification, même si (comme il l'affirmera dans son « Crisol », un peu plus tard) Feijoo et

5

10

15

20

25

30

35

ses amis ont usé d'intimidation pour l'empêcher de répondre à l'Illustration Apologétique?

En veine de grosses et petites méchancetés, Mañer ajoute une « roserie » à la querelle entre l'Auteur du *Théâtre Critique* et les
5 Dominicains : l'amour-propre immodéré de Feijoo l'aurait empêché de donner satisfaction aux Dominicains, sur le chef de Savonarole, parce qu'au moment où il allait le faire, le bruit d'une amende honorable s'était répandu. Quant à l'originalité de Feijoo, le procès est jugé : un
10 simple plagiaire des Mémoires de Trévoux. Feijoo ne tolère pas la critique, il répond insolemment ; afin de les rabaisser il veut faire passer ses contradicteurs pour d'illustres inconnus. Tout le monde, par bonheur, n'a pas le même caractère. Mañer a critiqué Torres Villarroel, mais il n'en est rien resté de cuisant ; ils sont maintenant en excellents
15 termes. L'examen du troisième tome du *Théâtre*, donne lieu à beaucoup de réserves. Les principales concernent les Miracles que Feijoo a rejetés (en particulier celui de Notre-Dame de la Barca) ; les Mathématiques espagnoles qu'il a rabaisées, bien que leur étude ait été florissante ; l'œuvre de l'historien Don Juan de Ferreras qu'il a injustement décriée.

Feijoo allait-il répondre à son tour et se laisser prendre dans l'engre-
20 nage des ripostes et des contre-ripostes ? Il voyait bien le danger ; au reste, la besogne ne lui manquait pas ; il travaillait assidûment, malgré les défaillances de sa santé, à la suite de son *Théâtre*. Cependant, n'y avait-il pas un risque à courir en laissant s'accréditer la critique de Mañer ? Était-il tolérable d'accepter sans réplique l'intrusion
25 de procédés de polémique aussi condamnables que la publication d'une correspondance privée ? Or, Mañer avait dénoncé l'activité partielle et le zèle secourable du plus grand ami, du principal collaborateur et fondé de pouvoirs de Feijoo à Madrid. Il ne séparait guère Feijoo et Martin Sarmiento. Mañer, avec rodomontade, — et ceci nous éclaire
30 sur la vivacité et parfois la puérilité des querelles de cette époque, — avait lancé un cartel de défi : « Que le Père me réponde à sa guise, soit directement, soit par l'intermédiaire de Sarmiento, soit qu'ils s'unissent ensemble, je les provoque et les défie sur le champ-clos littéraire, où je les attends de pied ferme pour maintenir ce que j'ai écrit, ce que
35 j'écris, et ce que j'écrirai. »

Sarmiento en profita pour libérer son grand ami du soin de la riposte. Il écrivit, retoucha, refondit une réponse considérable en deux gros volumes très tassés, — au total un millier de pages, — sous le titre de « Démonstration critico-apologétique du Théâtre Critique Universel ». C'est une œuvre d'un labeur admirable, que seul pouvait 5 écrire un chercheur infatigable, nanti d'une très riche bibliothèque et habitué de la Bibliothèque Royale, mais où, comme il advient dans les travaux d'érudition, tout est morcelé et se fragmente, tandis que le style devient pénible à force de se charger de précisions. Sarmiento n'est pas dénué d'esprit. Jugeons-en par cette moquerie du cartel de défi : « Défi semblable à ceux que le fantastique chevalier errant Don Quichotte lançait à chaque pas. Le plus échevelé des défis du Chevalier, et en même temps le plus semblable à celui-ci, est le défi que dans son aveuglement il voulut lancer aux Moines Bénédictins, après l'aventure des Moulins à vent. Don Quichotte croyait que les Religieux 10 étaient de formidables enchanteurs. Rien n'est incroyable, quand on a, comme le Chevalier de la Triste Figure, la cervelle détraquée. — Nous ne sommes ni endiablés, ni formidables, nous sommes deux Religieux de Saint-Benoît qui allons notre chemin (répondirent les Religieux). — Pour moi, insista Don Quichotte, il n'y a pas de paroles mielleuses qui vaillent. Et sans attendre d'autre réponse, il piqua Rossinante, et il les attaqua. » Mais une telle ironie n'est pas coutumière. Ce qui est coutumier, ce sont les références innombrables, les comparaisons de textes, produites en foule. L'appareil bibliographique est énorme. Nous pouvons en croire Sarmiento lui-même; les 800 auteurs, le millier de citations, et davantage, qui farcissent les deux volumes, il les 25 garantit, il les a vus, ce qui s'appelle vu. La Démonstration n'aura qu'une vente assez faible. Le grand public ne pouvait s'y passionner. Quels que soient les mérites de Sarmiento, ses connaissances énormes, son opiniâtreté de chercheur inégalable, il n'a pas le style qui crée de la clarté, les charmes de vulgarisateur, l'esprit mordant de Feijoo. Dans l'immensité de cette polémique, le débat qui dresse Mañer, Feijoo et Sarmiento a tout de même une valeur par la recherche des sources, l'étude des textes, la production d'une bibliographie, l'invite à chaque instant renouvelée faite aux lecteurs de venir au Monastère de Saint- 35

Martin ou à la Bibliothèque Royale pour consulter les livres cités et comparer les textes, l'offre pressante de fournir aux spectateurs de la querelle les moyens de juger, de palper comme saint Thomas.

La « Démonstration Critico-Apologétique » de Sarmiento est de 1732.

- 5 Le « Creuset Critico-Theologico-Historico-Politico-Physico-Mathématique » de Mañer paraît en 1734. Mañer accuse Feijoo et Sarmiento d'être intervenus, à plusieurs reprises, usant de diplomatie et de menaces, pour empêcher la publication du tome II de son « Anti-Théâtre », puis pour arrêter l'impression du « Crisol Critico ». Il décrit, tout au long,
10 de machiavéliques manœuvres; par bonheur, le juge d'imprimerie, Arana, partial et circonvenu, a été remplacé; le « Crisol » a, enfin, pu paraître. Mañer dénonce, ensuite, la désinvolture de Feijoo à l'égard de la Religion, qu'il s'agisse de reliques ou de miracles; l'accueil fait aux histoires d'Hommes-Marins, ce qui révèle une méconnaissance
15 totale des organes de la respiration (Mañer reviendra sur cette question dans une brochure spéciale, « le fameux homme-marin », publiée sous le nom de Menardo); la puérilité de la solution proposée au problème du peuplement de l'Amérique. Le pillage des Mémoires de Trévoux et des publications de l'Académie des Sciences se poursuit. Le « Théâtre » n'a
20 rien d'original; c'est un plagiat de l'« Examen des Erreurs Populaires » de l'Anglais Thomas Brown. Dans le « Crisol », Mañer a sensiblement amélioré son style; il multiplie les vers badins, pour agrémenter sa réplique; il s'efforce à l'ironie : Feijoo et Sarmiento sont semblables aux deux lièvres d'Allemagne : « il n'y a pas longtemps, les Erudits ont
25 observé en Allemagne le cas curieux de deux lièvres qui naquirent soudés sur le dos; l'un courait portant l'autre, puis c'était le tour du second, quand le premier était fatigué ». On sent bien qu'il veut rivaliser avec Feijoo, dont la verve s'est plus d'une fois exercée à ses dépens.

- Feijoo grâce à son esprit, avait mis les rieurs de son côté. Par quel
30 miracle, la bande Mañer d'abord respectueuse, était-elle devenue cauteleuse, puis incivile, puis insolente? Traité de grand érudit, paré d'abord des plus éminentes qualités intellectuelles, il était devenu de plus en plus ignorant. Mais on ne lui avait pas enlevé seulement son érudition : « Sache, lecteur, que dans ce même laps de temps, j'ai perdu le
35 titre de Révérendissime qu'ils m'avaient libéralement octroyé. J'ai perdu

la Paternité, à laquelle j'avais droit en toute justice, j'ai perdu mon double professorat : l'un de ma Religion, l'autre de l'Université d'Oviedo. Quand mes adversaires se mirent au travail et publièrent leur premier écrit, j'étais le Révérendissime Père Maître Fr. Benito Feijoo ; ensuite, ils m'ont dépossédé de tous mes honneurs, de tous mes titres ; ils ont été plus rigoureux à mon égard que certain poète espagnol, qui dépouilla le Docteur Juan Perez de Montalvan, au point d'en faire, dans des vers bien connus, simplement Monsieur Jean Perez.... Ils m'appellent tout bonnement le Père Fr. Benito, ou le Père tout court, ou Fr. Benito tout sec, ou Feijoo nu comme un ver. Et j'éprouve une jalousie féroce à l'endroit de Monsieur Jean Perez, car enfin son pamphlétaire lui laissa son prénom, et un Monsieur par-dessus le marché. Mais, — pauvre de moi ! — il m'est advenu un bien grand malheur. Je suis tombé entre les mains d'une bande sans pitié. Ils m'ont détroussé de ma Révérence, de mon Professorat, où ils ont tranché à coups de coutelas, de mon Doctorat ; ils ne me laissent, tantôt qu'un prénom sans nom, tantôt qu'un nom sans prénom, à moins que je ne sois tout bêtement *le Père*, autant dire : un vulgaire *quidam*. »

*
* *

Décidément, les Théâtres Critiques et Anti-Critiques fleurissent. En 1735 paraît un « Théâtre Anti-Critique-Universel. » Armesto y Ossorio prétend arbitrer les litiges débattus entre Feijoo-Sarmiento et Mañer ; en réalité, il cherche la notoriété en exploitant une retentissante querelle. Tout n'est pas à rejeter dans les réflexions d'Armesto y Ossorio, mais sur certains points il faut reconnaître qu'il est passablement périmé. Ne s'avise-t-il pas de donner une leçon à Feijoo pour avoir commis l'erreur inexcusable et crasse d'attribuer à l'air une pesanteur sur l'eau et la terre « opinion ridicule et fausse, opposée à la raison naturelle et à l'expérience ? »

Il est impossible de ne pas rattacher à la polémique Mañer-Feijoo, la polémique Feijoo-Texteda. Texteda et Mañer se prêtèrent main-forte.

En 1727, Texeda envoie à Feijoo son volume « le plus grand Trésor », publié sous le pseudonyme « le traducteur de Philalèthe. » Texeda est un chimiste, qui fait des expériences et qui a acquis la persuasion que le changement du fer en cuivre est une transmutation fondamentale.

5 Feijoo ménage Texeda, mais ne ménage pas les Alchimistes, et repousse les transmutations. Texeda écrit une « Appellation sur la Pierre Philosophale. » Feijoo persiste à y voir une survivance de l'Alchimie, mais, pour être aimable, vante le style net et élégant de l'ouvrage. Texeda voudrait une adhésion plus substantielle à sa transmutation. Tout d'un

10 coup, le différend prend une mauvaise tournure. Non sans émoi, Feijoo lit dans les Mémoires de Trévoux (aux Nouvelles Littéraires du mois de Septembre 1730) une lettre datée de Saragosse : « Ce que vous aviez prévu, quand vous annonciez l'œuvre du Père Feizo (*sic*) Bénédictin, s'est amplement vérifié, car de toutes parts, en Espagne, des écrits

15 pleuvent sur ce Religieux qui a tiré de vos Mémoires le meilleur, pour en faire le fond de son œuvre. Mais au sujet de ce que vous avez publié au mois d'août 1729 sur la transmutation du fer en cuivre, il ne vous sera pas indifférent de savoir et de manifester au public que l'honneur de cette découverte appartient à Monsieur François-Antoine de

20 Texeda... » Viennent ensuite des éloges de Texeda et de sa méthode, combattue à tort par Feijoo.

Cette indigne manœuvre, Feijoo la dénonce éloquemment : faire insérer dans les Mémoires de Trévoux une reconnaissance de plagiat! Quel serpent venimeux dans un bouquet de fleurs! Les nouveaux alchi-

25 mistes ne valent pas mieux que les anciens; les expériences de M. Geoffroy à l'Académie des Sciences sont concluantes; on n'en est pas encore à la transmutation. Texeda riposte, et son « Triomphe de la Transmutation Métallique » est publié par Mañer, à la suite du « Crisol Critico » : Feijoo est incapable de suivre par le détail une expérience

30 scientifique ou même de relater les expériences dont il ne connaît pas, d'ailleurs, les relations originales; lui, Texeda, prouvera que la transformation du fer en cuivre au moyen du vitriol est une transmutation dans toute la force du terme, bien que dépourvue d'utilité pratique, à cause du prix de revient; il a noué des relations à Paris, avec le

35 Comte Onsembray, de l'Académie Royale des Sciences, Directeur

Général des Postes, très passionné pour les Sciences; il a pris part à des débats scientifiques chez le Comte, qui lui a proposé de se fixer en France et d'être introduit à l'Académie des Sciences; il a refusé, mais il a promis de poursuivre les expériences, et d'envoyer un Mémoire à ce sujet; ce Mémoire il se décide à le publier.

Feijoo estime que la malignité de ses ennemis passe les bornes. L'argument des arguments est de le représenter comme un plagiaire des Mémoires de Trévoux. La communication envoyée aux Journalistes de Trévoux eut pour lui l'amertume du fiel. Quand Soto y Marne la produira à nouveau, comme un aveu et une condamnation, le ressentiment de Feijoo éclatera avec une violence inattendue chez un Bénédictin : « D. Francisco Antonio de Tejeda fut un charlatan qui exploitait tous les gens qui mordaient à l'hameçon de la pierre philosophale; son secret ne l'empêcha pas de vivre dans la pauvreté et de mourir nu comme Adam, comme il advient à tous les professeurs d'Alchimie. J'ai eu quelques relations avec lui chez le Docteur Martinez, en 1728. Ce charlatan traduisit un livre de Philalèthe sur la pierre philosophale, sous le nom de Théophile, mais son véritable nom est imprimé dans les Mémoires de Trévoux. Je l'ai combattu dans le 8^e Discours de mon 3^e Tome. Il semble bien qu'il a voulu se venger en écrivant la lettre aux Journalistes de Trévoux. Ceux-ci impriment, à la fin de chaque mois, les nouvelles qu'ils recoivent de tous côtés : ainsi la calomnie ferait du chemin par le Monde. Je n'ai pas la preuve absolue que la lettre soit de lui; mais il y a de fortes présomptions. Pourquoi cet éloge de Texeda, et pourquoi se plaindre de ma contradiction? Il n'est pas impossible, tout au moins, que la lettre soit de l'un de ses partisans. Un pharmacien, et non des moindres, appelé Peña, que j'eus l'occasion de voir à Alcala, en 1728, m'a dit que cet escroc lui avait soustrait des drogues passablement chères. Il se les fit remettre sous couleur de pierre philosophale. »

*
* *

En publiant, insidieusement, des lettres privées, Mañer avait mis Feijoo en très fâcheuse posture vis-à-vis de Mayans. Celui-ci demanda

une explication et reçut de Feijoo une lettre destinée à l'impression, — lettre à laquelle Mayans répondit, à son tour, très courtoisement. De part et d'autre, les termes les plus propres à l'apaisement furent trouvés. Feijoo : « Personne n'ignore que dans une lettre familière écrite à une
 5 personne en qui on a confiance, on est moins enclin à exprimer son sentiment coutumier qu'à suivre l'humeur qui vous domine en cet instant; d'autre part, il est prouvé par l'expérience qu'à de certains moments nous ne pouvons souffrir cela même qui nous remplit d'aise habituellement. » Mayans : « J'aime beaucoup votre très noble caractè-
 10 re. Une telle franchise ne se trouve que chez des âmes généreuses qui, obéissant aux devoirs de la sagesse chrétienne, ne sont point guidées par les conseils fallacieux de l'amour-propre. » Mayans marque son contentement de voir ainsi proclamée leur bonne entente et forme des vœux pour que Feijoo poursuive son œuvre glorieuse. La lettre de
 15 Feijoo est datée du 13 octobre 1731; la demande d'explication de Mayans (en latin), du 1^{er} septembre; la deuxième lettre de Mayans, du 7 novembre.

En 1733, pour manifester l'intérêt qu'il prenait au *Théâtre*, Mayans adresse à Feijoo, à titre privé, quelques remarques critiques. Feijoo
 20 ne veut pas être en reste d'estime et d'amabilité. Il publie, dans son septième tome, un éloge de Mayans : « Savoir écrire une lettre est une des conditions essentielles de l'urbanité. Il y a là matière à d'innombrables préceptes; mais aux préceptes on peut substituer l'imitation de bons modèles; il sera extrêmement instructif de lire et de relire
 25 attentivement les lettres de plusieurs espagnols de bon goût, qu'a publiées récemment le savant et laborieux Valencien Don Gregorio Mayans y Siscar, bibliothécaire de Sa Majesté, et professeur de Code Justinien dans le Royaume de Valence.... Pour les lettres en latin, on trouvera de parfaits modèles dans les lettres du très docte Doyen d'Ali-
 30 cante, Don Manuel Marti, lettres que Don Gregorio Mayans vient de publier en deux tomes in-octavo; et dans celles de Mayans lui-même publiées en un tome in-4° en 1732. »

Mais, pourquoi donc, quelque neuf ans plus tard, dans le deuxième tome des *Lettres Erudites*, cet éloge plus tiède, et même cette sévère
 35 critique : « Un exemple qui nous prouvera combien les hommes sont

exposés à faire fausse route, quand ils veulent imiter tel ou tel style, c'est celui d'un écrivain moderne, au demeurant très capable. Il est persuadé que sa plume est taillée comme celle de Don Diego Saavedra. A part lui, cependant, tous les autres trouvent, entre les deux styles, la différence qui sépare le noble de l'humble, l'énergique du mou, le vivant du mort? » C'est que, — du moins Feijoo en est-il persuadé, — Mayans le dénigre et mène campagne contre lui. Il aurait été le principal inspirateur d'une brochure « l'Antique Académicien contre le Sceptique Moderne », dans laquelle Feijoo est représenté comme un dangereux novateur. Elle a paru sous la signature d'un très « honorifique » Religieux, que Feijoo dénonce dans le prologue de ce même tome des *Lettres Erudites*, et qu'il flagelle dans le tome suivant : « Cette attaque est aussi faible que celles qui l'ont précédée; la qualité de Capucin et le titre d'Ex-Provincial de la Province de Valence ne peuvent en faire accroire qu'à ceux qui jugent les écrits d'après l'extérieur des auteurs. Quant à la qualité de Capucin, je ne pense pas qu'elle en impose à personne, car personne n'ignore que toutes les Religions ont leurs savants et leurs ignorants, leurs esprits fins et leurs esprits camus. Le fait que l'ordre sacré des Capucins porte la barbe la plus longue ne persuadera personne qu'ils sont une exception à la règle. » En vérité, la barbe du Capucin cache un groupe de conjurés. Feijoo croit en avoir la preuve formelle. Il a lu le Post-Scriptum d'une lettre de ce Révérend Père Luis, de Flandes. N'y a-t-il pas là un aveu? « Ici (à Valence) on a fondé une nouvelle Académie, qui doit être Royale. Il y a cinquante membres. Ils écriront les Gloires de l'Espagne, l'Origine de la Science en Espagne. Son Censeur principal et principal Auteur, le Docteur Mayans a de quoi imprimer pour huit ans. On imprime mon premier tome cet hiver, à Madrid. Nous sommes en accord avec Mañer et Don Diego de Torres. » Le livre du Père Luis de Flandes était d'ailleurs dédié à Salvador Mañer.

La collusion de Mayans avec Mañer et Don Diego de Torres n'est pas certaine; en ce qui concerne Mañer, les rapports ne semblaient guère suivis. Par contre, Feijoo savait qu'il ne pouvait attendre de Mayans aucune estime sincère. En 1737 le *Diario de Literatos* avait fourni la preuve que Mayans était l'auteur du Catalogue Critique de

livres espagnols, rédigé en latin, publié dans les « Actes de Leipzick », en septembre 1731, et dans lequel Mayans portait sur Feijoo une appréciation défavorable. Cette opinion péjorative se manifeste encore plus nettement dans la correspondance privée de Mayans. Il est incontes-
5 table que Mayans est une des grandes figures de la critique et de l'éru-
dition espagnoles. Mais, par son libéralisme, l'esprit de Feijoo avait
une tout autre ampleur. Leur rôle, leurs goûts et même leur public
étaient distincts. Trouver que Feijoo fait de l'omni-science à trop peu
de frais est très explicable, de la part de Mayans; et n'est pas, en défi-
10 nitive, une injustice. Ne pas se rendre compte de ses mérites, souhaiter
le succès d'un adversaire de Feijoo aussi terne que Soto y Marne, tient
incontestablement du parti pris. Si Feijoo était très susceptible, Mayans
était quelque peu envieux. Nous avons la preuve qu'il n'apprécie guère
mieux, dans un autre domaine, l'effort de Florez. Quand ce dernier
15 annonce ses recherches pour la collection des conciles, Mayans écrit à
un correspondant : « Florez n'est pas qualifié pour cette entreprise.
Quelles lois, quels canons a-t-il étudiés? Il ne connaît même pas le
nom de Graciano, qu'il appelle Gracian parce qu'il écrit en copiant
des livres français. C'est le Feijoo des Historiens d'Espagne. »

20 Il serait excessif de ranger Mañer parmi les talents de premier plan,
et même de deuxième plan; il ne faut pas le rejeter d'autre part dans
la foule des contradicteurs de Feijoo. Son activité d'écrivain n'a pas été
négligeable. En dehors de ses polémiques, d'abord avec Torres, puis
avec Feijoo, il a écrit une « Orthographe » un « Système politique de
25 l'Europe », un « Arbitre Suisse », une « Histoire du Prince Eugène
de Savoie », un roman historique « le Comte de Teikeli », deux vies,
celle de « Thomas Kulikan » et celle du « Duc de Ripperda ». Il fut
surtout, en date, l'un des premiers journalistes espagnols du XVIII^e siècle.
De 1738 à 1745, il assumait la publication du « Mercurio Histórico »,
30 traduction et adaptation du « Mercure Historique ».

En tant que journaliste, Mañer est, cependant, beaucoup moins
représentatif de l'esprit nouveau que les rédacteurs du *Diario de*
Literatos, dont la parution commence en 1737. Outre deux des triumvirs
du Diario — et tout particulièrement Salafranca — Feijoo comptait là
35 sur l'adhésion enthousiaste du Bibliothécaire D. Juan de Iriarte, oncle

de D. Tomás. Les journalistes du « Diario » souffrent du retard de la pensée et de la science espagnoles, ils se rangent résolument dans le parti de Feijoo, mènent une campagne semblable, s'expriment souvent à peu près dans les mêmes termes. Les adversaires de Feijoo, que ce soit le Père Segura ou le Père Naxera, que ce soit Mayans, que ce soit Mañer, seront sévèrement jugés. Le Père Segura dont le « Norte critico » est passé au crible de la critique traite les Journalistes de « Feijonistas ». Et ceux-ci répondent : « Aucun de nous n'a et n'a jamais eu le moindre commerce, correspondance, contact, rapport, avec le P. Feijoo, et pas même avec le Père Sarmiento, que nous connaissons, à peine, de vue.... Si nous méritons cette censure d'être Feijonistas, que le P. Segura traite tous les Espagnols (excepté tel ou tel ennemi de la nation ou des lettres) de Feijonistas ». Et faisant allusion aux adversaires de Feijoo : Mayans, Mañer, Armesto, Torres, Ustariz, ils rétorquent qu'il serait plus juste de décorer le Père Segura des titres de « Mayan- siste, Mañeriste, Armestiste, Torriste, Ustariste ». A Mayans, ils reprochent vivement l'envoi clandestin de son « Catalogue Critique » aux « Actes de Leipzig », accréditant à l'étranger des jugements dictés par la vanité, infamants pour l'Espagne, extrêmement partiiaux. Plus tard, quand Forner, défenseur de Mayans, attaquera avec âpreté et le *Théâtre Critique* et le *Diario de Literatos*, il sera encore plus évident que deux sortes d'esprit, avec leurs qualités et leurs défauts mais qui honorent toutes deux le XVIII^e siècle, se heurtaient alors.

C'est dans le « Diario » que Gerardo de Hervas publia sous le pseudonyme de Jorge Pitillas la nerveuse satire « contre les mauvais écrivains de ce siècle », où plus d'un crut reconnaître la plume acérée du P. Isla, et où Mañer est fustigé, tout ainsi que Rolet le fut par Boileau.

*Conozco que el fingir me aflige y daña,
Y así a lo blanco siempre llamé blanco,
Y a Mañer le llamé siempre alimaña.*

Le « Diario » ne laisse pas de répit à Mañer. Moderniste, il reconnaît que l'intention de traduire au grand jour, le « Mercure François » est louable ; mais Mañer qui a reproché à Feijoo de commettre (en se donnant pour plus français que le mal Gaulois) des erreurs de traduction,

35 possède-t-il les secrets de la langue française? Certes non. Il n'est que de feuilleter le « Mercurio Historico » pour s'en convaincre. Mañer s'imagine, par exemple, qu' « enfreindre » veut dire « être retenu par un frein », que « sommer une ville » veut dire « la soumettre ». « Vingt-

40 cinq hommes ont été pendus par leurs camarades, qu'on a obligés de faire cette exécution », devient « par leurs camarades qui s'offrirent pour faire cette exécution ». Il a lamentablement trébuché sur les expressions françaises « une boîte de toilette de nacre de perle garnie d'or », ou sur « a fait monter à neuf tous les bijoux de la maison de Médicis ». Il commet un contresens, diamétralement opposé au sens, quand il

45 traduit « obligé par la poursuite des pirates » par « obligé à poursuivre les pirates ». Autre contresens intolérable : « le cardinal Cienfuegos n'a point assisté à cette fête, et l'on a même remarqué qu'il n'y avait point été invité » se métamorphose en : « le cardinal Cienfuegos n'assista pas à cette fête, bien qu'il y eût été invité ». S'il n'a commis

50 aucune erreur sur la formule « ne pas connaître le dessous des cartes », c'est qu'il s'est bien gardé de la traduire. Ainsi le « Diario », en toute occasion, défendait Feijoo, et se réclamait de son esprit compréhensif, de son courageux effort vers le progrès.

*
* *

Les polémiques religieuses ne furent pas les moins vives, et elles furent les plus dangereuses. Feijoo avait condamné Savonarole, gloire dominicaine. Nous savons combien lui parut venimeuse la riposte d'Ardanaz y Centellas « *Tertulia historica y apologética*. » L'attaquer

5 de la sorte, c'était s'interdire de le convaincre. L'apologie de Savonarole que reprit, avec plus de substance, le P. Segura, en 1733 dans le « Norte Crítico » et en 1735 dans les « *Vindicias históricas* » le trouvèrent inflexible. Pourtant, il ne lui manquait pas des adversaires. Sa campagne opiniâtre contre les traditions qui profanaient l'Église,

10 contre les faux miracles qui mettaient la foi en péril, accumulaient contre lui les irritations et les haines. Le laïque Mañer s'était fait l'allié

des religieux mécontents; il affichait même des relations très étroites avec les Dominicains et les Franciscains. Et l'on est un peu étonné de voir la fougue avec laquelle Feijoo fonce de toute part.

Ses hardiesses parurent impies; on lui fit une réputation voisine de l'hérésie. Il n'en devint pas plus timoré pour cela. Très expert en théologie, fermement soutenu par son ordre et par d'agissantes amitiés, admirablement secondé par Sarmiento, prudent tant qu'il était absolument nécessaire de l'être, il échappa longtemps à toute censure de l'Inquisition. N'imaginons pas que ce fut par hasard et sans peine. Sarmiento était chargé de veiller aux modifications qui seraient impérieusement requises, en dernière heure. Les sept premiers volumes parurent ainsi sans dommage, mais les adversaires de Feijoo veillaient. Adroitement, voire insidieusement, ils signalaient tel ou tel passage à la réprobation des Inquisiteurs.

Par quelle voie, sous quelle inspiration, fut imprimée dans la *Gazette* de Londres, une lettre datée de Londres, le 27 novembre 1736, sous la plume d'un théologien espagnol, écrivant à un de ses amis d'Angleterre? Réimprimée dans la *Gazette* d'Utrecht, cette lettre aurait ensuite gagné les colonnes de la *Gazette* de Berne. Feijoo la reproduit dans le tome VIII du *Théâtre Critique* : « Le bruit qui s'est répandu, il y a deux mois, que sous peu on travaillerait à une réforme de la doctrine en Espagne se confirme de jour en jour. Si ce projet s'exécute, une part en reviendra certainement à l'impression qu'a faite un Mémoire présenté au Conseil Suprême de Castille par un docteur espagnol, appelé Del Fejo. C'est un homme de grand esprit, de beaucoup de littérature, qui a acquis une renommée par diverses œuvres, dans lesquelles il se propose surtout de combattre les erreurs populaires et de dissuader d'un grand nombre de principes faux, dont le public est imbu, aussi bien sur les questions de la foi que sur celles de la morale. Dans ce même dessein, il a composé ses Critiques Générales, œuvres excellentes, où règne une liberté d'esprit jusqu'à ce jour bien rare en Espagne. » Le Mémoire présenté au Conseil de Castille, par ledit Del Fejo tendrait à corriger des abus qui se sont introduits dans la religion, à reviser des articles de foi, qui ne sont nullement fondés dans l'Écriture Sainte, à convoquer à cet effet, un concile national en Espagne, et

même à rendre l'Église espagnole indépendante du Saint-Siège. Il est précisé, en effet, dans le Mémoire « que la Cour de Rome tire tous les ans du royaume d'Espagne près de dix millions de réaux... et qu'une somme aussi importante pourrait être employée, avec plus d'utilité à d'autres fins, pour la prospérité des vassaux de l'État. » Un mélange en somme, volontaire ou involontaire, où il y a beaucoup de Macanaz et assez peu de Feijoo.

Feijoo proteste, et c'est fort naturel, contre ces détails qui feraient de lui un farouche régaliste, cette imposture insensée. Il rappelle que sur les questions religieuses il n'a jamais été tendre à l'égard des protestants. Quant au Pape, il l'a toujours reconnu, non seulement comme le supérieur légitime de l'Église, mais encore comme son oracle infail-
 lible, et il ajoute, — ironie inattendue, — : « s'il est juste que chaque renard conserve sa queue, il est beaucoup plus juste encore que chaque catholique conserve sa tête ».

Ce tome VIII, le dernier du *Théâtre Critique*, si l'on met à part le supplément, semble représenter un carrefour dangereux sur la route que suit Feijoo. Ce n'est certainement pas par hasard, — et bien que le tome soit dédié au cardinal G. de Molina, Président de Castille, — que deux paragraphes sont mis à l'index. Après avoir traité, sans dommage, tant de sujets délicats, où donc Feijoo a-t-il trébuché ? Sur deux petits paragraphes incidents. C'est peu ; mais ce peu, pour ses ennemis n'est pas une mince satisfaction.

Dans quelle mesure les danses sont-elles condamnables ? Les Saints Pères les abominent ; les Casuistes ne les chargent pas de la même réprobation. Le père Segneri, qui fait autorité en Espagne, penche du côté des Saints Pères ; Feijoo, du côté des Casuistes. Les danses condamnées par les Pères étaient celles d'une époque plus proche de la corruption païenne, plus indécente, plus scandaleuse, plus lascive. Il faut tenir compte, au surplus, du ton hyperbolique communément employé par les Pères. Peut-on prendre vraiment au pied de la lettre l'exclamation de Gerson « Omnia peccata chorizant in chorea ». Les Saints Pères, dans leur amour de la pureté, réprouvent avec force même les péchés véniels, même les risques légers de péchés graves. Leurs expressions sont dictées par la ferveur de leur âme. A l'objection que ceux

qui condamnent, dans leurs prédications ou dans leurs livres, la danse comme un péché grave, sont instruits par l'expérience, on peut faire deux objections. La première, c'est que les auteurs casuistes ont beaucoup plus d'expérience du confessionnal; la seconde.... Et voici le raisonnement mis à l'index :

§ 74 — « Même si au confessionnal se révèlent plusieurs péchés internes commis dans la danse, et même externes, ayant suivi la danse, il ne faut pas en conclure que dans la danse se trouve l'occasion prochaine. Il y a longtemps que j'ai fait une remarque : quand il s'agit de qualifier les occasions prochaines, on est victime fréquemment d'une grande erreur dans la pratique. Je vais me faire comprendre à l'aide d'un exemple. Un jeune homme fréquente la maison d'une jeune fille, et à chaque visite il pèche avec elle. Il y a un grand nombre, un nombre infini de confesseurs, qui, sans autre examen, voient là une occasion prochaine, parce qu'ils trouvent que la définition communément adoptée s'applique très bien à ce cas, *in qua quis positus raro, aut nunquam, abstinet a peccato*. Cependant, dans la plupart des cas semblables, la visite n'est pas l'occasion prochaine d'un péché; que dis-je prochaine? pas même lointaine. Remarquez que dans la plus grande, dans la très grande partie de ces visites condamnables, c'est-à-dire dans tous les concubinages, le consentement ne naît pas dans la visite même, il est déjà formé au préalable. Le vrai motif qui pousse le jeune homme à visiter la jeune fille, c'est précisément qu'il veut pécher avec elle : ainsi, le consentement étant formé au préalable, il est clair qu'il n'est pas une conséquence de la visite; donc la visite n'est pas l'occasion prochaine et même pas l'occasion lointaine du consentement. »

§ 75 — « Eu égard à cela, et pour éviter de semblables méprises, il me semble que l'on devrait ajouter quelque chose à la définition de l'occasion prochaine, en la présentant de cette façon, ou d'une autre façon équivalente : *Circumstantia, aut casus, in quo quis positus et ex vi illius, raro aut nunquam, abstinet a peccato*. Cette addition : *et ex vi illius*, fournit toute la clarté nécessaire, pour ne pas confondre le consentement qui précède le cas que l'on juge être une occasion prochaine avec le consentement qui naît ou qui est causé par le cas lui-même. »

Le § 76 est nécessaire pour mener à son terme le raisonnement :

« Cette doctrine peut servir finalement pour apaiser la conscience du confesseur et du pénitent, pour décharger la conscience de l'un ou de l'autre, dans quelques occasions où le scandale est à craindre, si le pénitent s'abstient totalement des entretiens qu'il avait précédemment et dans lesquels il offensait Dieu. Bien que je n'aie pas exercé avec beaucoup d'application le ministère de la Confession, cependant j'ai deux cas présents à l'esprit dans lesquels, après mûres considérations de toutes les circonstances, il m'a semblé que je pouvais permettre au pénitent de continuer ses visites au complice, bien qu'avec quelques limitations qu'à ce moment-là me dicta la prudence. Par la suite, peu à peu, je lui donnai plus de latitude, ce dont il usa sans jamais rechuter, et tout en même temps, j'avais moi-même la certitude, fondée sur de bonnes preuves, qu'il n'y avait pas de risques non plus de la part du complice; au contraire, les entretiens furent très utiles à la partie la plus faible en complétant son édification. Je confesse que ces cas ne sont pas fréquents, mais ils ne sont pas non plus extrêmement rares. Le confesseur perspicace et réfléchi verra si les circonstances permettent ou non cette bénigne condescendance, sous cette réserve essentielle et préalable que le pénitent ne péchait pas poussé par l'occasion, mais, au contraire, cherchait l'occasion, parce qu'avant elle il était déterminé à pécher. »

Ainsi, sur cent cinquante-trois discours, deux paragraphes seulement subissent les rigueurs de l'Inquisition. Par la suite, aucun paragraphe des centsoixante-trois « Lettres Érudites » ne sera mis à l'index. Il est hors de doute, — et précisément parce qu'il avait échappé à toute censure sur des sujets beaucoup plus importants, — que Feijoo en fut très vivement mortifié. Il ne se méprend pas sur l'origine de cette rigueur soudaine; nous avons des lettres de lui, où il déclare qu'il a été l'objet d'attaques d'envieux, qui ont été porter leurs plaintes jusqu'à Rome, où on ne les a pas écoutés. Ils ont fini, cependant, par obtenir leur petit triomphe.

Il demande au Saint-Tribunal la permission de s'expliquer. Elle lui est accordée oralement par un des conseillers, Antonio Geronimo de Mier; car, il n'est pas possible d'accorder une autorisation écrite. Feijoo fait remarquer qu'il a offert, dans les deux tomes antérieurs, des corrections et des additions, et que sans mise publique à

l'index, il se serait fait un devoir, ou un plaisir, de supprimer ou de corriger. Il rédige une première explication. Il invoque une erreur de copie : et à l'appui, il fournit un certificat dûment signé. L'adverbe « ultimamente » *finalément* (le cinquième mot du § 76) a joué dans la condamnation un rôle très important. C'était une coquille. « Nous, les signataires, attestons, que dans le manuscrit original du tome VIII du *Théâtre Critique*, discours XI, les premiers mots du § 76 sont les suivants : « *Esta doctrina puede servir utilmente* (non *ultimamente* comme on lit dans l'imprimé); et nous en avons eu l'entière certitude, parce que le Révérend auteur nous a montré l'original entièrement écrit de sa main, dès qu'il reçut la première nouvelle de l'édit du Saint-Tribunal. Impossible de supposer la substitution d'une copie à l'original, car on voyait clairement que l'écriture n'était pas récente, mais remontait certainement à plusieurs mois auparavant. En foi de quoi, nous signons cette attestation en ce collège de Saint-Vincent d'Oviedo, le 9 janvier 1740, Maestro Fr. Joseph Perez, professeur d'Écriture Sainte et maître général, Maestro Fr. Joseph Gomez, lecteur de Vêpres, Maestro Fr. Gregorio Moreyras, professeur de Théologie et maître d'étudiants. »

Feijoo poursuit son plaidoyer. La doctrine a été qualifiée de « dangereuse » et non point de « fausse ». Même en admettant « ultimamente » (*finalément*), elle ne serait point erronée. Il serait absurde de supposer capable d'ignorance crasse, en une matière aussi débattue que celle de l'occasion prochaine de pécher, celui qui a été douze ans Lecteur de Théologie, qui a suivi toute la filière jusqu'à celle de Régent des études du Collège, qui a été vingt-six ans professeur de Théologie à l'Université d'Oviedo, qui a régenté toutes les chaires de cette Faculté jusqu'à celle de Prime inclusivement. Tous les cas d'occasion prochaine de pécher n'étaient pas visés, mais seulement des cas très particuliers où un effet ne peut exister avant sa cause. « Si le consentement est formé indépendamment de la visite et des entretiens, la concubine aurait-elle en partage tous les charmes de Laïs, de Thaïs ou de Flora, il est aussi impossible que la visite et les entretiens soient cause de ce consentement qu'il est impossible que je sois le père de quelqu'un qui existait déjà avant ma naissance. » Il n'est pas rare que

la présence de l'objet désiré attédie l'ardeur de l'appétit. L'imagination, par contre, est une force puissante. L'addition de : *Ex vi illius* n'est pas une novation, elle ne fait que préciser ce qui est indubitablement la doctrine du Père Suarez ou du Père Lacroix. Présenter des cas limites pour bien se faire comprendre, ce n'est pas faire preuve d'indécision en ce qui concerne les cas ordinaires de concubinage. Il faut suivre une argumentation dans son ensemble. Le seul reproche que puisse se faire Feijoo, c'est de ne pas s'être assez clairement expliqué pour le commun des lecteurs.

10 L'explication est soumise à de doctes Bénédictins, qui l'approuvent unanimement; mais Feijoo n'oublie pas qu'il est Bénédictin; il la soumet aussi à l'Université de Salamanque. Là, elle reçoit l'approbation de trente-cinq docteurs en théologie. Elle est remise au Cardinal G. de Molina, Président du Conseil de Castille. Mais la matière est délicate, aucun
15 soin n'est à négliger. Feijoo rédige une deuxième explication, fondée sur les mêmes arguments, dont il soigne et nuance la forme. Il la fait qualifier par de nombreux théologiens. Il caresse l'espoir que l'Inquisition fera son choix et qu'il pourra publier la mise au point dans le tome IX. L'Inquisiteur marque sa préférence pour le deuxième texte; mais avec insistance, et à titre d'ami, il représente à Feijoo que s'il se
20 trouvait à sa place il n'insisterait pas; qu'en définitive, la censure n'indique pas que Feijoo ait tort, mais constate qu'il y a là une doctrine dangereuse, c'est-à-dire très délicate en soi, et d'autant plus délicate que le livre est écrit en castillan, et qu'il s'agit d'une œuvre extrêmement répandue. Feijoo s'incline. A son vif regret, le neuvième tome paraît et l'explication qu'il souhaitait publique reste dans le privé.

Il doit se contenter, — en marge de sa requête, — d'insérer quelques explications dans le tome IX. S'il a traité cette question délicate des danses, c'est que des personnes doctes lui ont, au préalable, exprimé leur avis : la pratique des confesseurs est plus prudente que
30 les déclamations excessives de certains prédicateurs; or, de bons théologiens, comme le Père Lacroix et le Père Elizalde, sont d'avis que le langage du prédicateur, pour déterminer la moralité d'une action, ne doit pas être différent du langage du confesseur. Le Père Buffenbaum
35 estime, lui aussi, que les danses réprouvées par les Saints-Pères avec

tant de véhémence étaient pleines de turpitude. Enfin, prenant texte, ou prétexte, d'une lettre d'un de ses amis, Feijoo signale que les danses, dans certaines régions de l'Espagne, ont un caractère plus impur que celles d'Oviedo, et propose de conclure que les différences d'appréciation entre les auteurs dépendent, en somme, des différences que présentent les danses selon les diverses régions.

5

Mais ce n'est pas le point final. Ceux qui ne partagent pas les idées de Feijoo ne prendront pas acte d'une conclusion qui n'est pas un aveu d'erreur. En 1742, Zarate publiera « Danses mal défendues, et Segneri injustement attaqué » : Feijoo ne pouvait ignorer l'indécence des danses d'aujourd'hui; elles ont été condamnées par le Père Calatayud et une Approbation de Feijoo figure en tête du premier volume. On n'a nullement exagéré la sévérité contre les danses, et si l'on ne trouve pas naturel qu'une jeune fille donne la main à un jeune homme dans la solitude d'une pièce, est-il naturel de lui accorder beaucoup plus de facilité avec n'importe quel homme et en public? « Le bal n'a pas la vertu de transformer, tout à coup, en bronze l'argile de la nature humaine. » Feijoo prétendra, peut-être, que les hommes de tempérament bouillant sont l'exception. Mais « a-t-il découvert une espèce de baromètre ou de thermomètre permettant de distinguer les degrés de chaleur ou de froidité du tempérament de chaque individu? » Il a manqué de mesure, prenant des airs de lancer un mandement comme un Évêque, et même de s'adresser à tous les Évêchés du Monde. Le prédicateur a son rôle, et le confesseur le sien; le premier est semblable au tisserand qui fabrique la toile, le confesseur au tailleur qui coupe et ajuste les vêtements. Grâce à Feijoo les prédicateurs seront timorés, les jeunes gens audacieux. Sur de tels sujets, on doit écrire en latin et non point en langue vulgaire, et dans des livres « tellement répandus chez toute sorte de personnes, que non seulement ils sont un joyau dans les bibliothèques des érudits, mais qu'on les trouve dans le boudoir des dames, les antichambres des pages, et sur la cheminée des paysans dans leurs chaumières ».

10

15

20

25

30

L'intrusion du *Théâtre Critique* dans le domaine de la pratique religieuse est dénoncée aussi par Alonso Rubiños, champion des exorcismes. Rubiños a, d'abord, écrit à Feijoo pour lui soumettre des

35

réflexions, provoquer des éclaircissements. Lettre lue, renseignements pris, Feijoo estime que Rubiños est un esprit attardé et n'est pas un correspondant désirable; il ne lui fait même pas l'aumône d'une réponse. Rubiños publie sa lettre dans le deuxième « Mercure Litté-
5 raire ». Feijoo se décide à discuter et repousse les raisonnements et assertions de Rubiños. Ce dernier riposte par le « Théâtre de la Vérité, ou Apologie en faveur des exorcismes de créatures irrationnelles et toutes sortes de plaies ». Mal lui en prend. Une lettre du troisième tome des « Lettres érudites » tance et accable celui qui met imprudem-
10 ment les exorcismes à toutes les sauces.

Sur la foi de ses lectures — sans aller à la source même — et sur la foi de son instinct, après avoir traité de l'art de la Mémoire, Feijoo avait condamné péremptoirement l'art de Raymond Lulle : « Quant à l'*Arte Magna* de Lulle, sans aucune perplexité je le déclare entièrement vain,
15 inopérant. » Il n'avait pas manqué de rappeler que Bacon le qualifiait d'art d'imposture et que le Père Rapin ne le jugeait pas avec moins de sévérité. Les Pères Marcos Tronchon et Raphaël de Torreblanca prennent la défense de Lulle; ils raillent Feijoo, dont Bacon est l'Adonis. Feijoo riposte et leur reproche d'abuser de l'épouvan-
20 tail de l'hérésie comme d'un « croquemitaine artificieusement utilisé pour effrayer les moutards de la République littéraire », repousse les témoignages qu'ils ont accumulés : éloges démesurés et récusables, citations fausses ou infidèles, attestations de seconde main, auteurs disqualifiés parce qu'astrologues, alchimistes, ou majorquins. Lui,
25 Feijoo, produit dix auteurs, pas plus de dix, mais tous fameux dans la République littéraire, tous exempts de passion, tous lus réellement, tous cités au pied de la lettre. Il a toujours parlé avec révérence de la sainteté de Raymond Lulle; mais ce qui est en litige, c'est la science et la pratique. Dire qu'à l'Université de Majorque, où l'on a le culte du
30 Lullisme, ont été formés un cardinal, des évêques, des inquisiteurs et beaucoup de chanoines et de prélats, ne prouve rien. Il s'agit « non de présenter des curés, chanoines, évêques, mais, peu ou prou, des savants de premier ordre, des écrivains insignes ».

Cette querelle mènerait beaucoup trop loin, car le lullisme a eu en
35 Espagne de nombreux défenseurs. Le reproche fondé, dont on ne peut

guère disculper Feijoo, c'est de ne pas avoir lu l' « Arte Magna » avant de prononcer sa condamnation. Il finira par lire le texte, mais avec mauvaise grâce et prévention. « J'ai vu l'art et un peu plus que l'art, et je l'ai dans ma bibliothèque, sans avoir fait la moindre démarche pour l'obtenir, car, il y a trois ans, de son propre mouvement, un moine catalan m'envoya de Montserrat un livre, où non seulement se trouve le petit art, mais aussi d'autres traités de Lulle... le tout imprimé à Palma en 1744. Et qu'est-il résulté de l'examen que j'ai fait de ces écrits? C'est que son cas est pire qu'il n'était. » Feijoo, d'ailleurs, ne verra jamais la fin de ce débat imprudemment engagé. Fornes, Soto y Marne, Pasqual entreront en lice à leur tour.

Tandis que Feijoo se trouve engagé à fond dans la violente dispute sur le miracle des Fleurs de Saint-Louis, les contradictions, les anathèmes, les pamphlets surgissent de tous côtés. Le Révérend Père Luis de Flandes le blâme d'accueillir « les souffles impurs du Nord » ; de Portugal, Santa Roza le combat dans le « Theatro do Mundo visivel. » Il semble que l'on en soit revenu à l'ardeur belliqueuse des premières années de lutte. Feijoo voudrait à nouveau fixer une méthode de polémique, et cette fois, si possible, s'y tenir : « Que les lecteurs intelligents me pardonnent, je ne puis, sans déshonneur, abandonner tant d'ignorants dont je considère que beaucoup sont ma conquête. Je ne puis les abandonner aux incursions armées des partisans des erreurs communes. Je choisirai un juste milieu ; je ne supporterai pas toutes ces attaques, et je ne les repousserai pas toutes. Cette distinction se fera, tantôt selon l'importance de la matière, tantôt selon l'importance extérieure du contradicteur, car le dehors en impose au vulgaire, enclin à mesurer son estime sur l'habit ou sur les titres. Il y aura un peu de cette guerre défensive dans ce volume ; il y en aura un peu dans le suivant. »

Un peu, ou pour mieux dire beaucoup. La polémique hante ces deux tomes. La lettre « Auteurs enviés et auteurs envieux », où il évoque, une fois de plus, Balzac et Corneille, où, une fois encore, il emprunte à Racine l'épithète méprisante de « petits auteurs », est aussi amère que triomphante. Plus loin, c'est un défi, et même une proclamation : le Docteur Martinez, victime de l'ignorance, est mort pendant l'assaut ; Feijoo, continuant le bon combat, restera sur la brèche.

*
* *

En 1748 est imprimé à Salamanque, chez Eugenio Garcia de Honorato, le premier tome des « Réflexions critico-apologétiques sur les œuvres du R. P. Maître Fr. Benito Geronymo Feijoo, en défense des miraculeuses fleurs de Saint-Louis-du-Mont, de la constante pureté de
 5 foi, admirable sagesse, très utile doctrine du docteur illuminé et illustre martyr R. Lulle; de la grande érudition et solide jugement du célèbre docteur V. Fr. Nicolas de Lyra; de la fameuse littérature et constante véracité historique de l'illustrissime V. D. Fr. Antonio de Guevara et d'autres illustres esprits qui resplendirent dans l'Univers littéraire,
 10 dédiées au R. P. Maître Feijoo lui-même, écrites par le P. Fr. Francisco de Soto y Marne, lecteur de prime de Théologie au couvent de Saint-François de Ciudad Rodrigo, prédicateur apostolique; ex-supérieur et écrivain titulaire du Collège, missionnaire de Notre-Dame des Anges de la Moheda, chroniqueur général de la religion de Saint-François. »

15 Les approbations du livre de Soto y Marne sont assez modérées, à l'égard de Feijoo. L'un des approbateurs, parlant de Soto y Marne dit : — « Il va se mesurer avec celui que l'Univers littéraire vénère comme un génie ». Image analogue, chez un autre approbateur : « Avec les seules armes que lui fournit la raison, il va, comme David, combattre
 20 le très docte Feijoo, véritable géant à la superbe stature; dans cette bataille littéraire, je ne sais lequel de ces champions de Minerve obtiendra la victoire ». En un style très ampoulé, Soto y Marne explique son intervention. Il se doit de défendre la religion séraphique. Il a cru, jusqu'au mois d'août 1746, que Feijoo retirerait ses attaques. Ayant
 25 maintenant la certitude que Feijoo reste inexorable, il a pris la décision d'écrire : « pour répondre à la force par la force, dissiper à l'aide des rayons ardents de la vérité les nuages denses, qui, formés par les préjugés vaporeux de la tromperie, errent, soutenus par la plus injustifiable opiniâtreté ». Feijoo n'a pas ménagé les gloires franciscaines : « Contre
 30 le mérite de ces héros littéraires, s'exerce votre critique ou par tous les pores respire un tempérament âcre, tenace, bilieux, grincheux. » Et

Soto y Marne termine d'une façon un peu inattendue sa lettre prologue par : « le plus ingénu, cordial et déferent de ceux qui vous vénèrent ».

Le même ton de courtoisie qui veut être ironique, le même style alambiqué se poursuit au début du volume. « Vous jouez, avec une si vigoureuse maîtrise, des attraits de la nouveauté, des charmes captivants de l'érudition, des fleurs de la rhétorique, des persuasions éloquentes de l'élégance, que véritable Xeuxis et Parrhasius de la peinture intellectuelle, vous avez fait passer pour de véritables raisins des raisins peints, les couleurs pour des rideaux maniables, trompant par cette belle perspective, non seulement le vulgaire des simples petits oiseaux, mais aussi la perspicacité de beaucoup de personnes, dont la déférence a étourdiment accepté comme désillusion des erreurs communes une véritable illusion d'erreurs particulières. » Mais bientôt Soto y Marne portera les coups les plus perfides. L'idée du « Théâtre » n'est pas de Feijoo ; beaucoup de discours sont de simples traductions ; il a effrontément pillé, donné le change. Comme les érudits mendiants, il ramène toujours la conversation au peu qu'il sait. Il se fait aider dans ses réponses. « Vous savez, par propre expérience, les nombreux mois d'étude, d'application, de veilles que vous coûta votre Illustration « Apologétique ». Et cependant, vous avez eu le secours de neuf cahiers de notes, dus à l'érudition de Don Joseph Pardo, sans compter celles que vous a fournies l'application zélée d'autres amis. » A l'égard de Mañer, Feijoo n'a pas été de bonne foi ; il a prétendu l'ignorer, il le connaissait déjà ; la preuve en a été faite. Feijoo procède impulsivement, annonce qu'il ne répondra pas aux contradicteurs, et répond cependant. Il est immodeste, les preuves abondent, mais la préface de l'« Illustration apologétique » en fournit d'éclatantes. Il n'a aucun égard pour les Franciscains, et s'il a rétracté ses affirmations sur le miracle de Nieva, en faisant crédit aux Dominicains, il n'a rien rétracté sur les Fleurs de Saint-Louis.

La réponse de Feijoo « Juste réplique à d'iniques accusations » se présente sous la forme d'une lettre écrite à un ami. Feijoo aurait gardé le silence, si Soto y Marne n'eût été que Soto y Marne ; mais l'accusateur se targue de la qualité de chroniqueur général de la religion franciscaine. « Le Père Soto y Marne est membre d'une religion

très nombreuse, ce qui donne, auprès du vulgaire, un grand crédit à son ouvrage, lui vaut plus de cinquante mille panégyristes en Espagne et des panégyristes ayant l'oreille de tout le monde. L'Institution des Franciscains leur fournit, en effet, l'occasion de traiter avec toutes sortes
 5 de personnes; elle assemble un nombre infini de fidèles. Aussi, de toutes parts, est-ce une clameur tumultueuse : l'œuvre de leur chroniqueur est une grande œuvre! Et pourtant, à tous points de vue, c'est la plus méprisable qui jusqu'à ce jour ait été imprimée en Espagne. » Les Franciscains les plus doctes, les moins passionnés ne peuvent
 10 s'empêcher de réprouber un livre semblable, mais ils doivent taire leurs sentiments pour ne pas affronter le tumulte. Il suffira d'examiner quelques pages des *Réflexions critico-apologétiques*; il sera superflu de pousser plus avant; le public sera vite et pleinement édifié. « L'ouvrage m'est dédié. Et c'est la manière la plus étrange de m'insulter. »

15 Feijoo passe rapidement en revue les chefs d'accusation sur Nicolas de Lyra, Guevara, Raymond Lulle et les *Fleurs de Saint-Louis*. Il n'abandonne rien de ce qu'il avait avancé. Il se moque agréablement du style du Père Chroniqueur, glose malicieusement la dédicace où « ingénu veut dire faux; déférent, injurieux; fraternel, ennemi déclaré; juste, inique; donner satisfaction, satiriser. » Feijoo n'accepte d'être un dan-
 20 gereux novateur que pour ceux qui prétendent confiner tout le monde dans l'ignorance, intéresser la théologie à toute découverte expérimentale. L'accusation de plagiat n'est pas nouvelle. Il n'a plagié ni Thomas Brown, ni Buffier, ni Primerose, ni Scipion Mercurio; il n'a pas copié
 25 Languet sur les avantages de l'état de religieuse; ni Gaspar de los Reyes, Quevedo, Pétrarque, Guevara, le Docteur Boix, Montaigne et Molière, sur la médecine; ni Huet sur le fait que la profession littéraire n'entraîne aucune vieillesse prématurée; ni Barclay, Challes, Tosca, le *Journal des Savants*, pour l'astrologie judiciaire, les éclipses
 30 et les comètes; ni Jean Jonston, sur la vieillesse du monde; ni le Père Kircher sur la musique de temples; ni Lucrèce Marinella, Don Francisco Manuel, l'abbé de Bellegarde pour la défense des femmes; et ainsi de suite. Avec un sens critique très aigu, Feijoo démontre que Soto y Marne n'a guère fait que relever les auteurs et les œuvres que
 35 lui-même Feijoo a cités. N'est-ce pas une preuve irréfutable de sa propre

bonne foi; et le comble de la mauvaise foi de la part de Soto y Marne! Mais le voici pris au traquenard, ce perfide! « Il écrit que mon discours contre les Jours critiques est d'Asclépiade; il a pensé — le pauvre! — que puisque je disais qu'Asclépiade les avait combattus, c'est que je l'avais lu dans quelque livre d'Asclépiade. Il lui arrive de citer un auteur en défigurant son nom, tel qu'il l'a vu dans mon livre, par exemple *Réamur*. » Une coquille, en effet, peut rendre de précieux services, pour démasquer un calomniateur. De l'estime de Soto y Marne, Feijoo n'a cure; il a d'éclatants témoignages d'estime de la part de personnages autrement significatifs, de deux éminents cardinaux, le cardinal Cienfuegos et le cardinal Querini, du Pape lui-même, qui le cite avec éloges dans une lettre pastorale; du roi d'Espagne, qui vient de le nommer son conseiller.

Feijoo, en effet, avait été nommé Conseiller Royal, mais les Franciscains, l'ordre religieux de beaucoup le plus nombreux en Espagne, ne tenaient pas la partie pour perdue. D'une part, les défenseurs du Bénédictin s'efforçaient d'obtenir une interdiction à l'égard des publications hostiles (et tout particulièrement de faire obstacle à l'impression de la suite des *Réflexions critico-apologétiques*), interdiction fondée sur le fait que Feijoo était un Conseiller Royal; d'autre part, les Franciscains espéraient empêcher cette interdiction; mieux encore, entraîner le discrédit de Feijoo. Une lutte très âpre se déroula, sinon à la vue de tous et à la surface, tout au moins secrète, dans la coulisse. Une lettre de Soto y Marne, datée du 20 juillet 1750 en dit long sur ce point : « J'espère que la force de la justice fera triompher ma cause et que mes griefs seront assez puissants pour entraîner le juste châtement du Révérend Père. Peu importe qu'il gagne le Très Révérend des Indes, je m'arrangerai pour qu'il le perde. Ma plainte sera si forte qu'il ne réussira pas à l'écarter. J'attends les conclusions de Salamanque, pour la mettre au point. A l'arrivée du Très Révérend des Indes, je mettrai en jeu tous les ressorts qui aplaniront les difficultés que la crainte oppose à l'édition de mon ouvrage. Ils faiblissent déjà les protecteurs du Révérend Bénédictin; ils redoutent que la plainte de la Religion de St-François ne parvienne aux oreilles du roi; tout leur espoir est de l'arrêter au passage. J'ai en ma faveur tous les Ministres des Conseils, la

totalité des Réguliers, la plus grande partie des Grands, presque tous les Gens de lettres. A la cour, j'ai pour moi tous les adversaires de Feijoo, et même de nombreux Bénédictins. Je ne recherche personne, beaucoup me recherchent.... Tous m'assurent le triomphe, et je l'at-

5 tends. Mes deux premiers tomes sont imprimés à Rome et traduits en Italien. C'est ce que m'affirme l'Illustrissime San Joseph, auteur de la Bibliographie Critique, qui revient de Rome, avec lequel j'ai eu un long entretien dont je suis très satisfait. C'est ce que m'affirment aussi les membres du Chapitre général. Les Bibliothécaires du Roi me

10 disent qu'ils attendent les volumes d'un jour à l'autre. On m'informe que la gazette de Hollande parle élogieusement de mes tomes, mais je ne l'ai pas vu.... »¹ Au cours des années 1750 et 1751, les plus grands efforts sont déployés pour faire parvenir jusqu'au Roi le Mémorial présenté à Sa Majesté Catholique par le Révérend Père Fr. Francisco Soto y

15 Marne. Ce Mémorial fut à plusieurs reprises retouché.

Voici, en substance, les attendus de ce Mémorial : Feijoo a manqué à ses plus élémentaires devoirs d'Espagnol. Non seulement il a attaqué d'illustres Franciscains, mais il a encore attenté à l'honneur des Monarques espagnols, aux gloires de la Patrie, au lustre de ses conquêtes,

20 à la valeur de ses armes, aux mérites de sa littérature, de ses collèges, académies et universités. Pierre le Justicier, de Castille, n'est qu'une brute féroce; Ferdinand V et Phillippe I^{er} furent ambitieux et avarés. Feijoo n'a d'oreilles que pour le marquis de Saint-Aubin, l'un des plus grands Pyrrhoniens et l'un des plus perfides adversaires de l'Espagne

25 qu'ait produits le siècle présent. Tel un trésor d'érudition, il imprime un discours de St-Aubin, qui est un tissu de calomnies contre l'Espagne. Quelle tiédeur pour nos victoires de Tarifa et de las Navas de Tolosa! Il a l'audace de nous donner en exemple la sagesse du gouvernement de l'empereur de Chine! Il ne craint pas d'affirmer que Philippe V

30 « trouva le corps de sa monarchie languide, maladif, épuisé, dolent, débile, exsangue, vidé de toute substance ». Il refuse l'épithète de Grand au bisaïeul de S. M., à Louis XIV. Nul respect à l'égard des vénérables Corps qui sous la direction de S. M. gouvernent l'Espagne : le Conseil Royal de Castille accorde des licences d'impression qu'il devrait refuser;

35 l'abus d'une polémique qui déshonore les écrivains est une infamie que

l'on ne voit, et que l'on ne tolère qu'en Espagne. Tout n'est que désordre dans nos universités; rien d'utile n'y est enseigné; tous les ignorants sont reçus médecins; nous sommes livrés à une scolastique spé-
 cieuse, qui fait prendre des erreurs pour des vérités, si bien que les
 étrangers n'ont pas tort d'affirmer qu'en Espagne la religion patronne
 l'idiotie. D'après Feijoo, la poésie et l'éloquence espagnoles sont enflées
 et hydropiques, l'Espagne est hermétique au progrès scientifique : on n'y
 veut pas démordre de l'horreur du vide, on n'y peut se persuader que
 l'air est pesant; les découvertes du microscope y sont inconnues, tout
 comme si le microscope n'avait pas été inventé. Bref, le vulgaire
 d'Espagne est aussi inculte que les barbares de Madagascar; et sous
 la férule des professeurs, ignorants-perdurables, nous sommes ici des
 Cimbres, des Lombards, des Goths, des Scythes, des Sibériens ou des
 Circassiens. Il n'épargne rien, pas même les confesseurs dont il dénonce
 l'ignorance. Il prétend que nous croyons aux sorciers. Il discrédite
 tout ce qui fait honneur à l'Espagne : la cloche miraculeuse de Velilla,
 les miracles de St-Jacques de Compostelle, celui de N.-D. de la Barca.
 Il se complait à parler de nos exactions en Amérique.

Ne pourrait-on faire, en Espagne, ce qui s'est fait au Portugal?
 Quand Verney a publié en deux tomes sa Méthode d'Étude où il atta-
 quait l'enseignement des Universités, le Magistrat royal lui a interdit
 de poursuivre cette œuvre et il a accordé la permission royale
 d'imprimer une Apologie pour racheter l'honneur littéraire de la
 nation. Déjà, le prince Charles, actuellement roi de Naples, s'indigna de
 ce que Feijoo eût imprimé dans le tome II de son Théâtre le portrait
 grotesque qu'un auteur allemand traçait des Espagnols. Feijoo se
 crut obligé d'écrire, en manière de dédommagement, deux discours sur
 les Gloires de l'Espagne. Mais quel tableau insignifiant de la grandeur
 de l'Espagne, au regard du tableau de sa petitesse! C'est certaine-
 ment à tort que dans la dédicace du tome III de ses « Lettres érudites »,
 Feijoo s'est enorgueilli de ce que Sa Majesté se fût déclarée le protecteur
 de ses écrits. Le roi d'Espagne ne peut pas défendre des écrits qui
 offensent ce que la patrie a de plus respectable.

La monarchie espagnole s'était, à ce moment-là, trop avancée dans
 la voie du despotisme éclairé et réformateur pour que Soto y Marne,

— en dépit de la puissance considérable dont il disposa, — pût convaincre ou fléchir son souverain. Feijoo avait été un précurseur. Depuis 25 ans, il avait, dans ses écrits, soutenu sans faiblir la cause du progrès. Et maintenant voici que s'exerçait en faveur de son esprit libéral
 40 un pouvoir despotique. C'est une logique inéluctable qui fit tout à coup sortir l'ordre royal suivant : « Le Roi, ayant entendu que le Père Fr. Francisco Soto y Marne s'efforce d'imprimer un troisième tome contre le R. P. Feijoo et qu'il sollicite licence du Conseil; S. M. ayant été fâchée qu'il eût déjà imprimé les deux premiers tomes et qu'on le lui eût
 45 permis, tant à cause du sujet que de la manière de s'exprimer, défend absolument qu'on lui permette d'imprimer aucun autre tome sur ce sujet; et veut que le Conseil n'oublie pas que du moment que le Maître Feijoo a mérité pour ses écrits une haute déclaration d'estime de S. M., personne ne puisse avoir l'audace de les combattre, et encore
 50 moins qu'il y ait un permis d'imprimer de la part du Conseil. Ce que d'Ordre Royal je vous communique pour que vous le fassiez savoir au Conseil, et veilliez à son exécution. Dieu vous garde de longues années. Aranjuez, 23 juin 1750.

Signé : Don Joseph Carbajal y Lancaster, et adressé au Gouverneur du Conseil. »
 55

*
* *

Le patriotisme sincère de Feijoo, n'est nullement entamé par les accusations portées dans le Mémorial de Soto y Marne. Toute cette partie du Mémorial, qui est la principale, dut apparaître aux partisans du progrès, non point comme la négation du patriotisme de Feijoo,
 5 mais au contraire, comme l'affirmation que Feijoo voulait faire participer sa patrie au progrès Européen. Mais quatre pages du Mémorial, — réquisitoire très serré contre le caractère de Feijoo et son attitude au cours de la polémique, — donnent beaucoup à penser; car elles forcent l'attention et ont un air de vérité qui n'est point ailleurs.
 10 Ici, les attendus prennent figure de réquisitoire : au cours de la polémique, Feijoo a été injuste et violent; peu importe que ce fussent

des personnages distingués par leur doctrine et leur caractère comme l'évêque de Guadix, les maîtres Naxera, Flandes, Santa-Roza, Medrano, Segura, Pasqual, il les a tous traités avec le plus dur mépris; il n'est pas d'épithètes péjoratives qu'il n'ait décernées à ses contradicteurs; il n'a pas épargné Mañer, qui pourtant était plein d'urbanité et de respect. Il a été dur, sans motif, à l'égard de Naxera ou du docteur Ros; malgré les éloges qu'avaient faits de lui le maître Flandes, il le prend violemment à partie. Sa critique à l'égard de l'évêque de Guadix est la plus indéfendable de toutes.

Que penser d'un tel procès, sinon qu'il serait téméraire de condamner ou d'absoudre l'accusé, sans avoir entendu tous les témoignages? Il est des cas troublants : le Père Rodriguez a imité Feijoo; on se trouve, parfois, dans ses œuvres, en présence d'un véritable décalque; mais on distingue bien le décalque de l'original; le Père Rodriguez s'est fait une manière de spécialité dans une voie illustrée par Feijoo; le seul titre de son œuvre principale nous en dirait assez long : « Nouvel aspect de théologie médico-morale... ou paradoxes physico-théologico-légaux, ouvrage critique utile aux prêtres, confesseurs, professeurs des deux droits et utile aux médecins, philosophes et érudits. » Or, au 1^{er} tome des *Lettres érudites* nous trouvons un vif éloge des écrits médicaux du Père Rodriguez, et au 2^e tome, un blâme. Le Père Rodriguez s'est trouvé en contradiction avec Feijoo sur quelques points particuliers; dès lors, il n'est plus ménagé; il le sera encore moins le jour où ne faisant plus figure de disciple il voudra, à son tour, donner une leçon dans sa « Lettre-réponse à un illustre prélat sur le fœtus monstrueux trouvé récemment dans le ventre d'une chèvre ». Ainsi une estime sincère a cédé la place au dédain, dès la première blessure d'amour-propre? Mais était-ce une estime sincère? Le hasard fait qu'une lettre privée de Feijoo ne s'est pas perdue, où nous pouvons lire : « J'ai fait son éloge dans la lettre 15 de mon premier tome, sur les sollicitations d'un ami de ma propre Congrégation, et j'ai obéi à cette suggestion, alors que je n'avais lu qu'une petite partie de ses premières productions, et cette partie sans une réflexion suffisante.... C'est assurément chose lamentable que chez la plupart des écrivains de notre Espagne règne tant de pédantisme et tant de mauvaise foi. »

Le changement à vue de Feijoo provient-il de l'irritation à l'égard d'un contradicteur, ou d'un jugement mieux éclairé? La vérité se moque parfois d'une alternative. Elle est sans doute ici et là.

Comment expliquer, comment excuser surtout, l'attitude de Feijoo à l'égard de l'auteur de la *Bibliographie Critique*? Feijoo doit au Père Miguel de San Joseph plusieurs colonnes élogieuses dans un ouvrage souvent consulté. Il y renvoie même les contradicteurs : ils verront là comment le Pape Benoît XIV s'est inspiré des *Réflexions* sur la Musique des Temples et a cité l'auteur du *Théâtre Critique* à plusieurs reprises, élogieusement. Cela ne méritait-il pas une durable gratitude? Pourtant, le Père Miguel de San Joseph est mis en cause dans le tome II des *Lettres Érudites*. Essayons de comprendre un peu, à la lumière d'une autre lettre privée de Feijoo : « le Critique dont je fais mention dans la lettre XVIII du deuxième tome, et que je combats au sujet de l'Ane d'Apulée est le Révérend Père Miguel de San Joseph, Trinitaire déchaussé, homme très docte qui fut Général de son Ordre, et qui je crois bien est aujourd'hui Évêque de Guadiz. Dans le premier de ses quatre tomes de la *Bibliographie Critique*, page 455, il fait un éloge très ample et très long de mes qualités et de mes écrits ; mais dans le corps de son long ouvrage il m'attaque sur quelques points particuliers, dont est celui de l'Ane d'Or. » Une différence d'appréciation sur l'Ane d'Or d'Apulée et plusieurs autres petites différences, cela semble bien peu pour contrebalancer un vaste et substantiel éloge. Mais quoi? le ton de Feijoo va devenir plus aigre. Est-ce à dire qu'il ne supporte pas la moindre contradiction, et surtout de la part de ceux qui lui ont adressé des louanges? Est-ce à dire que, très prompt à ressentir les critiques, il est très prompt à oublier les bienfaits? Nous savons, — toujours par des lettres privées, — qu'un jour le Père San Joseph encouragera les adversaires de Feijoo. Mais saurons-nous si ce sont les ripostes trop ombrageuses de Feijoo qui ont fait du Père San Joseph un antagoniste, ou si l'évolution était déjà amorcée, et si c'est elle qui a indisposé Feijoo? Car il advenait qu'une partie de ceux qui soutenaient notre Bénédictin passât peu à peu dans les rangs adverses, et non pas toujours publiquement, en pleine clarté. Sur ces conversions Feijoo était, plus d'une fois, renseigné. Rien de plus sensible qu'une défec-

tion. Dans le cas du Père Rodriguez, où est l'effet, où est la cause? Les torts semblent bien être du côté de Feijoo; mais on ne peut guère nier, en définitive, la complicité de Soto y Marne et du Père Miguel de San Joseph. N'apparaît-elle pas dans la lettre de Soto que nous avons déjà citée : « C'est ce que m'affirme l'Illustrissime San Joseph, auteur 5 de la Bibliographie Critique, qui revient de Rome, avec lequel j'ai eu un long entretien dont je suis très satisfait. »

Celui qui est sensible aux éloges est rarement insensible aux critiques. A de certains moments, soumis à des dénigrements acerbes et à des éloges dithyrambiques, Feijoo nous donne l'impression d'un tem- 10 pérament nerveux, auquel ne conviendrait pas la thérapeutique de la douche écossaise. Les injures ne lui ont pas manqué; il a même reçu des lettres anonymes distillant la menace; il a connu des panégyriques rarement outrepassés. Même en tenant compte de la prodigalité et de la munificence coutumières chez les censeurs et les approbateurs, il a été comblé. Il reçoit très vite l'épithète de phénix, dont, après Lope de Vega, on n'aurait plus dû user en Espagne, et dont on a tant abusé. Le Père Navajas déclare que tout le monde a approuvé l'œuvre de Feijoo, entièrement, à la seule exception du dernier mot, où on lisait 15 *Finis*, alors qu'on y attendait *Phénix*. Feijoo est comparé à un aigle, (ce qui n'a rien de très nouveau), mais —, ce qui est un peu moins banal, pour six raisons, longuement détaillées. Son nom glorieux résonne comme celui d'un oracle dans toutes les Universités d'Europe. Un censeur relève, de très bonne foi, les synonymes de Feijoo, ses appellations les plus communes : « le phénix des esprits de son siècle, le plus grand des érudits de son temps; astre de première grandeur dans l'im- 20 mensité du beau ciel bénédictin; maître universel ou Maître des maîtres; nouveau Christophe Colomb des sciences; Restaurateur, auprès des Nations étrangères, de la gloire espagnole; soleil qui chasse les ombres des erreurs communes; héros de la République littéraire; honneur des lettres les plus raffinées; Démosthène espagnol; Cicéron castillan; le Grand Feijoo pour tout dire. » Un censeur, qui tranche sur tous les autres, a l'idée saugrenue d'écrire une approbation modérée; pis encore, de faire la censure des censeurs. Les censeurs du tome suivant le censurent. Ils frappent, d'ailleurs, au défaut de sa cuirasse. « Peut-être aurait-il per- 25 30 35

suadé quelques personnes que la sécheresse de sa censure provenait d'une juste austérité, si les éloges qu'il marchandait à l'auteur de l'œuvre, il nese les était pas prodigués à lui-même ». Ailleurs, Feijoo est comparé à Dieu, et dans ce parallèle Dieu n'a pas la meilleure part. « Dieu, dans les six jours de sa création, remplit chaque jour de merveilles; Feijoo, dans les six tomes de son œuvre, remplit chaque tome de prodiges. » Peut-être hésitera-t-on encore à donner la palme à Feijoo? Mais l'un des approbateurs du tome VII mettra fin à notre embarras. Le septième tome est plus mémorable encore que les précédents; or, « la Majesté de Dieu a donné en six occasions ses œuvres à la lumière publique; mais ensuite Dieu, permettant un repos à sa Toute-Puissance, cessa de manifester sa sagesse ».

De telles louanges grisaient-elles Feijoo? Il serait injuste de le croire; et lui-même nous a donné son sentiment : « Les approbations de livres, les lettres, les dédicaces et les sermons funéraires ont fort peu, ou n'ont pas du tout, de valeur pour témoigner du mérite de ceux que l'on encense; elles n'en ont pas plus que les flatteries des solliciteurs. » Il est indéniable toutefois que, chatouilleux en fait de blâme, il n'était pas insensible aux compliments. Sa candeur, sur ce point, éclaterait malgré lui. Il reçoit le volume du Père Florez *L'Espagne Sacrée*. Quelle est sa première impression, sa réaction? Il nous la dévoile ingénument : « Tiens, me dis-je, à part moi, n'est-ce pas là le Maître qui sur mandat de l'Ordinaire, donna son approbation à mon second tome des *Lettres Érudites*, et une telle approbation qu'elle mérite elle-même par sa grâce, sa finesse, son acuité, quatre cent mille approbations? N'est-ce pas celui-là même, qu'à propos de cette approbation mon intime ami le Révérend Père Sarmiento (juge en matière d'érudition, comme tout le monde le sait), me vanta comme un érudit de premier ordre, spécialement en tous genres d'antiquités sacrées et profanes, c'est-à-dire dans une matière où il est déjà malaisé d'être médiocrement érudit? Oui. C'est lui-même. Le prénom, le nom, la religion, les titres honorifiques sont les mêmes au front de ses livres qu'à la tête de l'approbation. » Ces petits mots : « Tiens, me dis-je, à part moi! » en disent bien long. Prenons Feijoo tel qu'il est, très humain. Ses spontanéités! — mais si elles ne figuraient pas dans son

œuvre, c'est qu'il les aurait refoulées et comme cachées au fond de lui-même. Que de confidences, au cours de cette œuvre qui n'est pas froide et abstraite, mais qui est, d'un bout à l'autre, une vivante autobiographie!

A maintes reprises, il semble que Feijoo ait manqué de mesure en 5
 étalant la satisfaction qu'il avait de sa personne et de son œuvre. Il se reconnaît un don naturel qui ne court pas les rues : « J'ai déjà dit que j'ai la grâce *gratis data* de faciliter la vente de mes écrits, y compris ceux de mes adversaires. » Quand il prend la plume, il imagine devant 10
 lui un public innombrable : « Étant dans un âge assez robuste, j'em brassai la profession périlleuse de donneur de conseils, de détrompeur ; et non seulement au profit de telle ou telle personne particulière, mais encore pour toute l'étendue de la terre. » Le succès ne boude pas ses 15
 espérances : « Quel besoin ai-je de recueillir les applaudissements d'un millier de personnes, quand je vois voler glorieusement mon nom (fortune imméritée, je le confesse) non seulement à travers toute l'Es- 20
 pagne, mais encore à travers toutes les nations de l'Europe ? » En écri- vant, il agit et sert ses contemporains : « J'éprouve une satisfaction bien fondée ; ce que j'ai écrit peut être, est, et fut très utile. »

On n'est pas toujours responsable des éloges que l'on reçoit ; mais 20
 l'est-on toujours de ceux que l'on s'adresse à soi-même ? S'il ne s'était pas heurté à tant de cabales, Feijoo aurait été à la fois moins obstiné et moins glorieux. Il aurait assoupli, modifié ses idées. Toutes les fois qu'il a pu rectifier librement, il l'a fait. Il ne se lasse pas de proclamer 25
 que le devoir primordial d'un écrivain est de reconnaître, de bonne foi, ses erreurs. Le nombre de ses rectifications, soit groupées, soit pré- façant un de ses tomes, soit dispersées à travers son œuvre, est loin d'être négligeable. Mais après avoir été contredit, il a bien rarement rectifié. Il n'y a pas là qu'une faiblesse de caractère, il y a aussi une 30
 force de volonté. L'ascendant sur le public était nécessaire ; et c'est cet ascendant que tant d'adversaires cherchaient à ruiner. Quand on est champion d'une idée, on a à redouter de s'avouer vaincu, si l'on s'avoue convaincu. Plus on a persisté, moins il est loisible de céder. Feijoo n'accorde à Mañier qu'une demi-erreur (et encore !) sur les 35
 soixante-dix relevées ; son disciple et ami Sarmiento ne concède même

pas cette demi-erreur. Là est le mal des polémiques où les générosités coûtent cher. Les jugements, au lieu d'être sereins, se ressentent des estimes et des mésestimes; la moindre égratignure en public saigne comme une sanglante blessure. Quels que soient les griefs que l'on
5 puisse faire à Feijoo, n'oublions pas ce qui est capital. Il est parti en guerre pour une cause qu'il juge nationale et sacrée. Les obstacles se multiplient. Les contradicteurs violents —, et ce qui est pire tatillons et chicaneurs, — fourmillent à l'envi. Feijoo ne faiblit à aucun moment. Quels que soient les dangers et les tribulations, on ne le
10 sent jamais prêt à abandonner le combat. Tant d'auteurs improvisés s'accrochent à son effort, à son succès, qu'il a raison, en somme, de les traiter de parasites. Il est moins vaniteux que spontané. N'a-t-il pas dit lui-même : « C'est souvent une sincérité, chez les écrivains, que ce qui semble de l'arrogance? »

LA SIGNIFICATION DE L'OEUVRE ET L'INFLUENCE

Dans le « Voyage d'Espagne fait sur l'Ordre du Roi », — voyage imprimé en 1765 —, Velazquez de Velasco, rendant compte à Charles III des progrès de la culture en Espagne, relatait ainsi la mort de Feijoo : « Benito Feijoo est décédé après six mois de maladie, à Oviedo, le 26 septembre 1764, à l'âge de 87 ans. La Nature avait respecté son talent, en lui permettant d'atteindre une vieillesse digne des patriarches. Ses œuvres ont rendu à sa patrie le même service que celles de Fontenelle à la sienne. Il a été le premier, parmi nous, à appliquer aux sciences abstraites cette grâce, cette élégance, cette clarté qui caractérisent les esprits supérieurs, à libérer la littérature la plus secrète de l'horreur qui la rendait inaccessible. Il a ouvert une route à toutes les connaissances humaines ; il a démenti, par son exemple, un vieux préjugé, qui couvrait de ridicule les esprits universels ; il a propagé dans toute la nation un vif désir de s'instruire ; il a fait mieux encore : il a montré que les erreurs, même si elles sont défendues par des personnes respectables, n'en sont pas moins des erreurs, et que chacun des hommes a un droit égal à la pensée ».

La figure de Feijoo s'éclaire d'autant plus — ou, à l'inverse, a d'autant moins de relief — que le fond, sur lequel on la présente, est plus ou moins sombre. Certains critiques espagnols ont exagéré l'ignorance des Espagnols à la fin du ^{xvii}e siècle et au début du ^{xviii}e ; d'autres, au contraire, ont poussé trop loin la réhabilitation. De même ont agi les étrangers, suivant qu'ils comparaient Feijoo aux esprits européens les plus hardis, ou aux espagnols les plus attardés. Prenons, par exemple, deux voyageurs français : Bourgoing et de Laborde. Selon

Bourgoing, Feijoo n'est qu'un compilateur des Français. Selon Laborde, il s'agit de tout autre chose : « Un savant illustra l'Espagne par l'étendue et la variété de ses recherches; il se fit un nom dans toute l'Europe : Benoît Feijoo, religieux bénédictin, mort à Oviedo en 1764, s'éleva du sein de l'ignorance, dans un temps où les sciences, les lettres et les arts étaient absolument négligés et inconnus dans sa patrie. Il embrassa toutes les parties de la théologie, la jurisprudence, la physique, la médecine, et y acquit des connaissances profondes. Il écrivit d'un style pur, simple, clair, méthodique, quoique peut-être trop prolix et souvent minutieux; il déploya un génie fécond, hardi et vrai, secoua les chaînes des préjugés, et éclaira la nation. L'Espagne lui doit en grande partie la renaissance des lettres, du bon goût, de l'amour de l'étude. Il renversa l'astrologie judiciaire; il s'éleva avec autant de force que de succès contre la crainte des comètes, des éclipses, des revenants et des esprits follets; contre le charlatanisme des médecins médiocres, contre l'abus des aumônes distribuées sans discernement et à tout venant, contre les supercheries, les abus, l'inefficacité, l'absurdité de la baguette divinatoire, de l'hydrosophie et des moyens superstitieux de retrouver les choses perdues, de la guérison de la rage par l'attouchement joint à des prières secrètes et mystérieuses. On pourrait seulement lui reprocher qu'en combattant les préjugés, il n'ait pu résister quelquefois à quelques-uns de ceux de son pays et de son éducation. »

Hors d'Espagne, et en Espagne, Feijoo a eu d'enthousiastes admirateurs. Des historiens comme Coxe ou Ferrer del Rio ne sont guère moins élogieux que le voyageur Laborde. A l'inverse, dans son désir légitime de lutter contre la « Légende Noire », et aussi parce qu'il était quelque peu prévenu contre Feijoo, — dont la sincérité religieuse était à l'abri du moindre doute, mais dont le libéralisme était si accueillant aux idées européennes, — Menendez y Pelayo a trop marchandé le rôle civilisateur du Bénédictin. En maintes pages de son « Histoire des Hétérodoxes » et de sa « Science Espagnole », puisant dans sa vaste érudition, il a tenté de démontrer qu'en ce qui concerne l'esprit critique et l'esprit scientifique, il n'y a pas eu de réelle décadence en Espagne, à la fin du xvii^e siècle, et au début du xviii^e. Les arguments qu'il

apporte ne sont pas négligeables : l' « Analyse géométrique » de Hugo de Omérique, imprimée à Cadix en 1698, et méritant les éloges de Newton ; Juan Lucas Cortés, Nicolas Antonio, Mondéjar, le cardinal Aguirre, menant contre les fables une lutte opiniâtre ; la collection monumentale des Conciles ; le martyrologe expurgé ; les premiers travaux sur l'histoire des lois ; une bibliographie antique et moderne capable de servir d'exemple à l'Europe ; Caramuel, Cardoso, Palanco s'illustrant dans les querelles suscitées par la philosophie de Gassendi et celle de Descartes ; le Père Tosca, mathématicien de mérite, à la fois disciple de Gassendi et esprit très personnel, ruinant l'Aristotélisme dans le royaume de Valence et en Aragon ; la Société de Médecine de Séville et Martin Martinez ralliés au modernisme ; le médecin Solano de Luque créant une méthode d'interprétation du poulx. De même Menendez y Pelayo marque une estime particulière pour plusieurs contemporains et adversaires de Feijoo, tels que le Père Rodriguez Perez, le docteur Araujo, ou le Père Luis de Flandes.

Il est très difficile d'accepter sans retouches, tout au moins sur le terrain scientifique, un tableau aussi flatté. On ne saurait dénier à Menendez y Pelayo une vaste et intelligente érudition ; mais comment ne pas être frappé par les réserves et les démentis d'un savant contemporain très informé de l'histoire des sciences ? Le Docteur Marañon n'hésite pas à déclarer que la part faite à Solano de Luque, au Père Rodriguez et même au Docteur Martinez est injustifiée ; et il s'étonne que plusieurs noms d'auteurs superficiels aient acquis tant d'importance dans le bilan de la « Science Espagnole ».

S'agit-il de mesurer le courage de Feijoo, dans le pays de l'Inquisition ? On pêche encore, trop volontiers, par excès ou par défaut. On se fait de l'Inquisition, à travers trois siècles, une idée trop uniforme, de rigueur, ou de tolérance. Sur ce point aussi, nous estimons qu'en voulant donner une leçon, Menéndez y Pelayo a exagéré à son tour : « Quels obstacles a apportés le Saint-Office à Vives quand il signale les multiples sources de corruption des études, au Père Feijoo, quand il fulmina sa critique infatigable contre toutes sortes d'erreurs et de préjugés ? Quelles vexations a exercées l'Inquisition contre Valles, Gomez Pereyra, Isaac Cardoso et tant d'autres pour leurs hypothèses

et théories physiques et psychologiques, si hardies à leurs époques? »
 « Dans quel index expurgatoire du XVII^e siècle a-t-on vu prohibées
 les œuvres de Galilée, de Descartes, de Newton? » « L'Inquisition n'a
 jamais châtié personne pour avoir exposé des doctrines métaphy-
 5 siques. »

Il faut reconnaître que l'Inquisition, parfois, ne faisait pas la guerre
 à de vastes pensées, tandis qu'elle paraissait chicaner sur ce que les
 profanes pourraient tenir pour des détails mesquins. Qui donc ne sera
 point surpris de constater que dans toute l'œuvre de Cervantès elle n'ait
 10 trouvé à redire qu'à une phrase de la deuxième partie du *Don Quichotte*
 vers le milieu du chapitre XXXVI : « Les œuvres de charité qui se
 font mollement n'ont pas de mérite et ne valent rien. » Mais en vérité,
 il est aussi abusif d'affirmer que la pensée espagnole était en esclav-
 vage, que de croire à son libre jeu. Même au XVIII^e siècle, il ne faut
 15 pas faire trop bon marché des difficultés que pouvaient éprouver les
 auteurs à exprimer toutes leurs idées, surtout en langue vulgaire.
 Qui pourrait supposer, raisonnablement, que Jorge Juan et Antonio
 de Ulloa allant mesurer un degré du méridien terrestre ne fussent pas
 Coperniciens et plus que Coperniciens? La prudence, pourtant, les
 20 oblige à faire des réserves, — seraient-elles de pure forme, — dans le
Discours Préliminaire à leurs *Observations Astronomiques*. Nous
 lisons là : « C'est ainsi que raisonnaient ces grands génies [Huyghens et
 Newton] dans l'hypothèse du mouvement diurne de la Terre, mais
 quoique cette hypothèse soit fausse.... », si bien que le traducteur
 25 français Vaquette d'Hermilly doit fournir, en note, une explication :
 « l'Auteur de cet ouvrage ne parle pas en Mathématicien, quand il sup-
 pose faux le sentiment de ceux qui affirment que la Terre tourne, mais
 en Homme qui écrit en Espagne, c'est-à-dire dans un Pays où il y a
 une Inquisition. » Feijoo, qui n'était point poltron, a dû composer. Le
 30 cours de sa pensée est alors semblable à celui d'un fleuve qui trace un
 méandre inattendu; ou encore à celui du Guadiana dont les eaux
 s'infiltrèrent, disparaissent, pour reparaitre très abondantes, beaucoup
 plus loin. Telle théorie scientifique ne figurait pas à l'Index; elle était
 admise en France et à Rome; mais on était mal vu en Espagne, si on
 35 la soutenait. Il n'était pas loisible d'exposer tout ce qui n'était pas for-

mellement prohibé. Un petit entrefilet de la *Gazette de Madrid* d'avril 1734 nous le fait bien comprendre. « Le livre nouveau *Magnanus redivivus*, dont l'auteur est le Père Fray Juan de Naxera, se vend à Séville, au couvent de Saint-François de Paule. Il est publié après quatorze ans de contradictions et d'examens par le tribunal du Saint-Office, qui a donné la permission de le faire paraître. » Ce qui nous reste de la correspondance de Feijoo prouve qu'il fallait prendre des précautions, apporter des modifications en dernière heure. Et alors même que Feijoo eût pu exprimer librement des idées métaphysiques, le fond essentiel de son œuvre, ce ne sont point des idées métaphysiques, mais des idées critiques, scientifiques, sociales; des discussions, et des conseils aussi, de théologie pratique. Les quarante pages du discours « Importance de la Science physique pour la Morale » étaient semées de pièges; et, en fait, deux paragraphes furent mis à l'Index. Pendant trente-cinq ans, traitant à peu près tous les sujets possibles et imaginables, Feijoo montra une décision, une habileté, une maîtrise qu'aucun autre n'aurait pu égaler. Voilà pourquoi il a pu dire tout ce qu'il a dit. Il avait des amis, mais il avait des ennemis nombreux et puissants. L'Inquisiteur n'était pas toujours tolérant, ne lui était pas toujours favorable. Sans trahir ses idées, Feijoo les tempérait, alors, d'un peu de prudence; et à cœur ouvert il écrivait à son ami Sarmiento : « Il ne faut pas oublier qu'aujourd'hui règne un Inquisiteur général coiffé d'antiquaille, lequel menace, la foudre en main, tout livre disant quelque chose, de ces choses innombrables que l'on ignore en Espagne. Tout aussitôt qu'on le plaça sur le trône, je vis ici une lettre d'un curé de l'évêché de Teruel, originaire des Asturies, lequel est un de mes amis. Dans cette lettre il disait que l'Inquisiteur ne me portait pas dans son cœur. Il est vrai que j'ai quelques motifs de croire que quelqu'un à Madrid l'a adouci sur ce point-là. En fin de compte dans le dernier édit condamnant et expurgeant quatre-vingt livres, on n'a pas touché à un iota des miens. Mais je dois toujours redouter que les suggestions d'un grand nombre de personnes ignorantes ne le retournent contre mes livres, au moment où je m'y attendrai le moins. »

L'Espagne n'a jamais cessé d'être, même dans les époques de léthargie, une terre de pensées libérales. Mais, vraiment, bien que la

braise couvât encore sous la cendre, il ne jaillissait aucune flamme vive. L'indifférence du grand public ne paraît guère contestable. Or, c'est justement sur le plan de la vulgarisation, de l'expansion des idées, de leur expression en un langage explicite que nul, dans la première moitié
5 du XVIII^e siècle, n'est comparable à Feijoo. Il n'aurait pu parvenir à la grande célébrité européenne, qu'en abandonnant son public. S'il est plus d'une fois aux avancées de la pensée, à bien des moments il semble qu'il retarde, qu'il reprend, voire qu'il ressasse, des prédications ou des démonstrations accomplies. Il n'y a point là une infirmité
10 de son esprit, mais une condition nécessaire de son effort et de son action. Il nous le dit lui-même clairement : « J'écris surtout pour l'Espagne », car il est des erreurs et des préventions qui, ailleurs, ont fait leur temps, et auxquelles l'Espagne n'a pas renoncé. S'il exagère le retard de sa patrie, c'est pour mieux la tirer de l'ornière; c'est pour
15 qu'elle secoue sa torpeur, en se piquant d'émulation. Comprenons son impatience, quand il voit tout le mal qu'il éprouve à faire comprendre à des gens instruits, — mais instruits à la manière scolastique, — que les habitants des antipodes ne tomberont pas dans le ciel, quoique leurs pieds soient placés contre nos pieds, par delà l'épaisseur de la
20 terre, car la chute naturelle d'un homme vers le ciel serait une absurdité. Il n'est pas douteux qu'à Séville, à Cadix, à Valence, à Madrid, et ailleurs encore, on eût trouvé des Espagnols convaincus que l'air était pesant. Pourtant lorsque Feijoo écrit : « Cette doctrine est encore étrange en Espagne, dont les habitants sont encore si passionnés pour
25 les anciennes maximes que les nouvelles découvertes dans les sciences sont arrêtées plus facilement par cette passion que les armées ennemies par toute l'aspérité des Pyrénées », il n'invente pas cela de toutes pièces. On en trouverait maintes preuves. Nous nous contenterons d'en apporter une, difficilement récusable. Voici ce qu'Armesto y Ossorio, par ailleurs assez bienveillant pour Feijoo, écrit dans son « Théâtre
30 Anti-Critique » imprimé en 1735 : « C'est Feijoo qui est dans l'erreur, quand il attribue un poids à l'air sur l'eau et sur la terre; opinion vraiment ridicule et fausse, opposée à la raison naturelle et à l'expérience. La raison naturelle convainc que les choses inanimées ne peuvent peser
35 vers le lieu qui répugne à leur inclination : ainsi la pierre ne peut peser

vers le haut, parce que l'ascension de la pierre va contre sa propension naturelle, et elle ne peut monter que sous l'impulsion étrangère d'un agent. Il s'ensuit que l'air, ayant une naturelle et propre tendance à résider sur l'eau et sur la terre, ne peut exercer sur elle aucun poids, ce qui reviendrait à attribuer à l'air une sorte d'appétit, de désir d'habiter en dessous; or cet élément léger se satisfait de résider sur les deux autres éléments, car c'est la sphère signalée à l'air par son Créateur.... L'eau monte dans la pompe par sa propre inclination et sa fin particulière, qui est d'empêcher le vide, selon l'ordre et la disposition assignées par Dieu à l'enchaînement des causes secondes. »

40

45

*
* *

La plus glorieuse des Universités espagnoles s'était figée dans la routine. Tous les esprits, cependant, n'y acceptent pas la tyrannie du passé. Un Jésuite, le Père Lossada, Aristotélicien encore en Métaphysique et en Psychologie, donne à la physique un tour plus moderne. Son cours de philosophie, en latin, méritera les éloges de Feijoo. Lossada est au surplus, — ce qui ne gêne rien, — un polémiste. Le Père Isla lui doit beaucoup; tous deux collaborent à la « Jeunesse triomphante », et leurs liens sont si étroits que l'on ira jusqu'à attribuer le « Fray Gerundio » au Père Lossada. En face de l'Université s'accuse, parmi les Jésuites, un effort de modernisme semblable à celui de Feijoo, bien que moins hardi et moins vigoureux. D'ailleurs, Feijoo trouve là des alliés. Mais la figure la plus étrange, à Salamanque, est, sans conteste, celle de Don Diego Torres Villarroel.

5

10

Quelle dissemblance entre Feijoo et Torres! La vie de ce dernier, pleine de fougue et de cocasserie estudiantine, nous offre du scandale, du sang versé, — au moins par un ami —, un exil, des tribulations, des voyages en France et au Portugal. Bohème pétulant, il s'est dépeint lui-même comme une sorte de sorcier donquichottesque. Il se débrouille, et nous fait beaucoup songer à Gil Blas, ou mieux encore aux ancêtres de Gil Blas. A l'occasion, il devient maître de

15

20

danse ou guérisseur. Il a des façons curieuses, pour son époque, de traiter ses domestiques d'égal à égal, même quand c'est un domestique nègre. Il brigue la chaire de mathématiques à l'Université; les étudiants s'agitent; il l'obtient; on houspille ses adversaires; on le porte en triomphe; c'est à travers toute la ville une agitation désordonnée.

A partir de 1719, Torres s'était mis à lancer des pronostics, sous forme d'almanachs. Le public se montra friand de ses pronostics surtout depuis que se réalisa, en 1724, une prédiction sensationnelle : celle de la mort de Louis I^{er}, roi d'Espagne. Qu'eussent donc pensé ses contemporains s'ils avaient pu contrôler sa prédiction de la Révolution française : « Quand tu auras compté mille — avec trois cents doublés — et deux fois cinquante — plus neuf fois dix, — alors tu verras — malheureuse France que t'attend — ta calamité dernière, — avec ton Roi et ton Dauphin —, et alors prendra fin — ta plus grande gloire première. » (Almanach de 1756.)

Le Docteur Martinez combattit l'augure Torres; et dès le premier volume du *Théâtre Critique*, Feijoo, emboitant le pas, part en guerre contre l'Astrologie Judiciaire. Il y eut, de la sorte, une polémique Torres-Martinez-Feijoo, à laquelle participèrent les partisans des modernistes, dont Isla ne fut pas le moins violent. Cette polémique ne se limita pas à l'astrologie, car Torres s'occupait, cela va de soi (puisque les Mathématiques étaient surtout de l'Astronomie), des phénomènes célestes, des météores, des aurores boréales. Si nous ajoutons une discussion plus directe Torres-Feijoo sur la musique des églises, et si nous songeons à un sonnet de Torres à la louange de Mañer, nous aurons bien l'impression de deux esprits et de deux tempéraments très distincts, peut-être même d'un irréductible antagonisme. Il importe, cependant, de ne pas s'en tenir aux apparences. Torres a écrit des almanachs, ce qui n'est point du tout le genre de Feijoo; mais il se défend d'en avoir donné le goût au public : « avant que je ne vinsse en ce monde, les Espagnols étaient régis par les mensonges du grand Sarrabal, adorant ses jugements, attendant, à genoux, les mensonges que l'on tissait à Milan (plus facilement qu'on n'y tisse les dentelles) comme s'ils apportaient gratis la santé et l'abondance. » Loin de

prendre au sérieux ces almanachs, il a confessé que ce fut un passe-temps, et un moyen de gagner de l'argent.

Torres fut un professeur de mathématiques improvisé, un amateur. Rien qu'à parcourir son livre : « Anatomie de tout le visible et l'invisible », nous serions édifiés sur son savoir. Mais à quoi bon chercher de la science dans un livre dont le sous-titre est « Voyage fantastique », et qui traite du Monde, de son contenu, des générations, naissances et morts, de l'homme, de l'économie de son corps et de son âme, du ciel et de ses habitants, des astres et de leur mouvement, de Dieu, des anges, des diables et autres génies et esprits? Certes, Torres est un fantaisiste, doublé d'un farceur, et sa science ne devait rien léguer à la postérité; mais le peu qu'il a appris, la curiosité de son esprit, son intelligence, lui permettent de mépriser les adeptes de la vieillesse et du fatras. Son indignation à les voir aveuglément attachés au passé le pousse à briguer la chaire de mathématiques, et l'engage dans l'entreprise inattendue d'enseigner ce qu'il ne sait pas.

Les reproches que Feijoo et Torres élèvent contre l'enseignement des Universités se ressemblent étonnamment. En médecine, leur accord est non moins manifeste. Torres nous a rappelé quelles furent ses études et ses improvisations médicales; il nous a surtout laissé un récit vécu, où il joua le rôle ingrat de patient. Dans ce récit, plein de verve, le comique n'a rien d'artificiel, la bouffonnerie est ombrée par les menaces de la mort. Avec plus de mouvement et plus d'action, nous retrouvons là le tableau de la médecine que nous a peint Feijoo. Ce sont, en définitive, deux réquisitoires impitoyables contre une médecine qui purge, saigne, débilité, s'en tient au premier diagnostic et au traitement initial, néglige les protestations du corps, donne tort au malade, à la nature, à la vie.

D'esprit alerte et papillotant, Torres offre aux pleurards les « Désespérés du Monde », aux mystiques, l'« Enseignement de la Mort », à ceux qui aiment à rire les « Visions et Visites en compagnie de Don Francisco de Quevedo », à ceux que préoccupent leur santé et leur conscience la « Vie Naturelle et Catholique ». Dans son œuvre voisinent les pronostics, les éclipses, la pierre philosophale, les règles de la tauromachie, des conseils d'apiculture, des recettes pharmaceuti-

ques, des réclames d'eaux thermales, des cas pathologiques, maintes poésies, quelques pièces de théâtre, sans compter la « Vie de Gregoria Francisca de Santa Teresa, Carmélite déchaussée », et une vie beaucoup moins édifiante : sa propre vie.

5 Ce bohème finit par se ranger ; il s'intéresse à des œuvres universitaires, philanthropiques et sociales. Il est professeur honoraire, mais il a encore des démêlés avec l'Université pour l'établissement d'une Académie de Mathématiques. Il a été ordonné prêtre. Il possède l'entière confiance de la duchesse d'Albe ; il loge dans un palais d'une merveilleuse architecture. Jadis, il sursauta et s'enfuit, quand il entendit
10 condamner en chaire, suivant les ordres de l'Inquisition, sa « Vie Naturelle et Catholique ». Maintenant, tout est prières autour de lui ; très proches sont les saintes Ursulines, les vénérables Augustines. Et il ne cesse point de faire figure de prophète, s'il est vrai qu'il laisse
15 tomber mystérieusement sur la foule ses prévisions météorologiques, du haut du palais de Monterrey.

Il faut bien croire que malgré ses bizarreries déconcertantes, il a tenu une place enviable, à son époque. Dans son autobiographie, il rappelle l'estime que lui ont prodiguée de grands personnages :
20 « L'Excellentissime Don Joseph Carvajal m'a conduit dans son carrosse, et à sa droite, par les rues et promenades de Madrid ; à plusieurs reprises, il m'a amené à la table de l'Excellentissime Marquis de la Ensenada. » En 1752, on imprime une édition de ses œuvres, en quatorze tomes, par souscription (et c'est, sans doute, la première fois
25 qu'il en est ainsi en Espagne). Le Roi donne l'exemple, et il est suivi par toutes les classes sociales.

En dépit des hasards et des apparences d'une polémique, n'opposons point Feijoo et Torres. D'ailleurs, Torres, s'il ne donne pas son suffrage à Feijoo, n'approuve pas les innombrables folliculaires qui ont
30 cherché chicane au *Théâtre Critique*. Extrayons quelques lignes de son volume « L'Ermite et Torres » : « J'ai ici (dit l'Ermite) un grand nombre d'écrits publiés contre le *Théâtre Critique Universel*, et il est certain que les ayant examinés avec réflexion, j'ai trouvé que fort peu, entre une multitude, prouvaient que leurs auteurs connussent, au moins, les
35 règles de la grammaire castillane, sans parler des remarques injustes

et des arguments très faibles visant à discréditer la critique du Moine [Feijoo], en attaquant ses sentences et ses paradoxes. — En ce temps-là (lui répondis-je) tous les sauvages se mirent en tête d'écrire; et c'est ainsi que sortirent des presses tant d'âneries offensantes pour les esprits entendus. » Ce même ouvrage de Torres nous prouve qu'il n'ignorait pas les œuvres qui apportaient en Espagne les idées européennes; mais il ne s'arrête pas, volontiers, à ces livres étrangers; tout au moins il ne s'y passionne pas. Par ses sources, il reste plus espagnol; par ses caprices, aussi; par sa langue, surtout, où l'influence de Quevedo est décisive et à quelque degré immodérée.

Après une pénible décadence, Feijoo, Torres, Luzán, Mayans sont, à des titres divers, les premiers et les plus grands artisans d'une renaissance. Le moins proche de Feijoo est certainement Mayans; et le plus proche, Torres. Chez Feijoo et chez Torres éclate le même dessin de vulgariser en castillan, de clore le règne de la langue latine; ils affichent le même mépris pour tout ce qui est scolastique et rance; leurs moyens, comme leurs tempéraments différent, mais leur but est semblable : moderniser l'Espagne. Et bien qu'il ne soit jamais possible de les confondre, ils se complètent beaucoup plus qu'ils ne se contredisent et ne s'opposent.

*
*
* *

Au cours de cette étude, nous avons, à plusieurs reprises, signalé l'aide qu'a apportée à Feijoo son collaborateur le plus dévoué, le Bénédictin Martin Sarmiento. Il serait injuste de ne pas l'associer à sa gloire. D'ailleurs, son mérite personnel était tel qu'il aurait pu devenir par lui-même une des grandes figures de l'Espagne du XVIII^e siècle.

Le Père Martin Sarmiento, qui a tant écrit, n'a publié que quelques ouvrages de polémique, en qualité de défenseur et d'apologiste de Feijoo. On trouvera, rarement, un tel exemple d'abnégation. En 1726, un libelle de Juan Martin de Lesaca ayant paru contre le premier tome du *Théâtre Critique*, Sarmiento répond à Lesaca. De même, il

prend la plume en 1731 pour combattre Carlos Montoya y Uzueta. En novembre 1729, il avait rédigé, avec flamme, l'une des Approbations de l'*Illustration Apologétique*. Il fait paraître, en 1732, les deux gros volumes de la *Démonstration Critico-Apologétique*.

5 Relevons dans le Journal manuscrit de sa vie quelques humbles lignes d'une importance capitale : « Le Père Feijoo a voulu que je corrige ses tomes. J'ai corrigé tous ses tomes jusqu'à sa mort, dressé quatorze tables des matières. A cette occasion, j'ai entretenu une correspondance avec lui et d'après le casier où je conserve ses lettres, on
10 reconnaîtra combien je lui ai écrit pendant tant d'années. » Il est fort regrettable que d'une telle correspondance on n'ait retrouvé que d'infimes débris; mais ils suffisent cependant à nous éclairer sur le prix de la collaboration de Sarmiento et sur l'amitié réciproque de ces deux grands bénédictins. Feijoo ne fit que trois voyages à Madrid : en 1725,
15 en 1726 et en 1728; c'est-à-dire qu'à part les trois premiers tomes, il put faire paraître tout le reste de son œuvre sans se déplacer. Sarmiento s'occupait soigneusement des éditions et faisait tout ce que Feijoo aurait pu faire dans la capitale. Il y était mandaté pour modifier telle ou telle expression, tel ou tel passage capable d'empêcher ou
20 d'attarder le permis d'impression, de provoquer l'intervention des inquisiteurs. De tout cela, Sarmiento s'acquitte peut-être beaucoup mieux que Feijoo ne l'eût fait en personne. Mais, en outre, quand la menace est trop forte, le danger trop grave, qu'il y a des calomnies à dissiper, des apaisements à donner, des encouragements à apporter, il négocie,
25 il plaide, il intervient auprès des puissances. Une lettre met-elle Feijoo en défiance? —, Sarmiento est consulté : « J'ai reçu à ce courrier une lettre d'un Père Marcos Rubiños contenant quelques objections (en majeure part absurdes) sur la question de savoir si les exorciseurs sont fondés à exorciser les choses animées. Ce Père est du couvent de
30 Madrid. Il vous sera facile de vous informer pour savoir quel est ce personnage. »

Mais il est une collaboration de Sarmiento, plus intimement liée encore à l'œuvre de Feijoo. Sarmiento possède l'une des plus curieuses bibliothèques de l'époque; il en a réuni les volumes soigneusement et
35 en connaisseur. Il fréquente la Bibliothèque Royale de Madrid où il

a des amis. Feijoo lui confie, à l'occasion, des recherches documentaires : « Il faut que vous demandiez en France l'explication littéraire des rites de l'Église par notre religieux Dom Claude de Vert. » « Si, au reçu de ma lettre, vos livres sont en place, je vous demande de vous appliquer à me rechercher des autorités de Pères et d'hommes célèbres sur ce point que la philosophie (philosophie en soi, ou philosophie d'Aristote) est inutile pour expliquer les mystères de la foi. » Ailleurs : « Mon cher Ami, j'ai reçu l'érudition grecque, latine, hébraïque, allemande, sur les Toasts, et je l'ai utilisée le moins mal que j'ai pu. » Sarmiento est réellement un fondé de pouvoir, et le représentant de Feijoo à Madrid. Nous lisons à la fin d'une des *Lettres Erudites* : « J'ai ouï dire que les Pasteurs des Pyrénées fabriquent des bourses en amiante, dont j'ai eu un débris, qui m'a permis de faire l'expérience de l'incombustibilité dans ma cellule. Je vous serais très reconnaissant de me procurer une de ces bourses, et de me la remettre par l'intermédiaire du Père Sarmiento. »

Les lettres précieusement conservées à Samos nous font revivre leur intimité : il y est question du tabac que Sarmiento envoyait à Feijoo et au couvent de Saint-Vincent; du drap des Asturies que Feijoo adressait à son ami Sarmiento : « Drap qui dure trois fois plus que celui de Galice, pour que vous et le Père Visiteur vous fassiez chacun quatre chemises et autant de paires de caleçons. »

Grâce à Sarmiento (et au Père Prédicateur Vallejo), l'administration du *Théâtre Critique* fut très avisée et florissante. En 1750, Sarmiento déclare, avec satisfaction, que le rapport atteint 100 pour 100. Plus tard, après la mort de Feijoo, il fera tous ses efforts pour défendre les intérêts financiers de la publication en faveur du monastère de San Julian de Samos, berceau de la vocation de l'auteur, et pour sauvegarder en même temps l'intégrité du texte. Il veillera sur la mémoire de son ami, inspirera ses biographies.

Sarmiento avait le don de ne pas songer à soi. D'autres écrivains, et en particulier le Père Florez, le botaniste Quer, durent beaucoup à ses renseignements. On eut recours à lui pour certains détails du Dictionnaire de l'Académie Espagnole, pour la formation de la Bibliothèque de l'Escorial, et en maintes autres occasions; mais, nul

ne lui doit autant que Feijoo. Nous nous demandons, même, s'il ne joua pas un rôle important dès le début, au moment où Feijoo abandonne sa réserve, se décide à rompre le silence. Une coïncidence nous frappe. C'est en 1725 que Feijoo entre sur la scène littéraire. Ouvrons le Journal de Sarmiento : « 1720. Au début de novembre, je partis de Madrid pour Zolorzo dans les Asturies. J'ai passé cinq ans dans les Asturies où j'ai enseigné quelques matières de théologie et prêché une vingtaine de sermons. En Juin 1725, j'ai quitté Oviedo pour Madrid, en faisant un détour par la Galice. J'ai atteint Madrid le 27 octobre 1725. »

Il n'est pas question de diminuer Feijoo en rendant justice à Sarmiento. Ce serait trahir, non seulement cette amitié, mais la sincérité de Sarmiento. Pour lui, Feijoo était le maître; il n'a jamais caché son admiration; et de son côté Feijoo lui écrit très amicalement sans doute, mais en somme comme écrit un maître. En fait d'érudition, il n'y avait ni maître ni disciple; mais le don d'assimiler, de clarifier, d'exposer, de convaincre le public, ils ne l'avaient point tous les deux également en partage.

En restant au second plan, Sarmiento ne se sacrifiait pas; car il n'allait pas contre son naturel. On ne pouvait guère être plus discret et moins ambitieux qu'il ne le fut. Des dignités qui lui furent conférées ou proposées, il fit le renoncement pour se retirer dans sa cellule. Les offres de Ferdinand VI et les instances de Benoît XIV n'eurent aucune prise sur lui. Il nous dit, sans forfanterie, très simplement, très franchement, que les événements les plus extraordinaires pourraient se passer, jusqu'à laisser le monde méconnaissable, avant qu'il ne s'avisât de briguer quelque emploi. Il a horreur des visites, quand ce sont des importuns qui frappent à la porte. Il ne fait pas de différence entre ceux-ci et les escrocs, ou, pour mieux dire, il estime que les plus redoutables escrocs sont ceux qui volent le temps et la tranquillité. Les correspondants fâcheux sont pires; non seulement, il vous volent et le temps et la tranquillité, mais encore sait-on l'usage qu'ils peuvent faire de vos lettres?

Avec quelle joie Sarmiento consulte, range, catalogue les livres! Cette passion date de loin. Sa bibliothèque est bien connue, et sa compé-

tence aussi. Le marquis d'Aranda, avant de partir comme procureur pour le Mexique, lui demande un catalogue de livres choisis, en dehors des livres de Droit religieux et civil. Plus tard, Sarmiento est prié de fournir un projet détaillé pour une refonte de la Bibliothèque Royale de Madrid.

Ce reclus n'est pourtant pas un simple reclus. Il a autant d'avidité à parcourir le monde, à s'instruire par les voyages, à voir de ses propres yeux, qu'à rester paisiblement à lire et à travailler dans sa cellule. Quand il est au dehors, il ouvre tout grands les yeux de son corps et ceux de son intelligence. Alors, le livre, le vrai livre, se déroule sous ses regards. Ne voyons pas là un « dédoublement ». En fin de compte, le goût des voyages et le goût de la lecture, des recherches minutieuses ne sont nullement contradictoires; ils sont les deux aspects, les deux emplois d'une curiosité toujours en éveil. Sarmiento se connaissait bien lui-même; et il a défini cette curiosité dans une formule qui ne peut être ni plus brève, ni plus suggestive : « Ou tout cellule ou tout chemin. »

Après sa mort, le couvent de Saint-Martin, — il n'était plus là pour l'empêcher —, se décida à imprimer ses « Mémoires pour l'histoire de la Poésie ». Sa production manuscrite était énorme. Son Journal se termine par deux brèves lignes qui résument tant de lignes : « J'ai bien écrit au total trois mille *plis*, Saint-Martin de Madrid 28 novembre 1767. » Si l'on entend par *pli* la valeur de huit pages imprimées in-octavo, cela représenterait environ vingt-quatre mille pages. D'ailleurs, quand un de ses amis, le duc de Médina-Sidonia, ordonna de recueillir et de copier les manuscrits de Sarmiento, cela fit une collection de dix-neuf gros volumes in-folio.

La diversité de ses recherches est extraordinaire. Sa Galice natale y occupe une place importante. La Numismatique, l'Épigraphie, les Antiquités, la Linguistique, l'Histoire et la Géographie, la Poésie Castilane, l'Économie Politique, la Diplomatie, les Beaux-Arts, la Pédagogie, les Sciences, tout particulièrement l'Histoire Naturelle et la Botanique, et d'autres branches encore du savoir humain, se trouvent pêle-mêle dans ces manuscrits. Mais, — comme chez Feijoo —, l'unité d'esprit domine ce désordre. Par exemple, les recherches sur la linguis-

tique ne portent pas simplement sur les mots, leur origine et leur évolution : l'expression est solidaire du genre littéraire ou inversement ; les coutumes ont imprimé leur histoire dans la langue ; les *coplas* populaires sont une mine d'informations. Partant de la langue, Sarmiento dis-
5 sertera aussi bien sur l'histoire, les généalogies, la géographie, les productions du sol.

Son action sociale rejoint celle de Feijoo. Il insiste pour que le pouvoir possède des renseignements précis sur chaque individu de la nation : « On emploie énormément de papier pour des fiches constatant
10 la quantité de fromages, de jambons, de chapons, de charretées de paille... qui entrent à Madrid ; et l'on ne consacre pas un demi-poli à faire savoir aux magistrats combien de personnes, et quelles personnes, y viennent, et pourquoi elles y viennent. » Il proscriit les courses de taureaux tout ainsi que la torture. Il voudrait que l'on comprît
15 le commerce de telle façon que la balance commerciale avec les pays étrangers fût en faveur de l'Espagne : l'idéal c'est d'exporter ce que l'on a en trop, d'importer ce qui manque, mais de telle manière que la valeur des exportations surpasse celle des importations. Le développement des Arts et des Sciences, au même titre que l'épanouissement de
20 l'Agriculture, sont indispensables pour atteindre à ce résultat. Pour améliorer l'Agriculture, il n'est pas inutile de consulter les laboureurs, mais il faut aussi une agriculture scientifique. Il attend beaucoup du développement des Académies. Il ne faudra pas manquer en même temps, de réformer et de moderniser les Universités : « aujourd'hui Ptolémée,
25 Euclide, Archimède, Apollonius, seraient dans la nécessité d'apprendre un métier ». Il importe de traduire en Espagnol les meilleurs ouvrages techniques : « J'ai été témoin de ce fait qu'un maître tourneur ayant entre les mains le célèbre tome in-folio du Père Plumier pour faire toutes sortes de travaux au tour, soit en métal, soit en bois, était incon-
30 solable, parce qu'il ne comprenait aucune des deux langues (le latin et le français) dans lesquelles ce précieux livre fut imprimé. » Il a trop la passion des livres pour ne pas plaider éloquemment en faveur des bibliothèques. Là, l'étude est libre, spontanée, et en conséquence féconde : « Dans les écoles et les collèges, on étudie, sous la violence,
35 par obligation, et par peur. Dans les bibliothèques publiques, on lit,

on étudie avec une liberté totale, liberté de temps aussi bien que de matière.... Un méchant étudiant, à l'école, a besoin d'une punition pour lire attentivement une page, et il y passe une heure. Laissez-le en liberté dans une bibliothèque. Peut-être sera-t-il nécessaire d'employer la violence pour l'en faire sortir. » Il serait donc souhaitable que des bibliothèques publiques fussent ouvertes, — vraiment ouvertes à tout le monde —, dans les villages de plus de 700 habitants. On accorderait plus de place à la géométrie et à l'architecture militaire, à proximité des places fortes; ailleurs, ce serait à la tactique, la fabrication des navires, la fonte des canons ou tout ce qui concerne l'extraction des métaux et la métallurgie. 5 10

En matière d'éducation, Sarmiento a des idées neuves. Il pense, il sent parfois comme Rousseau, et il serait très intéressant de déterminer si vraiment il s'en inspire, ou s'il se rencontre avec lui. La mère ne doit pas chercher un lait mercenaire, si elle peut nourrir elle-même son enfant; c'est la loi naturelle et c'est aussi le meilleur moyen d'affermir son influence. La santé des enfants exige tous ses soins. Il ne faut pas avoir de préjugés contre la vaccination. Le premier problème du savoir, le problème capital, c'est d'apprendre à l'enfant sa langue nationale. Qu'est-ce que connaître la réalité, si ce n'est en prendre connaissance à travers et au moyen des mots? La seule science qu'il y ait au monde, c'est une collection de mots accompagnant la connaissance des choses. Il faut donc, avant tout, soigner et graduer le vocabulaire. Tant que l'enfant sera occupé à apprendre les choses concrètes, on ne devra pas remplir son esprit des noms de choses invisibles que l'on ne puisse signaler du doigt. Le vocabulaire des mathématiques, plus tard, aura son intérêt : là, la démonstration remplacera la réalité. De toute manière, les hommes ne s'expliquent pas par des concepts, comme les anges, mais par des mots, des sons, qui, ne signifiant pas les choses en soi, doivent avoir une étroite simultanéité, une intime connexion avec les réalités. Le maître doit mener l'enfant, qui commence à parler, aux choses elles-mêmes : à un jardin, à des terres de labour, dans la forêt, sur le bord d'un cours d'eau, sur le rivage de la mer, à un couvent ou une église, dans un navire, un palais, une usine, chez les artisans; et là il doit lui désigner, lui rendre sensibles 15 20 25 30 35

tous les alphabets, c'est-à-dire tous les objets avec leur nom et leurs usages. Il lui laissera le temps de jouer, de gambader avec des camarades. Alors, sans étude, sans mémoire forcée, l'enfant apprendra les jeux, les vieilles chansons de la race.

40 Le grand ami de Feijoo, le plus fidèle de ses collaborateurs, est, lui aussi, très représentatif de cette religion bénédictine qui fit un admirable effort pour moderniser l'Espagne. Ce ne sont pas là des esprits abdiquant devant l'étranger, dont on puisse soupçonner qu'ils voient tout en mal chez eux, tout en bien hors de chez eux. Quand ce n'est
45 pas nécessaire, les Espagnols ne doivent pas accueillir trop facilement ce qui vient d'ailleurs. Sarmiento proscriit les séjours excessifs à l'étranger, les études faites loin de la patrie, il recommande de n'envoyer à aucun prix au-delà des frontières un enfant innocent sachant à peine parler sa langue native. Il défend âprement le patrimoine national
50 contre les trafiquants d'objets d'art et de livres précieux. Sarmiento nous aide à mieux comprendre la signification de l'œuvre de Feijoo.

*
* *

Un succès peut être du meilleur aloi, et se gâter bien vite, si la mode, toujours superficielle, s'en mêle; si les néophytes exagèrent leur enthousiasme et leur zèle. Quand la scolastique eut été battue en brèche, trop de gens se mirent à « philosopher ». Les questions scienti-
5 fiques, Feijoo était déjà obligé de les simplifier, afin de les rendre accessibles. Des adeptes improvisés ne manquèrent pas de pousser la simplification jusqu'à la puérilité. Feijoo le remarque et le redoute. Il constate que naguère on n'entendait jamais, même dans les assemblées les plus cultivées, les expressions de *critique*, *système*, *phéno-*
10 *mène*. Il se souvient qu'en 1710 le mot *Sistema*, employé dans une argumentation, suscita l'étonnement, et des gestes de surprise, dans tout un amphithéâtre. « Combien les temps sont changés! Voici que le mot système, ainsi d'ailleurs que le mot phénomène, résonne, non seulement dans les amphithéâtres, mais encore dans les salons, a pénétré

dans les cuisines; car, même une cuisinière, si contre son attente ce qu'elle prépare se gâte légèrement, sait dire que c'est un phénomène étrange, et qui n'est pas conforme au système commun. » Feijoo, qui dès le début a dénoncé les recueils où l'on s'approvisionne, les « Polyanthées », les « Pour Tous » et tous ces abreuvoirs où peuvent boire 5 aussi bien les animaux que les hommes, dénoncera plus tard, le danger des à-peu-près et des improvisations : « Beaucoup s'illusionnent grandement. Bien qu'ils n'aient pas étudié telle ou telle faculté, ils estiment qu'il suffit d'avoir des livres de cette matière, et de les lire 10 soigneusement pour être armés, ou, tout au moins, pour dominer quelques points particuliers, auxquels ils s'intéressent. Si l'un d'eux se met en tête d'écrire, — ce qui advient quelquefois, — quelles absurdités ne livre-t-il pas aux presses! Le pauvre homme s'imagine qu'il copie fidèlement ce qu'il a lu dans le livre; mais ce qu'il écrit est très différent de ce qu'il a lu. Cela provient, soit de ce que la 15 compréhension d'une idée dépend de la connaissance d'autres notions de la même faculté, qui lui sont totalement inconnues; soit de ce que l'auteur parle à titre de supposition, et que le lecteur prend une hypothèse pour une affirmation absolue; soit de ce qu'une restriction antérieure n'a pas été lue ou est passée inaperçue; soit d'un terme pris 20 dans le sens usuel et non dans le sens très particulier d'une faculté.... »

Vint un moment où se superposèrent, puis se mêlèrent jusqu'à se confondre deux qualités d'esprit encyclopédique très différentes; etc'est ce qui empêche encore de juger clairement et équitablement de l'influence de Feijoo. Par sa vulgarisation encyclopédique, Feijoo veut apporter un ren- 25 fort à la religion, une ample démonstration de Dieu, une aide à la prospérité de l'état, un frein à la décadence espagnole, — décadence dont les pays hérétiques, instruits et prospères, tirent tant d'arguments redoutables. L'esprit encyclopédique à la française, qui n'est pas de même inspiration, pénétra dans une Espagne où l'œuvre de Feijoo avait déjà fait maintes 30 conquêtes. Sûr de sa foi, Feijoo allait droit son chemin dans le sens du modernisme. Mais des défenseurs déterminés de la première heure, comme le Père Isla, avaient déjà laissé percer leur embarras. La science ne peut être ni une panacée, ni une religion; la physique expérimentale n'est pas beaucoup plus solide que la physique de l'école; la physique 35

mathématique n'a pas toute la vertu qu'on lui prête. Tout en prenant soin de distinguer l'œuvre de Feijoo de la méthode du portugais Verney, Isla reconnaît que Verney a emprunté plus d'une idée à Feijoo, et en arrive à censurer Verney à peu près comme l'on censurait Feijoo : « il se chargea de nous instruire tous, cet encyclopédiste, comme il s'appelle, ou ce correcteur universel de tout le genre humain, comme je l'appelle, pour ma part ». Même en tenant compte de son irritation contre celui qui avait manqué de révérence aux Jésuites, il faut reconnaître que le Père Isla s'arrête prudemment dans la voie du modernisme.

Dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, où la satire est le genre littéraire le mieux alimenté, et où se distinguent, entre autres auteurs, les Cadalso, les Forner, les Moratin, les Iriarte, on caricaturera les défauts beaucoup plus qu'on n'exaltera les qualités. On se moquera des encyclopédistes de tout acabit, ainsi que des réformateurs en chambre.

Cadalso commencera par railler les Érudits *a la violeta*, mais il n'oubliera pas non plus les réformateurs frénétiques : « Je sais bien que pour égaler notre patrie aux autres nations, il est nécessaire de couper beaucoup de branches pourries de ce tronc vénérable, d'en greffer d'autres, de faire circuler la sève; mais ce n'est pas une raison pour le scier par le milieu, pour lui couper les racines; et l'on ne me fera jamais croire que pour lui redonner son ancienne vigueur, il suffit de lui mettre des feuilles postiches ou des fruits artificiels. » Leandro Fernández de Moratin fera des uns et des autres un plaisant pêle-mêle : « Que dirai-je de tant d'érudites dissertations sur le luxe, sur l'inoculation sur le bonheur donné à un royaume, grâce à une hypothèse, deux inductions et un calcul sur l'excellente morale des Caraïbes et des Hottentots; sur le pain de noisettes pour les mauvaises années, sur la meilleure des républiques possibles, sur le prodigieux développement de l'agriculture, à force de roues, de tubes, de pistons, d'engrenages et cylindres, sur la tolérance, sur la torture, sur le patriotisme... sur les punaises. » Forner prendra violemment à partie ceux qui ont la manie de traiter tous les sujets, de faire les savants à bon compte, qui sont atteints de la rage de philosophe. Avec éloquence, il réclamera ce dont l'Espagne a le plus besoin : un grand historien, un orateur éminent, un divin poète, un de ces génies immortels qui sont aux

antipodes des compilateurs, un esprit vraiment créateur. Il éclatera en invective contre son siècle : « Siècle d'essais, siècle de dictionnaires, siècle de journaux, siècle d'impiété, siècle charlatan, siècle ostentatoire. »

Feijoo se trouvera, parfois, nommément visé. Il jouera le rôle d'accusé dans les « Exequias de la Lengua » de Forner. Malgré quelques passages que l'on pourrait interpréter en sa faveur dans les « Cartas Marruecas », Cadalso lui fait décocher, par un de ses personnages, ce trait acéré : « *archi*-critique », — appellation d'autant plus fâcheuse que l'on s'est déjà gaussé d'un « *archi*-canal », mirobolante utopie d'un réformateur. Et, déjà, on avait pu lire dans *Los Eruditos a la violeta* : « Voyez comment je puis briller en parlant de la médecine, sans même avoir dit bonjour à l'art médical. Monsieur Vazquez [Cadalso] eut tort de se moquer de nous, car à ce compte, il faudrait traiter, aussi, d'érudit *a la violeta* Feijoo (que Dieu pardonne à ce saint Religieux le mauvais service qu'il rendit à beaucoup avec ses œuvres, qui ont formé plus de charlatans que de doctes !) »

Ne sera-t-on pas troublé par de telles attaques, ou de telles réserves, de la part d'auteurs de grand talent ? C'est la conséquence de toutes les imitations, contrefaçons et malfaçons de deux grands *esprits encyclopédiques* (que l'on nous permette ce pluriel !), l'un selon Feijoo, l'autre selon l'Encyclopédie. C'est aussi la rançon du succès ; l'engouement du grand public contrastait avec la tiédeur à l'égard d'œuvres plus littéraires ou plus érudites. La « Poética » de Luzan, par exemple, en restait à la première édition, et elle méritait beaucoup mieux qu'une telle indifférence. Forner oppose, à plusieurs reprises, la vente facile du Théâtre Critique et le débit modeste des volumes de Mayans. Par surcroît, l'acte despotique de Ferdinand VI, interdisant à Soto y Marne de poursuivre ses attaques, desservit la réputation de Feijoo dans la République Littéraire. On oublia trop facilement qu'en un temps déjà lointain, Feijoo avait innové, qu'il avait, alors et depuis lors, couru bien des risques, qu'il avait créé une méthode d'exposition claire, captivante, tandis qu'autour de lui s'exprimaient en termes confus tant d'idées archaïques.

Presque tous les auteurs du XVIII^e siècle, — qu'ils lui rendent justice ou non ! — ont, à quelque degré, subi son influence. Et il est significatif

de voir que cette influence s'est tout particulièrement exercée sur celui, qui, entre tous, a bafoué les Érudits à trop bon compte. Cadalso est un des esprits les plus fins et les plus substantiels de la deuxième moitié du XVIII^e siècle. Ses *Cartas Marruecas*, — on le reconnaît de mieux
 5 en mieux, — sont une œuvre maîtresse. Sans action, du vivant de l'auteur, puisqu'elles ne furent publiées que onze ans après la mort prématurée de Cadalso au siège de Gibraltar, elles s'offrent à nous comme l'un des précieux testaments d'une époque. Or, sans dépouiller Cadalso, — qui sait à merveille nuancer sa pensée —, de son origi-
 10 nalité, il faut reconnaître qu'elles fourmillent d'idées que Feijoo avait rendu familières en Espagne. Voici quelques exemples d'une parenté de pensée et d'expression si étroite que l'on confondrait, volontiers, les deux auteurs [C. Numéro de la lettre de Caldalso. — F. Renvoi aux pages de cette Étude].

15 *Abus de la scolastique.* — « La philosophie aristotélicienne, avec toutes ses subtilités, exilée déjà de toute l'Europe et n'ayant trouvé asile que dans ce coin d'Espagne, est défendue par quelques-uns de nos vieux, avec autant de zèle, j'allais dire avec autant de foi, que si c'était un symbole de la religion » (C. XXI). Ceux qui cultivent les
 20 sciences « vivent dans l'obscurité et meurent comme ils vécurent, tenus pour des savants superficiels par ceux qui savent enfileur soixante-dix-sept syllogismes sur la question de savoir si les cieux sont fluides ou solides » (C. VI). « Je ne puis comprendre quelle utilité on peut retirer d'une dispute prolongée pendant soixante-dix ans sur un même
 25 sujet, sans nul désir et même sans nul espoir de le clarifier » (C. XXIII) — (F. p. 77, 78, 84, 98, 99, etc.).

Utilité pratique des sciences. — « Si tu insistes sur les immenses avantages que procure la connaissance de l'électricité, des lois du mouvement aussi bien des corps solides que des corps fluides, des
 30 propriétés de la lumière, et de tant d'autres merveilles de la Nature, il t'appellera hérétique » (C. LXXVIII). « La physique, la navigation, la construction des navires, la fortification des places, l'architecture civile, le campement des armées, la fonderie, le maniement et l'emploi de l'artillerie, la création de chemins, les progrès de tous les arts méca-
 35 niques..., dérivent des mathématiques » (C. ib.) — (F. p. 100 et 101).

Médecine arriérée. — « La médecine qui suffit, — dira-t-il —, est extraite de Galien ou d'Hippocrate. Des aphorismes rationnels, aidés de bons syllogismes, suffisent pour faire un médecin. Si tu lui dis que sans mépriser le mérite de ces deux grands hommes, les modernes ont fait des progrès dans cette faculté, grâce à une connaissance de l'anatomie et de la botanique plus approfondie que celle des anciens, — sans parler de beaucoup de médicaments comme la quinine ou le mercure qui ne furent pas en usage jusqu'à ces derniers temps, — il se moquera aussi de toi (C. LXXVIII) — (F. p. 90 et suivantes).

Le dilemme de l'Histoire. — « Un fait ne peut s'écrire que dans le temps où il se produit, ou après qu'il s'est produit. Dans le temps de l'événement, quelle plume se chargera de l'écrire sans qu'intervienne une raison d'état ou une préférence personnelle? Après l'événement, sur quel document va donc travailler l'historien pour transmettre le fait à la postérité, si ce n'est précisément sur les documents écrits de la manière que je viens de dire? » « Confondez la fable et l'histoire; la seule différence, c'est que l'une s'écrit en prose et l'autre en vers » (C. LVIX) — (F. p. 64-69).

Les conquérants. — « Qu'un guerrier transmette à la postérité sa renommée de conquérant, en laissant, pour monuments, des villes assaillies, des navires incendiés, des campagnes bouleversées, des provinces dépeuplées! — quel avantage procurera donc cette gloire? » (C. XXVIII) — (F. 124-125).

La noblesse. — « Noblesse héréditaire, c'est la vanité que je fonde sur le fait que 800 ans avant ma naissance mourut quelqu'un qui s'appela comme je m'appelle, qui fut un homme utile, bien que moi je sois entièrement inutile » (C. XIII) — (F. p. 123).

Les Contempteurs du temps présent. — « La prédilection avec laquelle on a coutume de parler de toutes les choses anciennes, sans distinction de critique, est moins un effet d'amour à leur égard que de haine à l'égard des contemporains » (C. XLIV) — (F. p. 115-116).

Mensonges des Gazettes. — « Parmi les mots que mon ami a l'intention de placer dans son dictionnaire, le mot *victoire* est un de ceux qui ont le plus besoin d'une explication, tellement il est peu intelligible dans les Gazettes modernes. Au cours de la toute dernière guerre, je

lus des Gazettes et des Mercurus sans pouvoir comprendre qui gagnait ou qui perdait » (C. XIV) — (F. p. 128).

Apogées des Peuples. — « Il y a deux siècles ta nation était la plus docte de l'Europe, comme la française au siècle dernier, et l'anglaise
5 au siècle présent » (C. IV) — (F. p. 147-148).

Cosmopolitisme. — « Ne crains pas que l'extrait de l'histoire de son pays sorte de ses mains vicié par quelque préjugé national, car je lui
ai entendu dire, mille fois, que bien qu'il aime et estime sa patrie, parce
qu'il la juge digne d'un entier attachement et d'une entière estime, il
10 tient pour une chose très accidentelle le fait d'être né là où il est né et
non aux antipodes ou en toute autre partie du globe » (C. III). —
« Les Astronomes de tous les pays ne se sont-ils pas assemblés pour
observer le passage de Vénus sur le disque du soleil? Ne voit-on pas
toutes les Académies se communiquer leurs expériences physiques,
15 leurs progrès dans toutes les sciences? Eh bien! que chaque nation
désigne quatre ou cinq de ses hommes les plus grands et les plus
éclairés, les plus libres de préjugés, les plus actifs, les plus laborieux;
qu'ils dépouillent les annales de leur patrie; que l'on réunisse ensuite
les ouvrages de chaque nation qui sont le fruit de ces travaux, et
20 qu'on en forme une véritable histoire universelle, digne de tout le
crédit que peuvent équitablement mériter les œuvres humaines »
(C. LVII). — (F. p. 68, 101, 153-154).

Bien d'autres passages sur l'Obséquiosité et le Mensonge social
(VIII), les Visites importunes (XI), la Justice (XXIV), la Gloire
25 posthume (XXVII), les Modes, le Luxe, le Protectionnisme (XLI), la
Décadence de l'Espagne au début du XVIII^e siècle (XLIV), les Qualités
des Nations (XXIX), la Langue française et les Traductions (XLIX, L)...
nous ramènent au *Théâtre Critique*.

L'époque de Feijoo a été riche en bons patriotes. Feijoo, Torres,
30 Mayans, Luzan, les journalistes du *Diario de Literatos*, Isla, Sarmiento,
Burriel, Perez Bayer, Piquer.... souhaitaient ardemment une régéné-
ration de leur pays. S'ils ont différé entre eux sur la part à accorder
aux influences étrangères et à la tradition nationale, il est juste de
reconnaître qu'aucun d'eux n'est un aveugle défenseur du passé, ou, à
35 l'inverse un servile admirateur des idées européennes.

Mayans (comme, plus tard, Forner, qui se réclamera de lui) cherche une renaissance, selon les enseignements de la grande Renaissance, et remonterait, volontiers, aux sources toujours vives de l'Antiquité. Celui que Voltaire consulta et complimenta n'est à aucun degré Voltairien; il correspond avec l'Europe, en érudit, non en philosophe. Il est vrai qu'il livre à l'étranger un assez triste tableau des écrivains de son temps; mais il ne songe pas à dériver vers l'Espagne le courant de la pensée septentrionale. Traditionalistes, plus que modernistes, Mayans et Forner ne sont pas des esprits étroits; ils n'idolâtrèrent pas l'archaïsme; ils ne prônent pas une scolastique inféconde; ils ne nourrissent aucun dédain pour la vraie science. La plupart des œuvres littéraires qu'ils restaurent ou qu'ils défendent sont des chefs-d'œuvre. Ils s'émeuvent au libéralisme qui palpita dans la pensée espagnole; ils éprouvent à l'égard de Luis Vives une admiration enthousiaste.

De tous, Feijoo est incontestablement celui qui représente la tendance moderniste la plus accusée. Il a moins de culture que Mayans, mais il a plus d'enthousiasme et de sensibilité. Dans le calme de sa vie religieuse il a fiévreusement vécu les années finissantes du XVII^e siècle, alors que l'Espagne n'était plus que l'ombre d'elle-même, et les premières années du XVIII^e siècle, alors que son pays, devenu un champ de bataille européen, se déchirait par surcroît dans la guerre civile. Il a lu avec passion; il a éprouvé une véritable ivresse intellectuelle à s'initier aux idées, aux sciences qui viennent d'Europe; il a rêvé d'un monde meilleur. Il estime qu'il serait vain de se tourner vers le passé, si glorieux qu'il fût. Accueillir la pensée européenne est la plus sûre manière de renouer le libéralisme de Luis Vives, de Melchor Cano, de Francisco Valles. Le culte figé du passé est une infidélité au passé, qui fut novateur. A respirer toujours le même air, l'Espagne s'anémie. Puisse-t-elle transformer hardiment son esprit, sans altérer son âme!

Pour qui ne jette pas un coup d'œil superficiel sur son œuvre, il est visible que Feijoo ne méconnaît et ne sacrifie presque aucun des grands noms de la littérature et de la culture espagnoles. Si les sources étrangères prennent une place prépondérante, c'est que le dessein principal de l'auteur est de rendre familières à l'Espagne des

idées déjà très familières à l'Europe. Il doit beaucoup à la langue française, la grande dispensatrice des idées européennes, et les éloges de la France ne sont pas rares sous sa plume ; mais il reste espagnol et l'on ne serait pas embarrassé pour relever dans son œuvre de dures
 5 critiques (les gazettes de Paris manquent de sincérité ; la poésie française est froide, sans flamme ; les traditions de la Sainte-Ampoule, des fleurs de Lis, les vertus guérisseuses des Rois de France, l'inspiration divine de Jeanne d'Arc sont des fables, sans doute ; toutes les occasions sont bonnes, toutes les lectures sont mises à profit pour rabaisser
 10 Richelieu et en faire une assez triste figure ; dans l'affaire des Templiers, la Royauté française joua un jeu hypocrite ; Louis XIV n'arrive pas à la taille de Pierre le Grand ; la pensée anglaise est plus pénétrante que la pensée française....)

Ne nous étonnons pas que les uns lui reprochent de gober tout ce
 15 qui vient de France, et les autres de mal connaître la France et de mal la juger. Pargas Zuendia n'admet pas qu'il compare la littérature espagnole à la littérature française et il lui donne une leçon, — dont la valeur est quelque peu amoindrie par l'orthographe fantaisiste des noms propres — : « Vous ne me nierez pas que l'universalité de la langue
 20 française, la nôtre ne l'a pas ; avec le français on peut naviguer à travers toute l'Europe, sans crainte de n'être pas compris. Quelles expressions n'a-t-il pas pour l'art oratoire, quel naturel pour l'histoire, quel naturel pour la poésie ! Lorsque vous dites que les poètes français affectant d'être très réguliers dans leurs pensées laissent leurs compo-
 25 sitions très froides et que la cadence de leurs rimes est désagréable, on voit bien que vous n'avez pas été frappé par l'énergie sentencieuse de M. Corneille dans ses tragédies, la tendresse et la délicatesse de Racine dans les siennes, et de M. *La Fontene* dans ses fables choisies, l'abondance sonore de *Rosau*, la netteté inimitable de *Boilau*, et que vous
 30 n'avez pas lu la critique du Père *Boheurs*, car si vous l'aviez lue, vous diriez tout le contraire. »

Feijoo a reconnu sans ambages et proclamé l'universalité de la langue française, mais Forner, qui dénonce, autant qu'il le peut, l'influence française, reconnaît, lui aussi, cette universalité ; il s'exprime
 35 à peu près exactement comme Feijoo : « Les Français, édifiant leurs

gloires sur les ruines de notre gloire ont su écrire sur tout avec une telle variété et une telle abondance que, bien que leurs génies ne soient pas créateurs et que leur langue ne soit pas de nature à rivaliser avec la nôtre, *ils ont réussi à répandre une foule de livres à travers toutes les provinces de l'Europe, parce qu'ils ont fait leur langue dépositaire de tout le savoir et de toutes les manières de plaire que peut trouver l'esprit humain.* » 5

Quelles que soient les apparences, quelle qu'ait été la politique suivie, il serait simpliste de supposer que les adeptes du progrès, les artisans des réformes fussent asservis à l'influence française. En leur for intérieur, ils restaient parfois jalousement espagnols. Nous ne connaissons rien de plus amer, — et même de plus fielleux, — à l'égard de la France, que les notes de Macanaz au *Théâtre Critique*. Le testament politique du ministre Carvajal y Lancaster (le grand protecteur de Feijoo) est presque aussi véhément, et nous livre, une soixantaine d'années avant le soulèvement contre Napoléon, une prévision troublante : « L'armée française sera obligée de parcourir des lieues et des lieues désertiques, sans trouver d'ennemis à combattre, de villes à saccager; elle se ruinera; nous constituerons des détachements qui n'auront pas plus de cinq cents hommes; leur plus grand souci sera de refuser le combat. » De 1726 à 1754, l'Espagne n'a plus connu de ministres étrangers. Le règne de Ferdinand VI est un règne national. 10 15 20

Mais, les sciences étant très prospères hors d'Espagne, il est du devoir national de se mettre à l'école de l'étranger. Sur ce point, Sarmiento, dont le patriotisme ne peut être mis en doute, s'exprime exactement comme Feijoo : « Ceux qui ont vu les tomes de l'Histoire et des Mémoires des Académies Royales de Paris, atteignant déjà presque la centaine; ceux qui ont vu les Transactions philosophiques de la Société Royale de Londres, ou leur résumé; ceux qui ont parcouru les Mémoires de Trévoux, les Actes de Leipzick et d'autres immenses collections semblables sauront que je ne parle pas comme quelqu'un qui n'aime pas son pays, mais, au contraire, qui voudrait jalousement qu'aucun pays ne le dépassât. Je suis très fermement persuadé que l'Espagne est un pays dont les habitants par leur puissance naturelle et leur caractère intellectuel n'ont rien à envier aux autres pays. Mais, quand je vois 25 30 35

comment s'appliquent les autres pays, je dois confesser, — bien que je le confesse avec peine, — qu'ici nous n'avons pas une application suffisante pour ce qui est des facultés pratiques. Et il est certain que ces facultés nécessaires à l'utilité humaine, aux manufactures, au commerce, à l'armée, à la marine, à l'architecture, à la machinerie et même à la peinture et au dessin, ne fleuriront jamais si on ne les encourage pas fortement, si l'on ne récompense pas ceux qui s'y appliquent, si l'on ne se résoud pas, au début, à faire venir des étrangers exercés. » Il n'échappe pas, d'ailleurs, que la science désintéressée peut faciliter l'union entre les peuples. La collaboration de Jorge Juan et Antonio de Ulloa à l'expédition française en Amérique équatoriale montra que l'Espagne pouvait fournir à la science de remarquables serviteurs. L'un des plus célèbres savants français de cette expédition, La Condamine, s'intéressait non seulement à l'Espagne du Nouveau-Monde, mais aussi à la vieille Espagne, s'informant des publications de Feijoo et de Sarmiento, nouant des liens d'amitié avec des Espagnols. Il échange avec Antonio de Armona une correspondance cordiale et lui lègue même de précieux souvenirs.

Feijoo aime sa patrie, et veut la rénover. Le tableau peu flatteur qu'il trace de l'Espagne est volontairement excessif. Nous serions mal fondés à nous en étonner. Il ne cesse de nous répéter que lorsqu'un préjugé règne, celui qui veut le combattre est contraint d'exagérer en sens inverse; que pour guérir un grand mal il ne faut pas un tout petit remède; qu'en dépassant nettement la mesure on a quelque chance d'obtenir la bonne mesure. Une attitude de parfait juste milieu n'est possible que dans la théorie et le jeu spéculatif des idées. Cadalso, par ailleurs exalté et déjà romantique, nous présente dans ses « Cartas Marruecas » l'équilibre idéal entre l'ancien et le moderne, l'espagnol et l'européen. La préface est le chef-d'œuvre du genre, où chaque phrase a sa valeur, où chaque ligne a sa portée; et les lettres qui suivent, dans leur subtil enchevêtrement et leur balancement si souple, tiennent toutes les promesses de la préface. Mais cette œuvre, ignorée des contemporains de Cadalso, est la création d'un esprit très fin qui se complaît au jeu de la pensée; ce ne fut pas une œuvre agissante.

Feijoo a fait preuve de l'une des qualités les plus rares chez les

écrivains, les plus indispensables aux hommes d'action : celle de savoir prendre ses responsabilités. Celui qui n'agit pas ne peut guère faire de mal; mais s'il lui est donné d'empêcher que beaucoup de mal ne s'accomplisse et s'il se croise les bras, son inaction le charge d'une responsabilité certaine. Presque dès le début, ses adversaires essaient de l'effrayer. Ils publient qu'un malade ayant lu le premier tome du *Théâtre Critique*, et ayant suivi les conseils de l'auteur, n'appela pas le médecin et mourut. Mais Feijoo ne sent pas son âme bourrelée, — pas même effleurée, — d'un remords. Il n'est pas disposé à abandonner sa campagne contre les mauvais médecins. La conscience tranquille, il fait une réponse ironique. (Quel ange a révélé que le malade mourut parce qu'il n'appela pas le médecin? Si l'on tire une telle conséquence d'un tel antécédent, il s'ensuivra aussi que celui qui appela le médecin et trépassa, mourut d'avoir appelé le médecin; de la sorte on impute aux médecins une infinité d'homicides; pis encore : on autorise à inférer que les malades qui n'appelèrent pas un médecin et vécurent seraient morts, s'ils eussent appelé un médecin.) Les critiques ne le découragent pas; par contre les lettres de remerciements qui lui parviennent de divers côtés l'encouragent. Il offre d'en publier un gros in-folio; et il se fait un malin plaisir de mettre un échantillon sous les yeux de ses lecteurs : « Nous vous souhaitons une parfaite santé, nous, vos amis et vos admirateurs; nous en étions réduits à une rigoureuse diète et condamnés à une surabondance de médicaments (ce que les médecins appellent un régime). Or, nous mangeons bien, même des poissons frits ou salés, des choux ou autres légumes, nous buvons bien, nous dormons à merveille, et finalement nous nous trouvons beaucoup plus sains et beaucoup plus robustes, depuis que nous avons lu votre *Théâtre Critique* et que nous avons renoncé à toutes les simagrées : saignées, purges, sirops et autres potions. » A l'âge de 83 ans, doublement heureux de sa longévité, puisqu'elle peut rassurer sur la valeur de ses préceptes, il constate que les recettes des pharmaciens ont fini par baisser, tandis que le nombre des médecins et des malades désabusés d'une folle pharmacopée a augmenté; et il attribue à son opiniâtreté une part dans ce commencement de victoire. Il se félicite d'avoir publié, selon Tozzi, la méthode pour ramener à la vie les noyés, puisque deux correspondants lui

affirment que ces prescriptions, lues dans les *Lettres Érudites*, ont sauvé la vie à un pêcheur aveugle et à une jeune fille.

Homme d'action, les résultats de son action le récompensent de ses efforts patients et de ses rudes combats. La vente aisée de ses volumes, leurs éditions multipliées lui prouvent qu'il ne prêche pas dans le désert. Son influence s'étend même hors des frontières : ne lui signale-t-on pas, par exemple, que Pereira, devenu célèbre à Paris, conçut la première idée de sa méthode de langage pour sourds-muets, à la suite d'une lecture du *Théâtre Critique*. Tout succès obtenu, à l'étranger, le flatte sans nul doute; mais ce qui lui importe, par-dessus tout, c'est d'agir sur sa patrie. Il s'adresse à ceux qui détiennent le pouvoir; il les presse d'user de leur autorité pour le bien de l'État. Au moment où la polémique, après une trompeuse accalmie, se réveille violente, il passe en revue les discours les plus utiles des sept premiers tomes du *Théâtre*. Ce retour sur sa vie d'écrivain au service du pays le rassure, le rassérène, l'aiguillonne. Nous lisons cette fière confession dans le tome III des *Lettres Érudites* dédié au roi Ferdinand VI; il la couronne par une apologie de la Science, invite, éloquentement son Souverain à créer une Académie Royale des Sciences. Tant que ses forces ne le trahiront pas, il n'abandonnera ni son public, ni son œuvre; il ne se résignera pas à être indifférent et oisif. Agé de plus de quatre-vingts ans, il écrira encore.

Accueilli par la plus ancienne des Académies espagnoles, la Société Royale de Séville, Feijoo, qui a une dette à son égard, l'a aidée, à son tour, à fixer ses tendances modernistes. Il a contribué à la création de l'Académie de Médecine de Madrid. Après avoir rappelé le but essentiel de cette Académie : « manifester les véritables et profitables maximes de la Médecine et de la Chirurgie, par la voie de l'Observation et de l'Expérience; proposer les secours de la Physique Mécanique; pousser les découvertes Anatomiques; distinguer sans confusion les Expériences Chimiques... », il ne peut retenir cette exclamation; Combien de fois, ai-je demandé cela à grands cris! » Il a eu l'intuition des voies nouvelles dans laquelle la Médecine devait s'engager; et il n'est pas étranger aux progrès qu'elle réalisa au XVIII^e siècle, ainsi que le docteur Marañón l'a lumineusement démontré.

Son inspiration n'est guère moins patente, à travers toutes les réformes de l'Enseignement, tentées ou réalisées. Parfois, les motifs invoqués par les réformateurs semblent écrits de sa propre main : « tandis que les nations cultivées, préoccupées de science pratique, déterminent la figure du monde, cherchent de nouveaux astres dans le ciel, nous consumons notre temps à vociférer sur les qualités de l'être par essence ou du *principium quod* de la génération du Verbe. » Est-ce lui, est-ce Campomanes qui rétorque à l'Université de Salamanque, inféodée à l'Aristotélisme : « l'un des motifs les plus connus de la décadence des Universités est l'ancienneté de leur fondation et le fait que l'on n'a pas réformé la méthode établie dès l'origine? » Quand on lit les discours inspirés que Jovellanos prononça au « Real Instituto Asturiano », on songe invinciblement à Feijoo. De même, on ne rechercherait pas en vain le rôle qu'il joua dans la création des Sociétés Économiques; l'année de sa mort, en 1764, le comte de Peñaflorida, qui, — nous en avons des preuves, — avait une grande estime pour lui, donnait une forme décisive à la plus ancienne de ces Associations, la « Société Basque des Amis du Pays. »

L'influence de Feijoo, nous la retrouvons non seulement dans la Bulle de Benoît XIV sur la Musique des Églises, ou dans les mandements d'Évêques espagnols contre le rite superstitieux du taureau de Saint-Marc, mais encore dans les instructions concertées entre l'Église et la Royauté pour épurer la foi. A parcourir les décrets et pragmatiques du pouvoir royal, au XVIII^e siècle, on croirait lire un complément au *Théâtre Critique* et aux *Lettres Érudites* : rigueurs contre les vagabonds et les mendiants, restrictions au droit d'asile, organisation de la bienfaisance publique; réduction des jours fériés, diminution du nombre des gens de loi et accélération de la justice; interdiction des almanachs et pronostics; prohibition des « gigantones »; protectionnisme contre le luxe étranger, relèvement de l'industrie; encouragements à l'agriculture, exemptions de service militaire, partage des terres.... En vérité, les premières réformes n'ont pas attendu la parution du *Théâtre Critique*, et sur plusieurs points Feijoo ne fait qu'accueillir et qu'interpréter les idées de son temps; mais on ne peut guère lui contester un mérite, qui a bien son prix : tandis que d'illustres réforma-

teurs ont accédé à la gloire, alors que de toutes parts, en Europe, triomphait l'esprit des réformes, Feijoo, en matière sociale, s'affirme dès 1725 comme un novateur à la fois prudent et résolu. Il conquiert, ainsi, le droit de faire figure de précurseur. Un règne selon ses vœux, mais trop court à son gré, vient justifier ses espoirs. Ferdinand VI, le Pacifique, se hâte de mettre fin à des guerres interminables, pour alléger les impôts qui accablent le peuple, gérer sagement le trésor, travailler au progrès intellectuel et économique du pays.

Un long règne suivit, dont Feijoo, très âgé, ne put vivre que les cinq premières années. Ce n'était pas tout à fait le même esprit réformateur; un despotisme éclairé, — plus philosophique », plus directement européen, — allait s'épanouir. Ni la mort, pourtant, ni cette évolution ne marquent le terme d'une influence. Elle s'exerça encore sur les ministres de Charles III. L'un d'eux, Campomanes, n'avait-il pas voué au grand Bénédictin un tel attachement, qu'on lui attribua, non sans motifs, la biographie liminaire de l'édition imprimée en 1773? Une partie du *Théâtre Critique* et des *Lettres Érudites* vieillissait et se périmait; mais la lucide intelligence qui avait projeté une vive lumière sur tant d'idées, la sensibilité et le libéralisme qui palpitaient toujours au travers de tant de pages devaient empêcher que cette œuvre ne fût caduque, transitoire, et la sauver à juste titre de l'oubli.

APPENDICE I

FEIJOO HORS D'ESPAGNE

(Quelques aperçus).

« J'ay enfin, Monsieur, entre les mains l'ouvrage dont vous avez entendu parler. C'est M. Boyer, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, et Docteur-Régent en celle de Paris, qui l'a apporté d'Espagne, depuis peu de tems. Vous sçavez que ce Médecin partit d'ici sur la fin du mois de Juillet dernier pour le rétablissement de la santé de M. le Marquis de Brancars (*sic*), Ambassadeur de France à la Cour de S. M. Catholique; vous sçavez aussi qu'il a fait un voyage heureux, et qu'il a ramené M. l'Ambassadeur parfaitement guéri. Mais vous pouvez ignorer que notre Médecin, toujours attentif sur la Littérature, et mettant tout à profit à cet égard, quand il est obligé de voyager, n'a pas manqué d'apporter plusieurs livres Espagnols, des meilleurs et des plus nouveaux. Celui pour lequel vous vous intéressez ne pouvoit pas être oublié.... » Ainsi débutait dans le *Mercur de France* du mois de juin 1731, une présentation brève, mais élogieuse, des deux premiers tomes du *Théâtre Critique*. Et cette lettre, — en dépit, ou à cause des compliments à l'endroit de M. Boyer —, était de M. Boyer lui-même. Du moins n'est-il pas malveillant de le penser, après avoir lu les lignes suivantes adressées à Feijoo : « Dans un voyage que je fis l'année dernière en Espagne jusques à Séville pour M. le Marquis de Brancas, Ambassadeur de France auprès de S. M. C., je n'oubliai rien pour contenter ma curiosité dans ce voyage. Et je fus pleinement satisfait, surtout dès que j'eus entre les mains votre *Théâtre Critique Universel*, dont j'ay fait jusques à présent mon unique lecture, et où je trouve tous les jours de nouvelles beautés. C'est pourquoy, pour ne pas priver nos François du dessein de cet ouvrage, j'ay profité du peu d'Espagnol

que j'entends, j'ay satisfait plusieurs personnes qui me demandoient un extrait de cet excellent livre. Je l'ay fait de mon mieux, et je l'ay inséré dans le *Mercure de France*. Et comme cela vous appartient, je prends la liberté de vous l'envoyer. Je feray de même de celui où sera l'extrait des derniers volumes, a quoy je travaille. Heureux si j'ay pu rendre l'Esprit de votre ingénieux et sçavant ouvrage. Il a été admiré ici de tout le monde. »

Dans le *Mercure* d'Avril 1732, le public français fait connaissance avec le tome III du *Théâtre Critique*, et avec l'*Illustration Apologétique*. M. Boyer adresse à Feijoo un exemplaire du *Mercure* et, dans la lettre qui accompagne l'envoi, se plaît à dire que les Bénédictins de Saint-Germain-des-Prés, tout particulièrement le Père Montfaucon et le Père Rue, réclament l'ouvrage original. La lettre s'achève sur une promesse de traduction : « j'emploierai le peu de loisir que mes affaires me laisseront à le traduire peu à peu. Et, en effet, plusieurs années après, une traduction parvient à Feijoo, par le canal de M. Boyer. Mais cette traduction n'est pas de M. Boyer, elle est de M. Vaquette d'Hermilly.

Né à Paris, en 1705, d'une famille originaire d'Amiens, qui a produit plusieurs hommes de mérite, instruit au Séminaire, mais ayant choisi la carrière des armes, Vaquette d'Hermilly servit assez longtemps en Espagne, où il étudia la langue et la littérature. Dès l'année 1737, il avait nourri un dessein, qui ne paraissait point aventureux : celui de traduire le Théâtre espagnol. Ne reverrait-on pas en France, avec plaisir, les auteurs originaux dont s'étaient inspirés avec tant d'éclat Corneille et Molière, et où avaient puisé beaucoup d'autres encore ? Il nous confie, cependant, que pour sonder les dispositions du public, il avait engagé M. l'Abbé Prévost à insérer dans ses feuilles du *Pour et Contre* quelques scènes, traduites, d'une pièce de Lope de Vega. « Cet écrivain le fit dans sa cent quarante-neuvième feuille, après avoir pris pour prétexte, d'en avoir été pressé par un Espagnol ; mais soit que la manière dont il annonça la Pièce prévint contre elle ou que l'on ne pût réellement s'accommoder de l'extrême différence qu'on trouve entre elle et nos Poètes Dramatiques, tout le fruit de sa complaisance furent des reproches qu'il essuya de la part de quelques-uns de ses lecteurs,

pour lui avoir sacrifié plusieurs pages de la feuille. Cela l'empêcha, comme il me l'a dit depuis, de remplir la promesse qu'il avait faite, d'en produire encore dans la feuille suivante quelques lambeaux; et il n'en fallut pas davantage pour m'arrêter. » Vaquette d'Hermilly constate, d'ailleurs, que l'année suivante, en 1738, M. du Perron de Castera publia des extraits de dix pièces de Lope de Vega accompagnées de réflexions, et que sa tentative ne forçant point le succès, il l'interrompit. Au goût du public, la littérature anglaise est à la mode, et l'Espagne a passé de mode. « Il suffit d'annoncer, à la tête d'un livre, qu'il est traduit de l'Anglais, pour lui assurer un prompt débit. Les arguments que l'on dresse contre le Théâtre Espagnol, on en fait grâce au Théâtre Anglais. Les différences entre les pièces dramatiques d'Angleterre et de France, pour les pensées, les caractères, la conduite, la catastrophe, loin de rebuter, ont servi à piquer et à entretenir la curiosité.

D'Hermilly publie à peu près simultanément la traduction de l'Histoire générale d'Espagne de Juan de Ferreras, et celle du *Théâtre Critique*. Le premier volume de l'Histoire paraît d'abord; il est enrichi de notes historiques et critiques, de vignettes en taille douce, de cartes géographiques; à l'instar de l'œuvre originale, il est dédié au roi Philippe V. Dans la préface, d'Hermilly se plaint de l'injustice des Français à l'égard de l'Espagne : « Je n'ignore pas que l'on reproche aux Espagnols d'être tombés dans une indifférence blâmable pour les Sciences et pour les Belles-Lettres, mais il y a lieu d'espérer que l'on reviendra de cette erreur, lorsque l'on fera attention combien il a paru en Espagne de Grands Hommes ou de Personnes Lettrées dans le siècle précédent; je ne dis rien de celui-ci, parce que personne n'ignore qu'il y en a déjà eu et qu'il y en a encore plusieurs parmi lesquels le Père Benoît Jérôme Freijoo (*sic*), de l'Ordre de Saint-Benoît, tient une des premières places, pour la profondeur de son érudition. »

C'est en 1742 que commence à paraître chez Pierre Clément, libraire à l'entrée du Quai de Gèvres, du côté du Pont Notre-Dame, le « *Théâtre Critique*, ou discours différents sur toutes sortes de matières, pour détruire les erreurs communes ». Un premier fascicule sort, car d'Hermilly ne se hasarde pas à publier la traduction d'un tome, trop

coûteuse pour l'imprimeur, trop dense pour le public. Profitant de la division en discours, et du fait que les discours n'ont souvent, entre eux, aucun lien étroit, il annonce un fascicule par mois, et, si l'on y prend goût, par quinzaine. Il suivra l'ordre des Discours, mais ne les numérottera pas, afin de laisser à chacun la liberté de rassembler tout ce qui concerne une même matière; il offrira un parterre, où les abeilles choisiront les fleurs pour composer, à leur guise, le miel.

Le Journal de Trévoux fait aussitôt connaître à ses lecteurs cette traduction; et l'on a l'impression d'un renouveau de l'intérêt que l'on prenait, jadis, à la littérature espagnole : « Il y a longtemps que nous nous plaignons du peu de commerce littéraire que nous avons avec l'Espagne. On est même si peu instruit de l'état des sciences en ce royaume, des ouvrages qui y paraissent, qu'on est assez porté à croire qu'il ne s'y fait rien en ce genre qui soit digne de notre attention et qu'on daigne à peine s'en informer. Un Français, qui a fait un long séjour en Espagne, entreprend de détruire ce préjugé.... Nous aurons l'occasion de faire connaître d'autres livres d'Espagne; un seul auteur savant et laborieux nous en fournit un assez bon nombre sur différentes matières. » Pendant plus d'une année, très régulièrement, les Journalistes donnent le compte rendu des seize Discours du premier tome du *Théâtre Critique*. Ils réclament un effort de correction matérielle : « Comme l'ouvrage ne fait que de commencer à paraître et qu'on n'en a encore vu que trois Discours, nous croyons faire plaisir au Traducteur et au Libraire de les avertir qu'il y a beaucoup de fautes et dans le français, et dans les citations latines, dont plusieurs sont étrangement défigurées. Il est à propos et de leur intérêt de faire revoir les feuilles par quelqu'un qui entende bien l'une et l'autre langue et qui soit exact. » Pour ne point trop chagriner M. d'Hermilly, ils saisissent, bientôt, une occasion de louer sa traduction nette, facile, coulante. Il n'est pas rare qu'ils jugent bien de la pensée, et aussi du tempérament, de Feijoo : « On met souvent dans la nature bien des mystères qui n'y sont pas, et ce qui n'a d'abord été que l'illusion d'un seul homme s'accrédite peu à peu et se transmet à des milliers d'hommes qui le perpétuent de siècle à siècle, faute de rencontrer quelqu'un qui s'intéresse à la vérité ». « Les hommes vieillissent, mais avant que de

vieillir ils rajeunissent le monde, qui ne vieillit jamais. » « Le Père Feijoo fait sentir son goût et son inclination pour les sciences; il les parcourt toutes, il en fait voir l'agrément; et c'est son cœur qui parle, pour le moins autant que son esprit. » Mais les éloges ne vont pas sans réserves. Certains thèmes sont périmés : on ne prend guère plus au sérieux les astrologues; il est superflu de venir au secours des Lettres, en démontrant que le travail de l'esprit ne précipite pas la vieillesse. Feijoo est trop strict sur la « Musique des Églises »; et, s'il est vrai que la France a aussi ses Cantiques sur des airs d'Opéras, l'Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament en vaudeville, il convient de faire quelque place au goût nouveau; par contre, il est trop hardi dans sa défense des Femmes, et tend trop vers l'égalité des sexes, « il réfute bien Aristote et encore mieux le Père Malebranche, mais saint Augustin un peu cavalièrement. » La raison et le raisonnement sont trop son partage; on aimerait une pensée plus nerveuse, un style plus enjoué; on souhaiterait qu'il fût moins admiratif pour le Dictionnaire de Moreri ou ceux de Baudrand et de Thomas Corneille, et plus sensible aux grâces et aux beautés de Saint-Réal, de Saint-Evremont, de Vertot et de Bouhours, modèles d'élégance, de finesse et de pureté du langage. On sent bien que pour les Journalistes de Trévoux, et pour beaucoup de Français, les délicatesses et les raffinements de l'esprit l'emportent sur l'ordonnance de la pensée. Au demeurant, ils estiment que la langue française est la seule qui ne trahisse jamais la distinction de l'esprit. Feijoo n'est pas suspect de tiédeur à l'égard du français, et, pourtant, il se fait rabrouer par les Journalistes de Trévoux, si courtois à l'accoutumée, pour avoir mis la fangue espagnole en parallèle avec la langue française. Il a confondu la douceur naturelle de la langue française avec la douceur douceureuse, efféminée, de la langue italienne. Certes la langue espagnole a de la force et de la grandeur, mais une force gigantesque, une grandeur fastueuse; « on n'est pas plus grand pour être monté sur des échasses ». La langue française est riche en toutes sortes de termes et façons de parler : « elle en a pour l'éloquence; elle en a pour les Arts; elle en a pour les Sciences; elle en a pour la Chaire; elle en a pour le Barreau, pour les Discours sérieux et pour le burlesque, pour le sublime et pour le la milier; elle en a pour la Guerre; elle en a pour les Finances; elle en

a pour la Monnaie; elle en a pour la Vénerie. Les Espagnols ne font que bégayer au prix de nous, quand ils parlent de la chasse. »

Que pensait Feijoo, lui-même, de la traduction française de son *Théâtre Critique*? Bien qu'il en fût flatté, — ce qui est humain —, ses imperfections ne lui échappaient pas : « Seuls les seize discours du premier tome, et les trois premiers du second me sont parvenus. Ils me furent adressés en 1743 par M. Boyer, Médecin du Roi-très-Chrétien, avec lequel j'ai entretenu quelque correspondance. Cette traduction est tout à fait défectueuse; le traducteur connaît très mal l'espagnol, et ne connaît pas bien le français. »

Il est fort possible que l'abbé Prévost, qui, à l'instigation de Vaquette d'Hermilly, avait inséré, sans succès, des fragments de Lope de Vega dans *le Pour et le Contre*, ne prisât pas davantage le traducteur. Une petite note, au bas d'une page du « Journal Étranger » (Mai 1755) nous éclaire : « On nous a traduit quelques fragments du *Théâtre Critique*, qui ont beaucoup perdu à ne pas l'être avec un peu plus d'élégance. » Et Prévost commente, au long de deux copieux articles, l'Apologie des Femmes de Dom Benoît Feijoo. En s'intéressant au Bénédictin célèbre en Espagne, Prévost se souvient-il du temps où il recevait la prêtrise chez les Religieux de la Réforme de Saint-Maur, du temps où il prêchait, où il enseignait, où il travaillait à la *Gallia Christiana*? Ou bien l'auteur de *Manon Lescaut* ne résistait-il pas, une fois de plus, à son penchant pour l'étude de la psychologie féminine. Il n'entre pas dans notre dessein de faire, ici, une analyse détaillée de ces deux articles; mais, si l'on est frappé par l'adhésion à plus d'une remarque psychologique de Feijoo, on l'est davantage encore par le soin que prend l'abbé Prévost d'écarter tout ce qui n'est plus le jeu des sentiments, tout ce qui s'apparente au réalisme scientifique, tout ce qui est, — peut-être, — la partie la plus originale du Discours de Feijoo. L'abbé Prévost ne croit même pas que la langue française puisse s'accommoder d'une discussion naturaliste. Une telle discussion froisserait « la délicatesse de notre langue, la plus honnête et la plus réservée de toutes les langues, quoi qu'on puisse dire de nos mœurs. » Et il ajoute : « Comme on ne peut supposer que Dom Feijoo se soit oublié jusqu'à l'indécence, il s'ensuit que les Pyrénées mettent quelques différences

entre les règles des Espagnols et les nôtres. » La délicatesse du goût français est à la fois nuancée, aiguë, exclusive. Feijoo a comparé l'adresse de Marie de Médicis, tenant l'équilibre entre les deux factions qui se partageaient alors la France, à celle des Voltigeurs qui se soutiennent sur la corde par le moyen de leur contrepoids. Et Prévost de peser l'expression au trébuchet : « la comparaison est neuve ; paraîtra-t-elle aussi noble ? » Sensibilité d'écrivain, sensibilité d'élite, sans aucun doute. Mais les lecteurs français, en leur aparté, se montraient moins farouches. Qu'on en juge par cette note manuscrite, que porte l'exemplaire de la Bibliothèque Nationale, à la page même où Prévost vient de souligner que l'expression de Feijoo déroge à la noblesse d'une reine : « Nos soldats, sous Charles IX, nommaient une grosse pièce de canon, renforcée sur la culasse, la royne mère, qui estoit Catherine de Médicis. »

Vaquette d'Hermilly, ayant à peine amorcé la traduction du deuxième tome du *Théâtre Critique*, dut abandonner sa tentative. Il ne renoncera pas, pour cela, à l'Espagne, et il publiera, entre autres traductions, la Dissertation de Montiano y Luyando sur les tragédies, en 1754 ; et, en 1776, des œuvres choisies de Quevedo, en trois parties, « contenant le Fin Matois, les Lettres du Chevalier de l'Épargne, la Lettre sur les Qualités d'un Mariage. » Ce qui l'avait engagé dans l'entreprise du *Théâtre Critique*, c'est l'éclatant succès de Feijoo en Espagne ; mais il était bien hasardeux de produire le premier tome seize ans après sa parution, alors que l'auteur travaillait à son douzième volume ; et de le produire dans une France plus exigeante de nouveautés que ne l'était l'Espagne. Il eût fallu choisir, — et c'était possible —, ce qui était de nature à intéresser le public français. La présentation par fascicules n'était pas appropriée : elle assimilait le *Théâtre* à une publication périodique, à un « Spectateur », dont l'intérêt doit être sans cesse renouvelé. La traduction est lâche, l'impression quelque peu négligée. Il advient même qu'une réclame se recommande d'un Discours : « de tout ce discours du Père Feijoo, il est facile de conclure que les seuls almanachs, dont on doit faire cas, sont ceux dans lesquels on ne trouve aucune prédiction, mais seulement un calendrier suivi de quelques traits historiques ou Instructions utiles. De ce nombre sont, par exemple,

les Étrennes à la Jeunesse et celles aux Dames, qui se débiteront dans le courant du mois de Décembre prochain chez P. Clément, Libraire. » Pour réhabiliter l'Espagne, il manquait à d'Hermilly un talent véritable, et aussi un climat propice. Pendant d'assez longues années, Gracian avait tenu la vedette et épuisé l'attention; Lesage, qui fit une si ample récolte en terre d'Espagne, avait cessé d'écrire; le jugement sévère et injuste de Montesquieu avait fait fortune. En quelques formules, à l'emporte-pièce, Montesquieu n'avait rien épargné de l'Espagne, ni le gouvernement, ni les coutumes, ni l'art, ni la littérature. Et plus d'un Français, qui avait pris pour pure moquerie les charges des Lettres Persanes à l'endroit de la France, accordait à la sombre caricature de l'Espagne, en son raccourci, la valeur d'un arrêt juridique. Époque ingrate pour l'Espagne encadrée par les Lettres Persanes et l'article de Masson. Nous sommes déjà loin de l'admiration cornélienne, et encore bien loin de l'enthousiasme romantique. Des particuliers, des corps savants, furent plus équitables, mais l'équité est moins tapageuse que l'injure et même que l'injustice.

Les périodiques parlaient de l'Espagne au hasard des lettres reçues et des envois de copie. D'Hermilly exagérait à peine, quand il prétendait que malgré l'alliance des deux monarchies et en dépit de leur proximité : « de tous les pays de l'Europe, où la République littéraire a des sujets, on n'en connaît aucun avec lequel la France ait moins de communication qu'avec l'Espagne ». Quand on connaît mal un pays, les meilleures intentions elles-mêmes aboutissent à des fiascos ou font de brutales culbutes. En veut-on une preuve? D'Espagne viendra, un jour, une révélation : un auteur dramatique méconnu, antérieur à Corneille, antérieur même à Guillen de Castro, une sorte de génie primitif, lequel, avec beaucoup de maladresses, mais aussi avec de sublimes trouvailles, campa le *Cid* sur la scène. Corneille l'a imité, lui a emprunté plus d'un trait. Diamante, — car il s'agit de Diamante, — a su mieux dire que Corneille :

Je sais que je suis fille et que mon père est mort.

Il faut, en toute justice, lui restituer ce magnifique vers Cornélien :

Le poursuivre, le perdre et mourir après lui.

Et Voltaire d'écrire : « Un secrétaire de la reine Marie de Médicis, nommé Chalons, retiré à Rouen dans sa vieillesse, conseilla à Corneille d'apprendre l'espagnol, et lui proposa d'abord le sujet du *Cid*. L'Espagne avait deux tragédies du *Cid* : l'une de Diamante, intitulée *el Honrador de su padre*, qui était la plus ancienne; l'autre *el Cid*, de Guillem de Castro, qui était la plus en vogue; on voyait dans toutes les deux une infante amoureuse du *Cid*, et un bouffon, appelé le valet gracieux, personnages également ridicules; mais tous les sentiments généreux et tendres dont Corneille a fait un si bel usage sont dans ces deux originaux. Je n'avais pu encore déterrer le *Cid*, de Diamante, quand je donnai la première édition des *Commentaires sur Corneille*; je marquerai dans celle-ci les principaux endroits qu'il traduisit de cet auteur espagnol. » Hélas! Voltaire déjà mal inspiré, en affirmant que le *Gil Blas de Santillane* « est entièrement pris du roman espagnol intitulé *La Vida del escudero don Marcos de Obregon* », avait donné dans un bien redoutable panneau, puisque Diamante, né en 1725, était encore tout gamin, quand Paris pour Chimène eut les yeux de Rodrigue.

De toute manière, il semblait que la France, pour mieux se tourner vers l'Angleterre, se détournait de l'Espagne. L'Angleterre avait des droits incontestables à la primauté. Entre autres choses, la France lui devait de la science, des idées politiques et philosophiques, un renouvellement de l'esprit français au contact de l'humour. Mais la mode, qui vole au secours des victoires, s'en mêlait aussi. Soyons persuadés qu'au terme de son deuxième article sur l'Apologie des Femmes par Dom Feijoo, l'abbé Prévost n'éprouvait aucun remords, et même aucun regret; mais, tenant sans doute à se prémunir contre les reproches des lecteurs, il imprimait une centaine de vers d'un Anglais qui fut aussi le champion des femmes; et proposant ce texte comme exercice d'entraînement à l'étude de la langue anglaise il concluait : « L'espace nous manque pour donner la traduction de cette pièce; mais en la remettant au Journal prochain, nous sommes sûrs de ne pas déplaire à ceux qui savent ou qui apprennent l'anglais; ils la traduiront eux-mêmes, pour se donner le plaisir de comparer leur traduction avec la nôtre. »

*
* *

Dans le tome III des *Lettres Érudites*, Feijoo nous renseigne sur les premières traductions italiennes : « En Italie, on fait en même temps trois traductions, l'une à Rome, l'autre à Naples, l'autre à Venise. J'ai été informé de la traduction de Naples par le traducteur lui-même, il y a environ quatre ans. Selon ses propres indications, il commença à traduire le quatrième tome; et j'ignore pourquoi il n'a commencé par où il est naturel de commencer. J'ai su qu'il y avait une traduction de Venise, parce que M. le Marquis de Santa Cruz del Viso l'avait signalée à mon camarade le Père Joseph Perez, professeur de vèpres de Théologie dans cette Université; il le lui apprit à Madrid en 1740. Si l'on en juge d'après le temps écoulé depuis que cette traduction fut amorcée, il est vraisemblable qu'elle est, aujourd'hui, entièrement parue. La traduction romaine fut la plus tardive, puisqu'elle date de 1744, et cependant c'est la seule qui me soit parvenue. Je n'ai que le tome premier. Le traducteur est l'abbé Marco Antonio Franconi, de l'Académie des Arcades de Rome. Les imprimeurs-éditeurs sont les frères Pagliarinis. Rien n'a été épargné pour la beauté de l'impression; excellent papier, lettres artistiques, ample marge, bonne reliure. Malheureusement, l'essentiel, c'est-à-dire la fidélité de la traduction, ne reçut pas ou ne put recevoir le même soin. En effet, s'il était raisonnable d'attendre, de la part d'un membre de l'Académie des Arcades, la parfaite connaissance de la langue italienne, on n'en peut dire autant, — et loin de là —, de ses connaissances en langue espagnole. Ainsi, il n'est pas rare que la signification propre des mots ou la fidélité du sens de la phrase laissent à désirer. A Rome, on se borna à remarquer que la traduction était sèche. C'est ce qu'écrivit le colonel D. Rodrigo de Peral, qui logeait, alors, à sept lieues de la ville. Peu après, m'adressant le volume, il m'avisa que pour la traduction du second tome et des suivants, on avait eu recours à une aide plus experte. J'imagine donc que l'Abbé Franconi a pris pour collaborateur quelque personne versée dans la connaissance des deux langues :

italienne et espagnole. Dans le prologue, il se promettait de poursuivre la traduction de toutes mes œuvres : *Dopo l'ottavo Tomo, compimento del Theatro Critico, vi darò la versione del primo Tomo delle Lettere Erudite, sperando di potervi presentare anche il secondo.* »

A Gênes, en 1777, l'abbé D. Antonio Eligio Martinez publie une nouvelle traduction italienne du *Théâtre Critique*, chez Giuseppe Pizzorno : présentation très soignée, texte sur deux colonnes, additions en notes, biographie détaillée de Feijoo, inspirée par celle de l'édition espagnole de 1773.

L'estime que témoigna à Feijoo un pape d'origine bénédictine ne saurait nous étonner. Avant d'être élevé au trône pontifical, Benoît XIV avait prouvé le libéralisme de son esprit critique. A maintes reprises, — qu'il s'agisse des règles à appliquer pour démasquer les fausses guérisons miraculeuses, ou du crédit à accorder aux hérétiques hors des matières de la foi, Feijoo se recommande de lui. De son côté, Benoît XIV, dans une Lettre Encyclique, destinée à préserver la musique religieuse d'un affadissement excessif, cite Feijoo à trois reprises. Si le pape admet, en définitive, les violons proscrits par Feijoo, il est d'accord avec lui pour déconseiller les enjolivements et les mignardises, ainsi que l'abus des instruments profanes.

Dès 1733 le cardinal Cienfuegos avait écrit à Feijoo pour lui témoigner « sa vénération », louer sa modestie, l'inviter à instruire le monde « de plus haut encore ». Au mois de mars 1749 le cardinal Querini lui adressait, de Brescia, la lettre suivante : « Désireux, depuis longtemps, de vous marquer l'estime tout à fait distinguée que j'ai pour votre admirable talent dans la critique et les sciences les plus sublimes, je m'empresse de saisir l'occasion que m'offre le voyage en Espagne du cardinal Portocarrero, qui emportera avec lui cette lettre en franchissant la Méditerranée. En même temps que cette lettre, vous recevrez quelques petites productions de moi, que je me hasarde à vous offrir, persuadé que vous les accueillerez avec une délicate bienveillance. »

Feijoo crut, à tort, qu'une traduction était sur le point de paraître en Allemagne. Ce qui l'avait induit en erreur, c'est que le baron de Schomberg avait réclamé à l'un de ses correspondants espagnols un

résumé de sa vie, avec tous détails sur sa naissance, région d'origine, noms et qualités des parents, âge, date d'entrée dans les ordres, études, emplois, honneurs. Cette demande circonstanciée avait intrigué les amis du Bénédictin; et l'un d'eux y avait même fait allusion dans une approbation au tome V du *Théâtre Critique*. Morayta, qui s'est renseigné sur l'influence de Feijoo en Allemagne, propose une explication très plausible. Le baron de Schomberg, appartenant à l'illustre famille des Dietrich von Schünberg, (dont quelques membres passèrent en France, où ils changèrent leur nom en Schomberg), grand amateur de livres, réunit une remarquable bibliothèque, fort bien fournie en œuvres de littérature espagnole. Les renseignements demandés intéressaient surtout le bibliophile. Morayta n'a pas trouvé trace de traduction du *Théâtre Critique* en Allemagne, avant 1791. A cette date paraît une traduction, très réduite, selon le goût allemand : rejet ou élagage des citations des Pères de l'Église et des citations latines, omission « des digressions de goût hollandais », suppression des discours scientifiques périmés.

Ce volume, portant le titre de « Kritik gemeiner Irrtümer von Benito Feyjoo » est publié à Gotha, chez K. W. Ettinger [Morayta, p. 238]. Il n'est pas sans intérêt de lire dans la Préface : « Je ne suis pas l'ordre de l'auteur, parce qu'il n'a suivi aucun ordre, mais je me suis efforcé, en revanche, de ne pas altérer le caractère et la tenue du style de l'original, car la grâce et la beauté de l'expression sont une de ses qualités éminentes. Les rapports de la langue espagnole avec la nôtre ne sont pas déterminés, comme c'est le cas pour les langues anglaise et française. Je n'ai eu ni guide, ni prédécesseur, et j'espère avoir droit à une indulgence d'autant plus grande que je n'ai pas voulu introduire dans mon travail le génie de la langue allemande, mais conserver celui de la langue espagnole. »

Sur ses lecteurs anglais, la seule précision que puisse nous donner Feijoo est la suivante : « Je sais seulement que le Théâtre est entré en Angleterre, depuis quelques années. C'est ce que m'autorise à croire une lettre d'un Anglais, dont j'ignore le nom, parce qu'il n'a pas signé, de même que j'ignore comment le pli a été introduit dans le courrier de Madrid. » Le correspondant anonyme rectifiait une erreur de Feijoo

et lui faisait remarquer que l'écriture abrégée était pratiquée, et même enseignée en Angleterre. Il joignait à sa lettre un échantillon. Documenté de la sorte, Feijoo ne sera pas surpris de lire dans le Dictionnaire Critique de Bayle que « cet art est connu et pratiqué de nos jours en Angleterre, mieux que partout ailleurs ».

Morayta signale une traduction anglaise des discours concernant l'incertitude de la médecine et les règles pour conserver la santé, parue en 1767, sous le titre de : « Rules for preserving.... health particularly With regard to studious persons, in three treatises translated from the Spanish of the Rever. father Feyjoo, Master general of the Order of St. Benedict. » Cette traduction anglaise fut, à son tour, traduite et annotée en allemand par un médecin de l'hôpital Saint-Jean de Leipzig : « Diätetik vorzüglich zur Studirende von Vater Feyjoo, General des Benedictiner Ordens », et présentée comme l'œuvre étonnante, non pas d'un médecin, mais d'un moine espagnol incomparable. Ajoutons aux renseignements de Morayta qu'en 1778, trois discours de Feijoo avaient eu les honneurs d'une traduction anglaise : « Three essays or Discourses on the following subjects : A defence or Vindication of the Women. — Church Music. — A comparison between Antient and Modern Music — Translated from the Spanish of Feijoo by a Gentleman — London Printed for T. Becket »; et, que d'après Millares Carlo, une traduction de plusieurs discours du *Théâtre* fut publiée entre 1777 et 1780 par John Brett, capitaine de la marine anglaise. Marañón fait observer qu'avant 1767 Clarke avait publié la traduction de deux Discours sur la Médecine dans ses « Letters concerning the Spanish Nation » [Londres, 1763], où il fait un grand éloge de Feijoo.

A la faveur d'une approbation au 6^e tome du *Théâtre Critique*, le P. Joseph Perez donne quelques détails sur les admirateurs portugais de Feijoo : Don Francisco Botello de Morais y Vasconcelos, au seuil de son poème épique l'*Alphonse*, malmenant des Zoïles ignorants et indignes, vante la critique sensée, érudite et délicate du Grand Benito Feijoo, et ce n'est point par hasard qu'il l'appelle *Grand*, car il confirme cette épithète dans ses *Cuevas de Salamanca*; Feijoo est cité deux fois avec les plus vifs éloges, dans l'*Expediitio Hispanica Apos-*

toli Sancti Jacobi Majoris imprimée à Lisbonne en 1732 ; Don Joseph Suarez de Silva, membre de l'Académie Royale de l'Histoire, désireux d'échanger une correspondance, lui a écrit une lettre extrêmement flatteuse. Autres précisions, de la main même de Feijoo : aucune nation n'a accueilli ses écrits avec autant d'empressement que la nation portugaise. « J'en atteste la grande vente de mes livres, qui s'est faite et qui se fait toujours, au Portugal. J'en atteste l'illustre et docte aristocrate Portugais [le comte d'Erizeyra], qui s'était consacré à la tâche absorbante d'illustrer par de nouvelles preuves toutes mes opinions particulières et qui, presque à la veille de l'impression, à ma grande douleur, — douleur partagée par toute la République des Lettres —, fut surpris par la mort. J'en atteste un autre Portugais [Don Diego de Faro y Vasconcelos], qui prit la peine fastidieuse de dresser une table générale des matières de mes œuvres, en un volume à part, bien reçu en Espagne. Et j'en puis fournir encore un autre témoignage : un religieux Portugais, peu versé dans les matières qui firent l'objet de mes spéculations, ayant publié, en 1743, un livre, où il s'efforçait de combattre plusieurs de mes assertions, fut découragé par l'accueil de ses compatriotes. L'insuccès l'a, sans doute, dissuadé de poursuivre ; car l'impression d'un tome *premier* prouve, évidemment, qu'on en prévoit plusieurs. »

Ces dernières lignes sont à l'adresse de Fr. Bernardino de Santa Roza, Docteur en Théologie, du Collège Royal de Saint-Thomas à Coïmbre. A la critique de Santa Roza, Feijoo avait déjà répondu par une critique peu amène. Il s'était contenté de juger sur le titre de l'ouvrage, relevé par un de ses correspondants dans la *Gazette de Lisbonne* : « Théâtre du Monde Visible, Philosophique, Mathématique [Géographique, Polémique, Historique, Politique et Critique], ou entretiens variés sur toutes sortes de matières, pour rendre sensible la beauté de l'Univers et combattre plusieurs Discours du très Savant Fr. Benito Jeronimo Feijoo » ; et il avait conclu que « cette imitation ridicule et pédante du titre de son *Théâtre* suffisait, à elle seule, à disqualifier un auteur » ; qu'au surplus tout semblait annoncer un second plagiat, celui du *Spectacle de la Nature* de l'abbé Pluche. En vérité, le « Théâtre du Monde visible » est une œuvre inégale, où tout n'est pas à rejeter mais

où le médiocre l'emporte. Santa Roza a parfois raison contre Feijoo; mais le plus souvent ses explications sont puérides. S'il fait figure d'esprit pondéré ou curieux, quand il repousse l'amphibie de Lierganes, ou quand il expose des procédés de vol humain, il est bien suranné, quand il admet le chant du cygne et bon nombre de fariboles.

Le Portugal tenait une place de choix dans les souvenirs d'enfance de Feijoo. Avec les Portugais, ainsi qu'entre amis, tantôt il badine, tantôt il parle sérieusement, et même sur un ton ému. Il lit dans la *Menagiana* qu'à la suite d'un combat perdu par les Portugais, on trouva sur le champ de bataille... 14 000 guitares précipitamment abandonnées; et il se porte garant de la vérité caricaturale, de la saveur de cette historiette portugaise : « je suis né aux confins du Portugal; je voyais passer par mon pays les pèlerins Portugais allant à Saint-Jacques; presque tous avaient une guitare sous le bras. En veine de plaisanterie, il rappelle les vers de Quevedo :

A tener alma melosa
Fuera Portugués machin....

Mais, ailleurs, il relève, sans songer à rire, des traits essentiels du caractère Portugais. Plusieurs sujets exposés par Feijoo, tels que la parenté et la filiation des langues Galicienne et Portugaise, la fable de l'Établissement de l'Inquisition, et même, pour ceux qui ne veulent point démordre du passé, la Médecine Transplantatoire de Curvo appartenaient de droit au Portugal. Là, comme en Espagne, et surtout comme en Galice, les superstitions, plus ou moins soumises à la critique, occupaient les esprits. Dans sa *Littérature Portugaise*, M. le Gentil fait remarquer que les *Cartas* de Francisco Xavier de Oliveira font parfois songer à Feijoo — « pierre philosophale, baguette magique, astrologie judiciaire, physiognomonie, chiromancie, géants, sirènes » —; qu'Oliveira se plaît à évoquer les coutumes et les superstitions observées dans sa jeunesse — « croyance aux loups-garous, aux possédés du démon, à la vertu des pierres précieuses, au mauvais œil. »

Millares Carlo cite une traduction Portugaise de la Lettre sur le Monstre à deux têtes de Medina Sidonia (Lisbonne 1737), et, entre 1746 et 1768 une présentation abrégée du *Théâtre Critique*, par

Jacinto Onofre y Anta (I. Coïmbre 1746, II. Lisbonne 1768). Mais il est bien évident que les Portugais lisaient, sans difficulté, les œuvres de Feijoo, dans le texte espagnol. Quand le décret autoritaire de Ferdinand VI mit fin en Espagne aux attaques de Soto y Marne, il sembla que la dispute se réfugiait au Portugal. Les *Observaciones criticas joco-serias* d'Antonio Llontisca y Ribas (Lisbonne, 1751) tournent en ridicule Soto y Marne. Une riposte surgit aussitôt : *Mañanitas del Molar* (Lisbonne, 1752). Les deux brochures sont écrites en espagnol ; la seconde, malgré des passages alambiqués, une langue trop volontiers triviale, n'est pas dénuée de verve, au point de faire songer, parfois, à la manière de Torres Villarroel, ou à celle du P. Isla.

La frontière du Portugal n'arrêtait pas plus les polémiques qu'elle n'arrête les fleuves de la péninsule. Mañer tire vanité de ce que le Portugal n'a pas boudé son « Antithéâtre Critique ». La *Véritable Méthode pour étudier* du « Barbadinho » (Verney) suscite en Espagne des discussions passionnées. Que l'on regrette ou non la place prise par cette polémique dans le *Fray Gerundio*, qu'on y voie ou non une digression prolixe, il faut reconnaître que l'un des maîtres de la satire espagnole au XVIII^e siècle, le P. Isla, désireux de venger les Jésuites, exerce sa verve aux dépens du « Capucin barbu », tout au long de dizaines et de dizaines de pages. Bien que Verney n'ait pas été tendre pour Feijoo, la chronologie autorise à se demander ce qu'il lui doit, car les neuf volumes du *Théâtre Critique* et les deux premiers des *Lettres Érudites* étaient déjà fort répandus, lorsque parut, en 1746, la « Véritable Méthode pour étudier ». Soto y Marne, avait cherché à les mettre dans le même sac, pour les besoins de sa cause. En réclamant le droit de venger l'honneur de l'Espagne, voici ce que son « Mémorial » représentait au Roi : « Il n'y a pas longtemps que le Portugais Luis Antonio Verney publia en deux tomes la *Méthode pour étudier*, afin de détromper, instruire et servir la nation portugaise ; mais comme il couvrait d'infamie l'érudition, le jugement, l'intelligence critique des Universités, des Écoles et des Doctes de ce Royaume, le Magistrat Royal lui défendit de poursuivre cette œuvre et permit l'impression d'une Apologie destinée à racheter l'honneur littéraire de la Nation, et à combattre cette méthode. »

L'attitude de Soto y Marne est fort explicable; plus troublant est le fait que le Père Isla en attaquant Verney semble porter des coups à Feijoo. Si, à l'époque où il écrivit le « Fray Gerundio », Isla n'est plus le pétulant défenseur du « Théâtre critique », on ne peut le soupçonner d'une trahison. Il apparaît, pourtant, que le distinguo de la Préface ressemble fort à un aveu : « Il [Verney] traite le très Révérend, très érudit, savant et sage grand Maître Feijoo, comme il traiterait un enfant de chœur. Et c'est d'autant plus comique que sur les points où ils sont d'accord tous les deux, le Barbadiño raisonne exactement comme le Maître Feijoo, sous la réserve que celui-ci présente ses arguments avec force, beauté, nerf, efficacité, modestie et que celui-là, les amenant mal, les laisse tomber avec mépris du haut de sa jactance. »

Jusqu'à quel point Verney a-t-il imité Feijoo? Dans quelle mesure ont-ils puisé aux mêmes sources et ont-ils poursuivi un but commun? Hernani Cidade les rapproche, dans un article nourri : « Uma Revolução na vida mental da península. » La question n'est point une question de détail, car Verney a exercé une grande action. En Espagne même il a été traduit, prohibé, combattu, publié et loué. L'influence de Feijoo au Portugal a, à juste titre, intéressé les érudits et les critiques portugais; elle leur fournira encore matière à des recherches. Tout en restant inespérément attaché à des traditions révolues, le Portugal connu, au XVIII^e siècle, des réformes particulièrement hardies.

En Amérique espagnole, le *Théâtre Critique* éveilla très vite l'attention. Feijoo avait dénoncé et combattu le préjugé attribuant aux Espagnols-Américains une vieillesse, — intellectuelle et physique —, prématurée. Cette opinion, qui n'était point récente, n'en était que plus enracinée. Dans l'« Histoire Naturelle de la Nouvelle-Espagne » composée par Henrico Martinez (Mexico, 1606), nous lisons deux titres de chapitres, qui, à eux seuls, suffiraient à nous édifier : « Chapitre XII, qui traite de la complexion, en général, des Indiens de cette Nouvelle-Espagne, et des Espagnols qui y naissent et habitent. » « Chapitre XIII, qui traite de la cause de la décadence intellectuelle et physique que subissent dans ces contrées les originaires d'Espagne ou des autres parties de l'Europe. » On trouverait difficilement un éloge de Feijoo plus

enflammé que celui de Pedro de Peralta Barnuevo dans son poème épique sur la Conquête du Pérou, paru à Lima en 1732. Peralta remercie Feijoo de sa courageuse campagne contre des préjugés tenaces, exalte son érudition et consacre à sa gloire plusieurs strophes du septième chant :

.... *Parecerá, que en el Imperio humano,
Si se eligiera, él fuera Soberano.*

La gratitude vibrante de Peralta était doublement explicable. Dans le palmarès des gloires créoles, dressé par Feijoo, il figurait en compagnie de deux autres Péruviens, dont l'un, de marque, Don José Pardo de Figueroa, avait déjà été loué par le Père Vanière. Feijoo avait si bien mérité du Pérou qu'un général, Don Ignacio de Escandon, publiait à Lima, en 1765, un panégyrique du Maître adoré, « Gloire des Gloires ». Tous les pays espagnols ne furent pas aussi bien partagés ; un jour le Franciscain Granados y Gálvez se plaindra de la part trop chiche accordée au Mexique ; il n'en resta pas moins que Feijoo s'était fait le défenseur de tous les créoles, qu'il avait inséré dans le *Théâtre Critique* une petite bibliographie des auteurs qui célèbrent la vivacité de leur esprit, et qu'il avait tracé un tableau très flatteur de la jeunesse studieuse des Écoles et Universités Américaines.

L'action de Feijoo aurait été bien plus limitée, s'il avait accepté l'Évêché que Philippe V lui offrait, en Amérique. L'action de l'écrivain s'exerça à travers tout le Nouveau Monde. Une enquête sur ce sujet serait très vaste ; l'importance du Brésil, et le rôle historique qu'il joua, empêcherait, d'ailleurs, de se limiter aux pays de langue espagnole. Bien des études particulières seraient indispensables, avant de tenter une étude d'ensemble. Les idées sont multiples ; le champ d'influence, immense et divers. On a relevé l'inspiration de Feijoo dans les tentatives de réforme de l'Université de la Havane. On retrouverait sa trace fort loin des Antilles. Le Nouveau Monde était plus malléable, plus plastique que l'Ancien.

La défense des Espagnols-Américains n'était qu'une preuve de plus, — mais si attachante ! — du libéralisme de Feijoo. Certes, beaucoup

d'idées du « Théâtre Critique » et des « Lettres Érudites » avaient déjà été exprimées dans d'autres langues, mais la grande nouveauté, — ce dont on était depuis trop longtemps déshabitué, — c'est qu'elles arrivaient toutes jeunes de la Vieille Espagne, exposées en un langage clair, persuasif, familier. Dès lors, comment rester insensible à cette manière opiniâtre, éloquente, de confronter les nations; d'augurer pour l'avenir une civilisation « circulatoire » et universelle, non point jalousement figée en quelque recoin de l'Europe; d'offrir, ainsi, aux peuples neufs de magnifiques espoirs?

TABLEAU CHRONOLOGIQUE DES ŒUVRES DE FEIJOO

(Dates extrêmes fournies par les dédicaces, approbations ou censures, licences, errata et taxes.)

(Les titres des œuvres se trouvant aux pages suivantes dans le même ordre, les abréviations ne peuvent donner lieu à aucune ambiguïté).

AP. SC.	Septembre	1725		
T. C. I.	Juin	1726	Août	1726
R. M.	Novembre	1726		
R. D.	Février	1727	Mars	1727
T. C. II.	Décembre	1727	Mars	1728
T. C. III.	Décembre	1728	Avril	1729
I. A.	Novembre	1729	Décembre	1729
T. C. IV.	Mai	1730	Décembre	1730
T. C. V.	Octobre	1732	Juin	1733
T. C. VI.	Janvier	1734	Août	1734
T. C. VII.	Janvier	1736	Juillet	1736
T. C. VIII.	Septembre	1738	Février	1739
T. C. IX.	Novembre	1739	Janvier	1741
C. E. I.	Février	1742	Août	1742
C. E. II.	Mars	1744	Avril	1745
J. R.	Juillet	1749	Septembre	1749
C. E. III.	Novembre	1749	Juillet	1750
C. E. IV.	Octobre	1752	Juillet	1753
N. S.	Décembre	1755	Avril	1756
C. E. V.	Août	1759	Avril	1760
AD.	Publication	posthume		

APPENDICE II

TABLES DES MATIÈRES DES ŒUVRES DE B. FEIJOO

[Pour faciliter les recherches à ceux qui ne disposent pas d'une édition complète, nous marquons par l'astérisque initial les Discours ou Lettres qui se trouvent dans le tome LXVI de la B. A. E., et par l'astérisque final les Discours ou Lettres publiés dans les quatre tomes de LA LECTURA.]

Apologia del Scepticismo Médico.

Datée d'Oviedo, 1^{er} septembre 1725.

THEATRO CRITICO UNIVERSAL

TC. I.

Dédié à Joseph de Barnuevo, Général des Bénédictins d'Espagne.

Ded. : 25 août 1726. — *Apr.* : 27 juin, 2 et 3 juillet 1726. — *Lic.* : 5 juillet, 8 août 1726. —
Carta de D. Luis de Salazar : 11 août 1726. — *E.* : 16 août 1726. — *T.* : 23 août 1726.

I. *Voz del Pueblo*	1
II. Virtud, y Vicio.	19
III. Humilde, y Alta Fortuna.	49
IV. *La Politica mas Fina	77
V. Medicina*	109
VI. Regimen para conservar la Salud	148
VII. *Desagravio de la Profession Literaria*	177
VIII. *Astrologia Judiciaria, y Almanagues*	189
IX. Eclipses	216
X. Cometas	223
XI. Años Climatericos	232
XII. *Senectud del Mundo.	241
XIII. Consectario contra Filosofos Modernos.	263
XIV. *Musica de los Templos	288
XV. *Paralelo de las Lenguas*	314
XVI. *Defensa de las Mugeres ¹	331

N. B. — *Ded.* : Dédicace. — *Apr.* : Approbations et Censures. — *Lic.* : Licences. — *E.* : Errata. —
T. Taxe. — 1. Incomplet dans la B. A. E.

Respuesta a los Doctores Martinez, Aquenza y Ribera.*Dédiée à Joseph Garcia, Evêque de Sigüenza.**Ded. : 6 novembre 1726.***Respuesta al Discurso Physiologico Médico del Doctor D. Francisco Dorado.***Dédiée aux glorieux Martyrs San Julián et Santa Basilia.**Lic. : 28 février, 1^{er} mars 1727.***TC. II.***Dédié à Antonio Sarmiento, Evêque de Jaca.**Ded. : 18 février 1728. — Apr. : 6, 28 décembre 1727; 28 février 1728. — Lic. : 18 décembre 1727, 9 janvier, 13 janvier 1728. — E. T. : 6 mars 1728.*

I. *Guerras Filosoficas.	1
II. Historia Natural.	28
III. Artes Divinatorias.	55
IV. Profecias supuestas*.	77
V. Uso de la Magica.	103
VI. *Las Modas ¹	139
VII. *Senectud Moral del genero humano	158
VIII. *Sabiduria Aparente	179
IX. *Antipatia de Franceses, y Españoles*.	193
X. Dias Criticos.	200
XI. Peso del Aire	212
XII. *Esfera del Fuego	222
XIII. Del Antiperistasis	230
XIV. Paradoxas Physicas.	238
XV. *Mapa intelectual, y cotejo de Naciones.	269
Carta Defensiva del Doctor Martinez.	289
Respuesta al Doctor Martinez.	321
Veritas Vindicata.	353

TC. III.*Dédié au Monastère de San Julián de Samos.**Ded. : 13 décembre 1728. — Apr. : 20, 23 décembre 1728, 24 avril 1729. — Lic. : 13 janvier, 19 février, 14 mars 1729. — E. : 31 mars 1729. — T. : 4 avril 1729.*

I. Saludadores.	1
II. Secretos de Naturaleza	18
III. *Sympathía, y Antipathía.	42
IV. *Duendes, y Espiritus familiares*.	68
V. *Vara divinatoria, y Zahories*.	83

I. Incomplet dans la B. A. E.

VI. *Milagros supuestos.	97
VII. Paradoxas Mathematicas.	127
VIII. *Piedra Filosofal.	157
IX. *Racionalidad de los Brutos.	179
X. *Amor de la Patria, y Passion Nacional*.	212
XI. Balanza de Astrea, o recta administracion de la Justicia*.	236
XII. La ambicion en el Solio	257
XIII. Scepticismo Filosofico	278
XIV. La Verdad Vindica da	334

Ilustracion Apologética.

Dédiée à Francisco de Berganza, Général des Bénédictins d'Espagne.

Ded. : 3 décembre 1729. — Apr. : 20 novembre; 6 et 13 décembre 1729. — T. : 24 décembre 1729.

TC. IV.

Dédié à l'Infant Charles de Bourbon-Farnèse [le futur roi d'Espagne Charles III].

Ded. : 4 novembre 1730. — Apr. : 21 mai, 11, 15 août 1730. — Lic. : 27 août, 28 septembre, 11 novembre 1730. — E. : 9 décembre 1730. — T. : 11 décembre 1730.

I. Virtud Aparente	1
II. *Valor de la Nobleza, è influxo de la sangre.	26
III. Lamparas inextinguibles.	44
IV. El Medico de si mismo.	64
V. Peregrinaciones Sagradas, y Romerias.	99
VI. *Españoles Americanos.	110
VII. Merito, y fortuna de Aristoteles	127
VIII. *Reflexiones sobre la Historia.	165
IX. Transformaciones, y transmigraciones Magicas	226
X. Fabula de las Batuecas, y Paisés imaginarios.	241
XI. Nuevo caso de Consciencia.	268
XII. *Resurreccion de las Artes, y Apologia de los Antiguos.	280
XIII. *Glorias de España, primera parte*	320
XIV. *Glorias de España, segunda parte*	368

TC. V.

Dédié à Juan de Goyeneche, Seigneur de Belsunce, Grand Trésorier de la Reine.

Ded. : 4 mars 1733. — Apr. : 20 octobre, 28 novembre, 23 décembre 1732. — Lic. : 12 novembre, 1^{er} décembre 1732, 10 janvier 1733. — E. : 16 juin 1733. — T. : 18 juin 1733.

I. Regla Mathematica de la Fee Humana.	1
II. *Physiognomia.	29

III. Nuevo Arte Physiognomico	62
IV. Maquiabelismo de los Antiguos.	73
V. *Observaciones Comunes.	104
VI. *Señales de muerte actual	124
VII. El Aphorismo Exterminador.	150
VIII. Divorcio de la Historia, y la Fabula	159
IX. Nuevas Paradoxas Physicas	180
X. Libros Politicos.	233
XI. El gran Magisterio de la Experiencia	248
XII. Nuevas propiedades de la Luz.	285
XIII. Existencia del Vacio	295
XIV. Intransmutabilidad de los Elementos.	311
XV. Solucion del gran Problema Historico sobre la poblacion de la Ame- rica, y revoluciones del Globo Terraqueo.	320
XVI. *Tradiciones Populares	351
XVII. Nueva precaucion contra los artificios de los Alquimistas, y Vin- dicacion de el Autor contra une grossera calumnia	368

TC. VI.

Dédié à Bernardo Martín, Général des Bénédictins d'Espagne.

Ded. : 4 avril 1734. — Apr. : 16 janvier 1734, 8 mars, 8 juin 1734. — Lic. : 2 février, 16 mars, 9 avril 1734. — E. : 27 juillet 1734. — T. : 3 août 1734.

I. *Paradoxas Politicas, y Morales.	1
II. *Apologia de algunos Personages famosos en la Historia	77
III. Fabula del Establecimiento de Inquisicion en Portugal.	151
IV. Hallazgo de Especies perdidas.	167
V. Consectario del Discurso antecedente sobre la produccion de nuevas Especies.. . . .	193
VI. Maravillas de la Naturaleza.	202
VII. Satyros, Tritones, y Nereidas.	235
VIII. *Examen filosofico de un peregrino suceso de estos tiempos.	251
IX. *Impunidad de la Mentira	293
X. Chistes de N*.	308
XI. *Razon del Gusto*	331
XII. *El « No sé qué »	345
XIII. El Error Universal	360

TC. VII

*Dédié à Francisco Xavier de Goyeneche, Doyen du Conseil Royal des Indes [c'est au Père
que fut dédié le t. V].*

Ded. : 14 avril 1736. — *Apr.* : 27 janvier, 2 février, 15 mars 1736. — *Lic.* : 11 février, 1^{er} mars, 18 avril 1736. — *E.* : 28 juillet 1736. — *T.* : 30 juillet 1736.

I. Lo Maximo en lo Minimo	1
II. *Peregrinaciones de la Naturaleza	28
III. Color Ethiopico	69
IV. Las dos Ethiopias : y Sitio de el Paraíso	95
V. Venida de el Anti-christo; y fin de el Mundo	123
VI. *Purgatorio de San Patricio*	156
VII. *Cuevas de Salamanca, y Toledo : y Magica de España.	180
VIII. *Toro de San Marcos ¹	205
IX. *La Quaresma Salutifera	226
X. *Verdadera, y falsa Urbanidad	239
XI. De lo que conviene quitar en las Sumulas.	285
XII. De lo que conviene quitar, y poner en la Logica, y Metaphysica	295
XIII. De lo que sobra, y falta en la Physica	305
XIV. De lo que sobra, y falta en la Enseñanza de la Medicina	336
XV. *Causas de el Amor*	347
XVI. *Remedios de el Amor*	379

TC. VIII.

Dédié au Cardinal Gaspar de Molina, Président de Castille.

Ded. : 10 février 1739. — *Apr.* : 10 août, 10 novembre, 16 novembre 1738. — *Lic.* : 23 septembre, 12 décembre, 28 décembre 1738. — *E.* : 6 février 1739. — *T.* : 21 février 1739.

I. *Abusos de las Disputas Verbales	1
II. *Desenredo de Sophismas.	13
III. *Dictado de las Aulas	31
IV. *Argumentos de Autoridad	42
V. *Fabulas Gazetales	55
VI. Demoniacos.	76
VII. Corruptibilidad de los Cielos	152
VIII. *Examen Filosofico de un suceso peregrino de estos tiempos	172
IX. Patria del Rayo	189
X. Paradoxas Medicas.	208
XI. Importancia de la Ciencia Physica para lo Moral	312
XII. *Honra, y provecho de la Agricultura*	354
XIII. *La Ociosidad desterrada, y la Milicia socorrida	391

1. Incomplet dans la B. A. E

TC. IX.

Dédié à Miguel de Herze, Général des Bénédictins d'Espagne.

Ded. : 20 octobre 1740. — *Apr.* : 30 novembre 1739; 24 avril, 28 avril 1740. — *Lic.* : 24 mai, 1^{er} septembre, 13 octobre 1740. — *E. T.* : 4 janvier 1741.

Tomo	I. Suplemento, ò Adiciones, y Correcciones à los <i>Discursos</i> de este Tomo	1
Tomo	II. Suplemento à este Tomo	23
	Explicacion de la Steganografia del Abad Trithemio	50
Tomo	III. Suplemento à este Tomo	80
Tomo	IV. Suplemento à este Tomo	99
	Traduccion de algunas Reflexiones del Marques de San Aubin sobre la Historia.	107
Tomo	V. Suplemento à este Tomo	166
	Dissertacion sobre la Campana de Velilla.	200
Tomo	VI. Suplemento à este Tomo	233
Tomo	VII. Suplemento à este Tomo.	287
	Explicacion de lo que es ser <i>Hombre de Bien</i>	296
	*Noticia, y vanidad de los <i>Philtros</i>	312
	*Dissertacion sobre el Salto de Leucadia	335
Tomo	VIII. Suplemento à este Tomo	350
	Respuesta a une Carta, que contiene diferentes objeciones al Discurso de los Demoniacos, y sobre la extension de la potestad de Exorcizar	360

N. B. — *Un certain nombre de pages de ce tome d'Additions ont été réparties dans la B. A. E. ou imprimées dans LA LECTURA.*

CARTAS ERUDITAS, Y CURIOSAS

CE. I.

Dédiées à Juan Avello y Castrillon, Évêque d'Oviedo

Ded. : 1^{er} mai 1742. — *Apr.* : 1^{er} février, 8 mars, 28 avril 1742. — *Lic.* : 28 février, 12 mars, 15 mai 1742. — *E.* : 11 août 1742. — *T.* : 17 août 1742.

I.	Respuesta à algunas questiones, sobre los quatro Elementos.	1
II.	Respuesta à algunas questiones sobre las qualidades Elementales.	27
III.	Sobre la portentosa porosidad de los cuerpos	51
IV.	*Sobre el influxo de la Imaginacion Materna, respecto del Feto.	59
V.	*Respondese à une objecion hecha al Autor, sobre el tiempo del descubrimiento de las variaciones del Imán.	75
VI.	*Respuesta à una Consulta sobre un Montruoso Infante, <i>Bicipite</i> , de Medina-Sydonia, etc	82

VII. *Sobre un Phosforo raro	105
VIII. *Sobre evitar los funestos errores de enterrar à los Hombres antes de tiempo*	109
IX. De las Batallas Aereas, y lluvias Sanguineas	118
X. Corrígese la errada explicacion de un Phenomeno (sobre la Nieve) y se propone la verdadera	130
XI. Sobre la resistencia de los Diamantes, y Rubies al fuego	136
XII. De los Demonios Incubos	142
XIII. A un Medico que embió al Autor un Tratado suyo, sobre las utilidades de la Agua, bebida en notable copia, y contra los Purgantes	146
XIV. A otro Medico, que embió al Autor un Escrito suyo, en que impugna el Tratado de el Medico antecedente	151
XV. De los Escritos Medicos del Padre Rodriguez Cisterciense	154
XVI. Del remedio de la Transfusion de la Sangre	160
XVII. Sobre la Medicina transplantatoria	165
XVIII. Que pesa más una arroba de Metal, que una de Lana	174
XIX. Sobre el transito de las Arañas de un tejado a otro	178
XX. *De los remedios de la Memoria	180
XXI. *Del Arte de Memoria	185
*Idéa del Arte de Memoria	194
XXII. Sobre la Arte de Raymundo Lulio	205
XXIII. En respuesta a una objecion Musical	209
XXIV. *De la Transportacion Magica de el Obispo de Jahen	212
XXV. Sobre la virtud curativa de Lamparones, atribuida à los Reyes de Francia	216
XXVI. Sobre la Sagrada Ampolla de <i>Rems</i>	225
XXVII. De algunas providencias economicas en orden à Tabaco y Cho- colate	233
XXVIII. *Sobre la causa de los Templarios	239
XXIX. Paralelo de Carlos XII, Rey de Suecia, con Alejandro Magno .	252
XXX. Sobre un Phenomeno raro de huevos de Insectos que pare- cen Flores	270
XXXI. *Sobre la continuacion de Milagros en algunos Santuarios . .	278
XXXII. Satisfaccion a algunos reparos, propuestos contra el <i>Discurso</i> <i>de los Chistes de N.</i>	287
XXXIII. *Defiendese la introduccion de algunas voces peregrinas, ò nuevas, en el Idioma Castellano*	292
XXXIV. Defensa precautoria contra una temida calumnia	301
XXXV. De la anticipada perfeccion de un Niño, en la estatura, y fuerzas corpóreas	309
XXXVI. Satisfaccion a un Gacetero	314

XXXVII. Sobre la fortuna del Juego	318
XXXVIII. De el Astrologo Juan Morin	325
XXXIX. A favor de los Ambi-dextros	333
XL. Sobre la ignorancia de las causas de las enfermedades	337
XLI. Sobre los Duendes	343
XLII. *Origen de la Fabula en la Historia	354
XLIII. *Sobre la multitud de Milagros*	366
XLIV. Maravillas de la Musica, y cotejo de la Antigua con la Moderna.	373
XLV. *Del valor <i>actual</i> de las Indulgencias Plenarias	382

C.E. II.

Dédiées à Francisco Maria Pico, Duc de la Mirandole, Grand-Maitre de la Maison du Roi.

Ded. : 2 mars 1745. — Apr. : 28 septembre, 8 octobre 1744, 4 mars 1745. — Lic. : 25 mars, 6 septembre, 26 septembre 1744. — E. : 4 avril 1745. — T. : 9 avril 1745.

I. Reforma de Abusos.	1
II. *Campana, y Crucifixo de Lugo, con cuya ocasion se tocan algunos puntos de delicada Physica.	11
III. Dimension Geometrica de la Luz	23
IV. Resuélvese una objecion contra la Carta antecedente, y se ilustra mas su assumpto.	31
V. Autores envidiados, y envidiosos	38
VI. La Eloquencia es Naturaleza, y no Arte*	45
VII. Dichos, y hechos graciosos de la <i>Menagiana</i> parte 1.	57
VIII. <i>Menagiana</i> , parte 2	86
IX. Experimentos del remedio de <i>Sufocados</i> , y virtudes nuevas de la <i>Piedra de la Serpiente</i>	118
X. Causa del frio en los montes muy altos	130
XI. *Examen de Milagros.	137
XII. Sobre la incombustibilidad del <i>Amianto</i>	150
XIII. *Sobre Raymundo Lulio.	158
XIV. Origen de la costumbre de brindar	199
XV. Si se vá diminuyendo, ò no, sucessivamente la agua del Mar.	206
XVI. *Causas del atrasso, que se padece en Hespaña en orden à las Ciencias naturales	215
XVII. Uso mas honesto de la Arte <i>Obstetricia</i>	235
XVIII. De la Critica.	241
XIX. Sobre el Nuevo arte del beneficio de la Plata*	258
XX. Remedio preservativo de los vinos facilmente corruptibles	264
XXI. Nuevas noticias en orden al caso fabuloso del Obispo de Jaen	268
XXII. Sobre el Embuste de la Niña de Arellano, con cuya ocasion se tocan otros puntos	274

XXIII. Sobre los Systemas Filosoficos	285
XXIV. Satisfaccion à un reparo Historico-Philosofico [19 Juillet 1744]	305
XXV. *Del Judio Errante*	309
XXVI. *Si hay otros Mundos*	319
XXVII. Sobre algunos puntos de Theologia Moral	328
XXVIII. Milagro de Nieva	355
XXIX. Hecho, y Derecho en la famosa question de las Flores de San Luis del Monte	360

Justa Repulsa De Iniquas Acusaciones.

Apr. : 26 août 1749, 1^{er} et 3 septembre 1749. — *Lic.* : 5, 10 et 11 septembre 1749. — *E. T.* : 13 septembre 1749 [sous forme de lettre signée à la date du 30 juillet 1749; 1^{re} édition, p. xxxii-115].

C. E. III.

Dédiées au Roi Ferdinand VI, par l'intermédiaire du Ministre Joseph de Carvajal y Lancaster.

Ded. : 12 juin 1750. — *Apr.* : 1^{er}, 3 juin 1750. — *Lic.* : 5 novembre 1749; 9 février, 1^{er} juin 1750. — *E. T.* : 15 juillet 1750.

I. *Falibilidad de los Adagios	1
II. De la vana, y perniciosa aplicacion à buscar Thesoros escondidos.	11
III. Sobre el Rhinoceronte, y Unicornio	23
IV. Sobre el Libro intitulado : <i>El Academico Antiguo, contra el Sceptico Moderno.</i>	29
V. Respuesta à dos Objeciones	71
VI. Sobre une Dissertacion Medica	77
VII. Sobre la Impugnacion de un Religioso Lusitano al Autor	87
VIII. Reconvençiones charitativas à los Professores de la Ley de Moysès	93
IX. Sobre un Libro nuevo de Medicina	129
X. Sobre los nuevos Exorcismos	135
XI. Causa de la destreza en el juego de Naypes	144
XII. *Causa de Savonarola*	153
XIII. *Dias Aziàgos	161
XIV. Sobre las traducciones de las Obras del Autor en otros Idiomas.	163
XV. Contra la pretendida multitud de Hechiceros	173
XVI. Sobre cierta lesion de la vista de un Cavallero	182
XVII. Cómo trata el Demonio à los suyos	187
XVIII. Sobre una extraordinarissima Inedia	206
XIX. Paralelo de Luis XIV, Rey de Francia, y Pedro el Primero Czar, ò Emperador de la Russia	220
XX. Sobre el Systema Copernicano	237

XXI. Del Systema Magno.	253
XXII. Sobre la grave importancia de abreviar las Causas Judiciales.	266
XXIII. Ereccion de Hospicios en España	278
XXIV. Exterminio de Ladrones.	285
XXV. Ingrata habitacion de la Corte*.	290
XXVI. Respuesta al Rmo P. M. Raymundo Pasqual, en assumpto de la doctrina de Raymundo Lulio.	299
XXVII. *Si es racional el afecto de compassion, respecto de los Irracionales*.	335
XXVIII. *De el descubrimiento de la circulation de la sangre, hecho por un Albeytar Español*.	344
XXIX. Sobre el Libro intitulado : <i>Indice de la Filosofia Moral Christiano-Politica</i> que compuso el Rmo P. Antonio Codorniu de la Compañia de Jesus.	354
XXX. Reflexiones Filosoficas, con ocasion de una Criatura humana, hallada poco hà en el vientre de una Cabra	358
XXXI. Sobre el adelantamiento de Ciencias y Artes en España. Y Apologia de los Escritos del Autor.	384
XXXII. Sobre la <i>España Sagrada</i> del Rmo P. M. Fr. Henrique Florez*.	422

CE. IV.

Dédiées à la Reine Maria Barbara de Portugal [épouse de Ferdinand VI], par l'Intermédiaire du Marquis de la Ensenada, Secrétaire d'État.

Ded. : 8 janvier 1753. — Apr. : 8, 20 janvier, mai 1753. — Lic. : 14 octobre 1752, 26 janvier 1753, 1^{er} février 1753. — E. : 14 juillet 1753. — T. : 18 juillet 1753.

I. El deleyte de la Musica, acompañado de la Virtud hace en la Tierra el noviciado del Cielo.	1
II. Contra los Interpretes de la Divina Providencia.	32
III. Sobre los Duelos, o Desafios	33
IV. De la Charlataneria de algunos Medicos advenedizos.	47
V. Causa de Ana Bolena.	58
VI. *Descubrimiento de una nueva Facultad, o Potencia sensitiva, en el hombre.	68
VII. *Sobre la Invencion del Arte, que enseña à hablar los Mudos*.	82
VIII. Despotismo, ò Dominio tyranico de la Imaginacion	96
IX. Sobre los Polvos purgantes del <i>Doctor Ailhaud</i> Medico de <i>Aix</i> de la Provenza.	107
X. Sobre un Proyecto de una Historia General de Ciencias, y Artes*.	122
XI. Sobre una Question Medica, si los que padieceron peste una vez, y sanaron, reinciden, ò no, en el mismo mal?	131
XII. Advertencias à los Autores de libros, y à los Impugnadores, o Censores de ellos	140

XIII.	Si en la prenda del Ingenio, exceden unas Naciones à otras*	151
XIV.	*Contra el abuso de acelerar, mas que conviene, los Entierros. . .	163
XV.	De los Philosophos Materialistas	185
XVI.	De los Francs-Massones	194
XVII.	En varias cosas pertenecientes al régimen de la salud, es mejor gobernarse por el <i>Instinto</i> que por el <i>Discurso</i>	210
XVIII.	*Impugnase un temerario, que pretendió probar ser mas favorable à la <i>Virtud</i> , la <i>Ignorancia</i> , que la <i>Ciencia</i>	221
XIX.	Danse algunos Documentos importantes à un Eclesiastico*. . . .	252
XX.	Reflexiones Criticas à dos Dissertaciones del Padre <i>Calmet</i> , sobre <i>Apariciones de Espiritus</i> ; y sobre los <i>Vampiros</i> , y <i>Brucolacos</i> . .	272
XXI.	Progresos del Systèma Philosophico de <i>Newton</i> , y del Astronomico de <i>Copernico</i>	300
XXII.	Por què no se dán à luz las muchas Cartas que el Autor ha recibido*. .	315
XXIII.	Exhortacion à un Vicioso para la enmienda de vida	318
XXIV.	Explicacion de un raro Phenomeno Igneo	335
XXV.	Escusase el Autor de aplicarse a formar Systèma sobre la <i>Electricidad</i> : Pero confirma su antiguo sentir sobre la <i>Patria del Rayo</i> con los experimentos <i>Electricos</i> [20 Octobre 1752]	342
XXVI.	*Que no veen los <i>Ojos</i> , sino el <i>Alma</i> : y se extiende esta Maxima à las demás sensaciones [22 Novembre 1752].	358

Nuevo Systhema sobre la causa physica de los Terremotos.

Apr. : 8, 17 mars; 6, 25 avril 1756. — *Lic.* : 18 février, 10 mars 1756.

Lettres de Feijoo datées des 3 et 17 décembre 1755; 13 et 25 janvier 1756.

[Présenté par Juan Luis Roche, dédié à l'Académie Portopolitana, imprimé à Puerto de Santa Maria].

CE. V.

Dédiées au Roi Charles III.

Ded. : 25 janvier 1760. — *Lic.* : 29 août, 13 novembre 1759; 29 avril 1760. — *E. T.* : 29 et 31 mars 1760
Deux Discours et vingt-quatre lettres.

I. D.	Persuasion el Amor de Dios, fundada en un principio de la mas sublime Metaphysica y que es juntamente un altissimo Dogma Theologico, revelado en la Sagrada Escritura.	1
II. D.	El todo, y la nada. Esto es, el Criador, y la Criatura. Dios, y el hombre. Discurso consiguiente à una parte de la materia del passado. En el qual, representando al Hombre su pequeñez, se procura abatir su Vanidad	26

I. Satisfacese à una Objecion contra una Assercion, incluida en el Discurso passado : Con cuya Ocasion se discurre sobre los Influxos de los Astros [10 Avril 1759].	65
II. Establecese la Máxima Philosophica de que en las Substancias criadas, hay Medio entre el Espiritu y la Materia. Con que se extirpa, desde los cimientos, el impto Dogma de los Philosophos Materialistas	91
III. Defensivo de la Fé. Preparado para los Españoles viajeros, ò residentes en Payses extraños	123
IV. Quál debe ser la Devocion del Pecador con Maria Santissima, para fundar, en su amoroso Patrocinio, la Esperanza de la eterna Felicidad. Doctrina, que se debe extender à la Devocion con otros qualesquiera Santos [Mai 1756]	151
V. Algunas advertencias sobre los Sermones de Misiones.	163
VI. El estudio no dá entendimiento*	179
VII. Resolucion decissiva de las dos dificultades mayores pertenecientes à la Physica, que se proponen en las Escuelas.	185
VIII. Dáse noticia, y recomiendase la Doctrina del Famoso Medico Español Don Francisco Solano de Luque.	204
IX. La advertencia sobrepuesta, à la Carta antecedente, manifiesta el motivo, y assumpto de la siguiente [1 ^{er} Octobre 1758], ...	229
X. *Dictamen del Autor sobre un Escrito, que se le consultò, con la idéa de un Proyecto, para aumentar la Poblacion de España, que se considera muy disminuida en estos tiempos [27 Juin 1757].	252
XI. Sobre la Ciencia Medica de los Chinos	262
XII. Respondese à cierto reparo, que un Medico docto propuso al Autor sobre la obligacion, que, en una Carta moral, en assumpto del terremoto, intimò à todos los que exercen la Medicina de obedecer la Bula <i>Supra Gregem Dominicum</i> de San Pio V.	273
XIII. Señales previas de Terremotos	278
XIV. *Critica de la Dissertacion, en que un Filosofo Estrangero designò la Causa de los Terremotos, recurriendo al mismo principio, en que anteriormente la havia constituido el Autor [10 Juin 1759].	286
XV. Al Assumpto de haverse desterrado de la Provincia de Estremadura, y parte del Territorio vecino, el profano Rito del <i>Toro</i> llamado de <i>San Marcos</i>	295
XVI. Descubrese quán ruinoso es el fundamento en que estriban los que interpretan malignamente las acciones ajenas, para juzgar, que aciertan por la mayor parte.	305
XVII. Con ocasion de explicar el Autor su conducta Politica, en el Estado de la Senectud, en orden al Comercio exterior, presenta algunos avisos à los Viejos, concernientes à la misma materia.	312

XVIII.	Descubrimiento de un nuevo remedio, para el recobro de los que, aun estando vivos, ò en los casos, en que se puede dudar si lo están, tienen todas las apariencias de Muertos	319
XIX.	Reforma el Autor una cita, que hizo en el tomo 4 del Theatro Critico; y despues tuvo motivo para dudar de su legalidad, con cuya ocasion entra en la disputa de qual sea el Constitutivo essencial de la Poesia [Décembre 1758].	326
XX.	Responde el Autor a una objeccion, que se le hizo contra la peregrina Historia del <i>Hombre de Lierganes</i> , que refiere en el Tomo 6 del Theatro Critico, Discurso 8, y cuya realidad autoriza mas en la Addicion à aquel Discurso, en el Suplemento del Theatro, à la pag. 280 [29 Octobre 1758]	337
XXI.	Sobre la mayor, ò menor utilidad de la Medicina, segun su estado presente, y virtud curativa del Agua Elemental [19 mai 1759].	341
XXII.	Dá el Autor la razon, por què, haviendo impugnado muchos, sus Escritos, ò alguna parte de ellos, respondió à unos, y no à otros [28 mai 1759]	366
XXIII.	Dissuade a un Amigo suyo, el Autor el estudio de la Lengua Griega, y le persuade el de la Francesa [14 Juillet 1759].	374
XXIV.	Reflexiones, que sirven a explicar, y determinar con mas precision el intento de la inmediata Carta antecedente.	399

Adiciones.

Le tome d'additions est *postérieur de 17 ans à la mort de Feijoo*.
Il comprend :

D. I.	Sobre la Recta Devocion y Adoracion de las Imagenes; y Decimas contra el Supuesto Milagro de Puerto Santa Maria	1
D. II.	Raices de la Incredulidad	21
	Relacion de los Estragos, que causò en la Ciudad de Oviedo aquella furiosa borrasca del año de 23, escrita à petition de los Señores Capitulares de aquella Santa Iglesia.	50
C. I.	Respuesta à las objeciones que se hicieron al Autor, sobre el Paralelo de Luis XIV, Rey de Francia, Y Pedro el Czar, Emperador de la Russia [28 Octobre 1750].	58
C. II.	Sobre el Mismo Assumpto.	71
C. III.	Al Mismo Assumpto	78
C. IV.	Satisface el Autor a una objeccion, que se le hizo contra la Patria de Pomponio Mela.	82
C. V.	Sobre el Tormento Material que padecen las Almas de el Purgatorio.	83
C. VI.	Sobre el Mismo Assumpto	84

- C. VII VIII-IX-X-XI. — Lettres sur les Tremblements de Terre, datées du 19 novembre 1755; 3 et 17 déc. 1755; 13 et 25 janvier 1756. Les 4 dernières avaient été publiées par l'Académie de Puerto Santa Maria. Voir [avant le tome V. des *Cartas Eruditas*]: NUESTRO SYSTHEMA. 88
- C. XII. Satisface el Autor a una supuesta equivocacion sobre los sacrificios, que hacian los vasallos de los Incas del Perú, ofreciendo al Sol victimas humanas. 130
- [Suivent la réimpression de l'APOLOGÍA DEL SCEPTICISMO MEDICO, p. 133 à 188; et de la RESPUESTA AL DISCURSO PHYSIOLOGICO MEDICO DEL DOCTOR FR. DORADO, p. 189 à 242].

APPENDICE III

ÉDITIONS DU XVIII^e SIÈCLE

du THÉÂTRE CRITIQUE, de l'ILLUSTRATION APOLOGÉTIQUE, de la JUSTE RÉPLIQUE, des LETTRES ÉRUDITES, figurant au Catalogue sur fiches de la Biblioteca Nacional de Madrid.

Theatro Critico Universal, o discursos varios en todo genero de materias para desengaño de errores comunes. Madrid, Imprenta de L. Francisco Mojados, de Franc. del Hierro y de los Herederos de este 1726-1740, 9 vol. in-4°. — Id., Madrid, Imprenta de Franc. del Hierro y sus Herederos, 1729-1743 (Incompleto) 4 vol. — Id., Madrid, Imprenta de la Viuda de Franc. del Hierro, Herederos de Fr. del Hierro 1732-1734, t. I à III. — Id., Madrid, Imprenta de la Viuda de Franc. del Hierro, Herederos de Fr. del Hierro, quinta Impression, 1733-1741, t. I à III. — Id., Madrid, Imprenta de la Viuda de Franc. del Hierro, sexta Impression, 1737-1753, t. I à III. — Id., Madrid, Perez de Soto, 1753, t. IV y VIII. — Id., Madrid, Domingo F. Arrojo, 1757, t. II. — Id., Madrid, Imprenta del supremo Consejo de la Inquisicion, 1759, t. IV. — Id., Madrid, Manuel Martin, 1760, t. V. — Id., Madrid, Imprenta de Ant. P. de Soto (de D. Gabr. Ramirez y de Ant. Marin), 1765, 8 vol. — Id., Madrid, por D. Joachin Ibarra, 1769, 8 vol. — Id., Madrid, por D. Joachin Ibarra, Impresor de Camara de S. Maj. Imprenta Real de la Gazeta. Imp. de D. Antonio de Sancha. Por Pedro Marin, 1773, 8 vol. in-4°. — Id., Madrid, por D. J. Ibarra (P. Aznar, B. Roman, A. Ortega y P. Marin) 1777-1779, 8 vol. in-4° — Id., Madrid, Imprenta de Blas Roman, 1781, in-4°. — Id., Madrid, Imprenta de la Viuda de F. del Hierro, 1783-1789, t. IV y VII. — Id., Pamplona, Imprenta de Benito Cosculluela, 1784, t. II y VII.

(A titre de point de repère nous signalons que nous avons vu : du tome I, une 5^e édition de 1733, une 7^e de 1742, une 8^e de 1749, une 10^e de 1758; du t. II, une 5^e édition de 1741, une 7^e de 1757; du t. IV, une 7^e édition de 1759; du t. VIII, une 9^e édition de 1773).

(Feijoo lui-même nous apprend dans le Prologue du t. VI, que la première édition de ce tome, — comme celle du t. V, — est de 3 000 exemplaires).

(Six ans après la parution du premier tome, Sarmiento écrit : le t. I a été imprimé 4 fois, le t. II et le t. III, 3 fois; l'illustr., 2 fois; on a tiré 2250 exemplaires du t. IV, et pourtant il faut le réimprimer, de même qu'il faut réimprimer pour la 5^e fois le t. I).

Ilustracion apologetica al primero y segundo tomo del Theatro Critico, donde se notan mas de quatrocientos descuidos al Autor de el Antitheatro, y de los setenta que en esta imputa al Autor del Theatro Critico, se rebaxan los sesenta y nueve y medio. Madrid, Francisco del Hierro, 1729, in-4°. — Id., Madrid, Imprenta Herederos de Francisco del Hierro, quarta impression, 1737, in-4°. — Id., Madrid, Imprenta Herederos de Francisco del Hierro, quinta impression, 1746, in-4°. — Id., Madrid, Imprenta Herederos de Francisco del Hierro, sexta impression 1751, in-4°. — Id., Madrid, Imprenta de Musica de D. Eugenio Bieco, septima impression, 1754, in-4°. — Id., Madrid, Imprenta de B. J. Ibarra, 1769, in-4°. — Id., Madrid, Imprenta de Miguel Escribano, 1773. — Id., Madrid, Imprenta de Pantaleon Aznar, 1777, in-8°. — Id., Madrid, Imprenta de Blas Roman, 1781, in-4°. — Id., Pamplona, Imprenta de B. Cosculluela, 1786.

Justa repulsa de Iniquas acusaciones. Carta en que manifestando las imposturas que contra el Theatro Critico y su autor dio a publico.... Fr. Francisco Soto y Marne... escribe a un amigo suyo... Fr. Benito Jeronimo Feijoo. Madrid, Antonio de Soto, segunda impression, 1749, in-4°. — Id., Madrid, Imprenta de los Herederos de la Viuda de Juan Garcia Infanzon, tercera impression, 1757, in-4°. — Id., Madrid, Imprenta de Miguel Escribano, 1773. — Id., Pamplona, Imprenta de B. Cosculluela, 1786.

Cartas Eruditas y Curiosas en que, por la mayor parte, se continua el designio del Theatro Critico Universal, impugnando o reduciendo a dudosas varias opiniones comunes. Madrid, Imprenta de los Herederos de Fr. del Hierro, 1742-1760, 5 vol. in-4°. El tomo 5° està impreso por Joachin Ibarra. — Id., Madrid, Imprenta de los Herederos de Fr. de Hierro, segunda impres., 1748-1761, 5 vol. in-4°. — Id., Madrid, Imprenta de los Herederos de Fr. del Hierro 1751-1961. 5 vol. in-4°. — Id., Madrid, Imprenta de los Herederos de Fr. del Hierro, quarta Impres., 1753-1759. — Id., Madrid, Imprenta J. Ibarra, quinta impres., 1761, in-4°. — Id., Madrid, Imprenta de D. Gabriel Ramirez, (de Ant. Perez de Soto y de J. de S. Martin) 1765, 5 vol. in-4°. — Id., Madrid, Imprenta de P. Marin, 1763-1764, in-4°. — Id., Madrid, Imprenta de Joachin Ibarra, 1770, 5 vol. in-4°. — Id., Madrid, Impr. de Miguel Escribano, Pedro Marin, Imprenta Real de la Gazeta, y Joachin Ibarra, 1773-1774, 5 vol. in-4°. — Id., Madrid, Imprenta Real de la Gazeta; Pedro Marin, 1773-1777, 5 vol. in-4°. — Id., Madrid, Imprenta de Blas Roman, 5 vol. in-4°, 1781. — Id., Pamplona, Impr. de B. Cosculluela, 5 vol. in-4° 1786.

APPENDICE IV

SOURCES ÉTRANGÈRES DE FEIJOO

A

Liste alphabétique des Sources Françaises
détaillées dans notre

“ BIBLIOGRAPHIE DES SOURCES FRANÇAISES DE B. FEIJOO ”

- | | |
|--|---|
| Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. | Calmet (Dom Augustin). |
| Académie des Sciences. | Catrou (François). |
| Académie française. | Caussin (Nicolas). |
| Alain de L'Isle. | Challes (Claude-François Millet de). |
| Andry de Boisregard. | Chambre (François Ilharart de). |
| Argonne. | Chardin (Jean). |
| Arnauld. | Charlevoix (Pierre-François-Xavier). |
| | Chevreau (Urbain). |
| Baillet (Adrien). | Chifflet (Jean-Jacques). |
| Baluze (Étienne). | Commanville (Echard Michel abbé de). |
| Bayle (François). | Commines (Philippe de). |
| Bayle (Pierre). | Corneille (Pierre). |
| Bellegarde (Abbé de). | Corneille (Thomas). |
| Belon (Pierre). | Cujas (Jacques). |
| Bèze (Théodore de). | |
| Blondel (David). | Daniel (Gabriel). |
| Bochart (Samuel). | Daubenton (Guillaume). |
| Bodin (Jean). | Deidier (Antoine). |
| Boileau (Abbé Charles). | Descartes. |
| Boileau-Despréaux (Nicolas). | Dictionnaire critique (<i>Voir</i> Bayle, Pierre). |
| Boisot (Abbé Jean-Baptiste). | Dictionnaire de Dombes (V. Trévoux). |
| Bossuet. | Dictionnaire de l'Académie française. |
| Bougeant (Guillaume-Hyacinthe). | Dictionnaire de Savérien. |
| Bouhours (Dominique). | Dictionnaire de Trévoux. |
| Bruhier d'Ablaincourt (Jacques-Jean). | Dictionnaire du Commerce. |
| Buffier (Claude). | Dictionnaires géographiques. |

- Dictionnaire géographique de Bau-
 drand.
 Dictionnaire historique (V. Moreri).
 Dodart (Denis).
 Du Halde (Jean-Baptiste).
 Du Hamel (Jean-Baptiste).
 Duncan (Daniel).
 Du Perron (Cardinal).
 Dupin (Louis-Ellies).
 Du Verdier (Antoine).
 Duverdier (Gilbert Saulnier).
 Estrées (François Annibal d').
 Fauchet (Claude).
 Félibien (André).
 Félibien (Jean-François).
 Fénelon (François Salignac de).
 Fermat (Pierre).
 Fernel (Jean).
 Feuillée (Louis).
 Fléchier (Esprit).
 Fleury (Claude).
 Fontenelle.
 Fourmont (Abbé Michel).
 Fournier (Georges).
 Frézier (Amédée-François).
 Gaguin (Robert).
 Gassendi.
 Gautier (Hubert).
 Gayot de Pitaval (François).
 Genebrard (Gilbert).
 Godefroy (Théodore).
 Gomberville (Marin Le Roy, seigneur
 de).
 Grégoire de Tours (Saint Grégoire).
 Grozelier (Nicolas).
 Guibert de Nogent.
 Guyard (Bernard).
 Haillan (Bernard de Girard, seigneur
 du).
 Hecquet (Philippe).
 Henrion (Nicolas).
 Herbelot de Molainville (Barthélemy).
 Huet (Pierre Daniel).
 Isnard de Grasse.
 Joinville (Jean sire de).
 Journal des Savants.
 Journal de Trévoux (*Voir* Trévoux).
 Jovet (Jean).
 Jurieu.
 Jussieu.
 Labat (Jean-Baptiste).
 Labbé (Philippe).
 Labruné (Jean de).
 La Bruyère.
 La Condamine (Charles-Marie).
 Lacroix (Claude).
 Lacroix (A. Phérotée de).
 La Fayette (Mme de).
 Lafitau (François-Joseph).
 Lahontan (Louis-Armand de Lom
 d'Arce baron de).
 La Martinière (Antoine Augustin
 Bruzen de la).
 La Mothe Le Vayer (François de).
 Languet de Gercy (Jean-Joseph).
 La Quintinie (Jean de).
 Larrey (Isaac de).
 Lebrun (Pierre).
 Le Clerc (Daniel).
 Le Clerc (Jean).
 Lecomte (Louis).
 Le François (Alexandre).
 Lémery (Louis).
 Lémery (Nicolas).
 Lettres édifiantes et curieuses des
 missions étrangères.
 Maignan (Emmanuel).
 Maimbourg (Louis).

- Mairan (Jean-Jacques Dortous de).
 Malebranche (Nicolas).
 Malezieu (Nicolas).
 Marcel (Guillaume).
 Marsollier (Jacques).
 Masson (Jean-Papire).
 Matthieu (Pierre).
 Ménage (Gilles).
 Mercure historique.
 Mézerai (François de).
 Molière.
 Monconys (Balthasar de).
 Montaigne.
 Montesquieu.
 Montfaucon (Bernard de).
 Moreri (Louis).
 Moreri de Brugnon (évêque de
 Langres).
 Morvan de Bellegarde (*Voir* Belle-
 garde).
 Muret (Marc-Antoine).
 Naudé (Gabriel).
 Nestesuranoï (*Voir* Rousset).
 Nicquet (Honorat).
 Nollet (abbé Jean-Antoine).
 Nostradamus (Michel de).
 Orléans (Pierre-Joseph d').
 Ouville (Antoine Le Métel sieur d').
 Ozanam (Jacques).
 Pagi (François).
 Pardies (Ignace-Gaston).
 Parfaict (François).
 Pascal.
 Pasquier (Étienne).
 Passerat (Jean).
 Patin (Guy).
 Peiresc (Nicolas-Claude Fabri de).
 Perrault (Charles).
 Perrot d'Ablancourt (Nicolas).
 Petit (médecin).
 Petit (Pierre de Montluçon).
 Pluche (Abbé Noël).
 Plumier (Charles).
 Postel.
 Primerose (Jacques).
 Priolo (Benjamin).
 Racine (Jean).
 Racine (Vincent).
 Rapin (René).
 Raynaud (Théophile).
 Réaumur.
 Régis (Pierre-Silvain).
 Regnault (Noël).
 République des Lettres.
 Rivière (Lazare).
 Rollin (Charles).
 Rousseau (Jean-Jacques).
 Rousset (Jean).
 Saint-André.
 Saint-Aubin (Legendre, marquis de).
 Saint-Evremond.
 Santeuil (Jean de).
 Sauveur (Joseph).
 Savary des Bruslons (Jacques).
 Scaliger (Joseph).
 Scudéry (Mlle de).
 Segrain (Jean Regnault de).
 Sorel (Charles).
 Souciet (Étienne).
 Spon (Jacob).
 Sponde (Henri de).
 Tavernier (Jean-Baptiste).
 Teissier (Antoine).
 Thévenot (Melchisédech).
 Thou (Jacques-Auguste).
 Tournefort (Joseph Pitton de).
 Tournemine (René-Joseph).
 Trévoux (Dictionnaire de).
 Trévoux (Mémoires de Trévoux).

Vallemont (Abbé de).
 Vanière (Jacques).
 Varillas (Antoine).

Vertot (René Aubert de).
 Voltaire.
 Winslow (V. Bruhier).

Pour les Sciences de la Nature et la Pensée française au XVIII^e siècle, on trouvera de précieux renseignements dans :

D. MORNET. *Les Sciences de la Nature en France au XVIII^e siècle.*

D. MORNET. *La Pensée française au XVIII^e siècle.*

B

LISTE DES AUTEURS ÉTRANGERS

(à l'exclusion des Auteurs français)
 cités le plus fréquemment par Feijoo

(Progression croissante : romain — italique — majuscules.)

Abelin [All.].
Addison [Angl.].
 Agrippa (H. Corn.) [All.].
Amort (Eusèbe d') [All.].
 BACON (François) [Angl.].
 Bacon (Roger) [Angl.].
 BAGLIVI [Ital.].
 BARCLAY [Angl.].
 Baronius (César) [Ital.].
 Barthius (Gaspard) [All.].
 Bartolucci (Jules) [Ital.].
Bellarmin [Ital.].
 Bembo [Ital.].
Benott XIV [Ital.].
Beyerlinck [Pays-Bas].
 Bianchini [Ital.].
Blount (Th. Pope) [Angl.].
Bluteau [Port.].
 BOERHAAVE [Pays-Bas].
 Botero [Ital.].
 BOYLE [Angl.].

Brown [Angl.].
Campanella [Ital.].
 Cardan [Ital.].
 Craanen [Pays-Bas].
Delrio [Pays-Bas].
Erasme [Pays-Bas].
 ETTMULLER [Allem.].
Gesner (Conrad) [Suisse].
Grotius (Hugo) [Pays-Bas].
Harisæcker [Pays-Bas].
 Jove (Paul) [Ital.].
 KIRCHER [All.].
Leibnitz [All.].
Leti (Gregorio) [Ital.].
 Leuwenhœck [Pays-Bas].
 Lipse (Juste) [Pays-Bas].
 Maracci [Ital.].
 Marinella (Lucrèce) [Ital.].
Menochius [Ital.].
 Métastase [Ital.].
Morus (Thomas) [Angl.].

<i>Muratori</i> [Ital.].	Sfondati [Ital.].
NEWTON [Angl.].	<i>Stanley</i> (Thomas) [Angl.].
Porta (J.-B.) [Ital.].	<i>Sydenham</i> [Angl.].
Ray (J.) [Angl.].	<i>Trithème</i> [All.].
<i>Redi</i> [Ital.].	Tozzi (Lucas) [Ital.].
REYS (Gaspar de los Reyes) [Port.].	
Ricaut (Paul) [Angl.].	Vieira [Port.].
Sanderus (Nicolas) [Angl.].	Vossius (G.-J.) [Pays-Bas].
<i>Scaliger</i> (J. César) [Ital.].	Vossius (J.) [Pays-Bas].
<i>Schott</i> (André) [Pays-Bas].	
<i>Schott</i> (Gaspard) [All.].	ZACCHIAS (Paul) [Ital.].
<i>Segneri</i> [Ital.].	ZAHN [All.].

N. B. *Il ne faut pas perdre de vue que Feijoo n'avait pas l'entière liberté de citer toutes ses sources.*

C

Il est très utile, pour la connaissance des Idées Européennes à la fin du XVII^e siècle et dans la première moitié du XVIII^e, de consulter :

Paul HAZARD : *La crise de la Conscience Européenne* (1680-1715) [3 tomes ; le 3^e consacré aux notes et références].

Nous signalons, tout particulièrement, en ce qui concerne les idées accueillies par Feijoo :

T. I. — PREMIÈRE PARTIE.

Chapitre I. — *De la stabilité au mouvement.*

Chapitre II. — *De l'ancien au moderne.*

Chapitre IV. — *Du midi au nord.*

Chapitre V. — *Pierre Bayle.*

T. I. — DEUXIÈME PARTIE.

Chapitre II. — *La négation du miracle. Les Comètes, les Oracles et les Sorciers.*

Chapitre III. — *Richard Simon et l'exégèse biblique.*

T. II. — TROISIÈME PARTIE.

Chapitre VI. — *La science et le progrès.*

PLAN ANALYTIQUE, NOTES, RÉFÉRENCES ET COMPLÉMENTS

 Abréviations et Tableau chronologique des œuvres de Feijoo : page 320.

Le texte espagnol des citations de Feijoo est entièrement conforme à celui de la première édition (y compris l'orthographe, la ponctuation et l'accentuation), pour les tomes II, III, IV, V, VI, VII, VIII, IX du *Teatro Crítico*, les 5 tomes des *Carlas Eruditas* et la *Justa Repulsa*.

LA GENÈSE ET L'ÉPANOUISSEMENT DE L'ŒUVRE

La famille de Feijoo. Le pays natal. San Julian de Samos. L'éveil et les drames d'un esprit critique. 1-7

Si Feijoo se défendit d'être de basse naissance (C. E. III. 31. § 6.) il ne perdit point son temps à la recherche de lointains ancêtres : « Je suis si peu amateur de généalogie, que je n'ai pas consacré un seul quart d'heure, de ma vie, à rechercher l'origine des Feijoos. » C. E. II. 14. § 1.

A une place inattendue — parmi les Gloires de l'Espagne (T. C. IV. 14. § 85) — il nous a laissé un portrait, intellectuel et moral, de son père : « Je le célébrerai, non pour ce qu'il fut en matière littéraire, mais pour ce qu'il aurait pu être, s'il avait pris pour profession d'appliquer à la littérature les talents extraordinaires dont la nature l'avait paré, talents fort supérieurs à son état. Il était doué d'une mémoire à la fois très prompte et très fidèle. J'ai entendu dire, par l'un de ses condisciples, qu'étant enfant il apprenait trois cents vers de Virgile en une heure. La clarté, la rapidité du raisonnement ne le cédaient en rien à la ténacité de la mémoire. Il ne mit qu'un an à étudier la grammaire, et je puis affirmer que je n'ai pas connu de grammairien plus accompli. Il avait une grande facilité pour la poésie;

je l'ai vu, plusieurs fois, dictant deux ou trois feuilles de très beaux vers, sans accorder de répit à la plume du scribe. Ses réparties étaient pleines de sel et d'à-propos. Le recueil que je pourrais faire avec celles que je n'ai pas oubliées serait un bon tiers comme la *Floresta española*; mais il réservait le charme de son esprit enjoué aux personnes de l'extérieur, car, avec les gens de la maison, il était toujours sérieux, rigide. Que la conversation fût grave ou badine, son aisance était admirable. Cette aisance et les informations copieuses qu'il avait sur toutes sortes de sujets lui donnaient dans tous les entretiens je ne sais quelle supériorité despotique, à tel point que même les personnes d'un plus haut rang l'écoutaient avec cette sorte de respect que l'humble porte au puissant. Je regrette qu'il n'ait pu me laisser en héritage que l'envie de ses talents et encore plus celle de ses vertus chrétiennes, lesquelles furent égales à ses qualités d'esprit. » Accepterons-nous, sans retouches, ce portrait? Ce que nous pouvons affirmer, c'est que, s'il est exact, le fils ressemblait beaucoup à son père. Mais le portrait est-il véridique? Dirons-nous qu'il ne l'est pas, parce que Don Antonio, avant son mariage, avait eu, de sa servante Maria Lopez, un garçon et deux filles? Non, car il paraît qu'à cette époque ce n'était point chose rare, et qu'il n'y avait là rien d'infamant. Tiendrons-nous le portrait intellectuel pour vrai, à la faveur de quelques bons mots, assez plaisants,

cités par Feijoo dans son œuvre (T. C. VI. 10. § 34. C. E. II. 7. § 36)? Non, car rien n'est moins sûr que la propriété d'un bon mot. Le ton même de la louange nous convie à faire deux parts : l'une, la plus importante, celle de la piété filiale, l'autre, la plus modeste, celle de la réalité.

Pour ne pas être en reste, du côté maternel, Feijoo consacre un éloge — dans le supplément aux Gloires de l'Espagne (T. C. IX. 4. § 138) à son parent Don Juan de Puga Feijoo, professeur à l'Université de Salamanque, gloire de la jurisprudence. Cette fois la louange était plus justifiée. Mayans y Siscar venait d'étudier la vie et les écrits de Don Juan de Puga. A ce propos, Feijoo relève une erreur de Mayans qui affirme que les Pugas sont originaires de la Montaña, tandis que les Feijoo sont originaires de Galice, et il précise : « Don Juan de Puga était aussi Galicien par Puga que par Feijoo et plus proche parent de mon côté par le premier nom de famille que par le second. Aussi bien les Pugas que les Feijoo tirent leur très ancienne origine de la province d'Orense. »

 chiffres des pages en gras, chiffres des lignes en italique.

1. 3. — Généalogistes invoqués : Benito de la Cueva; Gándara; Juan de Barros. [NOBOA*. MACIAS*]. On se pencha même sur une tombe de la chapelle du Monastère de Celanova; là gît Don Juan Feijoo de Prado, le Bon; d'après les vers gravés sur l'écusson, les Feijoo se réclameraient d'une origine royale :

« *Esta espada ensangrentada
Que vosotros aquí veis,
Que de Feijóos es llamada
Y de ellos está cercada
Denota sangre de reis.* »

[MACIAS]. — 6. Sarmiento proposait aussi l'étymologie *fac solus*. Quant aux *seis os*, qui ornaient l'écusson de la famille, le dictionnaire galicien-castillan de Valladares, définit les *os* : « objetos parecidos a los roeles, especie de haba o alubia y también criadilla de tierra o trufa. [BOLETIN ORENSE*]. En ce qui concerne l'accentuation du nom propre Feijoo, l'usage semble

s'être établi d'accentuer *Feijóo*. DOMINGUEZ FONTELA* estime que cette accentuation est la plus conforme à l'origine et au stade intermédiaire d'une évolution, car le mot partant de *Feijolo*, passant par *Feijóo*, aboutirait à *Feijó* (portugais). Cette évolution serait parallèle à celle d'autres noms de famille galiciens, comme *Riobono*, *Riobóo*, *Riobó*. Mais, comme le XVIII^e siècle est un siècle moderne, on pourrait se demander s'il n'est pas naturel de conserver la présentation même du nom au XVIII^e siècle. Du vivant de Feijoo, aucun doute n'est possible; Feijoo est presque unanimement imprimé *Feijóo*, ou *Feijobó*. Nous n'avons pas vu que l'auteur lui-même accentuât quelque part son nom *Feijóo*. Il l'accentue très rarement; et quand il le fait, c'est sur le dernier *o*. Sa signature a changé plusieurs fois, les principaux stades furent : *Feyxó* ou *Feyxoo*; *Feyjoo*, ou *Feijobó*; elle s'est fixée enfin à *Feijoo*. — 10 cit. « *La descendencia de tales, ó tales Insignes antiguos, nunca es cierta; porque nunca es cierto, ni puede serlo, que de treinta Talamos, que se cuentan en una serie Genealogica, ninguno haya padecido los insultos de alguna fecunda alevosia; en lugar de que la Nobleza, que se debe al Merito proprio tiene la misma evidencia, que el Merito.* » T. C. VIII. Dedic. au cardinal Gaspar de Molina. Il n'y a rien d'étonnant à ce que, dans d'autres dédicaces, Feijoo ait fait étalage de généalogie, pour se conformer aux goûts de l'époque; mais toutes les fois qu'il le peut, il en revient au Mérite Personnel. — 16. Procès en *hidalguía* introduit par D. Plácido, frère de Benito, en 1737 [BOLETIN ORENSE]. — 18. Fille du capitaine D. Felipe de Puga Feijobó, habitant *El Pazo* (paroisse de *Santa Marina de Aguas Santas*). Ib. — 24. Ce testament prouve bien l'estime affectueuse de Don Antonio à l'égard de son fils aîné; cette estime s'y trouve expressément marquée. Au surplus, il lègue à Benito, à titre de faveur spéciale, le 5^e de ses biens et 300 ducats en argent. Ib.

2. — 5. NOBOA. — 9. Cit. : « *Naci y me crié en una corta Aldéa* ». T. C. VII. 10. § 33. — 10. Paroisse de *Santa María de Melias*, Jurid. de *Aguiar*. — 16. Bien entendu, le sens de *philosophie* n'était pas

du tout le même qu'aujourd'hui. Toutes les fois que Feijoo *philosophera*, il cherchera une explication naturelle et scientifique, et non point abstraite ou métaphysique. — 18. Le Monastère de Samos est à 13 kilomètres de l'importante bourgade de Sarria. Parmi les descriptions du monastère, signalons celle de M. CASTRO : « *Un monasterio gallego* », Orense 1912 et Justo PEREZ DE URBEL dans *Semblanzas Benedictinas (las Grandes Abadías)*, Madrid, 1928. Ramon OTERO lui consacre quelques lignes très denses : « *Es de los más ilustres de Galicia, enlazado por sus orígenes con los grandes centros monásticos toledanos de la época visigoda. Llegó a poseer más de doscientas villas y quinientos lugares; su coto tenía once leguas de largo, y su abad era capellan real. Notable centro de cultura en la alta Edad Media, dió educación a Alfonso II el Casto, y por su posición inmediata al camino francés era conocido por los peregrinos jacobeos. En tiempo de los Reyes Católicos fué, como otros monasterios gallegos, incorporado a San Benito el Real, de Valladolid. Casi destruido por un incendio en el siglo xvi, fué restaurado en estilo grecorromano frío y grandioso. El templo, amplio y de elegantes proporciones, es de tres naves con galería superior y cúpula sostenida por pilastras; bóvedas y pechinas muy ornamentadas dentro de su estilo. La sacristía forma una rotonda. El claustro, de sólida construcción, tiene en el centro la hermosa fuente llamada de las Sirenas. La solemne perspectiva de la fachada se acentúa por una doble escalinata.* » On n'a pas bien éclairci, encore, jusqu'à quel point les gains importants, provenant de la vente des œuvres de Feijoo ont servi aux embellissements du Monastère. Après la mort de Feijoo, Martin Sarmiento revendiquait pour Samos ce que nous appellerions, aujourd'hui, les droits d'auteur. SARMIENTO, mss. NACIONAL, Madrid. — 31. T. C. VIII. 11. § 38. — 35. C. E. III. 4. § 35. C. E. V. 2. § 18. 3. — 2. C. E. IV. 12. § 8. Ailleurs : C. E. III. 1. § 8, il commente avec humour le dicton « *ni perro negro, ni mozo gallego* ». MONTERO DIAZ a publié une étude sur la Galice chez Feijoo; *Galicia en el Padre Feijoo*. Madrid, 1929. Voir MARAÑON. —

5. T. C. I. 15. § 33-37. Il s'ensuivit une assez vive polémique. — 7 : « *Amo y venero a esta nobilissima Nacion por todas aquellas razones que la hacen gloriosa en todo el Orbe. El nacimiento me hizo vecino suyo, y el conocimiento apasionado.* » T. C. VI. 3. § 5. — 17. « *Lo que yo debo à esse Ilustrissimo Monasterio, cabe en mi conocimiento, no en mi voz, ni en mi pluma. Desde la edad de catorce años, no del todo cumplidos, en que me introduxo superior llamamiento por sus sagrados umbrales, hasta la hora presente me ha estado siempre lloviendo beneficios; mas siempre contaré por el mayor de todos la enseñanza, que debí à essa ilustre Escuela de virtud...* » T. C. III. déd. — 27. NOBOA.

4. — 3. C. E. III. 2. § 3. — 5 C. E. III. 30. § 17. — 8. C. E. IV. 6. § 1. — 11. T. C. VIII. 10. § 177. — 19. COTARELO VALLEDOR*. — 25. Ib. — 30. T. C. I. 6. § 41. — 35 cit. : « *Comunmente estos hombres adictos à un methodo inalterable, sin distincion de tiempos, y circunstancias, son de una complexion de bronce, à que se siguen dictámenes de hierro.* » T. C. I. 6. § 41.

5. — 7. T. C. V. 5. § 11. — 12 : T. C. I. 11. § 18. — 18 : T. C. IX. 2. § 35. — 29 : C. E. I. 2. § 22.

6. — 3 : C. E. II. 16. § 3. — 10 cit. : « *Siendo yo muchacho, todos decían, que era peligrosissimo tomar otro qualquiera alimento poco despues de el chocolate. Mi entendimiento, por cierta razon, que yo entonces acaso no podria explicar muy bien, me disuadia tan fuertemente de esta vulgar apprehension, que me resolví à hacer la experiencia, en que supongo tuvo la golosina pueril tanta, o mayor parte que la curiosidad. Inmediatamente despues de el chocolate comí una buena porcion de torreznos, y me hallé lindamente assi aquel dia, como mucho tiempo despues; conque me reía a mi salvo de los que estaban ocupados de aquel miedo.* » T. C. V. 5. § 4. — 23 : T. C. IX. 5. § 1.

7. — 41. C. E. I. 41. § 13.

* * *

Une admirable carrière dans la Religion et le Professorat. L'émotion de la lecture. La tradition bénédictine.

Le refuge, au milieu des bouleversements extérieurs. Les deux Feijoo : la relation de 1723. Ceux qui l'encouragent. Il entre résolument dans la bataille des idées. 7-17

7. — 2. Liste significative que celle des principaux monastères! Ramón OTERO nous en a donné une énumération, avec une grande netteté topographique : « Osera, al noroeste de la Sierra Martiña; Sobrado, en el país del Alto Tambre; Monjero, en los montes que bordean el Lambre, afluente de la ría de Betanzos; Narahio, sobre el río de su nombre, afluente del Xubia; Mosonzo, también sobre el Tambre; Rocas, Montederramo, en los ásperos derrames de la Sierra de San Mamed y Cabeza da Meda; Celanova, en su hermoso valle; la línea monástica del Sil, con San Esteban, Parada, Pombeiro; Lorenzana, centro del valle del Masma; Cabeiro sobre el Eume; Armenleira, en la región del Umia; Oca y Erbon, en las maravillosas riberas del Ulla; Louro, en la entrada de la ría de Muros; Oya a la mitad de la áspera costa entre Bayona y La Guardia; el Buen Jesús en la Limia; Poyo, en la ría de Pontevedra; San Clodio, en el centro de rico Ribero de Avia; Cebrero, en la áspera sierra de su nombre, camino de Santiago; San Julián de Samos en las verdes tierras de Sarria; San Salvador de Lérez, en el rincón de la tierra de Pontevedra... »

8. — 1 cit. « Solo mi Religión tiene en aquél [Reino] dos Colegios de Arte, y uno de Teología. Los Jesuitas tienen seis Colegios. De las Religiones de Santo Domingo, San Francisco, Agustinos y Mercenarios, donde se enseñan Artes, y Teología, hai muchos. Sobre esto la Universidad de Santiago es frecuentada de innumerable Estudiantina, y está adornada de dos Colegios, el de Fonseca y el de S. Clemente, de donde salen cada día excelentes sugetos para varias iglesias. » — 14. Ce document avait été adressé par Feijoo à Mayans. Voir MARAÑÓN, p. 18; CANELLA SECADES*; MONASTICON (n° oct.-déc. 1935), revue bénédictine publiée à Samos; et T. C. V. prol.; C. E. III. 31, § 52. Prendre Lecteur dans le sens de Professeur. Nous avons conservé intentionnellement les appellations d'emplois et de chaires.

9. — 22 T. C. IX, *approb.* Man. Lopez Aguirre. Voir aussi URÍA*.

11. — 27 cit. : « Estoy en la inteligencia de que son poquissimos los libros, de quienes, demás de la utilidad de la diversion, no se puede sacar el fruto de tal qual enseñanza. » C. E. IV. 18. § 64. — 31. Tout le discours T. C. I. 7. — 33. T. C. IV. 12. § 5.

12. — 1 cit. : « Pero oy se logra mucho mayor fruto, y con mucho menor fatiga, teniendo presentes dentro de una Bibliotheca no solo los sabios de muchas Naciones, mas tambien de muchos siglos. » — 15. Voir C. E. IV. 18. — 22. T. C. IV. 12. § 36. — 24-25. T. C. II. 15. § 35. — 25-26. Voir T. C. IV. 14. § 100. C. E. III. 28. § 10. C. E. IV. 7 et C. E. V. 9. § 30. — 34 cit. : « La verdad es tan hermosa y la mentira tan fea, que el que tiene la vista intelectual tan aguda, que percibe con toda claridad la belleza de la una y la deformidad de la otra, creo que, aun esforzandose a ello, no podrá volver la espalda á la primera, para abrazar la segunda. » C. E. IV. 18. § 2.

13. — 8 cit. : « Desde que España sacudio el yugo Mahometano, no se dará intervalo igual de tiempo, en que haya padecido, ni mas sangrientas guerras, ni mayores revoluciones, que en estos ultimos setenta y tres años. Como en acaecimientos de tanto bulto, y por tanto tiempo estuvo quieta la fatídica Campana, sin anunciar ninguno de ellos? Vimos en nuestros días la insigne revolucion de extinguirse el Dominio Austriaco en España, y passar la Corona á la Casa de Borbon. Vimos á varios Miembros de esta Peninsula bañados en sangre por una cruelissima guerra, que tenia mucho de Civil. Vimos desmembrar de esta Corona los grandes Estados de Flandes, Milán, Napoles, Sicilia y Cerdeña. Y si han de entrar en cuenta las revoluciones adversas a la Iglesia (como deben entrar principalmente, pues assi lo pronuncian los Apologistas de la Campana) dentro de el espacio de tiempo señalado se vió la grande de ser despojada la Real Catholica Familia Estuarda de la Corona de Inglaterra, a quien tocaba de justicia, para passar a una Casa Protestante. » T. C. IX. 5. § 134. — 29 ARCHIVES DU MONASTÈRE DE SAMOS. — 32. NOBOA. MARAÑÓN, p. 290. — 35. « Junta compuesta del R. mo

G. ral, R. mos. P. P. M. M. Fr. Benito Panilles, Fr. Antonio Sarmiento, P. M. Fr. Alonso Rodriguez Abad de San Martin, P. P. M. M. Fr. Benito Feijoo, Fr. Francisco Berganza y Fr. Placido Morales, diputados nombrados por la Congregacion, a los puntos que habian quedado sin resolver en el capitulo General celebrado en Mayo de dicho año de 1725 sobre reformas y otros particulares de la religion de S. Benito : la cual fue constituida en la celda Abacial de S. Martin de Madrid el día 1º de Junio de dicho año de 1725 y se disolvió en 3. » NACIONAL Madrid.

14. — 2. MILLARES I. p. 8. — 10 cit. : « Todo el tiempo que exercí el Pulpito, me acomodé a la practica corriente. » T. C. IV. 14. § 35. — 12 cit. : « en la práctica de la enseñanza he seguido los demás Maestros y Doctores de España todo el tiempo que me exercité en las tareas de la Escuela, por evitar algunos inconvenientes, que hallaba en particularizarme. » — 18. AD. p. 50-57. — 34 cit. : « Nobilissimos Asturianos, si tenéis ojos capaces, como los tenéis sin duda, de resplandores inteligibles, mas alumbrá vuestra excelsa Torre, deshecho su Capitel en cenizas, que la otra coronada de luces. Aquella dirigía los viajeros de el Mar al puerto de la tierra : Esta dirige los Peregrinos de la tierra al puerto del Cielo. »

15. — 20. MONASTICON. (op. c.). — 24. Dº. — 28 cit. : « Años ha que muchos sujetos de mi Sagrada Religion, algunos de la primera magnitud, han estado lidiando con mi pereza, ó con mi cobardía, sobre que trabajasse para el publico. Vencido al fin de sus instancias; y determinado a escribir para imprimir, les comuniqué diferentes proyectos que tenía ideados, entre los quales escogieron por mas util, y por mas honroso el que sigo. » T. C. I. prol.

16. — 14. Par exemple une série de volumes de l'Histoire de l'Académie Royale des Sciences de Paris. Voir notre BIBLIOGRAPHIE DES SOURCES FRANÇAISES. — 21. MARTIN MARTINEZ. Medicina Sceptica y Cirugía Moderna con un Tratado de Operaciones. — 28. Sociedad regia de medicina y demás ciencias fondée en 1697.

17. — 45. C. E. IV. 10. § 19 C. E. III. 31. § 53.

**

Le « Théâtre Critique ». Un dessein très vaste; une méthode très libre. Détromper et instruire. Être utile et dérider. Ce que Feijoo oppose au traditionnelisme des lieux communs. Le passage du « Théâtre » aux « Lettres Erudites ». Les accusations de plagiat. L'originalité que Feijoo revendique 17-26

17. — 1. Theatro Critico Universal o Discursos Varios en todo genero de Materias para desengaño de Errores Comunes. — 3. T. C. I. Prol. I. A. I. § 1.

18. — 12 cit. : « Yo confesso, que quando empezé a escribir este Discurso, solo pensaba dar una leve probabilidad de la opinion de Gassendo, y del Marqués Maffei; pero, al passo que fui estendiendo la consideracion, y alargando la pluma, fué creciendo en mi la inclinacion al assenso; de modo que ya me parece esta senténia mucho mas probable, que la común. » T. C. VIII. 9. § 30. — 17 cit. : « No intentaba tanto, quando empezé a escribir este capitulo; pero voló la pluma, sin sentirlo. » — 19. T. C. IV. 14 § 25. I. A. 14. § 2 et 25. § 8. — C. E. III Approb. Rodriguez de Rivas.

19. — 3. T. C. VIII. 12. — 4. T. C. I. 6. — 4-5. T. C. V. 6. § 45 suiv. — 5. T. C. IX. 2. § 11. — 6. T. C. VI. 13. § 33. — 6-7 T. C. VII. 16. § 1. — 8. C. E. II. 20. § 1. — 9. C. E. I. 27. § 1. — 10. T. C. IX. 3. § 28. — 14. T. C. II. 15 p. 288. — 17. T. C. V. 2 p. 41. — 18. T. C. II. 36 suiv. — 19. T. C. V. 9 p. 231. — 21. T. C. IX. 2. § 72. — 24. T. C. III. 7. § 72 et figure. — 25. T. C. VIII. 8. § 29 et T. C. VIII. 9. § 10. — 27. T. C. III. 3. § 48. — 28. T. C. I. 8. § 18. — 34. T. C. II. 9. § 10. — 37. T. C. IV. 4. § 6.

20. — 2. T. C. VI. 10. — C. E. II. 7 et 8. — 7 cit. : « Ni espère V. Paternidad de mi una mera traduccion; porque, sobre que en la narracion de los hechos no seguire la letra, antes la vestirá à la Española, y cortaré, ó alargaré, segun me parezca convenir... añadiré en esta, ó en aquella parte algo de mi corto caudal. » C. E. II. 7. § 4. — 13. C. E. II. 7. § 73. T. C. VI 10. § 16. — 15 C. E. I. 32. § 2; et toute la lettre. — 26. T. C. I. 8. § 24. — 30. T. C. V. 2. § 30.

21. — 6. C. E. V. 23. § 42. — 9 cit.

« Dió Dios, por ventura a esse Idioma, ó à otro alguno del Mundo, virtud curativa de llagas, fistulas, contusiones... » Ib. — 22 cit. : « El escribir por lugares comunes es sumamente facil. El Theatro de la vida humana, las Polyantheas, y otros muchos libros, donde la erudicion està acinada, y dispuesta con orden alphabetico, ó apuntada con copiosos indices, son fuentes publicas, de donde pueden beber, no solo los hombres, mas tambien las bestias. Qualquier assumpto que se emprehenda, se puede llevar arrastrando a cada passo à un lugar comun, ù de politica, ù de moralidad, ù de humanidad, ù de historia. Allí se encaja todo el farrago de textos, y citas, que se hallan amontonados en el libro Para todos, donde se hizo la cosecha. » T. C. II. 8. § 31. — 33 cit. : « Faltaría yo sin duda al designio general de esta obra, si me detuviesse en lugares comunes. » T. C. IX. 7. § 19.

22. — 7 cit. : « haviendo, por olvido, dexado de poner en el lugar correspondiente una opinion singular..., la colocaremos aqui, por no privar al lector de una noticia curiosa, y nada vulgarizada. » T. C. IX. 7. § 4. — 11 cit. : « aunque este [asunto] ciertamente nada conducirá para la curacion de los Enamorados, servirá a la Curiosidad, y Erudicion de los Lectores. » T. C. IX. 7. § 103. — 21 cit. : « escribiendo a V. S. I. me parece que tengo presente a todo el Mundo, y a todo el Mundo estoy hablando... » C. E. IV. 14. § 37. — 24 cit. : « siendo cierto, que si quisiesse responder a todos, ni tendria caudal para pagar los portes, ni tiempo para escribir las respuestas. » T. C. VII. 10. § 102. — 29. C. E. III. prol. — 32 cit. : « Pero todos desean saber algunas cosas; y buena parte de ellos con inquietud, con ansia, con un genero de impaciencia. » C. E.; III. prol.

23. Pour les accusations de plagiat et le plaidoyer de Feijoo, voir tout particulièrement toute la lettre 34 du t. I des C. E. J. R. à peu près en entier; de plus T. C. IV. prol.; T. C. V., tout le discours 17;  LA POLÉMIQUE : p. 227-268.

24. — 14 cit. : « yo escribo de todo, y no hai assumpto alguno forastero al intento de mi obra... Di lo que quisieres, no podràs negarme la novedad de esta obra, la qual me dà el caracter de Autor original... Tam-

poco podràs negar, que el designio de impugnar errores comunes, sin restriccion de materias, no solo es nuevo, sino grande. » T. C. IV. prol. — 23 cit. : « Una cosa es ser Autor, y otra Copiante. Aquel, de lo que ha leido en varios Autores sobre esta, ó aquella materia forma una masa mental, que despues con su proprio discurso estiende, ordena, yazona. Este, sin estudio previo, ni uso del discurso, solo con ponerse los libros delante, va sacando retazos de aqui y de acullá, y quando mas, cose, pero no tege. » I. A. 18. § 52. — 32 suiv. J. R. § 89, 90.

25. — 4. J. R. approb. Huerta. — 8. T. C. VI. 13. § 20. C. E. I. 2. § 1. C. E. V. § 9. — 17  LES IDÉES ESTHÉTIQUES. p. 183-195. — 22. cit. : « Quando hablo con todo el mundo, es preciso, que prescindiendo de mis opiniones particulares use del idioma comun, y tome las voces como el mundo las entiende. » I. A. 31. § 9. — 26 cit. : « de què sirve esta metaphora en un assumpto meramente filosofico, en que no se pretende el ornato de la Rhetorica, sino la indagacion de la verdad? » C. E. IV. 26. § 22. — 33 cit. : « Esta es una prueba metaphysica, que con la explicacion se hará physica, y sensible. » T. C. VI. 11. § 9.

26. 1.  196-197. — 41 cit. : « He dado al argumento de V. mrd. otra forma distinta de la que tiene en su Carta, porque aunque V. mrd. la propone con buen methodo, no està muy intelligible para los de corta inteligencia, pero pienso, que no se quexará V. mrd. de que mi explicacion quite ver toda su fuerza. » C. E. II. 3. § 4. — 46. T. C. VI. 11. § 23 suiv. — 51 cit. : « Conviene tambien variar las expresiones, mostrar la verdad a diferentes luces, porque esto es como dar vuelta a la muralla para ver por donde se puede abrir la brecha. » T. C. VI. 11. § 25.

* * *

A Oviedo. Ses amis. Son action. La vie étonnante de sa cellule. Ses portraits..... 26-31

26. — 6 T. C. II. 15. § 33. — 8 cit. : « Yo no examinè, ni pude examinar con los ojos, sino una pequeña porcion de España; esto es Galicia, Asturias, y tal qual corto

retazo, de una, y otra Castilla. » C. E. V. 10. § 14.

27. — 3 cit. : « Yo, exceptuando tres años, que estuve en Salamanca, he vivido en países templadíssimos de Galicia, y Asturias. El Doctor Ortiz vive en Sevilla, Lugar muy ardiente, como lo es todo aquel País. » T. C. VIII. 10. § 179. — 8. Voir CANELLA SECADES. — 19. Voir MARAÑÓN p. 132. — 21  p. 56. — 23. T. C. VII. 6. § 30 suiv. — 34 T. C. VI. 8. § 29.

28. — 4. T. C. VIII. 10. § 85 6 cit. : « en esta ciudad hizo bastante sonido. » Ib. — 9 C. E. III. 6. § 9. — 21 cit. : « Muy luego, que vine a habitar este País de Asturias, noté, que padecían generalmente sus Colonos un pernicioso error en el Gobierno Económico. El grano principal, de que se hace el Pan de esta tierra, se llama Escanda : especie de trigo, diverso, en varios accidentes, de el que es comun en el resto de España y otras Naciones. Este grano ha menester limpiarse, sacudiendole al ayre, cada cinco ó seis semanas, de cierto polvillo, de que successivamente se va cubriendo, sin cuya diligencia es desabrido al gusto, y mal sano. Pero han observado hasta ahora los naturales del País, no hacer esta operacion, sino en los menguantes de Luna, imaginando, que en los crecientes se dañaria en algun modo el grano. Este error ha ocasionado la pérdida de millones de hanegas; porque sucede varias veces hacer en el creciente, días oportunos, que son los serenos, y enjutos, para esta diligencia, y faltar en el menguante. Por lo que yo, haviendolo advertido, no perdí ocasion de desengañar del error; y los que me creyeron, experimentando la utilidad del desengaño, me lo agradecieron. » C. E. V. 8. § 44.

29. — 8. C. E. I. 24 p. 214. — 15. C. E. II. 8. § 17. — 19 cit. : « Ahora bien, señor mío : En tiempo de Pyramo, y Tisbe, ni havía Condes, ni Dones, ni Pedros; conque el Conde es un disparate, Don es otro, y Pedro es otro. » Ib. 24 cit. : « haciendo sus habilidades en esta Celda, en que estoy escribiendo, un Italiano muy diestro en juegos de manos, tuvimos bastante trabajo en quitar de la cabeza a un Letor de Théologie, que concurrió, el que executaba algunas cosas en virtud de pacto. » C. E. III. 15. § 22. — 31 C. E. II. 22. § 19. — 32. T. C.

V. 11. § 39. — 34. T. C. VIII. 9. § 13.

30. — 1 cit. : « Ha cinco años que hice construir en mi Celda una chimenea con algunas circunstancias (poco costosas a la verdad) de nueva invencion, para la oportuna distribucion de el calor en varios sitios. » C. E. I. déd. — 5. T. C. VIII. 6. § 89. — 7. T. C. IX. 6. § 96; 105. — 9. T. C. VI. 5. § 8. — 11. T. C. VII. 2. § 3. — 16.  p. 82. — 20. Tel, le Comte de las Torres, venant du Pérou, et faisant un détour, de Galice à Madrid, pour passer par Oviedo C. E. V. 10. § 1. — 21. Voir diverses Approbations, et en particulier, t. VII du T. C., et approb. J. R. — 21. T. C. VII. 10. § 63. — 24. T. C. V. 17. — 23. LETTRES conservées à SAMOS; 1^{er} fév. 1744. Pour les divers portraits de Feijoo, voir MARAÑÓN, p. 288 suiv. — Statues : devant la Biblioth. Nac. à Madrid; sur une place d'Orense.

31. — 43. LA ALDEA DE CASDEMIRO. Album literario. Orense, 1876. — 46 —  p. 195-196.

BIOGRAFÍA ECLESIAÍSTICA. Madrid. Impr. de Eusebio Aguado, Barcelona, M. de Grau, 1853, [t. 6. p. 977 à 1051; article de Ricardo CORNET.]

BOLETÍN ORENSE*. Boletín de la Comisión de Monumentos de Orense. [Divers numéros; en particulier consulter t. VII et X].

BREVE EXPRESSION del Grave sentimiento Con que el Real Colegio de San Vicente de Oviedo de el Orden de San Benito, Lamentó la muerte de el II^{mo} y R^{mo} Señor Don Fr. Benito Geronymo Feijoo y Montenegro De el Consejo de su Magestad, etc. en los días 16 y 17 de Diciembre año de 1764. Sale a luz con las licencias necesarias. En Salamanca por Antonio Villagordo, y Alcaráz. — Relación Breve de la Muerte, Entierro y Exequias de el Ilustrissimo y R^{mo} Padre Maestro Fr. Benito Geronymo Feijoo.

CANELLA SECADES*. El Padre Feijoo. [La Ilustración Gallega y Asturiana 1879. Id. Estudios Asturianos. Cartafueyos de Asturias, Oviedo 1886.

CERTAMEN LITERARIO celebrado en Orense (8 oct. 1876). Voir les travaux présentés; en particulier celui de Emilia PARDO BAZAN.

COTARELO VALLEDOR*. *A Moce-
dado do P. Feixoo.* [Revue « Nos » 1930,
nº 81, Orense].

DOMINGUEZ FONTELA*. *Datos Ge-
nealogicos* [Cf. *Boletín Orense*, t. X].

FRANCOS ARANGO. *Oracion funebre
Que en las solemnes exequias Que la Uni-
versidad de Oviedo Consagró En el día 27 de
Noviembre de este año de 1764 A la immor-
tal Memoria Del Ilustrissimo y Reveren-
dissimo S. D. Fr. Benito Geronimo Feyjo
y Montenegro, del Consejo de S. M. y Ca-
thedratico de Prima Jubilado en ella Dixo
El S. Doct. D. Alonso Francos Arango
etc. En Oviedo por Francisco Diaz Pedre-
gal. Año de 1765.*

INTRODUCTION de l'Édition des œuvres
de Feijoo, de 1773.  p. 300.

MACIAS*. *Elogio del sabio benedictino
Fr. Benito Jerónimo Feijó pronunciado en
la solemne función religiosa celebrada en la
S. I. Catedral de Orense el 9 de Septiembre
de 1887 con motivo de la inauguración del
monumento erigido a su memoria por el
D^r D. Marcelo Macías y Garcia Presbítero
con Merced de Habito en la Orden Militar
de Calatrava, Catedrático Numerario de
Retórica y Poética en el Instituto Provincial.
La Coruña. Andrés Martínez editor, 1887.
Biblioteca Gallega.*

NOBOA*. *Oración fúnebre en las Exe-
quias Que en 22 de Enero de 1765 Celebró
el Real Monasterio de S. Julian de Samos
A su Hijo El Muy Ilustre Señor, y R^{mo}
Padre Maestro Fr. Benito Feijoo De El
Consejo de su Magestad Maestro General,
con honores de General de la Religion de
San Benito, Abad de el Colegio de San
Vicente de la Ciudad de Oviedo : Doctor y
Cathedratico de Prima de Theologia Jubi-
lado en la Universidad. de la misma Ciudad
etc. Dixola El M. R. P. M. Fr. Heladio de
Noboa Hijo y Abad que ha sido de el mismo
Monasterio Maestro General, y Difinidor
de la Religion de San Benito Sacala a Luz
la Real Casa de Samos. Con Licencia : En
Madrid, por Manuel Martín. Año de
1765. Por satisfacer el deseo del Público
se hallará en el Real Monasterio de San
Martín en donde las Obras, y Retrato del
enunciado Señor Feijó.*

OTERO*. *Gula de Galicia* (Geografía
Historia. Vida económica. Literatura y

Arte. Itinerarios completos por ferrocarril
y carretera) por Ramón Otero Pedrayo.
Madrid, 1926.

URÍA*. *Oracion funebre Que en las
solemnes exequias celebradas a la buena
Memoria de el Ill^{mo} Y R^{mo} Don Fr. Benito
Geronymo Feijó En el Colegio de San
Vicente de Oviedo Día 17 de Diciembre de
1764 dixo El P. Maestro Fr. Benito Uria.
Maestro de Sagrada Theologia en dicho
Real Colegio de San Vicente. Sale a luz
con todas las Licencias necesarias. En
Salamanca por Antonio Villagordo y
Alcaraz.*

L'ESPRIT CRITIQUE

Mensonge et Crédulité. Comment les
fables naissent et se propagent. L'Eru-
dition crédule..... 33-37

33. — 6. T. C. V. 1. § 10. — 12. C. E. I.
41. § 11. — 16. C. E. III. 2. § 9. — 17. C. E.
III. 15. § 5. — 20. T. C. I. 6. § 3. — 22. T. C.
II. 5. § 2. T. C. IV. 10. § 1, 2. C. E. II. 22.
§ 15.

34. — 5. C. E. II. 25. § 22. — 19. T. C.
IV. 3. § 31, 32. — 22. T. C. V. 1. § 37.

35. — 1. T. C. IX. 2. § 44. — 15.
T. C. V. 1. § 35. — 18. T. C. V. 1. § 22. —
25. C. E. II. 18. § 11. — 33. T. C. IV. 10.

36. — 9. T. C. V. 1. § 32. — 25. T. C.
VIII. 5. — 32. C. E. IV. 20. § 41.

37. — 37. T. C. I. 1. — 40 cit. : « En la
Sagrada Escritura leo, que es infinito el
numero de los Tontos; y en ninguna Escri-
tura, ni Sagrada, ni Profana, leo, que sea
infinito el numero de los Sabios, Discretos,
ó Prudentes. » C. E. III. 1. § 3. — 45 cit. :
« debaxo de el nombre de Vulgo, compre-
hendo no pocas brillantes pelucas, no
pocas venerables bonetes, no pocas reveren-
das capillas. » C. E. III. 15. § 22. — 47. T. C.
V. 1. § 27.

Les menteurs de profession et leurs
stratagèmes : astrologues, devins;
oracles et prophètes; alchimistes;

magiciens; sourciers; guérisseurs;
sorciers. Les revenants; les possédés.
Exorcismes burlesques..... 37-44

37. — 8. T. C. I. 8 : tout le Discours.

38. — 31. T. C. II. 3 : tout le Discours.

39. — 16 cit. : « *No quiero decir lo demás, que se sigue en esta damnable practica; porque considero en esta materia tan ardiente la curiosidad de algunas doncellas, que si llega a su noticia, querran hacer la experiencia, atropellando leyes divinas, y humanas.* » T. C. II. 3. § 35. — 21. T. C. II. 4; tout le Discours; et C. E. I. 38 : toute la Lettre. — 32. T. C. III. 8 : tout le Discours.

40. — 9. T. C. VII. 7 : tout le Discours; et T. C. II. 5 : en entier. — 25. T. C. III. 5 : tout le Discours.

41. — 4. C. E. I. 17 : en entier. — 19. T. C. III. 1 : tout le Discours; et T. C. VIII. 7 : passim. — 31. C. E. III. 15. § 9.

42. — 1. T. C. IV. 9 : tout le Discours. — 10 cit. : « *tanto creo [el vuelo de la Hechicera y la burla] como las aventuras de Amadis de Gaula, y de Don Belianis de Grecia.* » C. E. III. 15. § 1. — 13 cit. : « *quien ignora quanto miedo tienen puesto à los rusticos en varias partes los que se dicen nuberos? Quanto tambien aquellos, y aquellas que dicen tienen a su obediencia los lobos? Constando por infinitos egemplares, que este no es mas que un embuste, de que hacen grangeria, sacandoles à los labradores algo de moneda, y viveres, con el miedo de que fulminen sobre sus mieses las nubes, ò despachen contra sus ganados algun destacamento de lobos.* » I. A. 11. § 20. — 21. C. E. I. 41. § 7 et suivants. — 24 cit. : « *antes guardaré quantos puercos hai en Saxonia, que cargarme de guardar otra vez a tu mujer.* » T. C. III. 4. § 22. — 27. T. C. III. 4. § 37. — 35. Ib. § 15 et suivants.

43. — 8 cit. : « *Monsteur Diablo, si adelantais un passo mas os passaré de parte a parte.* » C. E. III. 15. § 16. — 10. T. C. VIII. 7. § 58 suiv. — 15. C. E. II. 12 : toute la Lettre.

43-44. — T. C. VIII. 7 : tout le Discours. En plus, en ce qui concerne les Possédés de Loudun : T. C. IV. 9. § 19; et T. C. IX. 8. § 2.

* * *

La vraie religion contre le charlatanisme. Les limitations du pouvoir du Démon, Feijoo plus hardi que le P. Calmet..... 44-49

44. — 7. T. C. I. 8. § 44.

45. — 9. T. C. III. 8. § 45. — 17. T. C. VII. 7. § 14. — 21. T. C. II. 4. § 18. — 27. T. C. III. 4. § 20. T. C. II. 5. § 1. T. C. IV. 9. § 6. C. E. I. 12. § 3. T. C. III. 6. § 29. T. C. IV. 9. § 25.

46. — 12. T. C. II. 5. § 64. T. C. IX. 7. § 53. — 25. C. E. IV. 20 : toute la Lettre. — 31 cit. : « *Los mas Vampiros havrán sido picaros, y picaras, que con el terror, que infunden a las gentes, abren passo libre a sus maldades; que es assimismo el principio, de donde vino la multitud de Duendes. Habrán sido tambien Vampiros, Ratones, y Gatos, que travesean de noche : havránlo sido otras bestias, que por algun accidente se inquietan : havránlo sido ondados de viento, que golpeán puertas, ò ventanas mal ajustadas : havranlo sido otras cien mil cosas, que siendo muy de el Mundo en que vivimos, à gente timida, y de ninguna reflexion, representan ser cosas de el otro Mundo.* » C. E. IV. 20. § 59.

47. — 4. T. C. VIII. 6 : tout le Discours. — 20 cit. : « *He oido poco tiempo hà, que en un Pueblo de la Andalucia hai un Sacerdote, el qual pretende curar la Gota con Exorcismos, y que se reian de su extravagancia los hombres de juicio. Convento en que tienen razon para reirse. Mas en efecto, esse Sacerdote no hace mas, que lo que otros infinitos Sacerdotes... porque, què mas tiene Exorcizar la Gota, que Exorcizar una Fiebre? Ni què mas dificultad hai en decir : Impero tibi Podagra, que en Impero tibi Febris?* » T. C. IX. 8. § 84. — 27. C. E. III. 10. § 14 et passim.

48. — 3. T. C. III. 4. § 25. — 5 et 8. T. C. IX. 8. § 15 à 85 : toute la consultation donnée par Feijoo. — 25 cit. de Calmet, (traduction de Feijoo). Comme les Espagnols ont eu sous les yeux la trad. de Feijoo, nous avons retraduit en français, dans notre texte, le plus fidèlement possible, cette traduction : « *Mi lector dirà, que yo le dexo en la perplexidad, y que en*

vez de darle luz sobre las Apariciones de los Espiritus, solo derramo dudas, y incertidumbres sobre esta materia. Convento en ello. Pero yo, mas quiero dudar, que asegurar lo que no sé. Y si me atengo a lo que mi Religión me enseña sobre la naturaleza de las Almas, y de los Angeles, y de los Demonios, diré, que siendo puramente espirituales, es imposible que aparezcan revestidos de un cuerpo sea el que fuere, sino es por un milagro; suponiendo no obstante, que Dios no los haya criado capaces de estas operaciones, con subordinación a su omnipotente voluntad, que no les permite, sino rara vez, poner en execucion esta facultad de hacerse ver corporalmente a los mortales. » C. E. IV. 20. § 7.

49. — 37 cit. : « Es muy de notar, que en tan pocas líneas tres veces toma movimiento házia distintos terminos. En las primeras se muestra perfectamente dudoso. En las que se siguen, que empiezan : Y si me atengo, se declara por el partido del dissenso a todas las Apariciones, en que los Angeles, Almas o Demonios se muestran revestidos de algun cuerpo, sea el que fuere, porque esso es lo que le enseña su Religión. Y en las ultimas, desde las palabras suponiendo no obstante, vuelve a meterse en la duda. » C. E. IV. 20. § 8.

* *

La lutte contre les faux miracles. Miracles déclassés. Cloche de Velilla. Saint-Ganelon et l'Evêque de Jaen. Quelques anecdotes personnelles. Le taureau de Saint-Marc. Notre-Dame de Nieva. La grande bataille dans le miracle des Fleurs de Saint-Louis-du-Mont. La véritable foi : la bonne foi 49-59

50. — 10. T. C. V. 16 : tout le Discours. — 17. T. C. VII. 6 : en entier. — 26 : C. E. I. 25 et C. E. I. 26 : les deux Lettres en entier.

51. — 3. T. C. IX. 5. § 82 à 142.

52. — 26. T. C. III. 6. § 10, 11.

53. — 1. C. E. I. 24 et C. E. II. 21 : les deux lettres en entier. — 23 cit. : « Acaso, si no lo estorva este Escrito, será algun dia poco menos famoso en España, el viage de

el ganapán, Pedro Moreno, que el de el Obispo de Jahan. » C. E. I. 24. note. — 26. C. E. III. 17. § 34.

54. — 2 cit. : « En esta Ciudad de Oviedo conocí yo, y conocieron todos una pobre muger, que andaba por las calles arrastrada, moviendose con increíble fatiga, hasta que un dia haciendo oracion, ô fingiendo hacerla, delante de una imagen de Nuestra Señora, se levantó en pie, diciendo, que yá por la intercession de la Virgen se hallaba buena, y sana. Todo el Lugar creyó el milagro; y no lo admito, porque se hacia inverisimil, que aquella muger voluntariamente se huviesse cargado tanto tiempo del molestisimo afán de andar arrastrando. Sin embargo se descubrió haver sido engaño... » T. C. III. 6. § 36. — II. T. C. VII. 8 : tout le Discours.

55. — 1. C. E. I. 30 : toute la Lettre. — 4 cit. : « Por lo que mira à Santuarios, en tres he estado, de cada uno de los quales se referia un milagro continuado; siendo el hecho en que se fundaba esta Fama, indubitavelmente natural. » Ib. § 3. Ajouter, en complément au miracle de Nieva : C. E. II, lettre 28.

55-56. Miracle des Fleurs de Saint-Louis. C. E. I. 30 et C. E. II : Hecho y derecho en la famosa question de las Flores de San Luis de el Monte : p. 360-416.  p. 104 et p. 257, 259.

56. — 34 cit. : « advierto, que este Escrito no llevaba el caracter de peticion, en que yo me interesasse como parte; antes expressamente protestaba en él, que para hacer aquella representacion a su Ilustrissima, no me atribuia otra facultad, que la que tiene qualquier hijo de la Santa Iglesia Catholica Romana, para manifestar a los Prelados los abusos opuestos à la Religión, qual lo es todo culto Supersticioso, solicitando por este medio la enmienda de ellos. En efecto, como yo he llamado en orden a otros milagros, que he visto publicar como verdaderos, teniendo certeza moral de que eran falsos (de uno que hizo mucho ruido en este Pueblo, le hice, en conversacion, memoria a su Ilustrissima, a quien constaba la falsedad como à mí) callaria tambien à este, sino tuviesse el pernicioso inconveniente de un culto Supersticioso permanente. » C. E. II. p. 393. § 72.

57. — 10. T. C. V. 16. § 13. — 13 cit. :

« Què Pueblo, ò qué Iglesia mira con serenos ojos, que algun Escritor le dispute sus mas mal fundados honores? Antes se hace un nuevo honor de defenderlos a sangre, y fuego. Al primer sonido de la invasion se toca a rebato, y salen a campaña quantas plumas son capaces, no solo de batallar con argumentos, mas de herir con injurias... O sacrosanta Verdad! todos dicen que te aman; pero què pocos son los que quieren sustentarte a costa suya! » T. C. V. 16. § 13.

— 24 cit. : « Todo lo que hacen algunos, (y aun esos son pocos) es explicar su sentir en tal qual conversacion particular, con una, ò otra persona de su satisfaccion; con toda aquella reserva, con que se suele fiar una doctrina sospechosa. Y se dará Dios por satisfecho de un tan limitado uso de la luz, con que los ha dotado? » C. E. V. 15. § 6. — 29. cit. : « Con cuánto dolor he contemplado yo muchas veces, que son pocos, son rarísimos los que, animados de un generoso afecto a la hermosura de la Santa Religion, que professamos, se aplican a apartar al rudo Populacho de los torpes abusos, con que la afean! » Ib. § 5. — 34. Ib. § 10.

58. — I. C. E. V. 15. 12 suiv. T. C. VIII. 11. § 48. — II. C. E. I. 43. § 7. — 13. C. E. II. Sobre las Flores de San Luis. § 28, 126. — 22. C. E. V. 15. § 13, 14. — 26 cit. : « Què delirio! pensar que la falsedad pueda ser obsequio de la Magestad Soberana, que es Verdad por esencia. » T. C. V. 16. § 12. — 31. C. E. I. 43. § 4, 5. — 33 cit. : « Ningun Theologo negará, que aunque huviesse entera certeza, de que con un Milagro falso se havia de convertir todo el Mundo a la Religion Catholica, no podria fingirse, sin pecar; y no como quiera, sino gravemente. » Ib. § 6.

**

L'épuration de la Religion. Les Romerías. Les Fêtes religieuses. Les Pèlerinages. La Musique à l'Eglise. Les abus dans le culte des Saints. Bigoterie et Hypocrisie. 59-64

59. — 4. T. C. IV. 5. § 18-22. — 6 cit. : « Yo no hice, ni pude hacer observación alguna sobre esta materia. » Ib. § 19. — 8 cit. : « Parecense estas fiestas à las que la

fabula representa en las bodas de Pirithoo, y Hippodamia, donde en vez de luminarias ardieron tres llamas funestas. La del vino encendió en los Centauros combidados la de la concupiscencia, y la de la concupiscencia suscitò entre Centauros, y Lapytas la de la ira. Assi se terminan estas, como aquella. Tienen por una parte visos de comedias, donde logran su fin los galanteos, y por otra de entremeses, donde los gracejos páran en palos. » Ib. § 20. — 19. T. C. VI. 1. § 10 à 20.

60. — 4. T. C. IV. 5. § 1-17. — 12 cit. : « Mas los que de otras Naciones vienen a España con este título, son tantos, que à veces se pueden contar por enxambres, y abultan en los caminos poco menos que las tropas de Gallegos, que vãn à Castilla à la siega. » Ib. § 11. — 24. Ib. § 14.

61. — T. C. I. 14 : tout le Discours. — 13 cit. : « Es possible, que en aquellas sagradas quexas, donde cada letra es un gemido; donde segun varios sentidos se lamentan, yà la ruina de Jerusalèn por los Caldéos, yà el estrago de el Mundo por los pecados, yà la afliccion de la Iglesia militante en las persecuciones, yà en fin la angustia de nuestro Redemptor en sus Martyrios, se han de oír Airosos y Recitados? » Ib. § 33. — 19 cit. : « Quien en la magestad sonora de el Hymno Vexilla Regis, en la gravedad festiva de el Pange lingua, en la ternura luctuosa de el Invitatorio de Difuntos, no se siente conmovido, yà à veneracion, yà à devocion, yà à lastima? » Ib. § 8. — 25. Ib. § 42-44.

62. — I. T. C. V. 5. § 8-10. — 14. C. E. II. 28. § 5. — 22. AD. Discours I.

63. — 4. T. C. V. 5. § 9 et C. E. V. 4 : toute la lettre. — 13 cit. : « No faltará quien exclame : Jesus! Cercenar los días de Fiesta? Quitar a los Santos este culto? Y esto lo propone un Religioso? Si. Un Religioso lo propone, y lo propone assegurado con toda evidencia, de que es acepto à Dios el zelo con que lo hace. » T. C. 8, 13. § 22. — 17. C. E. I. 45 : toute la lettre, et en particulier le § 25. — 29 cit. : « He conocido algunos usurarios, no pocos usurpadores de haciendas ajenas; muchos, que con imposturas, y fraudes ocasionaron grandes perjuicios à los proximos; los quales pecadores yà estàn en el otro mundo, y salieron de este

sin hacer la mas leve diligencia para restituir, aunque tenían medios sobrados para ello. Pues no se confesaron? No dieron sus golpes de pechos? Muchos los dieron. Pero se confesaron bien? Eso es otra cosa.» C. E. IV. 23. § 30. — 35. Ib. 29; et passim.

64. — 45. T. C. VII. 5. § 12 suiv.

* *

La revision des traditions. Fable et Histoire. La méthode historique; les qualités d'un historien. Le troublant dilemme de l'histoire..... 64-69

64-65. — T. C. V. 16 : tout le Discours; et T. C. III. 6. § 20 à 33.

65. — 28. C. E. II. 18. § 21-28.

66. — 1. T. C. V. 8 : tout le Discours. C. E. I. 42 : toute la Lettre. — 18. T. C. IV. 8. § 48 à 97.

67. — 1 et 16. T. C. VI. 2 : tout le Discours. — 33 cit. : « No se examinan las fuentes, de donde se derivan las noticias. No se usa de crítica, para discernir lo posible de lo imposible, lo verisimil de lo inverisimil, y muy pocos tienen los principios necesarios para este discernimiento. No se advierte, que los mas classicos Autores usaron de agenos informes... » T. C. IV. 3. § 36.

68. — 4 cit. : « Dixo bien un gran Critico moderno, que la verdad historica es muchas veces tan impenetrable, como la filosofica. » T. C. IV. 8. § 19. — 6. Ib. § 22. — 10. Ib. § 25-29. — 16. Ib. § 30-31. — Ib. § 37-40.

69. — 1. Ib. § 98-103. 9 cit. : « No por esto aspiro al pirronismo. » Ib. 98.

L'ESPRIT SCIENTIFIQUE

Hors la Religion, on doit accueillir la pensée des Hérétiques. Les autorités Sacrées ne sont point des autorités en matière de philosophie naturelle. Les droits de la Science..... 71-75

1 cit. : « Ocasionan grave daño, no solo à la Filosofia, mas aun à la Iglesia, estos hombres que temerariamente procuran intresar la doctrina revelada en sus particulares

sentencias filosoficas. De esto se asen los hereges para calumniarnos de que hacemos articulos de Fè de las opiniones de la Filosofia; y con este arte persuaden a los suyos ardua, y odiosa, nuestra creencia. En esto se fundan algunos extrangeros, quando dicen, que en España patrocinamos con la Religion el idiotismo. Poco ha que escribiò uno, que son menos libres las opiniones de España, que los cuerpos en Turquía. Para que se guarde el respeto debido à lo sagrado, es menester no confundirlo con lo profano. Si alguno erigiese las habitaciones todas en Templos sería autor de que à los Templos se perdiere la reverencia, y el decoro. » AP. SC. § 25. — 14. T. C. II. 1. § 20. T. C. IV. 12. § 17. — 22. C. E. II. 13. § 10-13. C. E. II. 11. § 24.

72. — 9. C. E. II. 13. § 54. — 12 cit. « Pocos años ha sucedio, que a una Ciudad de Hespaña, que padece penuria de agua, se ofrecieron à conducirsela por una agria cuesta, ciertos Ingenieros de el Norte. Supongo, que los que gobernaban el Pueblo, no se convinieron con ellos, por parecerles excesivo el gasto. Pero entre tanto que se hablaba de el ajuste, muchos de la Plebe, entre quienes se mostraba alguno de superior clase, clamaban indignados, que no querian agua conducida por manos de Hereges, teniendo este por un atentado injurioso a la Religion.... » C. E. II. 16. § 34. — 20. C. E. III. 31. § 4. C. E. III. 4. § 18. C. E. V. 33. § 47. — 31 cit. : « Si se les habla de Atomos, este es un disparate de Descartes; y Descartes, que supone infinitamente divisible la Materia, qué traza tenia de admitir Atomos? Si alguno se pone a probarles que hai Vacio existente, à Descartes echan la culpa; y Descartes, bien lexos de admitirle existente, le reputò imposible aun à la Potencia absoluta de Dios. » T. C. VII. 13. § 23.

73. — 2. C. E. II. 16. § 38. C. E. III. 13. § 15. — 6. T. C. VIII. 4. § 20. — 14 cit. : « Si la autoridad de todos juntos no funda assenso cierto, quanto menos la autoridad de la Mayor parte de ellos? Quanto menos la autoridad de cinco, ò seis? Quanto menos la autoridad de uno solo? Ib. § 17. — 20 cit. : « La Autoridad de los Santos, que muchos, que pocos, en orden à la materia de las Ciencias naturales, solo persuade à proporcion del valor de la razon, en que se jun-

dan. » Ib. § 26. — 24. Ib. § 27. — 29. T. C. II. 2. § 79. C. E. IV. 26. § 3 et 4.

74. — I. T. C. IV. 10. § 25. — 6. C. E. IV. 26. § 3. C. E. II. 27. § 40. — 31. T. C. IV. 6. § 19.

75. — 41 cit. : « Nadie hasta ahora fixò, ni pudo fixar columnas con la inscripcion Non plus ultra a las ciencias naturales. » T. C. II. 1. 22.

* *

La lutte contre Aristote. Réfutation du syllogisme d'Araujo. L'Aristotélisme triomphant en Espagne. Ce qui fit la fortune d'Aristote. Le vrai et le faux Aristote 75-81.

75. — 6. T. C. II. 1. § 52. — 15. T. C. VIII. 4. § 24.

75-77. — AP. SC. § 43-64.

77. — 29. T. C. II. 1. § 7-10.

78. — 4. T. C. IV. 7. § 10. — 8 cit. : « los Estrangeros dicen, que no se debe hacer cuenta de lo que defienden los Españoles, porque son testarudos, y no hai evidencia, por clara que sea, que pueda apartarlos de las opiniones antiguas. A que añaden que en España no se sigue a Aristoteles por eleccion, sino por necesidad. Es menester un animo heroico, para contradecir a Aristoteles, donde sobre qualquiera que se le oponga, granizan al momento tempestades de injurias. » T. C. III. 13. § 55.

78-79. — T. C. IV. 7.

79. — 31. T. C. II. 2. § 3.

80. — T. C. IV. 7. — 2. T. C. VII. 13. § 36. — 19. AP. SC. § 71. — 20. T. C. III. 11. § 52. — 23. T. C. VII. 13. § 13. AP. SC. § 72.

81. — 40. T. C. II. 1. § 22. — 43. T. C. VII. 15. § 25. C. E. III. 10. § 13.

* *

Bacon et son génial projet. Le triomphe de la science expérimentale. L'esprit systématique de Descartes. 81-89.

81. — 1 cit. : « Es imponderable el daño que padeció la Filosofia por estar tantos siglos oprimida debaxo del yugo de la Autoridad... Cerca de dos mil años estuvieron los que se llamaban Philosophos estrujandose los

sessos, no sobre el examen de la naturaleza, sino sobre la averiguacion de la mente de Aristoteles. » T. C. VIII. 4. § 30. — 6 cit. : « Vino despues el grande, y sublime genio de Francisco Bacon, Conde de Verulamio, gran Canciller de Inglaterra, quien con sutiles reflexiones advirtió los defectos de la Filosofia Aristotelica, ó por mejor decir, advirtió, que no havia Filosofia alguna en el Mundo; que la Physica de Aristoteles era pura metaphysica; que en los escritos de Platon no se hallaba mas que una mera Theologia natural; que la Filosofia de Telesio era solo instauracion de la de Parmenides; la de Ramo una despreciable quimera; que los Chymicos havian tomado a la verdad el rumbo que se debía seguir, conviene à saber, el de la experiencia, pero limitada esta a unas pocas operaciones del fuego, corta basa para fundar un sytema; concluyendo de todo esto, que era menester empezar de nuevo sobre cimientos solidos esta gran fabrica de la Filosofia, echando por el suelo como inutil todo lo edificado hasta ahora, para cuyo fin formò el proyecto en aquella admirable obra, que llamò Instauracion magna. » T. C. IV. 7. § 39.

82. — 5. C. E. II. 23. § 7. T. C. II. 13. § 97. — 21. C. E. II. 13. § 8. — 27 cit. : « La expression... es poco proporcionada à las barbas de aquel gran Canciller de Inglaterra, si ciertamente no tenia cara de Adonis, si es su verdadero retrato el que está colocado à la frente de sus obras en la edicion de Francfort de 1665. » C. E. II. 13. § 8. — 31. T. C. VII. 13. § 30 et suiv. T. C. III. 13. § 12.

83. — 12 cit. : « Muchacho, de quien eres hijo? — De mi Padre. » T. C. III. 13. § 76. — 14. AP. SC. § 64. — 29 cit. : « Si algun desengaño, ó conocimiento cierto se ha adquirido en orden à uno ò otro Theorema physico, no nació en el Aula, vino de afuera à beneficio de la experiencia. Si se sabe oy, que el aire es pesado, es gracias a los experimentos de Torricelli, Monsieur Pascal, Oton Guerrico, y Boyle. Si se asegura, que la sangre circula por venas, y arterias lo debemos a las observaciones Anatomicas de Fr. Pedro Pablo de Sarpi, y de Guillermo Harvèò. Si consta que el Chilo no vâ al higado, sino al corazon, quien averiguò esta verdad sino la oficiosa practica de Juan

Pequeto, Thomàs Bartolino y el Inglés Lowero?... Donde todo se dexa a la especulacion, y al raciocinio, siempre el pleito està pendiente. Passa un siglo, y otro siglo, oyendose los mismos gritos, los mismos argumentos, las mismas distinciones, y el teson de las partes contendientes se va transfiriendo, como por sucession hereditaria, de unos en otros professores, sin que haya esperanza, ni de victoria, ni de ajuste. » T. C. III. 13. § 87.

84. — 10. T. C. V. 11. § 11. — 17. Ib. § 36. — 23. Ib. § 41. C. E. II. 23. § 15. — 33. T. C. II. 1. § 36 suiv.

85. — 5 C. E. III. 4 § 80. — 14 cit. : « Los Cartesianos, sobre sus falsas ideas, de que el constitutivo de la materia es la extension, y que donde quiera que se imagine extension la hai realmente; concluyen que es absolutamente repugnante el vacio, de tal calidad, que le es imposible a Dios aniquilar, o sacar el aire, que hai entre quatro paredes, sin introducir al mismo tiempo otro cuerpo. Su fundamento es decir, que en este espacio siempre inevitablemente se imagina extension; y porque esta es una idea innata, que no puede engañar, se sigue, que verdaderamente la hai. Luego siendo la extension constitutivo de la materia, haga Dios quanto quisiere, y quanto pudiere, siempre habra materia entre las quatro paredes. Que conseqüencias se sacan en lo fisico, quando se funda solo en la preocupacion de las proprias ideas el discurso, se puede ver en lo absurdo de esta opinion, pues de ella se sigue, que el espacio imaginario, es espacio real; esto es, que todo està lleno de materia, porque en qualquiera parte de él se imagina extension; y por consiguiente, que el mundo es infinito, sin que aproveche à Descartes decir, que no es infinito, sino indefinito : pues estas son voces, y nada mas; porque indefinito es aquello que tiene terminos pero indesignables; y à aquella materia immensa no solo no se pueden señalar terminos, sino que verdaderamente no los tiene, segun la opinion de Descartes : lo qual se evidencia, de que en aquel espacio mismo que se concibe restante, despues de los terminos indesignables, se imagina extension, y por consiguiente hai materia. Siguese tambien de esta opinion que la materia es ab æterno; porque en el mismo

espacio que hoy ocupa el mundo, concibe antes de su creacion, extension; y esto retrocediendo sin limite por aquel tiempo imaginario, que precedió à la formacion del Universo; luego mil años, un millon, un millon de millones etc. antes que Dios criasse al mundo, habia materia en este mismo espacio. » AP. SC. § 69.

86. — 7. T. C. I. 13. § 3. — 12. T. C. II. 1. § 40. — 15. T. C. II. 1. § 45. C. E. V. 2. § 4 et suiv.

88. — 1 cit. : « Yo Cartesiano, ni siempre, ni a tiempos! No están viendo todos, que en ninguna parte de mis escritos encuentro con Descartes que no le impugne a viva fuerza. Danse la mano el furor, y la ficcion : solo un hombre, a quien el furor tiene fuera de si, fingiera en una materia donde està tan patente la verdad. » T. C. III, prol. § 59. — 6. T. C. I. 13. § 1 à 19. — 12 cit. : « Fuè Descartes dotado de un genio sublime, de prodigiosa inventiva, de resolucion magnanima, de extraordinaria sutileza. » C. E. II. 16. § 17. — 14 cit. « Tuvo Descartes muchos Sectarios, y muchos enemigos. Esto es comun a todos los grandes Autores, si son Autores originales. » C. E. II. 23. § 7. — 16. T. C. IV. 12. § 11. — 20 cit. : « Descartes, menos docto, à la verdad, que Gassendo, pero dotado de un ingenio audáz, sublime, vasto, de miras mas elevadas y mucho mas fecundo en grandes ideas, produjo un systema correspondiente à las qualidades mentales de su Autor; esto es, tan magnifico, y brillante, como nuevo, à quien V. E. caracteriza admirablemente, quando escribe que tiene tanto de hermoso, y ameno, como un Poema de bizarra, y bien ordenada invencion. » C. E. II. 23. § 6.

89. — 10. C. E. II. 23. § 9 et suiv. — 15 cit. : « Con menos ingenio que Descartes, se hacen mejores Filosofos que Descartes : con menos ingenio si, pero con mas circunspeccion. » C. E. II. 16. § 18. — 19 cit. : « Descartes el hombre mas distante de el Scepticismo, que huvo jamás, pues no vió el Mundo Filosofo alguno igualmente resuelto, y decisivo? » C. E. III. 4. § 86. — 27. C. E. V. 7. § 23-29. — 29 cit. : « Assi yo, Ciudadano libre de la Republica literaria, ni esclavo de Aristoteles, ni aliado de sus enemigos, escucharè siempre con preferencia à toda autoridad privada, lo que me dictaren la Experiencia, y la Razon. » T. C. VII. 13. § 35.

* *

L'incertitude de la Médecine. Comédie médicale et naïveté des patients. Collision des médecins et des pharmaciens, Les aphorismes exterminateurs et le culte d'Hippocrate. C'est le malade qui doit être consulté; rôle et pouvoir de la nature. La chirurgie. Les médecins scolastiques.

90. — 1 R. M. § 45. — 6. Ib. § 55. — 8 cit. : « Adán, porque vivió novecientos y treinta años, alcanzó a su sexto nieto Mathusalén. Este alcanzó a Noé por setecientos años. Noé viviendo trescientos y cinquenta años despues de el Diluvio, alcanzó a su tercer nieto Heber, en cuyo tiempo floreció Esculapio. » C. E. III. 4. § 51. — 15. cit. : « la experiencia nos muestra tan claramente en las contradicciones, y contrariedades de los Medicos su incertidumbre, como en el paseo de Diogenes la existencia real del movimiento. » C. E. III. 4. § 21. Voir aussi T. C. III. p. 336. § 3. R. M. § 28. T. C. I. 5. § 25. C. E. III. 4. § 33. C. E. III. 6. § 15. — 30 cit. : « Arrugase la frente, arqueanse las cejas, danse varios ordenes, ponese en cuidado toda la gente de casa, al fin se ofre ce visitar con frecuencia y executar quanto cupiere en el Arte... Si el enfermo muere, elogian la comprehension de el Medico, que desde el principio penetró la escondida malignidad de la dolencia. Si sana, engrandecen la cura, y dán a Dios mil gracias de que el enfermo haya caído en las manos de un Medico tan valiente. » T. C. I. 5. § 72.

91. — 6. T. C. VIII. 6. § 88. — 10. T. C. VIII. 10. § 109. Ib. § 14. T. C. I. 5. § 12, 13. — 16 cit. : « Vemos, que todos los que estudian para Medicos, llegan a serlo; esto es, llegan a ser llamados Doctores. » C. E. V. 21. § 18. — 18. — C. E. V. 11. § 24. — 24. T. C. VII. 10. § 37-41. — 32 cit. : « Tienen por Medico sabio à aquel, que sin cessar, amontana medicamentos sobre medicamentos : y aun despues que con este tyrano, y homicida procedimiento llevò el enfermo à la sepultura, dicen que hizo quanto cabia en el Arte de la Medicina. » T. C. I. 5. § 54.

92. — 1 cit. : « llevan al enfermo à la

sepultura, y su hacienda à la Botica. » T. C. VIII. 10. § 121. — 5 suiv. T. C. III. 2. § 41. C. E. IV. 9. § 34. — 10 cit. : « Digo, porque lo sé, y porque importa, que llegue a noticia de todo el mundo esta verdad. » C. E. V. 21. § 43. — 18. p. 41. — 22. T. C. I. 12. § 37. — 28. T. C. VI. 4. § 51-53.

93. — 3. suiv. T. C. III. 2. § 25 à 45. Ib. 3. § 46 suiv. — 13 cit. : « En Francia engaña el Tunante Italiano, y en Italia el Tunante Francès. En Alemania el Inglés, y en Inglaterra el Alemán. » C. E. IV. 4. § 14 : Voir toute la lettre. — 23. T. C. I. 5 : tout le Discours. R. M. § 28 suiv.

94. — 5. T. C. V. 7. § 31. 12. T. C. II. 10. § 3 suiv. T. C. VIII. 10. § 203 suiv. C. E. V. 21. § 23. — 23. T. C. VII. 14. § 14. — 26. T. C. I. 5. § 33 suiv. T. C. II. 10. § 2. T. C. VIII. 10. § 213. T. C. V. 11. § 43. — 8 suiv. R. M. § 13. T. C. IV. 4. § 21 : très important, etc. — 15. T. C. I. 6 : tout le Discours. T. C. IV. 4 : en entier, etc. — 31. T. C. VII. 14 : tout le Discours. C. E. I. 15 : toute la Lettre. T. C. III. 2. § 26.

96. — 1. T. C. IV. 14. § 21 suiv. C. E. V. 9. § 46. C. E. V. 21. § 53, etc. — 42. T. C. VII. 14. § 21. suiv. — 46 cit. : « Si todos quantos Philosophos hai, y huvo en el mundo se juntassen, y estuviessen en consulta por espacio de cien años, no nos dirian como se debe curar un sabañon. » T. C. II. 8. § 22. — 50. T. C. VII. § 4 suiv. — 60. — C. E. I. 15. § 5.

* *

L'Enseignement. Absurdité des matières enseignées. Abus des disputes verbales. Syllogismes sur syllogismes. Gavage de la mémoire. Les ignorants « perdurables ». Utilité pratique de la science désintéressée. Les Espagnols et la recherche scientifique..... 97-102

97. T. C. VII. 11 : tout le Discours. T. C. VII. 12 : tout le Discours. T. C. VII. 13 : tout le Discours. T. C. VII. 14.

98-99. T. C. VIII. 1. T. C. VIII. 2. T. C. VIII. 3. Les trois Discours en entier.

98. — 8 cit. : « Hà Siglo y medio, que se controvierte en las Aulas con grande ardor,

sobre la *Physica Predeterminación*, y *Ciencia Media*. Y en este Siglo y medio jamás sucedió, que algun Jesuita saliesse de la disputa resuelto á abrazar la *Physica predeterminación*, ó algun Thomista á abandonarla. Hà quatro Siglos que lidian los Scotistas con los de las demás Escuelas sobre el assumpto de la Distinction real formal. Quando sucedió, que movido de la fuerza de la razon el Scotista desamparasse la opinion afirmativa, ó el de la Escuela opuesta la negativa? » T. C. VIII. I. § 2.

99. — 9. « El ingenio humano siempre fue mas fértil en cabilaciones para oscurecer la verdad, que en discursos para descubrirla. » T. C. VII. 11. § 11. — 25 cit. : « Si la Logica natural no es buena, no sirve la Artificial, sino para embrollar, y confundir. » T. C. VII. 11. § 19.

100. — 1. T. C. II. 8. § 18 suiv. T. C. VII. 11. § 16. — 6 : « Gran Mozo es Fulano. Apretó de tal modo con el argumento á tal Maestro, que lo atorolló. » T. C. VII. 11. § 4. — 9. C. E. II. 16 : toute la lettre. — 11 cit. : « Viven tan satisfechos de su saber, como si poseyessen toda la Encyclopedia. Basta nombrar la nueva Filosofia para commover á estos el estomago. » C. E. II. 16. § 3. — 18 cit. : « Escoja la [Aula de Filosofia] que quisiere, ù de las Religiones, ù de las Universidades de Salamanca, ó Alcalá; y puesto á la puerta, diga en alta voz, que el aire es pesado, que es una patraña lo de la Esfera del fuego, y una quimera el Antiperistasis. Y verá qué gritería se levanta contra V. Md. Entonces sabrá si aquellos tres errores están aún metidos en los tuetanos de innumerables Filosofos. » I. A. 26. § 3. — 25. C. E. III. 31 : toute la lettre; et en particulier. § 17 et 70.

101. — 5. Ib. § 71 suiv. — 14. Ib. § 82 suiv. — 19 cit. : « Havrá como seis ù ocho años, que el Rey de Prusia, Principe de un gobierno admirable, y una capacidad prodigiosa, erigió una semejante en Berlin; para cuya fundacion, y direccion pidió al Rey de Francia le embiasse á M. de Maupertuis, Miembro distinguido de la Academia Real de las Ciencias, y Xefe de los Academicos, que estos años passados se metieron en los hielos Boreales para examinar la figura de la Tierra. Mucho mejor podrá hacer un Rey de España, lo que hizo un Rey de

Prusia. » C. E. III. 31. § 85. — 27 C. E. III. 31 le début et passim.

102. — 37 cit. Pour ne rien changer à la pensée de Feijoo nous avons traduit sa traduction : « Los Españoles, que son los Maestros de los demás Pueblos en materia de reflexiones refinaron tanto sobre la Lógica en el Siglo passado, que alteraron la pureza de la razon natural por la sutileza de sus ractocinios, arrojandose á especulaciones vanas, y abstractas, que nada tenían de realidad. Sus Filosofos hallaron el Arte de tener razon contra lo que dicta el buen juicio, y dár no se qué color especioso á lo que mas dista de lo razonable. No era en el examen de las cosas mismas donde apuraban el discurso, sino en los conceptos, y en los terminos. » T. C. VII. 12. § 6.

* *

Science et Religion. L'ignorance, source des superstitions. Les faux miracles démasqués par l'expérimentation scientifique. Aide que la Science peut apporter à la Théologie. Les conflits de la Science et de la Religion. Le système de Copernic. La Pluralité des Mondes Habités. A la recherche d'une Conciliation. La Science, l'Humilité et la Croyance. Les merveilles de la Création. Fraternité et, en quelque manière, identité de la Science et de la Religion. . . 102-111

102. — 2 cit. : « Pocas veces interrompe Dios con su poder absoluto el curso de las causas regulares, que establecio para el manejo de toda la naturaleza. » T. C. VII. 7. § 56. — 5 cit. : « Siempre que haya a mano causa natural, a que atribuir el efecto, no se debe reputar milagroso. » C. E. II. 2. § 2. — 9. T. C. III. 6. § 40. — 16. T. C. I. 9. T. C. I. 10.

103. — T. C. III. 6. § 42. 13. T. C. IV. 10. § 34. — 19. T. C. IV. 10. § 35. — 27. T. C. V. 16. § 38. — 31. T. C. III. 6. § 38 et 39. — 35. C. E. I. 2 : en entier.

104. — 13. T. C. V. 5. § 34 suiv. T. C. IX. 5. § 38. — 19. p. 55 et 56. — 28. T. C. VIII. 11. § 38 suiv. — 31. T. C. VIII. 11. § 14. — 32. Ib. § 10 suiv.

105. — 2. C. E. I. 15. § 11. — 3. C. E. V.

12. § 4 suiv. — 14 cit. : « Si la Experiencia, y el Evangelio se opusiesen, desmentiría mis ojos, y mis manos, por assentir al Evangelio. » T. C. VIII. 6. § 98. — 18 cit. : « Era hacerla algunos millares de años mas antigua que el Mundo, segun lo que por precisa consecuencia resulta de las sagradas Letras. » T. C. V, 15. § 20. — 20 cit. : « Que seis mil años há están alumbrando. » C. E. V. 2. § 59. — 23. C. E. III. 20. § 26.

106. — 4 cit. : « Yo por mi protesto, que si en esta question no jugassen sino razones Filosoficas, y Mathematicas, seria el mas fino Copernicano de el Mundo. Pero el mal es, que despues de apurado todo lo que hay de Filosofia, y Mathematica en la materia, resta contra Copernico un argumento de muy superior clase a todos los que se han alegado, ò alegan a su favor. » C. E. III. 20. § 26. — 24 cit. : « La [Inquisicion] de España, creo, que nada ha decretado contra Copernico, por lo que acá no hay por parte de el Santo Tribunal embarazo para seguirle. Pero como subsiste la oposicion, por lo menos probable, de su Systema con la Sacra Pagina, se mira en Hespaña como interès de la Religion el no admitirle, y es laudable este religioso zelo. » C. E. II. 23. § 23. — 23 cit. : « Es tan claro como la luz meridiana. » C. E. II. 23. § 24. — 28 cit. : « La Escritura, los Concilios, los Padres, hablando frecuentemente de las obras de el Criador, nunca le atribuyen mas criaturas intelectuales, como efecto de su virtud productiva, que los Angeles y los Hombres que pueblan este Globo Terraqueo, y que fueron redimidos con la sangre de Jesu Christo. » T. C. VIII. 7. § 37. — 32 cit. : « Por razon puramente Physica no hallo repugnancia alguna en que en los Astros se engendren, y vivan hombres, brutos y plantas. » Ib. § 38. — 34 : « La gran dificultad, ò la unica, que hay contra él, viene de parte de la Religion; porque en lo Physico, y Metaphysico, ninguna hallo. » C. E. III. 31. § 16.

107. — 7 cit. : « Que aquella aplicacion era indigna de un Religioso; que sus Superiores no debian permitirselas, antes bien precisarle a los estudios propios de la Aula Española; que un Monge, en orden a los cuerpos Celestes, no debe meterse en examinar, y mucho menos en representar su situacion, y movimiento; si solo en estu-

diar, si la materia Celeste se distingue en especie de la Sublunar; y si las formas de los Cielos, y Elementos fueron educidas de la potencia de la materia... » C. E. III. 31. § 76. — 21 cit. : « a cada passo se ven salir de los Claustros de varias Religiones, que son Ciudadelas guarnecidas de Sectarios de Aristoteles, resoluciones de Problemas physicos, propuestos yá por esta, yá por aquella Academia, atendiendo precisamente a las leyes mecanicas, y sin acordarse de Formas, Virtudes, Qualidades que a todo vienen igualmente, y nada explican. » T. C. VII. 13. § 26. — 26. Ib. § 27 suiv. — 33. T. C. VI. 6. § 46.

108. — 5 cit. : « La Naturaleza, empeñada siempre en desengañarnos de lo poco que abanzamos, sucessivamente nos vá presentando nuevos Phenomenos, antes no vistos, ni aun imaginados, con unos de los quales nos hace dudar de lo que antes dabamos por assentado; ò tambien nos muestra, que hemos errado en esso mismo : con otros nos hace ver, que quanto hemos alcanzado, en comparacion de lo que resta, no es mas que un atomo, comparado con un monte; o una gota de agua, respecto de todo un Oceano. » C. E. III. 30. § 3. Voir aussi. T. C. I. 16. § 103. — 20. C. E. V. D. 2. § 30. — 25. Ib. § 43 suiv. — 29. cit. : « O què numero sin numero de nuevos mundos se ofrece a la especulacion! Y si en cada uno de esos mundos, demás de un Sol, que le ilumina, hay seis, ò siete Planetas, ò globos habitados de diversas especies de criaturas racionales, como es consiguiente en la hypotesi del Systema propuesto; ò cuántos millones de essas diversas especies! » Ib. § 50.

109. — 1 à 28. C. E. V. D 1 et 2. AD. D. 1 et 2. T. C. V. 11. § 20. — 29 T. C. VI 6. § 40 et 41. T. C. VII. 13. § 42 et 43.

110. — 3 AD. D. 2. § 54 à 57. — 11. T. C. VI. 6 : tout le Discours. — 26 cit. : « Traxo en una ocasion à mi celda D. Juan d'Elgur, excelente Anatomico Francès, que hoy vive en esta Ciudad, el corazon de un Carnero, para que todos los Maestros de este Colegio nos enterassemos de aquella admirable fabrica. Con prolixidad inevitable nos fuè mostrando parte por parte todas las visibiles que componen aquel todo, explicando juntamente sus usos, Puedo assegurar con ver-

dad, que no solo fué admiracion, fué estupor, el que produjo en todos nosotros el conocimiento que logramos de tan prodigiosa contextura... Al fin convinimos en que no haviamos jamás visto, ò contemplado cosa que nos dicesse idèa tan clara, tan sensible, tan viva, y eficaç de el Poder, y Sabiduria de el Supremo Artifice. » C. E. II. 16. § 13.

111. — 39. AP. SC. § 79-83.

LA CONFRONTATION DES PEUPLES

Paradoxes et vérités sur les Anciens.

Le progrès : ni la Nature, ni l'Humanité ne sont en décadence physique ou morale 113-117

113-114. — T. C. IV. 12 : tout le Discours.

114. — 3 T. C. II. 6. § 2. — 8. T. C. I. 16. § 98. — 13.  p. 67. — 15. C. E. V. 13. § 19. — 22. T. C. I. 1. § 23. — 26. T. C. I. 14 pass. C. E. IV. 1. — 29. R. M. § 58. T. C. IV. 12. § 4. — 31. T. C. IV. 12. § 75 à 81.

115. — 7 suiv. T. C. I. 12. § 1 suiv. — 20. T. C. VI. 4 : tout le Discours. T. C. VI. 5 : en entier. — 29 cit. : « *Los individuos, pues, aun en mármoles y bronce se envejecen; las especies, inmortales se conservan. Ni nosotros podemos perpetuarnos la juventud, ni el Mundo llegar a la decrepidez.* » T. C. I. 12. § 39. — 33 suiv. T. C. II. 7 en entier.

116. T. C. II. 7. T. C. I. 4. T. C. V. 4. C. E. III. 17. § 10 suiv.

117. — 40. C. E. I. 29 : en entier.

Feijoo contre Jean-Jacques Rousseau 117-122

Toute la lettre 18, du tome IV des *Cartas Eruditas*.  Nous en publions le texte intégral, conforme à l'édition originale dans notre « BIBLIOGRAPHIE DES SOURCES FRANÇAISES DE FEIJOO ».

118. — 3 cit. : « *Yo me imagino, que el Autor no creia lo mismo que intentaba persuadir. A mas me abanzo; acaso, ni pretendia que otros lo creyessen. Pues qual seria su intento? Quería que creyessen, que era muy ingenioso, viendo que tenia habilidad para hacer probable una extravagante paradoxa.* » C. E. IV. 18. § 2.

Un reclassement des valeurs. La Noblesse. Les tyrans; les qualités d'un homme politique. Les conquérants, malfaiteurs de l'Humanité. Feijoo féministe 123-126

123. — 1. T. C. II. 6. § 3. — 11. T. C. IV. 2 : en entier. C. E. II. 8. § 45. C. E. IV. 3 § 15.  p. 1.

124. — 1. T. C. I. 3. T. C. I. 4. T. C. III. 12. T. C. VI. 1. § 35 suiv. — 27 cit. : « *Si yo me pudiesse a escribir un catalogo de los Ladrones famosos que huvo en el Mundo, en primer lugar pondria a Alexandro Magno, y à Julio Cesar.* » T. C. III. 12. § 5. — 30 cit. : « *Es verdad que vencen; pero mas hombres cuestan à un Reino diez batallas ganadas, que dos, ò tres perdidas. Esto, dexando aparte aquel menoscabo, que padecen las Artes, y la Agricultura, por llevarse toda la atencion la Guerra. Con que al fin de la jornada, exceptuando unos pocos Soldados premiados, y otros pocos que lograron algunos despojos, tan mal quedan los Conquistadores, como los conquistados.* » Ib. § 8.

125. — 1 suiv. C. E. II. 19. § 5. C. E. III. Ded. C. E. III. 31. § 71 suiv.

125-126 : Féminisme. T. C. I. 16 : toute la lettre. C. E. II. 17. § 2 suiv. — Une preuve significative du libéralisme de Feijoo est son attitude à l'égard des Francs-Maçons, en dépit des condamnations officielles : toute la lettre C. E. IV. 16.

La vie de cour : ses travers. La mode. Les qualités sociales. Les deux plus grands vices de la Société : mensonge et hypocrisie. La réforme de la Justice. La lutte contre le vol, la mendi-

cit  , l'oisivet  . D  fense et restauration de l'Agriculture..... 126-133

126. — 6 cit. : « Uno, por exemplo, dedicado   la Historia, me preguntaba menudencias de la Guerra de Troya, que ni Homero, ni otro algun antiguo escribi . Otro, encaprichado de la Chiromancia, queria le dicesse, qu  significaban las rayas de sus manos. Otro, que iba por la Physica, pretendia saber, qué especies de cuerpos hay   la distancia de treinta leguas debaxo de tierra. Otro, curioso en la Historia Natural, venia   inquirir, en que tierras se crian los mejores tomates de el Mundo. Otro, observador de sueños, queria le interpretasse lo que havia soñado tal,   tal noche. Otro, picado de Antiquario, se mataba por averiguar, que especies de ratoneras havian usado los antiguos. Otro, que solo era apasionado por la Historia Moderna, me ponía en tortura para que le dicesse cómo se llamaba la mujer de el Mogol : quantas, y de que Naciones eran las mugeres, que el Persa tenia en su Serrallo. » C. E. III. 25.   6.

127. — 4 cit. : « Componense las Cortes de los que gobiernan, y de los que pretenden. Y considero, que hay una reciproca esclavitud de unos   otros. Los pretendientes son esclavos de los gobernantes, y los gobernantes de los pretendientes. » C. E. III. 25.   4. — 8. T. C. II. 6 : en entier. — 20. T. C. IX. 8.   110. — 24. T. C. VII. 10 : tout le Discours.

128. — 5 cit. : « Hierben los Pueblos todos de expressiones de rendimiento, de reverencias profundas, de ofertas obsequiosas de ponderadas atenciones, de rostros alaguenos, cuyo s r est  todo en gestos, y labios, sin que el corazon tenga parte alguna en esas demostraciones. » T. C. VII. 10.   13. — 10. T. C. IV. 1.   42. — 14 cit. : « Negando el demandado alguna cosa en juicio, que otro le demandasse por suya, diciendo que non era tenedor de ella, si despúes de esso le fuesse probado, que la tenia, debe entregar al demandador la tenencia de aquella cosa, maguer el que la pide non probasse que era suya. » T. C. VI. 9.   18. — 20 cit. : « el Corregidor, hombre de piedad solida, hizo d r docientos azotes   la vieja, que fueron tan bien merecidos,

como quantos hasta ahora se dieron en las calles publicas. » T. C. III. 6.   13. — 23 suiv. T. C. VIII. 5 : tout le Discours.

129. — 13 cit. : « la cosa mas dulce que hai en la vida, o quello seria... » T. C. VI. 9.   8.

129-130. La Justice. T. C. III. 11 en entier. T. C. II. 1.   13, 14. T. C. I. 3.   46. C. E. III. 22 : en entier. T. C. VIII. 13.   12 suiv.

130. — 10 cit. : « Como antes se veian los Tribunales a las puertas de las poblaciones, oy se v n poblaciones enteras   las puertas de los Tribunales. » T. C. III. 11.   22. — 26 suiv. T. C. VI. 1.   89-102. T. C. IX. 6.   30 suiv.

131. 1 cit. : « Para qué es fatigarse en buscar con tanta solicitud los hechiceros? Yo Jueces, os mostrar  el punto donde est n. Ea, prended los Capuchinos, los Jesuitas, todos los Religiosos, ponedlos en la tortura, y vereis como confiesan que han incurrido en el crimen de hechiceria. Si algunos negaren, reiterad el tormento tres, y quatro veces, que al fin confesar n. » T. C. VI. 1.   100. — 15 cit. : « Tengo presentes dos casos de Ladrones, que haviendose salvado de las manos de la Justicia, con el pretexto de Inmunidad Ecclesiastica, robaron despúes a los mismos que havian sido principales instrumentos de su evasion. » T. C. V. 6.   17.

131-132. Vol. Mendicit  . Oisivet  . T. C. I. 3.   40 suiv. T. C. VIII. 13.   5 suiv. C. E. III. 23 et C. E. III. 24 : les deux Lettres en entier. T. C. VI. 1.   7.

132. — 10 cit. : « excluir los mendicantes válidos de los Pueblos..., incluir los inválidos en los Hospicios. » C. E. III. 23.   12. — 12. T. C. VI. 1.   10 suiv. T. C. VIII. 13.   18 suiv.

132-133. Agriculture. Repeuplement. T. C. VIII. 12 et T. C. VIII. 13 : les 2 Discours, en entier. C. E. V. 10 : toute la Lettre.

* *

Les peuples : v rit   en-dec  , erreur au-del   ; coutumes curieuses. La civilisation circulaire..... 133-135

133-134. T. C. I. 5.   15 suiv. T. C. I. 3.   33.

134. 13. T. C. I. 16.   63. — 17. T. C.

II. 15. § 29. — 24. T. C. VI. 9. § 17. — 28. T. C. I. 16. § 136. — 29. T. C. II. 15. § 9 suiv. — 35. T. C. IV. 6 : tout le Discours. C. E. V. 10. § 1.

135. 9 suiv. T. C. III. 10. § 8. — 18 cit. : « Veo que las Ciencias florecieron un tiempo entre los Phenices, otro, entre los Caldeos, otro entre los Egypcios, otro entre los Griegos, otro entre los Romanos, otro entre los Arabes. Despues se estendieron à casi todos los Europeos. Entre tanto que à cada tierra no le tocaba el turno de la circulacion, eran tenidos los habitadores de ella por rudos. Despues se viò, que no entendian, ni adelantaban menos, que los que tuvieron la dicha de ser los primeros. Acaso, si el mundo dura mucho, y hai grandes revoluciones de Imperios (porque Minerva anda peregrina por la tierra, segun el impulso que le dan las violentas agitaciones de Marte) poseeràn las Ciencias en grado eminente los Iroqueses, los Lapones, los Troglodytas, los Garamantes, y otras gentes, à quienes oy con desden, y repugnancia admitimos por miembros de nuestra especie. » T. C. II. 15. § 31.

L'utopie Chinoise..... 136-138

136. — 12 cit. : « Su gobierno civil, y politico excede al de todas las demás naciones. Sus precauciones para evitar guerras, tanto civiles, como forasteras son admirables. En ninguna otra gente tienen tanta estimacion los sabios, pues unicamente à ellos confian el gobierno... La excelencia de su inventiva se conoce en que las tres famosas invenciones de la Imprenta, la Polvora, y Aguja Nautica son mucho mas antiguas en la China, que en Europa : y aun hai razonables sospechas de que de allà se nos comunicaron. » T. C. II. 15. § 14. — 29. I. A. 31. § 3 suiv. — 31. T. C. VI. 1. § 42 suiv.

137. — 8 cit. : « Su ceguera en materia de Religion no estorva que le propongamos como un exemplar insigne de la Economia, y Liberalidad de los Principes. » T. C. VI. 1. § 47. — 11. T. C. VIII. 12. § 20 suiv. — 22. T. C. IX. 2. § 127 à 139.

138. — 5. C. E. V. 11 : toute la Lettre.

Le tableau du P. Zahn, et l'incident avec l'Infant D. Carlos. Les Gloires de l'Espagne..... 139-146

139. — 7 cit. : « Haviendose dignado su Alteza de leer parte de mi segundo Tomo, luego que salió al publico, tropezò en aquella Tabla trasladada del Padre Juan Zahn, doctissimo Premonstratense, donde se representa el cotejo de las cinco naciones principales de Europa, en genios, y costumbres. Dixe con propiedad, que tropezò, porque verdaderamente fuè escandalo para su ternura con los Españoles, ver en aquella Tabla maltratada à nuestra nacion en dos, ò tres partidas : en tanto grado, que le dixo à su Ayo, el señor Don Francisco de Aguirre, que aquel libro, ò por los menos la tabla, se debian dàr al fuego. Satisfizole el Ayo, diciendole, que en aquella tabla no estaba expresado mi dictamen, sino el de aquel Autor Aleman, à quien citaba, y que yo bien lexos de convenir con èl en lo que dice de nuestra nacion, protestaba en la pagina antecedente, que en quanto à esto le tenia por poco veridico. Templò esto, pero no extinguiò del todo el resentimiento del amabilissimo Infante, porque siempre heria sus ojos la tabla, por mas que dentro de su entendimiento me defendia la protesta : de modo, que haviendo yo logrado pocos dias despues la dicha de besar su mano, me diò algunas señas de su enojo, y à su Ayo repitiò en mi presencia, que havia de quemar aquella tabla. Bien es verdad que observe mal avenida la apacibilidad del semblante con el rigor de la sentencia. » T. C. III. 12. § 24.

141-145. T. C. IV. Les Discours 13 et 14, qui ont, à eux deux, un peu plus de cent pages. T. C. IX. 4. § 135 suiv.

142. — 4 cit. : « Resta, que ahora calificuemos la habilidad intelectual de los Españoles con extension à todo genero de materias : en que creo necessitan mas de desengaño los Estrangeros, que en el assumpto, que hasta aqui hemos tratado; siendo no pocos los que tienen hecho el concepto de que somos los mas inhabiles, y rudos entre las Naciones principales de Europa, concediendonos solo algun talento especial para

las ciencias abstractas, como Logica, Metaphysica, y Theologia Escolastica, y mediano, ò razonable para la Jurisprudencia, y Theologia Moral. » T. C. IV. 14. § 1.

145. — 5 suiv. : T. C. III. 28. § 2 suiv. : C. E. V. 9. § 30 suiv.

Les peuples neufs. Les peuples de science et de pensée. L'apogée anglaise 146-148

146. — 5. T. C. II. 15. § 8. C. E. IV. 13. § 13. — 20 cit. : « Hizo buenos Soldados, hizo hábiles Generales por Mar, y por Tierra, hizo Pilotos, hizo Artífices para todo genero de maniobras, hizo excelentes Mathematicos, Philosophos, Humanistas, Historiadores, Politicos, Cortesanos, Discretos. » C. E. III. 19. § 26.

147. — 5 suiv. : T. C. X. 31. § 1. T. C. II. 15. § 6. C. E. IV. 13. § 2 à 6. — 25 suiv. : T. C. II. 15. § 34, 36. C. E. IV. 10. § 30.

148. — 45 cit. : Son muchos los Autores Franceses, que, no obstante la notoria emulacion de las dos Naciones, dan por sentada en la Inglesa una mayor penetracion, y profundidad en el pensar, reservando para sí la gloria de explicarse mejor; y no puede negarse, que en esto segundo son muy superiores los franceses à aquellos vecinos suyos : por lo que ya vino à hacerse como adagio lo de concepto Inglés en pluma Francesa. » C. E. IV. 13. § 15.

Le latin mort ; le français vivant : véritable langue universelle . . . 148-151

148. — 1 suiv. : T. C. I. 15. § 11 suiv.

149. — 5 suiv. : C. E. V. 23. On trouva dans notre BIBLIOGRAPHIE DES SOURCES FRANÇAISES DE FEIJOO le passage capital de cette Lettre (§ 32 à 59) selon le texte de l'édition originale. — 30 cit. : « Heredo, y recogí una buena porcion la Lengua Latina, por la propinquidad, y parentesco, que tenía con ella. Murió tambien despues la Lengua Latina; porque mors etiam saxis, nominibusque venit; pero dexando tres hijas, y successoras, que hoy viven, en la Italiana, la Española, y la Francesa, entre quienes se repartieron sus

bienes, tocando la mayor parte, por el derecho de primogenita, à la Italiana, quedando en aquella distribucion primitiva no mal puesta la Española, y la menos atendida la Francesa. Pero con el tiempo, esta ultima, por medio de una de aquellas revoluciones, que son tan comunes en todas las cosas humanas, fué ganando tierra; de modo, que vino à hacerse la mas rica de todas. » C. E. V. 23. § 33.

150. — 14 cit. : « Sobre todo genero de erudicion se hallan oy mui estimables libros escritos en Idioma Francés, que no pueden suplirse con otros, ni Latinos, ni Españoles. » T. C. I. 15. § 5.

151. — 3 cit. : « En esta Ciudad de Oviedo, tuvimos algunos años un excelente Cirujano Francés, (Don Juan d'Elgar) natural de Bayona, que havia estudiado la Cirugía en la grande Escuela de Paris. Dos veces fué propuesto para este Partido por Sugetos, que estaban ciertos de su grande habilidad. Pero contra los informes de éstos, prevaleció la noticia, de que no era Latino. Ni yo pude desvanecer esta simplicidad, por mas que represente à algunos Caballeros, encaprichados de ella, la ninguna conducencia de la Lengua Latina, ni para la Theorica, ni para la Práctica de la Cirugía; añadiendoles entre chanza, y véras, que en caso, que no pudiesen dissentir à dicha inconducencia, yo les pondria en Latin, lo que el Cirujano dictasse, ò escribiesse en Francés. Nada sirvió entonces mi consejo. Pocos años despues halló mejor disposicion en los ánimos, y fué trahido aqui M. d'Elgar, donde hizo curaciones admiradas de todos. » C. E. V. 23. § 46. — 19 cit. : « Dió Dios por ventura à esse Idioma, ò à otro alguno del Mundo, virtud curativa de llagas, fistulas, contusiones? » C. E. V. 23. § 42. — 26 cit. : « Há siglo y medio, que la [lengua] Francesa está continuamente produciendo Maestros en todas Facultades, y Autores, y Libros, para todas materias. » C. E. V. 23. § 38. — 30 cit. : « al tiempo que concluyo esta Carta, me hallo puntualmente con ochenta y dos años, nueve meses, y seis dias de edad. Oviedo, y Julio 14 de 1759. » C. E. V. 23. § 59.

Voir Ferdinand BRUNOT : *Histoire de la Langue Française* (A. Colin), t. VI-VII-VIII.

**

Mise au point sur l'antipathie entre Français et Espagnols. Le patriotisme mal compris; l'esprit de clocher. L'homme, citoyen de l'Univers..... 152-154

152. T. C. II. 9 : en entier. C. E. II. 16. § 27. — 22 cit. : « Las letras, las armas, las artes, todo florece en aquel opulentissimo Reino. El dió gran copia de Santos à las estrellas, innumerables heroes à las campañas, infinitos sabios à las Escuelas. El valor y vivacidad de los Franceses los hace brillar en quantos theatros se hallan. Su industria mas debe excitar nuestra imitacion, que nuestra embidia. Es verdad, que esta industria en la gente baxa es tan oficioso, que se nos figura avarienta; pero esso es lo que assienta bien à su estado : porque los humildes son las hormigas de la Republica. De su mecanica actividad tiran los mayores imperios todo su resplandor. Y por otra parte se sabe, que no tiene Europa nobleza de mas garbo que la Francesa. » T. C. II. 9. § 13.

153. — 3 cit. : « que los Pyreneos llegassen al Cielo; y el Mar, que baña las Costas de Francia, estuviesse sembrado de escollos, porque nada pudiesse passar de aquella Nacion a la nuestra. » C. E. II. 16. § 27. — 6. T. C. III. 10 : tout le Discours. — 15 cit. : « El Catalogo de cada Reyno es obra de un natural de el mismo Reyno; y cada uno habla de su patria; como el payo, que decia, que el Campanario de su Aldèa era mayor que la Giralda de Sevilla. » C. E. IV. 13. § 8.

HYPOTHÈSES ET VUES SUR LA NATURE

La cellule de Feijoo n'est pas un laboratoire scientifique. Rôle que Feijoo est entraîné à assumer... 155-157

155. — 12. LETTRES DE SAMOS. — 23 : « para andar atisbando atomos. »

156. — 1. : « Al passo que me deshago de este instrumento optico que no me sirve, deseo otro que me es necessario. » — 10. C. E. III. 4. § 67. C. E. V. 2. § 21. C. E. II. 23.

§ 39. — 31. MSS Bibl. NACIONAL. — 34. T. C. IX. 6. § 48.

157. — 2 cit. : « La materia es capáz de mas largo discurso. Mas como V. mrd. me insinúa, que mi señora la Marquesa està assutada de el caso, me pareció preciso responder à vuelta de Correo, por no dilatar à su Señoria el desahago, que puede lograr con estas noticias. » C. E. I. 7. § 10.

**

Le projet Foronda à l'Académie des Sciences Naturelles de Barcelone. Les cas où Feijoo n'est pas justiciable de la Science. Les sources de ses erreurs scientifiques : la duperie des mots; l'ingéniosité imaginative; la réaction trop vigoureuse contre les préjugés; la rigueur trompeuse de la logique..... 157-164

157-158. Lettre de don V. F. y E. 1^{er} août 1786. Miscelánea (Imp. Benito Cano, Madrid, 1787).

158. — 26. T. C. I. 2. § 24. — 32. T. C. I. 16. § 28. — 35. T. C. I. 4. § 9.

159. — 3. T. C. I. 3. § 15. — 4. T. C. II. 15. § 1. — 20 cit. : « El estratagema de este animalejo es puntualmente el mismo que practica con el hombre el Demonio. » T. C. I. 2. § 41. — 29 cit. : « Y juntese a los autos la autoridad de Aristoteles, que en el libro de Mirabilibus auscultationibus dice, que en un territorio de la Isla de Chypre siembran el yerro, y crece como las plantas. » T. C. III. 13. § 48.

160. — 16. C. E. II. 10. § 3 et 6.

161. — 1. T. C. VIII. 10. § 37 suiv. — 4. La Curiosité Naturelle rédigée en questions par M. Scipion DUPLÉIX. Edit. de 1632.

162. — 5. REGNAULT : les Entretiens Physiques d'Ariste et d'Eudoxe. (Édit. de 1745, t. I. p. 238). — 28 suiv. : MARAÑON p. 181; 228.

163. — 16. C. E. I. 18. — 23 T. C. II. 14. § 30 suiv. — 31. T. C. I. 6. § 38.

**

La frénésie des monstres au XVIII^e siècle. Le monstre de Medina Sidonia. La conception et l'imagination

maternelle. Croisements entre espèce humaine et espèces animales. Le monstre de Fernan Caballero..... 164-168

164. — 12. GACETA DE MADRID, juillet 1729.

165. — 13 suiv. : T. C. IX. 6. § 48. C. E. I. 6; toute la Lettre. — 24 cit. : « juzgo mas accessible la explicacion de las causas de el flujo, y refluxo de el Mar, de las propiedades de el Imán, y de la virtud Eléctrica; que la de el mecanismo de la produccion de los animales, cuya formacion, desde el punto de la concepcion, hasta el de el parto, casi toda está llena de mysterios. » C. E. III. 30. § 8.

166. — 6 suiv. : T. C. VII. 3 : tout le Discours. — C. E. I. 4 : toute la Lettre. — 30 suiv. : C. E. III. 30. § 16. T. C. VI. 7. § 15.

167. — 32. T. C. II. 2. § 52. C. E. II. 9. § 5 suiv.

168. — 40 suiv. : C. E. III. 30; toute la Lettre. — 32  p. 234.

Les Hommes Sylvestres. Les Hommes marins. L'étonnante histoire de l'Amphibie de Liérganes..... 168-175

169. — 3. MACANAZ. *Notas al Teatro Crítico* (publiées par le *Semanario Erudito*, 1788).

170. — 23 suiv. ROBINET (*Considérations philosophiques de la gradation naturelle des formes de l'Être, ou les Essais de la Nature qui apprend à faire l'homme*. Paris, 1768), p. 120 suiv.

172. — 3 suiv. : T. C. V. 6. § 8. C. E. IV. 14. § 12 suiv. — 30 cit. : « Despreciada, pues, como una de tantas vulgares patrañas se quedó para mí aquella noticia; hasta que habrá cosa de tres meses un Amigo de mí mayor veneracion, y afecto me impelió a publicarla en mis Escritos, como digna de la curiosidad, y admiracion del Público, asegurandome al mismo tiempo en algun modo de la realidad de ella, como quien la tenía de dos Sugetos, que havian conocido, y tratado al mencionado mozo despues de restituido del mar a su tierra. Pero juntamente me

prevenia, que pues me hallaba vecino la Pais de donde aquel era natural, solicitasse noticias mas puntuales, que las que él me podía comunicar. » T. C. VI. 8. § 2.

173. — 9 cit. : « logré una cabalissima descripcion del suceso, remitida por el señor Marqués de Valbuena, residente en la Villa de Santander, à diligencia del señor Don Joseph de la Torre, dignissimo Ministro de su Magestad en esta Real Audiencia de Asturias. » T. C. VI. 8. § 2.

174. — 25. T. C. IX. 6. § 114. — 35 cit. : « quando salí de la Montaña, que tenía doce años, dexé en casa de mi tío Don Garcia de Agüero, que vivía en Rucuendo, un quarto de legua de Liérganes, à el hombre Pez, que era hermano de un Sacerdote, que havia sido Paje de mi tío en Toranzo... y jugabamos con él; que no hacia mas que reir, sin dañar a nadie. » T. C. IX. 6. § 116. — 8 cit. : « me ocurre añadir à V. Reverendissima haver hablado con Don Esteban Fanales, Intendente de Marina, y un Religioso Franciscano, de los quales el primero vive, que conocieron al hombre Pez, que V. Reverendissima dà a luz en uno de sus Tratados. » T. C. IX. 6. § 117. — 15 cit. : « Estos diaristas, añade Vmd. en su carta, son unos buenos Críticos, y tal reputacion obtienen en la Republica Literaria : el caso del Hombre Marino de Holanda, es tan parecido al del Hombre de Liérganes, como un huevo à otro huevo : luego reputandose aquél fabuloso, tal se debe reputar éste tambien. Respondo, que concedo todo, à excepcion de la consecuencia. Los Diaristas de Trevoux dieron por fabulosa la Historia del Hombre Marino Holandés. Yo tambien la daría por fabulosa, no teniendo mas prueba de su verdad, que la que ellos tuvieron. Yo doy por verdadera la Historia del Hombre de Liérganes. Tambien creo darian los Diaristas por verdadera la del Marino Holandés, si tuviessen para su apoyo, los testimonios, que yo tengo para la de el de Liérganes. » C. E. V. 20. § 3.

L'in vraisemblable théorie du suc lapidifique; son point de départ scientifique. Le roman et la science. Le pré-

évolutionnisme. Les rapports de l'esprit et de la matière. . 176-182

176. — 6 suiv. : T. C. II. 14. § 41-43. T. C. III. 13. § 48. — 17 suiv. : T. C. V. 15 : tout le Discours.

177. — 17. D. MORNET. *Les Sciences de la Nature en France, au XVIII^e Siècle*, (A. Colin) p. 23. — 25 cit. : « Assí se resuelve facilmente esta question tenida hasta ahora por difficilissima, y se corta de un golpe el nudo Gordiano, que tantas plumas tentaron inutilmente desatar. » T. C. V. 15. § 71. — 16. T. C. II. 14. § 49.

179. — TELLIAMÉD ou *Entretiens d'un philosophe indien avec un missionnaire français sur la diminution de la Mer, la formation de la Terre, l'origine de l'homme, etc.*, mis en ordre sur les Mémoires de feu M. de Maillet par J. A. G***. A Basle, 1749. — 28 ROBINET (op. cit.).

181. — 16. T. C. VI. 8. § 67. — 26. T. C. VI. 7. § 40. — 29. T. C. I. 12. § 39, et antérieurs. 86-87. — 43. T. C. V. 2 : toute la Lettre. AD. 2 : tout le Discours.

* *

Les problèmes du feu, du volcanisme et de l'électricité. 182-186

182. — 1 suiv. : T. C. II. 12. § 11. T. C. II. 13. § 12 suiv. : T. C. II. 14. § 52. T. C. V. 5. § 37 suiv. : T. C. VIII. 9. C. E. V. 1. § 16; 24. C. E. V. 10. § 13.

183. — 12 suiv. : T. C. II. 13. § 13 suiv. : T. C. IX. 9. § 88. — 26. T. C. VIII. 8 : tout le Discours. T. C. IV. 3. § 20 suiv.

184. — 21 cit. : « la materia inflamada, que forma el Rayo, puede ser en poquissima cantidad al salir de la nube, y encontrar despues en el ayre mucha cantidad de materia de la misma naturaleza, que sucessivamente irá inflamando; porque es cierto, que el ayre está entonces extremadamente cargado de exhalaciones sulphureas. » T. C. IX. 8, § 86.

— 28 suiv. C. E. IV. 25; toute la Lettre.

185. — 12 cit. « Pero està el negocio en buenas manos; porque los Physicos Ingleses, y Franceses, que tanto temen los rayos como nosotros, parece han tomado por su cuenta este empeño, y es de creer no desistan de él,

ya por su particular interes, ya por la comun utilidad. » C. E. IV. 25. § 31. — 16 suiv. N. S. : les 4 Lettres. — 35. C. E. V. 14 : en entier.

186. — 45 cit. : « Algunas veces me vino al pensamiento, que la virtud Magnetica no es mas, que un Ramo, una particular modificacion de la Electrica. » C. E. V. 14. § 19.

* *

Feijoo novateur : la vulgarisation scientifique. Ses pressentiments, ses divinations scientifiques. . 186-189

186. — 4 cit. : « Considere V. E. que yo, hasta ahora, en materias Physicas me contuve dentro de los terminos de impugnar solo muchos crassos errores dominantes en nuestra Peninsula, como el Antiperistasis, la esfera de el Fuego, los influxos de los Eclipses, los Años climatericos, etc. y esto con argumentos palpables. Con todo V. E. havra visto, con quanta tenacidad, y quan ninguna razon, porfian algunos en mantener el Publico en estos crassos errores. » C. E. II. 23. § 19. — 15. T. C. II. 11. T. C. V. 11 et 12. T. C. VIII. 6.

187. — 4 cit. : « No obstante mi justa desconfianza, una, à otra vez me animè à dar con la imaginacion algun breve gyro por el campo de la Naturaleza, por ver si hallaba algo de terreno, en que assentar cimientos para algun nuevo systéma. Pero me sucedió lo que à la Paloma de Noè en su primera salida de la Arca, que, no hallando donde hacer pie fijo, bolvió à su recogimiento. » C. E. IV. 25. § 5. — 34. REGNAULT (op. cit. III. p. 112).

188. — 12. 189 suiv. — 20. 157-158.

189. — 1. MARAÑÓN. p. 219 suiv. — 27 cit. : « Aun está la cosa muy verde para aventurar algun sistema y acaso será menester que venga un nuevo Newton que, por las reglas de la pesantez, con seis resmas de cálculos, nos descifre este gran enigma, en el cual confusamente veo abrirse camino a un dilatadísimo incógnito país de la Phisica, que para las producciones de muchos efectos haga abandonar a los filósofos los que hasta ahora cultivaban. » ID. p. 38.

LES IDÉES ESTHÉTIQUES LE STYLE

Le goût et le « je ne sais quoi ». La tyrannie des règles; la liberté dans l'Art. La mémoire et l'intelligence; les dons naturels. 191-198

191. — 1 suiv. T. C. VI. 11. § 5. T. C. V. 11. § 8. T. C. V. 11. § 15. — 15 cit. : « Entre tantos millares de millares, y aun millares de millones de hombres, que hai en el mundo, no se hallará alguno, que sea perfectamente parecido à otro, ni en el complexo de inclinaciones, ni en el conocimiento de todos los objetos. T. C. VI. 13. § 10. — 23 suiv. T. C. VI : tout le Discours.

192. — 35. cit. « De suerte, que Dios de mil maneras diferentes, y con innumerables diversissimas combinaciones de las partes, puede hacer hermosissimas caras. Pero los hombres reglando inadvertidamente la inmensa amplitud de las ideas divinas por la estrechez de las suyas, han pensado reducir toda la hermosura à una combinacion sola, ó quando mas, à un corto numero de combinaciones; y en saliendo de allí, todo es para ellos un misterioso no sé qué. » T. C. VI. 12. § 24.

193. — 11 suiv. C. E. II. 6. § 14 suiv. — 26 suiv. p. 21.

194. — 6 cit. : « Acabada la Gramatica, me dieron unas pocas lecciones de Rhetorica, que olvidé enteramente; y si mas huviera estudiado, mas procuráa olvidar por la razon expressada, que me estorvaria en vez de aprovecharme. » C. E. II. 6. § 23. — 26 cit. : « De Quintiliano no havia leído ni un renglon, ni aun visto este Autor por la cubierta, hasta despues de dár à luz el segundo Tomo de el Theatro Critico. Compré el año de 28, en el desecho de la Libreria de el difunto Conde de Torrehermosa, y desde entonces le tengo en la mia. » C. E. III. 5. § 14. — 34 cit. : « Como las instituciones de Quintiliano tienen un Indice muy copioso, pude por él buscar una, à otra especie, que necesitaba, sin leer seguidamente ni aun un capitulo. » C. E. III. 5. § 12.

195. — 8 suiv. : C. E. II. toute la lettre. — 27 : T. C. VI. 13. § 15.

196. — 4 suiv. : C. E. II. 6 § 2, 14, 15. — 21 suiv. : C. E. III. 12 § 21. — 31 suiv. : T. C. VI 12 § 15.

197. — 23. C. E. II. 6.

198. — 37. : P. HAZARD : *La Crise de la Conscience européenne* (Boivin). — 39 suiv. D. MORNET, *La Pensée française au XVIII^e siècle* (A. Colin).

**

La Musique 198-200

198. — p. 61. — 1 suiv. T. C. I. 14.

199. — 10 cit. : « Si la musica agrada al oído, y agrada mucho, es buena, y bonissima; y siendo bonissima, no puede ser absolutamente contra las reglas, sino contra unas reglas limitadas, y mal entendidas. Dirán, que está contra arte, mas con todo tiene un no sé qué, que la hace parecer bien. Y yo digo, que esse no sé qué no es otra cosa, que estar hecha segun arte, pero segun un arte superior al suyo. » T. C. VI. 12. § 26. — 16 suiv. : T. C. IV. 12. § 30. C. E. I. 44.

200. — 48. C. E. IV. 1. — 52 cit. : « Yo he visto à infinitad de sugetos recrearse mucho mas, oyendo una buena voz, acompañada de una Guitarra rasgueada, que oyendo el concierto de muchas voces, y instrumentos. Ví tambien alguna vez à una persona de muy buenos talentos, verter lagrimas de deleyte, y ternura oyendo tañer una Guitarra punteada; lo que nunca le sucedió, oyendo la symphonía de varios instrumentos. » C. E. I. 44. § 17.

**

La Poésie. Virgile et Lucain; la fiction. Jugements critiques de Feijoo. Feijoo versificateur. Feijoo et Góngora. 200-209

200. — 1 suiv. T. C. IV. 14. § 42. T. C. IX, 4. § 140 suiv.

201. — 12 cit. : « Su magestad heroica me enamora; su grandiloquencia Poetica me hechiza : aquellos sonoros, y soberanos golpes, que à trechos dexa caer, como desde la cumbre del olympo, sobre la mente del que lee, totalmente me arretaban; pero en

estos mismos golpes, que constituyen el supremo honor de Virgilio, reconozco aquel furor divino, que dà el supremo valor à un poema; y estos me parece no encuentro tan frecuentes en Virgilio como en Lucano. » T. C. IV. 14. § 42. — 20 suiv. : C. E. V. 19. § 8 suiv. C. E. III. V. § 2.

202-203. Ajouter : T. C. I. 12. § 13 suiv. T. C. IV. 8. § 48. T. C. IX 2. § 15.

203. — 15 suiv. : *El Principe de los Poetas Virgilio*  p. 375 — 33. MÉM. TRÉVOUX, déc. 1751.

204. 17 cit. : « Después de los Poemas de Homero, y Virgilio no hay cosa que iguale en el genero epico a la Jerusalèn de el Tasso. » T. C. I. 15. § 31. — 20 cit. : « La Eneida de Virgilio hà sido hasta ahora, y verisimilmente lo será en la posteridad, la admiracion de el Mundo. » C. E. IV. 12. § 19. — 22. C. E. V. 21. § 27. — 26 cit. : « Si huviesse un Pintor tan primoroso, que sacasse las efigies tan perfectas, tan parecidas a sus objetos, como las que se forman en un Espejo de crystal, à què precio venderia cada lienzo... » T. C. VI. 6. § 36.

205. — 8 cit. : « La gala de las expresiones no les quita ser patheticas, antes siendo oportuna les infunde mas eficacia, para mover los afectos. Elegantissimos son los versos con que Virgilio, en el libro 6 de la Eneida, habla de la muerte de el malogrado Joven Marcelo. Sin embargo se refiere, que esos versos, leidos por el mismo Virgilio à Augusto, y Livia, hicieron llorar aquel, y desmayarse esta. » C. E. II. 7. § 67. — 18 cit. Los Franceses están muy satisfechos de su poesia. Yo nunca pude hallar sino un sabor muy tibio en ella. No puedo negar, que algunos de sus Poetas piensan con mucha delicadeza; pero el trage con que visten sus pensamientos, es desayrado. Los pies de que comunmente usan, son, yá de doze syllabas, yá de nueve. En los primeros sienten una cadencia floxa, en los segundos desabrida. Jactan mucho la grande naturalidad con que componen, y al mismo tiempo censuran à los Poetas Italianos de que les falta esta prenda. Yo hallo naturalidad en unos, y otros; mas con esta diferencia, que la de los Franceses es una naturalidad languida, la de los Italianos brillante. Este es el punto de mayor dificultad en la Poesia, unir la gala, la hermosura, la valentia con la natu-

ralidad. Esto es proprio de los grandes genios, y que se niega à todos los conatos de la aplicacion, y el estudio. Logranlo no pocos Autores Franceses en la prosa, mas en el verso apenas me atrevo à señalar entre los que he visto, sino dos, el tragico Cornelio, y aquel genio universal el incomparable Fontenelle. En los Italianos veo menos hermosa la prosa, y mucho mas brillante el verso. Assi yo suelo decir, que me den Prosa Francesa, y Poesia Italiana. C. E. II. 8. § 50.

206. — 6 cit. « No negare a Vm. que soi Author del Romance : Mudas voces que de el cielo, como lo declaran las cinco letras iniciales F. B. G. F. M. puestas al fin. Escrivile avrà cosa de 30 años; pero aunque Vmd alaba esta composicion, no dejará de conocer que tiene mucho que corregir, como yo mismo lo conozco. Se que se reimprimio años ha en Zaragoza, pero declarando ser yo el Author. Si otro despues se la quiso adoptar, nollegó a mi noticia, ni sobre esso reñiré con el. » CARTAS LITERARIAS Mss. Nacional. Madrid. La poésie est imprimée dans la B. A. E. — 19. Ad. p. 20. — 25 suiv. : « Villancico a la entrada de un General en un Monasterio de Monjas. » « Alaba las obras de una huerta, insigne y una pieza común que hizo el Maestro Granda, siendo Abad de San Salvador de Cornellana. » « Lamentos de algunas provincias a la muerte de Luis I. » « A una dama muy linda cierto pretendiente irritado de sus desdenes dijo que era una peste, y el autor quiso transformar este improprio en elogio. Sucedió esto quando reinaba la peste de Marsella. Quintillas. » « A la vuelta de la S^a Infanta desde Francia, por no haberla querido el Delfin con quien iba a desposarse. Endechas reales. » « A las Monjas de San Pelayo de Oviedo por no haber dejado celebrar de Pontifical, la nochebuena, la Misa del Gallo a su Paternidad Andrade, Abad de Villanueva. » « A una dama que quiso engañar con un Buey, a que se le quebró la Asta, pegandola con trementina. » « Al hombre de mas saber — con su astucia y con su dolo — muchos güernos, no uno solo — pone cualquiera muger. » — 10. Par exemple, dans « Instrucción de la política que se usa... »

« Quien quisiera en puridad
Ser político perfecto
Tendrá por primer precepto
A nadie decir verdad,
Mas se le da la facultad
De decirla alguna vez
Para fingir sencillez,
Como al instante destice
Por una verdad que dice,
Las mentiras diez a diez.

Vista el alma y el semblante
Siempre de agenos colores,
Lisonjero con señores,
Con letrados estudiante,
Con vagamundos tunante,
Con valientes baladrón,
Con gente alegre bufón,
Con devotos mogigato,
Que así ganará en el trato
Provecho y reputación...

...Cuando pretenda algún puesto,
Todo ha de ser cortesías,
Lisonjas, hipocresías,
Humilde y gracioso gesto.
Ofrezca pagar muy presto,
Blasone de hombre de bien,
Y en cuanto hable aquel a quien
Ordena la petición,
No se olvide en la oración
La santa palabra Amén. »

Pour les poésies attribuées à Feijoo, voir MSS NACIONAL Madrid; BOLETIN ORENSE, t. VII. p. 438 suiv.; ILUSTRACION GALLEGA (1881); J. AREAL : *Poésias inéditas de Feijoo*. Tuy. 1901, etc. — 20 cit. : « Todo el cuidado se pone en hinchar el verso con hyperboles irracionales, y voces pomposas : con que sale una poesia hydro-pica. » T. C. I. 14. § 47.

208. Le texte de cette lettre de Samos est donné par MARAÑÓN, p. 109-110 en note. Dans l'original : *i tenía razon*, ainsi que *llorad corazón* sont soulignés. La lettre se termine ainsi : « Ya es tiempo de que V. ^{pa} me diga quando empezarán a imprimirse mis cartas. Y con esto dejo la pluma i me voi a la chiminea. Oyo i Heno 6 de 1742. »

Voir CUETO, marqués de Valmar, *Historia de la Poesía Castellana*, T. I.

Cervantès dans l'œuvre de Feijoo et dans la polémique. Jugements sur les grands prosateurs espagnols. Le style de Feijoo : effort de renouvellement, les comparaisons, l'ironie, la familiarité, les formules heureuses 209-215

209. — 1. suiv. VIDART : *Los biógrafos de Cervantes en el siglo XVIII*. (Madrid, 1886). — 5 cit. — p. 229, l. 17. — 12 cit. « Lástima es que no haya algo de lengua esclavona al caso, porque tengo a esta lengua mucha afición, sin saber qué cosa es, como Don Quijote a su incógnita Dulcinea. » MARAÑÓN, p. 143 : *Cartas de Samos*. — 18. — p. 231, l. 50.

210. — 5. — p. 237, l. 11. — Les allusions au D. Quichotte sont fréquentes dans le pronostics de Torres Villarroel.

211. — 7 cit. : « La elegancia, y pureza de Don Carlos Coloma, y Don Antonio de Solís en materia de Historia, no tiene que envidiar a los mejores Historiadores Latinos. Las Empresas Políticas de Saavedra fundieron a todo Tacito en Castellano, sin el socorro de otro idioma. Las Theologías, Expositiva, y Moral, se hallan vertidas en infinitos Sermones de bello estilo. Què Autor Latino escribió con mas claridad, y copia la Mystica, que Santa Teresa? Ni la Escolastica en los puntos mas sublimes de ella, que la Madre Maria de Agreda? En los Assumptos Poeticos, ninguno hai que las Musas no hayan cantado con alta melodia en la Lengua Castellana. Garcilaso, Lope de Vega, Gongora, Quevedo, Mendoza, Solís, y otros muchos, fueron Cisnes sin vestirse de plumas Estrangeras. » T. C. T. 15. § 20. — 26. T. C. I. 4. § 27 et 36. — 32. T. C. II. § 40. — 34. C. E. III. 25. § 7.

212. — 2. T. C. I. 1. § 5. — 6. T. C. VII. 2. § 81. — 18. T. C. I. 5. § 42. — 23. T. C. I. 5. § 19. — 28. T. C. VII. 11. § 18.

213. — 1 cit. : « Todos transplantan; pero no los males, sino los bienes. Llevan parte de la hacienda de los enfermos. » C. E. I. 17. § 22. — 3. T. C. III. 1. § 8. — 10 cit. : « Este argumento peca por tantos capitulos, que mas necesita de absolucion que de solucion. » T. C. IV. 4. § 51. — 14 cit. :

« Excelentissimo Señor Gobernador (verdaderamente Gobernador excelentissimo). Ad. p. 93. — 17. C. E. I. 15. § 6. — 23 cit. « Mas facil es contar una por una las once mil Virgenes, dando sus nombres, y los de sus padres, y abuelos, que señalar treinta Autores Medicos Lulistas. » C. E. III. 4. § 49. — 28 cit. : « La Ciencia de triangulos, y numeros es tan de el caso para los sylogismos, como la Dioptrica, o Catoptrica para sembrar berengenas. » C. E. III. 4. § 67. — Voici, relevées à travers l'œuvre de Feijoo quelques expressions très familières : « Aun le falta poco para echar los higados. » « Salga ese toro, allá va! » « Echar en tono magistral decisiones de treinta suelas. » « Dan unos batacazos intolerables en el oído. » « Buenas creederas tendrá quien lo tragare. » « De esta aldaba se asen. » « Con citar a roso y velloso y decir a troche moche. » « Para engaitar muchachos. » « Es ajustar cuatro con dos de la vela, y de la vela dos. » « Pegar el petardo » « Teólogos de vade a la cinta. » « Campanear milagros. » « Un estilo que da asco, lleno de verrugas, costras, diviesos, turumbones y lobanillos. » « Gente de tararira. » « Que es para echar los higados. » « Agarrando hilachas, asiendo pelillos. » « Los embanasta, que es un horror. » « Hay tal hipo. » « Da un salto mayor que el de Alvarado. » « Tirarme el siguiente varapalo. » « Tomar muy sobre peine. » « León de Castro es poca ropa » « Pasó como gato por brasa. » « Un cantor de quiquiriquíes... » On voit que Feijoo pour donner la réplique à ses adversaires n'avait rien de compassé.  **POLEMIQUE.**

214-215. — 16 suiv. cit. : « Una casuallidad pone en credito a un ignorante : y una desgracia sola desautoriza a un docto. » T. C. I. 5. § 26 — « No late menos la facultad animal del corazon en el semblante que la vital en la arteria. » T. C. IV. 1. § 12. — « Los hombres vivimos reciprocamente escandalizados unos de otros. » T. C. IV. 1. § 23. — « Un sabio Arquitecto puede formar un Edificio; pero tirar piedras a sus ventanas y tejados, no pide ciencia, sino travesura. » C. E. II. 5. § 15. — « Usan de los aduladores, como los febricitantes de la agua, quando les es nociva, que se enjuagan con ella, pero no la tragan. » T. C. I. 4. § 26. — « Esto es como el villano Caco, traher con astucia á

Hercules á su propria caverna, para hacer inutil sus armas, cegandole con el humo, que arrojaba por la boca. » — « La muerte es una gran señora sin duda; pero que no repara en formalidades. T. C. V. 5. § 16. — « No hai alimento tan bueno, que sea bueno para todos, ni le hai tan malo, que no sea bueno para algunos. » T. C. IV. 4. § 7. — « Es el alma un espiritu puro, que ni se pega al cuerpo con cola, ni se ata con cordeles, ni se une con fibras, ni se fixa con clavos ni se enreda con raices. » T. C. VI. 1. § 106. — « La fecundidad mental sigue opuesto orden a la Physica. La concepcion es trabajosa, y el parto dulce. » T. C. I. 7. § 9. — « He visto, que algunos discretos, al notar la escasez de voces, que padecen aun los Idiomas mas abundantes, se queixan de que faltan nombres para muchas cosas; pero nunca vi quejarse alguno de que faltan cosas para muchos nombres. » T. C. V. 2. § 1. — « Donde hay mucha gente amontonada sin ventilacion bastante, no solo los cuerpos, tambien las almas transpiran unos halitos viciosos. » C. E. IV. 16. § 27.

* * *

Forner critique le style de Feijoo. Appréciations de Menendez y Pelayo. Feijoo créateur du langage de vulgarisation scientifique . . 215-219

216. — FORNER. *Exequias de la Lengua Castellana* : p. 192-194 [edic. Lectura]. — 29 suiv. T. C. I. 2, à la suite du § 43. T. C. III. 11. § 1 suiv. T. C. II. 6, à la suite du § 29. T. C. IV. 10. § 49 suiv. T. C. VI. 1. § 33 suiv. T. C. V. 4. § 54 suiv.

217. — 1 suiv. MENENDEZ Y PELAYO : *Heterodoxos* VI. 1. *Ideas Estéticas*. V. 1. — 6 cit. : « el sublime, el mediano, el humilde, el exhortatorio, el narrativo, el increpatorio, tal vez el festivo. » C. E. II. 6. § 22. — 25. T. C. I. 15. § 20. — 30 cit. : « Desgraciado, confuso y nada methodico. » C. E. V. 8. § 14. — 35 cit. : « Dios plantó el Arbol de la Ciencia, no en la rustica aspezeza de una Montaña, sino en la florida amenidad de un Paraiso. » T. C. VII. 13. § 50.

218. — 6. AD. p. 52. § 5 suiv. — 7 suiv.

C. E. V. 2. § 19. T. C. V. 9. § 110. T. C. III 2. § 12 suiv. Description d'un microscope : LETTRES DE SAMOS. — 16  p. 252.

— 34 cit. : « a la sombra de una voz Griega se autoriza mucho la decission mas errada; y adquiere cierta pompa de verdad sublime, todo lo que se adorna con un rasgo de idioma forastero. » T. C. II. 13. § 1.

219. — 39 cit. : « Nuestra Lengua, puede passar sin los socorros de otra alguna. Y uno de los motivos, que he tenido para escribir en Castellano esta Obra, en cuya prosecucion apenas havrà genero de literatura, ó erudicion que no se toque, fuè mostrar, que para escribir en todas materias, basta por sí solo nuestro idioma, sin los subsidios de el ageno; exceptuando empero algunas voces facultativas, cuyo empréstito es indispensable de unas Naciones á otras. » T. C. I. 15. § 25.

* *

L'évolution des langues; elles sont ce que sont les peuples. Les emprunts. Peut-on fixer une langue? Les problèmes de la traduction... 219-223

219. — 1 suiv. T. C. I. 15, en entier.

220. — 17 cit. : « En menos de un Siglo se han añadido mas de mil voces Latinas, á la lengua Francesa, y otras tantas, y muchas mas, entre Latinas, y Francesas, á la Castellana. Yo me atrevo á señalar en nuestro nuevo Diccionario, mas de dos mil, de las quales, ninguna se hallará en los Autores Hespañoles, que escribieron antes de empezar el passado Siglo. » C. E. I. 33. § 4.

220-221. Voir toute cette lettre 33 des C. E. I.

222. — 20 suiv. T. C. VIII. 10. § 209. T. C. IV. 7. § 54 suiv.

223. — 40 suiv. C. E. II. 8. § 38. C. E. V. 53 suiv. C. E. III. 31. § 59.

* *

L'expression de l'âme humaine; la physionomie et son langage. Le mécanisme des passions. La pénétration psychologique de Feijoo... 223-225

223-225. T. C. V. 3 : en entier. T. C. IX. 5. § 15-24. T. C. VII. 16 : en entier.

T. C. VI. 11. § 20-27. C. E. IV. 8. § 20 suiv., etc.

* *

ALCALÁ GALIANO : *Historia de la literatura española, francesa, inglesa e italiana en el siglo XVIII.* (Madrid, 1845.)

AZORÍN : *Los Valores literarios* (Madrid. Renacimiento.)

C. C. GLASCOCK, *Feijóo on Liberty in Literary Art* [Hispania, Stanford University, California. Oct. 1931.]

Santiago MONTERO DÍAZ. *Las ideas estéticas del Padre Feijóo* [Boletín de la Universidad de Santiago de Compostela, Año IV. Julio-Sept. 1932, n° 15.]

LA POLÉMIQUE

Voici les œuvres de polémique que nous avons plus spécialement consultées :

Annotaciones Al Theatro Critico Universal Del Rmo Padre Fray Benito Geronimo de Feijóo Que Da a Luz Don Domingo PARGAS ZUENDIA Y GOSAN. Con Licencia. Se hallará en el puesto de Francisco Fabregas, en las gradas de San Phelipe el Real. [1727].

Anti-Theatro Critico Sobre el Primero y Segundo Tomo del Theatro crítico Universal de Rmo P. M. Fr. Benito Feyjóo, Maestro General de la Religion de S. Benito, y Cathedratico de Visperas de Theologia de la Universidad de Oviedo; en que se impugnan veinte y seis Discursos, y se le notan setenta descuidos. Su Autor D. Salvador Joseph MAÑER Que lo dedica Al Serenissimo Señor Guillermo Jacinto, Principe de Orange, y de Nassau-Siegen. Con Privilegio. En Madrid, año de M DCC XXIX. Se hallará en casa de Juan de Moya, frente las gradas de San Phelipe; y el Repasso General de todos los escritos de Don Diego de Torres, del mismo Autor.

Anti-Theatro Critico sobre el tomo tercero del Theatro Critico; y *Replica Satisfactoria* primera, y segunda parte, a la Ilustracion Apologetica del P. Feyjóo, Benedictino. En que se descubren, manifiestan, y señalan 998 Errores, que podran

contarse por los márgenes Su Autor Don Salvador Joseph MANER. Que lo Dedica Al Excmo E Illmo Señor D. Andres de Orbe y Larreategui, Arçobispo dVa-lencia, y Presidente del Real, y Supremo Consejo de Castilla Tomo segundo dividido en dos cuerpos Con Privilegio. En Madrid. En la Oficina de Juan de Zuñiga. Vendese en la Puerta del Sol, a la subida de la calle de la Montera en casa de Juan de Buytrago, con las demás Obras de Autor.

Antitheatro Delphico Judicial Jocoserio, Al Theatro Critico Universal del Reverendissimo Padre Maestro Fray Benito Feijó, Benedictino, Cathedratico de Vísperas de Theologia de la Universidad de Oviedo, etc. Su Autor Don Geminiano ZAFRA CISCODEXA. Con Licencia. En Madrid. Año de mil setecientos y veinte Se hallará en casa de Alfonso Martinez, Mercader de libros a la subida de la Red de San Luis, y en su puesto en las Gradass de San Felipe.

Apoyo a la Defensa de las Mugeress Que Escribió El Rmo P. Fr. Benito Feijó Y Crisis De La ContraDefensa Critica Que a Favor de los Hombres Y contra Las Mugeress Dió a Luz Temerariamente Don Laurencio Manco de Olivares En Dictamen Que Da De Ella A Una Señora Don Ricardo BASCO FLANCAS. Con Licencia : En Madrid, por la Viuda de Blas de Villanueva. Hallaráse en la Libreria de Joseph Antonio Pimentel, en la Puerta del Sol, á la entrada de la Red San Luis, y en la de Alfonso Martinez, en las Gradass de San Felipe. [1726-1727].

Bayless mal defendidos y Señeri sin razon impugnado por El Reverendissimo Padre Maestro Feijoo Su Athor (sic) Don-Nicasio de ZARATE Presbytero, y mission nero que ha sido en el Obispado de Jaén. Con Licencia. En Madrid. En la Imprenta, y Libreria de Manuel Fernandez, Impresor de la Reverenda Camara Apostolica, en la Caba Baxa, frente de la casa de Don Vicente Quadros, donde se hallarán. MDCCXLII.

Blanda, Suave y Melosa Respuesta A Los Ferinoss Y Furiososs Apuntamientos, Que En Defensa De La Medicina Escribió El Dr D. Pedro Aqueenza. [Attribué à

ISLA : Colección de papeles Critico-Apologeticos].

Breves Apuntamientos En Defensa De La Medicina Y De Los Medicoss contra El Theatro Critico Universal Por el Doct. D. Pedro AQUEENZA, Protho-Medico General del Reyno de Cerdeña, Medico de Camara de su Majestad, Primario de la Reyna Viuda del Rey D. Luis, de feliz memoria, y uno de los Protho-Medicoss de estos Reynoss de Castilla y Leon etc. Se hallará en la Libreria de Juan de Moya, enfrente de San Felipe el Real [1726].

Carta Defensiva Que sobre el Primer Tomo del Theatro Critico Universal Que dió a luz el Rmo P. M. Fr. Benito Feijó le escribió su mas aficionado amigo D. Martin MARTINEZ Doctor en Medicina, y Medico Honorario de Familia de su Magestad, Professor de Anatomia, Examinador del Proto Medicato Socio y actual Presidente de la Regia Sociedad de Ciencias de Sevilla Dedicada Al Dr Don Joseph Cervi Patricio de Parma, del Orden Equestre, Cathedratico de Prima de aquella celebre Universidad, Medico de Camara y Primario de la Reyna nuestra señora Doña Isabel Farnesio, Protomédico de Castilla, Socio Ex-presidente de la Regia Sociedad de Sevilla, y del Consejo de su Magestad. Con Licencia. En Madrid en la Imprenta Real. Año de 1726.

Carta de Pasquas. Que desde Guadalcanal escribe un Barbero a Don Pedro de Parral, vezino de Madrid, diciendole lo mal que le han parecido los Papelotes del Rmo P. Feijó, de Torres, de Aqueenza, de Martinez, de Ribera, y del Musico etc. [1726-1727].

Carta Gratulatoria de un Médico de Sevilla al Doctor Aqueenza [oct. 1726]. [Attribué au P. ISLA, dans la « Coleccion de Papeles Critico-Apologeticos »].

Carta que escribe D. Tiburcio Cascajales, al señor D. Pedro Mendez Diaz Arellano Solaterrestre Davalos y Cubretierra, Señor de las llaves del Arca de Noè, Arcipreste de Marruecos, Conde de la Mellada, y Corregidor actual en la Ciudad de Buena Vida Sobre Lo mal, que le ha parecido el Papel de la Contradefensa critica, à favor de los Hombres que escribió Don Laurencio Manco de Olivares.

Carta Respuesta a un Ilustre Prelado sobre El Feto Monstruoso, Hallado poco hà en el vientre de una Cabra : y Reflexiones Criticas, que ilustran su Historia Dedicada A El Excelentissimo Señor Marqués de la Ensenada, del Consejo de Estado y Secretario de Estado, y del Despacho Universal etc. Escrita Por el R. P. M. D. Antonio Joseph RODRIGUEZ, Monge Cisterciense de la Congregacion de Aragon y Navarra; Doctor en Sagrada Theología, Maestro de su Religion, Examinador de Nunciatura, y Theologo del señor Nuncio de Hespaña; Examinador Synodal del Arzobispado de Toledo, y Obispados de Tarazona y Jaca; Consultor Theologo de Camara del Serenissimo Señor Infante Cardenal de Borbon; Socio de la Regia Sociedad de Ciencias de Sevilla, Academico de las Reales Academias Matritense, y Portopolitana etc. Con Licencia en Madrid año 1753.

Combate intelectual con que se impugnan tres Discursos del Teatro Critico del Rmo P. M. Feijoo Obra Apologetica Compuesta por Fr. D. Manuel Mariano BALLESTER Y DE LA TORRE Cavallero professo de la Ynclita, y Sagrada Religion del Sr. S. Juan de Jerusalem, Comendador de San Per de Calanda, Castellàn, y Presidente que ha sido de la Gran Corte de la Castellania de Malta, con grado de Mariscal de Campo de las Armas de dicha Militar Orden Sacala a Luz D. Joseph Domingo Presbitero, Racionero de la Iglesia de la Villa de Epila y la dedica a la M. II^{te} S^a D^a. Dorothea de la Torre Andreu Borràs Ferrer y Secanilla, Noble de Aragon, hija de los Marqueses de Santa Coloma, Con Lic. en Zaragoza por Joseph Fort [1734].

Contra-Defensa Critica a Favor de Los Hombres Que En Justas Quxexas manifiesta D. Laurencio MANCO DE OLIVARES Contra La Nueva Defensa De Mugerres Que Escribió El M. R. P. Maestro Fr. Benito Geronimo Feyjoò En Su Theatro Critico. Con Licencia. Se hallará en las Gradass de San Phelipe el Real, en el puesto de Francisco Sanchez Assensio. [1726-1727].

Crisol Critico Theologico Historico, Político, Physico y Mathematico En que se quitan Las Materias y Puntos Que se

le han Impugnado Al Theatro Critico Y pretendido defender en la Demonstracion Critica El M. R. P. Lector Fr. Martin Sarmiento, Benedictino, Su Autor Don Salvador Joseph MAÑER Dedicado Al Exc^{mo} Señor Conde de Ericeyra. Con Privilegio. En Madrid. En la Imprenta de Bernardo Peralta, Calle de la Paz. Año M.DCC XXXIV. Se hallará en la Libreria Francesa de la Puerta del Sol, con los Anti-Theatros, y demás Obras del Autor.

[*Demonstracion Critico-Apologetica* del Theatro Critico Universal que dio a luz el R. P. M. Fr. Benito Geronimo Feijoo, Benedictino. Con la qual se hace patente la Evidencia, certeza, probabilidad, verisimilitud, eleccion, exactitud, harmonia, propiedad, de sus Discursos, noticias, opiniones, conjeturas, autores, citas, expresiones, palabras, Que en los tomos I, II, III, en algunas partes del IV, y en la « Ilustracion Apologetica », pretendió contradecir el Vulgo, con diferentes papeles; por no haber entendido hasta ahora la conexion, y obvia significacion de las voces. Adjunta una defensa de las Aprobaciones de la dicha Ilustracion. Hacela uno de los Aprobantes El P. Fr. Martin SARMIENTO, Benedictino, Lector de Theologia Moral en el Monasterio de San Martin de esta Corte.]. — La première édition des 2 tomes parut en 1732.

Desagravio de la Medicina Y Fuga de las Sombras, Que en Desdoro de Tan Noble Facultad y del Doctor Don Francisco Suarez de Ribera, uno de sus mas doctos Professores ha querido en su Templador veterinario introducir Francisco Garcia Cabero, Maestro herrador, y Albeytar en la Villa de San Sebastian de los Reyes. Su Autor Don Antonio FONLAZO DE ARENYZ Dedicase al Excelentissimo Señor Conde de Zedillo etc. Con Licencia : En Madrid. Año de 1727. Se hallará en el puesto de Joseph de Pinto, junto à la Lonja de Santa Cruz.

Desagravios De la Muger Ofendida contra Las Injustas Quxexas de la Contradefensa Critica de Don Laurencio Manco de Olivares Declamadas Por El Lic. Don Miguel MARTINEZ Y SALAFRANCA Y los Dedicà A La Señora, Que Refiere

agraviada la Contradefensa Critica. Con Licencia : En Madrid, año de 1727. Se hallará en el Puesto de Pedro Diaz, en las Gradas de San Phelipe el Real.

Diálogo Harmonico Sobre El Theatro Critico universal. En Defensa De la Musica de Los Templos. Dedicado A las tres Capillas Reales de esta Corte, la de su Magestad, Señoras Descalças, y Señoras de la Encarnación Compuesto Por D. Eustaquio CERBELLON DE LA VERA, Músico de la Real Capilla de su Mag. (que Dios guarde). Con Licencia : En Madrid Año de 1726. Se hallará en la Librería de Francisco Lopez, enfrente de las gradas de San Phelipe el Real.

Discurso Philologico Critico sobre el Corolario del Discurso XV del T. C. Universal Que saca a Luz Ernesto FRAYER. Y le dedica Al Exc^{mo} Señor Vizconde. Con Licencia : En Madrid. Año 1727. Se hallará en casa de Juan de Moya enfrente de San Phelipe el Real.

Dudas, Y Reparos, Sobre que consulta Un Escrupuloso Al Reverendissimo Padre Maestro Feyjó, Author del Theatro Critico Universal [1727]. [Voir : Satisfaccion al Escrupuloso.]

Duelos Medicos contra el Theatro Critico de el Rmo P. Fr. Benito Feyjoó, y contra la Palestra Medica del Padre Don Fr. Antonio Rodriguez, Monge Cisterciense, que en defensa, y desagravio de la Noble Facultad Medica, ofreció al juicio de los curiosos, y doctos en Theoricos, Practicos, y Medicos Discursos D. Narciso BONAMICH, Medico que fue, de la Villa de Villarejo de Salvanès Dedicados Al muy ilustre Señor D. Joseph Cervi Medico del Rey, y Reyna nuestros Señores etc. Y los imprime Doña Rosa Vazquez, su Muger Con privilegio. En Madrid por Thomas Rodriguez, año de 1741.

Encuentro de Martin con su Rocin.

Escuela Medica Convincente triumpante Sceptica Dogmatica Hija legitima De la Experiencia y Razon Su Autor El Doctor D. Francisco SUAREZ DE RIBERA. Dedicase Al Excell... Marqués de Cuellar, Con Privilegio. En Madrid; en la Imprenta de Francisco del Hierro se hallará en su casa en la Plazuela de el Conde de Barajas [1727].

Estrado Critico En Defensa De las Mugeres Contra El Theatro Critico Universal de Errores Comunes [1727].

Gazeta Critica de Esta, Y Otras muchas Partes, del Martes 25 de Febrero de 1727 [Astrologia, 4 de Febrero 1727. Estados Criticos, 30 de Enero 1727. Musica, 7 de Enero 1727. Estrados, 18 de Febrero 1727. Medicina, 25 de Febrero 1727.] [Attribué au P. ISLA, dans Rebusco de las Obras Literarias.]

Glossas Interlineales Puestas Por el Lic. Pedro FERNANDEZ A las Postdatas de Torres En Defensa Del Doctor Martinez Y del Theatro Critico Universal Dedicadas Al mismo Señor Bachiller Don Diego de Torres Professor de Philosophia, y Mathematicas, y Cathedratico pretendiente de Astronomia en la Universidad de Salamanca, Colegial Trilingue, Vice-Rector, y Opositor à Cathedras, y Beneficios Curados en dicho Obispado etc. Con Licencia. En Salamanca. Año de 1726. [Attribué au P. ISLA dans « Coleccion de Papeles Critico-Apologeticos].

Mañanitas Del Molar, Dialogo Critico Joco Serio, En Que Entre varios Interlocutores se forman Censuras, y Crisis con notable acierto Sobre Las Observaciones, Que Fr. Antonio Llontisca hizo al Memorial de el M. R. P. Fr. Francisco de Soto y Marne, Chronista General de la Orden de N. P. San Francisco. Lisboa. Anno M. D. CC L II. Com Licenças.

Medicina Cortesana Satisfactoria Del Doctor Don Francisco SUAREZ DE RIBERA En Respuesta a la Honoratissima Carta que el Rmo Padre Maestro Fray Benito Feijoó escribió al Autor, con el título : Al Doctor Ribera. [1726-1727].

Médico Comun (El), En Defensa De La Medicina y sus Professores oponiendose Al Theatro Critico Universal Con Respuesta a La Que el P. M. Feijoó dà à los Doctores Aqueña, y Ribera. Su Autor El Doct. D. Joseph Angel CONDE graduado, y primero en Licencias, en la Facultad de Medicina de la Universidad de Alcalá, y su Opositor à las Cathedras de esta, Medico al presente en la Ciudad de Soria Dedicado Al Doct. D. Antonio Diaz Del Castillo Medico de Camara de Exercicio del Rey nuestro señor (que

Dios guarde) Cathedratico de Prima de dicha Universidad, Maestro del Autor Se hallará en la Libreria de Juan Antonio Perez, junto al Correo de Italia. Con las licencias necessarias [1727].

Memorial Que Se Presento A La Magestad Catholica Por El R. P. Fr. Francisco De SOTO Y MARNE; Chronista General de La Religion de nuestro P. San Francisco, etc. [1750-1751].

Observaciones Criticas Joco-Serias Sobre Ciertos Memoriales del ultimo Impugnador del Theatro Critico, El R. P. Fr. Francisco, Soto Y Marne, Chronista General de la Orden de N. Padre San Francisco, Por Fr. Antonio LLONTISCA Y RIBAS de la misma Serafica Religion. Lisboa. Na officina de Miguel Manescal Da Costa, Impressor do Santo Officio. Anno 1751. Com todas as licenças necessarias.

Principe de los Poetas (El) Virgilio Mantenido en su soberania contra las pretensiones de Lucano Apoyadas por el Rmo Padre M. Fr. Benito Geronymo Feyjoó, en el Tomo quarto de su Theatro, y en el Suplemento a dicho Tomo Respuesta del Padre Joachin Xavier de AGUIRRE de la Compañia de Jesus, Maestro de Letras Humanas en el Seminario del Noviciado de la misma Compañia de Villa-Garcia de Campos A Carta Del Señor D. Joseph Borrul, del Consejo de su Magestad, y su Fiscal en el Real, y Supremo de Indias. Con las licencias necessarias. En Madrid; En la Imprenta y Libreria de Manuel Fernandez Impressor de la Reverenda Camara Apostolica, en la Caba Baxa. M. D. CC. XLIV.

Reflexiones Critico Apologeticas sobre las Obras del R. R. P. Maestro Fr. Benito Geronymo Feyjoó; En Defensa de las Milagrosas Flores de S. Luis del Monte; de la constante pureza de Fè, admirable Sabiduría, utilissima Doctrina de el Iluminado Doctor, i Esclarecido Martyr, el B. Raimundo Lulio : De la gran Erudicion, i solido Juizio del Clarissimo Doctor, el V. Fr. Nicolao de Lyra : De la Famosa Literatura, i constante Veracidad Historica de el Ilmo. i V. D. Fr Antonio de Guevara; i de otros Clarissimos Ingenios, que ilustraron al Orbe Literario Dedicadas A El Mismo Rmo P. Mro. Fey-

joo Escritas Por el P. Fr. Francisco de SOTO I MARNE Lector de Prima de Theologia en el Convento de S. Francisco de Ciudad-Rodrigo, Predicador Apostolico, Ex-Guardian, i Escritor Titular del Colegio Missionario de Nra Sra de los Angeles de la Moheda, Chronista General de la Religion de S. Francisco, etc. Tomo Primero Que comprehende el Primer Tomo del Theatro critico Universal, Ilustracion Apologetica, y adiciones a dicho primero Tomo. Con Privilegio Real. En Salamanca, por Eugenio Garcia de Honorato i S. Miguel Impressor de dicha Ciudad, i Universidad. [1748].

Respuesta Al Sr. Asiodoro, persona principal en el Dialogo Harmonico, por el P. Fr. Joseph MADARIA, Organista del Real Monasterio de S. Martin de Madrid : y la dedica á la Capilla de nuestra Señora de Atocha. [Signé et daté de janvier 1727. Publié, plus tard, avec les Œuvres de Feijoo.]

Satisfaccion Al Escrupuloso [Joint, plus tard aux Œuvres de Feijoo]. Voir : « Dudas y Reparos ».

Tapa-Boca (El). Papel del P. Josef Francisco de ISLA, respondiendo á otro con que el Doctor Araujo criticó los Discursos del Rmo. Feijoo sobre la Medicina. [« Rebusco de las Obras Literarias... »]

Templador Medico De La Furia Vulgar, En Defensa Del Doctor Don Martin Martinez, del Reverendissimo Padre Maestro Fr. Benito Geronymo Feijoo, de la Medicina, y de los Medicos doctos. Asimismo contra el Discurso que de la medicina dió a luz dicho Reverendissimo Padre en el Tomo primero de su Theatro Critico Universal, y contra los malos, e intrusos Medicos. Se consagra A Los Esclarecidos Medicos San Cosme, y San Damian. Su Autor El Doctor Don Francisco SUAREZ DE RIBERA, del Gremio, y Claustro de la Universidad de Salamanca, Socio de la Regia Sociedad Medico-Chymica de Sevilla, y al presente Medico del Excelentissimo Señor Duque de Albuquerque etc. Con Licencia. Se hallará en las gradas de San Phelipe el Real, en el puesto de Francisco de Fabregas, Mercader de libros. [fin 1726].

Templador Veterinario De la Furia Vul-

gar, En Defensa de la Facultad Veterinaria, ó Medicina de Bestias. Y De Los Albeytares péricos, y doctos. Assimismo contra el Desprecio que de todos haze el Doct. D. Francisco Suarez de Ribera, en su Templador Medico Y Manifiesto de que la Albeyteria, Medicina, y Cirugia, es toda una Ciencia, ó Arte. Escrito Por Francisco GARCIA CABERO, Maestro Herrador y Albeytar de la Cavalleriza del Exc. mo Señor Marqués de Casa-Sola, à quien le dedica, vezino del Lugar de San Sebastian de los Reyes, y natural de la Villa de Cobeña, Con Licencia. En Madrid, en la Imprenta de Antonio Marin. Año 1727. Se hallará en casa de Juan de Moya, frente S. Felipe.

Theatro Anti-Critico Universal sobre las obras del muy R. P. Maestro Feijoo de el Padre Maestro Sarmiento y de don Salvador Mañer en que se empieza con un breve selecto de lo que dice el Padre Maestro ; se reparte la justicia a cada uno en los puntos diferentes, que los tres gallardos Campeones ventilan entre sí, y se convence la verdad Critica contra los principales assumptos, y otras varias opiniones de el Theatro. Para desagravio de errores comunes. Libro primero dedicado a los Señores Marqueses de Torre Nueva etc. Su Autor D. Ignacio de ARMESTO Y OSSORIO, residente en la Villa de Madrid. Con Privilegio : En la Oficina de Francisco Martinez Abad, vive en la calle de la Cruz (fin 1735).

Tertulia historica y apologética o examen critico donde se averigua en el Chrisol de Monumentos Antiguos y escritores de mayor autoridad, lo que contra Fray Geronimo Savonarola escribe el Rmo P. Maestro Fray Benito Geronimo Feyjoó en el Tomo primero de su Theatro Critico Universal Disc. I. § 4. num. 11. Por El Doctor Don Jayme ARDANAZ Y CENTELLAS, Professor de Ambos Derechos en la Universidad de Zaragoza. [Inclus, la « Vida de la admirable Virgen Santa Ines de Monte Policiano por el padre presentado Fr. Manuel Joseph de Medrano » où Feijoo est pris à partie au sujet de Savonarola].

Theatro de la verdad ó Apologia por los Exorcismos de las Criaturas Irracionales,

y de todo género de plagas; y por la potestad que hay en la Iglesia para conjurarlas En Respuesta De lo que contra este Punto defiende el Mro Feijoo en el Tomo octavo, y nuevamente en el ultimo de su Theatro Critico Por Fray Alonso RUBINOS del Real y Militar Orden de Nuestra Señora de la Merced Redencion de Cautivos. Con Licencia. En Madrid : En la Imprenta del Convento de dicha Orden, Año de 1741 Se hallará en la Porteria de su Convento.

Theatro Do Mundo Visivel Filosofico, Mathematico, Geografico, Polemico, Historico Politico, e Critico ou colloquios varios Em todo o genero de materias em os quaes se representa à formosura do Universo, e se impugnaõ muytos discursos do Sapientissimo Fr. Benito Jeronymo Feijó : Ditados a hum seo particular amigo Pelo M. R. P. M.R Fr. Bernardino de SANTA ROZA Doutor na Sagrada Theologia, Consultor do Santo Officio, Lente de Vespota, do Real Collegio de Santo Thomas de Coimbra, da Ordem dos Pregadores, e natural da Illustre Villa de Guimaraens Tomo Primeiro Dado a Luz pelo R. Jozé Saeres da Affonceca Cardote, Reitor do Mosteiro de S. Martinho de Sande, do Arcebispado de Braga, e Irmão do Author. Coimbra Officina de Luis Seco Ferreyra, Impresso a sua custa Anno do Senhor 1743 com todas as Licenças necessarias.

Triunfo de la transmutacion Metalica en que se evidencia La del Hierro en Cobre Fino Vindicada en tres assertos, con infalibles experimentos contra el Discurso ultimo Del Quinto Tomo Del Theatro Critico Por D. Francisco Antonio de TEXEDA. En Madrid. En la Imprenta de Bernardo Peralta, con las Licencias necesarias. [Joint au « Crisol Critico » de Mañer].

Vindicias Historicas Por la Inocencia De Fr. Geronimo Savonarola Hijo Ilustrissimo de la Orden de Predicadores. Su Autor El M. R. P. Fr. Jacinto SEGURA de la misma Orden, Examinador Synodal, Lector que fue de Artes, y de Theologia en el Real Convento de Valencia, y Regente de los Estudios en los Conventos de Luchente, y Lombay, Contra Las

Debiles, Falsas, y Nulas Impugnaciones del Teatro Critico. En Valencia. Por Antonio Balle, junto a San Martin, año 1735.

* *

Feijoo attend les controverses. Ses premières réactions; les brochures pululentes. Violences de langage. Débuts du Père Isla..... 227-231

227. — 8 cit. : « *Estoi esperando muchas impugnaciones, especialmente sobre dos, ó tres Discursos de este Libro : y aun algunos me previenen, que cargarán sobre mi injurias, y dicterios. En esse caso me asseguraré mas de la verdad de lo que escribo pues es cierto que desconfia de sus fuerzas, quien contra mí se aprovecha de armas vedadas. Si me opusieren razones, responderé á ellas, si chocarrieras, y dicterios, desde luego me doi por concluido, porque en esse genero de disputa jamás me he exercitado. Vale.* » T. C. I. Prol.

228. — 11 cit. : « *En el Papel de V. md. no hallo sino expresiones de benevolencia azia mi persona, y unos textos de Padres, que no sé contra quien son, pero sean contra quien fueren, poco le embarazarán, si sabe qué grado de autoridad tienen los Padres en materia de Medicina; y otras puramente naturales, que no estudiaron ni trataron de intento. El dicho de los Padres siempre es respetable, no siempre decisivo. V. md. que es de otro sentir, creera que ay Fenix, porque algunos Padres hablaron de el Fenix como existente; y que no ay Antipodas, porque San Agustín dixo que no los avia. Quando V. md. se sirva de impugnarme, procuraré responder. Entre tanto hagome cargo de la obligacion, que V. md. me intima de encomendarle a Dios, a quien suplico guarde a V. md. muchos años.* » [Oviedo, 6 nov. 1726].

229. — 1 cit. « *Lector mío, segunda vez parezco en publico á leer inectivas, y oír aclamaciones. Discurro de la suerte de este libro por la del primero; y como sea la misma estoi contento. El publico me ha favorecido liberalissimamente; y esto basta, para que yo, bien lexos de desistir de lo empezado, continúe mas fervorosamente en servir á su diversion, y utilidad.* » T. C. II.

Prol. — 17 cit. : « *Aquellos pobres incapaces, condenados á ignorancia de por vida, cabezas de cal, y canto, celebros amasados con el error, callosos por todas partes el discurso, para quienes toda novedad es mentira, toda vejez axioma. Estos en oyendo, ó leyendo algo contra la comun opinion, tocan á novedad, como á fuego... enristran la lanza del Quantaque, plantanse por los meritos de su antigüedad, el yelmo de Mambrino, ó la dureza de sus cascos les sirve de morrion : y veis aquí la mejor milicia que alista debajo de sus vanderas el error inveterado, al fin invencible á todo argumento.* » T. C. II. Prol.

230. — 6. GARCIA CABERO : *Templador Veterinario*. FONLAZO DE ARENIZ : *Desagravio de la Medicina*. — 12 CERBELLÓN : *Didlogo harmónico*. — 24 : *Estrado Critico*. — 26. ZAFRA : *Antiteatro Delphico*. 35. CERBELLÓN : *Didlogo harmónico*...

231. — 39. SUAREZ DE RIBERA : *Templador médico*...

* *

La « *Tertulia Historica* ». La grande querelle Mañer-Feijoo. L' « *Anti-Theatro* » de Mañer. La riposte de Feijoo : « *Ilustración Apologética* ». La contre-riposte : suite de l' « *Anti-Theatro* » ; publication de lettres privées. La « *Demonstracion* » de Sarmiento. Le « *Crisol* » de Mañer. 231-239

232. — 16 cit. : « *De el Journal des Sçavans... no tengo, ni he visto jamás, sino un Tomito en dozavo, que es el decimo. De las Memorias de Trevoux tengo la cantidad de cien Tomos; esto es, hasta el año de 25, inclusivè : y es cierto, que me han servido, como todos los demás de mi Libreria, y muchos de las agenas, para enriquecer la memoria de especies, de las quales vierto las que hallo oportunas, en el discurso de mi obra. Pero una cosa es aprovecharse de libros, y otra copiarlos. Se dirá por ventura, que un Sermon es trasladado de Plinio, porque en él se hallan dos, ó tres noticias sacadas de su Historia Natural? Lector mío, si estás en Madrid, y entiendes el*

Francès, ruegote que busques las Memorias de Trevoux, y el Journal des Sçavans, que no pueden faltar en la Bibliotheca Real, y en otras : que unos, y otros libros vuelvas, y revuelvas bien; y quando halles, ni un parrafo solo, ni aun quatro lineas, que sean traslado, ò traduccion de ellos, ò en este Tomo, ò en alguno de los antecedentes, quiero que todos tres los des al fuego, y me obligo à restituírte el dinero que te han costado ». T. C. III. Prol. § 5.

234. — 1. : « Ilustracion Apologetica al primero y segundo tomo del Theatro Critico, donde se notan mas de quatrocientos descuidos al Autor del Anti-Theatro; y de los sesenta, que este imputa al Autor del Theatro Critico, se rebajan los sesenta y nueve y medio. »

235. Voir MILLARES CARLO : *Revisita de Filología*. t. X. 1923, p. 57-62; et *Lettres de Mayans au Comte del Aguila*; Mss. NACIONAL Madrid, ainsi que *impr. Reglamento tocante a...*

237. 11 cit. : « El reto es mas semejante à los que el fantastico Caballero andante Don Quixote echaba à cada paso. Y el desafio que, ciego de su fatuidad, quiso entablar con los dos Monges Benitos (despues de la aventura de los Molinos de viento) es el mas parecido, pues es el mas descabellado. Creía Don Quixote, que los dos Monges eran dos Encantadores descomunales. Qué no creeria, quien, como aquel Caballero de la Triste Figura, tenia trastornado todo el seso? No somos endiablados, ni descomunales, sino dos Religiosos de San Benito, que vamos nuestro camino, respondieron los Monges. Para conmigo, insistió D. Quixote, no hay palabras blandas. Y sin esperar otra respuesta, picó al Rocinante, y arremetió ». SARM. Dem. T. II. § 791.

238. — 34 cit. : « Sabete, que en esse mismo discurso de tiempo perdí la Reverendissima, que ellos mismos me havian dado de gracia. Perdí la Paternidad, que gozaba de justicia. Perdí dos Magisterios que tenia, uno por mi Religion, otro por esta Universidad de Oviedo. Era yo, quando mis contrarios trabajaron, y publicaron su primer escrito (y assi me nombraban ellos mismos) el Reverendissimo Padre Maestro Fr. Benito Feyjoó. Y despues? En el escrito de que hablamos, y en una hoja

volante, que salió despues, me despoxaron de todos mis honores, y titulos, aun con mas rigor que el otro Poeta Español al Doctor Juan Perez de Montalvan en aquella famosa copla, donde le hizo quedar con solo señor Juan Perez. Como esto? me dirás. Y yo te respondo, que leas aquel escrito, y una carta, que despues echaron à volar, y veras como en una, y otra parte yà me nombran el Padre Fr. Benito; assi sin mas ni mas, yà el Padre mondo; yà Fr. Benito à secas, yà Feyjoó en carnes. O quanta embidia le tengo al señor Juan Perez, que al fin el satyrico emulo suyo no lo hizo tan mal con él, que no le dexasse con su nombre, con su primer apellido, y un señor de mas à más. Pero yo miserable de mi, por haver padecido la desgracia de caer en manos de unos Tertulios desapiadados, sobre la pérdida de la Reverendissima, y el Magisterio, que me rayeron à navaja, como al otro el Montalvan y el Doctorado, yà me veo unas veces con nombre sin apellido, otras con apellido sin nombre, y otras sin uno ni otro, y soi solamente el Padre, que allá se vâ con un quidam ». T. C. V. Prol.

* * *

La dispute avec Texeda. Une manœuvre machiavélique. 239-240

241. — 47 cit. : « Este fuè un Tunante embustero, que se llamaba Don Francisco Antonio de Texeda, y vivia estafando à todos los que podia con la droga de que sabia el arcano de la piedra philosophal lo que no le quitó vivir pobre, y morir como un Adâm, como sucede à casi todos los profesores de este embuste. Tratèle yo algo en la casa de el Doctor Martinez el año de 1728. Traduxo dicho Tunante un libro de Aeynereo Philaleia, que trata de la piedra philosophal; y aunque oculta su nombre el traductor debaxo de el de Theophilo, en la citada Carta le descubre. Impugnèle yo en el Discurso octavo de el tercer tomo, y quiso vengarse (à lo que parece) escribiendo la Carta dicha à los Autores de las Memorias de Trevoux, que al fin de cada mes estampan las noticias

literarias, que reciben de varias partes, para que la calumnia corriese todo el mundo. De que èl fuesse Autor de la Carta, no tengo evidencia, pero si unas fuertissimas conge-turas, fundandose parte de ellas en la misma Carta, cuyo Autor elogia mucho à dicho Texeda, y se quexa igualmente de que yo le haya impugnado : Bien pudo hacer esto mismo algun simple apasionado suyo. Un Boticario, muy acreditado, llamado Peña, à quien de passo traté en Alcalá el año 28, me dixo, que este petardista le havia hecho perder drogas de bastante valor, que graciosamente havia sacado de su Oficina, con la esperanza de la piedra philosophal. » J. R., pages 86-87-88.

* *

Feijoo, Mayans et Mañer. Le « Diario de Literatos » en faveur de Feijoo. 241-246

242. — 4 cit. : « Nadie ignora, que en una carta familiar escrita a persona de quien se haze alguna confianza, no tanto se expone el dictamen que reside constante en el animo, como el humor que le domina en aquel momento : i es manifestado a todos por experiencia, que ai ratos en que nos molestan y desagradan aquellas mismas cosas que habitualmente apreciamos, o amamos mucho. » Bibl. Nac. Madrid. [Imprimé dans : Reglamento tocante... etc]. — 9 cit. : « Mucho amo a V. Rma por su nobilissimo genio. Esta ingenuidad no se halla sino en animos generosos, que antepo-niendo los dictámenes de la prudencia Christiana a los fraudulentos consejos del propio amor. » Ib. — 21 cit. : « El escribir Cartas con acierto es parte mui essencial de la Urbanidad, y materia capaz de innumerables preceptos; pero pueden suplirse todos con la copia de buenos exemplares. Assi, el que quisiere instruirse bien en ella, lea, y relea con reflexion las Cartas de varios discretos Españoles, que poco ha dió à la luz publica el Sabio, y laborioso Valenciano Don Gregorio Mayans y Siscar, Bibliothecario de su Magestad, y Cathedra-tico de elCodigo de Justiniano, en el Reyno de Valencia... Para las Latinas los que

desearen una perfecta ensenanza, la hallarán en las de el doctissimo Dean de Alicante Don Manuel Marti, que acaba de publicar en dos tomos de octavo el citado Don Gregorio Mayans; y en las de el mismo Mayans publicadas en un tomo de quarto el año de 1732. » T. C. VII. 10. § 100. — 35 cit. : « Un exemplar que muestra, quan expuestos están los hombres à errar en el concepto de que imitan tal, ò tal estilo, me presenta cierto Escritor moderno, por otra parte muy capaz, que està persuadido à que su pluma es fiel copista de la de Don Diego Saavedra, quando los demás hallan de uno à otro estilo la diferencia que hay de el noble al humilde, de el energico al floxo, y de el vivo al muerto. » C. E. II. 6. § 8.

243. — 8. El Antiguo Academico contra el Moderno Sceptico o dudoso, rigido o moderado. Mad., 1742. [LUIS DE FLANDES]. — 13 cit. : « esta impugnacion es igualmente debil, que otras que la han precedido; la qualidad de Capuchino, y el título de Ex-Provincial de la Provincia de Valencia, pueden imponer à los que solo juzgan de los Escritos por las circunstancias extrinsecas de sus Autores. Por lo que mira à la qualidad de Capuchino, no pienso que esta haga fuerza à nadie; porque nadie ignora, que todas las Religiones tienen sus Sabios, y sus ignorantes, sus Agudos, y sus romos; y la circunstancia de barba mas larga en la Sagrada Orden de Capuchinos, dudo que à ninguno persuada, que estos son excepcion de aquella regla. » C. E. III. 4. § 2. — 24 cit. : « Aqui (en Valencia) se ha forjado una nueva Academia, que ha de ser Real. Son cinquenta sugetos, entran à diez pesos, y cada mes dos para gastos. Escribirán desde luego las glorias de España, el origen de la Ciencia en ella : su Censor principal, y Autor el Doctor Mayans, tiene que imprimir para ocho años. Mi primer Tomo le imprimen este Invierno en Madrid : somos de la Tertulia de Mañer, y de Don Diego de Torres. » C. E. III. 4. § 4.

245. — 6. J. SEGURA. Norte Crítico con las reglas más ciertas para la discreción en la historia... Valencia, 1733.

Mayans. Voir BULLETIN HISPANIQUE, 1915, t. XVII, p. 157. — Lettres de Feijoo publiées par Mayans : B. A. E., t. LXII.

**

Les polémiques religieuses. La Gazette de Londres. Deux paragraphes de Feijoo mis à l'Index. Plaidoyer de Feijoo. Zarate et Rubiños. Feijoo anti-Lulliste. Recrudescence de la polémique 246-255

247. — 20 cit. : « La voz que se esparció dos meses há, de que dentro de poco tiempo se trabajaría en una reforma de la Doctrina en España, se confirma de día en día. Si este proyecto se pone en planta efectivamente, se podrá atribuir en parte à la impression, que ha hecho un Memorial presentado al Supremo Consejo de Castilla por un Doctor Español, llamado del Fejo. Este es un hombre de mucho espíritu, y literatura, que ha adquirido fama por varias obras, en las quales se propone principalmente por fin combatir los errores populares, y disuadir al Público de muchos falsos principios, de que está imbuido, assi en puntos de Fè, como de Moral. Con este mismo designio ha compuesto sus Criticas generales, obra excelente, compuesta con una libertad de espíritu hasta ahora poco practicada en España. » T. C. VIII. 5. § 28. »

248. — 13 cit. : « Si es justo, que cada Zorra guarde su cola, mucho mas lo es, que cada Catholico conserve su Cabeza. » T. C. VIII. 5. § 35.

249-250. — « Respondo lo segundo, que aun quando en el Confessionario consten varios pecados internos cometidos en el baile, y aun externos subseguidos à él, no se sigue, que el baile sea ocasion proxima de ellos. Mucho tiempo ha he notado, que en orden à calificar las ocasiones proximas, mui frequentemente se padece una grande equivocacion en la practica. Explicarame este exemplo. Un joven frequenta la casa de una mozueta, y siempre que la visita peca con ella. Hai muchos, hai infinitos Confesores, que sin mas examen califican esta de ocasion proxima, porque hallan adaptada à ella la comun definicion, in qua quis positus raro, aut nunquam abstinere à peccato. Sin embargo, las mas veces en casos semejantes no es la visita ocasion proxima de pecar : què digo proxima? ni aun remota.

Notese, que en la mayor, y aun maxima parte de estas damnables visitas, esto es, en todos los amancebamientos, no nace el consentimiento en la misma visita, yà vò formado de antes. No por otra causa visita el joven à la mozueta, sino porque quiere pecar con ella; conque yendo formado de antes el consentimiento, es claro que no se ocasiona de la visita : luego la visita no es ocasion proxima, ni aun remota de el consentimiento (§ 74).

En atencion à esto, y para evitar semejantes equivocaciones, me parece à mi se debia añadir algo à la definicion de la ocasion proxima, formandola de este modo, ò otro equivalente : Circunstancia, aut casus, in quo quis positus, et ex vi illius, raro, aut nunquam abstinere à peccato. Aquel additamento, et ex vi illius, dà toda la luz, que es menester para no confundir el consentimiento que precede el caso, que se juzga ocasion proxima, con el que nace, ò se ocasiona de el mismo caso. » (§ 75).

« Esta Doctrina puede servir ultimamente para quietar la conciencia de el Confessor, y de el penitente, y desahogo de uno, y otro en algunas ocasiones, en que se teme escandalò de abstenerse totalmente el Penitente de la conversacion, que antes frequentaba, y en que ofendia à Dios. Aunque yo no he exercitado con mucha aplicacion el ministerio de Confessor, sin embargo tengo presentes dos casos, en que consideradas todas las circunstancias, me pareció podia permitir al penitente proseguir en las visitas de el complice, aunque con algunas limitaciones, que por entonces me dictò la prudencia. El suceso fue tal, que despues successivamente le ífui dando mas ensanches, de los quales usò, sin que reincidiese jamás, estando yo al mismo tiempo assegurado, con buenas pruebas, de que tampoco de parte de el complice havia riesgo; antes bien las conversaciones sirvieron para mayor edificacion, y aprovechamiento de la parte mas debil. Confieso, que estos casos no son frequentes; pero tampoco extremamente raros. El Confessor perspicaz, y reflexivo, verà por las circunstancias quando convenga esta benigna condescendencia, suponiendo como primer requisito para ella, que el penitente no pecaba movido de la ocasion, antes buscaba la ocasion

por estar antes determinado à pecar. » T. C. VIII. 11. § 74, 75, 76.

250. — 31 suiv. Mss. BIBLIOTECA NACIONAL, Madrid.

251. — 1. 5 cit. : « Certificamos (y siendo, necesario juramos), los que firmamos abajo que en el ms. original de el octavo tomo de el teatro critico, Discurso undecimo, numero 76, empieza el contenido de dicho numero en la forma siguiente : Esta doctrina puede servir utilmente... y no ultimamente, como se lee en el impreso, constandonos esto con toda certeza, por abernos mostrado dicho original su Rmo Autor, escrito todo de su letra, luego que tubo la primera noticia de el edicto del Sto Tribunal..., de modo que no hubo lugar para suponer en virtud de aquella noticia otro pliego copiado en lugar de el original, fuera de verse claramente no ser letra recien escrita sino de muchos dias, y aun meses antes. Lo que por ser verdad lo firmamos en este colegio de San Vicente de Obiedo a nueve de Henero de mil setecientos, y quarenta... » MSS. NAC. Madr. — 30 cit. : « Si el consentimiento esta formado independientemente de dicha visita, y trato aunque la concubina tenga entre si todas gracias de Laïs, Thaïs y Flora, sera, tan imposible que su visita y trato, sean causa de aquel consentimiento, como que yo sea el Padre del que avia antes que yo naciese. » Ib.

252. — 27 suiv. T. C. IX. 8. § 119 et suiv.

254. — 5. T. C. VIII. 6. § 116 suiv. C. E. III. 2. § 14, 23. C. E. III 10 : toute la lettre. — 13 cit. : « Pero de la Arte Magna de Lulio, sin perplexidad alguna, pronuncio, que es enteramente vana, y de ninguna conducencia para el fin, que su Autor propone. C. E. I. 22. § 2. — 17. Fr. Marcos TRONCHON et Fr. Rafael de TORREBLANCA : Apologia de Arte Luliana. — 20 cit. : « Es un coco, de que artificiosamente se valen algunos para amedrentar a los parvulos de la Republica literaria. » C. E. II. 13. § 7. — 31 cit. : « No era producir Curas, Canonigos, Obispos, etc., sino algunos, pocos ó muchos, Sabios de primer orden, o Escritores insignes. » C. E. II. 13. § 86. — 34. Voir MENENDEZ Y PELAYO. Ciencia Española : Raimundo Lulio.

255. — 3 cit. : « Yà he visto el Arte, y algo mas que el Arte, y la tengo en mi Libreria, sin haver hecho diligencia alguna para lograrla; porque hà tres años, de su proprio motivo, me embiò de Monserrate un Monge Catalàn un libro, en que no solo esta el Arte parva, mas tambien otros Trata dos de Lulio... todo impresso en Palma-Capital de Mallorca, el año de 1744...

Y qué resultò de la inspeccion, que hice de dichos Escritos de Lulio! Que peor està, que estaba. » C. E. III. 26. § 70. — 10. Fr. Bartolomé FORNES : Liber Apologeticus artis magnae B. Raymundi Lulli (1744). Antonio Raimundo PASCUAL : Examen de la crisis del P. Feijoo sobre el Arte Luliana (1749), et en 1778 : Vindiciae Lullianae sive demonstratio critica immunitatis doctrinae Illuminati Doctoris : 4 vol. — 19 cit. : « Perdonen, pues, los Lectores discretos, que yo no puedo con honor abandonar tantos ignorantes, entre quienes miro muchos como conquista mia, à que sobre ellos vengan à hacer correrias los partidarios de los Errores Comunes. Pero tomarè en esto un medio. Ni los sufrirè à todos, ni repelerè à todos. Esta distincion se harà, yà segun la importancia de la materia, yà segun las circunstancias extrinsecas del impugnante; porque estas conducen infinito para imponer al vulgo, el qual por lo comun regulà la estimacion de cada uno por la ropa que viste y por los titulos que tiene. Algo hay de esta guerra defensiva en este Tomo. Algo havrà en el siguiente ». C. E. II. Prol. — 30. C. E. II. 5 : toute la lettre.

**

Le duel Feijoo-Soto-y-Marne. Les « Réflexions critico-Apologétiques ». La « Juste Réplique ». Lutte contre les Franciscains. Le « Mémorial » adressé au Roi. Le triomphe de Feijoo et de l'esprit réformateur. 256-262

257. — 35 cit. : « Es el Padre Soto Marne miembro de una Religion numerosissima, y de esta circunstancia resulta àzia el vulgo una ventaja notable al credito de su Obra, porque de aquí le viene tener mas de cinquenta mil Panegyristas de ella dentro

de el ambito de España; y tales Panegyristas, que son oídos de todo el mundo, porque su proprio instituto les dà ocasion para tratar con todo genero de gentes, y les congrega infinito numero de devotos. Con que por todas partes suena una tumultuante griteria, de que la Obra de su Chronista es una cosa grande; siendo, por qualquiera parte que se mire, la mas despreciable, que hasta ahora salió de las Imprentas de España. » J. R. Prol.

258. — 13 cit. : « La Obra está dedicada à mi. Y este es el mas extraño modo de insultarme. » J. R., p. 2. — 18 cit. : « ingenua significa falsa, obsequiosa, injuriosa, fraternal, enemiga capital, justa iniqua, satisfaccion satirizacion. » J. R., p. 27.

259. — 2 cit. : « ...escribió, que mi Discurso, contra los días Criticos, es de Asclepiades, pensando el pobre, que pues yo decia, que Asclepiades se havia opuesto à ellos, debía de haverlo leído en algun libro suyo; ó tambien el de citar un Autor, desfigurando su nombre, porque en mi libro le halló desfigurado; v. g. Reamur, J. R., p. 107-108. = 14. REAL CEDULA de 17 de Nov. de 1748 : « La general aprobacion y aplanso, que han merecido en la Republica Literaria a propios, y a extraños, las utiles, y eruditas Obras de Vos el Maestro Fr. Benito F., digno hijo de la Religion Benedictina, mueven mi Real Animo a hacer madifiesta mi gratitud a tan provechosos trabajos, y que sea notorio el deseo, que me assiste de que continuèn con igual acierto, para mayor lustre de mis Vassallos : y que he tenido a bien conociendóos acrehedor al señalado Titulo de el Mi Consejo, condecoraros con él ». — 24. Madrid, MSS. Bibl. NACIONAL.

261. — 24.  p. 139. Il s'agit du futur Charles III, roi de Naples au moment où Soto y Marne adresse son Mémorial à Ferdinand VI.

262. — 41 cit. : « Tiene el Rey entendido que el Padre Fr. Francisco de Soto y Marne intenta imprimir tercer tomo contra el R. P. Fr. Benito Feijoo, y solicita licencia del Consejo : y habiendo disgustado a su Magestad que huviese impreso los dos primeros, y que se le huviese permitido tanto por el assumpto, como por el modo de expresarse, prohíbe absolutamente

que se le permita imprimir otro alguno de tal assumpto; y quiere que tenga presente el Consejo, que quando el Mro Feijoo há merecido de su Magestad tan noble declaracion de lo que le agradan sus escritos no deve haver quien se atreva a impugnarlos, y mucho menos que por su Consejo se permita imprimirlos. Lo que de su Real Orden participo a V. S. Y. para que lo haga presente al Consejo y cuide de que así se execute. Dios guarde a V. S. Y. muchos años. Aranjuez, 23 de Junio de 1750. D^o Joseph Carbajal y Lencaster. [Señor Obispo Gobernador del Consejo.]

**

L'étude d'un caractère. Feijoo malmène ses contradicteurs. Torts et circonstances atténuantes. La douche écossaise : critiques acerbes, éloges dithyrambiques. Vanité et candeur. Les nécessités de la lutte. . 262-268

263. — 17 : « Nuevo Aspecto De Theologia Medico-Moral y Ambos Derechos o Paradoxas Phisico-Theologico-Legales Obra Critica Provechosa a Parochos, Confesores, y Professores de ambos derechos; y util a Medicos, Philosophos, y Eruditos. » — 30 cit. : « Yo le elogé en la Carta 15 de mi primer Tomo, aviendolo solicitado de mí un amigo de mi propria congregacion à sujestion suya, quando yo solamente avia leído una pequeña parte de sus primeras producciones, y essa pequeña pte con poca reflexion... Es sin duda cosa digna de lastima, que en los mas escritores de nra España reine tanto el pedantismo y mala fee. » Oviedo, 18 août 1750. Madrid, MSS. Biblot. NACIONAL.

264. — 5. « Bibliographia Critica Sacra et Prophana in tres tomos... » Madrid 1740. — 6. Par exemple : « Ingenio pollet acuto, mente vasta, et pulcherrimis ideis fecunda. Comprehensio ejus facilis, et intime penetrans res etiam abstrusissimas : lectio varia et ordinatissima : eruditio multiplex et selecta : ratiocinia pulchra et energica, atque ad suadendum, aut felici natura, aut optimo artificio composita : dictio elegans, casta, pura, perspicua, grata, et, ubi oportet, in sublime se erigens, et nonnulla celsioris styli lumina non raro spargens... ».

— 13 cit. : « *El Critico de quien hago memoria en la Carta 18 del 2º Tomo, y a quien impugno sobre el Asno de Apuleyo es el Rmo Pº Mro Fr. Miguel de S. Joseph Trinitario Descalzo, hombre doctissimo que fue General de su Orden, y oy pienso que es Obispo de Guadiz. Este sugeto en el primero de sus quatro tomos de Bibliotheca Critica p. 455 hace un elogio amplissimo y larguissimo de mis prendas y escritos; pero en el discurso de su larga Obra me impugna sobre algunos puntos particulares, siendo uno de ellos el de el « Asno de Oro ».* Lettre à D. Joseph Cevallos, 11 août 1750. MSS. Bibl. NAC., Madrid.

265. — 18. Approb. du t. II du T. C. — 20. Appr. du t. III du T. C. — 25. Appr. du t. VII du T. C. — 32. Voir t. II et III du T. C. Le Père Isla y fait allusion dans son *Fray Gerundio*.

266. — 4. Appr. des t. VI et VII du T. C. — 14 cit. : « *Las aprobaciones de libros, epistolas, dedicatorias, y sermones funerales, poca, ó ninguna mas fuerza tienen para testificar el merito de los aplaudidos, que las adulaciones de pretendientes.* » C. E. IV. 12. § 14. — 22 cit. : « *Tate, dixes házia mi capote. El Mro. Fr. Henrique Florez? no es este aquel Padre Maestro, que de comission del Ordinario, dió su Aprobacion á mi segundo Tomo de Cartas y una tal aprobacion, que ella merece para sí misma, por su gracia, discrecion, y agudeza, quatrocientas mil Aprobaciones? No es este mismo aquel, que con motivo de dicha Aprobacion, mi intimo amigo el Rmo P. M. Sarmiento, Juez en materia de Erudicion, qual sabe todo el Mundo, me ponderò como Erudito de primera clase, y primer orden, especialmente en todo genero de antigüedades sagradas, y profanas; esto es, en la materia, en que aun el ser mediocrementemente Erudito, es harto difícil? Si. El mismo es; porque el nombre, el apellido, la Religion, y los titulos honoríficos, los mismos son en la frente de estos Libros, que en la Cabeza de la Aprobacion.* » C. E. III. 32. § 1.

267. — 7 cit. : « *Ya en alguna parte he dicho, que soy dotado de una gracia gratis data, de que renunciaria muy gustoso la mitad; y es, que no solo tienen mucho curso mis Escritos, mas tambien mi nombre hace que tengan alguno los de mis con-*

trarios. » C. E. III. 7. § 9. — 10 cit. : « *Estando en edad bastantemente robusta, tomè el arriesgado emplè de dar consejos, y desengaños : y esto, no á uno, ù otro Particular solo, sino á todo el Orbe de la tierra.* » C. E. IV. 19. § 3. — 14 cit. : « *que falta me haran los aplausos de un necio, ni de mil, quando veo volar glorioso mi nombre (dicha no merecida, yo lo confieso) no solo por toda España, mas por casi todas las Naciones de Europa.* » T. C. V. Prol.

267. — 13 cit. : « *Es no pocas veces en los Escritores, sinceridad, lo que parece arrogancia.* » C. E. I. 15. § 1.

LA SIGNIFICATION DE L'ŒUVRE ET L'INFLUENCE

La justice qu'il faut équitablement rendre à Feijoo; le mérite de son œuvre 269-275

269. — 1. « *Noticia del Viage de España hecho de orden del Rey y de una nueva Historia General de la Nacion desde el tiempo mas remoto hasta el año de 1516 sacada unicamente de los Escritores y Monumentos originales y contemporaneos con la coleccion universal de estos mismos Escritores, y Monumentos recogidos en este Viage. Por D. Luis Josef VELASQUEZ DE VELASCO, Marques y Señor de Valdeflores, Señor de Sierra blanca, Caballero de la Orden de Santiago. En Madrid. En la Oficina de D. Gabriel Ramirez. Año de 1765.* » — La dernière maladie et la mort de Feijoo sont relatées en détail dans BREVE EXPOSITION... Voir aussi MARAÑON, p. 303 et suiv. — Feijoo fut enseveli dans le transept de l'Eglise de Saint-Vincent d'Oviedo à côté des marches du chœur. On grava cette inscription : « *Hic jacet Magister Fr. Benedictus Hieronimus Feijoo. Obiit anno Domini MDCC LXIV Ætatis LXXXVIII.* » On prétend qu'il avait lui-même composé une épitaphe :

*Aquí yace un estudiante
De mediana pluma y labio,
Que trabajó por ser sabio
Y murió al fin ignorante ».*

[MACIAS]. — 25. Jean-François baron de BOURGOING : *Nouveau Voyage en Espagne ou Tableau de l'état actuel de cette Monarchie* ; 1^{re} éd. 1789, 4^e éd. 1807.

270. — 2 cit. : DE LABORDE : « *Itinéraire descriptif de l'Espagne* » [1800-1805] ; éd. de 1827-1830, 6 vol. 8^o, t. VI. Dans p. 165, le tableau de son époque par de Laborde Feijoo est de beaucoup le mieux partagé : 30 lignes lui sont consacrées, et une douzaine seulement à celui qui est le plus avantagé après lui (le botaniste Quer). — 25. CÔXE : « *España bajo el reinado de la Casa de Borbon*, desde 1700, en que subió al trono Felipe V, hasta la muerte de Carlos III, acacida en 1788. Escrita en inglés y traducida al español con notas, observaciones y un apéndice por Don Jacinto de Salas y Quiroga » ; 4 tomes, Madrid, 1847. (Feijoo : t. 3, p. 264-268). — Antonio FERRER DEL RIO : « *Historia del reinado de Carlos III en España* » ; 4 tomes, Madrid, 1856. (Voir surtout Introduction, p. 166, suiv.). — Voir Américo CASTRO : *Lengua, Enseñanza y Literatura*, Madrid, 1924 (p. 300 suiv.).

272. — I. 15. Si nous en croyons une lettre inédite (MSS. Bibl. NACIONAL, Madrid), datée de Nov. 1756, il n'était pas aisé de traduire la Pluralité des Mondes Habités, de Fontenelle, en italien : « *Fontanela añade otros tantos Mundos, y de cada uno es cada Estrella un Sol. Esto huele a Talmud de los Hebreos, que ponen Diez y ocho mil mundos, sin el que hablamos.... El mismo traductor que costó la Impresion italiana se arrepintió de haverlo hecho, y la llevó a la Sagrada Congregacion del Santo Oficio, donde fue severamente prohibida.... He hecho memoria de todo esto para que V^m conozca la cautela con que hemos de recibir los estudios de los extranjeros inquiridores de Novedades en Cielo y Tierra* »  p. 102-111.

273. — 22 cit. : « en que entra la cuenta reinar hoy un Inquisidor general amantísimo de la antigüalla, que está amenazando con el rayo en la mano a todo libro que dice algo de lo infinito que se ignora en España : y muy luego que le colocaron en el trono vi aquí una carta de un cura del obispado de Teruel, hijo de este país y amigo mío, en

que decía serme este señor muy desafecto. Es verdad que también tengo especie de que alguien en Madrid le templó sobre este punto : y, finalmente, en este último edicto damnatorio y correctorio de ochenta libros no se tocó en un ápice de los míos : pero siempre debo temer que las sugestiones de los infinitos individuos ignorantes le revuelvan, cuando menos se espere, contra ellos. » (Lettre publiée pour la première fois par MARAÑON ; p. 38-39. La date 17 oct. 1727 est une erreur typographique ; tout nous porte à croire qu'il s'agit de 1747.)

274. — 11 cit. : « *Yo escribo principalmente para España* » C. E. III. 31. § 19. — 16. C. E. V 22. § 14. — 23. cit. : « *esta doctrina aun es peregrina en España, donde la passion de los naturales por las antiguas Maximas hace mas impenetrable este País à los nuevos descubrimientos en las Ciencias, que toda la aspereza de los Pyreneos à las esquadras enemigas.* » T. C. II. 11. § 1.

* * *

Feijoo et Torres Villarroel se complètent beaucoup plus qu'ils ne s'opposent. 275-279

Voir Antonio GARCIA BOIZA : *Ensayo biográfico, Don Diego de Torres Villarroel*. — Du même auteur, diverses publications et conférences. — Federico de ONÍS : Introduction à la *Vida de Torres. Clasicos Castellanos*. La Lectura.

276. — 12 :

« Cuando los mil contarás,
con los trescientos doblados
y cincuenta duplicados
con los nueve dieces más,
entonces tú lo verás,
misera Francia, te espera
tu calamidad postrera
con tu Rey y tu Delfín
y tendrá entonces su fin
tu mayor gloria primera. »

[cité par HURTADO et GONZALEZ PALENCIA. *Historia de la Literatura española*]. — 17 suiv.  p. 229 suiv.

277. — 4 : « *anatomía de todo lo visible e Invisible : Compendio universal de ambos mundos ; Viaje Fantástico : Jornadas por una, y otra Esphera : Descubrimiento de*

sus Entes, substancias, generaciones y producciones. Noticia de los movimientos y naturaleza de los Cuerpos terrestres y celestiales, y Ciencia de los influxos de los Eclipses de Sol, y Luna, hasta el fin de el Mundo [imprimé, à Salamanque par Antonio Villarroel]. (Approbations de 1737 et début de 1738). — 29. « Para los genios llorones saldrán los Desauiciados del Mundo; para los mysticos la Cathedra de morir; para los risueños las Visiones, y Visitas con Don Francisco Quevedo; para los cuidadosos de su salud, y su conciencia la Vida Natural, y Catholica... ». Ib. Prol. 278. — 20. Vida : trozo quinto. — 31. « El Ermitaño y Torres Aventura Curiosa En que se trata de la Piedra Filosofal y las tres cartillas Rústica, Médica y eclésiástica. » Salamanca, 1733.

* *

Le plus fidèle et le plus précieux collaborateur de Feijoo : le Bénédictin Martin Sarmiento 279-286

280. — 4.  chapitre LA POLÉMIQUE. — 5. « Catálogo delos Pliegos que Yo Fray Martín Sarmiento, Benedictino y Profesor en San Martín de Madrid he escrito de mi mano, pluma y letra sobre diferentes asuntos. » MSS. NACIONAL. Madrid. — 26. cit. : « Tube este correo carta de un jr. Marcos Rubiños con algunas objeciones (por la mayor parte ineptas) sobre el assumpto de no tener los exorcistas potestad para imperar las cosas inanimadas; es de ese convento de La Merced. Assí será fácil à V. P^a informarse de que sujeto es. » LETTRES SAMOS, Oviedo, 27 juin 1739.

281. — 2 cit. : « es menester que V. P^a... pida de Francia la explicacion literal de los ritos de la iglesia de nuestro monge Dⁿ Claudio Vert. » LETTRES SAMOS, Oviedo, 31 mai 1738. — 3 cit. : « Supuesto que quando llegue esta tendrá ya V. P^a sus libros colocados, puede desde luego aplicarse a buscarme autoridades de Padres, o de hombres señalados, al assumpto de que la philosophia (o in genere o la Aristoteleica) es inutil para explicar los misterios de la fee... » ID. Oviedo, 31 mai 1738. — 8. cit. : « vino la erudición griega, latina, hebrea,

alemana, sobre los brindis, de que me aprovehé lo menos mal que pude » ID. Oviedo 1^{er} févr. 1744. MARAÑON, p. 143. — 12 cit. : « He oído, que los Pastores de los Pyrneos fabrican bolsas de Amianto, de una de las quales he visto un relazo con que se hizo la experiencia de la incombustibilidad en mi Celda. Estimaría mucho que V. S. me agenciase una de essas bolsas, y me la remitiesse por el intermedio de el Maestro Sarmiento. » C. E. II. 22. § 19. — 20 : « lienzo Asturiano (que dura tres tanto tiempo que el de Galicia) para que V. P^a y el Visitador se hagan cada uno quatro camisas y otros tantos pares de calzoncillos. » LETTRES SAMOS. Oviedo, 1733. — 24. MSS. SARMIENTO [copie] NACIONAL. Carta en 25 de Marzo de 1750 al P. Abad de la Casa de San Julian de Samos.

282. — 21. « Biografía del R. P. Fray Martin Sarmiento. Noticia de sus Obras impresas y manuscritas; por Don Emilio ALVAREZ GIMENEZ », Pontevedra, 1884. — 24. « El Porque Sí de mi Retiro y Abstraccion » [SEMANARIO ERUDITO]. 283. — Biblioteca NACIONAL, Madrid.

284. — 9 suiv. « El Porque Sí ». — 15 suiv. « Respuesta a la Carta que escribió la Junta de Agricultura del reyno de Galicia al R. P. Fr. Martin Sarmiento, remitiéndole el nombramiento de Académico honorario ». « Reflexiones Literarias para una Biblioteca Real, y para otras Bibliotecas públicas » [SEMANARIO ERUDITO].

285. — 12 suiv. « Discurso sobre el método que debia guardarse en la primera educacion de la juventud para que sin tanto estudiar de memoria y à la letra, tuviesen mayores adelantamientos. » [SEMANARIO ERUDITO, t. XIX, XX, XXI.]

Compl. bibliog. Antolín LOPEZ PELÁEZ a publié en 1901 une étude sur Sarmiento : « Los Escritos de Sarmiento y El Siglo de Feijoo. La Coruña, Andrés Martínez. » — DOMINGUEZ FONTELA [Boletín Orense, 1925, t. VII.]

* *

Les érudits à l'eau de rose et les réformateurs en chambre dans les œuvres satiriques du XVIII^e siècle.

Idées de Cadalso qui se trouvent déjà chez Feijoo. De bons patriotes : un but commun, des moyens différents. Feijoo écrivain d'action; son influence sur les réformes. . . . 286-300

286. — 12 cit. : « *Lo que và de tiempos a tiempos! Yà la voz Systema, como tambien Phenomeno, no solo suena en las Aulas, mas en los Estrados, y aun en las Cocinas : pues hasta una guisandera, si contra su esperanza se le estraga algo de lo que adereza, sabe decir, que es un Phenomeno raro, y nada conforme al Sistema Comùn* » C. E. II. 18. § 1.

287. — 4.  p. 21. — 7 cit. : « *En esto padecen, no pocos, un engaño notable; y es, que aunque no hayan estudiado esta, ó aquella Facultad, juzgan, que con tener libros de ella, y aplicarse à su letura, podrán suplir esta falta, por lo menos para imponerse en algunos puntos particulares, cuya inteligencia desean. Si uno de estos se introduce à escribir, (como en efecto se introducen algunos) què absurdos no dà à la prensa? Piensa el pobre, que copia fielmente lo que leyò en el libro, y lo que escribe es diversissimo de lo que leyò. Esto procede, yà de que la inteligencia de una especie pende de el conocimiento de otras de la misma Facultad, las quales èl enteramente ignora; yà de que el Autor en quien lee, habla debaxo de alguna suposicion, y èl toma, como absoluto, lo que en el libro es hipotetico; yà porque de arriba viene derivada alguna restriccion, que èl no leyò, ò de que ne se hizo cargo; yà de que tomò algun termino en la significacion, que tiene en el uso comun, y no en la que tiene dentro de aquella Facultad...* » C. E. IV. 10. § 3.

288. — 3. ISLA. *Fray Gerundio* prol. § 22. — 7. Voir sa correspondance avec le Comte de Peñaflorida. — 15. « *Los Eruditos a la Violeta* » Curso completo de todas las Ciencias, dividido en siete lecciones para los siete dias de la semana (con el suplemento de este) compuesto por D. Josef VAZQUEZ [CADALSO], quien lo publica en obsequio de los que pretenden saber mucho estudiando poco; (y una Junta que en casa de Don Santo Celis tuvieron ciertos Eruditos a la Violeta) (y Parecer que sobre dicho papel ha hado el

mismo à D. Manuel Noriega, habiendose este pedido con las mayores instancias desde Sevilla). Viuda Piferrer. Barcelona. [1^{re} éd. des *Eruditos* : 1772]. — 16. *Cartas Marruecas* : C. XXXIV. — 23. L. FERNÁNDEZ DE MORATÍN. *La Derrota de los Pedantes* : B. A. E., p. 566.

289. — 5. Toutes les allusions de Cadalso à Feijoo ne sont évidemment pas des charges. Dans les *Eruditos a la violeta*, nous lisons : « Revenez sur les Païens; jetez à terre leurs oracles avec les œuvres de Fontenelle et de Feijoo » [*lección quinta*] (Etre en compagnie de Fontenelle n'est pas une trop méchante compagnie). Un peu plus loin, faisant allusion à la Querelle des Anciens et des Modernes : « Si vous êtes philo-antiques haïssez tout ce qui est moderne sans exception; les œuvres de Feijoo doivent vous paraître aussi méprisables que les Romances de Francisco Estevan. Si vous êtes philo-modernes, abominez avec une égale véhémence de tout ce qui est ancien et ne faites aucune distinction entre une harangue de Démosthène ou un conte de vieille femme » [*lección séptima*]. On serait embarrassé pour discerner s'il y a là, à proprement parler, louange ou critique (voir de même *lección segunda* l'allusion à propos de la Rhétorique). De toute manière, on ne sent nulle part aucune admiration pour Feijoo.

. — 10. *Junta que en casa... Ib.*

. — 23. Voir Juan Bautista MADRAMANY Y CARBONELL, préface de sa traduction de l'*Art Poétique* de Boileau. Valencia, 1787.

295. — 16 PARGAS ZUENDIA  *Polém.* De même, voulant donner une leçon de français à Feijoo qui a déclaré que le français n'a pas d'équivalent au mot espagnol *desenvoltura*, Pargas l'invite à consulter les dictionnaires où il n'aura que l'embarras du choix entre : [nous conservons l'orthographe de l'imprimé] : « *Hardiesse, gaillardiesse, agilité, liberté aux action* » chez Sobrino, et « *Desveloppement, gaillardiesse, dextérité, agilité, adresè, ligetè, vitesse, livertè auxaction, fazons de faire, souplesse des membres, gaieté, hardiesse, outrage* » chez César Oudin. — 35. FORNER : *Exequias de la Lengua*, Ed. « La Lectura », p. 132.

295. — 13 : « *Notas al Teatro Crítico del eruditísimo Feijoo en 12 quadernillos escriptas por el Ex^{mo} S.^r D.^{na} Melchor de MACANAS desde su reclusion de la Coruña. Año de 1758* ». Fut publié ensuite dans le *Semanario Erudito* (t. VII et VIII). — 14. *Testamento Político del Ex^{mo} Señor Don Joseph de CARVAJAL Y LANCASTER, Ministro de Estado del Rey Fernando VI* ». — 27. SARMIENTO : *Reflexiones literarias para una Biblioteca Real*. (*Semanario Erudito*.)

296. — 15. Traductions de lettres de LA CONDOMINE : MSS NACIONAL, Madrid.

297. — 9 suiv. T. C. III. P. 362 [*La Verdad Vindicada*, § 65 suiv.] — 19. C. E. I. 4. § 20. C. E. IV. 22; et passim. — 21. cit. : « *se la deseo muy perfecta, como se la desean tambien aquí diferentes amigos apasionadissimos suyos, que recobrados de un miserable, è infelíz estado, à que los tenia reducidos la continuada, y rigurosa dieta de solo sus pucheritos, la abundancia de medicamentos, y esto, que los Medicos llaman rēgimen ò regimiento : comen bien, hasta pescados frescos, salados, berzas, y otras hierbas : beben bien, duermen mejor; y finalmente se hallan mucho mas sanos, y fuertes, desde que leyeron el Theatro Crítico de V. R^{ma}, y renunciaron todo melindre, sangrias, purgas, xarabes, y otros brebajes...* » C. E. II. 8. § 85. — 30. C. E. V. 31 : toute la lettre. — 35. C. E. II. 9. § 1 à 3.

298. — 8 Documents publiés par Feijoo dans C. E. IV. 7. § 24 suiv. — 15. C. E. III. § 26 A 51. — 19 Ib. § 66 A 85 p. 100, 101. — 28. cit. : « *manifestar las verdaderas y provechosas maximas de la Medicina, y Cirugia, por el camino de la Observacion, y Experiencia : proponer las utilidades de la Physica Mecanica; adelantar los descubrimientos de la Anatomia : distinguir sin confusion los Experimentos Chímicos...* » T. C. VII. 14. § 23. — 33 cit. : « *Quantas veces he gritado esto mismo!* » Ib. § 24. Lire toute cette lettre. — 34 suiv. 188-189.

299. — 6. Plan d'Olavide pour l'Université de Séville. — 17. Voir MARAÑON p. 283. — 21. « *De ecclesiarum cultu et*

nitore; de Officiorum Ecclesiasticorum, et Musices ratione, Epistola Encyclica, occasione imminētis Anni Sancti, ad Episcopos perditionem Ecclesiasticam constitutos scripta. » 19 février 1749 (BULLARIUM, t. III). — 23 : « *Y no dissimularé la particular complacencia, que me ocasionó la noticia comunicada por V. S. de que la doctrina de que usé en aquella impugnacion, representada por el Señor Don Benito Santos de Aro, en la Junta de Theologos, que en essa Ciudad se dedicó al examen, de lo licito, ò ilicito, de la fiesta del Toro, sirvió en cierto modo de disposicion para el destierro del abuso.* » C. E. V. 15. § 26. — 26 suiv. On ferait un ample récolte, en parcourant d'une façon plus détaillée que nous n'avons pu le faire : « *Indice del resumen alfabetico que adelante se expresara de los Reales Decretos, Pragmaticas, Cédulas, Provisiones, Autos Acordados, Cartas Circulares, Instrucciones, Bulas, y otros varios papeles, que de Orden del Consejo se han impreso, desde el año de 1708 hasta el de 1781; y se hallan por su Orden en los 20 tomos en folio de que se compone la coleccion que se ha hecho, y existe custodiada en la Contaduria del Consejo; de Orden y por Comision de el Ilustrísimo Conde de Campomanes, por Don Manuel Navarro.* » MSS. NACIONAL, Madrid.

300. — 7. Voir Dédicace du tome III des *Cartas Eruditas*.

En ce qui concerne les Réformes, nous ne saurions tenter une bibliographie, même sommaire. Nous nous bornerons à indiquer que COXE et FERRER DEL RIO n'ont pas perdu tout leur intérêt; que les travaux de LA FUENTE et DESDE- VISES DU DÉZERT sont précieux; que l'Histoire de Rafael ALTAMIRA et celle d'Antonio BALLESTROS sont nourries et commodes; et nous ne terminerons pas sans rappeler une œuvre-maîtresse du XVIII^e siècle, un guide incomparable pour qui voudrait illustrer l'influence persistante des idées de Feijoo; l'« *Ensayo de una bibliografía española de los mejores escritores del reinado de Carlos III, Madrid, 1785* » de SEMPERE Y GUARINOS.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.	VII
CHAPITRE I. — LA GENÈSE ET L'ÉPANOUISSEMENT DE L'ŒUVRE.	1
— II. — LES IDÉES-MAITRESSES : L'ESPRIT CRITIQUE	33
— III. — LES IDÉES-MAITRESSES : L'ESPRIT SCIENTIFIQUE.	71
— IV. — LES IDÉES-MAITRESSES : LA CONFRONTATION DES PEUPLES.	113
— V. — LES IDÉES-MAITRESSES : HYPOTHÈSES ET VUES SUR LA NATURE	155
— VI. — LES IDÉES-MAITRESSES : LES IDÉES ESTHÉTIQUES. LE STYLE.	191
— VII. — LA POLÉMIQUE	227
— VIII. — LA SIGNIFICATION DE L'ŒUVRE ET L'INFLUENCE.	269
APPENDICE I. — FEIJOO HORS D'ESPAGNE.	301
— II. — TABLES DES MATIÈRES DES ŒUVRES DE FEIJOO.	321
— III. — ÉDITIONS DU XVIII ^e SIÈCLE	335
— IV. — SOURCES ÉTRANGÈRES	337
PLAN ANALYTIQUE, NOTES, RÉFÉRENCES ET COMPLÉMENTS	343

VU LE 7 JUILLET 1936.

Le Doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris,

H. DELACROIX.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER.

Le Recteur de l'Académie de Paris,

S. CHARLÉTY.

BRODARD ET TAUPIN
COULOMMIERS-PARIS
(France)
24785-12-36.

